COURS D'OPERATIONS DE CHIRURGIE,

DEMONTREES AU JARDIN ROYAL,

PAR Mr. DIONIS,

Premier Chirurgien de feuë Madame la Dauphine, à present de Madame la Duchesse de Bourgogne, & Juré à Paris.



Joseph Lasserre

A BRUXELLES,

Chez Les Freres T'SERSTEVENS, Libraires proche les RR. PP. Dominicains.
ET
ANTOINE CLAUDINOT, Libraire sur la Cantersteen à l'Image S. Paul.

M. DCC. VIII.

Avec Privilege.



AU ROY,



IRE,

Ce Cours d'Operations de Chirurgie que j'ose presenter aujourd'huy à VOTRE MAJESTÉ *est un hommage qui lui est dû, puisque c'est en execution de ses Ordres qu'elles ont été démontrées dans son Jardin Royal.* VOTRE MAJESTÉ *toûjours attentive au bien de ses sujets & sur ce qui peut contribuer à la perfection des sciences & des arts, n'a pas seulement ordonné par une Déclaration particuliere que les Anatomies s'y fissent publiquement : Elle a voulu encore que les Operations de Chirurgie y fussent démontrées à portes ouvertes & gra-*

tuitement ; persuadée qu'il ne suffisoit pas au Chirurgien de connoître l'homme, s'il n'étoit pleinement instruit de toutes les Operations qui se pratiquent sur le corps humain. Si l'anatomie doit ses plus grandes lumieres à cet établissement ; la Chirurgie n'est pas moins redevable aux bontez de VOTRE MAJESTE', *qui lui a procuré les moyens de se perfectionner. L'autorité des premiers Anatomistes nous tenant enchainez, ne nous permettoit pas de publier les nouvelles découvertes ; & l'attachement qu'on avoit pour l'ancienne maniére de faire les Operations nous empêchoit de chercher les moyens de les rendre plus heureuses & moins cruelles ; Mais par les soins paternels de* VOTRE MAJESTE', *nous sommes revenus de cette aveugle prévention pour les Anciens. Je fus choisi,* SIRE, *en 1672. pour démontrer les Veritez Anatomiques & les Operations Chirurgicales ; j'ay tâché de m'en acquiter avec toute l'ardeur & toute l'exactitude qui sont dues aux ordres de* VOTRE MAJESTE'. *Les quatre Editions de l'Anatomie de l'homme, telle que je l'ay démontrée au Jardin Royal, font voir qu'elle a été favorablement reçûe du public : Mais comme on ne peut pas douter que le succés n'en soit dû au nom auguste de* VOTRE MAJESTE', *j'espere aussi que puisqu'elle m'a permis de mettre ce nom à la tête de ce Cours d'Operations démontrées dans*

le même lieu, il ne sera pas moins bien reçu de tous les Chirurgiens en general, vû qu'ils n'y trouveront plus ces fers ardens & ces instrumens affreux dont les anciens épouvantoient leurs malades. J'ose même presumer que l'impression de ce livre deviendra également utile & aux jeunes éleves en Chirurgie & à ceux qui la pratiquent si dignement dans les Armées de VOTRE MAJESTE'. *Trop heureux, que mon foible talent m'ait encor procuré cette occasion de marquer le zele ardent & le profond respect avec lequel je suis,*

SIRE,

DE VÔTRE MAJESTE'

Le tres-humble, tres-obeïssant, & tres-fidele Serviteur & sujet
DIONIS.



PREFACE.



Ous les Philoſophes conviennent de l'importance de la Phyſique, qui pour nous inſtruire de l'hiſtoire naturelle ne ſe contente pas de monter juſques aux Cieux, d'examiner ce qui ſe paſſe dans les airs, de deſcendre dans le fonds des mers, & de fouiller dans les entrailles de la terre, mais qui pénétrant dans chaque être en particulier nous fait connoître tout ce qui compoſe & fait l'ornement de l'Univers.

La Phyſique ne pourroit pas déveloper les reſſorts qui font agir tous les corps que nous voyons ſans le ſecours de l'Anatomie : c'eſt par ſon moyen que diſſequant & ſeparant juſques aux moindres particules qui compoſent un tout, elle decouvre tous les ſecrets de la nature ; & un cours de Philoſophie ſeroit imparfait, s'il étoit privé des lumieres que lui donnent les Démonſtrations Anatomiques.

Si le Phyſicien eſt indiſpenſablement obligé d'avoir recours à l'Anatomie, pour decouvrir l'interieur de chaque être, que ne doit pas faire le Chirurgien qui a pour objet le corps humain, l'ouvrage le plus parfait qui ſoit ſorti des mains du Createur. Le premier contente ſa curioſité en augmentant ſes connoiſſances par celles que l'Anatomie lui donne, mais l'autre ayant à travailler ſur l'homme, il ne doit pas ignorer un ſeul des reſſorts qui le font mouvoir, s'il veut être bon Chirurgien.

Il faut donc que la connoiſſance du ſujet précéde celle des Operations qu'il lui faut faire : c'eſt par cette raiſon que chaque hyver au Jardin Royal l'on commence par l'Anatomie ſur le premier cadavre qui ſe preſente, & qu'enſuite ſur un autre l'on fait toutes les Operations de Chirurgie ; & c'eſt cette même raiſon qui m'a engagé de donner au public l'Anatomie de l'homme, avant ce Cours d'Operations que je lui donne aujourd'huy.

Le Roy mieux informé qu'aucun de ſon Royaume de tout ce qui peut contribuer au bien de ſes ſujets, ordonna par une Déclaration particuliére qu'il fit verifier & enregiſtrer en ſa preſence dans le mois de Mars 1673. que les Démonſtrations de l'Anatomie & des Operations de Chirurgie ſe feroient toutes les années dans ſon Jardin Royal à portes ouvertes & gratuitement, afin de faciliter aux étudians en Chirurgie les moyens de ſe perfectionner dans un art qu'il a toujours regardé comme un des plus neceſſaires dans un Etat.

J'appelle la Chirurgie un art pour me renfermer dans ſon éthimologie qui eſt derivé de deux dictions grecques, de *Keir* qui ſignifie main, & d'*Ergon* qui veut dire Operation ; de maniere que Chirurgien & Operateur manuel ſont mots ſynonimes qui ſont communs à tous ceux qui travaillent de la main. Quoique le Chirurgien par cette éthimologie ſemble être confondu avec tous les autres artiſans, c'eſt d'elle néanmoins qu'il tire toute ſa gloire, puiſqu'elle le diſtingue & le met au deſſus de tous les autres. Les Anciens qui ont donné la dénomination à tous les arts, ont nommés Peintre celui qui fait les tableaux, ſculpteur celui qui fait les figures, &c. Mais ils ont laiſſé par excellence le nom de Chirur-

gien à celui qui travaillant ſur le corps humain, avoit pour objet le plus noble de tous les êtres.

Ce ſeroit pourtant avec quelque juſtice que l'on pourroit qualifier la Chirurgie de ſcience, contre l'opinion de quelques-uns qui la traitent d'art ſimplement mécanique ; il eſt vray qu'elle opere de la main, mais comme elle n'execute que ce que le raiſonnement lui dicte ; elle ne merite pas moins le nom de ſcience que les Mathematiques, qui tracent ſur le papier les figures & les Démonſtrations que l'eſprit imagine, ces deux ſciences ont également des inſtrumens qui leur ſont propres ; & comme l'uſage de ceux-là n'appartient qu'au Mathematicien, l'uſage de ceux-cy eſt propre au Chirurgien : car la ſeparation de la theorie d'avec la pratique eſt également impoſſible dans l'une & l'autre de ces ſciences : Et comme on eſtimeroit ignorant un Mathematicien qui ne pourroit pas former ſes figures ni faire ſes démonſtrations, on doit croire celui là incapable de ſoulager qui auroit beſoin du ſecours d'une main étrangere pour guerir des maux qu'il ſe vanteroit d'avoir découvert.

L'on peut non ſeulement mettre la Chirurgie au rang des ſciences, mais encore l'on doit la regarder comme la plus noble, la plus certaine & la plus neceſſaire de toutes. Ce qui fait la nobleſſe d'une ſcience c'eſt la dignité de ſon objet. La Chirurgie a pour objet le même que Dieu a eu pour celuy de ſa toute-puiſſance, ſur lequel il a bien voulu travailler de la main ; car pour former tous les autres, l'Ecriture nous apprend qu'il a ſeulement parlé, & ils ont été faits : Et lorſque cette ſcience commande quelque choſe à pratiquer par la ſuite des conſequences qu'elle tire de ces principes, c'eſt ſur ce même corps

qu'elle opere. Eſt-il rien de plus glorieux pour le Chirurgien que de dire : que Dieu après avoir fait l'homme & avoir donné la forme & la figure à toutes les parties de ſon corps convenables aux actions auſquelles elles étoient deſtinées, il l'abandonne entre les mains du Chirurgien pour avoir ſoin de ſa conſervation, & le maintenir dans cette conformation de toutes les parties qu'il a recues du Createur. Dieu l'a pratiquée étant ſur la terre, exerçant en toutes occaſions cette Chirurgie parfaite en toutes ſes parties, qui en même tems qu'elle connoît le mal y porte la main, & le remede pour le guerir ; & les Apoſtres ſucceſſeurs de ſa charité auſſi-bien que de ſon pouvoir, ne dedaignoient pas d'appliquer leurs mains ſur les infirmitez des malades, & par ces ſecours charitables ils convertiſſoient une infinité de peuples qui leur voyant faire des cures extraordinaires ſe laiſſoient convaincre des veritez qu'ils enſeignoient. Les Roys & les Princes faiſoient autrefois leur principale occupation de panſer les malades qui imploroient leur ſecours, ne trouvant pas qu'il fût au deſſous de leur dignité d'appliquer leurs mains Royales pour guerir & ſoulager le même ſujet que Dieu avoit formé de ſes mains divines ; & ſans chercher des exemples dans l'antiquité, nous avons veu le Roy faire preparer en ſa preſence & diſtribuer charitablement à tous ceux qui lui en demandoient, un remede qu'il avoit reçu du Prieur de Cabrieres ; ainſi de tous les tems la Chirurgie n'a point été regardée comme indigne d'être pratiquée par les plus Grands de la terre.

La certitude de la Chirurgie eſt manifeſtement prouvée par les effets merveilleux qu'elle produit, en abatant les cataractes, elle rend la

vuë aux aveugles sur l'heure même. En vuidant la poitrine par le moyen de l'empyême, elle fait parler les muets. En faisant les reductions des luxations de la jambe & du pied, elle fait marcher le boiteux. Enfin rien n'est de plus sûr que ce qu'elle fait, en adjoutant au corps ce qui lui manque, en retranchant ce qu'il a de superflu, & en le conservant dans cette perfection que luy a donnée l'Auteur de la nature : Et quoique toutes ces Operations nous paroissent des miracles parce qu'elles guerissent l'homme dans un moment, ce ne sont néanmoins que les effets ordinaires de la Chirurgie dont la certitude ne peut être assez admirée.

Pour se laisser convaincre de la necessité absoluë de la Chirurgie, il n'y a qu'à faire reflexion que toutes les autres sciences & tous les autres arts ne sont nécessaires à l'homme que pour vivre commodement, mais que la Chirurgie lui est necessaire pour vivre absolument ; puisque dés le moment de sa naissance il implore son secours pour lui faire une ligature à l'ombilic, ou pour luy couper sous la langue le filet que souvent il apporte en naissant, sans quoi il periroit aussi-tôt qu'il a vû le jour. L'on peut ajouter que sans cette science la terre seroit presque toute depeuplée, parce qu'il est peu de personnes à qui dans le cours de la vie l'on n'ait pas fait quelque Operation qui l'ait empêché de mourir. Si l'on ne panse pas un coup d'épée ou de mousquet au travers du corps, si on ne trépane pas quand on a le crane fracturé, si on ne fait pas l'operation du bubonocele dans un étranglement du boyau, l'on meurt infailliblement ; & par consequent il faut convenir de la necessité de la Chirurgie qui enleve tous les jours plusieurs personnes du tom-

beau qui y décendroient ſans elle. Combien dans les armées a-t-elle gueri de bleſſez ? Combien de grands Capitaines ſeroient peris par des playes épouvantables ſi elle ne les avoit pas ſecourus ? C'eſt dans les armées, c'eſt dans les ſieges que la Chirurgie triomphe, c'eſt là que tout reconnoît ſon empire & ſa neceſſité, c'eſt là que les effets & non pas les paroles font ſon éloge. L'on entend les uns qui faiſant le recit de leurs bleſſures publient luy être redevables de la vie, l'on voit les autres qui par la confiance qu'ils ont en la Chirurgie expoſent encore leur vie avec plus de generoſité pour le ſervice du Prince, perſuadez avec juſtice qu'ils trouveront chez elle tous les ſecours qu'ils en attendent.

Ce ſont les Operations qui en produiſant des effets ſi ſurprenans rendent la Chirurgie ſi recommandable : c'eſt pourquoy, celuy qui s'engage dans cette profeſſion, ne doit rien négliger pour s'en inſtruire & s'y perfectionner. Paris lui en fournit les moyens mieux qu'aucune ville de l'Europe, il s'y fait des Démonſtations publiques en trois endroits differens, au Jardin Royal, à l'Ecole de Medecine, & à S. Coſme qui toutes étant faites par des Maîtres Chirurgiens Jurez de Paris, s'y démontrent avec la derniere exactitude.

J'ay fait pendant huit années celles du Jardin Royal, où le concours des étudians étoit ſi grand que la plus grande ſalle deſtinée à ces Démonſtrations n'en pouvoit pas tenir la moitié : c'eſt ce qui nous obligea de faire des billets cachetez que nous diſtribuions aux Garçons Chirurgiens qui ſervoient les Maîtres, qui ſeuls y pouvoient entrer, & ce pour éviter la confuſion par l'excluſion de ceux qui étoient en boutique chez les Barbiers, & de ceux que la ſeule curioſité pouvoit y attirer.

C'eſt ce même Cours d'Operations que j'ai démontré tant de fois au Jardin Royal, que je rends public aujourd'huy dans l'eſperance qu'il ne ſera pas ſeulement utile à ceux qui par l'éloignement des lieux, ou qui ſont établis dans les Provinces n'ont pas pu y aſſiſter, mais encore à ceux de Paris, qui ayant quelqu'une de ces Operations à faire, en le liſant y trouveront ce qui ſe ſera echapé de leur mémoire.

Si ce Cours d'Operations eſt receu favorablement des étudians, & ſi les connoiſſeurs le jugent digne de leur Approbation, c'eſt à la Compagnie de ſaint Coſme que tout le merite en eſt dû. Je n'ay fait en me faiſant paſſer Maître, que repeter les inſtructions que j'ay puiſées dans cette Ecole célébre. Les quatre Prevôts qui ſont chargez de faire faire à l'Aſpirant toutes les Operations ſur le ſujet pendant la ſemaine Anatomique, ne laiſſent paſſer aucune circonſtance eſſentielle; s'il s'en acquite bien ils lui font rendre raiſon pourquoy il les fait ainſi, & s'il manque en quelque choſe ils le redreſſent & lui apprennent; de ſorte que celui qui a fait le chef-d'œuvre à Paris, ſe peut dire ſans conteſtation Chirurgien de la bonne roche.

Mr. Felix le pere dans le deſſein de mettre un jour ſon fils à ſa place, voulut qu'il fût Maître: il lui fit faire le chef-d'œuvre avec toute la ſeverité qu'il demande. Monſieur Marêchal qui remplit la même charge de premier Chirurgien du Roy, a voulu que ſon fils ſuivit cet exemple, il en a fait tous les actes avec la même exactitude que font tous les autres. Pour moy qui ay deux fils qui ont voulu embraſſer cette profeſſion, dont un eſt Chirurgien ordinaire de Madame la Ducheſſe de Bourgogne, & l'autre Chi-

rurgien Major de l'armée du Roy en Eſpagne ; je les ay mis ſur les bancs, auſſi-tôt qu'ils ſe ſont déterminez à étre Chirurgiens ; ils ont faits les vingt-cinq actes du chef d'œuvre avec la derniére rigueur, & dans cette Compagnie ils ont puiſez des lumiéres qu'on ne trouve point ailleurs. Dieu veuille, que les aggregations, les aſſociations, les legers examens qui y en ont incorporé pluſieurs qui ne ſe ſentoient pas aſſez forts pour y entrer par la voye du chef-d'œuvre, ne diminuent rien de ſon ancienne ſplendeur, ne la faſſent point relâcher de la regularité dans ſes actes, en prodiguant la qualité de Maître à des ſujets indignes de la porter, & qu'enfin l'on continue de dire comme autrefois, que l'Ecole de Chirurgie de Paris eſt la premiere du monde.

Ces Operations ayant été démontrées dans une des ſales du Jardin Royal, où on a fait un eſpece d'amphiteatre en attendant que le Roy en eût fait faire un autre plus ſuperbe & digne de ſa grandeur, comme il a été reſolu, j'ai fait graver le dedans de l'amphiteâtre de ſaint Coſme que vous voyez au commencement de la premiére Démonſtration, dans lequel tous les ſpectateurs ſont aſſemblez. J'ai pris ce modele comme le plus magnifique de ceux qui ſont à Paris, & tel qu'il doit être pour faire tres-commodement des Démonſtrations publiques.

J'ay diviſé ce Cours d'Operations comme mon Anatomie en dix journées. La premiere traite du général des Operations & des ſutures, la ſeconde des Operations qui ſe pratiquent ſur le bas-ventre ; la 3. de celles qui ſe font ſur la veſſie, la verge, & la matrice ; la quatriéme de celles que demandent les aînes, le ſcrotum & l'anus ;

la cinquiéme de celles de la poitrine, la ſixiéme de celles qui ſe font à la tête, aux yeux & au cou ; la ſeptiéme de celles de toutes les parties du viſage ; la huitiéme de celles qu'on fait aux extremitez ſuperieures ; la neuviéme de celles qui ſe font ſur les extremitez inferieures ; enfin la dixiéme & derniere de celles qu'on peut pratiquer ſur toutes les parties du corps. J'ay cru cet ordre moins embaraſſant pour les étudians, que ſi je les avois mis confuſément comme nous les voyons dans les Autheurs.

J'ay mis à la tête de chaque Operation une planche qui repreſente l'appareil tel que le Chirurgien le doit préparer avant que de faire ſon Operation : celles qui ſont legeres & qui ne demandent point d'appareil, je n'y en ai point mis ; & à celles où il n'en faut pas un conſiderable, j'en ai fait graver pluſieurs ſur une même planche. Le nombre des figures eſt de ſoixante & une, ce qui fait voir que je ne les ai pas épargné, que j'y en ai mis autant que j'ay jugé qu'il en étoit néceſſaire pour l'inſtruction, & pour la perfection de cet ouvrage.

Il y a des lettres Alphabetiques diſperſées dans le diſcours de chaque Operation, qui ont rapport avec celles qui ſont gravées dans la planche ; de ſorte que celui qui voudra s'inſtruire de la maniére de la faire, trouvera marqué par A le premier inſtrument dont il doit ſe ſervir, & continuant par ordre il finira par l'inſtrument ou le bandage marqué par la derniere lettre qui ſera gravée dans la planche.

J'ay évité autant que j'ay pu les noms rudes & barbares que les Grecs ont donnés aux maladies & aux Operations qu'elles requierent : j'ay taché de parler françois, & d'en diſcourir ſous

les noms les plus uſitez dans nôtre langue.

Je commence néanmoins par expliquer leur Ethimologie, afin que le jeune Chirurgien ſçache d'où ſont derivés des mots ſi difficiles à retenir, je continue par la definition, les differences, les cauſes & les ſignes de chaque maladie : je preſcris les remedes convenables pour en obtenir la curation. Et ſi la maladie ne cede point à ces remedes & qu'il en faille venir à l'Operation, je marque ce qu'il faut faire devant, durant, & après l'Operation, & comment il faut ſe conduire dans le panſement, de ſorte qu'il ne tient pas à moi ſi l'on n'obtient pas la fin que l'on ſe propoſe qui eſt la parfaite guériſon.

Je fais pluſieurs remarques, & je rapporte ſouvent des faits hiſtoriques qui doivent encourager le Chirurgien à entreprendre les Operations. Depuis quarante ſix ans que je pratique la Chirurgie à la ville & à la Cour, j'ai tant trouvé d'occaſions de l'exercer que tout ce que j'avance eſt fondé ſur ma propre experience : c'eſt pourquoi l'on peut m'en croire, & d'autant plus que je ne cite rien ou tres-peu de choſes ſur la bonne foy d'autrui.

Les portraits que je fais de pluſieurs gens qui ont monté ſur la ſcene pour jouer des rôles differens dans la Medecine & dans la Chirurgie ſont tirez au naturel, l'on peut y adjouter toute la foy poſſible, puiſque j'en ai connu les originaux, & que dans les hiſtoires que j'en fais je parle avec ma ſincerité ordinaire. Je ne les rapporte que dans la veue de rendre ſervice au public, afin qu'il évite de ſe livrer entre les mains de ces ſortes de gens qui promettent infiniment plus qu'ils ne peuvent tenir, & de ceux qui n'ayant qu'un remede le donnent tête baiſſée à tous ceux qui ſe

preſentent. S'il y a quelqu'un qui s'en trouve offenſé ou par luy-même ou par ſes amis, je luy declare que mon deſſein n'eſt point d'inſulter perſonne ſur ſa vie, ſes mœurs & ſa probité; que je n'attaque que ceux qui prennent impunément la qualité de Medecin ou de Chirurgien, parce qu'ils auront quelque legere teinture de l'une ou l'autre de ces deux ſciences. Je ne blame point ceux qui charitablement diſtribuent des remedes aux pauvres qui leur en demandent; je ſçay qu'il y a quantité de perſonnes qui en donnent dans l'intention de ſoulager les malades & ſans aucun intereſt, & je ſçay auſſi que l'on peut être fort charitable, & en même tems mauvais Medecin ou mauvais Chirurgien.



TABLE
DES TITRES ET SECTIONS
De ce Livre, contenant dix Démonſtrations.

PREMIERE DEMONSTRATION.

SECONDE DEMONSTRATION.

TROISIE'ME DEMONSTRATION.

QUATRIE'ME DEMONSTRATION.

CINQUIE'ME DEMONSTRATION.

SIXIE'ME DEMONSTRATION.

SEPTIE'ME DEMONSTRATION.

HUITIE'ME DEMONSTRATION.

NEUVIE'ME DEMONSTRATION.

DIXIE'ME DEMONSTRATION.

Fin de la Table.

APPROBATION DU CENSEUR ROYAL.

JE Souſſigné Conſeiller Lecteur & profeſſeur du Roy, Docteur Regent de la Faculté de Medecine de Paris ay leu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, ce Cours d'Operations de Chirurgie démontrées au Jardin Royal, par *Monſieur Dionis premier Chirurgien de Madame la Ducheſſe de Bourgogne*; & je certifie l'avoir trouvé non ſeulement digne de l'impreſſion, mais néceſſaire à tous les jeunes Chirurgiens pour les conduire dans toutes les Operations qu'ils ſont obligez de faire. Fait à Paris ce 26. Juin 1706.

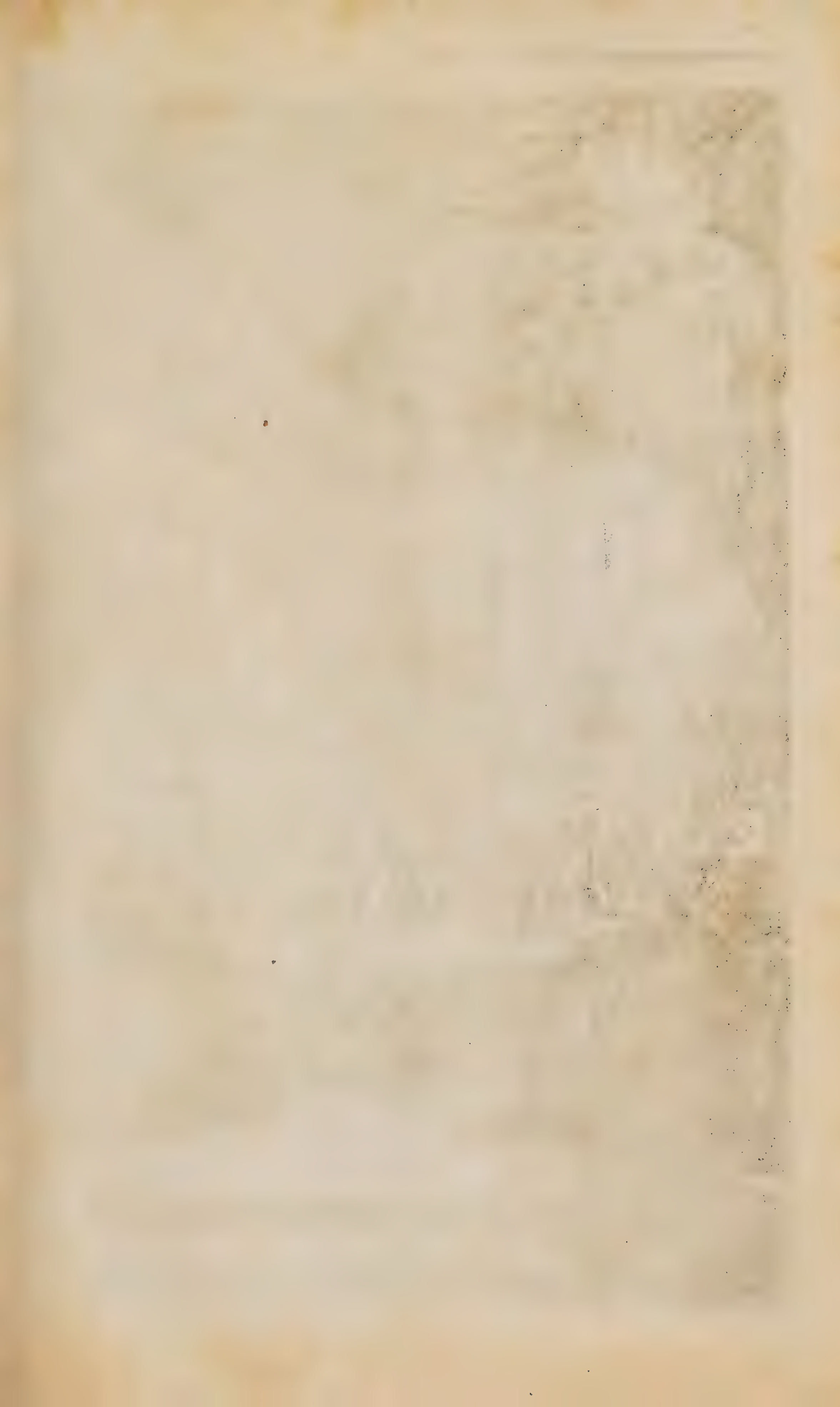
ANDRY.

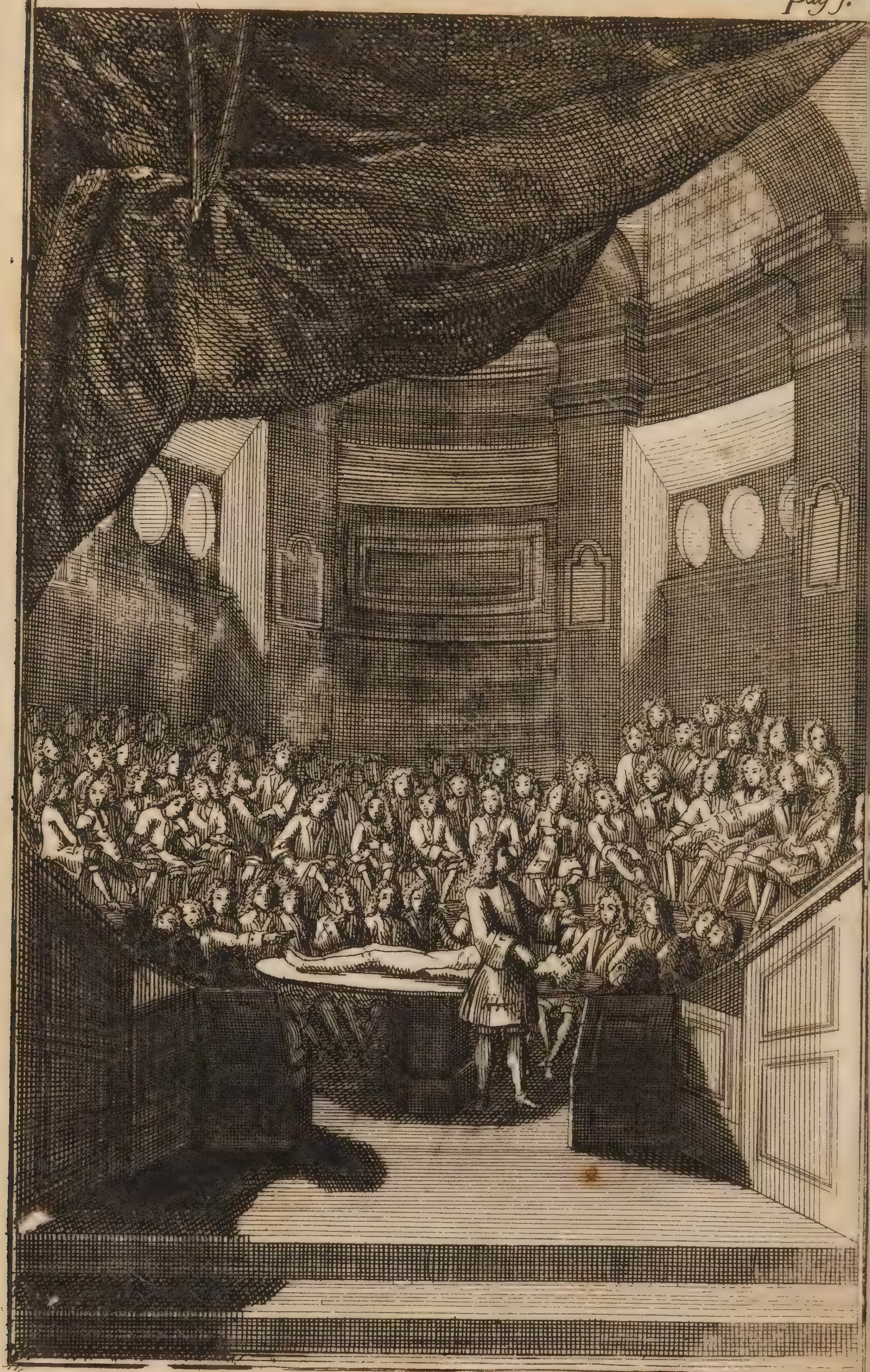
EXTRAIT DU PRIVILEGE.

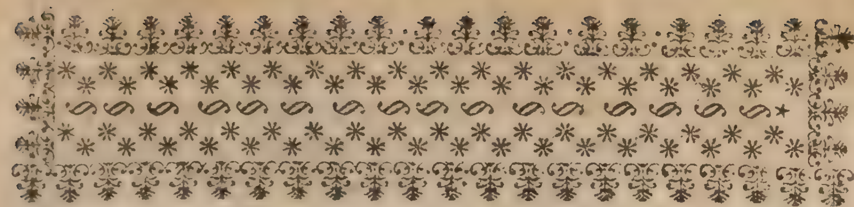
LE Roy en ſon Conſeil a octroyé ANTOINE CLAUDINOT, de pouvoir lui ſeul imprimer ce Livre intitulé *Cours d'Operations de Chirurgie, par M. Dionis, &c.* Defendant bien expreſſement à tous autres Imprimeurs & Libraires de contre-faire ou imprimer le dict Livre, ou ailleurs imprimé, porter ou vendre en ce pays, dans le terme de ſix ans, ſur peine de perdre leſdicts livres, & d'encourir l'amende de trente florins pour chaque exemplaire : comme il ſe voit plus amplement és lettres patentes. Données à Bruxelles le 6. de Juillet 1707.

Signé LOYENS.

Et le dict ANTOINE CLAUDINOT a fait part du ſuſdict Privilege aux Freres t'SERSTEVENS ſuivant l'accord fait entr'eux.




Pag 1.



COURS D'OPERATIONS DE CHIRURGIE,

DEMONTRE'ES AU JARDIN DU ROI.

Des Operations en general.

PREMIERE DEMONSTRATION.



Ous voici aſſemblez, Meſſieurs, ſuivant la coutume ſi ſagement établie à la gloire du Prince & à l'avancement de la Chirurgie, pour commencer aujourd'hui ſur le ſujet que vous voiez, un cours d'Operations que j'eſpere que nous acheverons dans les dix journées qu'on employe d'ordinaire à cet exercice.

Les Démonſtrations que nous avons à vous faire ſont abſolument neceſſaires à ceux qui ſe deſtinent à la Chirurgie & qui veulent meriter le nom de Chirurgien : nom autrefois ſi eſtimé que les plus grands Princes même ne dedaignoient pas de le porter, en ſe faiſant appeler du nom de la partie de Chirurgie dans laquelle ils excelloient, comme on peut juger par l'étymologie de ces noms d'Hercule, d'Eſcula-

pe, de Machaon &c. si vantez pour leurs belles cures.

En effet notre Profession s'occupant toute à la conservation & au rétablissement de la santé de l'homme, le chef d'œuvre le plus accompli de l'Univers, ne doit-on pas convenir qu'elle est autant au dessus des autres emplois, que son objet est préferable au reste des êtres, & sa fin aux plus grands desseins qu'on se puisse proposer ? Pour peu aussi que l'on refléchisse sur les puissans secours qu'on tire tous les jours de ce grand Art qui n'agit que sur des principes surs & manifestes, on sera bien-tôt convaincu que rien n'est plus utile dans un état que de bons Chirurgiens.

Portrait d'un bon Chirurgien.

Par de bons Chirurgiens j'entends parler non de ceux qui pretendent à cette qualité, parce qu'on leur aura appris à faire un emplâtre & une saignée, ni de ceux qui n'aiant que des vuës basses d'interêt se sont intrus dans un si illustre Corps ; mais j'entends parler de ceux qui après une louable éducation, ont été imbus des preceptes de la Chirurgie par de bons maîtres, qui ont ensuite pratiqué dans les Hôpitaux & dans les Armées selon les lumieres & la saine méthode qu'ils ont puisées dans l'Ecole de S. Côme, qui est assurément le lieu où se forment les plus habiles Chirurgiens de l'Europe. Je parle enfin de ceux qui ont pour principal but de leurs travaux non un gain sordide, mais la gloire de guerir ou de soulager autant qu'il est possible, generalement toutes les personnes qui ont besoin de leur assistance.

Definition de la Chirurgie.

La Chirurgie a été definie diversement par differens Auteurs ; les uns l'ont honorée du tître de science, les autres ont prétendu qu'elle étoit un art simplement mecanique, & d'autres ont soutenu qu'elle étoit science & art tout ensemble, & que ces deux choses n'en pouvoient être separées sans la rendre imparfaite ; pour moi qui suis du nombre de ces derniers, je dis que la Chirurgie dans toute son étenduë est une habitude de l'entendement formée par l'étude & par des réflexions sur l'experience, pour connoître les maladies du corps humain, & en même tems une dexterité acquise par un usage frequent & bien ordonné, pour appliquer avec les mains aidées des instrumens les remedes aux endroits où il en est besoin.

Tous les Anciens ont aussi divisé la Chirurgie en

deux parties, sçavoir en Theorique & en Pratique : ils disent que la premiere est une science qui enseigne la maniere d'operer pour la guerison des maladies, & ils veulent que la seconde soit un Art qui guerit effectivement par l'operation de la main adroitement dirigée. Il y a des Medecins qui ont suivi la même division qu'ils ont exprimée en des termes differens, partageant toute la Chirurgie en Chirurgie medicale & raisonnée, & en Chirurgie manuelle & operative. C'est en consequence de cette distinction qu'ils établissent deux sortes de Chirurgie, qui peuvent être possedées separément par differentes personnes, pretendant que la premiere est le partage des Medecins, & que la seconde appartient aux Chirurgiens.

Division de la Chirurgie.

Mais il faut demeurer d'accord qu'un Chirurgien qui n'auroit que cette Chirurgie pratique, manuelle & operative pour son partage, seroit un Chirurgien qui coureroit souvent risque de tuer ou d'estropier ses malades quand il n'auroit pas de Medecin pour le conduire; & même en la presence du Medecin ne seroit-il pas encore en danger de faire des fautes, si la tête n'étoit la conductrice de la main? En effet pour marcher sûrement il faut avoir des yeux clairvoians & des jambes souples & agiles, l'un sans l'autre est insuffisant. Un aveugle, par exemple, qui aura de bonnes jambes, & qui sera mené par un conducteur éclairé & fidele, ne laissera pas de trembler en marchant, parce que la lumiere lui manquera : de même quelque experience qu'un Chirurgien puisse avoir, s'il n'a pas la connoissance qui le doit regler dans son ouvrage, il travaillera en aveugle : & s'il n'est bon Theoricien, il ne sera jamais Praticien habile.

Il faut donc que le Chirurgien possede l'une & l'autre de ces deux parties de la Chirurgie. La premiere s'acquiert par la connoissance des maladies qui arrivent à l'homme, & la seconde par l'habitude que l'on contracte à bien executer toutes les operations qu'elles peuvent demander pour être gueries. Celle-là a été renfermée par le fameux Guidon dans six Traitez, dont le premier parle des tumeurs, le second des playes, le troisiéme des ulceres, le quatriéme des fractures, le cinquiéme des luxations, & le sixiéme des maladies qui ne sont point comprises dans les cinq

La Theorie est inseparable de la Pratique.

Traitez précedens, comme la teigne, la goutte, la verole, la peste & beaucoup d'autres, dont l'intelligence, aussi bien que de celles que je viens de rapporter, fait ce qu'on appelle la Theorie Chirurgicale, sur laquelle doit être fondée la seconde partie qu'on nomme la Pratique.

Je suppose donc que tous ceux qui sont ici presens, ont déja ces prémieres connoissances de la Chirurgie; & je me borne dans ce Cours à ne vous entretenir que de ce que chacun entend par les operations Chirurgicales que je pretens vous démontrer toutes, & qui rempliront abondamment tout le tems qu'on a coutume de donner à ces leçons publiques.

Pour être bon Chirurgien, il faut être Anatomiste.

Tout le monde sçait l'obligation indispensable dans laquelle est le Chirurgien d'être informé de l'Anatomie, avant que d'entreprendre de connoître les maux ausquels nous sommes assujettis & de se hazarder de faire aucune operation. La connoissance de la structure de nos corps est la base & le plus ferme appuy de la Chirurgie, aussi lui a-t-on donné le premier rang entre toutes les sciences qui forment un habile Chirurgien. C'est pourquoi nous commençons toutes les années nos instructions par les démonstrations Anatomiques, afin de disposer nos Auditeurs à assister avec fruit aux Operations de Chirurgie qu'on démontre dans la suite.

On doit entendre par operation de Chirurgie une prudente & methodique application de la main sur le corps de l'homme pour lui conserver ou lui rendre la santé.

Qratre sortes d'operations.

Toutes les operations de la Chirurgie se reduisent sous quatre especes, dont la premiere rejoint ce qui a été separé, & se nomme Synthese; la seconde divise les parties dont l'union est contraire à la santé, & celle-là s'appelle Diérese; la troisiéme qu'on a comprise par le mot d'Exerese, ôte ce qui est étranger; & la quatriéme qu'on appelle Prothese, ajoute ce qui manque.

Ce que c'est que Synthese.

La Synthese est une operation qui réünit & remet avec adresse les parties de notre corps divisées ou déplacées contre le cours ordinaire de la nature. Elle est de deux sortes, ou commune ou particuliere; la premiere sert à toutes les operations, c'est à celle-là

qu'on rapporte l'application des attelles, des compresses, des bandages, la bonne situation de la partie malade, & generalement tous les instrumens & toutes les manieres qui peuvent contribuer à rétablir ou à rafermir les parties chacune en son lieu. La seconde s'exerce tant sur les parties molles que sur les parties dures ; celle des parties molles se fait en deux manieres, sçavoir sans division, & alors elle s'appelle *taxis*, c'est-à-dire arrangement ; ou bien avec division, & on la nomme *raphé* ou suture. Celle des parties dures a aussi deux especes, puisqu'elle s'applique à rassembler les os rompus, & à remplacer les os luxez ou disloquez.

La Synthese a la préeminence sur les autres operations, parce qu'outre qu'elle est la plus necessaire, elle use encore des moiens les plus simples pour restituer au corps humain cette integrité de parties qu'il a reçûe de l'Auteur de la nature.

La Diérese est une operation qui divise & separe les parties dont l'union & la continuité est un obstacle à la guerison, ou qui sont jointes & collées ensemble contre l'ordre naturel. Cette operation se pratique en quatre manieres, sçavoir en entamant, en piquant, en arrachant & en brûlant : ces quatre especes de divisions conviennent également aux parties molles & aux parties dures, & cela s'execute en tant de differentes circonstances, que la subdivision que je vous en ferois, vous seroit plus ennuieuse qu'utile, puisque j'espere vous les faire voir toutes dans le cours de ces operations.

Definition de la Dierese.

L'Exérese est une operation qui retranche & tire hors du corps les choses qui lui sont superfluës ou nuisibles & étrangeres. Cette operation se fait en deux manieres, ou par extracton, comme lorsque l'on est obligé de tirer des choses engendrées naturellement dans le corps, & qui pourtant lui sont devenuës étrangeres, comme un enfant mort ; ou de l'urine retenuë ; ou par detraction, quand on ôte du corps les choses contre nature qui y ont été introduites du dehors ; on en vient à bout soit avec plaie, soit sans faire plaie, comme lorsque les matieres se sont fourrées dans des cavitez qui ont des issuës assez larges, telles que celles du nez, des oreilles &c. Enfin pour

Ce que c'est que l'Exerese.

bien executer ce que l'Exereſe demande ; il faut examiner premierement quelle eſt la partie dont on veut tirer quelque choſe, ſecondement quels ſont les corps étrangers que l'on veut dégager, & troiſiémement quels ſont les inſtrumens qu'on y peut emploier.

Definition de la Protheſe.

La Prothéſe eſt le quatriéme genre d'operation de Chirurgie par lequel on ajuſte au corps quelque inſtrument qui ſupplée à des parties qui lui manquent ; ces défauts viennent ou naturellement, comme quand quelque partie manque à un enfant dès ſa premiere formation ; ou par accident, comme quand on a perdu à l'Armée un œil, un bras ou une jambe ; dans ce cas-là l'on a recours à quelque organe qui repare la partie dont on eſt malheureuſement privé.

Utilité de la Protheſe.

L'on obſerve quatre utilitez differentes dans la Prothéſe : la premiere regarde la neceſſité de quelque action, comme d'ajouter une jambe de bois pour marcher ; la ſeconde eſt pour rendre à quelque partie ſon uſage, ou pour en faciliter l'action, comme quand on applique à la voute de l'interieur de la bouche de ceux qui ont le palais rongé ou percé, une petite platine d'argent ou de plomb, ſans quoi ils ne pouroient parler que du nez, & n'avaleroient qu'avec peine ; la troiſiéme pour l'ornement, comme quand on enchaſſe dans l'orbite un œil de verre peint & figuré de même que le naturel ; & la quatriéme pour redreſſer la mauvaiſe conformation de quelque partie ; c'eſt dans ce deſſein qu'on fait porter un corſelet de fer à des jeunes enfans dont l'épine & les côtes ſe dejettent & prennent une courbure vicieuſe.

Quel ordre il faut tenir pour demontrer les operations.

Sous ces quatre eſpeces d'operations ſont compriſes toutes celles que j'ay à vous faire voir, mais l'on ne convient pas ſur l'ordre que l'on doit tenir pour les démontrer ; les uns, dont Thevenin eſt du nombre, veulent que l'on commence par celles qui appartiennent à la Syntheſe, que l'on continuë par celles qui regardent la Diereſe, enſuite que l'on vienne à celles qui dependent de l'Exereſe, & que l'on finiſſe par celles que la Protheſe ordonne de faire ; les autres, parmi leſquels eſt Fabricius d'Aquapendente, font preceder à toutes les autres operations celles qui ſe pratiquent ſur la tête ; ils paſſent aprés à celles de la poitrine, & deſcendent à celles du ventre pour fi-

nir par celles des extremitez ; & d'autres enfin pretendent que pour garder le ſujet aſſez de tems, il faut ſuivre l'ordre Anatomique le plus uſité, & pour cet effet commencer par le bas ventre, afin de le vuider incontinent aprés que l'on aura achevé les operations qui ſe font à cette region, d'où l'on montera à la poitrine, & de la à la tête, reſervant les extremitez pour les dernieres. Ce ſera auſſi cet ordre que nous tiendrons comme étant & le plus commode pour la conſervation de notre ſujet, & le plus ſuivi dans les démonſtrations publiques.

De toutes ces operations il y en a de douces & qui ſont quelquefois fort aiſées à faire, comme la ſaignée; d'autres qui ont beaucoup de difficultez & de danger, comme l'operation du bubonocelle ; & d'autres, que de grandes douleurs accompagnent d'ordinaire, & qui font horreur aux ſpectateurs, comme l'amputation d'un bras, ou d'une jambe.

Que les operations ſont neceſſaires.

De plus il y a des Operations dont les unes ſont abſolument neceſſaires à la vie, en ſorte que l'on ne peut ſe diſpenſer de les faire ſans expoſer le malade à perir, tel eſt le trepan ou l'empieme ; & d'autres qui ne ſont neceſſaires que pour la commodité de la vie, comme quand on tâche de fermer une fiſtule lacrimale, ou d'abatre une cataracte. Enfin de ce grand nombre d'operations que vous voyez décrites dans les Auteurs, il y en a pluſieurs que l'on a rejettées, parce qu'elles étoient trop cruelles ou tout à fait inutiles, comme ces grandes inciſions à la tête, & ces cauteriſations du foye, de la ratte & des jointures.

La Chirurgie ſe pratique mieux que jamais.

Ce n'eſt pas ſeulement ſur le nombre des operations que nous ne nous accorderons pas avec nos Anciens ; nous nous écarterons encore davantage d'eux par la maniere dont nous apprendrons à faire pluſieurs de celles qu'ils nous ont enſeignées. Ils les ont rapportées comme on les pratiquoit dans leur tems, où l'on connoiſſoit tres-peu l'économie animale ; mais aujourd'huy que la Chirurgie a acquis par les ſoins & par le genie d'une infinité d'habiles gens, plus de lumiere & de politeſſe qu'elle n'en a jamais eu, l'on en a ſeparé ce qu'elle avoit de rude & de barbare, l'on en a retranché ces fers ardens & ces inſtrumens affreux que les malades ni même les aſſiſtans ne pouvoient

voir sans trembler : & par une méthode plus douce & plus humaine l'on guerit encore plus surement les malades que l'on ne faisoit autrefois avec ces grands préparatifs capables d'épouvanter les plus intrepides.

Circonstances necessaires pour bien operer.

Pour bien operer, il faut le faire avec promptitude & assurance du succès, avec agrément du côté du malade, & avec dexterité & sureté de la part de l'ouvrier. La promptitude s'entend de la diligence qu'on apporte dans l'operation ou dans la guerison : la sureté se connoît quand on sçait emploier les moiens que l'Art prescrit pour guerir parfaitement le mal, & empecher ou qu'il ne revienne, ou qu'on ne vous accuse d'être la cause d'un autre plus grand. L'agrément consiste à ne point faire de la douleur que le moins qu'on peut, à ne point tromper le malade, c'est-à-dire à ne rien faire que de son consentement, & à ne point imiter ces charlatans qui promettent toûjours de rendre en peu de tems la santé ; parce qu'il faut qu'un Chirurgien se distingue de ces sortes d'ignorans, & que l'effet suive toûjours les promesses. Enfin la dexterité ou l'adresse de l'Operateur doit paroître non seulement dans la délicatesse & l'exactitude de son travail, mais encore dans les meures reflexions qu'il est obligé de faire sur six ou sept circonstances que l'on exprime communément par ce vers latin.

Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodò, quandò;

C'est-à-dire, qui, qu'est-ce, où, quels moiens, pourquoi, comment & quand.

Qui, regarde le malade, sçavoir si c'est une personne foible ou robuste; *Qu'est-ce*, a rapport à la nature du mal, si c'est un éclat de grenade, une balle ou un morceau de bois ou de fer qu'on doit tirer ; *Où*, s'entend de l'endroit du corps où il faut operer, & du lieu où l'on laissera le malade dans son lit ou dans une chaise ; *Quels moyens*, ce sont les instrumens, les machines & les medicamens propres à l'operation & à traiter le mal ; *Pourquoi*, c'est la fin qu'on se propose en prenant les meilleures voies pour guerir le malade ; *Comment*, signifie la maniere d'agir, & c'est ce que l'Art enseigne ; & *quand*, denote l'occasion pour bien prendre son tems, & ce tems est de

deux sortes, l'un que l'on appelle tems de necessité, qui ne veut pas que l'on differe, comme lorsqu'il est question d'arrêter une hemorragie; & l'autre que l'on nomme tems d'élection, qui permet de choisir un jour ou une saison commode lorsqu'il n'y a point de necessité pressante, comme dans la Lithotomie.

Il ne suffit pas au Chirurgien d'avoir fait ses reflexions sur ce qu'on vient de dire pour bien accomplir ce que son Art demande; il faut encore qu'il jette les yeux premiérement sur lui-même, deuxiémement sur le malade, troisiémement sur les assistans, & quatriémement sur les choses externes.

Qualitez personnelles du Chirurgien.

La personne du Chirurgien doit être avantagée de trois sortes de qualitez, dont les premieres sont dûës à une nature bien élevée, les secondes à une raison cultivée, & les troisiémes à un grand usage : par la nature on comprend les dons du corps, les bonnes mœurs, & une disposition naturelle qui nous fait préferer la Chirurgie à toutes les autres Professions : par la raison, on veut qu'il ait un esprit docile & capable de posseder une science d'une aussi grande étenduë; & par l'usage, on pretend qu'il ait beaucoup d'experience acquise par un long exercice. Il faut aussi qu'un Chirurgien soit ambidextre, c'est-à dire qu'il puisse travailler également des deux mains, y aiant des operations qu'il faut necessairement faire de la main gauche. Mais il doit sur tout être son propre juge & se rendre à soi-même la justice qu'il merite, c'est-à-dire que quand il ne se sent pas assez fort ni assez exercé pour une operation difficile, il la doit laisser faire à un autre plûtôt que de l'entreprendre temerairement.

Dispositions necessaires au malade.

Trois dispositions d'esprit sont aussi requises dans un malade s'il a envie de guerir, sçavoir une grande confiance, de la patience & de l'obeïssance; en même tems que le malade fait choix d'un Chirurgien, il doit croire qu'il n'y en a point de plus habile; & dans cette persuasion n'écoutant plus tous ceux qui lui proposeront des secrets imaginaires ou des remedes particuliers, il s'abandonnera entierement à lui, en concevant beaucoup de joie, comme s'il voioit sa santé entre les mains de cette personne qui travaille à la lui rendre. La patience est une suite de sa confiance, car

il faut que le malade ſouffre ſans murmurer tout ce que le Chirurgien lui veut faire, ne doutant nullement que tout le traitement qu'il en reçoit ne l'approche de plus en plus de ſa gueriſon, & que s'il lui fait de la douleur, c'eſt ou qu'elle eſt inévitable, ou qu'elle donne occaſion à quelques efforts utiles; rien au reſte n'étant plus dangereux pour un malade que de s'impatienter & de diſſiper ce qu'il a de vigueur & d'eſprit, à ſe tourmenter en vain. L'obeiſſance eſt encore un effet de la confiance; car il faut que le malade ſuive aveuglément tout ce que le Chirurgien lui preſcrit, ſachant qu'il n'y a pas de moiens plus ſurs pour recouvrer la ſanté.

Ce qu'il faut trouver dans les aſſiſtans.

Les aſſiſtans doivent auſſi avoir trois vertus principales, qui ſont la ſageſſe, la fidelité & la diſcretion: s'ils n'étoient pas ſages & prudens, ils inſpireroient ſouvent au malade des choſes qui préjudicieroient à ſa ſanté, & condeſcendant à ſes deſirs ils lui accorderoient tout ce qu'il demanderoit; ils fuiront néanmoins toutes les manieres rudes & bruſques, & ſeront complaiſans en tout ce qui ne le pourra pas bleſſer. Si l'on ne leur ſuppoſoit pas de la fidelité, l'on ne pourroit compter ſur tout ce qu'on leur ordonneroit, & au lieu d'avancer la gueriſon, ils la retarderoient ou l'empêcheroient en changeant ou n'executant pas les choſes reglées & commandées: enfin s'ils n'étoient point diſcrets, ils iroient inconſiderément raporter au malade tout ce qu'ils auroient entendu dire de ſa maladie; car un raport imprudent peut mettre un malade dans un peril éminent de ſa vie, comme il eſt arrivé pluſieurs fois. Cette même vertu les engage à tenir le ſecret ſur certaines imperfections qu'ils découvrent ou qu'on leur declare.

Attention ſur les choſes externes.

Les choſes externes auſquelles il faut avoir égard pour la commodité du malade & la gueriſon de ſa maladie, comprennent la maiſon ou la chambre qui doit être en bon air, éloignée du bruit, & garnie de tout ce qui eſt neceſſaire pendant la cure; le boire & le manger doivent être proportionnez à l'état du malade, conſultant beaucoup en cela ſon appetit. Les trop frequentes viſites qu'il faut empêcher, la joie que l'on doit procurer, la triſteſſe qu'il faut bannir comme pernicieuſe; les inſtrumens même & les mé-

dicamens qu'on fera preparer ſuivant les facultez du malade, & une infinité d'autres circonſtances dont le détail ſeroit trop long.

De tous ces preceptes généraux, il nous faut tirer des inſtructions qui nous conduiſent à bien faire chaque operation en particulier, & qui renferment ce qu'il faut obſerver avant l'operation, durant l'operation & aprés l'operation.

Ce qu'il faut faire devant l'operation.

Avant que de ſe mettre en état d'operer, il faut convenir de l'importance & de la poſſibilité de l'operation, ce qui ſe connoît à la conſtitution, aux fonctions & aux liaiſons de la partie offenſée, aux forces du malade, & aux circonſtances du tems, du lieu &c. Les reſolutions ayant été priſes, il faut preparer tout ce qu'on juge neceſſaire pour l'execution; ce qui conſiſte en ce que l'on appelle *appareil*: c'eſt la coutume d'envoyer dans la chambre du malade, quelque tems avant que le Chirurgien arrive, des ſerviteurs pour diſpoſer tout, mais ſouvent par la quantité de linges qu'ils coupent, par les monceaux de charpie qu'ils font, & par l'étalage de beaucoup d'inſtrumens ils jettent la crainte & l'épouvante dans l'eſprit du malade, en lui donnant une idée cruelle de l'operation qu'on va lui faire. Je voudrois que les Chirurgiens ne ſe preſentaſſent devant eux que dans le moment qu'ils doivent operer, & que les choſes dont ils ont beſoin fuſſent toutes prêtes chez eux ou dans une chambre voiſine de celle du malade, afin de lui épargner la vuë de tels preparatifs qui ne font qu'inſpirer de l'horreur pour ceux qui les font.

Ce qu'il faut obſerver pendant l'operation.

Ce qu'on doit obſerver durant l'operation eſt particulierement ce que l'on nomme le *modus faciendi* ou la maniere de la faire, qui conſiſte à mettre en pratique dans le cas qui s'offre actuellement toutes les regles que l'art enſeigne dans des cas pareils, s'acquittant de tous ſes devoirs avec douceur, avec adreſſe, avec propreté & avec délicateſſe. Je veux donc que le Chirurgien ſoit affable à ſon malade, qu'il l'encourage & le r'aſſure, qu'il compatiſſe à ſa peine, & qu'il lui promette de ne lui cauſer que le moins de douleur qu'il ſera poſſible. Il faut qu'un Chirurgien ſoit naturellement adroit pour bien operer, & qu'il ait fortifié cette adreſſe par un grand exercice dans ſa profeſſion, où il aura appris à ſituer ſon ſujet, à choiſir les inſtrumens les

plus commodes, à en inventer de nouveaux dans des cas particuliers, & à s'en servir d'une maniere qui apporte autant de soulagement au malade qu'elle donne de satisfaction aux spectateurs. La proprété donne par avance une bonne idée du Chirurgien, & elle n'est pas une des moindres circonstances dans l'operation : la delicatesse est encore recommendable, mais il ne faut pas qu'elle soit outrée, c'est-à-dire qu'au lieu d'aller au fait promptement, on manie, on tourne la partie en cent façons & on en observe scrupuleusement diverses circonstances peu essentielles ; j'entends par délicatesse, cette legereté, cette dexterité & cette circonspecte application de la main du Chirurgien qui fait avouër au malade que l'on a extremement ménagé sa sensibilité, & à ceux qui étoient presents, qu'il étoit impossible de mieux faire une operation.

Ce qu'il y a à faire aprés l'operation.

Quoique l'operation soit achevée le Chirurgien n'en est pourtant pas encore quitte s'il ne remedie aux desordres qu'elle peut avoir causez, dont le principal est la perte du sang qu'il doit arrêter incessamment par les moïens que son Art lui enseigne, & que je vous expliquerai en vous démontrant chaque operation en particulier. Il faut ensuite panser la playe, y mettre une tente ou des plumaceaux secs ou chargez de quelque médicament selon que la nature du mal l'exige, puis un emplâtre, une compresse & un bandage convenables : Il restera au Chirurgien à juger de la situation qu'il doit donner à la partie affligée, préferant celle où le malade souffre moins de douleur, où la partie est le moins oppressée & où le pus a plus de pente au dehors ; & en dernier lieu il est à propos qu'il instruise la garde & les assistans de ce qui est de leur devoir, qu'il recommande le repos du malade, & qu'il l'oblige de se tranquiliser par l'esperance d'une prompte & parfaite guérison, & qu'enfin en le quittant il l'assure que l'operation qu'il vient de lui faire étoit l'unique moïen de le rétablir en santé.

Mauvaises manieres qu'il faut eviter.

Il ne suffit pas de vous avoir indiqué la conduite qu'un Chirurgien doit tenir en operant, il faut encore que je vous fasse remarquer plusieurs abus ou manieres choquantes qu'il doit absolument éviter. Il y a des Chirurgiens qui ne sont pas sitôt entrez dans la chambre du malade qu'ils y répandent l'alarme par le

bruit & par mille queſtions inutiles qu'ils font, ou qui voulant témoigner un grand empreſſement lient leurs cheveux & trouſſent leurs bras comme s'il s'agiſſoit de déploier toutes leurs forces ; ce qui jette l'effroi dans l'eſprit du patient & des parens : ce procedé ruſtique eſt condamnable, auſſi-bien que ces ceremonies mal placées que quelques autres obſervent entre-eux à qui fera l'operation, ſe preſentant les uns aux autres des ciſeaux ou un biſtoury devant le malade, qui par-là ſe voit miſerablement expoſé à tomber ſous le couteau du plus mal-habile. S'ils ſont pluſieurs en droit d'operer, c'eſt au malade à choiſir celui qui ſera plus à ſon gré. Et lorſque le Chirurgien ordinaire à qui il appartient de mettre la main à l'œuvre, croit être obligé d'en faire la propoſition à quelque autre, qui par ſon rang ou ſon âge eſt au deſſus de lui, cette ſcene ſe doit paſſer hors de la preſence du malade qui eſt aſſez affligé de ſon mal ſans être encore fatigué par des complimens hors de ſaiſon.

Je n'approuve point non plus que pendant une operation tous les Chirurgiens preſens aillent ſonder ou mettre leurs doigts dans la playe ; ce ſont autant de douleurs nouvelles que l'on fait eſſuyer au malade, qui ne font que prolonger le tems de ſon martyre, c'eſt à celui qui opere à examiner ce qu'il y a à faire, & il ne doit tout au plus y admettre avec lui qu'un des Chirurgiens conſultans qui ſont là pour l'aſſiſter de ſes avis. Il eſt des Chirurgiens qui s'offenſent des cris d'un malade, qui le grondent & s'emportent contre lui, comme s'il devoit être inſenſible aux maux qu'ils lui font endurer ; ces façons d'agir ſont trop cruelles, il faut qu'un Chirurgien ait de l'humanité, qu'il exhorte ſes malades à la patience, qu'il compatiſſe à la douleur qu'ils ſouffrent, & s'il ne peut pas ſe diſpenſer de leur en faire, du moins qu'il leur laiſſe la liberté de crier & de gemir. Je voudrois auſſi qu'il n'aſſiſtât à une operation que les perſonnes qui y ſont neceſſaires, car ce grand nombre de curieux ou de ſpectateurs inutiles ne fait qu'embaraſſer.

Ceremonies inutiles.

Une operation n'eſt pas plûtôt finie que le malade & les parens interrogent le Chirurgien ſur ce qu'il en penſe ; c'eſt pour lors que ſa prudence paroît en ne diſant rien au malade qui le puiſſe chagriner, & ne dé-

Le Chirurgien doit être circonſpect ſur ſes promeſſes.

guisant point la verité aux amis & aux proches. Qu'il ne ressemble donc pas à ceux qui par des craintes mal fondées mettent leurs malades sur le bord du tombeau, en sorte qu'à les entendre parler il est toûjours prest d'y descendre. Je sçai que quelques-uns en usent ainsi par un trait de politique, en ce que si le malade meurt, l'on declarera que le Chirurgien l'avoit prédit ; & si au contraire il guérit, l'on publiera, disent-ils, qu'il lui a sauvé la vie. Il ne faut pas cependant prendre une route toute opposée, en promettant des guérisons infaillibles ; je n'ignore pas non plus que ceux qui la suivent, prétendent par ce moïen s'attirer plus de pratique, croïant qu'il est plus naturel à un malade de se mettre entre les mains de celui qui l'assure de le guérir, qu'entre celles d'un Chirurgien dont l'abord triste, le discours composé & le prognostique incertain & fâcheux semblent être les avant-coureurs de la mort. Ces deux extremitez sont autant d'écueils que le Chirurgien doit éviter, parce que le monde est prévenu de toutes ces ruses, & qu'il ne juge de la sincerité & de l'habileté des operateurs, que par l'évenement des cures qu'ils ont entreprises. Il faut qu'il tienne un milieu entre l'esperance & la crainte, faisant néanmoins plûtôt entrevoir de l'esperance que de la crainte : parce que l'une ne peut produire que de tres-bons effets, & la seconde est capable de causer des troubles tres-dangereux.

On doit préparer l'appareil avant l'operation.

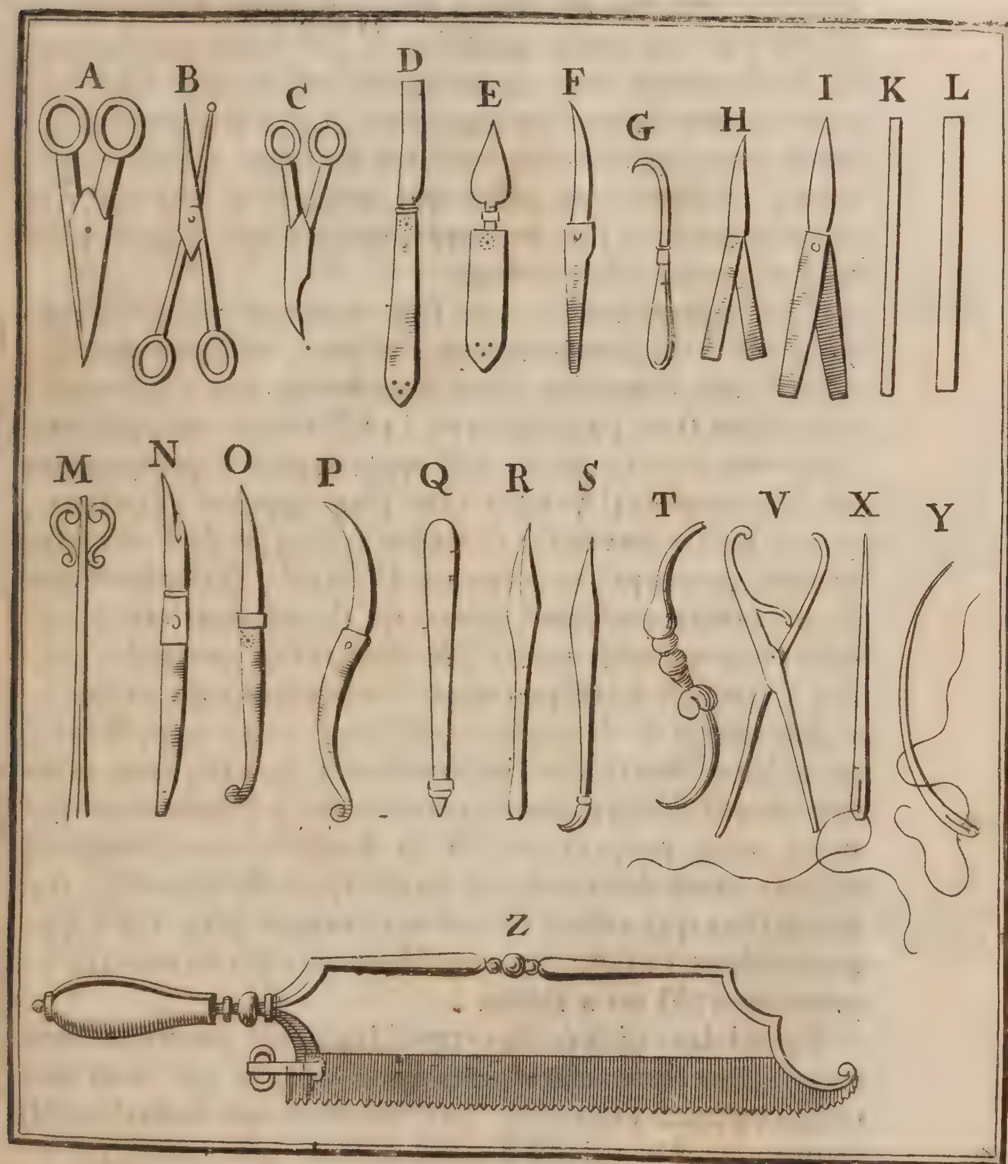
Je vous ai dit qu'avant que d'entreprendre aucune operation, il faloit preparer son appareil : On entend par l'appareil toutes les choses sans quoi l'operation ne peut s'executer, & que l'on réduit à six principales qui sont les instrumens, les tentes, les plumaceaux, les emplâtres, les compresses & les bandages. Je dis les principales & les plus universelles, parce qu'il y a une infinité de choses comme des lacs, des attelles, des bancs, des boettes & d'autres machines qui conviennent à des operations particulieres, dont je ne vous parlerai point à présent, me proposant seulement aujourd'hui de vous faire connoître tout ce qui regarde les operations en general.

Ne soiez point surpris si je commence par les instrumens, & si je mets les bandages au dernier lieu ; je suis en cela l'ordre dans lequel le Chirurgien em-

ploie tous ces moiens en operant ; j'ai jugé cette methode plus inſtructive qu'aucune autre : j'ai cru auſſi devoir faire graver ces ſix ſortes de choſes chacune dans une planche à part, afin que vous en conçuſſiez des idées plus diſtinctes & plus nettes.

Pourquoi on commence par les inſtrumens.

II. Figure. INSTRUMENS DE CHIRURGIE.



IL n'eſt pas poſſible de ſe paſſer d'inſtrumens dans la pratique Chirurgicale : les Anciens en ont tranſmis à la poſterité pluſieurs deſſeins que nous voions dans leurs livres ; mais on peut dire à la louange des

Chirurgiens modernes que les inſtrumens dont on ſe ſert aujourd'hui, ſont plus commodes & moins groſſiers ; on ne s'eſt pas contenté d'en retrancher quelques anciens qu'on a trouvé inutiles ou trop rudes ; on a encore poli & perfectionné ceux dont on a conſervé l'uſage, & on en a inventé pluſieurs autres.

Nous regardons l'inſtrument comme une cauſe ſeconde ; qui fait ou aide à faire quelque choſe, étant dirigé par une main induſtrieuſe, de ſorte que la main & l'inſtrument ſont deux cauſes efficientes ſans leſquelles une operation ne pourroit pas être executée ; mais avec cette difference que la main eſt la principale, puiſque c'eſt celle qui produit & qui regle le mouvement de l'inſtrument, au lieu que l'autre n'eſt qu'une cauſe ſubordonnée.

Des inſtrumens les uns ſont communs aux Chirurgiens & à pluſieurs autres artiſans, comme des Ciſeaux, des Aiguilles, des Raſoirs ou des Couteaux ; les autres ſont particuliers à la Chirurgie, comme une Lancette : entre ceux qui appartiennent proprement au Chirurgien il y en a que l'on appelle généraux, parce qu'ils ſervent à diverſes maladies & à diverſes parties du corps, comme un Biſtouri ; & d'autres que l'on nomme propres, parce qu'ils ne ſont employez que pour certains maux, & dans telles ou telles parties, comme le trépan pour les fractures du crane.

La raiſon & l'experience doivent nous apprendre à nous bien ſervir des inſtrumens ; la premiere nous fait choiſir l'inſtrument convenable à l'intention que nous nous propoſons, & la ſeconde nous rendant adroits nous donne de la hardieſſe à le manier, n'y ayant rien qui aſſure & qui encourage plus un Operateur dans l'uſage des machines que les heureuſes épreuves qu'il en a faites.

Parmi les differentes machines qui peuvent être employées dans une operation il y en a qui ſont neceſſaires pour l'executer, & d'autres qui contribuent ſeulement à la mieux accomplir : le nombre des premiers qui ſervent à réünir les parties diviſées, à ſeparer les continuës, à tirer les corps étrangers, à donner divers arrangemens &c. eſt innombrable, & ſouvent les ſecours que nous en tirons, ne nous ſeroient jamais donnez par les médicamens, ni par tout au-

tre

tre moyen : car comment s'y prendroit-on pour faire sortir sans une sonde les urines de la vessie, quand elle aura perdu son ressort ? ou comment abbatre une cataracte sans une aiguille ? Les secondes, telles que sont les lits, les coussins ou les bancs, qui facilitent les operations sont aussi en tres-grande quantité, & elles ne doivent pas être negligées, puisque leurs usages concourent à la perfection de l'œuvre.

Aprés vous avoir parlé du general des instrumens, il faut les examiner en détail ; ceux que vous voyez gravez sur cette premiere planche conviennent presqu'à toutes les operations ; c'est pourquoi vous les devez connoître preferablement aux autres ; c'est aussi par ceux-là que je commence cette démonstration.

Les Ciseaux sont les instrumens les plus communs du Chirurgien ; cette premiere paire A, que je vous represente est plus forte que les autres, c'est celle dont il se sert pour couper les bandes, les compresses, les emplâtres, & pour faire les ouvrages les plus grossiers, aussi est-elle proportionnée à de tels services. A Ciseaux.

La seconde paire B, est plus fine, les lames en sont plus déliées & plus longues, on les apelle Ciseaux à incisions : le Chirurgien en doit avoir une qui ne serve qu'à les faire ; il a un petit bouton au bout de celle des lames qui doit être introduite dans la playe ; ce bouton empêchant que la playe n'en soit piquée, fait éviter de causer de l'irritation & de la douleur à la partie. L'acier de cette paire doit être fin & bien tranchant, afin qu'elle coupe net & promptement pour faire moins souffrir le malade. B Ciseaux à incisions.

Cette trosiéme paire C, est appellée Ciseaux courbes, les deux lames en sont courbées pour pouvoir faire des incisions en des lieux où des droits ne pouroient servir ; il y a aussi un bouton à la pointe de la lame externe qui est toûjours celle qui se met dans la playe qu'on veut dilater. Il faut remarquer que les Chirurgiens ne doivent pas tenir les ciseaux de même que les femmes & les tailleurs qui fourrent le pouce dans un des anneaux & le doigt indice dans l'autre, mais il aura le doigt annulaire dans le second anneau au lieu de l'indice, ce qui lui donnera plus d'addresse & de force, parce que de cette maniere les doigts indice & du milieu appuieront sur les branches des ciseaux & les conduiront. C Ciseaux courbes.

D Rasoir. Le Rasoir D, est des plus anciens instrumens de la Chirurgie. On s'en servoit autrefois dans plusieurs operations pour inciser & trancher, mais n'étant pas ferme sur son manche, & y ayant d'autres outils plus commodes, l'on ne s'en sert plus gueres que pour raser les endroits où il y a des cheveux ou des poils.

E Scapel. Quoique le Scapel E, serve particulierement dans les dissections, il peut neanmoins être encore utile dans beaucoup d'operations, comme dans l'amputation où il faut couper la chair & les membranes qui sont entre les deux os d'un bras ou d'une jambe, avant que de les scier. Cet instrument tranche des deux côtez, & il a un manche ou d'ébeine ou d'ivoire qui étant mince & plat par son extremité sert à séparer les parties membraneuses & fibreuses dans les preparations Anatomiques.

F autre Scapel. Cet autre Scapel F, a un dos, c'est-à-dire qu'il ne tranche que d'un côté, c'est un couteau dont la lame est courbe ; il est fort commode pour décharner un corps lorsqu'on veut l'embaumer ou faire un squelette.

G L'airigne. L'airigne G, est encore un instrument necessaire pour dissequer, on l'a nommé ainsi parce qu'à son extremité il y avoit deux pointes courbes en façon de pattes d'araignée, mais ayant reconnu l'incommodité de ses deux pointes, l'on n'y en fait plus qu'une qui sert à faire tenir par quelque serviteur un vaisseau ou un ligament que l'on veut anatomiser ; & lorsqu'on en a besoin dans quelque operation, comme dans le bubonocelle, on en prend dont la pointe est mousse ou applatie, de crainte qu'en piquant quelques parties sensibles, elle n'excite de la douleur ou de la convulsion.

H une lancette. La Lancette H, est de tous les instrumens le plus necessaire au Chirurgien, d'autant que sans celui-là il ne peut faire l'operation la plus commune de la Chirurgie, je veux dire la saignée, & comme il s'en sert à toute heure il est obligé d'en avoir plusieurs ; les uns veulent qu'elles soient fort pointuës, les autres qu'elles ayent un peu de largeur ; ceux-là pretendent mieux conduire la pointe de leurs lancettes dans la veine, & en les élevant plus ou moins faire l'ouverture telle qu'ils la jugent à propos ; & ceux-ci disent qu'avec une lancette large ils font d'abord l'ouverture assez grande sans être obligé de soulever leur instrument en

l'avançant dans le vaiſſeau, & qu'ainſi ils exemptent de la douleur qui n'eſt pas tant cauſée par la ponction que par cette élevation. Celles dont je me ſers tiennent un milieu entre les pointuës & les larges, & n'obligent qu'à faire une petite élevation; auſſi la douleur qu'elles font eſt tres-legere, on les appelle des lancettes à pointes de grain d'orge. La chaſſe eſt ordinairement faite d'écaille-tortuës, elle doit être mince & ſéparée en deux, pour la mieux netoyer; c'eſt un abus que de les avoir garnies d'argent, parce qu'alors étant trop lourdes, le Chirurgien ne peut les conduire avec toute la délicateſſe que demande la ſaignée.

I Lancette à abſcés.

Cette autre lancette I, eſt bien plus grande que la precedente, elle eſt deſtinée pour des ouvertures longues & profondes que l'on ne pourroit faire avec une lancette à ſaigner; la pointe n'en doit pas être trop fine, & le tranchant trop délié, de peur qu'elle ne s'émouſſe quand on vient à couper des chairs ou des peaux un peu dures. On faiſoit autrefois les lancettes pointuës à leurs extremitez & larges dans leur ventre elles reſſembloient à une feuille d'olivier: mais à preſent on les fait égales depuis leur ventre juſqu'à la châſſe; on les tient plus fermes ſous cette forme, & elles ne vacilent pas dans le tems qu'on s'en ſert: au reſte elles doivent être tres-plates & tres-polies, afin de faire à la veine la fente la plus menue qu'il eſt poſſible pour l'ouvrir, & la plus aiſée à ſe refermer.

K une Sonde.

Ce petit inſtrument K, eſt appelé une ſonde. Elle eſt ronde & égale par tout, excepté à un bout où elle a une petite tête qui l'empêche de piquer la playe que l'on veut ſonder. Il y en a de differentes tant en groſſeur qu'en longueur. C'eſt par le moyen de la ſonde que nous connoiſſons le chemin & la profondeur d'une playe, c'eſt la ſonde qui nous aſſure de l'exiſtance des corps étrangers; ſi le coup a penetré, ou ſi les os, ſont découverts: enfin c'eſt la ſonde qui nous donne les premieres lumieres dont nous avons beſoin pour parvenir à la guériſon d'une playe.

L une Sonde platte.

Cette autre marquée L, eſt appelée uue ſonde plate; elle eſt d'un grand ſecours en des endroits où la ſonde ronde ne peut aller; car elle nous fait connoître quand il y a des ſciſſures ou felures aux os, & quand le pericrane eſt ſeparé; ainſi elle n'eſt pas moins utile que la premiere.

M
Un espece de sonde creuse.

Cette troisiéme M, est une sonde creuse en goutiere, aiant presque dans toute sa longueur une cavité en forme de canelure pour conduire la pointe des instrumens qui font des incisions ; elle est pour cet effet plus grosse & plus forte que les deux autres, & ces deux petites anses qui sont à son extremité la font tenir ferme de la main gauche au Chirurgien dans le tems qu'il s'en sert. Ces sondes sont ordinairement de fer, mais il est mieux qu'elles soient d'argent.

N
Un Bistoury.

Le Bistoury N est un instrument fort en usage, il y en a de plusieurs sortes, celui-ci est tranchant de tout un côté, mais de l'autre qu'on appelle son dos il ne tranche que jusques à son milieu, il peut se ploier en avant & en arriere comme une lancette à abscés, au lieu de laquelle il sert quelquefois ; il est commode pour plusieurs especes d'incisions, particulierement pour celles que l'on fait à la tête. On sçait assez que dans l'usage de ces instrumens on doit tenir immédiatement avec les doigts les lames qui circulent sur leurs manches, lesquels servent comme de contrepoids à la main pendant qu'elle opere, & d'étuis aux lames dans un autre tems.

O
Un Bistoury droit.

Le Bistoury O, est appellé droit, parce qu'il ne se peut pas ploier en arriere comme l'autre, & que la lame y demeure en droite ligne avec le manche comme dans un couteau, il ne tranche aussi que d'un côté étant aplati de l'autre ; on met quelquefois un petit bouton de cire à la pointe, afin qu'elle ne blesse pas quand on est obligé de la faire entrer dans une playe : cet instrument est fort utile aux Chirurgiens d'Armées qui font des incisions à tous momens en toutes sortes de parties.

P
Un Bistoury courbe.

Cet autre P, est un Bistoury courbe fait en forme de croissant, le tranchant de la lame est en dedans & le dos en dehors ; il y en a de petits, de moiens & de très-forts ; ces derniers sont nommez couteaux courbes & sont destinez pour les grandes Operations ; on ne choisit les courbes que lorsque les droits ne peuvent pas servir, comme quand on veut dans l'operation du bubonocele dilater les anneaux du muscle oblique descendant, en ce cas on conduit la pointe du Bistoury dans la canelure de la sonde creuse, ce qui exemte de mettre un bouton à l'extremité de la lame.

La ſpatule Q, eſt un inſtrument neceſſaire au Chirurgien pour faire un emplâtre & pour étendre les onguents ſur des plumaceaux; elle doit être forte, plus large par un bout que par l'autre, plate d'un coté & à demi ronde à l'oppoſite : les Chirurgiens un peu curieux en ont toujours une d'argent plûtôt que de fer qui n'eſt jamais ſi propre & qui ſalit davantage les mains. Q Une ſpatule.

Cet Inſtrument R, eſt appellé feüille de mirthe à cauſe de ſa reſſemblance ; d'autres l'ont nommé demi ſpatule, parce qu'il a preſque la figure d'une ſpatule qui toutefois eſt pointuë, moins étroite & plus groſſe. Il ſert à nettoier les dehors d'une playe, il a une façon de cure-oreille à ſon extremité, avec quoi l'on peut tirer les corps étranges entrez dans les oreilles, ou les petites pierres arrêtées dans l'uretre. R Une feüille de mirthe.

Cette autre feüille de mirthe S, eſt beaucoup plus mince que la precedente, étant à demi tranchante, elle eſt chrochuë à ſon extremité en forme de déchauſſoir. Outre l'uſage qu'elle a de commun avec la premiere, elle ſert encore dans les diſſections lors que l'on veut ſeparer des membranes ou des filamens. Je l'ay toûjours emploiée heureuſement dans l'operation du bubonocele, où je la proferois aux inſtrumens tranchants, de crainte de bleſſer l'inteſtin. S Autre feüille de mirthe.

L'élevatoire T eſt un inſtrument qui prend ſon nom de ſon uſage; vous en verrez de pluſieurs figures dans la ſuite de ces operations, mais celui-ci eſt courbe par ſes deux extremitez dont l'une eſt quarrée & l'autre ronde, pour fourrer celle-là dans les ouvertures longues & larges, & celle-ci dans des trous ronds : elles ſont toutes deux dentelées au dedans pour ne pas gliſſer ſous l'os que l'on veut élever, il ſert quelquefois à faire l'extraction des corps étranges, comme des bales ou des éclats de grenades ; mais il eſt principalement utile à élever une piece d'os enfoncée ſur la duremere. T Un élevatoire.

Il y a des pincettes de pluſieurs façons qui prennent leurs noms des parties auſquelles elles reſſemblent, comme des becs de canne, de corbeau, ou de gruë, elles ont chacune leur uſage different comme vous le verrez : je ne vous preſente ici qu'une paire de pincette V qui eſt la plus commune de toutes, & V Pincettes.

que les Chirurgiens doivent porter ſur eux dans un étui par tout où ils vont. Il convient mieux de les avoir d'argent que d'acier, parce que ce dernier métal eſt plus ſujet à la rouille. L'extremité ſuperieure de cette paire ſert à ôter quelque eſquille, ou à arracher des poils, elle a un reſſort qui la tient toûjours ouverte, & les branches inferieures étant plus longues que les ſuperieures, elles ſont très-commodes pour lever les plumaceaux de deſſus une playe, ou pour les y remettre,

X Une aiguille droite. L'aiguille X, eſt fort en uſage chez les Chirurgiens; ils s'en ſervent en tant de differentes occaſions qu'ils ſont obligez d'en avoir de toutes les ſortes, je vous en parlerai amplement en vous montrant les ſutures: celle-ci eſt une aiguille droite fort pointuë dont les deux côtez vont un peu en s'élargiſſant, ils ſont tranchants juſques vers le milieu, le reſte eſt rond, & ſa tête eſt percée d'un grand trou pour paſſer le cordonnet. Elle ſert à recoudre un corps dans les préparations d'Anatomies publiques ou dans les embaumemens.

Y Une aiguille courbe. Celle-ci eſt une aiguille courbe Y, groſſe & forte, elle doit être d'un bon acier, car ſouvent elle ploye ou ſe caſſe, ſur tout quand on s'en ſert pour coudre la peau d'un corps mort, laquelle eſt beaucoup plus difficile à percer que celle d'un homme vivant. Elle a le même uſage que la droite, & de plus elle eſt abſolument neceſſaire dans la Gaſtroraphie.

Z Une Scie. La Scie Z, eſt un inſtrument commun au Chirurgien & à pluſieurs artiſans; mais celle du Chirugien étant toûjours faite par de très-bons Couteliers l'emporte ſur les autres par ſa propreté & ſa politeſſe & par la ſeparation promte & nette qu'elle fait des parties auſquelles on l'applique; elle doit être petite & legere, afin qu'on la puiſſe manier avec plus de liberté, & elle a un manche pour être tenuë plus ferme: il faut que la lame en ſoit exquiſe & les dents bien aiguiſées pour ſcier avec le plus de douceur, & diviſer dans le moins de tems qu'il eſt poſſible les os d'un bras ou d'une jambe, quand on en fait l'amputation: on ne peut encore ſe paſſer de ſcie quand il s'agit d'ouvrir un crane ou pour embaumer la tête ou pour faire la démonſtration du cerveau.

Le petit nombre d'instrumens que vous venez de voir n'est proprement que de ceux que l'on appelle généraux, il y en a quantité d'autres particuliers que je n'ai pas representez dans cette table, parce que je vous les ferai voir chacun dans l'operation où ils conviennent.

III. Figure. DES TENTES ET CANULES.



LEs tentes ne doivent pas être les dernieres parties à considerer dans la composition d'un appareil, il est tant d'operations qui en demandent qu'il faut

qu'un Chirurgien soit instruit de tout ce qui les regarde , & qu'on peut réduire à trois choses que nous allons examiner, sçavoir leur matiere , leurs figures, & leurs usages.

Je trouve cinq sortes de matieres dont on peut former des tentes , c'est au Chirurgien à choisir celle qui convient le mieux à l'intention qu'il se propose ; car elle se fait de charpie , de linge , d'éponge préparée , d'argent & de plomb.

Les tentes de charpie sont les plus molettes , & les plus douces , elles fatiguent moins une playe que les autres , on s'en sert pour tenir un medicament au fonds de la playe , elles s'imbibent du pus liquide ou de la sanie corrosive , & par ce moyen elles empêchent que cet excrement ne nuise à la partie.

Celles que l'on fait de linge sont ordinairement les plus grosses de toutes , elles sont longues & dures , ayant à la maniere des clous une tête épaisse & plus large que le reste , afin qu'elles ne puissent pas entrer dans la capacité de la poitrine ou du ventre qui sont les endroits où l'on s'en sert le plus souvent.

On appelle éponge préparée celle que l'on fait bouillir dans une liqueur où il entre de la cire, aprés-quoy on la lie encore toute chaude avec de menue ficelle pour lui donner une forme de tentes. Quand on veut dilater une playe l'on y met une de ces tentes qui venant à se remplir des humiditez de l'ulcere s'enfle tellement , que l'on a de la peine à la retirer ; il est bon de s'en servir quelquefois , mais l'usage continuel en seroit dangereux , parce qu'en se gonflant elles restent si dures qu'elles pourroient par leur compression rendre calleuses ou squirreuses les parties qu'elles touchent.

Les tentes qui sont d'argent s'appellent canules, parce que semblables à un tuyau elles sont percées selon toute leur longueur ; l'on en fait de plusieurs manieres , telles que vous les voyez ici representées, & que je vous les expliqueray dans un moment ; elles servent à conduire dehors les matieres contenuës dans les grandes cavitez , & elles ont cela de commode , qu'avec une petite tente de linge qui les bouche , on peut panser le malade sans les ôter de la playe.

On en fait aussi de plomb qui ont la même figure

& le même uſage que celles d'argent ; il y a des gens qui preferent le plomb à tout autre métal, diſant qu'il eſt ami de l'homme, puiſqu'on a vû des balles de plomb reſter pendant toute la vie dans le corps de diverſes perſonnes ſans les incommoder ; mais outre que ces balles n'ont pû demeurer ſi longtems ſans nuire, que parce que leur figure s'ajuſtoit aux endroits où elles étoient cantonnées, & qu'elles ſe trouvoient hors de l'action des fibres mouvantes & de la route des liqueurs, je croy qu'une tente d'argent bleſſeroit encore moins parce qu'elle ſe maintiendroit mieux dans ſa forme étant d'une ſubſtance plus dure, & dont on doit moins craindre qu'il ſe détache des corpuſcules métalliques par la corroſion des ſucs. Ce qu'il y a de commode au plomb c'eſt qu'un Chirurgien peut fabriquer lui-même de ces tentes quand il n'y a point d'Orfevre pour en préparer d'argent, ou quand les malades ſont ſi pauvres qu'ils ne peuvent pas en faire la dépenſe.

Entre toutes les tentes qu'on ne peut guerès mieux ſe figurer que comme des clouds à tête ronde, il y en a de courtes & de longues, de menuës & de groſſes, de plates & de rondes ; il faut que les unes & les autres ſoient toûjours proportionnées à la figure, à la grandeur, & à la profondeur de la playe, c'eſt ce qui fait qu'on ne peut rien déterminer en particulier de leur forme, parce qu'elle depend du Chirurgien qui la doit faire quadrer avec la fin pour laquelle il s'en ſert.

L'on tire quatre utilitez des tentes ; la premiere c'eſt de porter les médicamens & de les tenir appliquez au plus profond des playes ; la ſeconde, c'eſt d'abſorber la ſanie qui y croupiroit & qui ſe filtre aiſément dans les pores des tentes dont l'air eſt rarefié par la chaleur de la partie : la troiſiéme, c'eſt de tenir une playe ouverte pour empêcher que ſes lévres ne ſe reprennent avant que le fonds en ſoit rempli, & la quatriéme c'eſt de conduire dehors les matieres qui doivent ſortir ; d'où vient que l'on la met toûjours au plus bas lieu de la playe.

Quoique ces avantages des tentes ſoient conſidérables, il y a neanmoins des Chirurgiens qui en condamnent l'uſage ; ils diſent premierement qu'il faut éviter aux playes & aux ulceres tout ce qui fait de la douleur, de crainte qu'il ne s'enſuive fluxion & inflam-

mation ; or ſelon eux, la tente fait de la douleur, donc on ne doit point s'en ſervir. Ils ajoutent en ſecond lieu, qu'elles meurtriſſent & froiſſent par leur dureté les chairs qui ſont délicates étant dépouillées de la peau ; troiſiemement, ils alleguent que les tentes bouchant une playe y retiennent la ſanie qui la ronge & la rend caverneuſe ; & en quatrieme lieu ils pretendent que tout ce qui empêche la réünion d'une playe eſt à fuïr, or les tentes miſes dans une playe font qu'elle ne peut pas ſe réünir, il faut donc, concluent-ils, retrancher l'uſage des tentes.

Mais il eſt facile de répondre à ces quatre raiſons ; quant à la premiere on convient que ſur toutes choſes on doit exemter de douleur ſon malade autant qu'il eſt poſſible, mais pour cela il n'y a ici qu'à faire les tentes petites, égales, & ſi unies qu'elles ne bleſſent point ; pour la ſeconde je ne comprend pas comment des tentes peuvent faire de la contuſion à une playe, car elles doivent être ſi molles qu'elles cedent aiſement au reſort naturel des parties : contre la troiſiéme je ſuis perſuadé qu'une tente s'abreuvant de la ſanie empêche que la playe en ſoit ulcerée & cavée, & s'il y en avoit que la tente ou les plumaceaux ne puſſent pas l'abſorber toute, il faudroit panſer plus ſouvent, ou faire la tente de maniere que le ſuperflu de cette ſeroſité virulente pût s'échaper de la playe. Pour répondre à la quatriéme raiſon, je dis que ſi l'on s'obſtinoit à laiſſer trop long-tems des tentes dans une playe, on s'oppoſeroit à la réünion ; mais on les met dans les commencemens pour faire ſortir les corps étranges, le ſang grumelé ou extravaſé ; enſuite quand elle eſt modifiée & que les chairs ſont belles & vermeilles, on en ôte les tentes pour lui permettre de venir à cicatrice : ainſi la réſolution de cette queſtion ne dépend que de ſçavoir le tems où il faut les employer & celui où il faut les bannir.

A petite tente de charpie.

Examinons à préſent les tentes que vous voyez ici gravées ; la premiere A, eſt tres-petite, on la fait de charpie tortillée, de maniere qu'elle a une tête faite de la même matiere que le reſte, on s'en ſert dans l'ouverture des petits abſcés en l'accompagnant d'un peu de mondificatif pour nettoyer les chairs alterées par le ſejour que le pus y a fait.

Cette seconde B, est plus grosse & plus longue que la premiere, elle est faite aussi de charpie, avec une tête qui l'empêche d'enfoncer plus avant que l'on ne veut ; elle est molle pour ne pas blesser, & neanmoins elle a assez de resistance pour se faire passage & pour tenir la playe ouverte ; on la trempe dans quelque liqueur, ou bien on la couvre de quelque onguent, elle convient à beaucoup de playes principalement quand elles sont fraiches. B Moyenne tente de charpie.

La troisieme C, est semblablement de charpie, elle a beaucoup plus de volume que les précedentes, & elle est d'une même grosseur dans toute sa longueur : l'adresse du Chirurgien paroît à bien faire ces sortes de tentes, car tous n'y réüssissent pas également : elles servent à plusieurs playes, & particulierement pour introduire dans l'anus aprés que l'on y a fait l'operation de la fistule. C Grosse tente de charpie.

Cette quatriéme D, est une tente de linge faite de plusieurs petits morceaux de toile roulez les uns sur les autres ; la pointe en est émoussée & effilée pour ne point offenser les parties qu'elle doit toucher, & quoiqu'elle ait une grosse tête faite de même linge, on y met encore un fil assez long, pour pouvoir la retenir en cas qu'elle tombe dans quelque cavacité, car on s'en sert à la gastroraphie, & on l'applique à la partie inferieure de la playe pour y conserver un égout. D Tente de linge.

Cette grande canule E, est d'argent aussi bien que les quatre suivantes, elle a deux petits anneaux aux deux côtez de la tête par lesquels on passe un petit ruban, afin de la tenir sujette dans la playe, & quoi qu'elle soit percée d'un bout à l'autre elle a encore deux petits trous proche son extremité interieure, pour laisser échaper le pus ou l'urine, quand les membranes de la vessie, des pellicules, ou des grumeaux de sang entrant dans le bout de cette extrémité le bouchent ; c'est principalement après la lithotomie ou la ponction du perinée que l'on se sert de cette canule. E Grande Canule.

En voici une autre F, que l'on appelle canule à platine, parce qu'à sa tête elle a une petite plaque ronde percée de deux petits trous qui sont traversez par un ruban ; on s'en sert à l'empiême ou bien à la paracenthése préferablement à celle qui a des anneaux, F Canule à platine.

le pus & les eaux étant mieux retenuës par une platine qui s'applique exactement contre la peau autour de l'onverture exterieure de la playe qu'on a faite.

G Canule plate.

Celle-ci G, est une canule plate garnie d'une platine de même que la précedente, dont elle ne differe qu'en ce que son corps est ovalaire comme un cilindre aplati par les côtez, au lieu que le corps de celle-là est tout rond comme un cilindre ordinaire; il faut qu'elle soit ainsi quand on trouve des sujets qui ont les côtez tellement serrées que l'on ne peut pas faire entr'elles une ouverture assez grande qui puisse recevoir une canule ronde.

H Canule courbe.

La canule H, est courbe, elle a aussi une platine pour le même usage qu'aux autres, le corps de cette canule est courbe pour s'accommoder à la figure des plaies, où les droites ne conviennent pas.

I Petite Canule.

La derniere I, est une très-petite canule qui a deux anneaux à sa tête, & dont le bout qui doit entrer dans la playe est percé lateralement de deux trous l'un au dessus de l'autre, pour le passage de l'air qui entre par la bouche après l'operation de la broncotomie, à quoi elle est particulierement destinée.

Si je mets ici les setons au rang des tentes, c'est qu'on se sert des uns & des autres pour la même intention, & que l'effet de ceux-là a un très-grand rapport avec celui des tentes.

K Séton.

On appelle séton un petit cordon qui traverse une playe depuis son entrée jusqu'à sa sortie ; ce cordon K, étoit autrefois fait de crin de cheval ; mais ayant reconnu qu'il coupoit & incommodoit une plaie, les uns se sont servis de ces méches de cotton qu'on met dans les lampes, & les autres de plusieurs fils de chanvre unis ensemble ; pour moi je ne trouve rien de meilleur qu'une petite bande de toille, parce que le linge convient aux playes.

L Aiguille à Séton.

Pour passer le séton au travers de la playe, il faut avoir un petit instrument L, que l'on appelle aiguille à séton ; elle est ronde, & a la pointe faite en tête d'ail pour ne pas piquer la playe en passant ; elle est percée d'un grand trou vers la tête par où l'on enfile le séton, & il faut qu'elle soit fort longue pour aller de l'entrée à la sortie d'une playe qui perce la cuisse de part en part.

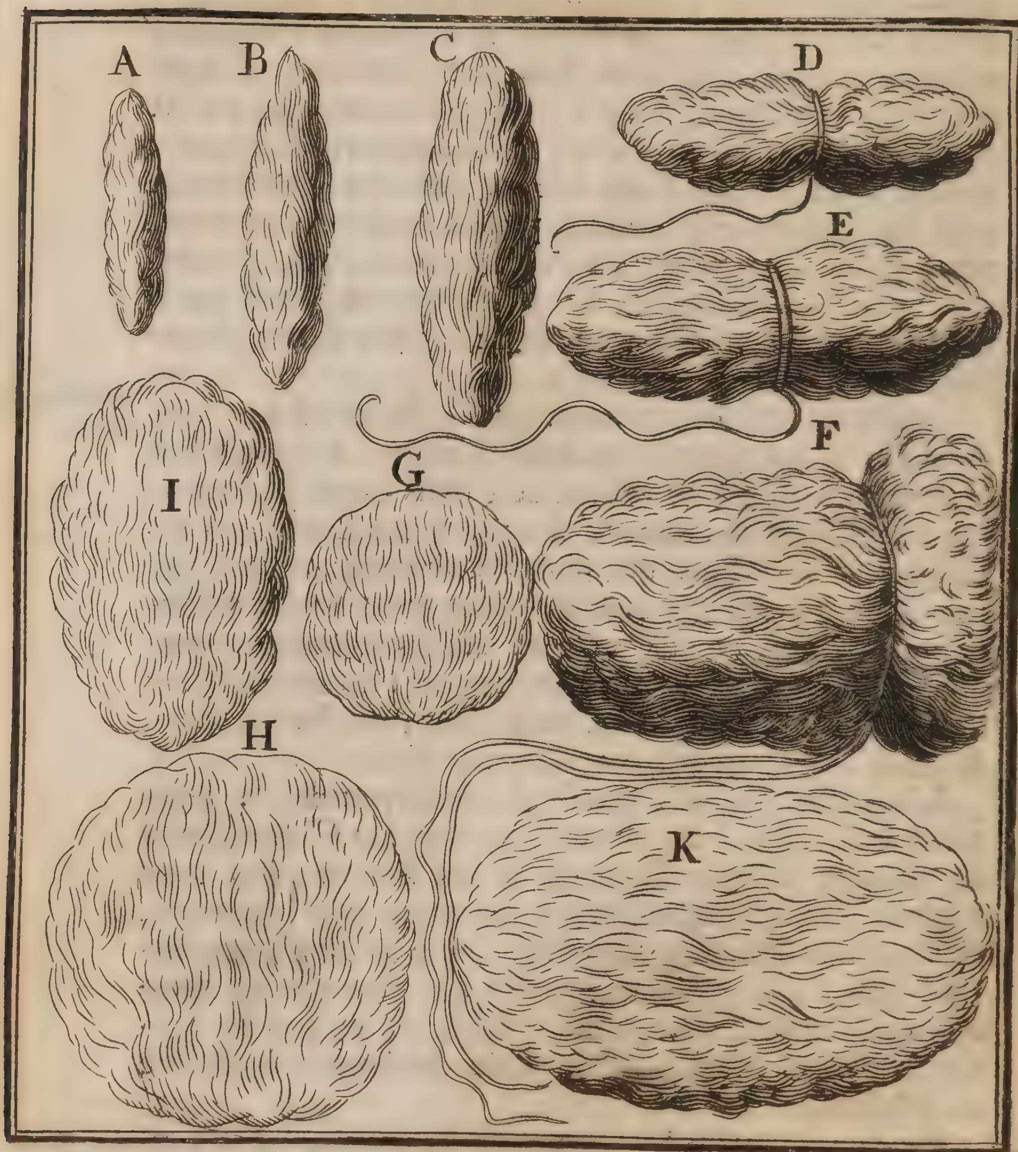
Le séton est d'un grand secours pour porter le médicament tout le long de la plaie ; il doit être d'une grande étenduë, parce qu'à chaque pansement il faut retirer la premiere partie qu'on a passée, & en faire suivre une seconde que l'on aura couverte d'onguent autant qu'il est necessaire pour occuper toute la longueur de la plaie, l'on coupe ensuite ce qui en est sorti & qui a amené avec soi la matiere & le pus : quand tout le séton est usé & que l'on a besoin de s'en servir encore, il ne faut pas en passer un nouveau avec l'aiguille, mais on l'attachera au bout de celui qui finit : on observera de faire entrer le séton par le côté de la plaie superieure, & de le faire sortir par celui où est l'égout de la plaie. Comment il se faut servir du séton.

Quelques-uns objecteront que le séton est un corps étranger qu'on entretient dans la plaie, & qu'ainsi la pratique en doit être défenduë : mais comme il a toutes les utilitez des tentes, sçavoir d'empêcher que les entrées & les issuës des plaies se ferment avant le milieu, de porter les remedes dans toute leur profondeur, de conduire aisément au dehors les matieres nuisibles, &c. il y a toujours des cas où l'on ne s'en peut dispenser. La plaie étant mondifiée, on ôte le séton, & alors elle se guerit parfaitement bien. Utilitez du séton.

L'on ne peut pas préscrire positivement le tems qu'il doit rester dans les plaies, c'est au Chirurgien à en decider suivant l'état où il les trouve : les unes tardent plus à se déterger ou se purger que les autres, & il ne faut pas le retirer sitôt d'une plaie d'arquebusade que d'une plaie qui auroit été faite par un coup d'épée, mais il faut prendre garde de ne pas l'y laisser trop long-tems, car la plaie deviendroit calleuse & fistuleuse.

Ce que j'appelle ici séton c'est le cotton ou la bandelette que l'on introduit dans la plaie, & que l'on y laisse quelques jours ; je ne prétens pas parler présentement de l'operation du séton que l'on fait à la nuque du col, & que je vous enseignerai dans son lieu. Ce qu'il faut entendre par séton.

IV. Figure. DES PLUMACEAUX.



QUand après une operation la playe demande une tente ou canule, on y en met une de celle que je viens de vous faire voir, mais dans les playes où il n'en faut point, on se sert alors de bourdonets qui sont des tampons de charpie dont on remplit la cavité, & de plumaceaux dont on la couvre.

D'où vient le mot de Plumaceaux.

Le mot de plumaceaux prend son origine de ce que les Anciens se servoient des plumes cousues en-

tre deux linges, qui non ſeulement s'imbiboient des matieres, mais qui étoient encore tres-propres à defendre la partie contre le froid qui eſt toûjours ennemy des playes & des ulceres, parce qu'en y reſſerrant les fibres qui ſont tres délicates, il corrompt leur arrangement & arrête le mouvement par lequel elles tendoient à ſe réparer.

Nous remarquons que dans les premiers tems on ſe ſervoit d'une eſpece de champignons pour panſer les playes, en d'autres tems de méches & d'étoupes, & en d'autres de coton & d'éponges : mais aujourd'huy que le linge eſt plus commun on a ceſſé d'employer ces autres ſortes de ſubſtances, & nous ne nous ſervons plus que de la charpie qui certainement eſt préferable à tous ce que les Anciens avoient inventé dans ces occaſions.

La charpie eſt faite de linge effilé ; pour cela l'on déchire de la toile en pluſieurs petits morceaux dont on tire les fils les uns aprés les autres ; il faut que la toile ne ſoit ni groſſe ni fine, ni neuve ni trop uſée ; la premiere fait une charpie rude qui bleſſe la playe, l'on perd trop de tems à effiler la ſeconde & la troiſiéme, outre que les filamens de la fine ſe mettent aiſement en colle, & ceux de la neuve reſtent trop cruds & trop fermes ; & la quatriéme rend la charpie en poudre & cottoneuſe. Il faut donc qu'elle tienne le milieu entre ces quatre qualitez, & ſur tout qu'elle ſoit nette & blanche de leſſive. Ce que c'eſt que charpie.

De cette charpie l'on fait des plumaceaux & des bourdonnets qui ont retenu le nom des Anciens quoi qu'on en ait changé la matiere. On leur donne une figure proportionnée à celle de la playe pour les y appliquer ou ſecs, ou couverts d'onguent, ou trempez dans quelque liqueur ſuivant l'intention pour laquelle on les met.

Les bourdonnets & les plumaceaux ont cinq uſages importans. Par le premier ils nous ſervent à arrêter le ſang qui coule abondamment d'une playe, & c'eſt pour cette raiſon que dans le premier apareil on ne met ordinairement dans la playe que de la charpie ſéche : ſecondement on tient par leur moyen une playe dilatée, quand il s'agit de faire ſortir quelque corps étranger ou une eſquille. En troiſiéme lieu ils Uſages des bourdonnets & des plumaceaux.

insinuent les medicamens dans toutes les parties d'une playe : de plus ils pompent les matieres virulentes & les sérositez acres qui s'écoulent de la playe, empêchant ainsi qu'elles ne la corrompent. Enfin ils garantissent la playe des impressions d'un air froid ou chargé de particules nuisibles ; ce sont particulierement les plumaceaux plats dont on la couvre qui ont ce dernier usage.

Charpie rongeante. L'on prépare une espece de charpie qui comme les méches de Cilicie consument & mangent les chairs baveuses qui surviennent aux playes & aux ulceres. Pour cet effet on lave & on parfume des morceaux de toile avec du souphre, du nitre & d'autres choses semblables, ensuite de quoi on les réduit en charpie. On se sert encore d'une charpie raclée que l'on fait en ratissant de la toile avec un couteau ; cette charpie est tres-fine & sa principale utilité est de dessecher une playe pour la disposer à se cicatriser plûtôt.

L'on fait des plumaceaux en maniere de tampons que l'on appelle bourdonnets, & il y en a d'autres qui sont plats retenant le nom de plumaceaux ; les premiers remplissent la playe, & les seconds la couvrent ; ceux-là ont pour l'ordinaire la figure d'une olive, & de ceux-ci il y en a de ronds & d'autres en ovale, comme ceux qui sont représentez par cette planche que je vay vous expliquer.

A, B, C, Trois Bourdonnets. Ces trois premiers bourdonnets A, B, C, que vous voyez, dont l'un est petit, l'autre moyen & l'autre plus gros, sont faits de charpie tortillée de façon qu'ils ressemblent à des noyaux d'olives. On les fait plus durs quand on en veut dilater l'entrée d'une playe ; mais quand on n'a dessein que de porter les médicamens ou d'absorber le pus, on les fait mollets, pour ne point exposer témerairement la partie au froissement & à la contusion. Si la playe n'étoit pas grande on se serviroit de ces petits, & lorsqu'elle est ample & profonde on y en met de plus gros ; il seroit toutefois plus à propos de la remplir d'un plus grand nombre qui fussent menus, parce qu'ils s'y arrangeroient mieux.

D, E, Deux Plumaceaux liez. Ces deux autres D, E, ont la même figure que les précédens, mais ils sont plus gros, ils sont liez dans leur milieu par un fil, long de quatre ou cinq poulces,

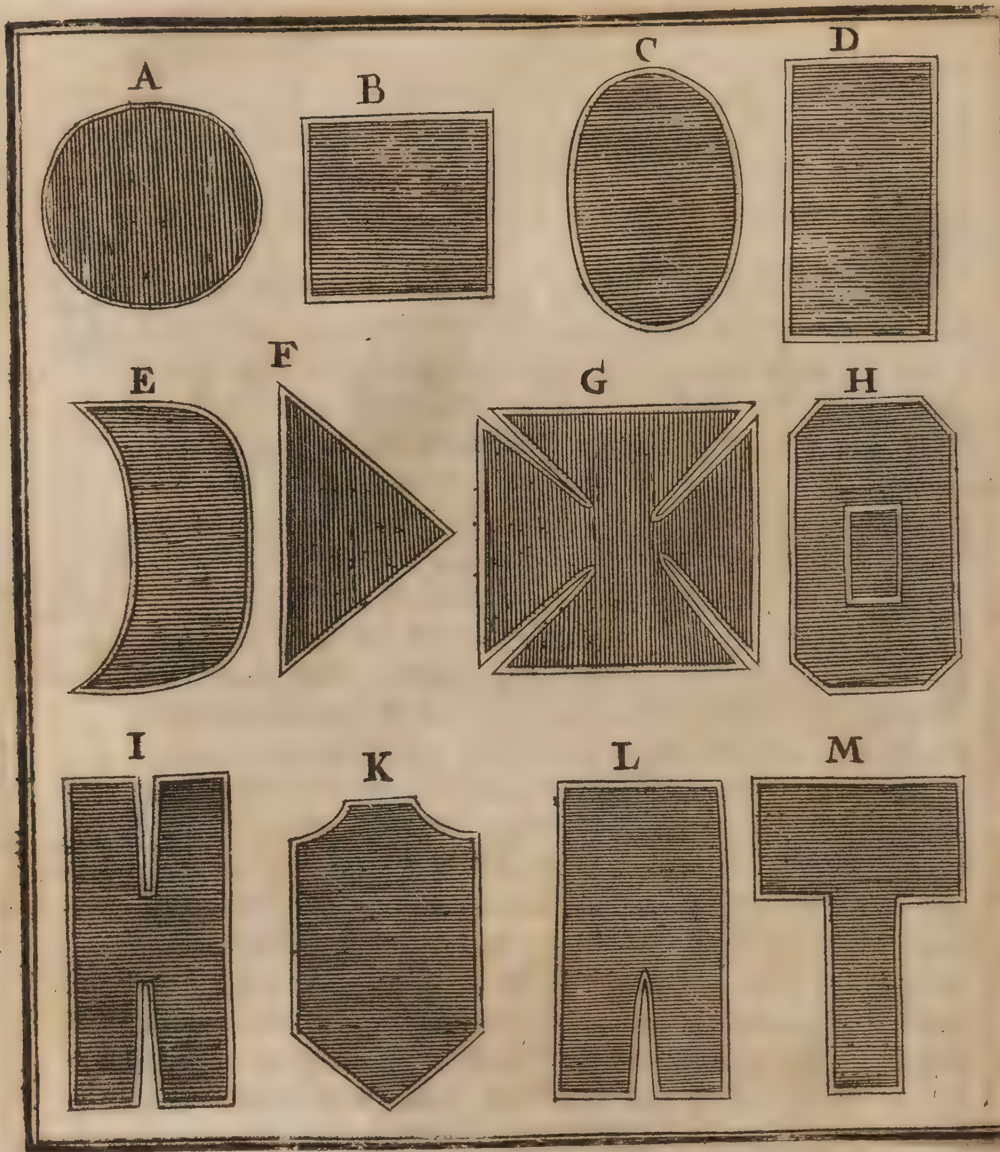
ce sont ces bourdonnets que l'on met premierement dans le fond d'une playe ou dans un grand abscés ; on ne lie que les deux ou trois premiers, les autres n'ayant pas besoin d'être liez, parce qu'entrant les derniers ils sortent toûjours d'abord que l'on commence à retirer les précedens qu'ils couvrent : ce fil aide ainsi à dégager les plumaceaux, & il fait connoître quand il n'y en a plus dans la playe, vû que ceux ausquels il est attaché par le bout sont les derniers à mettre dehors.

Ce gros tampon F, tient à un double fil vers la tête, parce qu'étant fait juste à la capacité de la playe, il arrive souvent qu'il se tumefie assez pour qu'elle le presse de telle sorte qu'il faut que le fil soit fort pour le retirer : on s'en sert principalement aprés l'operation du bubonocele pour boucher l'ouverture que l'on a faite aux anneaux des muscles de l'abdomen en intention de faire rentrer l'épiploon ou les intestins. F gros tampon.

Ces deux plumaceaux plats G, H, sont de figure ronde ; l'un est petit, & l'autre est plus grand selon les endroits où l'on doit les appliquer : on ne leur donne pas beaucoup d'épaisseur, mais il faut de l'exercice & de l'adresse pour les faire proprement. G, H, Plumaceaux ronds & plats.

Les deux derniers I, K, sont de grands plumaceaux plats figurez en ovale ; on s'en sert tres-frequemment, on en met plusieurs à côté les uns des autres quand la playe est vaste ; & quand un Chirurgien fait son appareil il en doit préparer un plus grand nombre qu'il ne semble avoir besoin ; car souvent il est obligé d'en mettre plusieurs les uns sur les autres, & principalement lorsqu'il veut arrêter une hémorragie opiniâtre qui demande une compression considerable des arteres & des veines par où sort le sang ; ce qu'on procure d'ordinaire plus aisément par ces moyens qui affermissent les ligatures qu'on a jugé à propos de faire aux vaisseaux, & qui retiennent les poudres & les eaux stiptiques plus long-tems appliquées sur les ouvertures. Ceci suffira pour vous donner une idée des bourdonnets & des plumaceaux : venons à present aux emplâtres. I, K, Plumaceaux ovalaires.

V. Figure DES EMPLASTRES.



Etymologie du mot d'Emplâtre

LEs emplâtres ſont des compoſitions plus ſolides que les onguents & que les cerats qu'on amolit pour les étendre ſur du linge ou ſur du cuir. On les applique exterieurement ſur toutes les parties du corps. Ce mot d'emplâtre vient du mot Grec *Emplateín* qui ſignifie appoſer ou former ſur quelque choſe, parce qu'on les applique ſur la peau qui leur ſert comme de moule. La connoiſſance des emplâtres dépend de celle de leur matiere, de leur figure, & de leurs uſages.

Par la matiere l'on entend deux choses, ou l'étofe dont on les fait, ou la composition dont on la couvre. Aux parties delicates & douloureuses comme les lévres, les yeux, l'on se sert de taffetas & de linge fin : aux robustes comme les bras & les jambes, l'on prend de gros linge, ou de la futaine, quelquefois du cuir. Quant à la composition il est difficile de la specifier, car l'on fait des emplâtres de tout ce qui se trouve sur la terre; la cire, le poix, les huiles, & les graisses, en font les matieres les plus communes; on y ajoute de la litarge, de la ceruse, des gommes, des liqueurs, & une infinité de sortes de poudres, suivant la nature de l'emplâtre que l'on veut faire & les proprietez que l'on y requiert eu égard aux cas particuliers où on les employe. De toutes ces differentes drogues les unes font la base de l'emplâtre & lui donnent du corps, & les autres y sont mises pour y distribuer & communiquer leurs vertus qui passent jusques dans la partie à laquelle on l'applique; le mélange & la cuisson de tous ces divers ingrediens forment un tout emplastique qui s'attache facilement, qu'on peut garder long-tems en rouleaux ou magdaleons, sans qu'il diminuë de sa bonté. Ce genre de remede à qui l'on donne une consistance médiocrement dure a été imaginé par les Anciens pour fomenter, ramolir, ou fortifier des parties par des médicamens capables d'y rester pendant plusieurs heures, & même plusieurs jours sans se fondre. Quand on veut employer la matiere on l'approche du feu pour la pétrir & l'étendre sur quelque étoffe molette. Matiere des emplâtres.

La figure des emplâtres varie en tant de façons que l'on ne peut pas les marquer toutes; on les réduit seulement à deux especes générales qui sont la figure droite & la figure courbe : sous la premiere sont comprises les emplâtres qui sont bornez par des lignes droites comme les longitudinaux & les quarrez; & sous la seconde sont renfermez ceux qui ont une circonference courbe comme les ronds, les ovales & ceux qui sont faits en croissant; tous sont encore divisez en petits, en moyens & en grands accomodez à la figure & à la grosseur de la partie où l'on doit les imposer. De plus il y en a d'universels qui conviennent à toutes les parties du corps comme les ronds, & les quar- Figure des emplâtres.

rez ; de particuliers qui servent à plusieurs parties & non à toutes comme ceux qui sont faits en croix de Malthe ; & de troisiémes qui sont appellez singuliers à cause qu'ils n'ont d'usage chacun qu'en un seul endroit du corps, comme au périnée dans la lithotomie.

Usages des emplâtres.

Les emplâtres sont necessaires en général pour contenir les autres remédes mis dans une playe ou répandus à la surface ; & en particulier pour imprimer la vertu des médicamens dont ils sont composez : à ce dernier égard, les uns desséchent & cicatrisent une playe comme le Diapalme ; les autres cuisent & digerent la matiere du pus comme le Diachilon, d'autres vuident & nettoyent comme le mondificatif ; d'autres amolissent & dissipent comme le Diabotanum, & ainsi du reste.

De ces douze emplâtres gravez sur cette planche sous autant de figures differentes & qui pour une plus grande propreté doivent tous avoir à toute leur circonference un bord de la largeur d'une ou de deux lignes qui ne soit point couvert de la composition.

A. un Emplâtre rond,

Le premier A, est rond, c'est le plus commun & celui dont on se sert le plus souvent.

B. un Emplâtre quarré.

Le second B, est quarré ; on en fait de grands & de petits.

C, un Emplâtre ovale.

Le troisiéme C, est ovale, c'est-à-dire, plus long que large sous une figure courbe ; on s'en sert à toutes les playes qui ont plus de longueur que de largeur, & on les fend par quelque coup de ciseaux pour l'appliquer plus commodément quand on le pose sur des plumaceaux,

D, un Emplâtre longitudinal.

Le quatriéme D, est longitudinal ; on lui donne cette figure quand on en veut entourer un bras ou une jambe dans une fracture : on en fait d'autres plus petits & figurez de même pour mettre autour d'un doigt.

E, un Emplâtre en croissant.

Le cinquiéme E, est taillé en croissant ou en demi-lune ; il convient dans la fistule à l'anus, lorsqu'elle est faite à coté, l'on en taille de même de tres-petits qui servent aux paupieres.

F, un Emplâtre triangulaire.

Le sixiéme F, est l'emplâtre triangulaire figuré de la sorte pour s'ajuster au plis de l'aine dans le bubonocele. On en fait aussi à trois angles pour la fistule lacrimale, mais ils sont beaucoup plus petits que celuy-ci.

Le septiéme G, est taillé en croix de Malthe, il est tres-commode pour appliquer sur le moignon, c'est-à-dire à l'extremité qui reste d'un membre coupé; on donne une pareille figure au petit emplâtre dont on se sert aprés l'amputation d'un doigt. G, un Emplâtre en croix de Malthe.

Le huitiéme H, est l'emplâtre fenestré ainsi appellé, parce qu'il est percé dans son milieu; il est d'usage aux fractures avec playe; cette ouverture fait que l'on peut panser la playe sans être obligé de lever l'emplâtre de dessus les endroits d'alentour. Il convient aussi à la broncotomie. H, un Emplâtre fenestré.

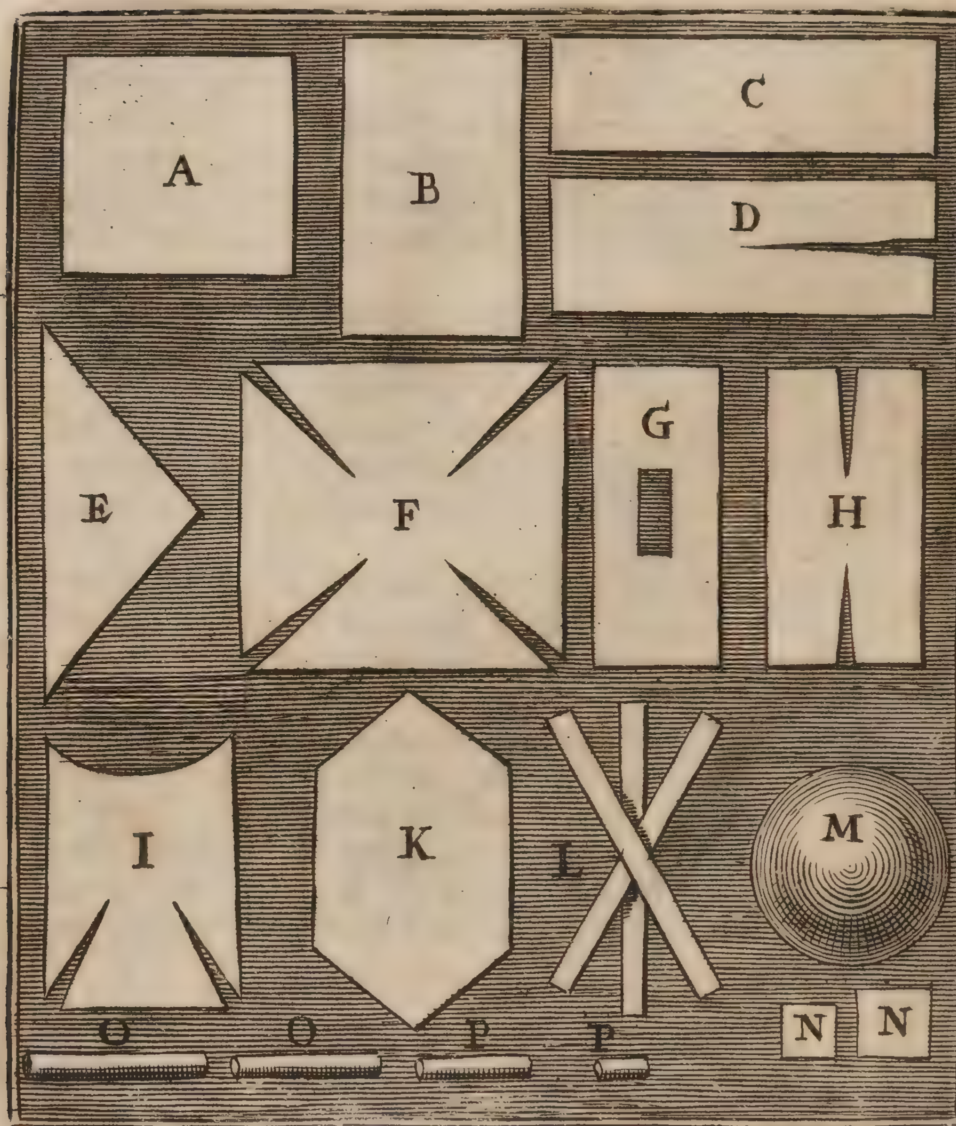
Le neuviéme I, est nommé trapezial, il est coupé dans ses deux extremitez, de maniere qu'il peut s'appliquer commodément sur des membres inégaux. I, un Emplâtre trapezial.

Le dixiéme K, est appellé l'écusson, parce qu'il en a la figure; on taille de cette façon un grand emplâtre lorsque l'on veut appliquer des vesicatoires entre les deux épaules. K, un Emplâtre en écusson.

L'onziéme L, se nomme l'emplâtre ypsiloide, parce qu'il a la figure d'un Y grec: il est fait ainsi pour s'en servir au périnée aprés l'operation de la lithotomie. L, un Emplâtre ypsiloide.

Le douziéme M, a le nom de T, parce qu'il lui ressemble; on l'applique sur des incisions qui ont une telle figure. Il y a de plusieurs autres sortes d'emplâtres que je ne raporte pas ici, parce qu'il dépend souvent du genie du Chirurgien de leur donner une figure conforme à la partie ou à la maladie qui les demandent. M, un Emplâtre en T.

VI. Figure. DES COMPRESSES.



LEs Compreſſes ſont des morceaux de linge ployez en pluſieurs doubles, dont l'on couvre ou l'on environne quelque partie : on les employe ſéches ou trempées en quelque liqueur, ſelon l'intention qu'on ſe propoſe de remplir dans leur uſage.

Pourquoy on les apelle compreſſes.

Ce nom de compreſſes leur a été donné parce qu'elles font de la compreſſion à l'endroit où on les applique ; & afin qu'il ſoit par tout également preſſé comme il doit l'être, il faut qu'elles n'ayent ni cou-

tures ni ourlets : circonstance que le Chirurgien doit observer dans tous les linges qu'il employe aux pansemens des blessez.

Vous aurez une entiere connoissance des compresses, quand je vous auray appris de quoy, comment, & pourquoy on les fait.

La matiere des compresses est toûjours le linge qui doit être uni, mollet, propre, & blanc de lessive ; elles doivent avoir une épaisseur considerable quand il est question de comprimer beaucoup, ou de munir la partie malade contre un rude froid : il ne faut point les faire de linge neuf ; car c'est une regle generale que les linges qu'un Chirurgien employe doivent toûjours être à demi usez, afin qu'ils obéïssent davantage & qu'ils soient plus douillets. Dequoy elles sont faites.

Nous ne pouvons icy vous prescrire que fort generalement la figure & la grandeur des compresses, parce qu'on les doit proportioner à la forme de la partie, à la commodité du malade, & à mille circonstances de la maladie ; nous dirons seulement qu'il faut toûjours qu'elles débordent d'un ou de deux doigts de tous côtez les emplâtres sur lesquels on les met. Il y en a de quarrées, de triangulaires, de longitudinales, de transversales, de circulaires, & de plusieurs autres figures, dans toutes lesquelles on n'observe pas tant de régularité que dans celles des emplâtres. J'en ay fait graver les principales dans cette planche, que je vous expliqueray aprés que je vous auray dit deux mots sur leurs usages. Comment on les fait.

Les compresses servent à cinq choses. Premierement elles assurent & affermissent le bandage. Deuxiémement elles conservent la chaleur de la partie qu'elles défendent du froid. Troisiémement elles servent de moyen pour tenir sur le mal la liqueur dont on les a imbibées. Quatriémement elles remplissent les inégalitez d'un bras & d'une jambe, & font par-là qu'on les bande plus commodément. Cinquiémement elles empêchent que les lacs ne meurtrissent & n'écorchent une partie en y faisant des extensions, parce qu'alors on a soin de l'environner d'une compresse circulaire. Pourquoy on les fait.

La premiére A, de toutes ces compresses est la quarrée ; c'est celle dont on se sert le plus souvent, parce A, Compresse quarree.

qu'elle convient à quantité de maladies, & qu'elle se peut appliquer sur beaucoup d'endroits. On les fait plus ou moins grandes selon les occasions.

B, Compresse splenique.

Cette seconde B, est appellée splenique par les Anciens à cause qu'étant plus longue que large elle a la figure d'une rate. Elle reçoit encore differens noms selon les diverses manieres de l'appliquer : étant mise en long, elle se nomme compresse longue; quand elle est posée de travers, elle s'appelle transversale ; & lors qu'on l'applique de biais, c'est une compresse oblique.

C, Compresse longitudinale.

La troisiéme C, est appellée longitudinale quand on la met le long d'un bras ou d'une jambe ; & elle aura le nom de circulaire si l'on s'en sert pour entourer ces parties : elle est beaucoup plus étroite que longue, on ne la pose d'ordinaire suivant la longueur de la partie que sous une attelle ; & quand elle est mise circulairement, c'est pour rendre un membre égal, ou pour empêcher que les lacs dont on le garotte par dessus ne fassent de la douleur.

D, Compresse circulaire.

La quatriéme D, est une compresse circulaire fenduë jusqu'au milieu par un de ses chefs ; ce qui donne des facilitez pour l'ajuster aux inégalitez d'une partie, & pour l'appliquer sur les fractures des bras & des jambes qui sont les occasions où l'on nesçauroit s'en passer.

E, Compresse triangulaire

La cinquiéme E, est une compresse que sa figure a fait nommer triangulaire ; elle convient aux aines, & on la fait toûjours très-épaisse, parce qu'elle doit comprimer fortement pour empêcher que l'épiploon ou les intestins ne s'échapent par les anneaux dilatez des muscles de l'abdomen.

F, Compresse en croix de Malthe.

Cette sixiéme F, est coupée en croix de Malthe, afin qu'elle puisse embrasser plus exactement un moignon, car c'est particulierement aux amputations que l'on s'en sert ; & l'on doit faire un point à chaque angle, crainte que differents plans de toile qui font son épaisseur ne se dérangent en la posant.

G, Compresse fenestrée.

La septiéme G, est une compresse fenestrée ayant une ouverture dans son milieu pour laisser la liberté à l'air d'entrer & de sortir par la trachée artere après l'operation de la broncotomie ; elle est encore d'un grand secours aux fractures avec plaie.

La huitiéme H, eſt la trapeziale figurée comme l'emplâtre de ce nom ; c'eſt-à-dire qu'elle eſt fenduë par ſes deux extremitez pour s'appliquer plus juſte à des membres de ſurface inégale, ſur leſquels on la poſe toûjours circulairement. H. Compreſſe trapeziale.

La neuviéme I, eſt une grande compreſſe quarrée fenduë depuis ſes deux angles inferieurs juſques vers ſon milieu pour s'ajuſter à la figure de l'épaule qu'elle doit recouvrir dans les luxations de l'humerus avec l'ompolate. I, Compreſſe pour épaule.

Cette dixiéme K, eſt une compreſſe appellée lozange, parce que ſes côtez ou pans qui ſont au nombre de ſix ſont entr'eux des angles obliques, dont ceux qui ſont oppoſez l'un à l'autre ſont égaux auſſi bien que les côtez. L'on donne ſouvent cette figure à une compreſſe plûtôt que de la faire ronde, parce qu'elle a le même uſage que la circulaire, & parce qu'il eſt plus aiſé & plus promt de couper ainſi en droite ligne les quatre angles d'une compreſſe quarrée, qui eſt la plus commune, que de la tailler exactement en rond. K. Compreſſe lozange.

L'onziéme L, eſt compoſée de trois compreſſes étroites & longues, dont les deux obliques s'entrecroiſent en forme de croix de ſaint André, & l'autre que vous voiez ſituée verticalement les traverſe par leurs angles aigus : on les applique avec ſuccès ſous cet arrangement dans l'anevriſme & dans les varices; parce qu'y ayant trois compreſſes dans le milieu, cela comprime très-bien l'endroit où le vaiſſeau eſt ouvert ou relaché. L, Compreſſe oblique.

La douziéme M, eſt une compreſſe arrondie, il y en a de parfaitement rondes comme des boulles, & d'autres qui ne le ſont que d'un côté comme des demi globes; les unes & les autres ſe mettent ſous l'aiſſelle avant que de faire le bandage après la reduction de l'humerus luxé ; on en met auſſi une dans la main à ceux qui ont eu des os du bras ou diſloquez ou fracturez. M, Compreſſe ronde.

Enfin ces dernieres ſont de petites compreſſes dont les unes N, N, ſont quarrées & épaiſſes pour les ſaignées du bras & du pied. Les deux O, O, ſont longuettes ; l'on s'en ſert aux ligatures des vaiſſeaux pour nouër le fil par deſſus, & les deux autres P, P, ſont roulées & tres-petites, pour être employées dans les ſutures, & particulierement dans celle du tendon. N, N, petites Compreſſes

VII. Figure. DES BANDAGES.



Définition du bandage.

A Prés avoir garni une playe de tentes & de plumaceaux, & l'avoir couverte d'un emplâtre & d'une compresse, l'on finit par le bandage, qui n'est autre chose qu'une circonvolution de bandes faite avec adresse autour de quelque partie du corps pour lui conserver ou lui rendre la santé.

Ce que c'est que bande.

Avant que de pouvoir faire un bandage, il faut sçavoir ce que c'est qu'une bande. On appelle bande un

lien long & large dont on couvre & on envelope les parties qui en ont besoin pour leur rétablissement. Remarquez donc que la difference qu'il y a entre bande & bandage, c'est que la bande est en même-tems l'instrument & la matiere dont le bandage est fait, & le bandage est l'usage & l'apposition de la bande.

Les bandes différent entr'elles en plusieurs façons; sçavoir par leur matiere, car il y en a de cuir & de linge; par leur figure, qui doit être convenable aux diverses parties qu'il faut bander; par leur grandeur, vû que les unes sont longues & larges, les autres courtes & étroites, ou longues & étroites, larges & courtes; & par leur structure plus ou moins artificielle, puisqu'on en doit tailler plusieurs exprés pour divers cas particuliers, & qu'on en trouve d'autres toutes faites, comme une serviette, une ceinture, &c. pour des besoins ordinaires. Difference des bandes.

L'on considere à une bande son corps qui en est la partie la plus ample & la plus forte; & les extremitez se prennent ou selon sa largeur, ou selon sa longeur; c'est ce que l'on nomme chefs: ainsi il y en a toûjours quatre en une bande, quelque petite qu'elle soit, parce qu'elle ne peut manquer d'avoir deux bornes à sa longueur, & autant à sa largeur.

La plupart des bandes représentent des parallélogrames rectangles ou quarrez longs; mais on fait quelquefois à leurs bouts & même dans leur milieu plusieurs incisions, comme vous pouvez l'appercevoir sur cette planche.

L'on veut qu'une bande ait quatre conditions pour être parfaite; la premiere que la matiere en soit bonne, c'est-à-dire que si c'est du linge, il ne soit ni trop vieux ni trop neuf, afin qu'elles soient douces ou molles, deliées & legeres: la seconde qu'elles soient nettes & blanches pour n'imprimer aucune mauvaise qualité; la troisiéme, qu'elles soient d'une toile unie & plaine non ouvrée, & qu'elles soient coupées de droit fil, d'autant que ce qui l'est de biais se relâche & se déchire; & la quatriéme, qu'elles soient égales sans ourlets & sans nœuds, comme les compresses, de crainte de blesser: ajoutez qu'elles ne doivent point avoir de lisiere, si l'on veut que le bandage soit accompli. Au reste on prendra de semblables Quatre conditions requises à une bande.

précautions pour faire des bandes de cuir, ou d'étoffe.

Division generale des bandages.

Les bandages sont communs ou propres : les communs peuvent être appliquez en plusieurs parties pour differens maux ; comme les bandages simples tant égaux qu'inégaux, & les propres ne conviennent qu'en certains endroits & à telles ou telles maladies : & le nombre de ces dernieres sortes est aussi grand que l'on compte de differentes parties au corps. Je ne prétens pas vous les expliquer ici toutes, la discussion en est d'une si grande étenduë qu'elle demande un cours particulier : je ne vous parleray aussi des bandages, qu'autant qu'il est necessaire pour vous faire comprendre les operations que j'ay à vous démontrer.

Le bandage est ou simple ou composé : on appelle simple celui qui n'a qu'une sorte de contours, & qui se fait avec une seule bande à laquelle on n'a rien découpé ni ajouté. Ce bandage est de deux sortes, égal ou inégal ; le simple égal est circulaire, il embrasse la partie en rond comme un cerceau ; la bande en est uniment terminée sans imparité de circuits ; le simple inégal se divise en quatre especes, on l'appelle doloire, lors que les circonvolutions ne font que biaiser un peu, en se couvrant les uns les autres ; il se nomme mousse lorsqu'elles s'inclinent & gauchissent davantage ; il a le nom de rampant quand elles s'éloignent tellement les uns des autres qu'elles laissent entr'elles des espaces découverts ; & il est appellé renversé, lorsque l'inégalité de la partie oblige de faire des replis & des renversemens en mettant la bande sens dessus-dessous ; le bandage composé est celui qui se fait de plusieurs bandes jointes ensemble, où d'une seule coupée en plusieurs chefs.

Application des bandages.

Tous les bandages ne sont pas commencez & finis de la même maniere : les uns se commencent par une des extrémitez de la bande comme ceux des fractures ; les autres à quelque distance d'un de ses bouts comme ceux des saignées ; ou même par le milieu de la bande, lorsqu'elle est roulée à deux chefs comme la capeline.

L'on pose souvent le premier chef de la bande sur la partie malade, quelquefois sur la voisine, d'autresfois sur une partie éloignée & opposée, & toûjours suivant l'intention pour laquelle on fait le bandage ;

mais il ne faut jamais le finir ſur l'endroit de la playe, parce que l'épingle dont on doit attacher le dernier chef ne manqueroit pas d'y faire de la douleur.

Les bandages ſervent aux remedes, ou tiennent eux-mêmes lieu des remedes. Le nombre de ces derniers eſt fort grand ; car tous les bandages que l'on fait aux fractures & aux luxations les gueriſſent preſque ſeuls : les differens uſages qu'on reconnoît aux bandages font qu'on les nomme differemment : l'on appelle incarnatifs ceux qui approchent les lévres d'une playe l'une de l'autre ; expulſifs ceux qui conduiſent au dehors les matieres purulentes des abſcés & des ulceres ; ces maladies ſe gueriſſent aſſez ordinairement par ces derniers moyens : quant aux premiers qui ne font que ſervir aux remedes, on les appelle retentifs ; ils ſont tres-communs en comparaiſon des autres bandages, ils ne contribuent encore à la gueriſon qu'en retenant les medicamens ſur la partie malade ; il y en a pluſieurs de ceux-cy qui ne conviennent encore qu'à certaines parties, comme à la gorge ou au ventre, leſquelles ne peuvent pas ſupporter d'autres bandages. Leurs uſages.

La matiere du bandage ayant toutes les conditions marquées cy-deſſus, le reſte depend du Chirurgien qui connoiſſant les differences des bandages & les cas où ils doivent être appliquez, n'a plus qu'à poſer proprement les bandes & à les lever avec addreſſe.

L'on bandera également une partie ſi l'on obſerve les circonſtances ſuivantes : Il faut que le Chirurgien mette le malade dans une ſituation commode, qu'il faſſe tenir la partie qu'il doit bander, par un ou par pluſieurs de ſes ſerviteurs ; que la bande étant roulée ferme & ſes circuits également & entierement couverts les uns par les autres comme des anneaux concentriques, il la prenne d'une main & tenant le chef de l'autre il la poſe ſans héſiter, ni donner ſoupçon qu'il ne ſçait par quel endroit commencer : dés ce moment pour ne point faire languir ſon malade, il doit avec autant de diligence que d'exactitude entourer de la bande la partie affectée ; l'agrément & la propreté y ſont néceſſaires ; afin que le malade, les aſſiſtans, & l'Operateur même ſoient contens de l'ouvrage : le bandage fait, il examinera ſi les circonvolutions ſont également conduites & aſſurées, s'il n'eſt ni trop lâche ni Maniere de bien faire un bandage.

trop ſerré, & s'il quadre à la forme & au volume de la partie ; enſuite il la mettra ſur des couſſins, de maniere qu'elle ne puiſſe point vaciller, ni ſouffrir de douleur, obſervant pour regle génerale que le bras ſoit ſitué un peu ployé, & la jambe tout à fait étenduë.

Ce qu'on obſerve pour lever la bande.

Si la dexterité du Chirurgien ſe fait voir, lorſqu'il ſçait poſer des bandes avec juſteſſe & élégance ; elle ne paroît pas moins, quand il eſt obligé de lever ces mêmes bandes, & qu'il s'en acquitte d'une maniere aiſée, ſans confuſion & ſans embaras. Pour débander la partie, il faut qu'il la mette dans la même ſituation qu'elle étoit quand il l'a bandée, qu'il la faſſe tenir ferme par des aſſiſtans, & qu'alors défaiſant l'appareil, & levant les bandes doucement & proprement, il les déroule tantôt d'une main & tantôt de l'autre ſans les laiſſer échaper de ſes mains, & obſervant ſur tout de ne point exciter de douleur : ſi les bandes ſont collées les unes aux autres, ou bien à la partie, il doit pour les dégager plus facilement, les humecter de quelque liqueur qu'on diverſifiera ſuivant l'état de la maladie, ſe ſervant d'huile par exemple quand la partie eſt douloureuſe, du vin quand il y a de la froideur & de la débilité, & d'oxicrat lorſqu'il y a de l'inflammation.

Bandages particuliers.

Examinons à preſent quelques bandages qui ſont repreſentez dans la Planche ſeptiéme ; je n'y ay fait graver que ceux dont on ſe ſert tous les jours, & qu'un Chirurgien doit ſçavoir indiſpenſablement.

1. A, Le couvrechef.

La premier A, eſt le couvre-chef, ainſi appellé parce qu'il couvre & envelope toute la tête : il eſt fait avec une ſerviette pliée en deux pour être poſé ſur la tête ; & des quatre angles qui pendent à côté du viſage, il y en a deux que l'on nouë ſur le menton, & les deux autres ſur la nuque du col ; ce bandage le plus uſité de tous convient à toutes les playes de la tête.

2. B, Le bandeau.

Le ſecond B, eſt le bandeau ; il eſt de deux ſortes, l'un ſimple qui ſe fait avec une bande tournée circulairement autour de la tête, & l'autre figuré que l'on compoſe de pluſieurs morceaux ou de pluſieurs redoublemens de toile couſus enſemble ; ayant quatre rubans aux quatre angles pour le nouër derriere la tête ; ce bandage eſt particulier pour le front.

Le troisiéme C, est le scapulaire, ainsi nommé parce qu'il appuye sur les épaules : il est fait d'une piece de toile de deux ou trois pieds de long sur sept ou huit doigts de large; on l'a fendu par le milieu suivent sa longueur pour y passer la tête, il sert à soutenir tous les bandages que l'on fait à la poitrine & au ventre. L'un des C, le fait voir hors du sujet, & l'autre le montre appliqué sur la partie blessée. 3. C. Le Scapulaire.

Le quatriéme D, est la serviette; on en prend une qui soit assez longue pour faire le tour du corps, on la ploye de son long en trois ou en quatre, & l'on en bande toutes les playes de la poitrine & du bas ventre; on y attache par devant & par derriere les extremitez du scapulaire qui empêche qu'elle ne tombe. 4. D. La Serviette.

Cette cinquiéme E, F, G, est une bande à saigner, elle est longue d'une aulne ou environ, & large de deux doigts : E, vous la fait voir avant que de s'en servir ; F, vous montre un bras qui en a été bandé après la saignée; & G, vous apprend comment se fait le bandage de la saignée, du pied, lequel on appelle l'étrier. Je vous parleray plus amplement de ces deux bandages en faisant les saignées où ils conviennent. 5. E, F, G, Bande à saigner.

Le sixiéme H, I, est un bandage pour le bras ou pour la jambe appellé rampant ; il se fait avec une bande roulée à un chef de deux ou trois doigts de large, & longue de deux aulnes ou environ. Quand on le fait au bras, on commence par un circulaire ou deux autour du poignet, & on le continuë jusqu'à l'épaule en laissant des espaces entre chaques circonvolutions; & lorsqu'on le pratique à la jambe, l'on commence par un étrier, passant le premier chef par dessous la plante du pied, & montant en rampant jusqu'au haut de la cuisse: ce bandage est simplement contentif, parce qu'il ne fait que contenir les remedes sur la partie. H, en est un appliqué sur le bras; & I, montre la bande dont on se sert pour le faire. 6. H, I, Un bandage rampant.

Le septiéme L, est le plus simple de tous; il se fait avec une bandelette courte & qui n'a que ce qu'il faut de longueur pour en faire un ou deux tours circulaires, sans monter ni descendre. 7. L, Bandage simple.

Le huitiéme M, est encore un simple contentif; mais pour le faire il faut un morceau de toile plus lar- 8. M. Autre bandage simple

ge que pour le précedent: on y met quelquefois de petits cordons, ou bien on le coud ſur la partie.

N, 9. Bandage avec des renverſés.

Le neuviéme N, eſt un bandage convenable pour une jambe qu'on a deſſein de bander avec fermeté, il ſe fait avec une bande pareille à celle du rampant; on jette le premier chef ſous la plante du pied, & en le remontant on le croiſe de maniere qu'on fait ſur le tarſe comme une croix de ſaint André, après quoi on pourſuit les circonvolutions juſqu'au jarret: & il faut remarquer qu'à l'endroit où commence le gras de la jambe on doit faire des renverſés, & les continuer juſqu'à ce que l'on ait atteint le plus épais de ce même membre; car autrement le bandage feroit des godets, & ne ſerreroit pas également la jambe comme elle a beſoin de l'être.

O, 10 Bande roulée à deux chefs.

Le dixiéme O, eſt une bande roulée à deux chefs égaux; on l'applique ordinairement par le milieu, tenant les deux chefs chacun dans une main. On fait cette bande plus ou moins large ou longue ſuivant la difference des parties, ou des maladies. Elle ſert à faire la capeline & le ſpica qui ſont des bandages dont on uſe tres-ſouvent.

P, 11. Bandage incarnatif.

L'onziéme P, eſt une petite bande large de deux doigts & aſſez longue pour faire deux tours ſur la partie: elle eſt fendue proche l'un de ſes bouts pour y paſſer l'autre chef; ce bandage eſt appellé incarnatif ou uniſſant, parce qu'il réünit les levres d'une playe faite en long, afin d'épargner par ce moyen une ſuture. On le commence par le milieu de la bande ſur la partie oppoſite de la playe; par exemple, ſi l'on veut s'en ſervir au front où il convient particulierement, l'on paſſera le milieu de la bande ſur l'occiput, & coulant de part & d'autre les deux chefs audeſſus des deux oreilles, l'on en paſſera l'un par la fente de l'autre au droit de la playe; puis les tirant tous deux, on fera joindre ſi exactement les bords de la playe l'un à l'autre, qu'ils ſe puiſſent reprendre ſans aucune difformité.

Q, 12. Bandage à quatre chefs

Le douziéme Q, eſt un bandage à quatre chefs. Il ſe fait avec une bande de toile dont les deux extrémitez ou chefs pris ſuivant la longueur ſont fendus chacun en deux: lorſqu'ils ſont fendus en trois, c'eſt un bandage à ſix chefs: & quand ils le ſont chacun en

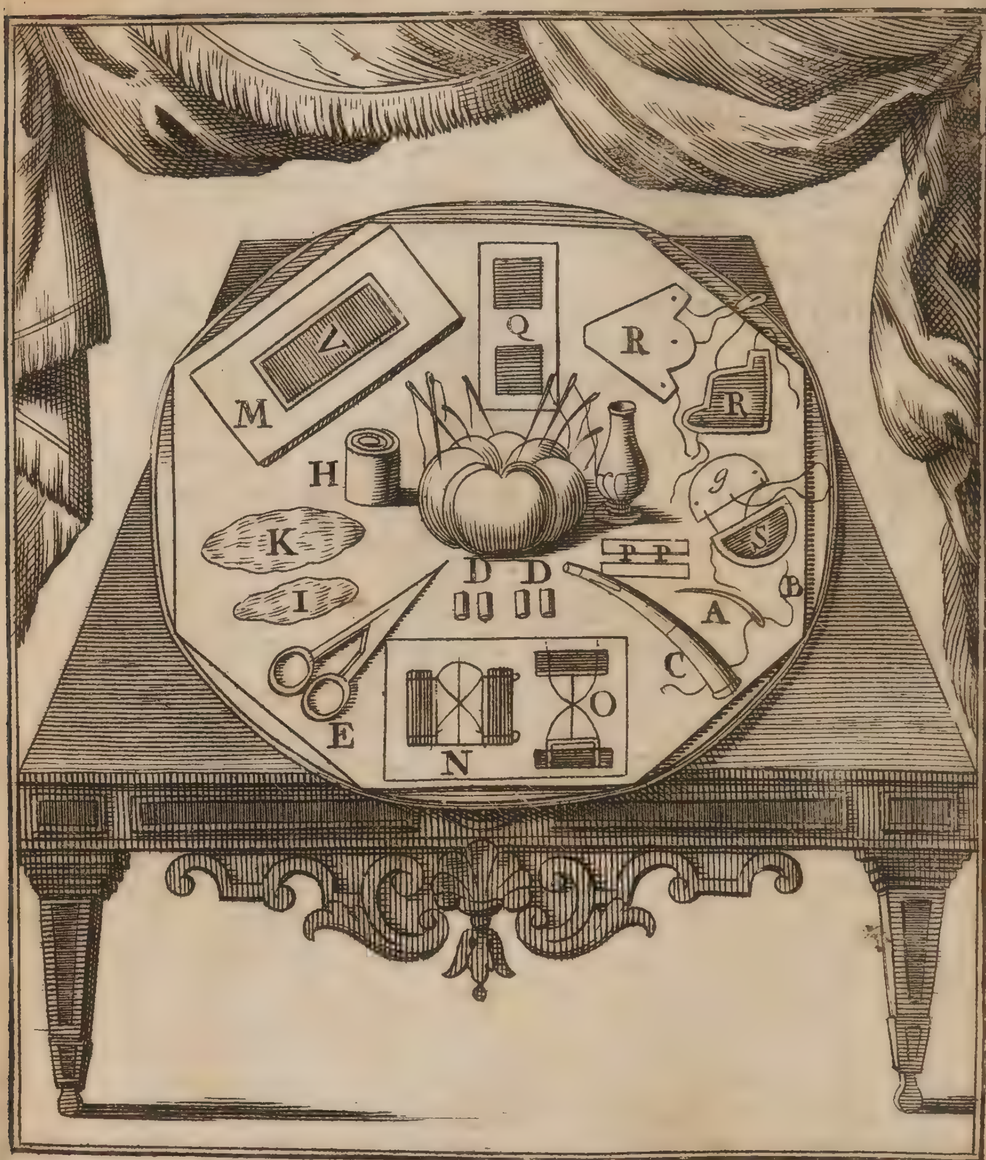
quatre

quatre, il est à huit chefs : ce bandage s'accommode à plusieurs parties. Nous le mettons principalement au rang des incarnatifs ou unissants, vû qu'on s'en sert pour rapprocher les lévres d'une playe faite en travers. Avec ces deux derniers bandages l'on évitera beaucoup de sutures dont le Chirurgien doit exemter ses malades autant qu'il est possible, parce qu'ils aimeront toûjours mieux pour guerir être soumis au sentiment obtus d'un bandage, que d'essuyer les douleurs aiguës des sutures.

Le dernier R, est un bandage figuré représentant un T ; on l'appelle figuré, parce qu'il est fait de deux bandes cousuës ensemble ; il y en a de simples comme celui-ci, & d'autres qui sont fendus & doubles, dont on se sert en differentes occasions. Ce bandage convient à plusieurs parties ; il est employé sur tout après l'operation de la lithotomie & de la fistule à l'anus. R. 13. Bandage en T.

Si j'entreprenois de descendre dans le détail des bandages, je vous demanderois bien plus de tems qu'il ne nous est permis d'en passer à nos assemblées : ce que je vous ay appris suffira pour vous en donner autant de connoissance que vous en devez avoir pour le present ; venons aux sutures.

VIII. Figure. LES SUTURES.



Définition de la future.

LA future est une operation de Chirurgie qui par le moyen d'une aiguille enfilée, aide à rejoindre & à remettre dans une parfaite continuité les parties de notre corps violemment divisées, & encore sanglantes.

Ce mot de future se prend en deux façons; ou pour l'union des os du crane joints ensemble en maniere de dents de scie qui s'engagent les unes entre les autres, ou pour une couture que l'on fait aux playes

qui en ont besoin ; & c'est dans ce dernier sens que nous l'entendons, quand nous disons que la suture est le meilleur moien que l'on doive employer pour réünir des playes nouvellement faites, lorsque le bandage favorisé de la situation la plus avantageuse n'en peut venir à bout ; parce que les lévres de la playe étant approchées les unes contre les autres par le secours des points d'aiguille, les extremitez des principales fibres qui ont été coupées ou déchirées se retrouvent encore appliquées les unes aux autres, comme elles étoient avant que d'être rompuës & séparées.

Les Anciens ont inventé plusieurs sutures, qu'ils ont reduites sous trois especes ; les incarnatives, les restrinctives, & les conservatives. Ses divisions.

L'Incarnative est ainsi appellée, parce que rejoignant les bords d'une playe, & les tenant unis ensemble par le moyen des fils dont on les a traversez avec une aiguille, elle fait qu'ils se collent, se reprennent, & s'incarnent, comme ils étoient auparavant. On la subdivise en cinq ; l'entrecoupée, l'entortillée, l'enchevillée, ou emplumée, la suture avec agraphes, & la suture séche. De ces cinq sutures nous en suprimons deux comme trop cruelles & tout à fait inutiles, qui sont l'enchevillée ou l'emplumée, & la suture avec agraphes. La premiere se nommoit enchevillée lorsqu'on se servoit de petites chevilles, & emplumée quand on prenoit des tuyaux de plumes : on enfiloit deux ou trois aiguilles d'un double fil qu'on passoit au travers des bords d'une playe faisant les trous à un doigt de distance l'un de l'autre, & dans les anses de ces fils l'on mettoit une cheville ou une plume, & l'on en lioit une autre avec les bouts du même fil, afin que ces plumes tinssent les bords de la playe réünis ; mais en la pressant tellement qu'elles y causoient des douleurs continuelles & des obstructions suivies de plusieurs fâcheux accidens : & pour faire la seconde l'on avoit des agraphes crochuës & pointuës par les deux bouts, & l'on en fouroit une dans la partie superieure de la playe, & l'autre dans l'inferieure pour rapprocher les lévres. Vous jugez bien par le récit que je fais de ces deux sutures, de quelle cruauté elles étoient, & en même tems de leur inutilité, puisque dans les cas où elles semblent le plus necessaires, com- Suppression de quelques sutures des Anciens.

me dans des playes profondes où la contraction des parties charnuës coupées tient les bords fort écartez, & dans les playes des tendons, elles exposeroient à des convulsions terribles & à des froissemens qu'on évite en diminuant le mieux qu'il est possible par des compressions moderées la dilatation de ces playes, & en attendant que les fibres se relâchent & se prolongent pour se reprendre. Je ne vous en parleray donc pas davantage ; je vous expliqueray dans un moment les trois autres, qui sont l'entrecoupée, l'entortillée & la suture séche.

On avoit donné le nom de restrinctive à une espece de suture avec laquelle on prétendoit arrêter le sang dans les grandes playes où il y avoit ouverture de vaisseaux considerables ; & pour cet effet, on en avoit imaginé de diverses façons du nombre desquelles étoient celles du Cordonnier, du Cousturier, du Pelletier, &c. toutes plus inutiles les unes que les autres ; car pour peu que l'on fasse de réflexion sur cette suture, l'on ne pourra pas s'empêcher de la condamner : & certainement supposé que l'on eût cousu la peau si exactement que le sang n'en pût sortir, ne s'échaperoit-il pas au dessous par le vaisseau ouvert, d'où il s'écouleroit dans tous les interstices des muscles ; ce qui enfleroit la partie, la pourriroit & la gangreneroit. Ainsi c'est avec juste raison que nous retranchons cette suture, & d'autant plus qu'il est d'autres moyens & plus surs & moins penibles pour arrêter le sang. L'on a néanmoins conservé l'usage de celle du Pelletier pour la suture des playes des intestins. Je vous la montreray demain en faisant la gastroraphie.

Raisons de cette supression.

On appelloit conservative cette espece de suture ancienne, par laquelle on empêchoit que dans les grandes playes où il y avoit déperdition de substance les bords ne s'éloignassent trop l'un de l'autre;mais comme un bandage y suffit, ce seroit en vain qu'on passeroit de longs fils à travers une playe où ils ne feroient qu'embarasser dans ses pansemens & irriter sans cesse par le tiraillement qu'en feroient le mouvement & le ressort naturels des parties, jusqu'à ce qu'elles fussent coupées, ou ces fils rompus ; c'est pourquoy je la bannis avec la restrinctive.

Ce n'est point de ma propre authorité que je retranche ces sutures, je ne suis pas le seul qui leur ay fait leur procès : le peu d'avantage que l'on en a tiré, & les maux qu'elles ont causez, les ont fait condamner pour toûjours. Depuis plus de trente ans que je fais la Chirurgie, je ne les ay jamais pratiquées ni vû pratiquer par aucun autre, & de plus de quatre cens Chirurgiens que nous sommes icy assemblez, je ne croi pas qu'il y en ait un seul qui les ait vû mettre en usage.

Le seul avantage que l'on tire des sutures c'est la réünion ; deux choses concourent à la procurer, le Chirurgien & la nature. De la part du Chirurgien deux circonstances doivent absolument être observées ; la premiere d'approcher les lévres de la playe l'une de l'autre, & la seconde de les maintenir dans cette situation : & du côté de la nature, il faut qu'elle se serve de son baume comme d'un ciment le plus propre à coller & à réünir ces levres l'une avec l'autre. Ne vous étonnez pas si je mets le Chirurgien devant la nature, elle travailleroit infructueusement sur une playe s'il n'en mettoit par son industrie les parties en état de se réparer par le mouvement & par les sucs que cette sage œconome leur fournit pour cela. Afin de concevoir comment se fait cette réünion, il faut sçavoir que toutes les parties de notre corps ne sont composées que de tuyaux perpetuellement traversez par des liqueurs qui tendent à se répandre de toutes parts, & qui sont incessamment poussées pour circuler d'une partie dans une autre. Desorte qu'aussitôt que le Chirurgien a rapproché les lévres d'une playe par le moyen des sutures ou d'un bandage, & qu'il les a assujeties dans cette disposition, ces humeurs qui cherchent à passer & à repasser d'une lévre dans l'autre, trouvant les conduits rompus s'extravasent, & leurs parties les plus gluantes & les plus balsamiques s'arrêtant dans les intervales qui restent toûjours dans une playe la plus exactement refermée, s'y épaississent & s'y endurcissent par la chaleur du lieu, & s'accrochant aux deux parois de la playe, elles les tiennent unies de telle maniere que les extrémitez des filamens & des vaisseaux capillaires ramolies & repaitries recomposent en peu de tems un tout continu & de même tissu qu'avant leur desunion. C'est aux playes transverses qu'on

Utilité des sutures.

Comment la reünion s'accomplit.

ne peut pas se dispenser de faire une suture, & particulierement à celles que le bandage ne peut pas réünir; car lorsque les bandages, tels que sont les unissans & les incarnatifs, peuvent joindre immediatement l'une à l'autre les lévres d'une playe, il faut épargner au malade les épreuves de toutes les autres voyes. Les playes déchirées où des morceaux de chair pendent, & celles d'un nez ou des oreilles à demi coupées, demandent aussi d'être cousuës : mais c'est un abus que de vouloir faire la suture à des parties, telles que le nez & l'oreille, lorsqu'elles sont entierement séparées de leur tout, quoiqu'il y ait des Auteurs qui l'ayent conseillée : & c'est une folie de croire que l'on puisse refaire un nez emporté, en appliquant premierement en sa place un morceau de chair de la cuisse ou du bras, figuré comme des narines, ainsi que quelques-uns disent l'avoir tenté avec succès.

Cas où les sutures sont inutiles ou nuisibles.

Quoique les sutures soient des moyens infaillibles pour joindre une playe, & en procurer la réünion; il y a néanmoins des occasions où il nous est défendu de nous en servir. En voila six ou sept ausquelles elles ne se doivent point pratiquer : premierement aux playes soupçonnées d'être venimeuses; parce qu'il est à propos de donner issuë au venin, & de faire pénetrer les remedes dans l'interieur des parties où il s'est insinué; deuxiémement aux playes de la poitrine, à cause de son mouvement continuel; triosiémement à celles qui sont accompagnées de grandes inflamations; parce que les points d'aiguille les augmenteroient encore; quatriémement aux playes contuses, vû que les chairs n'y auroient pas assez de fermeté pour soutenir le fil; cinquiémement à celles où de grands vaisseaux sont ouverts, car il s'agit de les fermer par la ligature ou par des astringens; sixiémement aux playes où les os sont découverts, à cause de l'exfoliation qu'il en faut attendre; septiémement aux playes où il y a une déperdition notable de substance, parce qu'il en doit sortir du pus pour la regéneration de la chair.

Appareil pour les sutures.

Lors qu'une playe n'est point de la qualité de celles que je viens de vous marquer, & qu'un Chirurgien est convenu de la necessité d'y faire une suture; il doit avant que d'en venir à cette operation avoir, outre l'appareil ordinaire d'une playe, trois choses

néceſſaires pour la faire ; Une aiguille A, du fil B, & une canule C; l'on choiſit une aiguille proportionnée à la nature de la playe, car il en faut pour cela de pluſieurs figures & de diverſes grandeurs : il y en a de droites, & d'autres, qui ſont plus ou moins courbes ; mais les courbes ſont préferables, parce qu'il n'y a point d'endroits au corps où l'on ne puiſſe s'en ſervir, & plus commodément que des droites; l'acier en ſera doux, toutefois un peu ferme, afin qu'il ne ploye point ; elles doivent être polies, pointuës & ſans rouille, afin qu'elles percent plus promptement, & qu'en paſſant dans une playe elles ne raclent point: la tête de cet inſtrument doit être fendu pour y paſſer le fil ou le cordonnet & creuſée par ſes côtez en façon de petite goutiere, afin que le fil ſe plaçant dans les crenelures, n'arrête pas l'aiguille en l'empêchant de paſſer aiſément, à raiſon de la groſſeur qu'il forme à cette tête. Ce fil doit être uni, rond, égal, mollet, & d'une groſſeur convenable ainſi que l'aiguille; l'on préfere le fil d'Epinay ou de Florence à la ſoye, parce qu'elle coupe les chairs, encore pluſtôt quand elle eſt teinte, toutes ces teintures étant cauſtiques & rongeantes. On met le fil ſimple ou double ſuivant l'effort auquel il faut qu'il reſiſte, & l'on n'oublie pas de le cirer, afin qu'il ne ſe pourriſſe pas, & qu'il tienne mieux. La canule doit être d'argent, plûtôt courbe que droite, pour s'en ſervir en toutes les parties du corps ; elle ſera fenêtrée pour donner paſſage à l'aiguille, & fenduë par ſon bout pour laiſſer ſortir le fil. Il y en a qui prétendent que les doigts du Chirurgien valent mieux qu'une canule, pour tenir le bord d'une playe pendant qu'on la coud; & de fait il eſt des occaſions où l'on peut s'en paſſer, mais non pas en toutes. C, vous repréſente comment elle doit être fabriquée.

Forme des aiguilles.

Qualité du fil.

En faiſant une ſuture il y a ſix ou ſept préceptes généraux à obſerver, dont le premier eſt de bien nettoyer la playe de tous les grumeaux de ſang, & des autres corps étrangers; le ſecond d'en faire joindre les lévres par un ſerviteur qui les tienne ainſi durant l'operation ; le troiſiéme de ne point trop prendre de la peau en longueur en la perçant obliquement; le quatriéme de ne pénétrer la chair en profondeur qu'au-

R. Regles à garder pour l'execution des ſutures

tant qu'il faut pour ne pas laiſſer au fond de la playe un eſpace où des humeurs pourroient s'amaſſer & ſe corrompre ; le cinquiéme de ſéparer les points les uns des autres par des intervales médiocres ; le ſixiéme, c'eſt d'éviter la piqûre des nerfs, des membranes & des tendons ; & le ſeptiéme conſiſte à mettre quelquefois une tente au plus bas lieu de la playe pour lui faire un égout. Inſtruit donc de ces regles générales l'on pourra mettre la main à l'œuvre : mais comme l'entrecoupée, l'entortillée, & la ſuture ſéche ſe font differemment, je m'en vais vous démontrer ces trois ſortes de ſutures l'une après l'autre.

Méthode pour l'entrecoupee.

L'entrecoupée ou entrepointée s'appelle ainſi, parce qu'à chaque point d'aiguille l'on coupe le fil après y avoir fait un nœud : elle ſe pratique en deux manieres ; ou avec un fil ſimple, ou avec un fil double. Pour la faire en la premiere, l'on prend de la main droite l'aiguille enfilée, & la canule de la gauche ; il y en a qui veulent que l'on en trempe la pointe dans de l'huile, afin qu'elle faſſe moins de douleur en entrant, & alors appuyant de la canule la lévre ſuperieure de la playe, l'on enfonce l'aiguille de dehors en dedans, & quand elle eſt à demi paſſée dans la fenêtre de la canule, on la tire tout à fait ; puis faiſant la même choſe à la lévre inferieure, l'on paſſe le même fil de dedans en dehors ; ſi la playe demande pluſieurs points, l'on y en fait autant qu'il en eſt beſoin, & enſuite l'on nouë chaque point d'aiguille ſéparément, ſe gardant de faire le nœud ſur la playe, mais nouant à ſa partie ſupetieure ; il faut faire le nœud du Chirurgien qui eſt de paſſer deux fois le fil par la même anſe, parce qu'il tient plus ferme que le nœud ſimple. Il y en a qui mettent de tres-petites compreſſes de linge D, D, ſous chaque nœud. L'autre eſpece d'entrecoupée ſe fait avec un fil double enfilé dans l'aiguille ; il fait un anſe par ſon bout, & quand on l'a paſſé par la playe comme le précédent, l'anſe qui eſt à la partie inferieure de cette playe ſe releve vers la ſuperieure, & l'on paſſe un des fils par cette anſe ; après quoi l'ayant noué d'un double nœud on le coupe avec les ciſeaux E. Cette ſuture ne differe pas de l'autre ſeulement par le fil ſimple ou double, mais encore parce qu'il faut la commencer par la lévre inferieure de la playe qui

eſt l'endroit où le fil doit faire ſon anſe, & elle a cet avantage ſur l'autre qu'elle convient mieux aux playes profondes, parce qu'elle eſt plus forte & qu'elle ſerre plus exactement.

Pour bien faire ces ſutures le Chirurgien doit avoir une pelotte F, lardée d'aiguilles G, de toutes les ſortes, de droites, de courbes, de grandes, de petites, de rondes, de plattes, de triangulaires, enfilées de pluſieurs eſpeces de fil, afin qu'il voye devant luy toute prête celle qui conviendra à la playe qu'il doit coudre; autrement il ſeroit ſouvent obligé ou de ſe ſervir d'une aiguille qui ne ſeroit pas propre, ou d'attendre qu'on lui en eût apporté une autre qu'il auroit envoyé chercher.

Circonſtances néceſſaires dans cette pratique.

Après avoir fait la ſuture il y a encore des circonſtances eſſentielles à obſerver, dont la principale eſt de faire en ſorte qu'ayant joint enſemble le plus juſte qu'il étoit poſſible les lévres d'une playe, elles puiſſent demeurer en cet état. Pluſieurs conſeillent de mettre ſur la playe une poudre qu'ils appellent conſervatrice des ſutures; elle eſt compoſée avec des remedes gluans & collans, tels que le maſtic, la mirrhe, le bol, & l'aloës; il y en a dans cette fiole G. D'autres prétendent que le meilleur remede eſt le ſuc nourricier qui porté à la partie en fait la réünion; l'on employe communément le baume d'Arcæus, qui eſt dans ce petit pot H, dont on enduit ce petit plumaceau I, que l'on met ſur la ſuture, & que l'on recouvre de cet autre plumaceau K, qui eſt aſſez grand pour s'étendre juſques ſur les nœuds, afin que l'emplâtre ne s'attachant pas à ces nœuds on ne faſſe point de douleur en relevant l'appareil; l'on poſe enſuite l'emplâtre L, qui doit être fait de médicamens agglutinatifs & aſtringens, tel qu'eſt celui des hernies; puis la compreſſe M, trempée dans quelque liqueur qui fortifie & qui réſiſte à la pourriture. Pour le bandage il faut ſe conformer à la figure de la partie bleſſée, c'eſt pourquoy on ne peut pas les ſpécifier en particulier; mais il faut qu'il ſoit fait de maniere qu'il retienne les lévres de la playe jointes étroitement enſemble.

Moyen de faire l'entortillée.

L'entortillée ou enfilée a reçu ce nom de ce que laiſſant les aiguilles dans la playe, l'on traîne le fil tout autour de ces aiguilles, de la même maniere que les

tailleurs le font autour des aiguilles enfilées qu'ils gardent ſur leurs manches. Cette ſuture s'execute auſſi en deux façons ; car ou les aiguilles ſont paſſées à travers la playe comme celle qu'on a marquée par N, ou bien comme celle qui vous eſt indiquée par O , elles ſont fichées à ſes côtez. Elles ſe font l'une & l'autre ordinairement avec deux aiguilles ; à la premiere on prend deux aiguilles droites bien pointuës que l'on paſſe l'une aprés l'autre avec l'aide de la canule au travers de la playe : l'on commence par les enfoncer de dehors en dedans , & on les fait ſortir enſuite de dedans en dehors; & ſe trouvant diſpoſées de maniere que leurs quatre extremitez faſſent un quarré égal , l'on prend un fil que l'on tourne ſous ces quatre extremitez & que l'on croiſe pardeſſus la playe trois ou quatre fois en ſorte qu'il en faſſe joindre exactement les lévres ; puis on arrête le fil , l'on coupe les pointes des aiguilles avec des tenailles incifives, & l'on finit par deux petites compreſſes , P , P , que l'on met ſous les aiguilles. La ſeconde eſpece d'entortillée n'eſt differente de la premiere qu'en ce que les aiguilles , au lieu de traverſer la playe, ſont poſées le long de ſes lévres , comme vous le voyez par cette figure. Je conviens que ces deux aiguilles ſont deux corps étrangers qui peuvent bleſſer ſans ceſſe ; mais ſi l'on les ſouffre bien au travers d'une playe , elles ne feront pas plus de mal dans cette diſpoſition , puis qu'elles y doivent moins faire de douleur & qu'elles referment une playe ſans qu'il y ait rien au dedans qui la puiſſe fatiguer : ces ſutures ſont admirables pour les parties que l'on ne peut pas empêcher de ſe mouvoir comme les lévres.

De la ſuture ſéche , & de ſes deux eſpeces.

La ſuture ſéche a été ainſi nommée , parce qu'il ne faut point verſer de ſang pour la faire ; elle n'a beſoin ni d'aiguille ni de fil ni de caule ; elle s'applique ſans douleur ; on la diſtingue en deux eſpeces comme les précédentes , parce qu'elle ſe fait tantôt avec un ſeul morceau d'étoſe , & tantôt il en faut deux. Pour faire la premiere l'on prend un petit morceau de toile ou de cuir figuré comme il vous eſt marqué par Q ; on la couvre de colle forte ou de quelque médicament qui s'attache à la peau , comme de la farine mêlée avec un blanc d'œuf ; on en applique la moitié ſur un des côtez de la playe , & lors qu'elle tient à la peau

l'on tire la toile par son autre moitié pour l'appliquer sur l'autre côté, où s'attachant assez fortement, ces deux lévres de la playe se trouvent tres-unies ensemble; cette suture est fort facile à faire, mais elle ne convient qu'aux playes superficielles. L'autre espece de suture seche veut un peu plus de façon; l'on prend deux petits morceaux de cuir, R, R, coupez en triangle sur un des côtez duquel il y a trois dentelures, dont chacune a un petit fil; l'on couvre ces morceaux de quelque chose qui les fasse tenir à la peau; l'on en pose l'un sur une des lévres de la playe, & l'autre sur l'autre côté. Les deux endroits où ils sont colez sont éloignez de l'extremité des bords de la playe d'environ un doigt, comme il vous est exprimé par E; ensuite tirant ces bouts de fil on fait approcher les lévres de la playe, & liant ces fils par un double nœud on tient ces lévres jointes, de sorte que la réünion s'en peut facilement accomplir; quelques-uns cousent ces dents les unes aux autres, ou bien y mettent des agraphes pour y passer un cordonnet; & d'autres ne se servent que de deux petits morceaux de cuir marquez S, S, couverts du même remede & garnis des mêmes fils ou rubans: mais cela ne change point l'espece, & ne va qu'à la même fin. Cette suture est merveilleuse pour les playes du visage, parce qu'évitant la difformité causée par les points de l'aiguille, elle fait qu'après la guérison la cicatrice ne paroît que tres-peu.

Diverses pratiques pour cette suture.

Je ne vous parle point des playes angulaires & figurées, parce qu'il s'en peut faire de tant de differentes manieres, qu'il est impossible de vous montrer ici comment il faut les coudre toutes; je vous dirai seulement qu'en général on commence toûjours par des points de suture entrecoupée dans les angles quand il y en a, & dans le milieu de leurs lignes ou droites ou circulaires quand elles sont sans angles: l'on y fait autant de points que leur longueur le requiert, observant de ne les faire ni trop serrez ni trop éloignez, mais à une distance raisonnable les uns des autres selon que la playe paroît exposée à se r'ouvrir, serrant d'ordinaire le premier & avec plus de force l'endroit qui fait plus de violence à se dilater, parce qu'en le contenant fermement rejoint, tous les autres restent comme d'eux-mêmes dans la situation où on les a mis.

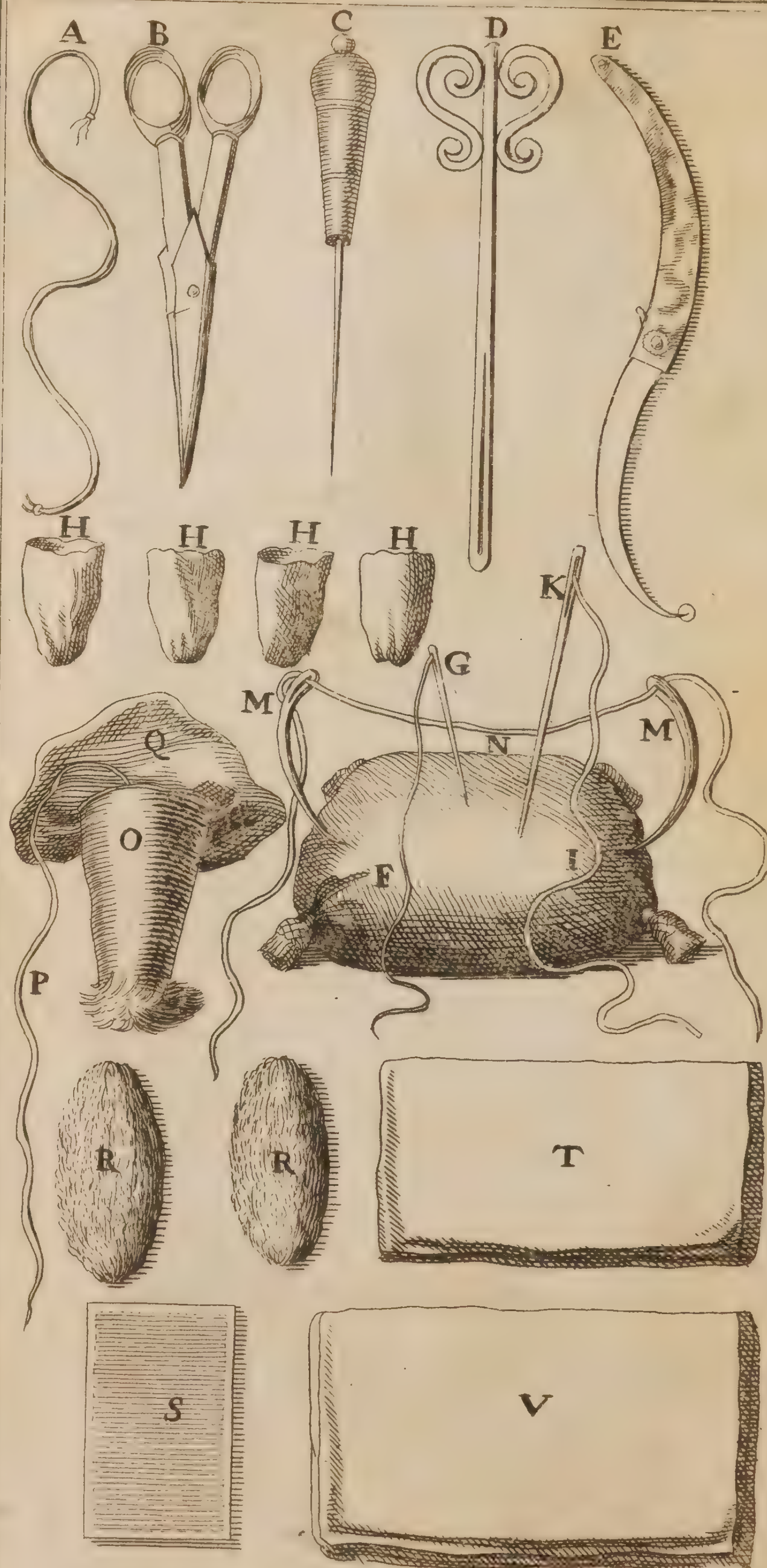
De quelle façon l'on debarasse les sutures après la réünion de la playe.

Quand une playe est réünie il est question d'en ôter la suture ; & pour le faire avec prudence & avec adresse, il faut que le Chirurgien sache deux choses ; le tems de l'ôter, & le moyen de le faire. Il connoît le tems de l'ôter, quand il voit la playe parfaitement bien guérie ; car alors il n'y a plus à cicatriser que les petits points faits par l'aiguille, lesquels tenant toûjours ces trous ouverts les empêchent de se boucher ; le moyen de les ôter est different suivant la nature de la suture : autrement se léve une entrecoupée, autrement une entortillée, & autrement une suture séche. Si c'est une entrecoupée, il faut passer une petite sonde sous le fil, puis le couper avec la pointe des ciseaux sur la sonde proche du nœud, & ensuite en tirant par le nœud appuyer du doigt sur la playe, afin qu'elle ne puisse pas se r'ouvrir ; si c'est une entortillée l'on défait le fil tourné autour des aiguilles, & l'on tire avec dexterité ces mêmes aiguilles, prenant bien garde de rien violenter, de crainte de renouveller la playe ; & si c'est une sutnre séche, il ne faut que de l'eau pour humecter ces morceaux de toile ou de cuir attachez sur la peau, qui étant mouillez s'en détachent facilement.

Voilà, Messieurs, tout ce que j'avois à vous démontrer aujourd'huy sur le general des Operations & sur les sutures ; demain nous commencerons par les Operations qui se pratiquent sur le ventre inferieur pour suivre l'ordre des démonstrations Anatomiques, où nous avons examiné d'abord les parties contenuës dans cette région, comme étant les plus sujettes à se corrompre, & celles où se font les premieres préparations des sucs qui doivent être distribuez ensuite à tout le reste du corps ; nous avons encore une autre raison de commencer par elles, en ce qu'elles sont plus exposées que les autres à des maladies dont le Chirurgien doit principalement entreprendre la cure.

Fin du général des Operations.

FIG . IX. POUR LA GASTRORAPHIE .P. 61





OPERATIONS DE CHIRURGIE, SECONDE DEMONSTRATION.

Les Operations qui se pratiquent sur le ventre inferieur.



L'Homme n'est pas plûtôt né, Messieurs, qu'il doit un tribut à la Chirurgie ; il faut qu'il souffre d'abord une de ses operations, sans quoi il seroit en danger de perir peu de tems après sa naissance : à peine voit-il le jour, qu'il implore le secours d'un Chirurgien qui lui fasse la ligature & l'incision du cordon ombilical. Le besoin que nous avons d'une telle operation en venant au monde, prouve la necessité de l'Art qui nous enseigne à la pratiquer, puisque sans elle aussitôt que nous commencerions à respirer, nous serions obligez de rendre incontinent les derniers soupirs.

Qu'on ne nous dise pas que ce qui se pratique pour lors à l'ombilic n'est point du domaine de la Chirurgie, à cause que les sages-femmes sont employées à cette operation ; car quoique par un motif de pudeur mal fondé les Chirurgiens ayent anciennement instruits des matrones dans l'art d'accoucher, toutefois il est vray de dire que les accouchemens ne dependent pas moins de la Chirurgie, que les maladies des yeux, des dents, de la pierre, les fractures, & les

De la ligature du cordon ombilical.

luxations ; lesquelles sont pourtant traitées par des personnes qu'on désigne sous les noms d'oculistes, d'arracheurs de dents, de lithotomistes, de renoueurs, puisque tous ces differens Operateurs n'ont de succès dans la cure de ces infirmitez qu'autant qu'ils se conforment aux préceptes que leur prescrit nôtre profession.

La science Chirurgicale est d'une si grande étenduë, qu'on a été obligé de la séparer en divers emplois, ausquels plusieurs gens suivant leur génie se sont uniquement attachez. En effet les parties de la Chirurgie sont en si grand nombre, qu'il est très-difficile qu'un Chirurgien puisse exceller également en toutes ; mais il ne lui est pas permis de les ignorer, il ne doit point donner de bornes à ses lumieres, & c'est ce qui le distingue de ces sortes d'Operateurs particuliers.

Les Chirurgiens qui ne font pas leur principal des accouchemens, ou qui même sont dans le dessein de ne s'en point mêler du tout, doivent savoir comment il faut lier le cordon de l'ombilic; parce que s'ils étoient appellez au moment qu'une femme viendroit d'accoucher, ou qu'ils se trouvassent seuls avec elle ; ils verroient expirer l'enfant entre leurs bras s'ils ignoroient les moyens d'accommoder ce cordon.

Il ne faut pas differer long-tems à faire cette ligature, par la raison que je vais vous en dire : vous avez pû apprendre dans mon Anatomie que le sang étoit porté de la mere à l'enfant le long du cordon par la véne ombilicale, & qu'il retournoit de l'enfant à la mere par les arteres du même nom ; ce qui est manifeste par le battement que l'on sent à ces arteres tout le long de ce cordon, & qui répond au mouvement du cœur de l'enfant ; ainsi vous jugez bien que par le retardement de la ligature, l'enfant pourroit perdre tout son sang, parce que les arteres portant sans cesse cette humeur vers le placenta d'où elle se peut échaper par les mêmes embouchures d'où elle repassoit à la mere, & n'en revenant plus de nouvelle par la véne ombilicale pour remplacer celle qui se vuideroit, il ne faudroit pas que cette issuë restât ouverte beaucoup de tems pour le faire mourir.

Cette operation que l'on nomme *embruotomie* dérivée de *embruon*, qui signifie enfant ; & de *témnein*,

qui veut dire couper, parce qu'elle consiste à faire la section du nombril d'un enfant qui ne vient que de naître; cette operation, dis-je, quoique des plus simples de la Chirurgie demande néanmoins toute l'application de celui qui la fait, parce qu'elle est accompagnée de circonstances essentielles qui sont très-délicates, puisqu'on a veu mourir plusieurs enfans faute de l'avoir bien faite; voici la maniere de s'en acquiter parfairement.

L'on prend du fil que l'on ploye en cinq ou six doubles & de la longueur d'environ un pied; l'on fait un nœud à chaque bout de ces fils pour les tenir ensemble, & empêcher qu'ils ne s'entremêlent en faisant la ligature; de ce fil A ainsi apprêté, l'on lie le cordon à deux travers de doigts près du nombril de l'enfant, & l'on fait un double nœud d'abord; puis retournant le fil de l'autre côté, l'on y fait encore un semblable nœud que l'on recommence une troisiéme fois pour plus grande sureté; ensuite l'on coupe avec de bons ciseaux B, ce cordon à un doigt au de-là de la ligature, en sorte qu'il ne reste du cordon au ventre de l'enfant, que la longueur de trois doigts.

Fil A, propre à lier le cordon de l'ombilic.

Ciseaux B.

Cette ligature doit être médiocrement serrée; car si elle l'étoit trop elle pourroit couper le cordon, principalement quand on la fait avec du fil fin; c'est pourquoi l'on prend ordinairement de gros fil: il ne faut pas aussi qu'elle soit trop lâche, de crainte que le sang ne s'échape; ce qui causeroit la mort à l'enfant, avant qu'on se fut apperçû de cet écoulement; parce que l'enfant alors se trouve emmaillotté, & cela n'est arrivé que trop souvent. L'on observe donc un milieu entre ces deux extrémitez, & l'on examine après la ligature faite, & le cordon coupé, s'il ne sort point de sang; ce qui sera une preuve évidente que l'operation est bien executée.

L'on trempe dans de l'huile un morceau de linge large de trois doigts, ou bien on le couvre de beurre frais pour en enveloper circulairement ce reste de cordon lié, puis le relevant en haut on le couche sur une petite compresse dont on aura garni le ventre de l'enfant; l'on en met une seconde sur le nombril, & l'on bande le tout avec un linge large de quatre doits qui fait le tour du corps.

Inconvenient à éviter.

Quelquefois ce cordon venant à se dessécher fait que la ligature n'est plus assez serrée, & qu'il en sort quelques goutes de sang par les differentes impulsions de celui de ses arteres qui fait toûjours des efforts pour reprendre son ancienne route ; en ce cas il faut resserrer la ligature ; c'est pourquoi le Chirurgien ne doit pas la premiere fois couper les fils proche des nœuds; au coutraire il les laissera un peu longs pour en faire encore quelques tours, quand la necessité le quierera.

Lorsque le Chirurgien aura fait ce que nous venons de marquer, il abandonnera le reste à la nature qui aura le soin de séparer ce cordon, ce qu'elle acheve en sept ou huit jours ; & on doit toûjours le laisser tomber de lui-même, sans le tirer par trop d'impatience, de crainte qu'en l'arrachant trop tôt & avant que les arteres soient entierement reünies & fermées, il n'y arrivât une perte de sang.

Il n'y a sur cette operation que trop d'erreurs vulgaires ausquelles le Chirurgien ne doit point faire attention. Quelques femmes prétendent qu'avant que de faire la ligature de l'ombilic, il faut repousser dans le ventre de l'enfant tout le sang qui est dans les vaisseaux de ce cordon ; cette pratique seroit pernicieuse, & l'on se donnera bien de garde de la suivre, vû que ce sang refroidi par l'air du dehors, étant ordinairement grumelé, seroit capable de faire des obstructions & de se corrompre dans le corps. Il y en a d'autres qui assurent qu'une femme aura encore autant d'enfans qu'il se rencontre de nœuds le long de ce cordon ; & elles ajoûtent que de ces nœuds ceux qui sont rouges marquent les garçons, & les blancs les filles : mais comme ces nœuds ne sont faits que par la dilatation des vaisseaux qui sont plus pleins de sang en un endroit qu'en un autre, c'est un abus de croire qu'ils marquent le nombre des enfans qu'une femme aura, puis que l'on en voit autant au cordon du dernier enfant d'une femme qui accouchera à quarante cinq ans, qu'au cordon du premier enfant d'une autre qui sera accouchée à dix-huit ou vingt ans. D'autres encore veulent qu'on fasse la ligature tout proche du ventre de l'enfant quand c'est une fille, & plus loin quand c'est un garçon ; parce qu'elles s'imaginent que les parties de la generation ayant du rapport avec ce cordon

Erreur pernicieuse.

don seront dans la suite proportionnées à la mesure qu'on lui donne alors : Mais vous ne devez avoir aucun égard à ces préventions qui ne peuvent passer que pour des contes de bonnes-femmes.

DE LA GASTRORAPHIE.

QUoique la Gastroraphie soit une des plus considerables Operations, ce n'est cependant qu'une suture qui se fait aux playes du ventre ; ce nom est composé de deux dictions grecques, sçavoir de *gastìr* qui signifie ventre, & de *raphì* qui veut dire couture; & comme cette couture ne se pratique pas seulement à l'abdomen, mais encore à l'estomac & aux intestins, il est à propos que le Chirurgien soit instruit des playes qui arrivent à ces parties. Etymologie de ce mot.

Les playes du ventre sont de deux sortes ; car ou elles sont penetrantes, ou bien elles ne blessent que les parties contenantes sans entrer dans la capacité ; alors elles ne demandent pour être gueries que le traitement qu'on fait aux playes simples de toutes les autres parties du corps.

Des playes penetrantes, les unes sont sans lésion des parties contenuës, & les autres avec lésion ; celles qui ne blessent point les parties internes, seront encore pansées comme les playes simples, tâchant d'en procurer au plûtôt la réünion : mais pour celles où les parties contenuës ont reçu quelque atteinte, il faut que le Chirurgien examine soigneusement quelles de ces parties peuvent être offensées ; car de telles playes ont toutes des signes particuliers qui nous indiquent le viscere & l'endroit où le coup a porté.

De toutes ces playes, les unes sont avec issuë de quelque partie sans lésion ; les autres sont avec issuë & lésion tout ensemble : & tant aux unes qu'aux autres, c'est ou l'épiploon qui sort, ou c'est l'intestin, ou tous les deux de compagnie : Enfin à ces sortes de blessures où les parties sont récemment sorties, les intestins ne sont point encore enflez, ni l'épiploon alteré ; au contraire si ces organes ont été long-tems exposez à l'air, pour lors les intestins étant boursouflez, ont besoin de remedes carminatifs & discussifs pour les desenfler ; & la partie de l'épiploon qui sera

poussé au dehors, étant alterée, il y faudra faire sa ligature, pour la retrancher de la maniere que je vous montreray dans un instant.

Il faut examiner l'instrument qui a fait la playe.

Le bas ventre peut recevoir une blessure de tout ce qui est capable d'en faire dans toute autre partie du corps; mais en quelque endroit qu'il arrive playe, il est toûjours de la prudence de se faire représenter l'instrument avec quoi le malade a été offensé, & de l'examiner, comme l'on fit lorsque le Roy Henry III. fut blessé: l'on trouva que le couteau dont le traître l'avoit frappé étoit long d'un pied & ensanglanté plus de quatre doigts; ce qui fit juger que les intestins étoient percez, eu égard à la situation de la playe, en quoi l'on se confirma par les accidens qui survinrent, & par la mort qui s'en ensuivit dix-huit heures aprés le coup reçu.

Comment on connoîtra qu'une playe penetre.

L'on connoît quand une playe est pénétrante, ou par la sonde, ou par ce qui en sort, comme l'épiploon & l'intestin: & parce que les playes qui pénétrent peuvent blesser toutes les parties contenuës dans le bas ventre, c'est au Chirurgien à distinguer par les signes qui paroissent quelles sont celles qui sont offensées. Voici à peu près tous les signes généraux sur lesquels on ne se peut gueres tromper.

Par la situation.

La situation de la blessure donne au Chirurgien la premiere notion de la partie qui peut être endommagée; puisque sachant par l'Anatomie quelles sont celles qui sont placées dans chaque region du ventre, il est vray-semblable de croire que si le coup a été reçu dans l'hypocondre droit, par exemple; c'est le foye qui sera attaqué; & si la playe est au gauche, la ratte en portera le mal, & ainsi des autres.

Par les excretions.

Les excrétions sont des marques certaines de la nature de la partie blessée; par exemple, si c'est le foye, il sortira de la playe une grande quantité de sang assez vermeil; si c'est la ratte, il n'en sortira pas tant, mais il sera plus noir & plus épais, parce que cette humeur est moins attenuée & séjourne davantage dans ce dernier viscere; si c'est l'estomac, il s'en écoulera des alimens; si ce sont les intestins greles, il se fera perte d'une substance blanchâtre & chileuse; des gros boyaux percez on verra évacuer les matieres fécales; comme l'urine de la vessie qui aura été ouverte.

Les playes des parties du ventre ont encore chacunes leurs accidens propres qui nous les font distinguer les uns des autres ; on appelle accidens propres, ceux qui sont particuliers à chaque organe. Le foye blessé fait sentir une douleur poignante qui s'étend jusques au cartilage xiphoïde ; les reins, les ureteres & la vessie ne sont point attaquez ensemble ou separément qu'il n'y ait difficulté d'uriner, ou que les malades ne rendent une urine teinte de sang & quelquefois le sang tout pur : l'estomac vulneré cause le hoquet, le vomissement, des contorsions au ventre, des sueurs avec refroidissement des extrémitez : & les playes des intestins, principalement des gresles, sont accompagnées de frequentes foiblesses, de douleurs extrêmes, de suffocations, de nausées, de fiévre continuë, de soif insupportable, & de grandes inquiétudes ; ce furent aussi tous ces symptômes que Guillemeau nous raporte être survenus à la blessure de Henry III. Roy de France & de Pologne.

Accidens propres aux parties blessées.

Quoi qu'une playe du ventre ne soit pas des plus grandes, il arrive toutefois tres-souvent que l'intestin en sort : un Chirurgien habile connoît à la seule vûë s'il est blessé ou non ; quand même ce seroit dans un autre endroit que dans la portion qui est sortie. Lorsque l'intestin est flétri & affaissé, c'est une marque qu'il y a eu ouverture par où les ventositez se sont échapées; mais lorsqu'il est tendu & boursouflé, c'est un signe évident qu'il n'y a point de playe qui pénétre.

Signe certain d'un intestin percé.

Il ne faut pas s'étonner si l'intestin sort souvent seul sans être accompagné de l'épiploon, la raison en est aisée à concevoir ; c'est que l'épiploon pour l'ordinaire ne descend point plus bas que le nombril, ce qui fait qu'aux playes qui sont au dessous de l'ombilic, cette toile graisseuse ne paroît point au dehors, si ce n'est à des personnes dans qui il occupe une plus grande étenduë, tombant à quelques-uns jusque dans le scrotum.

Pourquoi l'epiploon ne sort pas toûjours avec l'intestin.

Nous ne parlerons ici que de la cure des playes des intestins & de l'épiploon, parce qu'il n'y a que celles-là qui ayent besoin de l'operation que je vais vous enseigner. Mais avant qu'un Chirurgien l'entreprenne, il doit en faire un pronostic douteux, car il en meurt beaucoup plus qu'il n'en réchape : il faut aussi qu'il

Le pronostic de ces playes est douteux.

ſçache que les inteſtins greſles ſont plus difficilement gueris que les gros, tant à cauſe de la ténuité & de la délicateſſe de leur ſubſtance qui eſt moins charnuë & par conſéquent moins propre à ſe cicatriſer, qu'à cauſe que ce qui paſſe chez-eux étant plus liquide, s'échape plus aiſément par la playe.

Venons à preſent aux moyens de remettre l'inteſtin lorſqu'il eſt ſorti, & qu'il n'eſt point bleſſé ; nous travaillerons enſuite ſur celui qui eſt percé, & qui a beſoin d'une future pour être gueri.

Comment on replace l'inteſtin ſorti.

Un Chirurgien qui voit un inteſtin dehors, & qui comme je vous ay déja dit, connoît à ſon bourſouflement extraordinaire qu'il n'eſt point ouvert, doit le faire rentrer au plûtôt dans le ventre, après avoir reconnu qu'il ne fait que de ſortir ; car alors il ſera plus aiſé de le remettre promptement, ſur tout quand la playe de l'abdomen eſt aſſez grande, & il s'y prendra de la maniere qui ſuit. On ſituë le malade de ſorte que la playe ſoit au plus haut lieu ; ſi elle eſt au deſſus du nombril, il ſe tiendra debout ou aſſis ; ſi elle eſt au deſſous, on le couchera, & on lui mettra les feſſes & les cuiſſes beaucoup plus hautes que le reſte du corps ; quand elle ſe trouve dans la partie lombaire droite, on le couchera ſur la gauche ; & au contraire ſi la playe eſt à la gauche, on le mettra ſur la droite, afin que dans de telles poſtures le reſte des parties internes ne pouſſe pas vers la playe : puis avec les deux doigts indices, & non pas avec de bougies, comme vouloient quelques Anciens, il faut repouſſer peu à peu l'inteſtin dans le ventre, obſervant de ne point retirer le doigt qui eſt au dedans, que celui qui eſt au dehors ne ſoit entré, de peur que ſi la partie de l'inteſtin que l'on a fait rentrer n'étoit toûjours retenuë par un doigt, elle ne reſſortît à l'inſtant. Il faut commencer à faire rentrer le boyau par le bout qui eſt ſorti le dernier, & finir par celui qui a paru le premier, afin que chacun puiſſe être remis dans ſa place ordinaire. Si le malade pouvoit continuer de pouſſer ou de rendre ſon haleine pendant qu'on lui repouſſe les inteſtins en dedans, ils rentreroient plus commodément, parce que durant l'expiration le diaphragme ſe retirant en enhaut, la capacité du bas ventre en ſeroit plus grande. Il faut faire tenir en même tems avec les deux

Remarque de pratique.

Le malade facilite l'operation en pouſſant ſon haleine.

mains par un serviteur les deux lévres de la playe pour empêcher que l'intestin ne ressorte ; & enfin agiter & secouer le malade, afin que les parties reprennent leur lieu naturel.

Mais s'il y avoit long-tems que l'intestin fût sorti, & s'il étoit tellement grossi & enflé qu'il fût impossible de le renforcer en cet état dans l'abdomen, il faudroit procurer ce replacement en faisant de deux choses l'une, sçavoir de dissiper les ventositez, ou d'accroitre la playe.

Pour dissiper les ventositez, dont la cause est toûjours l'impression de l'air exterieur qui refroidissant l'intestin, fait obstruction dans ses vaisseaux & excite dans ces fibres charnuës & tendineuses des convulsions qui le boursouflent, on fomentera cet organe avec de leau & du vin tiédes, lors qu'on n'aura pas la commodité ni le tems d'y faire des fomentations avec du gros vin dans lequel on auroit mis bouillir l'anis, le fenouil, la camomille, & le melilot, y ajoutant un peu de sel commun ; si par malheur l'on étoit en plaine campagne où l'on n'eût rien pour réchauffer & ramolir l'intestin, il faudroit faire pisser le blessé, & de son urine toute chaude fomenter cette partie pour en dissiper les vents. Quelques Autheurs ordonnent de mettre dessus, des animaux, comme de petits chiens coupez vifs ; & Paré nous propose de faire à l'intestin plusieurs ponctions avec cette aiguile C : il assure en avoir vû de bons effets, mais il faut que l'aiguille soit ronde, afin qu'elle ne fasse qu'écarter les fibres de ce canal sans les couper, comme seroit une aiguille qui seroit tranchante, plate ou triangulaire.

Cause du boursouflement de l'intestin.

Premier moyen d'y remedier.

Aiguille C.

Si ce premier moyen tenté par toutes ces voyes ne réüssissoit pas assez pour faire rentrer le boyau, il en faudroit venir au second qui seroit d'agrandir la playe ; & pour le faire avec méthode l'on doit examiner quatre choses, qui sont 1°. le lieu qu'il faut amplifier ; 2°. la grandeur de l'ouverture qu'il y faut faire ; 3°. les instrumens qu'on y employera ; & 4°. comment on s'y prendra pour faire cette augmentation.

Second moyen.

Pour le premier point, il faut avoir égard à deux choses ; la premiere que les intestins ne puissent pas sortir librement par l'endroit qu'on dilatera, & la seconde que la playe se puisse reprendre & agglutiner

Quatre considerations à faire ici, la premiere

facilement, sans qu'il y survienne d'accidens qui embarassent, & qu'on évitera en s'éloignant autant qu'il sera possible de la ligne blanche qui n'est formée que de parties tendineuses & nerveuses.

La seconde.

Quant au second point qui concerne l'étenduë de l'ouverture, il faut la proportionner au volume de la portion d'intestin sortie qu'on a dessein de faire rentrer, observant de n'agrandir la playe que précisément autant qu'il en faut pour lui donner passage, & l'aider à se remettre en sa place.

La troisiéme.

Le troisiéme consiste au choix qu'on doit faire des instrumens qui sont de deux sortes, sçavoir une sonde D, & un bistoury E. La sonde doit être cannelée, longue, forte, & d'argent pour la propreté. Le bistoury dont on se servira sera courbe, tranchant d'un côté & aplati de l'autre, ayant sur tout un bouton à sa pointe, de crainte de piquer l'intestin.

La quatriéme.

Enfin le quatriéme article est sur le *modus faciendi*; pour s'en acquiter on rangera doucement l'intestin à l'endroit de la playe opposé à celui où l'on veut la dilater, & la fendre davantage; on le couvrira d'une compresse trempée dans du vin chaud, & on le fera tenir sujet par un serviteur; puis il faudra prendre la sonde cannelée, l'introduire avec adresse dans la playe, la tourner ensuite de côté & d'autre, prenant garde de ne pas engager l'intestin entre le péritoine & la sonde; on tient ensuite cette sonde de la main gauche, pour soulever en dehors par son moyen l'endroit qui doit être incisé; puis avec la main droite l'on tire un peu de l'intestin pour être assuré qu'il n'est point engagé, après quoi prenant le bistoury de cette derniere main l'on en coule la pointe dans la canelure de la sonde, & l'on coupe à une ou plusieurs fois également du péritoine, des muscles & de la peau; & l'on observera que ce soit le corps du bistoury, je veux dire ce qui s'étend du tranchant de cet instrument depuis la manche jusqu'à quelque distance de la pointe qui ne doit point trancher du tout, parce qu'il faut qu'elle demeure toûjours dans la cannelure de la sonde, pendant qu'on retire le bistoury en dehors en poussant le tranchant contre ce qu'il y a à couper.

La dilatation de la playe étant suffisante, l'on doit remettre l'intestin de la maniere que je vous ay mon-

trée ci-devant. Voilà pour ce qui regarde l'inteſtin quand il n'eſt point bleſſé ; examinons maintenant ce qu'il faut faire lorſqu'il y a playe.

Pratique pour les ouvertures d'inteſtins faites par playe.

Quand on eſt ſûr par les ſignes que je vous ay marquez, que l'inteſtin eſt percé ; ſi la playe n'eſt pas dans la portion qu'on voit dehors, il faut en tirer encore davantage, afin de tâcher de ſçavoir où elle eſt; quand on l'a découverte, l'on conſidere ſi elle eſt petite ou grande ; s'il n'y en a qu'une, ou s'il y en a pluſieurs. Lorſqu'elle eſt très-petite ; comme ſeroit une playe faite par un poinçon ou par un ganif, il n'eſt pas neceſſaire de la coudre, la nature peut la guerir étant ſecondée d'une diéte très-exacte : mais ſi elle étoit grande ayant été faite par un coup de couteau ou d'épée, ou qu'il y en eût deux ou trois, comme il arrive quelquefois, il y faudroit faire la ſuture du pelletier.

De la ſuture du pelletier ou couture à ſurjet.

On appelle ainſi cette ſuture, parce que les pelletiers ont accoutumé de coudre de cette maniere les coupures qu'ils trouvent aux peaux faites par les bouchers en les écorchant : on lui a donné auſſi le nom de couture à ſurjet, à cauſe que les points ſe ſurjettent l'un après l'autre ſur les lévres de la playe. L'on prend ordinairement de la ſoye F, plate & cruë ; il faut qu'elle ſoit plate telle qu'eſt celle que les femmes employent dans leurs tapiſſeries, afin que chaque point étant plus large, ils bouchent mieux l'ouverture de la playe ; elle doit être cruë, c'eſt-à-dire non teinte, à cauſe des differentes drogues qui entrent dans les teintures & qui pourroient envenimer la playe en s'y détrempant ; & l'on ſe ſert d'une aiguille G, droite & ronde pour les raiſons que je vous ai déja dites

Doigtiers de linge H, H, H, H.

L'on fait quatre petits doigtiers de linge H, H, H, H, dont deux ſervent à mettre deux doigts d'un ſerviteur, ſçavoir le poulce & l'indice de l'une de ſes mains, & les deux autres pour les deux ſemblables doigts de la main gauche du Chirurgien : l'on ſe ſert de ces doigtiers, afin que l'inteſtin retenu avec ces quatre doigts ne s'échappe pas comme il feroit ſi les doigts étoient à nud. L'Operateur prend de ſa main droite l'aiguille où la ſoye eſt paſſée, il en traverſe les deux lévres de la playe à un endroit ſuperieur, & il fait un peu au deſſous un ſecond point de la même maniere, n'ou-

Des points qu'il faut faire.

pliant pas d'engager le bout de la ſoye ſous ce ſecond point, plûtôt que de nouer cette ſoye : il continuë tout autant de points que la longueur de la playe en demande, & il laiſſe une diſtance entre chaque point d'environ de l'épaiſſeur d'un écu, finiſſant par un point qu'il fait au de-là du bout de la playe, comme il a commencé par un point plus loin que le commencement de cette même playe, afin qu'elle ſoit couſuë ſi exactement qu'il n'y ait aucune petite embouchure par où il puiſſe rien ſortir; & enfin il engage ſous le dernier point ce qui reſte de la ſoye, pour n'être pas obligé de faire de nœud.

Precaution pour retirer la ſoye.

L'on recommande de laiſſer ſortir par la playe du ventre, après avoir remis l'inteſtin en ſa place, un bout de la ſoye long d'un pied, pour avoir moyen de la retirer, lorſque la cicatrice étant faite à la playe du boyau elle en ſera entierement ſéparée ; c'eſt un fait de pratique qu'il ne faut pas obmettre ; & l'on a coutume, la ſuture étant finie, de couper la ſoye proche l'aiguille & de laiſſer ainſi le bout à la fin de la ſuture.

Méthode particuliere prefarable aux autres.

Mais je prétends qu'il eſt beaucoup mieux de le laiſſer au commencement, & voicy comme je m'y prens : dès mon premier point, au lieu de paſſer toute la longueur de la ſoye, j'en laiſſe pendre un bout long d'un pied ou environ, & je n'en paſſe qu'autant que je juge qu'il en faut pour coudre la playe ; j'arrète les deux bouts, en les engageant ſous les points les plus proches, comme je vous ai dit; & je trouve que d'en uſer de cette façon, l'on en tire deux avantages, l'un que la couture s'en achevant plûtôt le boyau eſt moins de tems expoſé aux injures de l'air, & plus promptement rétabli dans ſon lieu ; & l'autre, que l'on épargne au malade la douleur que lui feroit cette longueur d'un pied de la ſoye, qui paſſeroit autant de fois par ſa playe, qu'on lui feroit de points pour la coudre.

Inutilité du maſtic.

Les Auteurs ordonnent de mettre ſur la ſuture un peu de poudre de maſtic, afin qu'elle ſe recolle plus vîte ; mais comme je le crois inutile, & que même quand il y feroit neceſſaire, il n'y demeureroit pas long-tems, je conſeille de replacer les boyaux au plûtôt, parce que la chaleur naturelle du ventre leur fe-

ra plus de bien, que tous les remedes qu'on pourroit appliquer.

Retabliſſement de l'épiploon.

Auſſi-tôt que l'inteſtin eſt placé l'on ſonge à racommoder l'épiploon quand il eſt auſſi dérangé : mais auparavant l'on regarde s'il eſt alteré ou corrompu ; ce qui arrive toûjours pour peu qu'il ait reſté au dehors. Il faut donc le lier & en ſéparer la portion alterée, avant que de le remettre ; & pour le faire avec méthode l'on prend du gros fil ciré ou du petit cordonnet I au bout duquel il y a une aiguille K droite & enfilée. L'on tire du corps un peu plus de l'épiploon que ce qu'il en eſt ſorti, afin de ne pas faire la ligature ſur ce qui eſt alteré : on lie enſuite cette membrane en faiſant deux ou trois tours du cordonnet autour d'une partie ſaine, la ſerrant mediocrement, de crainte qu'en la ſerrant trop on ne la coupât, ou qu'en la ſerrant trop peu les vaiſſeaux qui y ſont en grande quantité, ne verſaſſent du ſang dans la capacité du ventre. L'on paſſe l'aiguille à travers la propre ſubſtance de cet organe, afin que la ligature ne s'échape pas; puis on le coupe à un demi doigt de la ligature, laiſſant paſſer au dehors un bout du cordonnet, auſſi long que celui de la ſoye, pour le retirer quand l'eſcarre en eſt tombée. Enſuite l'on remet l'épiploon dans le ventre ; & afin qu'il puiſſe s'étendre ſur les boyaux, qui eſt ſa place naturelle, l'on remuë ou l'on ſecouë un peu le malade. Voilà la maniere d'en uſer à l'égard de l'épiploon enſeignée par nos prédeceſſeurs, & ſuivie juſqu'à preſent par les plus grands Praticiens : mais M. Mareſchal nous aſſure qu'il a remis pluſieurs fois l'épiploon ſorti en partie, ſans y faire ni de ligature ni d'extirpation, & qu'il n'en eſt point arrivé d'accidens. Sa grande pratique tant à l'Hôpital de la Charité de Paris, que dans la ville, & ſa haute réputation qui l'a élevé au premier degré de la Chirurgie, ne nous permettent pas de douter que ce qu'il avance ne ſoit vray ; c'eſt pourquoi le jeune Chirurgien ne peut pas manquer en l'imitant. Après avoir mis ordre à l'inteſtin & à l'épiploon, un ſerviteur tiendra de ſes deux mains les deux lévres de la playe de l'abdomen approchées l'une de l'autre, afin que ces organes ne reſſortent point, pendant que le Chirurgien ſe diſpoſera à faire la ſuture du ventre. Les Auteurs nous propoſent pluſieurs

Maniere de lier l'épiploon.

Pratique de M. Mareſchal premier Chirurgien.

manieres de la faire; Guidon veut que l'on couse d'un côté de la playe le peritoine avec les muscles, & que de l'autre on fasse ensorte que les muscles touchent au peritoine, parce qu'il prétend que le peritoine se rejoint mieux avec les muscles qu'avec lui-même; Albucrasis y employe la suture entortillée; Lanfranc approuve celle à laquelle de deux en deux points on fait un nœud; çelse ordonne que l'on prenne deux aiguilles courbes enfilées du même fil, que l'on les passe de dedans en dehors de la playe, & qu'ensuite les changeant de main l'on fasse autant de points que la playe le requiert. Il y en a d'autres qui conseillent la suture enchevillée ou emplumée; mais je me sers avec Galien de l'entrecoupée qui est la moins embarassante & la plus sure de toutes. Voicy comment il la faut faire.

Ce qu'il faut faire après que ces parties sont rengrees.

On aura deux grosses aiguilles courbes M, M, enfilées du même cordonnet N, qui vaut mieux que du fil parce qu'étant plus gros il ne coupe pas les lévres de la playe. On met un doigt indice dans cette playe afin de tenir le peritoine; les muscles, & la peau ensemble; puis de l'autre main on introduit une des aiguilles dans le ventre, en conduisant sa pointe sur le doigt indice, pour éviter de piquer l'épiploon ou les intestins: On perce de dedans en dehors un des bords de la playe assez avant, afin que la suture tienne mieux, & resiste au mouvement continuel du bas-ventre; & ayant tiré cette aiguille en dehors, l'on prend l'autre dont on perce l'autre bord de la playe de la même maniere, & avec la même précaution qu'au premier point, en observant que si l'on a pris la premiere aiguille de la main droite, pour passer le fil de droit à gauche, on doit passer la seconde de gauche à droit, de la main gauche. Si la playe est assez grande pour y faire deux, trois, ou quatre points; l'on r'enfile autant de fois les deux aiguilles d'un autre cordonnet, que l'on passe de même que le premier; l'on fait ensuite autant de nœuds qu'il y a de cordonnets, & on les fait doubles sur la lévre superieure en passant au premier point deux fois le cordonnet par la même anse; ce qu'on appelle le nœud du Chirurgien, parce qu'il tient mieux que les autres.

Le manuel de l'Operation.

Observation d'usage.

Quand on séra obligé de faire plusieurss points, on

les commencera par la partie inferieure de la playe : & ils doivent être plus proches les uns des autres au ventre qu'aux autres parties, à cause de son mouvement ; mais avant que de nouër les cordonnets, il faut placer une grosse tente de linge O, à la partie la plus basse de la playe, & attacher à la tête de cette tente un fil P, quoi qu'elle ait une tête Q, faite du même linge, de crainte qu'elle n'entre dans l'abdomen. Elle y est tres-nécessaire, tant parce qu'elle donne au sang extravasé, au pus, & aux autres matieres étrangeres moyen de sortir, qu'à cause qu'elle entretient une ouverture jusqu'à ce que l'intestin & l'épiploon étant gueris, l'on en puisse retirer les fils : elle doit être courte, afin de ne point pénetrer plus avant que le peritoine, & il faut que sa pointe soit éfilée, pour qu'elle ne blesse ni l'épiploon ni les intestins lorsqu'ils viennent à la fraper.

Comment on finit l'operation.

L'on couvre la playe, la tente, & les nœuds de la suture avec des plumaceaux plats R, R, couverts d'un digestif ou de quelque baume : l'on met ensuite un grand emplâtre astringent S, puis une compresse T, trempée dans du vin chaud, & par dessus, le bandage circulaire fait avec la serviette V, attachée au scapulaire X. Il est à propos de faire une embrocation sur toute la région du ventre avec l'huile rosat & l'eau de vie ; & si les premiers jours l'on y fait des fomentations émollientes & résolutives, l'on empêchera la tension & l'inflammation ; accidens qui accompagnent tres-frequemment ces sortes de playes.

Pansement de la playe après l'operation.

Quelques Auteurs veulent que l'on fasse à l'estomac une suture pareille à celle qui se pratique aux intestins ; ils prétendent qu'étant & plus épais & plus charnu que les intestins, il peut se reprendre plus aisément ; mais la prodigieuse quantité de nerfs dont il est uni, & les furieux symptômes que cause un estomac blessé, me feroient plûtôt craindre la mort qu'esperer une bonne issuë de cette méthode, d'autant plus que je voy beaucoup de difficulté, pour ne pas dire d'impossibilité à coudre l'estomac à cause de sa situation, & de ses mouvemens ordinaires de contraction & de dilatation : néanmoins comme il faut plûtôt essayer un remede douteux que d'abandonner le malade à un desastre certain, je crois que le Chirurgien

Suture peu praticable au ventricule.

doit faire tous ses efforts pour coudre cet organe, sur tout si la playe est dans un endroit où l'on puisse tenter la suture.

De tous les intestins les seuls jejunum & ileon peuvent être soumis aux sutures.

L'on trouve des Chirurgiens qui permettent de faire la suture des intestins blessez quand ce sont les gros, & qui la défendent quand ce sont les gresles; mais je voudrois qu'ils nous montrassent le moyen de coudre les gros boyaux, que l'on sçait être tellement attachez dans leur place, qu'ils ne sortent jamais par aucune playe: si ces Praticiens ne peuvent donc pas se dispenser d'admettre la suture des intestins, il faut qu'ils consentent qu'on la fasse plûtôt aux gresles & sur tout au *Jejunum* & à l'*Ileon*, puis qu'il n'y a que ces deux boyaux qui peuvent sortir hors du ventre.

La seule diéte ne suffira pas aux grandes plaies.

Il est d'autres gens qui ne veulent coudre ni les intestins gresles ni les gros, disant qu'une grande diéte est une voye plus assurée que la suture. Je conviens qu'après avoir fait la suture, un régime de vie fort sobre est encore nécessaire; mais si la playe est tant soit peu grande, le mouvement peristaltique & perpetuel des intestins récarteroit à tout moment les lévres de la playe si elles n'étoient arrêtées ensemble par une suture; ainsi la réünion ne s'en pourroit pas accomplir par la diéte seule. Il est pourtant vray que quand la playe est à un des gros intestins, il faut s'en tenir à ce seul moyen par l'impossibilité qu'il y a de leur appliquer une suture; & j'ay gueri plusieurs personnes à qui les gros intestins étant percez les matieres fécales sortoient par la playe, en ne leur faisant prendre les premiers jours que deux cuillerées de consommé & un jaune d'œufs.

Cure extraordinaire.

Ce qui est arrivé à un Soldat des Invalides est un fait trop singulier pour tenir lieu d'exemple dans la pratique, puis que c'est la nature seule qui l'a guéri, & que l'industrie du Chirurgien n'y a eu aucune part; elle s'est fait elle-même un égout par la playe du ventre, l'intestin blessé s'y étant attaché: il vuide tous les jours par cette ouverture les excremens qui sortent involontairement, ce qui l'oblige d'avoir continuellement à cet endroit une boëte de fer blanc pour les recevoir; il ne rend plus rien par l'anus, & ce qui sort par la playe n'a point de méchante odeur, parce que le pur chile n'en est pas encore tout à fait

ſéparé, & que les ſouphres groſſiers n'y ont ont pas eu le tems de ſe déveloper par la fermentation qui ſurvient aux excremens qui ſéjournent.

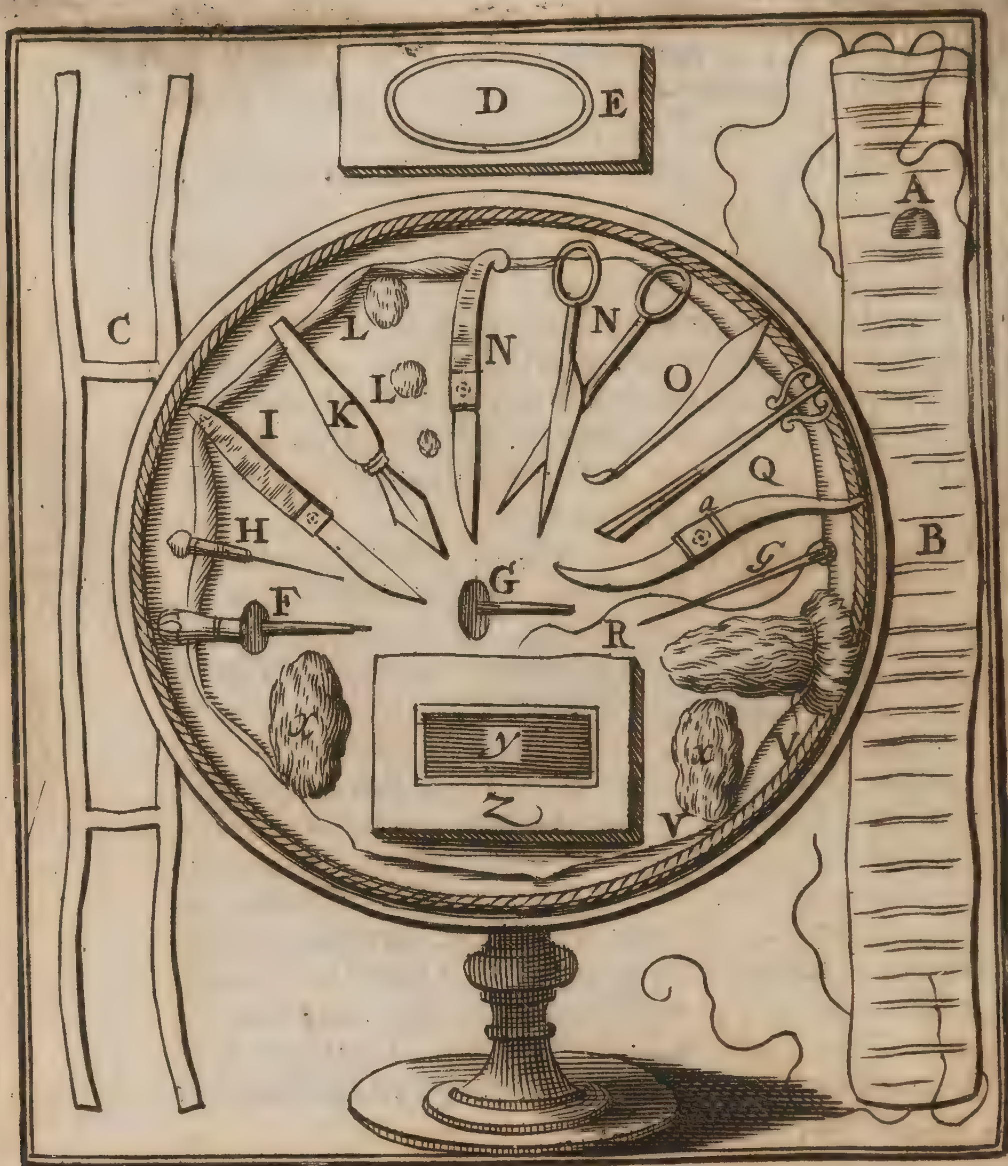
De l'uſage des lavemens.

Les Anciens défendent les lavemens aux playes des inteſtins, & il y a des Modernes qui les approuvent; ces derniers diſent que ces rémedes rafraichiſſent & ſervent de bain-marie pour calmer le mouvement du ſang & arrêter le progrès des ſymptômes. Ces deux ſentimens ſont aiſez à concilier, puis qu'ils ſont l'un & l'autre fondez en raiſon; il ne faut point donner de lavement quand ce ſont les gros boyaux qui ſont bleſſez, parce qu'il ſortiroit par la playe, & qu'ainſi il en empêcheroit la réünion : mais il en faut donner quand l'ouverture eſt aux menus boyaux, parce que les lavemens ne pouvant pas aller juſqu'au lieu de la playe, à cauſe de la valvule de cœcum, ils ne peuvent point cauſer de deſordre.

De la ſituation la plus avantageuſe du malade.

Pour finir ce que j'avois à vous demontrer ſur la Gaſtroraphie, il ne s'agit plus que de donner une ſituation au ſujet : la meilleure, c'eſt de le coucher ſur ſa playe, les autres parties contenuës dans le ventre appuyant ſur celles qui ſont bleſſées, les obligent de ſe tenir plus en repos, ce qui en hâte la cicatrice; de plus cette ſituation facilite la ſortie du pus, & des matieres épanchées dans le bas ventre; car quand même le malade ſeroit couché de quelque autre maniere, l'on doit en le panſant, après avoir ôté la tente, le faire pancher ſur l'ouverture, pour évacuer ce qui peut être contenu dans la capacité. Quand les fils ſont tombez, & qu'il n'y a plus qu'à laiſſer reboucher la playe, l'on diminuë tous les jours la groſſeur & la longueur de la tente, & pour lors l'on fait coucher le malade ſur le côté ſain.

X. FIGURE. DE L'EXOMPHALE.



Etymologie d'exomphale.

L'*Exomphale* comprend toutes les tumeurs qui arrivent au nombril : ce mot est derivé de *ex* ou *extra* qui signifie dehors, & *d'exomphalos* qui veut dire ombilic, d'autant que cette maladie est une élevation de l'ombilic qui se pousse en dehors plus qu'il ne doit.

L'exomphale qui convient à toute élevation de l'ombilic, se reduit sous deux genres differens dont l'un est des tumeurs qui se forment de parties, & l'au-

tre reſulte d'un amas d'humeurs; & ces ſortes de maladies reçoivent differens noms par rapport à la difference des parties ou des humeurs qui les cauſent.

Differences de cette maladie.

Celles qui ſe font de parties, ſont de trois eſpeces; l'une qu'on appelle *Enteromphale*, c'eſt quand l'inteſtin ſort; l'autre *Epiplomphale* qui ſe produit de l'épiploon; & la troiſiéme *Entero-épiplomphale*, à laquelle l'inteſtin & l'épiploon concourent en même tems.

Quatre eſpeces d'exomphales faites d'humeurs.

Celles qui ſont faites par des humeurs, ſe ſubdiviſent en quatre eſpeces; la premiere appellée *hidromphale*, eſt cauſée par de l'eau; la ſeconde par des vents, on la nomme *pneumatomphale*; la *ſarcomphale* qui paſſe pour la troiſiéme n'eſt qu'une chair endurcie; & la quatriéme, c'eſt-à-dire la *varicomphale*, conſiſte dans la dilatation ou la rupture de quelques vaiſſeaux.

Autre eſpece d'exomphale.

Aux deux premieres ſortes *d'Exomphales* en general l'on en ajoute une troiſiéme, qui eſt compoſée de l'une & de l'autre, ſçavoir de parties & d'humeurs enſemble. Quand c'eſt l'inteſtin & de l'eau qui font la tumeur, on la nomme *Entero-hydromphale*: & lorſque c'eſt l'épiploon & de la chair, on l'appelle *Epiploſarcomphale*, & ainſi des autres,

Ce mal arrive par la dilatation du peritoine ou par la rupture de cette membrane, ſur tout au droit de l'ombilic.

Tous nos Anciens nous diſent que ces tumeurs ſe font ou par dilatation, ou par rupture, dépendamment de cauſe interne ou de cauſe externe; mais quelques Modernes ne conviennent pas de la rupture, prétendant qu'elles ſe font toutes par la ſeule dilatation du peritoine qui ſelon eux peut s'étendre & prêter autant qu'il le faut pour former ces tumeurs quelque groſſes qu'elles ſoient, puis qu'il ſe dilate encore davantage aux hydropiques.

Ces divers ſentimens meritent une diſcuſſion particuliere: cependant je ne reconnois qu'une cauſe des exomphales, ſçavoir la rupture, j'entens des exomphales de parties; car la dilatation que les Anciens & quelques nouveaux admettent me paroît impoſſible à l'endroit de l'ombilic, qui n'étant qu'un nœud fait en cette partie après la ligature du cordon, ne peut non plus avoir la liberté de s'allonger qu'une cicatrice de quelque playe de la peau: & pour convenir de ce que je dis, il n'y a qu'à remarquer que le nombril eſt formé par la réünion des vaiſſeaux ombilicaux, qui aprés la naiſſance ſe retreciſſent, & en ſe deſſéchant

degenerent en ligamens, & qu'il entre dans ſa compoſition pluſieurs vaiſſeaux du péritoine, & quelques aponévroſes, le tout enſemble tellement mêlé & entrelacé qu'il ne paroît qu'un même corps continu incapable de s'allonger en aucune maniere.

L'experience le prouve.

J'avouë que le peritoine peut prêter dans toute ſon étenduë, mais non pas dans l'ombilic; & j'oſe dire que j'ay l'experience de mon côté, puis que j'ay ouvert pluſieurs de ces tumeurs, & à des hommes vivans & à des corps morts, où je n'ay jamais pû remarquer que le peritoine les tapiſſaſt interieurement, ainſi qu'il auroit dû faire ſi elles s'étoient produites par ſa ſimple dilatation. Après avoir coupé la peau je ne trouvois plus de membrane, & mettant mon doigt dans l'ouverture qui étoit au nombril, il entroit dans la capacité de l'abdomen ſans aucune reſiſtance; ce qui m'a confirmé dans l'opinion où je perſiſte, que la rupture ſeule fait les Exomphales.

Diſtinction à faire des hernies du nombril & des bourſes

Il faut diſtinguer les hernies du nombril d'avec celles du ſcrotum; car le peritoine ſe prolongeant vers les aines pour conduire les vaiſſeaux ſpermatiques juſqu'aux teſticules, l'épiploon ou les inteſtins ont beaucoup de diſpoſition à ſe gliſſer le long de ces productions, & à tomber juſque dans le ſcrotum, ſans rompre le peritoine; mais il n'en eſt pas de même de l'ombilic qui n'étant pas ſuſceptible d'une pareille diſtenſion ne peut donner paſſage à aucune partie qu'auparavant il ne ſe ſoit rompu, & que toutes ſes parties ſe deſuniſſant ne permettent à l'épiploon ou aux inteſtins de ſortir.

Cauſes de l'exomphale.

Ceux qui croyent que les Exomphales ſe peuvent faire par la dilatation de l'ombilic, en attribuent la cauſe à quelque humeur qui l'abreuve ſans ceſſe. Mais s'il étoit vray que cela ſe fit ainſi, ces tumeurs auroient un très-petit commencement, & augmenteroient par degrez; au lieu qu'elles ſe font ordinairement tout d'un coup, ce qui arrive lorſque par quelque grand effort le nœud du nombril s'eſt rompu & ſeparé. Mon opinion eſt encore prouvée de ce que les femmes y ſont beaucoup plus ſujettes que les hommes, à raiſon des efforts & des douleurs qui s'excitant dans des accouchemens laborieux rompent ſouvent l'ombilic pour augmenter davantage la capacité

du

au ventre qui ſur la fin de la groſſeſſe eſt dans une extenſion à ne pouvoir s'accroître au de-là ſans la rupture de cette partie.

Toutes les Exomphales ne ſont pas d'un égal volume ; il y en a d'auſſi petites qu'un œuf, on en voit de moyennes, groſſes comme le poing, & l'on en obſerve quelquefois de plus groſſes que la forme d'un chapeau : mais ces differentes groſſeurs n'empêchent pas qu'elles ne procédent toutes de fracture & de diviſion, puiſqu'elles ſe forment ſubitement, & qu'elles ſont proportionnées aux efforts plus ou moins violens qui écartent plus ou moins l'une de l'autre les extremitez de l'ombilic caſſé ou rompu. Ces tumeurs ſont de differentes groſſeurs.

Chaque Exomphale a des ſignes particuliers qui la font reconnoître, & dont le Chirurgien doit être parfaitement inſtruit pour en porter ſon jugement, & pour remedier à chacune ſelon ſon eſpece.

L'Enteromphale fait une tumeur tenduë & aſſez dure qui groſſit quand l'haleine eſt retenuë, parce que le diaphragme preſſant ſur les inteſtins, les oblige de s'échapper vers l'endroit qui céde le plus, c'eſt-à-dire du côté de la tumeur : elle eſt plus étroite à ſa baſe, elle diminuë lorſqu'on la preſſe avec la main, & on entend un petit bruit cauſé par le gargouillement que les inteſtins font en rentrant dans le ventre. Signes de ces maux. De l'Enteromphale.

L'Epiplomphale ne change point la couleur de la peau, la tumeur eſt indolente plus molle & plus grande d'un côté que de l'autre, ayant une baſe plus large ; & lorſqu'on la comprime pour la réduire, la partie rentre ſans faire aucun bruit. 2. De l'Epiplomphale.

L'enteroepiplomphale a des ſignes communs à l'une & à l'autre de ces deux eſpeces dont je viens de vous parler : la tumeur en eſt plus groſſe, plus douloureuſe & plus inégale, & ſi après avoir repouſſé l'inteſtin il reſte encore quelque choſe dans le ſac, l'on eſt aſſuré que l'épiploon formoit une partie de la tumeur. 3. De l'Enteroepiplomphale.

L'Hydromphale ſe diſtingue des autres tumeurs du nombril, en ce qu'elle eſt molle & néanmoins peu obéïſſante au toucher, qu'elle ne diminuë ni n'augmente en la comprimant, & que lorſqu'on la regarde à travers la lumiere, on la trouve tranſparente. Caracteres de l'Hydromphale.

La Pneumatomphale eſt une tumeur molle qui céde promptement aux doigts, & qui revient dans les mê- De la Pneumatomphale.

mes bornes aussi-tôt que la compression cesse : quand elle est libre, elle paroît toûjours de même figure & de même grosseur, en quelque situation que le malade se mette ; & si l'on frappe dessus, elle résonne comme un balon gonflé de vents renfermez.

de la Sarcomphale.

La Sarcomphale fait une tumeur dure qui n'obéït point aux doigts, quand on la touche ; elle augmente peu-à-peu à mesure que grossit la chair qui la forme. Il y a des espèces de sarcomphale doulouteuses ; & il y en a d'insensibles ; & quelque effort que l'on fasse pour faire rentrer les unes ou les autres, on n'y peut pas réüssir, parce que ce sont des sur-croissances de chair attachée au nombril.

De la Varicomphale.

La Varicomphale forme une tumeur inégale & variqueuse, dont la couleur est brune & livide, à cause du sang croupi qu'elle contient ; & quand elle est faite par la dilatation ou par la rupture des arteres, l'on y sent un battement comme aux anévrismes.

Du prognostic de ces maux.

Par la connoissance de tous ces signes le Chirurgien fera son prognostic, considerant toutes les Exomphales comme des maladies dangereuses par les accidens qui les accompagnent & par ceux qui peuvent y survenir ; car à celles qui sont faites de parties, il arrive quelquefois des étranglemens qui causent la mort ; & à celles qui proviennent d'humeurs, il faut presque toûjours une Operation pour les guerir : de maniere que tous ceux qui sont affligez de ces sortes de maux ont leur vie en risque, à moins qu'un Chirurgien éclairé n'y remedie ; & voici comment il s'y doit prendre.

Cure de l'Exomphale.

Quand une Exomphale est faite par l'intestin ou par l'épiploon, ou bien par tous les deux ensemble, l'on doit repousser au plûtôt ces parties dans l'abdomen : pour y réüssir il faut que le malade couché sur le dos & ayant les genoux hauts, reste un peu de tems sans respirer ni crier, pendant que le Chirurgien comprimant doucemant la tumeur fera rentrer les parties les unes après les autres : commençant par l'intestin qui étant situé sous l'épiploon, doit être replacé le premier. Il connoîtra que cette réduction sera achevée, par la diminution de la tumeur, & par le bruit que ce viscere aura fait en rentrant ; ensuite de quoi on pressera l'épiploon pour l'obliger de se remettre en sa

place, ne précipitant rien dans ces reductions de crainte de meurtrir les parties, qu'il jugera être toutes rentrées lors qu'il verra le ſac tout à fait vuide.

Si ces parties ſont tellement tenduës que par le ſeul ſecours des mains le Chirurgien ne puiſſe pas les rétablir, il faut qu'il reconnoiſſe quels obſtacles s'opposent à ſon deſſein afin de les ſurmonter : j'en trouve deux; l'un eſt lorſque l'inteſtin eſt rempli d'excremens ou de vents, & l'autre quand le trou par où il eſt ſorti eſt trop reſſerré. Dans ces cas il faut avoir recours aux remedes dont les plus convenables ſont les carminatifs pour diſſiper les vents, & les émoliens pour relâcher l'endroit qui fait l'étranglement. On fera une embrocation ſur la partie avec de l'huile de lis bien chaude, ou avec l'onguent d'althæa, & on y mettra un cataplaſme ; fait avec toutes les herbes adouciſſantes & humectantes deſquelles on pourra faire boire la décoction ; ou la donner en lavemens, & même préparer un demi bain pour y mettre le malade.

Obſtacles qui ſe preſentent à l'operation.

Moyens de les ſurmonter.

Ces parties étant ramollies, le Chirurgien fera une nouvelle tentative pour les réduire ; la facilité avec laquelle on y réüſſit d'ordinaire cette ſeconde fois perſuade qu'on ne doit pas négliger l'uſage de tels médicamens. Il s'agit après cela d'empêcher que ce qu'on a fait rentrer ne reſſorte ; car juſque-là l'on n'a executé que la moitié de l'operation qui conſiſte en deux points ; l'un de remettre les parties dans leur lieu, & l'autre de les y tenir étant réduites.

Cette ſeconde partie de l'operation s'obtient par un bon bandage circulaire fait exprès & proportionné à la groſſeur de la perſonne ; la bande doit avoir ſept ou huit doigts de large, & être faite d'une toile forte & en pluſieurs doubles : il faut qu'elle ait dans ſon milieu une élevation B en forme de demi-boule ou de champignon, qui ſoit poſée directement ſur le nombril, afin qu'en empliſſant la cavité on ôte aux parties l'occaſion de reſſortir ; ce bandage doit être ſoutenu par un ſcapulaire, ou par des bretelles C faites d'un ruban de fil blanc, & telles qu'en ont pour ſoutenir leur culote ceux qui ont le ventre trop gros. Avant que de mettre le bandage, il y faut appliquer l'emplâtre D *contra rupturam*, dont on ſe ſert aux hernies, & par deſſus lequel l'on mettra une grande compreſ-

Comment on doit rendre l'operation fructueuſe.

Du bandage qu'il faut faire pour cela.

se E trempée dans du vin chaud où l'on aura fait bouillir diverses sortes de remedes astringens.

Je vous ay dit que les Exomphales faites d'humeurs étoient de quatre especes, que les eaux, les vents & le sang en formoient chacune une espece, & qu'on y raportoit pour une quatriéme celle qui résultoit de chairs : elles demandent toutes quatre pour leur traitement autant de manieres differentes ; & souvent les remédes ne faisant que blanchir, elles ont besoin de la main du Chirurgien pour être gueries.

Medicamens pour l'Hydromphale.

L'Hydromphale se peut dissiper par des remédes résolutifs, principalement quand elle est petite ; on doit donc mettre sur cette tumeur une éponge imbibée d'un vin dans lequel on aura fait bouillir les semences de cumin & de lupins, les fleurs de camomille, de sureau & de roses, l'écorce de grenades, les bayes de laurier & le sel commun : & si malgré ces médicamens ou d'autres dont on se sera servi, la tumeur grossit, & fait connoître qu'il n'y a point de guerison à esperer par la voye de la résolution, il faudra se disposer à faire une ponction dans le milieu de l'ombilic, en cette maniere. L'on a un instrument F, long de trois doigts, & aussi menu qu'un petit tuyau de plume, emmanché par le bout, & pointu triangulairement par l'autre pour pouvoir percer la peau ; on le passe dans une canule d'argent G, fort mince, dont la cavité est proportionnée à la grosseur de cet instrument, qu'on plonge dans le milieu de la tumeur ; puis l'on pousse la canule un peu fortement pour la faire entrer dans l'ouverture, & ayant retiré l'instrument qui remplissoit la canule, l'on voit sortir l'eau qu'on laisse couler jusqu'à la quantité que la maladie ou les forces du malade peuvent permettre. La canule qui restera dans la playe sera bouchée avec une petite tente faite comme un focet, laquelle on ôte autant de fois que l'on veut tirer de l'eau.

Maniere de piquer l'ombilic.

Difference de l'instrument qu'on y employe d'avec le trocart.

Cet instrument se peut appeller un trocar, vû qu'il ressemble assez à celui que quelques Modernes prétendent avoir inventé pour percer le ventre des hydropiques ; & il n'en differe, qu'en ce que celui-ci ne fait que le trou pour l'introduction d'une canule, & que l'autre étant ouvert selon sa longueur comme un tuyau fait en même tems l'office de poinçon & de canule.

Ils ont l'un & l'autre leurs utilités ; celui des Modernes est à la verité fort commode pour les ponctions de l'abdomen, mais il ne conviendroit pas à celles de l'ombilic ; parce qu'ici n'y ayant que la peau, si on en retiroit l'instrument, & qu'il n'y restât pas une canule, on ne seroit pas maître d'empêcher que les eaux ne sortissent continuellement.

Traitement de la Pneumatomphale par les remedes.

La Pneumatomphale se guerit par le moyen des remédes carminatifs qu'on applique dessus ; ils ont la vertu de dissiper les vents en atténuant, incisant & discutant par leurs particules pénétrantes & tranchantes les matieres visqueuses & vaporeuses qui entretiennent le mal ; c'est pourquoi l'on se servira de la ruë, du romarin, du laurier, de l'absinthe, de l'anis, de la graine de cumin, des fleurs de roses, de camomille, de melilot, du sel de tartre ou du sel ammoniac, &c. dont on fera des fomentations ou des cataplasmes, selon qu'on le jugera à propos. Si aprés l'usage de ces remédes, la tension subsistoit aussi forte qu'auparavant, on auroit recours à une operation qui ne consiste qu'à prendre une grosse aiguille H, qui aura un petit manche, de même que celles avec lesquelles on abat les cataractes, & avec la pointe de cette aiguille on feroit à la tumeur plusieurs ponctions par où les vents s'échaperoient, comme ils font lors que l'on pique une vessie enflée qui s'affaisse incontinent : & si tous les vents ne sont pas sortis par ces petites ouvertures, l'on reprendra l'usage des remedes précédens qui dissiperont le reste.

Pratique pour la Sarcomphale.

La Sarcomphale est trés-difficile à guerir ; & avant que de l'entreprendre on doit examiner si elle est traitable ou non. Celle qui se peut traiter, c'est-à-dire celle où il y a esperance d'un heureux succés, est presque sans douleur ; la tumeur en est égale, un peu vacillante, & médiocrement dure ; il faut à celle-là faire une incision en long sur la tumeur avec ce bistouty I, afin de découvrir la chair qui la forme, & dont on coupera toutes les adhérences qu'elle a avec les parties voisines, pour l'emporter toute entiere. Mais comme en séparant & en dissequant cette chair, l'on est obligé de trancher les vaisseaux qui la nourissoient, ce qui donne du sang quand ils sont gros ; on doit se servir alors de l'eau stiptique ou de la poudre vitriolée

pour l'arrêter. La playe sera pansée dans les premiers jours avec un digestif doux pour procurer la supuration, & ensuite avec un mondificatif aiguisé pour manger & consumer les petites racines de cette excroissance charnuë : on procedera enfin à la cicatrice, comme dans les autres playes. Mais si la sarcomphale étoit intraitable, c'est-à-dire qu'elle tînt de la nature du cancer, ce que l'on connoîtroit par son extrême adherence, par l'inquiétude du malade, par les douleurs sourdes qu'il sentiroit, & par la nature variqueuse de la tumeur ; il seroit dangereux d'y toucher : néanmoins s'il y a quelque moyen de la guerir, c'est par l'operation susdite. Je ne conseillerois pourtant point à un Chirurgien de l'entreprendre, qu'aprés avoir exposé aux parens les suites fâcheuses qui en peuvent arriver.

De la Sarcomphale incurable.

La Varicomphale étant causée par la rupture ou par la dilatation de quelques vaisseaux artériels ou véneux, si la tumeur est petite, il faut essayer de la dissiper par un reméde astringent fait avec du bol d'armenie, du sang-dragon, de la terre sigillée, & de la folle farine, incorporez dans du blanc d'œuf ; on l'appliquera sur la partie, & on l'y tiendra par un bandage un peu serré : si elle est grosse, & que l'on n'ait point d'esperance de la guerir par les médicamens, il faut l'ouvrir de toute sa longueur avec ce scapel K, en vuider le sang, & mettre des boutons de vitriol L, L, L, sur les ouvertures des vaisseaux, comme on fait aux anévrismes. On en laisse dans la suite tomber les escarres d'eux-mêmes, on fait revenir les chairs, & on en procure la cicatrice.

Remedes pour la Varicomphale

Operation pour ce même mal.

Avant que de faire aucune des operations que demandent ces quatre sortes d'Exomphales faites d'humeurs, on ne manquera pas d'y preparer les malades par les remédes généraux, comme la saignée & la purgation ; & de leur prescrire, quand on aura operé, un regime de vivre convenable à leurs maladies, moyennant quoi l'on en obtiendra la guerison. Mais outre toutes ces especes d'operations que je viens de vous faire voir, il est encore des occasions où il en faut faire de plus grandes, comme lorsque l'intestin sorti ne peut se replacer ; ce qui met le malade en un si grand danger qu'il periroit indubitablement si l'on ne lui faisoit au plûtôt rentrer ce conduit.

Préparation du sujet.

Il arrive donc souvent à ceux qui ont des exom-

phales d'inteſtins, qu'en négligeant de porter un bandage, ces parties ſe gonflent de vents, s'empliſſent de matieres; & qu'alors ne pouvant plus retourner par le même trou par où elles ſont ſorties, elles excitent des douleurs inſupportables, & des vomiſſemens qui durent autant que les inteſtins reſtent hors de la capacité de l'abdomen. Auſſi quand on n'a pas pû les faire rentrer par les moyens que je vous ay expoſez cidevant, on y pourvoira comme un bubonocele, ſçavoir en faiſant une inciſion ſur la tumeur, avec le biſtouri M, prenant bien garde de ne couper que la peau, & de ne point bleſſer les inteſtins qui ſont immédiatement deſſous. Lorſque l'on a un peu fendu la peau, l'on coule dans la playe par le ſecours d'une ſonde creuſe la pointe des ciſeaux N, avec laquelle on ouvre le reſte de la tumeur; & s'il y avoit une poche ou des brides qui embaraſſaſſent, on les couperoit avec ce déchauſſoir emmanché O, puis l'inteſtin étant découvert, l'on en tireroit au dehors plus qu'il n'en feroit ſorti, afin de donner une plus grande étenduë aux matieres qu'il renferme; enſuite on fait entrer la ſonde creuſe Q, dans la capacité, & la tenant de la main gauche on l'éléve en dehors, & dans ſa canelure on introduit de la main droite la pointe d'un biſtouri courbe *a*, avec lequel on coupe ce qui fait l'étranglement. Enfin l'ouverture étant ſuffiſante, l'on fait rentrer les inteſtins en les pouſſant doucement dans le ventre, & obſervant d'y rengager les premiers ceux qui ſont ſortis les derniers: ſi l'on trouve une partie de l'épiploon dans la tumeur, après avoir réduit les inteſtins, on la lie d'un double fil R, au bout duquel il y a une aiguille droite *g*; & avant que de faire l'extirpation, on laiſſe paſſer un grand bout de fil par la playe pour le retirer quand la nature l'aura ſéparé elle-même. Il faudra fourrer dans la playe un gros tampon T de charpie attaché à un long fil V, pour le pouvoir retirer en cas qu'il tombât dans le vuide du ventre. On obſervera que les fils de l'épiploon & du tampon ſoient de differentes couleurs; afin que ſi par malheur le tampon étoit entré & que l'on voulût le retirer, l'on ne riſquât point de ſe tromper, en amenant le fil avec lequel on auroit lié l'épiploon. L'on garnira la playe de plumaceaux X, X, que l'on cou-

Operation plus conſiderable pour remédier à certains accidens.

Obſervation pour le panſement.

vrira de l'emplatre Y & de la compresse Z, pour appliquer le bandage de la même maniere que je vous l'ay montré dans la Gastroraphie.

Danger de cette operation.

Vous jugez bien que cette operation est tres-perilleuse & presque toûjours mortelle, parce que l'on est obligé de couper les aponévroses qui entourent le trou du nombril; je l'ay fait cependant une fois avec un succès heureux. Le malade sentoit des douleurs si cruelles qu'il souhaittoit la mort à tous momens; mais aussi-tôt que les boyaux furent remis, il ne se plaignit plus, & il guerit parfaitement bien. Je l'ai fait encore deux autres fois, mais à la verité les malades en sont morts. Il est certain aussi que de cette operation il en perit plus qu'il n'en réchappe; c'est pourquoi ceux qui ont de ces exomphales doivent plûtôt se passer de chemise que de bandage.

Méthodes cruelles des Anciens.

Il semble que les Anciens ayent pris plaisir à inventer pour les Exomphales differentes sortes d'operations toutes plus cruelles les unes que les autres. Quelques-uns veulent qu'on serre l'exomphale entre deux morceaux de bois jusqu'à ce qu'elle soit tombée en mortification: & plusieurs ordonnent de passer au travers de la tumeur un double fil, dont ils font faire quatre chefs pour en lier deux d'un côté de la poche & deux de l'autre, les resserrant tous les jours jusqu'à ce que cette tumeur soit séparée du corps. Il y en a qui demandent qu'après avoir passé deux aiguilles à travers l'exomphale on fasse une petite incision circulaire à la peau, afin que la ficelle avec laquelle on serrera la tumeur, la puisse couper plus promptement. Je ne croy pas que ceux qui nous ont laissé par écrit de telles operations ayent été assez hardis pour les pratiquer; je ne les ay jamais vû faire, & ne m'arrêteray point à vous les démontrer, parce que je suis assuré qu'elles vous inspireroient plus d'horreur & de mépris pour l'ancienne Chirurgie, qu'elles ne vous instruiroient ou ne contenteroient votre curiosité.

DE LA HERNIE VENTRALE.

Differences des Hernies

TOutes les tumeurs qui sont causées par la sortie de l'épiploon & des intestins s'appellent du nom général de hernies, & elles ont des noms particuliers

suivant les endroits où elles se font. Lorsque ces parties sortent à l'ombilic on les nomme des *Exomphales*, quand elles font une grosseur dans l'aine on les appelle des *Bubonoceles*, lorsqu'elles descendent jusque dans le scrotum, elles ont le nom d'*Oscheoceles* ; ces deux derniers mots étant dérivez de *bubon* & d'*oscheon* dont l'un signifie l'aine, & l'autre le scrotum, & de *cele* descente ; & quand ces mêmes organes trouvent moyen de s'échaper dans quelque autre endroit de l'abdomen, ce sont des *Hernies ventrales*.

La cause de ces sortes de hernies est une rupture qui se fait au peritoine, car il n'est pas vray-semblable qu'elles se puissent faire par la simple dilatation de cette envelope qui adhere trop aux muscles & aux aponévroses qu'elle touche, pour s'étendre autant qu'il faudroit afin de former de si grosses tumeurs ; c'est donc toûjours un déchirement qui ne surviendra que par quelque effort tres-rude, & qu'aux endroits où il y aura eu abcés ou playe qui n'ayant pas été bien cicatrisée laissera le peritoine sujet à se déchirer ou à se r'ouvrir. Causes de ces maux.

Les signes qui font connoître ces hernies sont qu'elles succédent toûjours à la violence de quelque effort ; qu'elles se font tout d'un coup, qu'elles rentrent pour peu qu'on les comprime, & qu'étant rentrées il ne reste plus de tumeur à l'endroit où elle étoit. Leurs signes.

Pour guerir ces especes de ruptures, il faudroit faire ensorte d'approcher l'une de l'autre les deux lévres de cette playe du peritoine, & de les tenir unies afin qu'elles puissent se rejoindre & se reprendre ensemble : mais je ne vois rien de plus difficile, & les moyens que Celse propose pour y parvenir me paroissent trop rigoureux pour vous conseiller de les mettre en pratique. Il dit qu'il faut lier la poche avec un double fil passé à travers la base de la tumeur, & qu'en la serrant fortement on approchera les lévres de la playe du péritoine : ou que l'on peut faire deux incisions en forme de croissant qui soient opposées l'une à l'autre & qui se joignent par leurs pointes, afin d'emporter le milieu qu'elles comprendront, & qui étant plus long que large aura la figure d'une feuille de laurier ; il ordonne ensuite de faire à cette playe une suture pareille à celle que l'on fait dans la Gastroraphie. Ou- De la cure. Moyens prescrits par Celse.

Inconveniens de cet usage. tre la cruauté de la premiere de ces deux operations c'eſt qu'elles manquent tres-ſouvent : car on n'eſt pas certain de rejoindre la playe du péritoine, en faiſant tomber en mortification toute la tumeur par la ligature, vû que cette ligature ne peut ſerrer que la peau & les muſcles, & nullement l'autre envelope, & l'on ne pourroit pas s'aſſurer de réüſſir mieux par l'inciſion, d'autant que les hernies ventrales ſuccedant toûjours aux playes du péritoine mal cicatriſées, il y auroit de la témerité de l'ouvrir une ſeconde fois, & d'entreprendre de le guerir de cette nouvelle playe, le Chirurgien n'ayant pû obtenir une cure parfaite de l'ancienne.

Palliation de ces maladies. Ce ſeroit donc être indiſcret que de propoſer ou de promettre la cure radicale de ces hernies ; il faut ſe contenter de la palliative, & chercher des moyens de rendre cette incommodité ſupportable. Pour cet effet on ſe ſervira d'un bon bandage fait en forme de ceinture, qui tenant les parties ſujetes empêchera que la tumeur n'augmente, qui eſt tout ce qu'on doit prétendre d'operer pour le ſoulagement du malade.

XI. Figure. POUR LA PARACENTHESE.



QUelques Auteurs donnent le nom de Paracenthese à toutes les operations qui se font soit avec la lancette, soit avec l'aiguille, en quelque partie du corps que ce puisse être; ils n'en exceptent pas même l'operation qu'on fait à l'œil pour abatre une cataracte, se fondant en cela sur l'étimologie de ce nom qui vient de *para* qui signifie au de-là, & de *Kentein* percer ou piquer : beaucoup d'autres ne lui donnent pas une si grande étenduë, n'appellant paracen-

Restriction de la signification du mot de la Paracenthese.

theſe que les ouvertures qu'on fait à la tête, à la poitrine, au ventre, & au ſcrotum, pour en tirer les eaux qui y ſont contenuës ; & enfin la plupart bornent la paracentheſe à la ſeule operation pratiquée au ventre des hydropiques. Nous ſerons du nombre de ces derniers, parce qu'il n'y a point d'operation qui n'ait ſon nom particulier, & que celles qui s'executent ſur ces quatre parties pour en faire ſortir les eaux s'accompliſſent de differente maniere : ainſi nous n'appellons paracentheſe que celle que l'hydropiſie du ventre demande, & c'eſt celle-là que je vais vous démontrer.

Definition & cauſes de l'hydropiſie.

L'hydropiſie eſt regardée comme une tumeur contre nature ; en laquelle tout le corps ou quelqu'une de ſes parties eſt d'une enflure & d'une groſſeur démeſurée. L'on remarque que cette enflure peut être produite par trois differentes matieres ; ſçavoir par la pituite, par des vents, & par de l'eau. Celle qui eſt faite de pituite, ſe nomme anaſarque ou leucophlegmatie ; celle qui eſt cauſée par des vents, s'appelle timpanite ; & celle qui eſt formée par de l'eau, a le nom d'aſcite.

Ses divers noms.

Voilà les differences tirées de leurs matieres & décrites chez nos Anciens qui ont traité de cette maladie ; mais elles ne me paroiſſent pas bien établies parce que ce mot d'hydropiſie étant dérivé de deux dictions grecques, *d'hydor* qui ſignifie eau, & de *piein* qui veut dire boire, il ſemble que ceux qui lui ont donné ce nom n'ont entendu parler que de celle qui eſt faite d'eau : ainſi l'anaſarque & la timpanite, dont l'une eſt faite par de la pituite, & l'autre par des vents, ſont des maladies particulieres qui ne devroient point être appellées des hydropiſies.

Etimologie de tous ſes noms.

L'Anaſarque eſt un accroiſſement & un bourſouflement univerſel de tout le corps, produit & entretenu par une pituite craſſe & cruë répanduë entre la peau & les chairs, ce qui rend toute la peau pâle ou blanchâtre. Anaſarque, eſt derivé de *ana*, deſſus, & *ſarx* chair, comme pour ſignifier, une humeur extravaſée ſur les chairs. On l'appelle encore leucophlegmatie, ce mot vient de *leucos* blanc, & de *phlegma* pituite, parce qu'elle eſt faite d'une pituite blanche. Cette maladie eſt facile à diſtinguer, le viſage eſt tellement bouffi que l'on a même de la peine à ouvrir les yeux ;

Signes de l'Anaſarque.

la couleur de la peau est jaunâtre ou blanche, & si molle que si l'on y appuye du doigt en quelque endroit le vestige y demeure, & la partie enfoncée ne se releve qu'après quelque tems. Ceux qui croyoient que le foye étoit le premier ministre de la sanguification, l'ont tous accusé d'être l'auteur de cette maladie ; ils disoient que ce viscere au lieu d'executer selon les régles les fonctions ausquelles il étoit destiné ; sçavoir de former un sang bon & louable, propre à nourir toutes les parties, il ne leur envoyoit pour lors qu'un sang pituiteux & phlegmatique qui ne faisoit que les boursoufler & les engourdir, au lieu de les vivifier & de les substenter. Mais aujourd'huy on lui rend justice, & l'on trouve d'autres causes de cette maladie sur lesquelles je ne m'étendray point non plus que sur sa cure, qui ne consistant qu'en des remedes généraux, sans avoir besoin d'operation Chirurgicale pour être guerie, doît être traitée par un habile Medecin.

Sa cause selon les Anciens.

La cure en est dans les seuls remedes generaux.

La tympanite est une grande enflure du ventre causée par des vents renfermez dans sa capacité; l'on donne le nom de tympanite à cette maladie, parce que la peau du ventre y est tenduë comme celle d'un tambour. Hypocrate l'appelle hydropise séche, à cause qu'elle est faite de vents, à la difference de l'anasarque & de l'ascite, qu'il nomme hydropisies humides, comme résultant de pituite & d'eau. Les signes qui la font reconnoître sont que le ventre n'est point si pesant que dans l'ascite, qu'en le pressant des doigts, on n'y peut laisser aucune marque, qu'on le voit clair & transparent, & qu'en frapant dessus il résonne comme un tambour. Le foye à qui l'on s'en prenoit autrefois de ces sortes de maladies, n'y a aucune part; c'est pourquoi il en faut chercher la cause ailleurs, & on la trouvera dans l'estomac & les intestins, lors qu'ils ne peuvent pas exactement accomplir la dissolution des alimens.

D'où vient la Tympanite.

Je ne vous raporteray point ici tous les remedes, dont on doit se servir contre les indigestions, & par conséquent contre les dispositions à la tympanite; la Medecine nous en fournit une infinité, je ne vous en diray qu'un que l'on appelle le *Rossolis du Roy*, parce que sa Majesté en a usé pendant un tems considera-

Preparation du Rossolis du Roi.

ble , & s'en eſt très-bien trouvée. Il ſe fait de cette maniere : l'on prend une pinte d'eau de vie faite avec du vin d'Eſpagne dans laquelle l'on met infuſer pendant trois ſemaines des ſemences d'anis, de fenouil, d'anet , de cheruy , de carottes , & de coriandre de chacune demie once ; l'on y ajoute après l'infuſion une demie livre de ſucre candy diſſout dans l'eau de camomile , & cuit en conſiſtance de julep, & l'on paſſe le tout par la chauſſe : on en prend une cueillerée le ſoir en ſe couchant. Ce remède eſt excellent contre les cruditez & les coliques d'eſtomac, car il diſſipe les matieres indigeſtes & les vents ; & il fortifie les organes de la nourriture.

Ses vertus.

Si par l'uſage des remedes tant généraux que particuliers les vents contenus dans la capacité de l'abdomen ne ſe diſſipoient point, l'on pourroit y faire quelques ponctions avec une aiguille, comme nous avons montré dans la pneumatomphale , & dans la gaſtroraphie : mais comme il y a ici plus d'épaiſſeur que dans les parties où l'on fait ces deux dernieres operations, & qu'y ayant la peau, les muſcles, & le peritoine à percer ; il arrive qu'en retirant l'aiguille, ces membranes & ces chairs recouvrent les ouvertures les unes des autres , empêchant ainſi les vents de ſortir; il faut alors recourir au Trocar A, & s'en ſervir de la façon que je vais vous montrer dans l'aſcite , car cet inſtrument étant cave dans toute ſa longueur , il donne moyen aux vapeurs de ſortir avec facilité. On ne le retire qu'après que le ventre eſt tout à fait affaiſſé ; car il n'y a aucun danger de vuider les vents tout d'un coup ; à la difference des eaux qu'il faut tirer à pluſieurs fois, parce que les fibres membraneuſes & muſculeuſes ayant accoutumé d'être fortement tenduës & appuyées par ces eaux , ne pourroient manquer tout à coup de ce ſoutien, ſans danger de cauſer une violente ſecouſſe à toute l'habitude , & de ſuſpendre le mouvemement du cœur & des autres principaux organes.

A Trocar.

Uſage du Trocar.

L'Aſcite eſt une tumeur ou une élévation extraordinaire du ventre, faite par une grande quantité d'eau renfermée dans cette region. Le nom d'aſcite que l'on a donné à cette maladie eſt dérivé *d'aſkos* qui ſignifie peau de bouc, parce que les eaux qui la produi-

Définition, etimologie,& diviſion de l'Aſcite.

sent sont rassemblées dans le ventre, de la même maniere qu'une liqueur l'est dans une peau de bouc où on l'a mise pour la transporter d'un lieu à un autre.

Toutes les fois qu'il y a des eaux épanchées ou amassées en quelque endroit, cela se nomme hydropisie, suivant l'étimologie que je vous en ay raportée. L'on en fait de deux sortes, sçavoir de générales & de particulieres ; les générales sont celles où l'eau est répanduë dans toute l'habitude du corps, & les particulieres sont celles où elle est ramassée dans quelque cavité. De ces dernieres il y en a plusieurs qui reçoivent differens noms, selon les parties qui sont remplies & inondées de cette lymphe : quand elle fait une tumeur à la tête sous le cuir chevelu, elle s'appelle hydrocephale ; lors qu'elle remplit la poitrine, elle a le nom de plévrocele ; si c'est dans le ventre qu'elle soit renfermée, on l'appelle ascite, & quand elle s'amasse dans le scrotum, on la nomme hydrocele. Mais quoi que toutes ces infirmitez soient de vrayes hydropisies, néanmoins nous n'appellons ordinairement hydropiques, que ceux à qui nous voyons le ventre plein d'eau ; & ce n'est qu'à ceux-là que convient l'operation de la paracenthese que je vais vous démontrer, après vous avoir fait connoître la nature de ces maladies autant qu'il faut qu'un Chirurgien en soit instruit pour sçavoir s'il doit en entreprendre le traitement & en esperer la guerison.

A quelle hydropisie la paracenthese convient.

Il n'y a point d'Auteurs qui ne se soient efforcez de trouver la cause de l'hydropisie ; les uns l'ont d'abord cherchée dans le foye, & les autres dans la ratte. Le nombre de ceux qui en accusoient le foie, étoit le plus grand, parce qu'étant prévenus qu'il fabriquoit le sang ils imputoient à un tel organe tous les déreglemens qui survenoient à cette humeur, & particulierement sa conversion en sérositez, qui regorgeant de la masse du sang & inondant quelque partie, faisoient tous les desordres qui accompagnent la maladie dont nous parlons. Ce qui les confirmoit extrêmement dans cette pensée, c'est qu'aprés avoir ouvert des corps morts hydropiques, ils en trouvoient le foye, dur, schirreux & alteré dans sa substance & dans sa couleur : il n'en falloit pas davantage pour leur persuader que ce parenchyme étoit la seule cause de l'hydropisie.

Ce mal a été attribué au vice du foye ou de la ratte.

Ceux qui prétendoient que la ratte contribuoit à faire le sang, & qui pour cette raison l'appelloient le vicaire du foye, croyoient être en droit de s'en prendre à elle des defauts qu'ils remarquoient dans la sanguification. La douleur que le malade sentoit dans la région de la ratte, la dureté & la pesanteur qu'il y raportoit, les obstructions qu'on y établissoit, & l'état enfin où on la trouvoit aprés la mort de l'hydropique, leur paroissoient des raisons assez fortes pour soutenir qu'elle pouvoit être une cause primitive de l'hydropisie, aussi bien que le foye; & c'étoit pour cela qu'ils nous ont ordonné de faire la paracenthese au côté gauche, quand on reconnoissoit que l'hydropisie étoit causée par le foye, & de percer au côté droit lors qu'on avoit des signes qu'elle provenoit de la ratte; choisissant un côté plûtôt que l'autre par les motifs que je vous dirai dans un moment.

Conseil des Anciens suivant cette theorie.

Je sçay qu'en ouvrant une personne morte d'hydropisie, on lui trouve le foye & la ratte tellement endurcis qu'on a quelquefois de la peine à les couper; mais l'état où ces parties sont pour lors, leur vient d'avoir nagé long-tems dans cette sérosité qui remplissoit le ventre, & qui semblable à de la saumure dans laquelle on mettroit tremper de la viande l'endurciroit avec le tems; ainsi ces schirres du foye & de la ratte ne doivent point être regardez comme cause de l'hydropisie, mais comme un accident qui la suit.

Le vice du foye & de la ratte est l'effet non la cause de l'hydropisie.

Les Auteurs qui ont rafiné sur les causes de l'hydropisie, nous disent qu'elles sont de deux sortes, dont les unes sont causes primitives & de soy, & les autres ne le sont que par simpatie avec les premieres, qui sont celles qu'ils font dépendre du foye ou de la ratte, & qu'ils prétendent ne consister que dans le propre défaut & le vice de l'une ou de l'autre de ces deux parties; au lieu que celles qui produisent le mal par simpatie resident ailleurs que dans le lieu où il se manifeste, comme dans les poulmons, dans l'estomac, dans les intestins, dans le mésentere, dans la vesicule du fiel, dans les reins, ou dans la matrice.

Distinction des causes primitives & des simpatiques de ce mal.

Sans nous arrêter davantage sur l'opinion des Anciens touchant les causes de l'hydropisie, je vous diray que je n'en reconnois qu'une légitime, c'est l'obstacle qui se fait à la séparation de la sérosité du sang

Sa veritable cause.

par les reins & par la veſſie; car quand on piſſe bien, on ne devient jamais hydropique ; & vous remarquerez toûjours que ceux qui le ſont devenus, n'urinent point autant qu'il avoient de coutume : c'eſt donc la ſuppreſſion totale ou en partie de l'urine qui fait cette maladie. Il s'agit de découvrir quels peuvent être les empêchemens qui ne permettent pas à l'urine de prendre ſon cours ordinaire ; je n'en connois que deux qui ſont, ou la rupture de quelque vaiſſeau lymphatique, ou le défaut des ſels urineux.

Vous ſçavez qu'il y a une infinité de petits vaiſſeaux pleins d'une liqueur claire comme de l'eau, appellez des veines lympatiques qui rampent ſur toute la membrane du foye, & qui ſont parſemées & répanduës par tout l'épiploon & le méſentere ; que la tunique de ces vaiſſeaux eſt tres-mince, qu'ils charient ſans ceſſe la lymphe pour la verſer dans la maſſe du ſang, & que ſi par quelque cauſe que ce ſoit, un des vaiſſeaux vient à ſe rompre, ce qui peut arriver aiſement à raiſon de la délicateſſe de leurs membranes, cette eau tombant & diſtilant goute à goute dans la capacité du ventre l'emplit par ſucceſſion de tems : ainſi l'on concevra facilement qu'une telle liqueur qui ſert à détremper le ſang, & à ſe charger de ſes parties les plus acres & les plus ſalées, trouvant moyen de s'échaper peu-à-peu par l'endroit dans lequel il y a un de ces vaiſſeaux ouvert ou rompu, ne ſera plus porté en ſi grande abondance aux reins, & qu'il ne s'y ſéparera plus autant d'urine qu'avant que cette ſéroſité eût pris un autre cours ; de maniere qu'il ne faut pas dire que l'hydropiſie eſt cauſe du peu de ſéparation qui ſe fait de l'urine, mais que ceux qui n'urinent que tres-peu, deviennent hydropiques : Et ne vous étonnez pas ſi nos Anciens n'ont point parlé de cette cauſe de l'hydropiſie, puiſque ces veines lymphatiques leur étoient inconnues, n'ayant été découvertes que dans le ſiécle dernier.

Obſtacles à la ſeparation de la ſéroſité.

Pourquoi cette cauſe a été ignorée des Anciens.

Le défaut des ſels urineux que je vous ay dit être une autre cauſe de l'hydropiſie, n'eſt pas moins probable que celle-ci. Vous ſçavez que les reins ſont d'une ſubſtance fort compacte, qu'ils ont pluſieurs petits corps mammillaires percez d'une infinité de trous imperceptibles par où l'urine ſe ſépare du ſang & diſtile continuellement dans leur baſſinet, pour être conduite

D'où provient ce défaut des ſels urineux.

de-là par les ureteres dans la veſſie. Si cette ſéroſité portée aux reins par les arteres émulgentes eſt ou trop épaiſſe ou trop douce, il n'eſt pas difficile de comprendre qu'elle aura de la peine à paſſer par les porofitez de ces corps mamillaires dont la ſubſtance eſt plus ſolide que celle des autres glandes : elle ne poura donc être ſuffiſamment filtrée, qu'elle n'ait ces deux conditions, ſçavoir de ſubtile & de ſalée; l'une afin qu'elle s'échape aiſément par des trous extrêmement petits; & l'autre afin qu'étant chargée des pointes aiguës & piquantes que les ſels portent avec eux, elle s'ouvre un paſſage qui ſeroit refuſé à une liqueur inſipide & dont les particules ſeroient trop pliantes.

Preuves des cauſes qu'õ vient d'aſſigner.

Quelque obſervation que l'on faſſe ſur cette maladie, l'on trouvera toûjours qu'elle provient de l'une de ces deux cauſes. Si elle ſuccéde à une indigeſtion comme il arrive ſouvent, c'eſt que n'y ayant pas un acide aſſez fort dans l'eſtomac & dans les inteſtins pour diſſoudre parfaitement la nouriture, le chile encore crud & à demi-fait étant porté dans le ſang, empêchera que la ſéroſité pleine de ces particules groſſieres du chile ne paſſe par des trous auſſi petits que ſont ceux des corps mammilaires des reins; c'eſt pourquoi refluant dans le ſang dont elle augmente par trop la maſſe, elle cherche quelque autre endroit par où s'échaper; elle ſe répand dans les eſpaces qu'elle rencontre, & ſi elle demeure épanchée par toute l'habitude du corps, elle fait une hydropiſie générale, ou bien trouvant à s'amaſſer dans quelque cavité elle en fait une particuliere.

Cauſe & ſuite d'un chile imparfait.

Quand le chile encore imparfait eſt porté au cœur, c'eſt que les acides qu'il a trouvez dans la bouche, dans l'eſtomac & dans les inteſtins, étoient mal conditionnez; & s'ils n'étoient pas armez de pointes tranchantes & aſſez puiſſantes pour le briſer entierement, & le rendre autant fluide qu'il doit être, ces mêmes acides trop doux n'auront pas auſſi la force requiſe pour ſe faire un paſſage dans les reins par des trous qui ne peuvent être traverſez ſans violence; car s'ils étoient aſſez ouverts pour laiſſer ſortir l'humeur ſéreuſe ſans aucune difficulté, le ſang & les autres liqueurs mêlées avec lui prendroient cette route, ce que nous voyons arriver lorſque par un excés d'acrimonie l'urine paſſant trop précipitamment ſort encore toute ſanglante.

L'hydropiſie eſt ſouvent précedée d'une grande hémorragie, ſoit par le nez, ſoit par la matrice, ſoit par les hémorroïdes, ce qu'on n'aura pas de peine à expliquer. Après une perte de ſang, la matiere chileuſe & la boiſſon étant portées dans les vaiſſeaux, elles les rempliſſent, & ſupléant à la quantité du ſang qui manque, elles en entretiennent le mouvement circulaire; c'eſt pourquoi auſſi-tôt que l'on a perdu beaucoup de ſang, il faut donner tres-ſouvent, du bouillon au malade, afin que cet aliment liquide prenne promptement la place du ſang qui eſt ſorti : Mais il ſe peut faire que ces liqueurs n'ayant pas la même conſiſtence ni la même pénétration que le ſang, elles ſe gliſſent dans une capacité du corps par quelque ſentier inconnu, & alors ayant commencé à ſe faire ce chemin, elles continueroient les inondations, ſi avec le ſecours des remedes aperitifs on ne travailloit pas à leur faire prendre la route naturelle des reins qu'elles ne doivent point quitter.

L'hémorragie eſt ſouvent cauſe antecédente de l'hidropiſie

Si l'on fait reflexion ſur tous les médicamens qu'on employe pour faire uriner, l'on verra que ce ſont des ſels qui mêlangez avec la ſéroſité l'aiguiſent, & qui piquant les endroits par où elle doit ſortir, lui font franchir tous les paſſages, ſoit en les dilatant, ſoit en irritant les fibres muſculeuſes, qui doivent forcer la liqueur à enfiler ces conduits. Cette pratique prouve que l'on reconnoît que l'urine étant trop phlegmatique a beſoin d'être animée afin de rentrer dans ſes voyes ordinaires, & de ne point regorger dans quelque autre partie.

Qualitez des médicamens qui y ſont propres.

L'experience journaliere s'accorde avec ce que j'avance; le vin de Bourgogne étant plus épais & moins piquant que celui de Champagne, paſſe auſſi moins promptement que ce dernier, qui ayant plus de ſubtilité & participant davantage d'un ſel tartareux, inciſe & gliſſe avec tant de précipitation, qu'il excite les urines peu de tems après l'avoir bu. Je pourrois vous rapporter encore pluſieurs raiſons pour prouver mon ſentiment; mais cela nous meneroit trop loin, & en voila aſſez pour vous convaincre que les deux principales cauſes de l'hydropiſie ſont ou la rupture de quelque vaiſſeau lymphatique, ou le défaut des ſels urineux.

Experience qui confirme ce qu'ô vient de dire.

Il n'y a gueres de maladie qui ait des ſignes plus

Signes de ce mal.

aſſurez que celle-ci On connoît qu'une hydropiſie commence lorſqu'en urinant moins que de coutume le ventre s'enfle peu-à-peu par l'amas des ſéroſitez qui y degouttent : quand le malade eſt couché ſur le dos ſon ventre eſt également étendu ; mais s'il ſe chouche ſur un des côtez, alors l'eau ſe portant toute dans le côté inferieur, elle y fait une grande poche par ſon propre poids & par ſon volume, & pour peu qu'il ſe remue, ou entend l'eau floter dans la capacité comme dans un vaiſſeau à demi plein : le ſcrotum ſe tumefie dans la ſuite par une partie de la ſéroſité qui y diſtile du ventre, la verge & les lévres de la matrice deviennent bourſouflées par la même ſéroſité, les cuiſſes, les jambes, & les pieds déterminent par leur ſituation baſſe les humeurs à couler vers eux & ces parties groſſiſſent extraordinairement par l'afluance de ces eaux. La tête au contraire, la poitrine & les bras, amaigriſſent tous les jours. Il faut encore obſerver ici que l'enflure des extremitez inferieures précede toûjours l'anaſarque, & qu'elle ſuccede à l'aſcite, celle-cy finiſſant par où l'autre commence.

Ses principaux ſymptômes.

Pluſieurs ſymptômes accompagnent cette maladie. Voici les principaux : la lenteur du poulx cauſée par le chile crud & indigeſte, qui rendant le ſang plus peſant & plus groſſier retarde ſon mouvement ; la peſanteur de tout le corps, qui vient de ce que les eſprits ſont comme éteints dans les eaux ; la difficulté de reſpirer occaſionnée par la tenſion du ventre qui répouſſant le diaphragme, en en-haut & diminuant le diametre de la poitrine ne laiſſe pas aux poulmons la liberté de s'étendre ſuffiſamment : la ſoif exceſſive dépend de ce que l'humidité qui ſuinte des glandes de l'œſophage & de l'eſtomac pour entretenir la moiteur de ces organes & les rafraichir, étant détourné ailleurs, ces mêmes parties s'échauffent & ſe déſſéchent excitant une alteration continuelle. La fiévre lente eſt un effet de la crudité du chile & des autres levains qui s'y trouvent confondus, & qui par leurs fermentations déréglent les mouvemens du cœur, ou qui n'ayant qu'une petite quantité d'eſprits ne peuvent qu'affoiblir l'action de ce muſcle. Je ne parle point de la difficulté d'uriner qui eſt inſeparable de toutes les hydropiſies, parce que je la regarde comme cauſe, & non comme accident.

L'on remarque de plus, la pâleur du visage & de tout le corps, laquelle n'abandonne point ces malades ; elle provient de deux causes, sçavoir de ce qu'il y a dans les vaisseaux trop de lymphe qui délaye & lave le sang, ou de ce que le sang n'a pas encore assez fermenté pour acquerir le degré de rougeur ordinaire. La premiere dépend du vice des reins qui ne séparent pas la sérosité du sang : & la seconde, d'une quantité exorbitante d'alimens indigestes insinuez dans la masse du sang, comme il arrive aprés une grande hemorragie. Les malades restent tres-long-tems pâles, parce qu'il faut que le chile passe à travers les fournaises du cœur, & que là par la chaleur qu'il y trouve & par la compression qu'il y subit il soit élabouré, attenué, & fermenté à plusieurs reprises, pour devenir un sang rouge & capable d'imprimer à la peau cette couleur vermeille qui marque une santé entiere.

Cause de la pâleur des hydropiques.

Quant au pronogstic des hydropisies, on peut répondre qu'elles sont toutes mortelles, fondé sur ce principe qu'il faut faire un regle générale de ce qui arrive le plus souvent ; & comme il en perit beaucoup plus qu'il ne s'en sauve, l'on doit plûtôt faire entrevoir que le malade en peut mourir, que d'aller témerairement assûrer ou promettre la guérison. Néanmoins elles ne sont pas toutes mortelles absolument, puisque quelques-uns en sont gueris : Les mortelles sont principalement celles où le foye est devenu dur & schirreux, celles qui succedent à une maladie aigue, celles qui sont inveterées & ausquelles il survient un flux de ventre, celles qui se trouvent en un sujet foible ou vieux, ou qui ne peut se tenir debout ni assis, & celles enfin qui sont accompagnées d'une grande toux. Les curables sont celles qui ne se rencontrant pas dans les mauvaises circonstances que je viens de dire, attaquent une personne robuste & jeune qui a assez de force & de courage pour faire les remedes & souffrir les operations nécessaires à la cure de ce mal.

Prognostic de cette maladie.

Je ne sçai pas pourquoi il y en a qui mettent de la difference entre hydropisie naissante & hydropisie formée, car quand on s'apperçoit d'un amas d'eaux dans quelque capacité, cette maladie n'est pour lors que trop formée, & s'il ne paroît nulle part des sérositez extravasées il n'y a point d'hydropisie : mais pour peu

On y doit promptement remedier.

qu'on la ſoupçonne en quelque endroit , il ne faut point negliger d'y faire des remedes , car cette maladie croiſſant & augmentant inceſſamment, elle mene preſque toujours ſon malade au tombeau, quand on n'en arrête pas de bonne heure le progrès en reſſerrant les pores trop dilatez ou les fibres relâchées , & en remêlant la ſéroſité dans la maſſe des autres humeurs , par médicamens, car le ſecours que le Chirurgien peut lui donner par le moyen de la paracentheſe, n'allant point à la cauſe, ne remedie qu'à l'accident.

Il s'agit de travailler preſentement à la curation de cette maladie , & afin d'y réüſſir on accomplira deux choſes ; la premiere , de vuider les eaux renfermées dans le ventre ; & la ſeconde d'empêcher qu'il ne s'y en amaſſe de nouvelles.

Deux moyens d'evacuer les eaux.

L'on fait ſortir les eaux de deux manieres , ou inſenſiblement ou ſenſiblement , c'eſt-à-dire ou par la Pharmacie, ou par la Chirurgie.

Deux ſortes de médicamens.

Les médicamens que la Pharmacie fournit ſont encore de deux ſortes ; ou ce ſont des remedes appliquez par dehors, ou des remedes pris intérieurement.

Proprietez de ceux qu'on applique au dehors.

Ceux-là doivent être fortement deſſiccatifs. Fabrice dit qu'il a vû de très-bons effets de l'uſage d'une grande éponge trempée dans de l'eau de chaux & miſe ſur le ventre. Galien conſeille au malade de s'enfoncer tout nud dans un tas de bled, parce que, dit-il, les laboureurs pour rendre leurs bleds plus gros & plus peſans y mettent des bouteilles pleines d'eau leſquelles ſe vuident peu-à-peu , d'où la conſequence lui paroît juſte, que ſi le bled a la vertu d'attirer imperceptiblement l'eau des bouteilles , il pourra bien faire ſortir celle qui eſt contenuë dans le ventre : & il ajoute qu'enEgypte l'on guériſſoit les hydropiques en leur expoſant le ventre au ſoleil ou en les couchant ſur du ſable échauffé par les rayons de cet aſtre.

Vertus des remedes internes.

Les remedes qu'on prend par dedans ſont en ſi grand nombre qu'il me ſeroit impoſſible de les raporter tous : ce ſont ceux qui animant les urines les pouſſent vers les reins , & qui par leurs particules inciſives & piquantes peuvent s'ouvrir un chemin pour s'évader ; on appelle ces remedes aperitifs ou diuretiques, dont les plus forts ſont les ſels de cloportes, de ruë, d'ar-

moise, de tartre, de geniévre, & de polycreste. Mr. le Prieur de Cabrieres qui a donné au Roi ses secrets, y a inseré pour un remede contre l'hydropisie une poudre faite de limaille d'acier & d'esprit de vitriol, dont il faisoit prendre six grains tous les jours : il mettoit encore bouillir du sceleri sauvage dans du vin rouge, y ajoutant un peu de sené & de cristal mineral, pour en donner à boire un petit verre tous les matins, prescrivant à ses malades d'user alternativement de ce vin & de cette poudre, & leur recommandant sur tout de répandre quelques goutes d'esprit de sel dans les bouillons. Avec ces remédes il prétendoit guerir toutes sortes d'hydropisies ; mais quoi qu'ils soient des meilleurs que l'on connoisse, il n'est pourtant pas sûr qu'ils réüssissent ordinairement. Si donc aprés s'en être servi la maladie va en augmentant, il faut avoir recours à la Chirurgie qui nous propose deux moyens, l'un d'ouvrir le ventre, & l'autre de faire seulement des scarifications en quelque autre partie, comme au scrotum, aux cuisses, aux jambes, ou aux pieds. On les faits aux bourses & quelquefois à la verge ou aux lévres de la matrice, quand ces parties sont tellement gonflées qu'il semble impossible de faire écouler ces eaux autrement que par de petites playes par où elles suintent goute à goute, faisant des-enfler manifestement la partie à mesure qu'elles sortent. On est obligé d'en faire aussi aux cuisses, aux jambes & aux pieds proche les malleoles ou sur le tarse, pour décharger ou faire dégorger ces parties que l'on voit transparantes comme des bouteilles pleines d'eau. La nature n'attend pas toûjours qu'on lui donne ce soulagement, car ces parties se crévent souvent d'elles-mêmes par l'abondance de la sérosité qui les emplit & les rend ; quand cela arrive le malade en paroît soulagé, mais il ne fait que traîner son lien.

Des remédes Chirurgiques.

Lieux qu'on doit scarifier.

L'on en voit à qui toutes les eaux de l'abdomen se vuident par ces ouvertures ; mais comme la source ne s'en tarit pas, elles ne se peuvent refermer. L'eau qui en coule sans cesse rend d'une chair blanchâtre & cadavereuse les bords de ces ulceres, & quelquefois la gangrene y survient manque de chaleur naturelle, qui se perd ou s'étouffe par la chute continuelle de ces

Utilitez & inconveniens de ces ouvertures superficielles.

eaux. L'on n'aſſigne point de lieux particuliers où il faille faire ces ſcarifications, mais les plus propres ſont aux endroits le plus tranſparens & où la tumeur menace de crever, ſi l'on ne lui procure au plûtôt une ſortie. Fabrice prétend mieux rencontrer quand il dit qu'il applique une cautere à la jambe, pour donner un ègout à ces eaux, & par ce moyen leur faciliter une iſſuë.

La ponction est plus ſalutaire.

Quoi qu'il paroiſſe moins cruel de ſcarifier que de percer le ventre, toutefois je préfere la ponction par pluſieurs conſiderations; la premiere, c'eſt qu'afin d'en tirer l'avantage qu'on s'en peut promettre, il ne faut pas differer à la faire juſqu'à ce que les extrêmitez inferieures ſoient aſſez enflées pour les ſcarifier; la ſeconde, c'eſt que par la ponction l'on vuide plus d'eau en un quart-d'heure, que l'on ne fait en huit jours par les ſcarifications, & ainſi l'on peut plus promtement ſecourir le malade: la troiſiéme, c'eſt que les eaux abbreuvant les muſcles & les membranes de tous ces organes, la ſcarification en relâche les fibres, de maniere qu'il leur en reſte une foibleſſe dont ils reviennent rarement: & la quatriéme, c'eſt que tous ces hydropiques finiſſent par le ſphacele qui ne manque pas tôt ou tard de ſe produire à l'endroit de ces ouvertures faites en ſcarifiant.

Raiſons qui la font preferer aux ſcarifications.

Sans nous arrêter aux raiſonnemens de ceux qui improuvent la paracentheſe, je conſeillerai toûjours de la faire, plûtôt que d'abandonner un malade à ſon ſort, & que de le voir mourir ſans ſecours. En effet ils nous repreſentent aſſez les difficultez qu'ils trouvent à l'executer, mais ils ne nous enſeignent rien de meilleur. Je préfereray donc à leur entêtement les experiences que j'en ay vues ſur pluſieurs malades qui en ſont bien gueris; & j'en croyray Paré lorſqu'il dit qu'un crocheteur hydropique à Orleans fut gueri par un coup de couteau qu'un de ſes camarades lui donna en ſe battant avec lui.

Cure faite par hazard.

La ponction que l'on ordonne pour tirer les eaux de l'abdomen ſe peut faire en deux differens endroits de cette région, ſçavoir dans l'ombilic, ou hors de l'ombilic.

Les endroits où l'on fait la ponction

Celle qu'on pratique au nombril ne differe point de celle que je vous ay montrée dans l'hydromphale, on

se sert des mêmes instrumens, & on suit la même maniere d'operer; car ces deux maladies ne different que du plus au moins, c'est toûjours l'eau qu'il faut évacuer; & il est arrivé quelquefois que pensant ne donner issuë qu'à une petite quantité de lymphe contenuë dans la tumeur du nombril, on en a vû sortir par la playe tout ce qui remplissoit le ventre, parce que souvent l'hydromphale n'est qu'un effet de l'ascite.

Il y a deux méthodes de faire l'ouverture hors de l'ombilic, ou selon les Anciens avec la lancette, ou selon les Modernes avec le trocar. Elles sont toutes deux bonnes: néanmoins il y en a une meilleure, que l'autre, vous en jugerez après les avoir vuës.

Faux raisonnemens sur le choix de ces endroits.

Nous trouvons dans la plûpart de nos Auteurs des raisonnemens assez inutiles sur l'endroit du ventre où il faut faire l'ouverture: ils veulent que l'on ouvre le côté gauche quand l'hydropisie vient du foye, le côté droit lorsqu'elle est causée par la ratte, & que l'on fasse la ponction dans le milieu si l'on reconnoît que le mal vienne des intestins. Pour appuyer leur opinion, ils apportent trois ou quatre raisons très-peu solides: ils disent qu'un côté déja affoibli par la maladie, ne le doit pas être encore par l'incision qui d'ailleurs etant faite de ce même côté obligeroit le malade à se coucher sur le cote opposite, & pour lors le viscere schirreux c'est-à-dire le foye, la ratte, ou l'intestin, pendant en en-bas causeroit de la douleur par la pression qu'il feroit sur les parties saines; qu'il en arriveroit pis si le malade se couchoit sur la playe, parce que la section fait déja assez souffrir le côté blessé sans le fatiguer ainsi davantage; & enfin qu'il faut néanmoins être couché du côté du viscere malade pour le fortifier par la chaleur du lit.

Précaution pour le lieu de cette ponction.

Mais il est aisé de répondre que cette playe est trop petite pour augmenter considerablement le desordre plûtôt dans une situation que dans une autre; ou que l'on ne peut gueres sçavoir lequel du foye ou de la ratte est le plus offensé dans un hydropique: on n'aura donc aucun égard aux raisons précedentes, & on fera la ponction indifferemment, ou du côté droit ou du côté gauche, le Chirurgien prenant celui qu'il trouvera plus à sa main. Toutefois je ne conseillerai point de percer dans le milieu du ventre à quatre doigts au

dessous de l'ombilic, à cause des aponévroses des muscles de l'abdomen qu'il faudroit couper, lesquelles outre la douleur qu'elles feroient sentir au malade dans l'operation seroient très-difficiles à se consolider: l'on peut donc faire la ponction à l'un des deux côtez, ou pour mieux dire tantôt à l'un, & tantôt à l'autre; car comme on ne doit pas tirer l'eau toute en une seule fois, & que souvent on est obligé de l'évacuer à cinq ou six reprises, il faut pour lors ouvrir des deux côtez alternativement.

Il s'agit à present de vous enseigner la maniere de l'executer; & pour y proceder avec ordre, on doit examiner ici comme dans une entreprise importante ce qu'il y a à faire avant l'operation, durant l'operation, & après l'operation.

Préparatifs pour cette operation.

Avant l'operation trois choses sont nécessaires, premierement de préparer l'appareil, deuxiémement de situer le malade, troisiémement de marquer le lieu où l'on doit faire la ponction.

Il faut avant tout dans cette operation aussi bien que dans les autres, disposer son appareil qui consiste en instrumens, emplâtres, compresses & bandages convenables, tels que vous les voyez arrangez dans cette planche. Les instrumens sont trois, une lancette B, une sonde C, & une canule D, la lancette doit être pareille à celles dont on fait les saignées, c'est-à-dire petite, afin de ne pas faire une trop grande ouverture: on envelopera la lame d'une bandelette de linge, & on n'en laissera de découvert qu'autant qu'il en faudra pour pénétrer jusqu'à l'eau. La sonde est un petit stilet d'argent semblable à ceux dont on a coutume de sonder les playes; elle doit être assez menuë pour passer par la cavité de la canule qui sera de plomb ou d'argent; ayant les conditions suivantes, qui sont premierement d'être bien lissée pour ne point blesser; deuxiémement d'avoir une arreste à sa tête, de crainte d'entrer trop avant dans la capacité; troisiémement d'être percée de toute sa longueur & à ses côtez; quatriémement de n'être pas si longue qu'elle puisse toucher aux parties internes; cinquiémement d'avoir deux petits trous à sa tête pour y passer un rubau E, F, qui l'empêchera de sortir; sixiémement d'être proportionnée à l'instrument avec lequel on a fait la pon-

Condition des instruments.

ction ; car si elle étoit plus grosse, elle ne pourroit pas entrer, & si elle étoit plus menuë les eaux s'échaperoient entr'elle & les bords de la playe.

Situation du sujet.

L'appareil étant préparé, on situera le malade ; il y en a qui le mettent à son séant dans son lit, & d'autres qui le font lever pour le faire asseoir dans un fauteuil de commodité : cette derniere situation est la plus avantageuse, car outre que les eaux tombent librement dans un vaisseau mis à terre entre les jambes du malade, c'est que l'on ne court pas le risque de répandre de l'eau dans le lit, qui doit être tout disposé à recevoir le malade incontinent après l'operation, ayant pour lors besoin de repos.

L'endroit où l'on doit percer le ventre hydropique.

On léve ensuite la chemise au malade pour lui découvrir le ventre, & l'on marque avec un peu d'ancre l'endroit que l'on veut percer. Les Auteurs nous disent que ce doit être quatre doigts au dessous & à côté de l'ombilic, afin d'éviter les aponévroses, & de faire la ponction dans le corps des muscles de l'abdomen ; mais si dans le tems que le ventre est gonflé & plein d'eau, on ne laissoit que quatre doigts entre le nombril & l'endroit où l'on applique la pointe de la lancette, il arriveroit indubitablement que la ponction se feroit dans ces expansions tendineuses : il faut donc pour le plus sûr la faire sept ou huit doigts à côté & au dessous du nombril ; & l'on verra que le ventre étant vuide & revenu dans son état naturel, elle ne se trouvera plus qu'à quatre doigts de ce milieu de l'abdomen, & il est à croire que les Auteurs l'ont ainsi entendu. Ils ne conviennent pas encore si l'on doit faire l'incision en long, obliquement ou en travers ; ceux qui la proposent en long disent qu'on évite par là de couper les fibres du muscle droit, ceux qui la font de biais prétendent ne pas endommager les muscles obliques, & ceux qui la recommandent en travers préferent la conservation du muscle transverse à celle des autres. Les premiers se trompent, car en éloignant la ponction du nombril, elle ne se fait point sur les muscles droits ; les seconds ne réüssissent pas dans leurs prétentions, car la faisant de biais, l'on coupe toûjours les fibres de l'un des deux obliques, parce qu'elles s'entrecroisent ; mais il la faut pratiquer comme les derniers ; c'est-à-dire en travers, vû que de cette façon l'incision sépare seulement les fi-

Quelle direction doit avoir l'incision.

bres du muſcle tranſverſe ſans les couper, & lorſque l'on vient à ôter la canule elles ſe raprochent les unes des autres & rejoignent les lévres de la playe du péritoine qui leur eſt adhérent, ce qui en avance la cicatrice.

Circonſtances à obſerver au moment qu'on opere.

Les circonſtances qu'il faut obſerver pendant l'operation ſont celles-ci : Un ſerviteur doit être placé derriere le malade, afin qu'appuyant de ſes mains ſur les deux parties laterales du ventre, il faſſe pouſſer au dehors l'endroit qui doit être piqué, & que la pointe de la lancette ne touche à aucune des parties contenuës. Après cela le Chirurgien prend de ſa main droite cet inſtrument qu'il plonge en travers juſqu'à ce qu'il ait percé les muſcles obliques : là il fait une petite pauſe, puis tirant de l'autre main la peau un peu en bas, il acheve d'enfoncer la lancette juſque dans la capacité; & lorſque par les eaux qui ſortent aux deux côtez de la lame il reconnoît qu'il y eſt entré, il prend la ſonde de la main gauche, & il l'introduit dans l'abdomen à la faveur de cette lame qui lui ſert de conducteur; puis ayant retiré la lancette, & l'ayant donnée à quelque garçon, il en reçoit de la même main la canule dans la cavité de laquelle il fait entrer le bout de la ſonde, & après avoir changé de main il la pouſſe avec un peu de violence juſqu'à ce qu'elle ſoit dans la capacité ; alors retirant la ſonde il voit ſortir l'eau par l'ouverture exterieure de la canule, de la même maniere que le vin ſort d'un tonneau que l'on vient de percer, & où l'on a mis une canule.

Faute à éviter.

Ce n'eſt pas inutilement que je vous ai dit qu'il falloit percer le ventre en deux tems, & abaiſſer un peu la peau, car par ce moyen la playe n'étant pas toute droite, l'ouverture d'une playe ſera bouchée par la peau que l'on aura tirée en bas, & la réünion s'en fera beaucoup plûtôt. Quand la canule ſera ôtée, il faut bien ſe garder de tomber dans la faute que commit un Chirurgien de Monfort, qui faiſant cette operation à la femme d'un officier du Roy, & voulant introduire la canule, quitta par mégarde la ſonde, qui s'étant gliſſée dans la capacité du ventre, n'en put être retirée qu'après la mort de la malade ; & quoique cet accident n'ait point été la ſeule cauſe de cette mort, néanmoins le peuple qui ne s'en peut toûjours pren-

dre qu'à quelque choſe de ſenſible ne laiſſa pas de la lui imputer : il ne faudra donc point quitter la ſonde, en la changeant de main, qu'on ne ſoit bien aſſuré de la tenir de l'autre main.

La quantité d'eau qu'on doit tirer cette premiere fois n'eſt point preſcrite. On la reglera ſelon les forces du malade ; on en poura évacuer deux, trois ou quatre pintes ; & ſi l'on en croyoit les malades, on en tireroit encore plus, parce qu'à meſure qu'elle ſort ils ſe ſentent ſoulagez, & ils reſpirent plus librement. Mais ſuivez en cela l'avis des bons Praticiens qui nous défendent de vuider le ventre tout à une fois ; & veritablement il vaut mieux le faire en trois ou quatre repriſes, que d'aller tout à coup d'une extrême réplétion à une extrême ination, parce que les fortes & démeſurées évacuations ſont mortelles, & qu'en général tout ce qui excéde eſt ennemi de la nature qui procéde lentement & par degrez. Durant que l'eau ſort, l'on peut donner au malade un doigt de vin ou quelque autre liqueur qui l'empêche de tomber en foibleſſe. & lorſqu'il y en a une quantité ſuffiſante de ſortie, l'on bouche le trou de la canule avec un petit tampon F de charpie : deux ou trois jours aprés on revient, & en ôtant ſeulement le tampon, on laiſſe ſortir autant de lymphe qu'on le juge à propos, & l'on continue ainſi à la tirer à pluſieurs fois juſqu'à ce que le ventre ſoit entierement épuiſé de ces ſéroſitez étrangeres.

De la quãtité d'eau à faire écouler.

Mais immédiatement aprés la prémiere évacuation, & le trou de la canule étant bouché, on y appliquera un emplâtre G de figure quarrée, chargé d'un médicament aſtringent, & on le couvrira d'une compreſſe H, qui déborde un peu, l'on met un ſecond emplâtre I, de même figure, & une autre compreſſe K, pardeſſus, recouvrant le tout d'un troiſiéme emplâtre L, encore plus grand, & enfin d'une grande compreſſe M, qui comprime fortement l'endroit de l'ouverture. Ces emplâtres & ces compreſſes ſont maintenues par la ſerviette N, dont on fait un bandage circulaire ſoutenu par le ſcapulaire O : l'on remet enſuite le malade dans ſon lit, obſervant de ne le pas laiſſer coucher ſur le côté où l'on a fait la ponction, de crainte que les eaux ne repouſſaſſent le tampon au dehors, &

Ce qu'il faut faire aprés l'operation.

qu'elles ne sortissent à contre-tems, ou en si grande quantité que cela mettroit le malade en danger de sa vie.

Voila de quelle maniere se fait la paracenthese avec la lancette, selon les Anciens: voyons maintenant la méthode de la faire avec le trocar, selon les Modernes.

Méthode des Modernes.

Ceux-ci n'ont pas besoin d'autant de préparatifs que les Anciens pour éxecuter la paracenthese: il ne faut que deux choses; un instrument P, & un emplâtre Q, L'instrument est appellé trocar au trois-carts, parce que sa pointe est triangulaitre; il a la figure d'un poinçon, & sa longueur est de deux ou trois doigts, étant percé tout de son long comme une canule, excepté vers la pointe où il a lateralement quatre petits trous par où l'eau trouve moyen d'entrer dans sa cavité & de sortir hors du corps: il est muni, comme une canule, d'une tête qui fait qu'en pressant dessus avec le pouce, on a de la force pour l'enfoncer tout d'un coup; puis en ôtant le pouce de dessus l'ouverture, l'on voit sortir l'eau comme d'un robinet. De ces trois-quarts l'on en a faît qui sont emmanchez & dont l'aiguille est dans la cavité d'une petite canule. Pour mettre l'un ou l'autre en usage, l'on fait asseoir le malade dans un fauteuil, & l'on commande à un garçon d'appuyer sur les côtez du ventre pendant que l'on en tire la peau un peu en haut ou en bas, à l'endroit que l'on a dessein de percer: puis on l'enfonce dans le ventre tout d'un coup, comme on fait un foret dans un muid de vin; l'on met un bassin aux pieds du malade, où l'on reçoit l'eau qui sort, & qu'on laisse écouler à discretion. Lorsque l'on trouve qu'il s'en est assez perdu, il n'y a qu'à tirer le trocar; l'eau cesse de sortir dans le moment, & l'on n'en voit pas suinter une seule goute, parce que la peau, les muscles & le peritoine se rétablissant bouchent les ouvertures les uns des autres. On met seulement sur la ponction un emplâtre de ceruse de la grandeur d'une piece de quinze sols. L'orsqu'on veut tirer de l'eau, l'on fait des ponctions nouvelles alternativement des deux côtez autant de fois qu'on le juge necessaire, afin que l'un ne soit pas plus mal traité que l'autre, faisant ensorte que les ponctions qui seront renouvellées sur un même côté soient séparées entr'elles d'environ deux doigts.

Cette seconde maniere l'emporte de beaucoup sur l'autre, & lui est préferable par toutes sortes de raisons, il ne faut point un si grand appareil, la ponction est plus petite, & par conséquent la douleur moindre, elle est aussi plutôt faite, l'on est sûr que les eaux ne s'échapent point, & il ne faut ni compresse, ni bandage, qui ne font souvent qu'embarasser. Je vous conseille donc de vous en tenir à cette derniere méthode; vous en verrez certainement de si bons effets que vous abandonnerez entierement comme moi la méthode ancienne, pour ne vous plus servir que du trocar qui a conservé la vie à plusieurs, entr'autres à l'Ecuyer de Madame de Châteauneuf, à qui l'on a tiré plus de six vingt pintes d'eau, par vingt-cinq ponctions, & qui continuë toujours de vivre.

Raisons de la preference qu'ō donne à cette seconde méthode où le trocar est employé.

Je vous ay dit tantôt que pour guerir l'hidropisie, deux choses étoient nécessaires, l'une de faire sortir les eaux, & l'autre d'empêcher qu'il ne s'en amassât de recentes: la premiere intention s'accomplit par tous les moyens que je viens de vous faire voir, & la seconde par les remédes pris interieurement; de sorte qu'aprés que le Chirurgien a fait de sa part tout ce qui dépend de l'operation, le malade n'en doit pas demeurer là; il faut au contraire qu'il s'assujettisse à prendre des remédes aperitifs & diuretiques capables de détourner ces sérositez, de la route du ventre, & de leur faire prendre le cours ordinaire que la nature leur a tracé pour être évacuées: dans cette sage résolution, il aura recours à un Medecin habile qui lui préscrive ce qui regarde la pharmacie & la diéte, d'où il doit attendre la confirmation de sa santé.

XII. Fig. DE L'OPERATION CESARIENNE.



Etymologie du mot de Césarienne.

L'Operation Césarienne est une incision que l'on fait au ventre d'une femme grosse pour tirer l'enfant contenu dans sa matrice, lorsqu'il n'en peut pas sortir autrement. On l'appelle Césarienne, parce que Scipion l'Affriquain ayant été tiré du ventre de sa mere par incision, *Cæsim*, fut surnommé Cæsar, pour cette raison; & ce nom s'étant conservé à ses descendans, & à ceux qui étoient venus au monde de même,

me on appella Céſarienne l'operation qui avoit fait ainſi les Céſars : mais Pline qui en raporte l'hiſtoire, ne dit point ſi ce fut du vivant ou aprés la mort de la mere que cette ouverture ſe fit, circonſtance qu'il ne devoit pas oublier. Il y a néanmoins apparence que la mere étoit morte ; car il eſt trop rare de trouver des perſonnes aſſez cruelles pour faire une pareille operation à une femme vivante.

Il faut être auſſi barbare que le fut Henry VIII. Roy d'Angleterre Auteur du Schiſme de ce Royaume. Il avoit épouſé en troiſiémes nopces Jeanne Seimer Demoiſelle d'Anne du Boulen ſa ſeconde femme : la Reyne étant dans les douleurs de l'accouchement de ſon premier enfant, on vint demander au Roy lequel il vouloit que l'on ſauvât, de la mere ou de l'enfant, parce que l'on ne voyoit point de moyen de les conſerver tous deux : L'enfant, répondit-il ; car pour des meres j'en trouveray aſſez. Cette réponſe ne laiſſa pas que d'étonner, quoique l'on ne dût point en attendre d'autre d'un Prince qui de ſept femmes qu'il eut, en repudia les unes, & fit décapiter ou mourir miſerablement les autres, & qui venoit de renoncer à ſa Religion. En quelle occaſion on a pratiqué cette operation.

Thevenin qui decrit cette operation, nous dit qu'elle ſe fait en trois occaſions differentes ; ſçavoir, quand la mere & l'enfant ſont vivants, ou quand la mere eſt vivante & l'enfant mort ; ou enfin quand la mere eſt morte & l'enfant vivant. Il eſt même aſſez hardi pour nous conſeiller de la mettre en uſage ; mais pour nous y encourager il ne nous marque point de l'avoir faite, ni même qu'il l'ait jamais vû faire à perſonne.

Il y a quelques Auteurs modernes qui épouſant ſon ſentiment nous rendent, ce ſemble, cette operation ſi aiſée, par la deſcription qu'ils en font, que ſi nous les en croyions, nous la pratiquerions dés que l'on trouveroit les moindres difficultez dans un accouchement: mais s'ils avoient été témoins d'une telle operation, ils changeroient bien-tôt d'opinion, & ils conviendroient qu'un Chirurgien doit n'avoir pas d'humanité pour l'entreprendre.

Son idée ſeule feroit trembler les plus intrépides. Jugez auſſi quelle réſolution il faut avoir pour aller à une femme vivante lui ouvrir le ventre, & lui faire Cruauté de cette operation.

une incision de plus d'un demi pied de long ; ensuite fouillant dans la capacité de l'abdomen, faire une semblable playe au corps de la matrice ; puis percer les membranes & tirer un enfant par toutes ces ouvertures. Cette operation effraye le Chirurgien, quand même il l'execute aprés la mort de la mere. Quelle horreur ne doit-elle point imprimer quand elle est accompagnée des cris d'une mere que l'on fait souffrir avec une cruauté sans exemple, & d'une quantité de sang prodigieuse qui sortant par de si grandes playes peut faire périr la mere dans l'instant, & entre les mains de l'operateur?

Raisons qui la condamnent.

S'il est vray qu'une égratigneure faite par un coup d'ongle à la matrice y cause des inflammations & souvent la mort, & qu'un ulcere pour petit qu'il soit y devient presque toûjours incurable, quelle suite fâcheuse ne doit-on point attendre d'une incision longue de six ou sept pouces ? Ceux qui l'approuvent, avancent deux choses qui ne s'accordent point avec l'experience ; l'une que la femme ressent tres-peu de douleur, quand on lui coupe la matrice, & l'autre que l'hémoragie qui en arrive n'est point si grande qu'on se l'imagine. La sensibilité de la matrice détruit le premier préjugé, puis que de l'aveu de toutes les femmes les douleurs qu'elles ressentent à cette partie sont insupportables, & un leger ulcere y est infiniment plus douloureux qu'en aucun autre endroit du corps : le grand nombre de vaisseaux qui arrosent l'uterus, & leur grosseur dans le tems qu'il renferme un enfant, condamnent la seconde raison qu'ils alléguent ; car s'ils avoient ouvert une femme morte dans cet état, ils seroient surpris d'y voir tant de veines & d'arteres ; & ces vaisseaux, qui lorsqu'une femme n'est pas enceinte ne passent point la grosseur d'une petite corde de luth, ont sur la fin de la grossesse, acquis le diametre d'un gros tuyau de plume à écrire : le moyen donc de couper tant de canaux remplis de sang, & d'empêcher en même tems que cette humeur n'en sorte en une abondance terrible. Ce qu'ils répondent à cet article n'est nullement recevable ; ils disent que l'enfant n'est pas plûtôt tiré de la matrice, qu'elle commence à reprendre son volume ordinaire, & qu'en se retrecissant elle bouche les orifices des vaisseaux que

l'inciſion a ouverts ; mais cet organe ne ſe reſſerre que peu-à-peu, & il lui faut deux ou trois jours au moins pour revenir dans ſon état naturel ; & dans l'eſpace d'une demie heure au plus une femme poura perdre tout ſon ſang juſqu'à mourir.

Hiſtoires qui ſemblent la rendre praticable.

Ils ajoutent que l'on a vû des enfans crever le ſac qui les contenoit, & tomber dans la capacité du bas-ventre, où ils ont demeuré pendant pluſieurs années ſans que les meres en ſoient mortes. Il eſt vray que j'ay lu quelques hiſtoires d'une pareille choſe. Mr. Bayle nous en a donné une aſſez au long arrivée à Thoulouſe ; & il rapporte que l'enfant demeura vingt-cinq ans ou environ dans le ventre de ſa mere : une autre ſemblable Hiſtoire m'a été faite à Pont-à-Mouſſon. La Cour y paſſant en l'année 1673. Frere Barbilart Apoticaire des Jeſuites de cette Ville montra à la Reine qui viſitoit leur Maiſon, un enfant qu'il gardoit dans l'eau de vie & qu'il diſoit avoir été trouvé dans le ventre de la mere après ſa mort.

Je lui demandai ſon ſentiment ſur un fait ſi particulier, & il me répondit en préſence de ſa Majeſté qu'il croyoit que c'étoit un enfant jumeau avec la mere, qui avoit été conçu en même tems qu'elle, comme ſont tous les jumeaux, & qu'il n'y avoit ici que cette difference, ſçavoir que l'un avoit été formé dans le corps de l'autre. Je lui fis voir que ſon opinion n'étoit pas ſoutenable, puiſque cette femme n'avoit point eu de groſſeur dans le ventre juſqu'à l'âge de vingt-ſix ou vingt-ſept ans, qu'étant devenuë groſſe & ayant atteint le terme de la groſſeſſe, elle avoit apparemment ſenti de grandes douleurs qui ne ſe terminerent point par un accouchement ; que vray-ſemblablement l'enfant dans le tems de ſes douleurs avoit crevé la poche qui le contenoit, & qu'étant ſorti dans la capacité du ventre, il y avoit pû reſter pendant les vingt années qu'elle porta cette groſſeur, d'autant plus que les eaux mêmes où l'enfant flottoit dans cette poche s'étant épanchées & l'ayant ſuivi avoient pu le conſerver tout ce tems-là, parce qu'elles lui tenoient lieu d'une ſaumure dans laquelle il s'étoit racourci & comme petrifié, n'ayant preſque plus la figure d'un enfant.

Examen de ces hiſtoires.

Ces deux hiſtoires ne prouvent point la poſſibilité de l'operation dont nous parlons à l'égard d'une fem-

me vivante, parce qu'il est certain que ces enfans trouvez dans le vuide de l'abdomen n'ont point été formez dans la cavité ordinaire de la matrice que nous appellons son fond, mais dans l'une des trompes n'étant pas impossible qu'un œuf s'y soit arrêté, qu'y ayant pris accroissement jusqu'à une certaine grandeur, cette trompe qui ne pouvoit plus prêter davantage se soit rompuë, pour permettre à l'enfant de tomber dans quelque endroit du ventre inferieur, & que les vaisseaux de cette même trompe n'étant pas si considerables que ceux de la matrice ils n'ayent pas versé assez de sang pour causer la mort : ainsi je persiste dans mon sentiment, qui est qu'un enfant quelques efforts qu'il fasse ne peut point crever la matrice, parce qu'elle peut s'étendre autant qu'il est besoin pour le contenir ; & nous voyons même tous les jours qu'elle est capable d'en renfermer deux, & souvent jusqu'à trois qui ne la font point rompre.

Je ne mets point en doute ces deux histoires que je trouve possibles, de la maniere que je viens de dire : mais je suis plus assuré de celle-ci que je vais vous racontrer en deux mots, & qui confirme ce que j'avance. Dans le mois de Juin 1681. une des femmes de chambre de Madame la Dauphine, étant grosse de six mois ou environ, fut surprise de douleurs excessives à la région de la matrice, les cris qu'elle faisoit marquoient que cette partie n'est pas des moins sensibles ; les convulsions survinrent, on vit son ventre s'enfler, & elle mourut un quart-d'heure après. La Reine & Madame la Dauphine étonnées d'une mort si prompte, m'ordonnerent de faire l'ouverture de son corps, pour en sçavoir la cause. Je la fis le lendemain en présence de Monsieur Daquin alors premier Medecin du Roy, & de Monsieur Fagon premier Medecin de la Reine. Je trouvay la capacité du ventre toute pleine de sang, & un enfant couché sur les boyaux. J'examinay la matrice qui n'étoit pas semblable aux autres, elle avoit deux fonds, dans l'un je trouvay un faux germe, & dans l'autre qui étoit la surnumeraire avoit été formé l'enfant lequel y ayant vécu jusqu'au sixiéme mois avoit crevé cette partie qui n'étant ni aussi ferme ni aussi épaisse que le fond d'un uterus ordinaire n'avoit pu résister davantage :

mais les vaisseaux qui la nourissoient ayant par leur rupture répandu le sang en abondance dans l'abdomen, la femme mourut en peu de tems. J'en donnay au public une relation sous le titre d'Histoire Anatomique d'une matrice extraordinaire, avec les approbations de Messieurs les deux premiers Medecins.

Ce n'est pas seulement la cruauté de cette operation, & la mort presque inévitable qui la suit, qui nous doit ôter la pensée de la faire; mais encore la Religion qui la défend : car ayant été mis en question lequel des deux l'on devoit sauver, ou de la mere, ou de l'enfant, lors que les accoucheurs ou les sages-femmes se trouvoient dans l'impuissance de conserver la vie à l'un & à l'autre ensemble, Mrs les Docteurs de Sorbonne, & les plus fameux casuistes, ont décidé qu'il falloit plûtôt sauver la mere que l'enfant. Sur ce principe il faut bien se donner de garde de tenter sur elle une operation qui la tueroit infailliblement. Autres raisons qui en détournent

Il y en a qui nous disent qu'elle a été faite à Londres & à Amsterdam, & l'on entend tous les jours des bonnes femmes, & des hommes aussi credules qu'elles, soutenir qu'on l'a faite à leurs voisines, ou à leurs commeres. Je mets toutes ces histoires au rang de celles que l'on debite sur les esprits & sur les sorciers, je n'en crois rien du tout. L'on publie tant d'extravagances, qu'un honnête homme doit se méfier de tout, & ne croire que ce qui est rapporté par des gens dignes de foi; & comme il n'y a pas un de nos celebres Chirurgiens qui osât la pratiquer, je suis en droit de l'improuver à leur exemple.

Un Auteur moderne qui conseille & qui approuve cette operation, dit pour autoriser son procedé, qu'une femme de Château-Thierry vint à l'Hôtel-Dieu de Paris pour se faire traiter d'une hernie ventrale excessivement grosse; qu'après l'avoir pansée pendant trois mois elle mourut, & que cette femme ayant assuré de son vivant qu'on lui avoit fait autrefois l'operation Cesarienne, les Chirurgiens de ce lieu eurent la curiosité de l'ouvrir après sa mort. Ils trouverent que la playe du ventre n'ayant pas été bien réünie, avoit donné occasion à cette hernie de se former; & l'on remarqua au corps de la matrice, tant exterieurement qu'interieurement, des lignes qui désignoient Refutation d'un Moderne.

l'endroit où la cicatrice s'étoit faite. Je répons premiérement, que ces lignes pouvoient être celles qui s'y trouvent naturellement, & qui en ont imposé à quelques auteurs jusqu'à dire mal-à-propos, qu'elles separoient la matrice en deux cavitez, dont la droite étoit pour les garçons, & la gauche pour les filles. J'ajoute que la playe du ventre pouvoit avoir été causée par quelque grand abscès à cette partie, & que si cette femme assuroit qu'on lui avoit fait cette operation, qu'elle n'étoit pas la premiére à qui aprés avoir accouché dans des convulsions & sans connoissance, l'on avoit fait accroire qu'on lui avoit tiré son enfant par le côté ; & enfin je conclus, que quand même une telle histoire seroit veritable, elle prouve que cette operation doit être mise au rang de celles qui tuent les personnes sur lesquelles on les pratique, puis que cette femme n'a fait que traîner depuis ce temslà une vie miserable & pleine d'incommoditez, qui l'ont à la fin conduite dans un Hôpital où elle a trouvé la mort. L'Observation que nous allons rapporter, paroit favoriser encore davantage l'opinion où nous sommes presentement.

Explication du fait qu'il raporte.

Le sieur Raleau Maître Chirurgien de Xaintes, nous dit qu'en l'année 1689. il fit l'operation Cesarienne à la femme d'un Marchand de cette ville, qui n'avoit pas pu accoucher après trois jours de travail ; qu'il l'executa en presence du sieur Jolain son confrere ; l'enfant vécut deux jours, & la mere en guerit. En passant par Xaintes avec le Roy d'Espagne & les Princes, j'allay loger chez M. Moreau, habile Medecin, de qui je m'informay si cette histoire étoit veritable. Il me dit qu'il n'avoit point été present à l'operation, qu'il avoit vû la malade quinze jours après avec trois ou quatre de ses confreres, & qu'ils l'avoient trouvée en état de guerison ; que cette femme en étoit demeurée boiteuse ; qu'elle n'avoit point eu d'enfans dans la suite, & qu'après la mort de son mari elle s'étoit retirée de la ville pour aller demeurer en une maison de campagne.

Autre fait auquel on repond.

Mais cette histoire dont la fin semble avoir été plus heureuse que la précedente, justifie ce que l'on disoit de ce Chirurgien, qu'il étoit trop entreprenant, puis que trois jours de travail ne sont pas un tems

suffisant pour desesperer qu'une femme puisse accoucher par les voyes ordinaires ; que sçait-on si la matrice étoit bien cicatrisée , & s'il n'y est pas resté une fistule ou un ulcere , qui suintant sans cesse lui aura fait mener une vie languissante le peu de tems qu'elle a resté au monde après cette operation.

Je ne me rends point à de pareilles histoires , non plus qu'à la raison de ceux qui disent qu'il ne faut faire l'operation que quand il y a de l'impossibilité que la femme puisse accoucher autrement ; car vous trouverez tres-peu de femmes qui ne puissent accoucher naturellement : c'est toûjours l'impatience , ou de la femme , ou de l'acconcheur , ou des assistans qui fait desesperer que l'enfant sorte par la voie ordinaire, il n'y a qu'à differer ; si une matrice se trouvant d'une consistence tres-dure , est tardive à s'ouvrir, ne vous impatientez pas, elle fera en quatre ou en six jours ce qu'elle n'a pas pû faire en deux. Il ne faut pas souvent se regler sur les cris de la femme , il y en a qui pour les moindres atteintes qu'elles commencent à sentir, se plaignent plus fort que d'autres ne font dans les plus grandes douleurs ; c'est ce qu'il faut examiner,& sur tout prendre patience , parce que l'accouchement étant l'ouvrage de la nature , elle en vient toûjours à bout , principalement quand l'accoucheur & la sage-femme lui aident par les moyens que l'art leur enseigne , & que la prudence leur fournit dans les cas particuliers. On doit donc s'en rapporter à elle,puis qu'il est certain que toutes les femmes ont communément toutes les dispositions nécessaires pour accoucher , les unes plûtôt , les autres plûtard.

Confirmation des raisons precedentes.

Par tout ce discours vous voyez bien que je suis entiérement opposé à ceux qui conseillent de faire l'operation Césarienne à une femme vivante. M. Mauriceau, un des plus celebres accoucheurs de ce tems, & qui a tres-bien écrit sur tout ce qui regarde les accouchemens , la condamne absolument dans ce cas : vous pouvez en voir les raisons dans le Chapitre où il parle de cette operation; Mais je suis comme lui dans le sentiment qu'on la doit faire , & que même on est obligé par un commandement exprès de la loy d'ouvrir le ventre à toutes les femmes grosses dans le moment qu'elles viennent d'expirer , lors qu'elles n'ont pas rendu leur fruit. H 4

Deux principaux motifs engagent le Chirurgien à faire l'operation Césarienne à une femme enceinte aussitôt qu'elle a expiré ; l'un est pour tâcher de sauver la vie à l'enfant, l'autre est pour le baptiser.

Les cas où elle doit être faite.

Si un Chirurgien se trouve present lors qu'une femme grosse de huit ou neuf mois viendra d'être assassinée, ou tuée par quelqu'autre malheur, ou qu'elle aura subitement fini ses jours par une apoplexie, par une frayeur, &c. Il n'est pas impossible qu'en lui ouvrant incontinent le ventre, il n'en tire l'enfant encore en vie, & que par ce moyen il ne le garantisse de la mort qui lui arriveroit indubitablement s'il séjournoit encore dans la matrice quelques instans après que le principe de la vie de la mere a été détruit. Il y a des exemples que des enfans tirez de cette maniére ont vécu l'espace d'une vie ordinaire. C'est pourquoi sans perdre de tems en raisonnemens, le Chirurgien doit promptement en venir à l'operation, pour tâcher de sauver la vie à l'enfant, comme il est arrivé quelquefois.

Si la femme n'étoit grosse que de quatre, de cinq ou de six mois, il n'y auroit pas d'apparence pour lors que l'enfant pût long-tems survivre ; neanmoins il faudroit faire l'operation Césarienne, dans l'esperance de trouver encore l'enfant vivant, & de le baptiser avant qu'il mourût. Ainsi en quelque tems de la grossesse que ce soit, & par quelque cause de mort qu'une femme soit perie : il lui faut ouvrir le ventre ; vû que s'il n'est pas possible de conserver la vie à l'enfant, du moins l'on a sujet d'esperer de lui pouvoir donner le sacrement de Baptême ; ce qui peut arriver plus sûrement & plus vîte que si l'on s'y prenoit d'une autre façon.

Le nom d'Embryoulkie que les Grecs ont donné à cette operation, étant dérivé de *Embryon* qui signifie enfant, & de *Helkein* qui veut dire tirer, nous fait voir qu'elle se pratiquoit avant qu'il y eût des Césars ; comme aussi que Scipion l'Africain n'est pas le premier qui ait été mis au jour de cette maniere ; & que si le nom d'operation Césarienne est demeuré, c'est qu'il est plus facile à prononcer que celui d'Embryoulkie. Voici comment elle se fait.

Moyen de l'executer.

Ceux qui conseillent cette operation à une femme

vivante, diſent qu'avec ce biſtouri A, il faut faire une grande inciſion à la partie laterale du ventre, en traçant la figure d'un croiſſant, & ouvrir tout de ſuite le fond de l'uterus pour en tirer l'enfant par les ouvertures faites à ce viſcere & au bas ventre par le même inſtrument ; qu'on doit avec ces éponges B, B, imbiber tout le ſang épanché par l'operation ; qu'il ne faut point faire de ſuture à la matrice, parce qu'en ſe reſſerrant d'elle-même, les levres de la playe ſe raprochent l'une de l'autre ; mais qu'il faut coudre le ventre comme à la gaſtrographie, avec ces deux aiguilles courbes C, C, enfilées du cordonet D, D, & la ſuture étant faite la couvrir de l'emplâtre E, puis de la compreſſe F, enſuite du bandage circulaire G, que l'on fait tenir par le ſcapulaire H, ayant ſoin de pancer tous les jours cette playe, qui ſe guerit, à ce qu'ils nous témoignent, auſſi facilement que celles des autres parties du corps.

Ceux qui ne la pratiquent que ſur des femmes mortes, attendent qu'elles ayent rendu l'eſprit, & au même inſtant le Chirurgien travaille avec toute la diligence poſſible. Pour cet effet l'on ne met point le corps ſur une table, comme on fait dans les ouvertures ordinaires, l'on ne marque point avec de l'encre l'endroit où l'on doit faire l'inciſion, l'on ne la fait point dans l'un des deux côtez du ventre, parce qu'il y a plus d'épaiſſeur que dans le milieu, & pour abreger le tems l'on ne donne point à l'inciſion la figure d'un croiſſant, comme il y en a qui l'ordonnent. Il commence par mettre ce bâillon I, dans la bouche de la femme, afin de la tenir ouverte ; il lui découvre le ventre, & avec ce ſcapel K, il lui fait une inciſion longitudinale au milieu de l'abdomen, en commençant au deſſous du cartilage Xiphoïde, & finiſſant au deſſus des os pubis. Auſſi-tôt qu'il a percé le peritoine en un endroit, il y introduit un des doigts de la main gauche pour le ſoulever, & avec des cizeaux L, il acheve de l'ouvrir de toute la longueur du ventre. Il aperçoit d'abord la matrice, parce que l'épiploon eſt monté en haut & les inteſtins rangez à côté ; & avec le même couteau il fend la matrice, en y faiſant une inciſion capable de donner paſſage à l'enfant, qui ſe trouvera enveloppé de

Ce qu'on y doit obſerver.

ſes membranes qu'il faudra déchirer ſi elles ſont tendres, ou couper ſi l'on les croit trop dures pour pouvoir les ouvrir & les écarter avec les ongles. L'enfant étant à découvert, on lui ſouleve la tête de la main gauche, & de la droite lui verſant de l'eau contenuë dans la burette M, on le baptiſe ſans aucun delay : puis on le tire de la matrice, on lui lie le cordon avec ce fil N, environ à un pouce du ventre, & on le coupe enſuite à un demi doigt au deſſus de la ligature. Enfin l'on donne l'enfant à quelque femme, qui l'ayant enveloppée dans un chaufoir fort chaud le porte auprès du feu, où l'on employe toutes ſortes de moyens pour le faire revenir de ſa foibleſſe, ſoit en le réchauffant, ſoit en le lavant avec du vin tiéde, ſoit en lui ſoufflant au viſage, & lui ouvrant la bouche afin qu'il puiſſe avaler quelques goutes de liqueur ſpiritueuſe.

Si je vous ay dit qu'il falloit tenir la bouche de la mere ouverte pendant l'operation, ce n'eſt pas que ſur ce chapitre je ſois dans l'erreur du menu peuple, qui croit que l'enfant reſpire dans le ventre de ſa mere ; & qui s'imagineroit que trouvant l'enfant mort, comme il arrive le plus ſouvent, ce ſeroit la faute du Chirurgien qui n'auroit pas mis un baîllon dans la bouche de la mere : je ſçai que cette circonſtance eſt inutile, mais il ne la faut pas obmettre, pour contenter les aſſiſtans, & pour éviter tous les ſots diſcours que feroient à l'encontre du Chirurgien quelques femmelettes, ou gens qui n'ayant aucune connoiſſance de l'anatomie, ne ſçavent pas qu'il y a ſi peu de communication de la bouche avec l'uterus, que l'air paſſeroit plûtôt au fœtus par la vulve que par un autre endroit.

Autres précautions.

Il ne faut pas faire l'ouverture à la matrice avec trop de précipitation, ni enfoncer le ſcapel trop avant tout d'un coup, dans la penſée qu'elle auroit l'épaiſſeur de deux travers de doigts, comme l'ont avancé la plûpart des Auteurs ; car l'on ne manqueroit pas de bleſſer l'enfant, puis qu'il eſt conſtant qu'elle eſt plus mince dans les derniers tems de la groſſeſſe que dans les premiers, & que ſemblable aux autres membranes, elle diminuë d'épaiſſeur à meſure qu'elle s'étend, ſe trouvant quelquefois auſſi mince qu'un fort parche-

min. Ce qui a trompé ces anciens, c'est que l'ayant ouverte à l'endroit où le placenta étoit attaché, c'est-à-dire dans son fond, ils ont confondu l'épaisseur de cet arrierefaix avec celle de la propre substance de la matrice distinguée de ses vaisseaux sanguins & lymphatiques, qui sont veritablement fort gros, mais dont les tuniques sont tres-minces. Ils nous ont pourtant fait là-dessus beaucoup de raisonnemens qui se détruisent par l'experience même.

Le Chirurgien doit être instruit de cette disposition naturelle de la matrice, de crainte de se tromper en pareille occasion ; mais pour peu qu'il ait d'adresse, il ne blessera pas l'enfant ; car sous la matrice il y a des enveloppes qui contiennent l'eau au milieu de laquelle nage cet enfant ; ce qui facilite l'operation, & empêche qu'on ne le blesse, à moins que d'y aller inconsiderément & à l'étourdi.

Marques pour connoître si l'enfant est en vie dans l'uterus.

L'on connoît que l'enfant est vivant ou mort en touchant son cordon ; si l'on y sent un battement, c'est signe qu'il est en vie, & alors il le faut baptiser ; & si l'on n'y en sent point, il y a tout sujet de croire qu'il est mort. Sur quoi l'on fait alors une question ; sçavoir si l'on doit le baptiser ou non, parce qu'il y a des Casuistes qui veulent que l'on ait des signes certains de la vie pour administrer le Baptême, disant que ce seroit profaner ce Sacrement que de le donner à une charogne. Pour moi je les baptise tous, & cela pour deux raisons : l'une est qu'il peut arriver qu'un enfant soit en vie & qu'il lui reste encore quelques soupirs à rendre, quoi que l'on ne sente point de pulsation manifeste à son cordon ombilical ; auquel cas ce seroit tomber dans un inconvenient fâcheux, que de refuser le baptême à un enfant vivant, parce qu'il n'auroit pas assez de force pour donner des signes certains de sa vie. L'autre raison est, que dans ces sortes d'operations la chambre est toûjours pleine de parentes ou de voisines, qui ont la plûpart une imagination timide & occupée des préjugez les plus déraisonnables. J'en ay vû qui prenant un enfant qu'on venoit de tirer du ventre de sa mere, où il avoit cessé de vivre depuis plusieurs jours, le réchauffoient auprès du feu ; & qui au moindre mouvement qu'ils lui voyoient faire, comme d'ouvrir tant soit peu une pau-

piére, de remuer la lévre, &c. s'écrioient & assûroient qu'il étoit vivant, sans considerer que ces petits mouvemens étoient des effets de ceux qu'elles faisoient faire à la tête de l'enfant en s'efforçant de le r'animer. Si dans une pareille occasion un Chirurgien ne vouloit pas ondoyer l'enfant, il s'attireroit la haine publique, & toutes ces femmes ne lui pardonneroient jamais.

Comment on baptisera l'enfant au ventre de sa mere.

Il y a encore un expedient qui remedie à tout; c'est qu'en donnant le Baptême à l'enfant il le faut faire sous condition, en disant ces paroles, avec intention de faire ce que l'Eglise Chrétienne ordonne en pareille rencontre; *Si tu es vivant, je te baptise, au nom du Pere, & du Fils, & du saint Esprit, ainsi soit-il.* De cette maniére si l'enfant est vivant, il est bien baptisé; s'il est mort, on ne baptise point un cadavre, & les plus scrupuleux ne peuvent point blâmer un tel procedé, puis que l'Eglise même ne baptise les enfans ondoyez dans une necessité pressante, que sous condition, & qu'en cas qu'ils ne l'ayent pas été, lorsque l'on a été obligé de les ondoyer.

Quand je prescris au Chirurgien comment il doit se comporter pour baptiser un enfant, je suppose qu'il n'y ait point de Prêtre pour le faire, & que l'on ait été tellement pressé que l'on n'ait pas eu le tems d'en avertir un, comme quand une femme vient de recevoir quelque coup dont elle sera morte à l'instant. Mais lorsque la maladie donne quelque loisir, il ne faut pas manquer d'envoyer querir un Prêtre sur tout de la paroisse, & de le prier d'attendre auprès de l'agonisante le moment de pouvoir baptiser son enfant: le Chirurgien alors ne se doit mêler que de ce qui est du fait de l'operation.

C'est au Chirurgien à ne rien négliger pour découvrir si l'enfant est vivant ou non, parce que selon la coutume observée en beaucoup de pays si l'enfant survit la mere, le pere est heritier de tous les effets mobiliers; au contraire s'il est mort devant la mere, ce sont les parens de la mere qui en heritent: de sorte que s'il intervient un procès entre le pere & les parens, comme il est souvent arrivé, c'est au Chirurgien à en décider; il est maître de faire perdre ou gagner le procés à l'un ou aux autres, & les Juges ne prononcent

que sur son rapport : c'est ce qui le doit engager de le faire avec sureté, du côté de la conscience.

L'operation faite avec toutes les précautions que je viens de vous marquer, si l'enfant est vivant la parenté en aura soin ; mais s'il est mort il faut le prendre & le remettre dans le ventre de la mere, puis le recoudre de la même maniere que l'on fait les cadavres que l'on vient d'ouvrir. Ce qu'il y a à faire après l'extraction de l'enfant.

Voila, Messieurs, toutes les Operations qui se pratiquent sur le ventre inferieur, entre lesquelles vous ne voyez point les cauterisations du ventricule, du foye, & de la ratte, que quelques Médecins se sont imaginez pouvoir être faites. Ils prétendent que lorsque ces parties sont comme endormies, ou qu'elles font paroître trop de lenteur dans leurs fonctions, en consequence de quelque intemperie froide qui rallentit leurs actions, il faut les réveiller, & les réchauffer par l'application de plusieurs fers chauds ou ardens sur la région la plus prochaine de ces parties ; mais les douleurs que les malades doivent essuyer dans ces sortes d'operations, sans aucun fruit, nous les font rejetter, & accuser de cruauté ceux qui seroient capables de les mettre en usage.

La bonne Chirurgie a retranché le feu de toutes les operations qui se font sur les chairs, elle ne se sert plus que de quelques boutons de feu sur les os qui sont insensibles, encore ne les employe-t-elle que rarement. Elle a abandonné ces manieres rudes, aux Maréchaux qui tourmentent avec des fers rouges les pauvres chevaux qu'ils pourroient guerir autrement : & si leur méthode de se servir du fer & du feu fait horreur à ceux qui la leur voyent pratiquer sur des animaux qui ne s'en plaignent pas, que seroit-ce si l'on voyoit brûler le ventre d'un homme qui par ses cris toucheroit le cœur le plus endurci? Adoucissement de la nouvelle Chirurgie.

Il y a environ trente ans qu'il s'éleva une certaine secte de Chirurgiens qui s'applaudissoient de s'être avisé les premiers d'une nouvelle operation qu'ils prétendoient mettre en pratique ; elle consistoit à ôter la ratte, ce qu'ils appelloient *dératter*. Il regardoient cette partie comme inutile & même nuisible, parce qu'ils n'en connoissoient peut-être pas les usages ; & dans cet esprit ils vouloient que l'on fist une incision à l'hypo- Condamnation de ceux qui entreprenoient de deratter.

condre gauche, que l'on en tirât la ratte, & qu'après avoir fait une ligature à ses vaisseaux on la retranchât hardiment. Sur ce qu'ils l'avoient fait à quelques chiens qui n'en étoient pas morts sur le champ, ils s'efforçoient de publier les avantages que l'homme recevroit de cette operation; mais tous les animaux à qui on la faisoit étant morts peu de mois après, il ne s'est pas trouvé un seul homme qui en ait voulu subir l'épreuve. C'est donc avec juste raison qu'il n'est plus fait mention de ces cruelles operations, qui n'ayant été conçuës que par des cerveaux creux ont trouvé leur sépulture dans celle de leurs inventeurs.

Fin de la seconde Démonstration.




FIG. XIII. POUR LA LITHOTOMIE. p. 127
A
B
C
D
E
F
H
I
8
K
L
M
N
O
P
Q
9
R
S
Y
V
X
Z
Z
1
2
5
3
4
6
7



OPERATIONS DE CHIRURGIE,

TROISIE'ME DEMONSTRATION.

Les Operations qui se pratiquent sur la vessie, sur la verge, & sur la matrice.



Es mêmes raisons, Messieurs, qui nous ont obligé de commencer nos operations par celles qui se pratiquent sur le ventre inferieur, nous engagent à les continuer par celles que demandent les maladies qui arrivent à la vessie, à la verge, & à la matrice; ces parties n'étant gueres moins sujettes à se corrompre que toutes les autres du bas-ventre : c'est pourquoy nous allons travailler à les separer de notre sujet.

Une des plus grandes & des plus difficiles operations de la Chirurgie est celle de tirer une pierre de la vessie : Hyppocrate la trouvoit si penible & si dangereuse qu'il avoit resolu de ne la plus entreprendre; & la plûpart des Chirurgiens d'aujourd'huy à l'exemple des Anciens se défendent comme eux de la faire, laissant executer cette operation à ceux qui en font leur capital, & qui apportent tous leurs soins pour s'y rendre habiles.

L'extraction de la pierre est une operation tres-difficile.

Les Grecs nommoient ces sortes de Chirurgiens *lithotomoi*, & nous les appellons aujourd'huy des lithotomistes, parce que cette operation s'appelle litho-

Etymologie de lithotomiste.

tomie : ce mot est composé de deux dictions grecques, de *lithos* qui signifie pierre, & *temnein* qui veut dire couper ou separer. Cette étymologie, quoique juste, à trouvé des censeurs qui ont prétendu qu'elle ne convenoit point à l'operation dont il s'agit, puis que l'on n'y coupoit point la pierre; &que le mot de *Kystitomie* signifioit mieux ce qui s'y pratiquoit, étant dérivé de *Kystis* vessie & de *temnein*, qui signifie diviser à cause qu'elle consistoit dans une incision qui se fait à la vessie. Mais on répond que le nom de Kystitomie est celui que l'on donne & qui convient parfaitement à l'operation qui se fait à la vessie, pour en tirer l'urine que l'on ne peut pas faire sortir autrement ; vous en demeurerez d'accord quand je vous démonstreray une telle operation. D'ailleurs sous le nom de lithotomie sont connuës & décrites dans nos Auteurs toutes les operations qui se pratiquent pour les pierres; & ce seroit embarasser les Chirurgiens & fatiguer inutilement les étudians que de les vouloir obliger à se servir d'un nouveau nom qui ne feroit pas mieux entendre la chose qu'elle est déja connuë de tout le monde par le mot usité : ajoutez que quoiqu'ordinairement l'on ne rompe pas la pierre, néanmoins la fin pour laquelle on incise l'organe étant pour en tirer les pierres, pour les en séparer & les en détacher lorsqu'elles y tiennent, & pour les y atténuer quand elles sont molles & friables, ou pour les briser en morceaux, quand elles sont trop grosses, & qu'on peut plus commodément les dégager par parties on ne pouvoit pas donner un nom qui exprimât mieux cette operation que celuy de lithotomie.

Objection & reponse.

Définition de cette operation.

On entend donc par lithotomie une operation de Chirurgie par le moyen de laquelle on tire de la vessie les pierres qui y sont contenuës, & sous le nom de pierres nous comprenons généralement toutes sortes de corps étranges; comme des grumeaux de sang, des membranes, des chairs endurcies & qui par leur masse, leur grosseur, & leur consistance empêchent le cours de l'urine & nous obligent d'en venir à la même operation pour en débarasser l'organe.

Des

Des pierres dans les reins & dans la vessie.

Nous trouvons tous les jours des pierres dans les reins & dans la vessie des hommes, & il en est peu qui ne vuident avec les urines du sable ou du gravier ou quelque calcul ; mais il est assez difficile de sçavoir comment & en quel lieu ces corps étrangers se peuvent engendrer. Il faut toutefois qu'un Chirurgien s'efforce d'en développer le secret : c'est pourquoi sans nous rebuter des difficultez, nous allons proposer ce que nous pensons sur la maniere de leur generation.

Tous nos Auteurs qui jusqu'à présent ont écrit sur cette matiere, & entr'autres Fernel qui après Hippocrate s'est donné le plus de peine pour l'expliquer, nous ont dit que les pierres étoient formées de la partie la plus visqueuse & la plus terrestre de l'urine, que la portion la plus subtile de cet excrement étant consumée par la chaleur des reins, la plus grossiere se petrifioit, & s'endurcissoit de même que les pots de terre molle s'affermissent & deviennent solides par la chaleur du fourneau ; & que lorsque les pores par lesquels l'urine se sépare du sang se trouvoient trop étroits, les particules les plus épaisses de l'urine s'embarassant dans ces conduits, s'y petrifioient par leur sejour & par la chaleur de ces parties, où elles grossissoient par une continuelle apposition de matieres l'une sur l'autre : de sorte que selon eux, il y a trois causes de génération pour les pierres ; la materielle, sçavoir ce qu'il y a de plus gluant & de plus terrestre dans l'urine ; l'instrumentale, qui sont les passages trop étroits des reins où cette matiere est arrêtée ; & l'efficiente attribuée à la chaleur du lieu, qui la desséchant, en forme du gravier ou des pierres.

De l'origine du calcul.

Trois causes du calcul selon les Anciens.

Ils étoient confirmez dans cette opinion, parce qu'on observe tous les jours que les enfans sont plus sujets à la pierre que les grandes personnes, & principalement ceux qui sont nourris d'alimens grossiers & terrestres : en voici la raison. Les enfans mangeant fort souvent ne peuvent pas faire bien exactement la digestion, & entr'autres les enfans des paysans qui ne se nourrissent que de pain lourd, mal cuit & mal fait, de fromage, & de légumes indigestes ; il reste un suc crud & mal

digeré qui étant porté aux reins avec le ſang, s'embaraſſe dans les poroſitez de leurs caroncules mammillaires, & y ſéjournant s'endurcit & devient pierreux par la chaleur naturelle qui fait exprimer à ces mamelons ce qu'un tel ſuc a de plus ſéreux; de maniere que ces trois cauſes dont nous venons de parler ſe rencontrant plus fréquemment aux enfans, il ne faut pas s'étonner ſi l'on en trouve tant qui ont la pierre.

La preuve de ce que j'avance eſt manifeſte dans les écrouelles, les oreillons, les excroiſſances, & tous les gonflements de glandes qui arrivent tres-ſouvent dans le bas-âge : la matiere de ces tumeurs eſt un ſuc crud diſtribué aux glandes où il s'embaraſſe & ſéjourne à raiſon de l'étroiteſſe du paſſage; & la chaleur en eſt la cauſe efficiente, parce qu'en conſommant ce qu'il y a de plus liquide, elle y endurcit tellement cette matiere qu'elle devient toute pierreuſe.

Quels ſont ceux en qui la pierre s'engendre plus frequemment

Ceux qui ont ſouvent viſité l'Hotel-Dieu ou la Charité de Paris, qui ſont les deux endroits où l'on taille le plus de perſonnes, conviendront que de trente à qui l'on fait cette operation il y en aura d'ordinaire plus de deux tiers qui n'auront pas dix ans, & qui ſont preſque tous enfans de villageois : ce qui marque évidemment que la premiere & la plus générale cauſe de la pierre eſt la méchante nourriture, & que cette production trouve ſon principe dans les alimens terreſtres mal cuits & mal digerez; & ce que nous liſons dans les Auteurs qui ont traité ce ſujet, ſçavoir qu'on ne tailloit autrefois que depuis l'âge de ſix ans juſqu'à quatorze, nous prouve que le nombre de ceux qui étoient affligez de la pierre a été de tout tems plus grand dans la jeuneſſe que dans un âge plus avancé.

Principes de la formation des pierres, ſelon les Modernes.

Cette opinion ſur la cauſe de la génération des pierres a paru ſi vray-ſemblable à tous nos Anciens, qu'avant eux on n'a oſé la conteſter : mais il s'eſt trouvé de nos jours des gens qui ont été plus hardis & qui ont avancé que ceux qui croyent que les pierres reſultent de la matiere la plus groſſiere du ſang ſont dans l'erreur, ſoutenant au contraire qu'elles étoient formées des corpuſcules les plus ſubtils de ce mixte. Pour défendre leur hypothêſe, ils diſtinguent dans

l'urine deux principes ; l'un eſt un ſel volatile & urineux ſemblable à l'eſprit de nitre, & l'autre un ſouphre étheré qui tient de la nature de l'eſprit de vin : ils appellent le premier, eſprit coagulateur ; & ils veulent qu'étant mêlez avec un autre eſprit qu'ils trouvent dans ce liquide excrementiciel & qu'ils nomment eſprit terreſtre & ſtiptique, il s'en faſſe une condenſation qui forme un corps pierreux.

Pour prouver cette opinion ils ont recours à la Chimie, & diſent que ſi l'on mêle de l'eſprit de vin avec de l'eſprit de nitre, ou avec de l'eſprit de ſel ammoniac, il s'en fait d'abord aprés quelque fermentation un coagulum, qui peut devenir un corps ſolide & compacte comme de la pierre.

Loin de condamner ceux qui ſont de ce ſentiment, je les juge au contraire tres-dignes de louanges d'avoir travaillé à pénétrer dans une cauſe ſi cachée : mais auſſi il ne faut pas qu'ils croyent que nous devions les ſuivre aveuglément ; c'eſt à nous à examiner ſans prévention ce qu'ils nous propoſent, à le confronter avec ce que nous en ont dit les Anciens, & à prendre le parti où nous trouverons plus de ſolidité que de vrayſemblance.

Ce dernier ſyſtême eſt de l'ingénieux Vanhelmont, qui avec ces trois eſprits dont je vous ai parlé, a beſoin d'un autre eſprit de putrefaction, excité par un ferment corruptif qu'il cherche dans l'odeur de l'urine, pour mettre les autres en action & faire la coagulation de la pierre : mais quoi que l'imagination ait de la peine à ſe repreſenter tous ces principes, néanmoins cette opinion moderne ne nous eſt pas inutile ; car en la conciliant avec l'ancienne, elles produiſent enſemble dans nous des lumieres qui nous procurent la connoiſſance veritable de la génération de cette ſubſtance tartareuſe dont la pierre eſt formée.

Des parties où le calcul prend naiſſance.

Il y en a qui font deux ſortes de pierres, l'une qu'ils diſent être formée dans les reins, & l'autre dans la veſſie : ils les differencient en ce qu'ils veulent que celle du rein ſoit plus petite, plus legere & plus rouge ; & que celle de la veſſie ſoit plus groſſe, plus dure, & plus blanche, ajoutant que les vieillards ſont plus ſujets à avoir le calcul dans les reins, & les jeunes dans la veſſie : mais ces obſervations ne ſont pas

certaines ; car aux jeunes comme aux vieux l'on trouve des pierres de toutes couleurs & de toutes grosseurs ; & aux uns comme aux autres elles commencent à se former dans le rein, & elles s'augmentent dans la vessie : voici comment.

Comment les pierres sont formées.

Le principe essentiel ou le fondement de la pierre est toûjours quelque particule d'un chile grossier & mal digeré, qui étant portée avec la sérosité urinaire aux reins, & s'insinuant dans un des petits tuyaux des corps mammilaires qui filtrent cette sérosité s'y embarasse & s'y arrête, de maniere qu'avec le secours des esprits coagulateurs ou des acides, elle s'y endurcit & devient pierreuse : la partie tartareuse de l'urine venant ensuite à toucher ce petit commencement de pierre, elle s'y attache, s'y unit, & en augmente le volume ; & tous les jours un nouveau tartre de l'urine s'y joignant elle croist jusqu'à ce que le cours continuel de ce fluide l'oblige à se détacher & à tomber dans le bassinet, d'où elle est conduite par l'uretere dans la vessie ; & alors trouvant un espace vaste & libre elle y séjourne plus aisément, & s'y grossit de plus en plus par de nouvelles aplications de matieres, jusqu'à ce qu'enfin causant par son volume, par son poids, ou par ses pointes des douleurs & des incommoditez insuportables, on est contraint de la tirer par l'operation.

De la semence & du germe ou noyau de la pierre

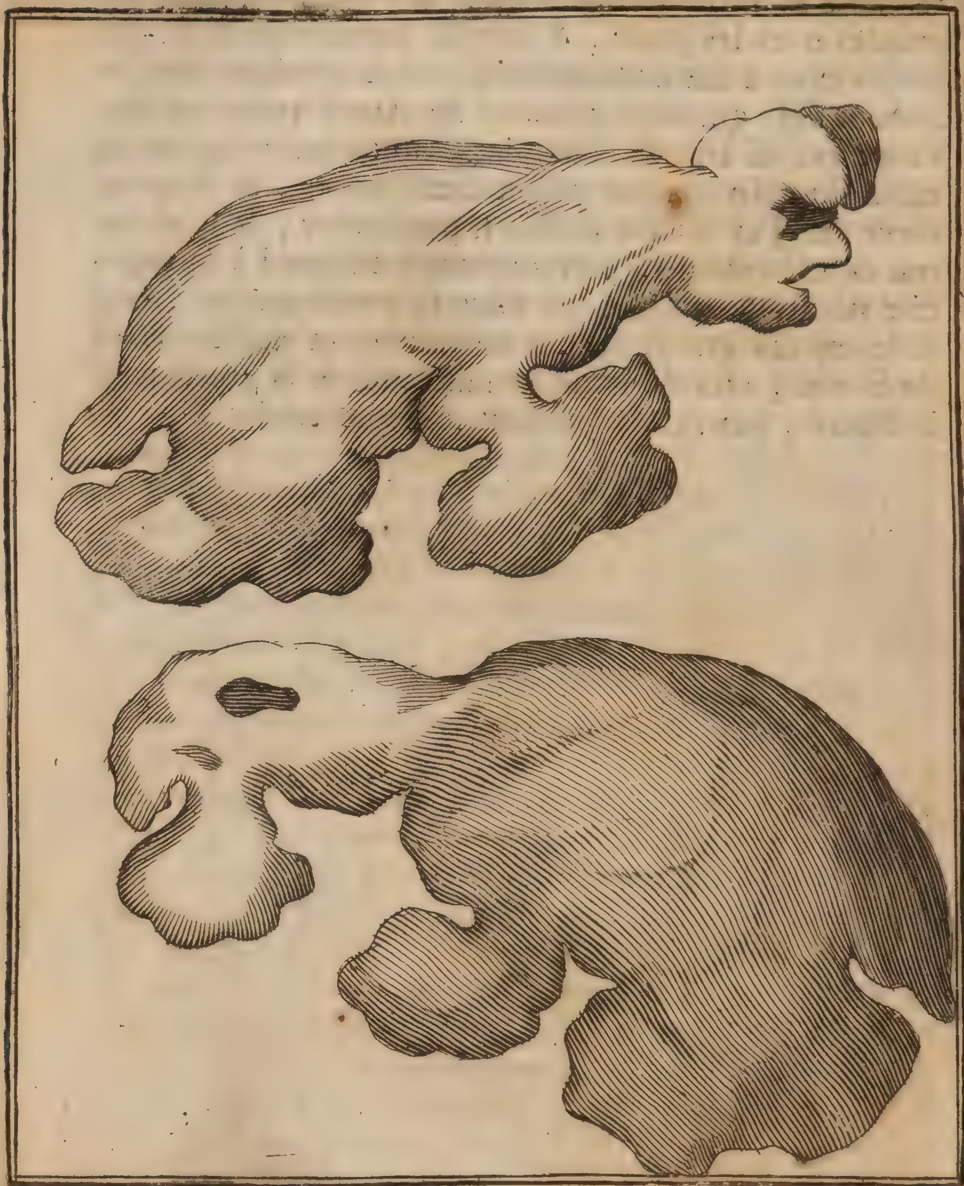
Ce premier principe que quelques-uns ont nommé la semence de la pierre & qui en est appellé le noyau par Fernel, n'ayant pas pu passer par les mammelons des glandes rénales, s'augmente par des couches de nouveau tartre, de la même maniere que l'on fait les dragées dont le noyau est ordinairement un petit anis qui se couvre de plusieurs envelopes de sucre fondu où le confiturier le trempe de tems en tems : car si l'on casse une pierre, vous y remarquerez le noyau avec les differentes couches qui seront de plusieurs couleurs suivant les diverses matieres dont elles sont faites, de même cassant un anis de Verdun l'on voit les couches de plusieurs sortes de sucre dont il est composé.

Exemples de grosses pierres restées dans les reins.

Quand je vous ay dit que les pierres quelque tems aprés leur formation tomboient dans le bassinet, vous devez avoir entendu que cela arrive tres-souvent, mais non pas toûjours ; car quelquefois elle est d'une telle

figure qu'elle ne peut se débarasser du tuyau où elle a pris naissance : alors elle s'y grossit comme elle feroit dans la vessie, & elle peut s'y accroître tellement qu'elle cause la mort au calculeux. Il y en a plusieurs exemples tous les jours, & le plus fameux de ceux qui sont venus à ma connoissance, c'est celui du Pape Innocent XI. qui étant mort le 13. Aoust 1989. fut ouvert : on lui trouva deux pierres une dans chaque rein; celle du rein gauche pesoit neuf onces, & celle du droit six. J'ay trouvé ce fait si particulier, & le volume de ces calculs si extraordinaire eu égard à la capacité naturelle du lieu où elles se rencontrerent, que je les ay fait graver sur un dessein qui m'en fut envoyé de Rome, afin de vous en faire voir & la grosseur & la figure, par celles qui sont ici representées.

PIERRES TROUVE'ES DANS LES REINS.



De la douleur nephretique.

LOrsqu'une pierre se détache du rein, & qu'elle prend le chemin de la vessie, si elle est petite elle coule aisément dans cette poche; mais si elle est grosse étant obligée de dilater l'uretere pour se faire passage, elle cause des douleurs d'autant plus grandes que par ses inégalitez & par ses angles aigus elle déchire ou pique la membrane nerveuse de ce tuyau. On appelle souvent cette maladie colique néphretique,

mais c'est improprement, puisque ce nom de colique ne doit être donné qu'aux maux qui regardent le colon : elle est mieux nommée douleur nephretique, de *nephri* qui veut dire rein, à cause que ce qui fait la douleur vient du rein, & non de l'intestin colon.

Ces douleurs nephrétiques sont excitées par du sable, par du gravier, ou par une pierre ; quand c'est du sable les douleurs sont legeres, à moins qu'il ne soit en une tres-grande quantité ; lorsque c'est du gravier elles se font sentir davantage, parce que les particules du gravier sont rudes, irrégulieres & plus grosses que celles du sable ; & quand c'est une pierre, elles sont très-vives : on a pour lors recours aux remedes généraux que l'on ordonne suivant les accidens qui pressent le plus.

De la cause des douleurs néphretiques.

Les signes qui nous aprennent que c'est une douleur nephrétique, sont qu'elle commence à l'endroit du rein, qu'elle se continuë le long de l'uretere, & qu'elle répond à la région de la vessie ; on sent un engourdissement dans la cuisse, le testicule du même côté est tiré en haut par le muscle cremaster qui souffre, on a de la peine à uriner, & l'on vomit, dans cette occasion. Je vous renvoye à la pratique ordinaire pour les remedes qui conviennent à ce mal ; je ne vous en ai parlé que pour vous faire concevoir pourquoi l'on a raison de soupçonner que celui qui urine difficilement peut avoir une pierre dans la vessie, sur tout lorsque cette difficulté aura été précedée par des douleurs nephretiques.

Caractere de la douleur néfretique.

Après vous avoir expliqué comment la pierre se fait, il faut que je vous dise ma pensée sur la formation du sable. De même que vous voyez que la partie tartareuse du vin est adhérante à la surface interieure du muid où il est renfermé, qu'elle s'attache aux vaisseaux où l'on fait bouillir des liqueurs épaisses, & que même il se forme une croute au dedans des tuyaux par où l'eau coule continuellement ; aussi ces sortes de corpuscules contenus dans l'urine se collent-ils dans le bassinet & le long des ureteres ; & y étant coagulez par un esprit acide, ou par l'entrelacement & l'union étroite de leurs parties branchuës s'y petrifient, & en boucheroient à la fin les conduits, si l'humeur glaireuse que les glandes des ureteres séparent sans cesse

Conjecture sur la production du sable.

pour en humecter les cavitez, de crainte que leurs membranes ne soient offensées par les sels urineux, n'obligeoit ce tartre de se détacher petit à petit pour se laisser entrainer par l'urine dans la vessie où il tombe par petites particules séparées comme du sablon; & il est peu de personnes qui n'en vuident tous les jours avec l'urine.

Ce sablon est souvent blanc, & quelquefois rougeâtre; on le trouve au fonds du pot de chambre, & même lorsque l'on y laisse séjourner de l'urine l'on s'aperçoit que ce même tartre s'attache aux parois, & y fait une croûte, d'où l'on conjecture assez sûrement qu'il y a dans l'urine une matiere propre à être condensée, & un esprit capable de faire cette petrification.

Experience d'une occasion extraordinaire du calcul.

Monsieur Tolet qui a tres-bien écrit de la Lithotomie après l'avoir long-tems pratiquée à l'Hôpital de la Charité de Paris sous l'illustre M. Jannot alors le plus célebre Lithotomiste, nous dit qu'il a taillé un Soldat Italien qui s'étoit fouré un ferret d'aiguillette par l'uretre dans la vessie, où il se forma une pierre de la matiere qui se joignit à ce ferret, & s'y endurcit par succession de tems. Il arriva la même chose à un autre à qui un coup de mousquet fit entrer une bale dans la vessie où elle servoit de base à une pierre dont il le salut délivrer par la taille quelques années ensuite. Ces experiences confirment bien la pensée de Fernel en ce qu'il dit que toutes les pierres ont un noyau; mais elles le réfutent dans ce qu'il ajoute que ce noyau vient toûjours du rien, & que c'est dans la vessie que la pierre reçoit sa perfection en se grossissant & se durcissant peu-à-peu, car il peut passer dans ce sac d'ailleurs même que du rein, quelque molécule qui servira de fondement à un calcul.

Des pierres sablonneuses.

Il y a aussi une nature de pierre que l'on appelle sablonneuse, laquelle est formée dans la vessie de plusieurs petits grains de sable qui se joignent ensemble par le moyen d'une glu qui leur sert de ciment: cette espece de pierre se compose en peu de tems, mais elle n'est pas si dure que celle qui est faite par plusieurs couches posées les unes sur les autres; aussi se brise-t-elle facilement sous la tenette, quand on la veut retirer par l'operation.

Je vous ay dit que les pierres passoient par les ure-

teres pour aller du rein dans la vessie : ceux à qui cela est arrivé, ont l'uretere dilaté à proportion des pierres qui sont passées par ce conduit qui n'ayant ordinairement que la grosseur d'un tuyau de plume, se trouve néanmoins souvent de la grosseur du poulce, & quelquefois de celle d'un intestin ; & quoique cette partie soit capable d'une telle extension, on voit cependant en quelques-uns des pierres arrêtées dans sa cavité ; ce qui arriva à Mr. Colbert que l'on ouvrit après sa mort, & à qui l'on trouva des pierres tres-grosses retenuës dans le milieu des ureteres, ce qui lui avoit fait souffrir durant les derniers jours de sa vie d'effroyables douleurs nefretiques. Mais ces sortes de pierres restées dans les reins ou dans les ureteres ne peuvent point être tirées par la Chirurgie ; c'est pourquoi passons à celles qui se rencontrent dans la vessie qui font le sujet de notre operation.

Dilatation des ureteres dans les calculeux.

Avant que d'y venir, il faut être assuré qu'il y ait une pierre dans la vessie. Les signes qui nous l'indiquent sont de deux sortes. Les premiers que l'on appelle communs ou équivoques, peuvent dépendre de plusieurs maladies de la vessie, autres que celles qui sont causées par la pierre. Les seconds sont nommez propres, ou univoques ; ils ne conviennent qu'à la pierre seule.

Deux sortes de preuves de l'existance d'une pierre dans la vessie.

Les signes équivoques sont en tres-grand nombre ; le malade ressent dans la region de la vessie une douleur continuelle, qui s'augmente lors qu'il veut uriner ; c'est ce qui lui fait differer le plus qu'il peut cette fonction ; mais la douleur en est encore plus violente, à cause que l'urine par le long sejour qu'elle fait dans la vessie, étant plus échauffée & plus âcre, elle irrite davantage les parties par où elle passe pour sortir ; outre que le malade poussant avec vehemence pour accelerer l'évacuation de ce liquide, l'intestin rectum s'alonge au dehors par les efforts que fait le pierreux pour pisser. Cet accident arrive rarement aux personnes avancées en âge, mais souvent aux enfans ; c'est ce que l'on appelle le fondement sorti. Les urines sont quelquefois blanches, cruës, & tenuës, & d'autresfois troubles, bourbeuses & sanglantes ; & lors qu'on les laisse reposer, on void au fonds un sediment blanc semblable à du pus, avec de la mucosité

Signes douteux.

Sortie du fondement.

Sédiment de l'urine.

& du sablon. Le malade sent au perinée une pesanteur causée par le poids de la pierre, il porte souvent sa main à la verge qu'il tire pour se soulager; il lui survient des erections involontaires, produites par une irritation qui de l'uretre se communique aisément aux nerfs caverneux; il éprouve un picotement qui répond au bout de la verge; il a de la peine à uriner; souvent l'urine ne sort que goutte à goutte, & quelquefois elle est entiérement suprimée.

Irritation à l'uretre.

Difficulté d'uriner.

Quoi que tous ces symptômes dénotent ordinairement l'existence de la pierre dans la vessie, ils n'en sont pas néanmoins des signes si fidelles qu'il y faille croire absolument; car ils conviennent aux inflammations & aux ulceres de la vessie & de l'uretre; & c'est ce qui les a fait appeller équivoques. On doit donc avoir recours à d'autres qui soient infaillibles.

Marques univoques & certaines.

Les signes que nous appellons univoques, parce qu'ils ne se peuvent rapporter qu'à la pierre, & qu'ils ne nous trompent point, sont deux: l'un est le doigt de l'operateur & l'autre la sonde. Voici comment l'on s'y prend pour se servir de l'un & de l'autre.

Maniére de sonder avec le doigt

Le Chirurgien ayant rogné ses ongles, il frottera de quelque huile son doigt indice ou celui du milieu. (On se sert communément d'huile d'olive.) Puis ayant fait asseoir le malade sur le bord du lit couché à la renverse, les cuisses hautes & écartées, il lui introduira ce doigt dans l'anus, où il le poussera le plus avant qu'il pourra, & n'y ayant que l'épaisseur du rectum & de la vessie entre son doigt & la pierre qu'elle renfermera, il lui sera aisé de sentir ce corps étrange s'il est renfermé dans ce sac, sur tout lors qu'appuyant de son autre main contre la region hypogastrique du malade, il poussera vers le rectum ce qui sera engagé dans la vessie. Aux femmes la matrice étant placée entre ce boyau & la vessie, le lithotomiste ne pourroit point sentir la pierre s'il en usoit de même qu'aux hommes; c'est pourquoi il faut qu'il insinuë son doigt dans leur vagin: mais aux filles, pour plusieurs raisons que je passe sous silence, il ne doit point se servir du doigt, ni dans le vagin ni dans le rectum; il faut qu'à leur égard il se serve de la sonde.

Il n'est pas aussi facile de sonder un homme qu'une femme; la longueur & la figure courbe de l'ure-

tre d'un homme, sont la cause des difficultez qu'il y a d'y faire entrer la sonde, il faut de l'adresse & de l'habitude pour y réüssir. L'on prend une sonde de la longueur de dix à onze poulces, & de la grosseur d'un petit tuyau de plume à écrire, faite d'argent pour l'ordinaire, ayant dans la moitié de sa longueur la figure d'un croissant, & son autre moitié étant droite. Le bout de cette premiére moitié tant soit peu plus menu que l'autre est mousse, & l'extremité de celle qui est droite est garnie de deux anneaux, afin de la tenir plus ferme. L'on graisse toute la sonde avec de l'huile & l'on se met en devoir de la faire entrer dans la vessie, en introduisant la partie courbe la premiére dans l'uretre : mais il y a deux maniéres de sonder, c'est au Chirurgien à choisir celle qu'il a le plus accoutumé de pratiquer ; l'une en prenant la verge du malade avec deux doigts de la main gauche, sçavoir le poulce & l'indice, & l'élevant en haut pendant qu'on tient la sonde avec les deux semblables doigts de la main droite : en sorte que la partie concave du croissant regarde le ventre du malade. Alors en ayant introduit doucement le bout dans l'uretre on la pousse jusqu'à ce que l'on soit à la racine de la verge qu'on baisse au même instant, afin que la pointe de la sonde montant en haut elle puisse en passant par dessous l'os pubis aller jusques dans la vessie. L'autre maniére differe de la précédente, en ce que le dos de la sonde regarde le ventre du sujet, & que l'ayant poussée jusqu'à la racine de la verge, l'on fait faire un demi tour à l'instrument, en le panchant conjointement avec la verge vers l'aine droite, & ensuite le baissant ; par ce moyen la pointe de la sonde recevant une legere impulsion entrera dans la vessie : & c'est de cette derniére façon que sondent presque tous les Lithotomistes, qui font voir leur adresse en donnant ce tour de maître. Si la sonde étant prête d'entrer dans la vessie l'on sent quelque obstacle, il ne faut rien forcer, parce qu'il peut être causé par une petite valvule que l'on nomme verumontanum, qui est à l'endroit où les vaisseaux éjaculatoires percent l'uretre, & pour peu que l'on forçât l'on ne manqueroit pas d'endommager cette valvule ; c'est pourquoi il faut alors retirer la sonde de la longueur d'un travers

Premiére methode de sonder avec l'instrument.

Seconde methode.

Inconvenient à eviter.

de doigt pour la repouſſer enſuite en s'éloignant de cet obſtacle, & l'on trouve ainſi le chemin de la veſſie.

Facilité à ſonder les femmes.

L'uretre d'une femme étant courte & droite l'on n'a pas beaucoup de peine d'y introduire la ſonde. La malade étant couchée à la renverſe on lui écarte les nimphes avec la main gauche, & l'on découvre l'orifice de l'uretre, qui eſt un petit trou rond, placé entre ces deux crêtes au deſſous du clitoris. L'on prend de la main droite une ſonde de la même groſſeur que celle des hommes, longue de ſix à ſept poulces, & de figure droite, & l'ayant huilée on l'inſinuë doucement dans la veſſie, & tant aux hommes qu'aux femmes, en tournant la ſonde à droite & à gauche, s'il y a quelque pierre l'on ne tarde pas à le reconuoître par la reſiſtance qu'elle fait à la ſonde, & par le bruit même que l'on entend en frappant du bout de la ſonde ſur ce corps.

Neceſſité de la Lithotomie.

Si par la ſonde l'on eſt aſſuré qu'il y ait une ou pluſieurs pierres dans la veſſie, le ſeul moyen de les tirer c'eſt par l'operation que l'on fera de l'une des deux maniéres que je vais vous démontrer dans peu de tems; car c'eſt un abus de croire qu'il y ait des remedes capables de diſſoudre un calcul dans les reins ou dans la veſſie. Tous ceux qui ſe ſont vantez d'en avoir trouvez ſont des charlatans & des impoſteurs, qui profitans de l'état pitoyable du malade & de la frayeur qu'il a d'une telle operation, lui promettent plus qu'ils ne peuvent tenir. Je ne blâme point un malade qui cherche à s'épargner de la douleur, il n'y a rien de ſi naturel que de s'abandonner entre les mains de ceux qui nous font entrevoir une gueriſon ſure & facile; mais ces ſortes de gens ſont d'autant plus dignes de punition que leurs promeſſes choquent le bon ſens. Il n'y a point de diſſolvant aſſez actif quel qu'il puiſſe être, pour fondre une pierre hors de la veſſie; à plus forte raiſon eſt-il impoſſible d'en trouver qui le faſſent dans la veſſie même, après avoir paſſé par tous les differens chemins qu'il doit tenir pour y parvenir, étant pris par la bouche. S'il étoit aſſez puiſſant pour un tel effet, que ne feroit-il point ſur l'eſtomach, ſur les inteſtins, ſur les vénes lactées, ſur le canal thorachique, dans le cœur, dans les poumons, dans les

Abus ſur le diſſolvant de la Pierre.

arteres, dans les reins & dans les ureteres; toutes parties qu'il faut qu'il touche avant que de venir à la vessie où est la pierre qu'ils prétendent dissoudre : & s'ils veulent le seringuer par l'uretre, l'urine n'empêchera-t-elle pas qu'il n'agisse, ou ne blessera-t-il pas plûtôt la vessie qu'il ne rongera la pierre?

C'est donc une foible ressource que d'esperer la guerison par des remedes quand la pierre est une fois formée, il n'y a que l'operation qui la puisse tirer de la vessie : ainsi c'est au malade à prendre son parti genereusement, & à s'y disposer au plûtôt, lors que la sonde l'a rendu certain, que tous les maux qu'il ressent sont des effets d'une pietre dans la vessie;car plus il differera, plus la pierre grossira, & plus l'operation en sera difficile & douloureuse. Mais si en sondant il ne s'est point trouvé de pierre, & que cependant le malade ressente les accidens qu'elle a coutume de causer, & particuliérement la suppression d'urine qui est le plus fâcheux de tous, il faut que le Chirurgien le secoure le plus promptement que faire se pourra; soit qu'il la regarde comme maladie d'elle-même, ou comme l'effet d'une autre maladie.

Une Pierre endurcie n'est plus en etat d'être attenuée par les remedes.

La rétention totale de l'urine demande un promt secours.

LA suppression d'urine est d'une telle importance, qu'on ne peut gueres retenir son eau plus d'un jour sans être réduit à l'extremité. Ce mal ne demande point de retardement quand le Chirurgien est arrivé; car souvent dans ces sortes de maladies on ne l'envoye chercher qu'après que le malade a passé un tems considerable sans uriner; & pour peu que l'on differe la vessie s'emplit de plus en plus, la douleur & le peril augmentent; c'est pour cela qu'il faut sur le champ travailler, pour lors les momens sont chers, & l'on ne peut trop tôt satisfaire à l'impatience du malade qui implore notre secours avec empressement.

De la suppression de l'urine.

Ces raisons m'ont engagé à vous faire voir les moyens de remedier aux suppressions d'urine avant que de vous démontrer l'operation que l'on fait pour l'extraction de la pierre. Il faut aller au plus pressé, parce que l'on est dans une necessité indispensable de pisser souvent; mais pour la taille l'on peut choisir tel tems, telle saison & tel jour que l'on veut.

Il y a trois sortes de suppression d'urine qui ont cha-

Trois espe-

ces de suppression d'urine.

cune leur nom particulier ; l'une se nomme Dissurie, l'autre *Strangurie*, & la troisiéme Ischurie.

De la Dissurie.

Lors que le malade ne pisse qu'avec difficulté, on apelle cette incommodité Dissurie : ce mot est dérivé de *dys*, qui veut dire difficile, & d'*Ouròn* qui signifie urine, parce qu'alors elle sort difficilement & avec douleur.

De la Strangurie.

Quand le malade ne pisse que goutte à goutte, cela se nomme Strangurie, qui vient de *Stranx*, goutte, & d'*Ouron* urine, parce qu'il n'en sort qu'une goutte à la fois, ce qui a fait aussi appeller cette maladie pisse-goutte.

De l'Ischurie.

Si l'urine ne sort point du tout, c'est une Ischurie, mot dérivé d'*Ischein* retenir, & d'*ouron* urine ; car pour lors l'urine est toute retenuë & la supression en est entiére.

Autre difference de suppression d'urine.

Il y a deux sortes de suppressions d'urine ; l'une quand cet excrément est contenu dans la vessie & qu'il ne peut point en sortir ; & l'autre lors qu'il est arrêté au dessus de la vessie.

Des obstacles qui se forment à l'excretion de l'urine contenuë dans la vessie.

L'on trouve cinq ou six causes qui empêchent l'urine de sortir de la vessie : premierement quand quelque pierre est placée à l'embouchure de l'uretre & qu'elle en ferme le passage ; alors il faut la reculer avec une bougie, ou avec la sonde, ou bien en faire l'extraction, si en remuant diversement le malade cet obstacle reste toûjours au même lieu. Secondement quand l'uretre est affaissé & comme plissé, ce qui arrive aux vieillards, lors que la verge n'a plus d'erection ; on y remedie par des fomentations chaudes & aromatiques qui donnent de la vigueur à la partie. Troisiémement quand il survient une inflammation au col de la vessie, ou au conduit de l'urine ; on se sert en ce cas des médicamens qui appaisent la douleur & qui temperent l'ardeur du sang. Quatriémement quand c'est une pituite crasse & lente qui est contenuë dans la vessie ; on la tire par la sonde. Cinquiémement lors que la vessie étant trop pleine, les fibres qui étoient excessivement étenduës, perdent leur mouvement de ressort & ne peuvent plus comprimer l'urine pour l'obliger de sortir ; ce qui arrive souvent aux enfans après avoir été long-tems sans pisser : on leur frotte le penil ou pubis avec des huiles, comme celle de capres, &

on a recours à la sonde. On ajoute un sixiéme empêchement, qui est la carnosité, qu'il faut consumer; mais je ne suis pas bien persuadé qu'il y en ait.

Des causes qui empêchent que l'urine ne s'ecoule dans la vessie.

Nous trouvons deux causes qui empêchent l'urine d'être portée dans la vessie : la premiere est une fiévre maligne & continuë, qui par sa trop grande chaleur, enflamme tellement les parties, & particulierement les reins, dont les pores seront trop resserrez, ou les fibres trop relâchées, ou bien dont les fermens se trouveront mal conditionnez pour la séparation de la sérosité excrementicielle du sang; & la seconde, c'est lors que l'urine est retenuë audessus de la vessie par des pierres, ou dans les reins, ou dans les ureteres qui lui bouchent le passage.

Marques par où l'on distingue si l'urine est retenuë dans la vessie ou au dessus.

L'on connoît que la suppression de l'urine est dans la vessie, par la tumeur, la douleur & la tension que le malade ressent à l'endroit du penil; au contraire, si cette liqueur est supprimée au dessus de la vessie, la region est enfoncée, molle, cave & sans douleur; & lors que l'urine ne peut pas être separée du sang, il devient trop aqueux, les forces diminuent de jour en jour, & le malade meurt.

Pronostic touchant ces suppressions.

Le jugement que le Chirurgien doit faire sur les suppressions d'urine, c'est que celles qui se font de l'urine retenuë dans la vessie par quelque cause que ce soit, se peuvent guerir; mais que celles qui se font au dessus de la vessie sont tres-souvent mortelles, n'y ayant d'esperance qu'en quelque crise que la nature seule peut produire par un effort extraordinaire. L'on guerit les supressions d'urine dans la vessie, ou par médicamens, ou par instrumens.

Des médicamens qu'on y employe.

Les médicamens sont les bains, les embrocations, les emplâtres, les onctions, les humectations, les fomentations, &c. appliquez sur la verge, sur le penil, ou au perinée, ou bien on en introduit par la verge dans la vessie. Je ne vous en ferai point ici la description, mille Auteurs en ayant parlé.

Deux sortes de cures pour ces maux.

La cure que l'on obtient par le secours des instrumens est double, ou palliative, ou curative. Celle que l'on appelle palliative, c'est lors que l'on ne tente point de lever la cause qui subsiste toûjours, quoi qu'on arrête ou qu'on adoucisse le symptôme; comme quand on ne fait que repousser la pierre pour don-

ner paſſage à l'urine, une pierre pouvant quelquefois ſe conſerver quarante ans dans la veſſie. La curative, c'eſt quand on ôte & la maladie & la cauſe ; comme lors que l'humeur obſtruante & l'urine ſortent par l'inſtrument qu'on fourre dans l'organe.

Du cathéteriſme.

Cette operation eſt appellée Catheteriſme, à cauſe que l'inſtrument dont on ſe ſert ſe nomme en Grec *Catheter*, dérivé de *Cata* qui veut dire dedans, & de *Ein* qui ſignifie envoyer. C'eſt une ſonde creuſe & courbe qui ſert à tirer l'urine de la veſſie & à reconnoître les maladies de ce viſcere. Les François la nomment *algalie*, mot Arabe, & communément une ſonde.

Diverſité des ſondes.

De ces ſondes il y en a pour les deux ſexes ; celle qui eſt marquée par A, eſt une des grandes pour les hommes ; l'autre figurée par B, eſt plus petite pour les enfans ; & cette troiſiéme C, eſt pour les femmes. Vous remarquerez que celles des hommes ſont beaucoup courbées, pour s'accommoder à la figure de l'uretre, & du col de la veſſie ; & que celle des femmes eſt preſque droite & plus courte, parce qu'elles ont l'uretre plus droit & plus court que les hommes. Il faut être muni des unes & des autres. On en trempe le bout dans l'huile qui eſt dans ce petit vaiſſeau D, afin qu'elles entrent avec plus de facilité.

Leur matiére, leur groſſeur & leur figure.

Les Anciens faiſoient ces ſortes de ſondes de corne, on les a enſuite fabriquées de cuivre, mais à preſent on les fait toutes d'argent. Il faut qu'elles ſoient creuſes dans toute leur longueur, & que leur cavité ſoit garnie d'un ſtilet : il ne faut pas qu'elles ſoient percées par l'extremité que l'on introduit dans la veſſie, mais par les parties laterales de cette extremité, parce qu'en touchant aux membranes de la veſſie par ce bout, s'il étoit percé elles le boucheroient, & l'urine ne pourroit pas entrer dans la ſonde, mais étant ouvert à côté, quand même la ſonde toucheroit la veſſie, l'urine peut s'échaper aiſément. Elles ne doivent point être ſi foibles qu'elles ſoient en danger de plier ; ni trop groſſes, de crainte de faire de la douleur ; & elles doivent être unies & bien polies pour pouvoir entrer avec facilité.

Quoi que je ne vous faſſe voir ici que trois ſondes, néanmoins le Chirurgien peut en avoir de pluſieurs groſ-

grosseurs, de petites pour les plus petits enfans, de moyennes pour les jeunes gens, & de grandes pour les hommes ; mais il suffit qu'il en ait de deux sortes pour les femmes, une petite pour les filles, & une plus grande pour celles qui sont plus âgées.

Il s'agit d'introduire la sonde dans la vessie pour en faire sortir l'urine ; & comme il n'y a point de difference entre l'introduction que l'on en fait pour reconnoître s'il y a une pierre, & celle-cy, vous vous ressouviendrez de ce que j'en ay dit cy-devant.

Ce qui reste à faire après l'introduction de la sonde.

La sonde étant entrée dans la vessie il faut en tirer le stilet, afin que l'urine se puisse écouler par le canal de la sonde. L'urine étant toute sortie on retire doucement la sonde, & on recommence cette operation autant de fois que le malade veut pisser, & aussi longtems que la suppression persevere.

De la ponction du Perinée.

Il n'est pas toûjours au pouvoir du Chirurgien de tirer l'urine par le moyen de la sonde, parce qu'il y a souvent des obstacles à l'introduction de cet instrument dans la vessie ; & quelque adresse qu'ait le Chirurgien il ne peut quelquefois venir à bout de le faire entrer dans ce viscere. Les Lithotomistes mêmes qui sont dans la pratique journaliére de sonder, y ont renoncé à de certains sujets par des empêchemens insurmontables qu'ils y trouvoient.

Obstacles qui s'y presentent.

Ces empêchemens sont ou une inflammation au col de la vessie & aux prostates, laquelle gonfle tellement ces parties que rien ne peut passer par l'uretre ; ou des callositez le long de ce conduit, causées par des cicatrices d'ulceres qui l'étressissent de maniére que la sonde ne peut passer quelquel effort que l'on fasse pour la pousser ; ou enfin des tumeurs, ou quelques productions membraneuses qui boucheront l'uretre, comme il arrive à de certains vieillards en qui ce canal se plisse de façon que ni l'urine ni la sonde ne s'y peuvent ouvrir un passage.

Necessité de la ponction.

Il ne faut pas néanmoins laisser perir un malade, & il n'y a qu'une ponction au perinée qui puisse lui sauver la vie, parce qu'il faut qu'il pisse ou qu'il meure ; c'est au Chirurgien à en avertir les parens ou les amis du malade, & à leur faire le prognostic tel que le demande la nature de la maladie. Ayant ensuite disposé l'appareil, il faudra situer le malade sur le bord du lit & le

coucher à la renverſe les deux cuiſſes écartées & les jambes ployées de maniére que les talons touchent les feſſes, faiſant tenir les jambes en cet état par deux ſerviteurs, & par un autre lever le ſcrotum en enhaut: puis l'operateur prendra un inſtrument fait exprès en forme de ſcalpel, étroit, pointu & long de quatre ou cinq poulces, tel qu'il eſt marqué par E. Il le plongera droit juſques dans la veſſie, en commençant la ponction à côté du raphé, au même endroit où ſe fait l'inciſion dans la lithotomie; & il connoîtra qu'il eſt dans la veſſie par l'urine qui ſortira à côté de l'inſtrument; mais il faut avant que de le retirer, couler une ſonde droite F, à côté du biſtouri juſques dans la veſſie. Cette ſonde ſe conduit de la main gauche, & l'inſtrument ſe retire de la main droite, dont on prend enſuite une canule d'argent G, longue de quatre poulces, qui a deux anneaux à ſa tête, dans leſquels ſera paſſé un ruban H, long d'une aulne & demie. L'on paſſe le bout poſterieur de la ſonde dans l'anterieur de la canule, ce qui ſert à conduire celle-cy dans la veſſie; car ſi l'on retiroit l'inſtrument qui a fait la ponction avant que d'avoir introduit la ſonde, on ſe mettroit en riſque de ne pouvoir pas retrouver ſon chemin en voulant y fourrer la canule; c'eſt pourquoi la précaution de la ſonde eſt abſolument neceſſaire. Après que l'urine aura été toute vuidée par la canule, on en bouchera l'ouverture exterieure avec une petite tente de linge I, & on la laiſſera dans la playe. Le ruban paſſé dans les deux anneaux de la canule ſert à l'attacher à une ceinture, afin qu'elle ne ſorte point de la playe. Toutes les fois que le malade veut piſſer on ôte la petite tente, & ainſi on vuide la veſſie autant de fois qu'elle ſe remplit.

Methode d'executer cette operation.

Forme de l'inſtrument perçant, & de la canule.

Tente pour boucher la canule & l'ouvrir quand on veut.

Des trois accidens que j'ay marquez qui obligent de faire cette ponction, il n'y en a qu'un dont on puiſſe eſperer la gueriſon, qui eſt l'inflammation du col de la veſſie ou des proſtates; car l'operation étant faite l'on travaille à remedier à cette inflammation par des ſaignées, des fomentations, des linimens & d'autres remedes anodins: lors qu'elle eſt moderée, que l'enflure eſt diminuée, ou qu'elle eſte venuë à ſuppuration, comme il arrive quelquefois; l'on ôte la tente, l'on bande étroitement la playe, & en ce cas

Une des cauſes du mal a laquelle on peut remedier.

l'on void que l'urine prenant son cours ordinaire sort d'elle-même par la verge. Mais quand des callositez dans le conduit de l'uretre, ou un affaissement causé par la vieillesse ont obligé de faire cette ponction, il faut se resoudre à porter la canule le reste de sa vie. On doit alors au lieu de tente de linge se servir d'un bouchon d'argent à visse, qui la fermera si exactement que l'urine ne suintera point, & le malade pourra vaquer à ses affaires; avec la sujection pourtant de ne pouvoir uriner qu'en débouchant la canule, comme j'en ay vû plusieurs qui en ont porté jusqu'à leur mort.

Causes incurables.

Cette operation, quoi qu'elle ne consiste que dans une simple ponction, demande qu'un Chirurgien sçache par l'anatomie la disposition des lieux où il la fait, tant pour conduire son scalpel droit dans la vessie, que pour connoître qu'elles sont les parties que son instrument peut offenser en chemin faisant; il faut aussi qu'il l'ait vu faire plusieurs fois avant que de l'entreprendre, car elle effraye un Chirurgien qui n'est pas fort versé dans l'anatomie, ou qui n'a jamais vû faire cette ponction : mais ceux qui en possedent la pratique la trouvent une des plus faciles de la Chirurgie.

La connoissance de la structure de la partie est ici requise

Voila la maniere dont on s'est servi jusqu'à present pour faire la ponction au perinée; mais celle que nous a apportée Frere Jacques pour tirer la pierre de la vessie & dont je vous feray l'histoire tantôt, m'a donné occasion de penser que l'on pourroit faire plus sûrement cette ponction à l'endroit de la vessie où il fait l'incision pour le calcul, c'est-à-dire dans le corps même de cet organe proche son col; de sorte qu'il ne faudroit pas plonger le scalpel dans l'uretre, & le faire passer par le col de la vessie, qui dans une inflammation est tellement tumefié que rien n'en peut sortir, & qu'on est en danger d'entamer ce col avec l'instrument pour lui faire un passage; ce qui peut redoubler les accidens & frustrer le malade du fruit qu'il attend de l'operation: Mais si l'on enfonçoit l'instrument à un doigt du perinée, & qu'on perçât la vessie dans son corps près de son col, je croi que l'operation en seroit plus sûre & moins douloureuse, puis qu'on ne perceroit point l'uretre, qu'on n'offenseroit point le col de la vessie, & que l'inflammation dimi-

Nouvelle maniere de pratiquer cette ponction.

Avantages de la methode qu'on vient de proposer

nuée ou passée, l'urine sortiroit par son chemin ordinaire en ôtant la canule, & fermant la playe qu'on panseroit à la maniére accoutumée, & qui se gueriroit aussi facilement que les autres; car on sçait à present que les playes de la vessie ne sont pas mortelles comme on le croyoit autrefois, pourveu qu'elles ne soient pas d'une grande étenduë, & que quelque membrane voisine se puisse coller contr'elles, & cette operation se devroit appeller Kistitomie, parce qu'effectivement on ouvre le sac urinaire.

De l'extraction de la Pierre.

Quand le doigt ou la sonde nous ont assuré qu'il y a une pierre dans la vessie, il en faut nécessairement venir à l'operation; c'est au Chirurgien pour lors à parler au malade en honnête homme, s'il veut se distinguer des Charlatans & des Coureurs de Provinces, à qui l'ignorance & la pauvreté font faire mille bassesses & dire mille impostures; il faut qu'il porte son pronostic selon l'esperance & la crainte que lui donne l'état du malade, ne promettant pas plus qu'il ne peut tenir, comme font quelques-uns de ceux qui pratiquent l'operation dont nous parlons.

Circonstances à observer avant l'operation.

Pour executer cette operation en bon Praticien & méthodiquement, il faut faire reflexion sur trois choses, & resoudre ce que l'on doit faire devant l'operation, durant l'operation, & après l'operation.

L'on réduit ce qu'il faut faire avant l'operation, à cinq circonstances; la premiere à choisir le tems, la seconde à disposer le malade par quelques remedes generaux, la troisiéme à convenir si on la fera par le petit ou par le grand appareil, la quatriéme à dresser les appareils, & la cinquiéme à bien situer son malade.

Deux tems qui regardent la pratique.

Pour faire toutes les operations l'on établit deux tems, l'un de necessité qui ne veut pas que l'on differe, & l'autre d'élection qui permet de choisir celui que l'on trouve le plus à propos. Les Anciens ont donné la préférence au second pour l'operation de la taille, ils nous ont prescrit de ne la faire que dans le Printemps & dans l'Automne: mais c'est une erreur de croire que l'on doive jamais la faire que dans ces deux saisons, car pourveu que l'on évite le tems des excessives chaleurs, & celui du trop grand froid, j'estime qu'on la peut

faire pendant le reste de l'année ; c'est une cruauté de voir souffrir des malades qu'on peut soulager promptement. J'ay vû M. de Corneille Gentilhomme ordinaire du Roi, mourir en attendant le Printems, que l'on auroit pû guérir si on l'avoit taillé lorsque le tems de néceſſité le demandoit. Il en est de cette operation comme des Eaux Minerales, on a crû jusques-ici que l'on ne pouvoit les prendre qu'au Printems & en Automne, & que dans les autres saisons elles étoient mortelles : mais des personnes illustres nous ont désabusé de cette prévention, y ayant recouvré leur santé en tous les tems de l'année, & les plus célébres Médecins, Mr. Fagon entr'autres, y envoyant presqu'aussi souvent des malades en hyver & en êté qu'en des saisons plus temperées.

Erreur touchant l'usage des eaux Minerales.

C'est une précaution néceſſaire avant l'operation que de préparer son malade. On le saigne une fois ou deux suivant ses forces, on lui donne plusieurs lavemens, & on le purge deux fois s'il est replet, & selon que Mrs. les Medecins le jugent à propos ; car ce sont eux qui doivent prescrire les remedes généraux, & qui souvent de leurs conseils & de leur présence aſſistent le Chirurgien dans ces operations. La réüſſite dépend quelquefois d'avoir bien préparé le malade, & le Chirurgien ne doit point operer le jour ni le lendemain d'une purgation, de crainte qu'un reste de medecine venant à sortir pendant l'operation, ne l'embaraſſe.

Préparation du sujet quelque tems avant la taille.

Avant Jean de Romanis Médecin de Crémone, qui fut le premier qui inventa l'extraction de la pierre par le grand appareil, & qui le pratiqua à Rome l'an 1520. l'on tailloit toûjours par le petit appareil ; mais aujourd'hui comme l'on se sert de l'une & de l'autre maniére, il faut avant que d'operer, que le Chirurgien prenne son parti, & qu'il resolve duquel des deux moyens il prétend se servir, afin de préparer ce qui lui est néceſſaire ou pour l'un ou pour l'autre.

Invention du grand appareil.

Il ne faut que deux instrumens pour le petit appareil, qui sont un bistouri pour faire l'incision sur la pierre, & un crochet pour faire sortir ce corps étrange lors qu'il est à découvert ; mais il en faut bien davantage pour l'autre maniére ; & c'est ce qui l'a fait appeller le grand appareil.

Instrumens neceſſaires pour le petit appareil & pour le grand.

Ils sont exposez l'un & l'autre sur la table, qui est

à la tête de cette Démonſtration ; vous devez y jetter les yeux. Afin que l'Operateur travaille plus commodément, il doit avoir attaché devant lui une Gibeciére dans laquelle il mettra tous ſes inſtrumens, excepté le biſtoury garni, qu'il fait tenir par quelque ſerviteur qui le lui donnera en tems & lieu. L'on tire deux utilitez de la Gibeciére, l'une que l'on cache aux yeux du malade ce nombre d'inſtrumens qui l'épouvanteroit, & l'autre que l'Operateur les trouve ſous ſa main lors qu'il en a beſoin, ſans être obligé de les demander.

Commodité de la gibeciére du Chirurgien.

Le Lithotomiſte ayant donc mis un tablier autour de lui, attaché la Gibeciére par deſſus le tablier, & garni ſes bras de deux grandes manches de toille, il ſongera à ſituer ſon malade. Dans les Hôpitaux l'on a une chaiſe faite exprès ; mais dans les maiſons des particuliers l'on ſe ſert d'une table haute, afin que le Chirurgien n'étant point obligé de ſe baiſſer, puiſſe operer plus à ſon aiſe. On met le malade ſur le bord de la table, après l'avoir garnie d'un matelas, ſous lequel on aura renverſé une chaiſe pour former un plan incliné, parce qu'il faut que le malade y ſoit appuyé en arriere : enſuite avec deux écharpes longues de cinq ou ſix aulnes chacune, & larges de deux ou trois doigts, on lie le patient de maniére qu'il ne puiſſe point interrompre l'operation par aucun mouvement, n'étant plus en ſon pouvoir de remuer. Deux Serviteurs prennent ces écharpes qu'ils plient en deux, ils mettent le milieu derriere le col du malade, & deſcendant en faiſant quelques loſanges autour de chaque bras, les cuiſſes étant pliées contre le ventre & les talons contre les feſſes, on lie tellement enſemble le bras, la cuiſſe & la jambe de chaque côté, que l'on eſt abſolument maître du malade. Il faut cinq ſerviteurs, deux qui tiennent à droit & à gauche les jambes & les cuiſſes du malade, & qui les écartent l'une de l'autre le plus qu'ils peuvent ; le troiſiéme monté ſur la table derriere le malade, & appuye de ſes deux mains ſur ſes épaules ; le quatriéme eſt ſitué au côté droit du malade, pour lui relever les bourſes d'une main, & de l'autre tenir pendant que l'on fait l'inciſion la ſonde toûjours engagée dans l'uretre juſqu'à la veſſie ; & le cinquiéme pour préſenter le biſtouri à l'Operateur, le reprendre après que la playe eſt faite

Situation du malade.

Moyen d'empêcher qu'il ne ſe remue & ne faſſe manquer l'operateur

Des divers offices des ſerviteurs ou aides.

& donner ensuite ce qu'on peut avoir besoin. L'on pose sous la table une cuvette ou un sceau plein d'eau tiéde pour laver les instrumens trop ensanglantez pendant l'operation, ayant eu soin de mettre sur une assiette de l'huile d'olives pour graisser les sondes avant que de les employer, ou ses doigts avant que de les introduire dans l'anus. Voila ce qu'il y à a observer avant l'operation.

Le tout ainsi préparé, il faut travailler le plûtôt que faire se pourra, parce que je suppose qu'on soit déterminé sur la maniére dont on doit operer, vû qu'on peut tirer la pierre de la vessie ou par le petit appareil, ou par le grand comme j'ay dit. Je vais vous les démontrer, vous jugerez ensuite lequel est le meilleur; car je ne vous parle point de la maniére dont on dit que quelques Arabes & des Juifs tiroient la pierre, qui étoient sans faire d'incision, en dilatant l'uretre à force de le souffler, parce que je la croi impossible, quand la pierre excede seulement la grosseur d'une tres-petite olive.

Maniére de tirer la pierre chez les Arabes.

Le petit appareil a pris son nom de ce que tres-peu d'instrumens suffisent pour le pratiquer; sçavoir un bistouri & un crochet : mais depuis qu'on a mis en usage le grand appareil on ne taille plus que les enfans par le petit. C'est pour cela qu'on n'a pas besoin ici de tant de serviteurs, il n'en faut que deux, l'un pour tenir l'enfant, & l'autre pour relever la verge & le scrotum. Le premier doit être un homme fort, qui s'étant assis sur une chaise assez haute, met un oreiller sur lui, & pardessus un drap qui pend jusqu'à terre de peur qu'il n'ait les jambes ensanglantées : il prend l'enfant sur ses genoux, & ayant passé ses mains sous les jarrets du malade, il lui empoigne les deux bras, qu'il écarte de maniere que cet enfant est retenu dans une situation très-commode pour être taillé. Le second serviteur releve les bourses avec ses deux mains; puis l'Operateur ayant frotté d'huile deux doigts de sa main gauche, sçavoir l'indice & celui du milieu, il les introduit doucement dans l'anus & les pousse fort avant; la paume de cette main étant tournée en enhaut, il sent alors la pierre qui est dans la vessie, & il l'amene avec les deux doigts proche le col de ce viscere, & la poussant le plus qu'il peut en dehors, il fait que la pierre

Du petit appareil usité seulement à l'égard des enfans.

produit une tumeur apparante, sur laquelle il fait de sa main droite avec le bistouri L, son incision proportionnée à la grosseur de la pierre. Il ne faut point craindre d'appuyer le tranchant de ce couteau sur la pierre de crainte de l'émousser, il faut au contraire fendre exactement tout ce qui se rencontre de la tumeur jusqu'à la pierre sans épargner le col de la vessie, afin qu'il ne reste aucun filament qui puisse y retenir ce corps. L'incision faite l'Operateur rend le bistouri, & de la même main prend un crochet V, qu'il coule derriere la pierre pour la pousser en dehors, à quoi il est aidé par les deux doigts qui sont dans le fondement. La pierre étant sortie sans se casser il faut examiner s'il n'y en a point encore d'autres, parce qu'il faudroit les tirer de la même maniére, ou bien avec la tenette, si l'on ne pouvoit pas faire autrement.

De l'incision qu'on doit faire.

Usage du crochet.

Examen à faire après l'extractiõ.

Cette operation quoi qu'aisée à faire, n'est pas approuvée par tous les Lithotomistes. Ils trouvent qu'elle est souvent accompagnée de circonstances qui la rendent fâcheuse : par exemple, si la pierre est graveleuse, inégale & qu'elle ait plusieurs angles aigus, l'on cause des douleurs horribles au malade en la poussant pour l'approcher du perinée, ses pointes ou inégalitez piquant pour lors la vessie qui est tres-sensible. Ils ajoutent qu'étant raboteuse on ne peut que difficilement achever l'incision sur son corps, & cela embarrasse l'Operateur qui passe un tems tres-long à faire cette incision aussi exacte qu'elle le doit être, pour permettre à la pierre de sortir librement. Ce sont ces inconveniens qui font que plusieurs Operateurs préferent le grand appareil au petit.

Inconveniens du petit appareil.

On appelle donc la seconde maniére de tailler, le grand appareil, parce qu'on employe beaucoup d'instrumens pour la mettre à execution ; c'est celui que l'on pratique le plus souvent, & qui jusqu'à present a été jugé le meilleur. Le malade étant situé comme je vous ay dit, & tenu ferme par les écharpes & par les serviteurs diversement postez, l'Operateur prend une sonde K, canelée ou creusée en goutiére sur le dos de sa courbure, & proportionnée au sujet en grandeur & en grosseur ; & après l'avoir trempée dans de l'huile il l'introduit dans la verge & la pousse jus-

Du grand appareil plus communement usité.

qu'au dedans de la vessie. Il cherche la pierre avec le bout de cet instrument avant que de faire l'incision, pour s'assurer derechef s'il y en a une ; car il ne seroit pas impossible qu'il se fust trompé la premiére fois en sondant ; s'il ne la trouvoit pas cette seconde fois, il ne devroit point passer outre ; mais sentant ce corps au bout de la sonde, il la fait tenir d'une main par un serviteur qui la pousse en enbas par la tête, afin que la partie courbe & la premiére introduite de cet instrument repoussant en dehors l'extremité interieure de l'uretre, fasse mieux connoître & sentir à l'Operateur l'endroit où il doit couper. Le même serviteur tient de l'autre main les bourses élevées, & le Chirurgien avec deux doigts de la main gauche, sçavoir le poulce & l'indice, faisant bander la peau du perinée, il prend de la main droite le bistouri L monté, que lui presente l'un de ses aides qui est à son côté droit, & qui doit se souvenir de le présenter par le manche & non pas par la pointe, comme fit celui à qui M. Maréchal, aujourd'hui premier chirurgien du Roy l'avoit donné à tenir lors qu'il tailla M. le Duc de Grammont, & qui lui tendant ce bistouri la pointe en devant le blessa à la main, ce qui faillit à troubler l'operation : l'Operateur fera ensuite avec toute l'assurance dont il est capable l'incision au perinée à côté du raphé, qui va du milieu des bourses à l'anus, il ouvre les tégumens & l'uretre, avançant son instrument jusques dans la cannelure de la sonde qui lui sert de guide pour ne couper que ce qu'il veut. Cette incision doit avoir de longueur depuis deux jusques à quatre doigts, selon la grosseur de la pierre. Il y a des lithotomistes qui tiennent eux-mêmes la sonde de la main gauche pendant qu'ils incisent de la droite ; cela dépend de l'habitude que l'on a contractée, ou des maîtres de qui on a été instruit. L'incision n'est pas plûtôt faite, que l'on rend le bistouri au même serviteur qui l'a présenté.

De l'impulsion de la sonde canelée introduite dans le col de la vessie.

Avis sur la maniére de presenter le bistouri à l'Operateur

Longueur de l'incisiõ.

On se servoit autrefois de deux conducteurs faits en forme de petites épées, dont le premier M, avoit un bec qui se continuoit dans presque toute sa longueur, & qu'on glissoit aisément dans la goutiére de la sonde jusqu'à la vessie, & le second N, avoit une canelure à son bout qui lui servoit à se conduire sur le premier

Des conducteurs à épée.

dans ce même organe, & entre ces deux conducteurs on introduisoit la tenette; mais presque tous les Operateurs ont substitué à leur place le gorgeret O, qu'ils trouvent beaucoup plus commode. L'Operateur le cherche dans sa gibeciére de la main droite, & de la gauche il reprend d'un autre serviteur la tête de la sonde qu'il lui avoit fait tenir; puis mettant le bec qui est au bout du gorgeret dans la canelure de cette sonde, il le conduit par le moyen d'une telle canelure jusques dans la vessie, dont il facilite l'entrée à cette machine, en éloignant du ventre avec la main gauche la tête de la sonde, ce qui fait que la sonde & le gorgeret entrent de compagnie dans la vessie.

Du gorgeret qu'on leur préfére.

Du dilatatoire & des accidens qui arrivent de son usage.

Quelques-uns après avoir fait une incision de mediocre longueur & retiré la sonde, se servent du dilatatoire R, pour agrandir la playe: ils prétendent que la playe agrandie par le dilatatoire se guerit plûtôt que celle à qui l'on donne par incision une longueur considerable; parce que selon eux les fibres du col de la vessie ne sont point coupées, mais seulement separées par le dilatatoire. Toutefois cette pratique n'est pas approuvée universellement; il y en a qui aiment mieux faire l'oncision plus grande que de se servir du dilatatoire; ils croyent que la violente douleur qu'il excite peut causer une fluxion sur la vessie, & produire de fâcheux accidens; & veritablement dans le tems que l'on donne les deux coups du dilatatoire, l'un en large & l'autre en long, on entend le malade redoubler ses cris; ce qui prouve l'excès du mal qu'il ressent pour lors, c'est pourquoi l'on conseille de s'en servir le moins que l'on pourra. La sonde étant retirée de la main gauche, l'Operateur prend le gorgeret de cette même main, & de la droite il prend une tenette P, dans la gibeciere. Il s'en sert ordinairement de droite qu'il indroduit fermée dans la vessie par le moyen de la cavité creusée le long du gorgeret. Immediatement après cette introduction il retire de la main gauche le gorgeret qu'il remet dans la gibeciére, & avec la tenette fermée il cherche la pierre de tous côtez dans la vessie, il ne faut pas qu'il ouvre & referme la tenette pendant qu'il fait cette perquisition, parce qu'en l'ouvrant souvent il pouroit meurtrir la vessie, ou la pincer en la refermant. Lors que la

De quelle façon on doit se servir de la tenette introduite.

pierre se fait sentir au bout de la tenette, l'Operateur met les deux mains à cet instrument, il l'ouvre doucement & tâche d'y charger la pierre dont il connoît la grosseur par la distance qu'il y a d'un anneau de la tenette à l'autre; & si elle lui paroît trop grosse pour pouvoir la faire sortir par l'incision qu'il a faite, il tourne la pierre déja chargée, & la relâchant dans la vessie il tâche de la charger d'une autre maniére; parce qu'il arrive souvent qu'une pierre ayant la figure d'un œuf, c'est-à-dire plus longue que large, la premiére fois on l'aura chargée par sa partie la plus longue, & une seconde fois on la saisira par le côté le plus étroit, & pour lors la sortie en sera beaucoup plus aisée; & au contraire si l'on s'obstinoit à vouloir dégager ce corps étant saisi par sa longueur, on feroit souffrir le martyre au malade, & quelquefois inutilement. Il est des pierres tendres & graveleuses qui se cassent sous la tenette; quand cela arrive il en faut tirer les morceaux le mieux qu'on peut, & il en est de si grosses qu'il est impossible de les tirer, on les laisse alors plûtôt que de tuer le malade pour les avoir. S'il y en a deux, ce que l'on connoit par le bouton T, qui est au bout de la curette S, après que la premiére a été tirée on remet la tenette dans la vessie & on la charge comme la précedente: s'il y en avoit davantage, comme il s'en est trouvé quelquefois dix ou douze, on y retourneroit avec la tenette autant de fois qu'il resteroit de pierres à tirer. Quand la pierre s'est logée à droite ou à gauche dans un des côtez de la vessie, & que l'on ne peut pas la toucher avec la tenette droite, on en prend une courbe Q, avec laquelle on la peut charger dans quelque endroit de la vessie qu'elle soit cantonnée. Il est de pierres écailleuses, de la superficie desquelles il se détache quelques fragmens en les chargeant dans la tenette; il en est de graveleuses qui s'écrasent sous la tenette, & souvent il y a au fond de la vessie un sablon & un gravier qu'il est nécessaire de vuider après l'extraction de la pierre. Dans ces occasions on se sert de la curette S, avec laquelle on évacuë à plusieurs fois ce qui est au fond de la vessie, l'operation n'estant point parfaite lors qu'il y reste quelque chose d'étranger. Ayant bien nettoyé la vessie, on prend une canule X,

Maniere de saisir la pierre.

De ce qu'il faut faire quand la pierre se casse, qu'elle est trop grosse, ou qu'il en reste d'autres

Les occasions de se servir de la curette.

dont on trempe le bout dans l'huile roſat, & on l'introduit doucement dans ce ſac, pour l'y laiſſer durant quelques jours ſelon la neceſsité; on l'attache à une ceinture avec un cordon Y, paſſé dans deux anneaux qui ſont à la tête de ce tuyau, afin qu'elle ne puiſſe point ſortir de la playe.

De la cure du malade après qu'ō lui a tiré la pierre.

Après vous avoir fait obſerver ce qu'il y a à faire devant & durant l'operation, il faut finir par vous faire remarquer ce que l'on fait après l'operation. La canule étant engagée & aſſurée, qui eſt ce qui acheve l'operation, on met ſur la playe une compreſſe quarrée, & fort épaiſſe que l'on y fait tenir par un garçon afin d'empêcher l'air d'entrer dans la veſſie, juſqu'à ce que l'on vienne à panſer le malade. Pour s'y preparer on le délie auſſitôt en lui ôtant les deux écharpes, & on le porte à deux dans ſon lit que l'on a eu ſoin de garnir de quelques draps en pluſieurs doubles, afin que le ſang ou l'urine qui s'échape les premiers jours ne gâte point le matelas. Si l'on n'a pas mis avant l'operation la bande que l'on appelle le collier P, ni celle que l'on nomme le *P*, double marqué 9. on les met au malade avant que de le panſer; puis ayant approché l'appareil du panſement, l'on ôte la compreſſe, l'on met ſur la playe les deux plumaceaux X, Z, couverts d'aſtringens, enſuite l'emplâtre à queue 1, & une groſſe compreſſe 2. par deſſus. On fait tout de ſuite une embrocation d'huile roſat qu'on a miſe dans un petit plat 3, au ſcrotum, à la verge & ſur tout le bas ventre; l'on releve les bourſes avec une compreſſe longitudinale 4, que l'on appelle la trouſſe, & l'on met ſur le ventre celle que l'on nomme la ventriere 5. Toutes ces compreſſes ſont trempées dans l'oxicrat qui eſt dans la terrine 6. & arretées par le bandage en *P*, marqué 9. dont les deux branches viennent ſe croiſer ſur la playe & remontent par les aines pour s'attacher au circulaire, qui tourne autour du corps. On lie enſemble les deux jambes par une petite bande nommée la Jarretiere 7, afin qu'elles ne puiſſent pas s'éloigner l'une de l'autre, & r'ouvrir la playe, & l'on met en travers ſous les jarrets une traverſine qui tient les genoux un peu élevez: l'on finit par donner quelque reſtaurant au malade, ou quelque liqueur qui puiſſe un peu rapeller ſes forces aba-

De la maniere de le bander & de le panſer les premiers jours.

tuës. Je ne parlerai point des accidens qui suivent cette operation, ni du pansement & du traitement qu'il faut observer pour en obtenir la guerison; il faudroit un volume entier pour circonstancier toutes ces choses, je vous renvoye au livre de Mr. Tolet qui a assez bien traité cette matiere.

Mr. Thevenin Chirurgien ordinaire du Roy & Juré à Paris, nous apprend qu'il est des occasions où il ne faut pas essaier de tirer la pierre de la vessie, par exemple, lorsqu'on juge que la pierre est trop grosse ou que le malade est si vieil & si foible qu'il ne pouroit suporter l'effort de la taille, ni la violence des symptomes qui suivroient une incision aussi grande que le demanderoit le volume de la pierre : mais si ce corps étrange tombant sur le col de la vessie la bouchoit & causoit tres-souvent une suppression d'urine, on seroit obligé alors de le repousser avec la sonde pour permettre à cet excrement de s'échaper, & comme les fréquentes entrées & sorties de la sonde pourroient irriter le passage & y causer la gangrene, il propose l'operation qui suit. Il faut situer le malade de la maniere que l'on fait au grand appareil, puis introduire une sonde canelée courbe dans la vessie, & sur la sinuosité de l'instrument on fait une incision comme si l'on vouloit tirer une pierre, excepté que la playe doit être beaucoup plus petite : incontinent après on fait entrer un stilet dans la vessie, le glissant le long de la canelure de la sonde ; ce stilet sert à y conduire une canule d'argent longue de quatre doigts en le passant dans la cavité de la canule : on retire ensuite le stilet, & l'on attache la canule à une ceinture, par un ruban passé dans les deux anneaux qui sont à sa tête. On laisse continuellement dans la playe cette canule, qui empêche la pierre de se presenter davantage au col de la vessie & de floter deçà & delà, ce qui fait vivre le malade avec moins de douleur jusqu'à ce que ses forces se soient rétablies pour soutenir la taille : mais quelquefois la canule lui sera si peu incommode qu'il aimera mieux la porter avec patience que de s'exposer à la taille, dont il pourroit mourir. Il faut que cette canule ferme à visse pour retenir & vuider l'urine quand on veut. On peut par le moyen de cette canule faire commodément des injections dans la vessie

En quelles rencontres on ne doit point tenter l'extraction de la pierre.

Moyen de soulager le malade dans ces occasions.

Canule qui repoussant la pierre donne passage à l'urine.

pour beaucoup de maladies ausquelles elle est sujette.

Voilà la maniere que M. Thevenin nous enseigne pour faire cette operation. Suivant cette méthode il faut nécessairement que le malade urine par la canule ; car elle remplit le col de la vessie ; c'est pourquoi je conseillerois d'introduire une canule de la même façon que je fais à la ponction du perinée, je veux dire dans le corps de la vessie auprès de son col : il n'y a nul accident à craindre de la percer en cet endroit, & le malade en recevroit les deux mêmes utilitez qu'il reçoit de la maniere qu'enseigne Mr. Thevenin, qui seroit d'uriner quand on en auroit envie, & d'empêcher que la pierre ne tombe & ne pese sur le col de la vessie. Mais un autre avantage que lui procureroit la maniere que je propose, c'est que le col de la vessie étant libre, & la pierre soutenuë par le bout de la canule qui doit entrer dans la capacité de cet organe la longueur de plus d'un doigt, l'urine s'échaperoit, & sortiroit par l'uretre son chemin ordinaire ; de sorte que le malade n'auroit plus que la seule incommodité de retenir la canule sans être obligé de l'ouvrir toutes les fois qu'il voudroit décharger sa vessie du poids de l'urine, au lieu qu'il faudroit qu'il débouchât autant de fois cette canule quand elle occupe le passage de l'urine.

Moyen plus avantageux de placer la canule.

Du Haut Appareil.

La troisiéme maniére d'extraire la pierre s'appelle le haut appareil, parce qu'on tire la pierre par la partie superieure de la vessie ; cette maniere n'est plus en usage aujourd'huy. Nicolas Franco Chirurgien de Lauzane, est le premier qui l'ait pratiquée ; il doit l'avoir fait à un enfant dont la pierre étoit si grosse, qu'il ne put pas la tirer par le grand appareil. Il nous apprend que pour l'executer il faut faire introduire deux doigts par un serviteur dans l'anus du malade, & au lieu d'approcher avec les doigts la pierre du col de la vessie, comme au petit appareil, il faut au contraire la pousser vers le fond de ce viscere, ensuite faire une incision au bas de l'hypogastre directement au dessus de l'os pubis, & un peu à côté de la ligne blanche : les muscles étant coupez, on ouvre la vessie dans son fond qui naturellement est tourné en enhaut, puis avec un crochet on en chasse la pierre comme au petit appareil. Quoy que Franco nous dise que cette operation luy a

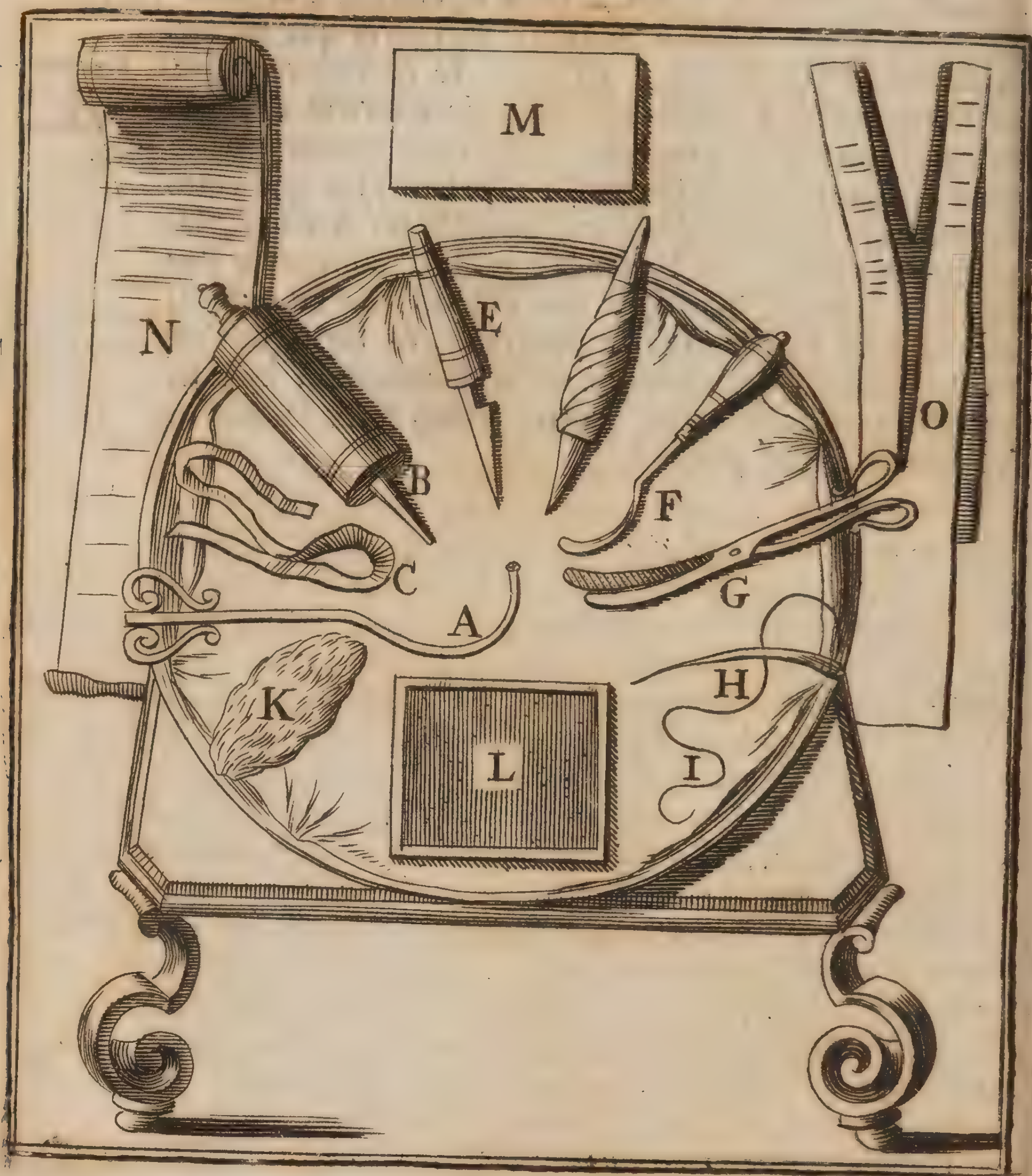
De l'endroit où l'on y ouvre le bas ventre, & l'on y perce la vessie.

reüssi, il nous dissuade pourtant de la faire, sans nous en dire aucune raison. On nous assure que Monsieur Bonnet a pratiqué souvent cette operation à l'Hotel-Dieu de Paris avec un heüreux succès, & que même Monsieur Petit la lui a vû faire. Je ne trouve point cette operation si perilleuse que l'on pourroit s'imaginer ; je la croy au contraire moins dangereuse que le petit & que le grand appareil, d'autant plus que cette duplicature du peritoine dans laquelle les Anciens plaçoient la vessie, ne se trouve point, comme je l'ay fait voir dans l'Anatomie que j'ay donnée au public ; la vessie est placée hors du peritoine, de sorte que l'on peut l'ouvrir sans toucher à cette membrane, ny sans ouvrir la capacité du bas ventre. Voicy donc la maniere dont on peut se servir.

Succès de cette methode.

Premier Chirurgien de l'Hôtel-Dieu.

XIV. FIGURE POUR LE HAUT APPAREIL.



Moyens de rendre l'operation heureuse.

POur pratiquer heureusement, il faut introduire dans la vessie une sonde creuse A, dont l'ouverture exterieure soit assez ample pour y faire entrer le bout de la seringue B, avec laquelle on empliroit la vessie d'eau qui auroit un degré de chaleur pareil à celui de l'urine. on feroit une ligature à la verge avec cette bande C, afin qu'en seringuant l'eau ne s'échappât point de la vessie à côté de la sonde ; & lors que l'on jugeroit par la quantité de l'injection que la vessie dût être pleine, l'on en retireroit la sonde, & l'on resserreroit un

un peu la ligature de la verge, afin de comprimer l'uretre assez pour empêcher l'eau de sortir : ensuite le malade assis dans une chaise presqu'à son séant, on lui feroit une incision longitudinale avec le scalpel D, entre les deux têtes des muscles droits, & les deux piramidaux ; après quoy appuyant du doigt sur le fond de la vessie, on sentiroit la fluctuation de l'eau dont elle seroit gonflée, & pour lors on feroit avec une grosse lancette armée E une ponction à cet organe dans ce même endroit. On connoîtroit aisément quand la vessie seroit ouverte, par l'eau qui en sortiroit, & aussi-tôt avec le crochet F, l'on pourroit faire sortir la pierre, ou bien on plongeroit une tenette G longue & étroite dans l'ouverture par laquelle l'eau s'écouleroit, & ayant trouvé la pierre dans la vessie, il seroit pour lors facile de la charger, & de la tirer par cette ouverture. La playe se guériroit sans peine, parce que tenant le malade en une situation presque droite dans son lit, l'urine qui se porte continuellement dans la vessie, ne pourroit point monter jusques à la playe pour en empêcher la réünion, comme elle fait aux deux autres manieres d'operer ; & de plus l'urine trouveroit toûjours son chemin ordinaire pour s'écouler. Si la playe faite au ventre paroissoit trop grande, & que l'on crût ne pouvoir pas la réünir avec facilité, l'on pourroit y faire un point avec cette aiguille courbe H enfilée d'un fil ciré I, & mettre sur la playe ce plumaceau K couvert du baume d'Arceus, puis l'emplâtre L, la compresse M par dessus, & le bandage circulaire N fait avec une serviette, pour finir par le scapulaire O, qui assurera tout l'appareil.

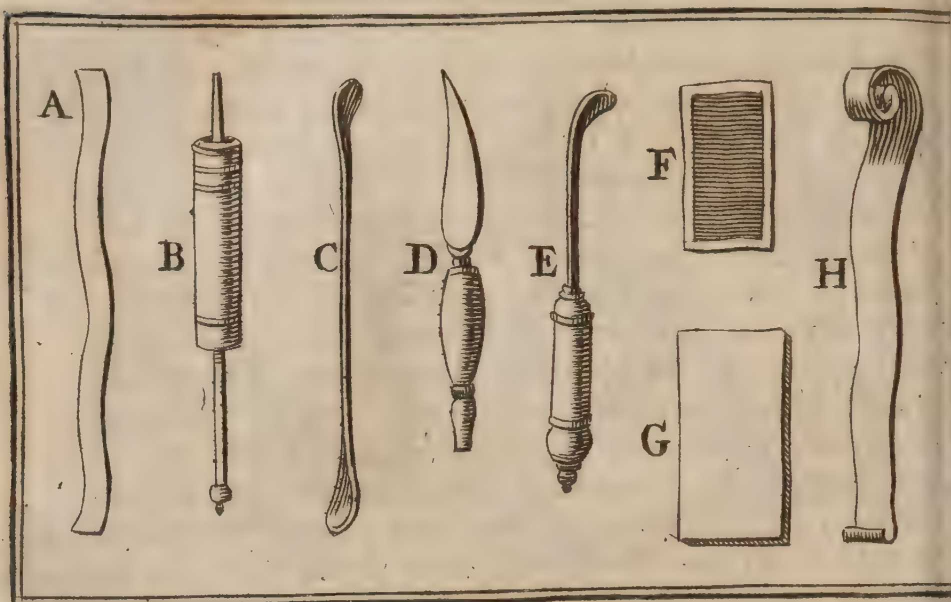
Du lieu où l'on doit porter le scapel.

Traitement de la playe après cette extraction.

Cette maniere paroît la meilleure ; mais avant que de lui donner la préférence sur les deux autres, il faut qu'elle soit confirmée par plusieurs experiences, dont la premiere se pourroit tenter sur quelque criminel condamné à mort & qui auroit la pierre. Je ne suis pas le seul qui approuve cette operation ; c'est le sentiment de plusieurs Medecins & Chirurgiens, & sur tout celui de M. Fagon premier Medecin du Roy, dont l'approbation l'emporte par les connoissances particulieres qu'il a dans la nature.

Approbation de cette methode

XV. Fig. POUR LA PIERRE DANS L'URETRE.



Toutes les pierres trouvent leur principe dans le rein, & grossissent dans la vessie ; mais elles n'y sejournent pas toutes ; il y en a beaucoup qui suivent le courant de l'urine, & qui sortent avec elle quand elles sont encore petites : mais quand une pierre a acquis une mediocre grosseur, & qu'elle a trouvé moyen d'entrer dans l'uretre, elle s'y arrête souvent, & soit par sa grosseur, soit par ses inégalitez elle y cause de si grandes douleurs, que l'on est obligé d'avoir recours au Chirurgien qui doit sans differer travailler à la faire sortir, d'autant plus que cette pierre bouchant le passage, le malade ne peut point décharger sa vessie, ce qui auroit des suites tres-fâcheuses, s'il n'étoit promptement secouru.

Necessité d'un prompt secours.

Il est tres-facile de connoître l'endroit où la pierre est arrêtée, le malade le montre luy-même, & pour peu que l'on y touche l'on sent une dureté causée par ce corps étranger. Le Chirurgien doit d'abord essayer avec ses doigts de la faire couler le long de l'uretre ; il est aidé à cela par l'urine, qui la pousse pour la faire sortir. Mais lorsqu'il ne peut pas la faire avancer sans de grandes douleurs, il faut qu'avec cette bandelette A, il lie la verge au dessus de la pierre du côté du penil, & que dans le reste du canal de la verge il in-

Ce que l'operateur doit tenter d'abord.

Ligature faite au deçà de la pierre.

jecte de l'huile d'olive avec une petite seringue B : la ligature empêche que l'injection ne repousse la pierre, & qu'elle ne retourne sur ses pas. Le Chirurgien essaye derechef de faire avancer la pierre en dehors, ce qui s'exécute avec bien moins de douleur, le canal ayant été huilé : s'il voit qu'elle ne puisse pas sortir sans un plus grand secours, il prend une petite curete C longue de quatre ou cinq pouces, qu'il trempe dans l'huile pour la fourrer dans la verge, & en pousser le bout à côté & au de-là de la pierre, & par ce moyen la tirer au dehors. Cet expedient réüssit souvent ; mais s'il lui manque, il faut qu'il en vienne à l'operation sans retarder un moment.

Utilité de l'injection d'huile.

Le Chirurgien ôtera cette premiére ligature pour tirer la peau qui couvre cette partie, le plus qu'il pourra vers la racine de la verge ; & il remettra ensuite la même ligature au dessus de la pierre ; puis tournant de la main gauche la verge, afin que l'uretre soit en en haut, & tenant la pierre assujetie entre deux doigts, il fait avec un petit scapel D une incision sur le corps de la pierre, coupent les tegumens & l'uretre suivant la longueur de la partie ; ensuite il prend une petite curette E emmanchée, faite en forme de cure-oreille, qu'il coule sous la pierre qu'il fait sortir aussi-tôt par ce moyen. La pierre étant tirée, l'on ôte la ligature, & la peau revenant dans sa place ordinaire, bouche la playe que l'on a faite à l'uretre ; c'est la raison pourquoy avant l'operation on tire la peau, afin que les playes de la peau & de l'uretre ne se trouvent plus vis-à-vis l'une de l'autre. On panse ces playes comme on fait les plus simples, avec une emplâtre de ceruse F, une compresse G, & une bande H, dont on fait des circulaires autour de la verge. L'urine passant par l'uretre, la nettoye & la guérit avec le secours de la Chirurgie.

Préparation pour l'incision de la verge au droit de l'uretre.

Usage de la curete.

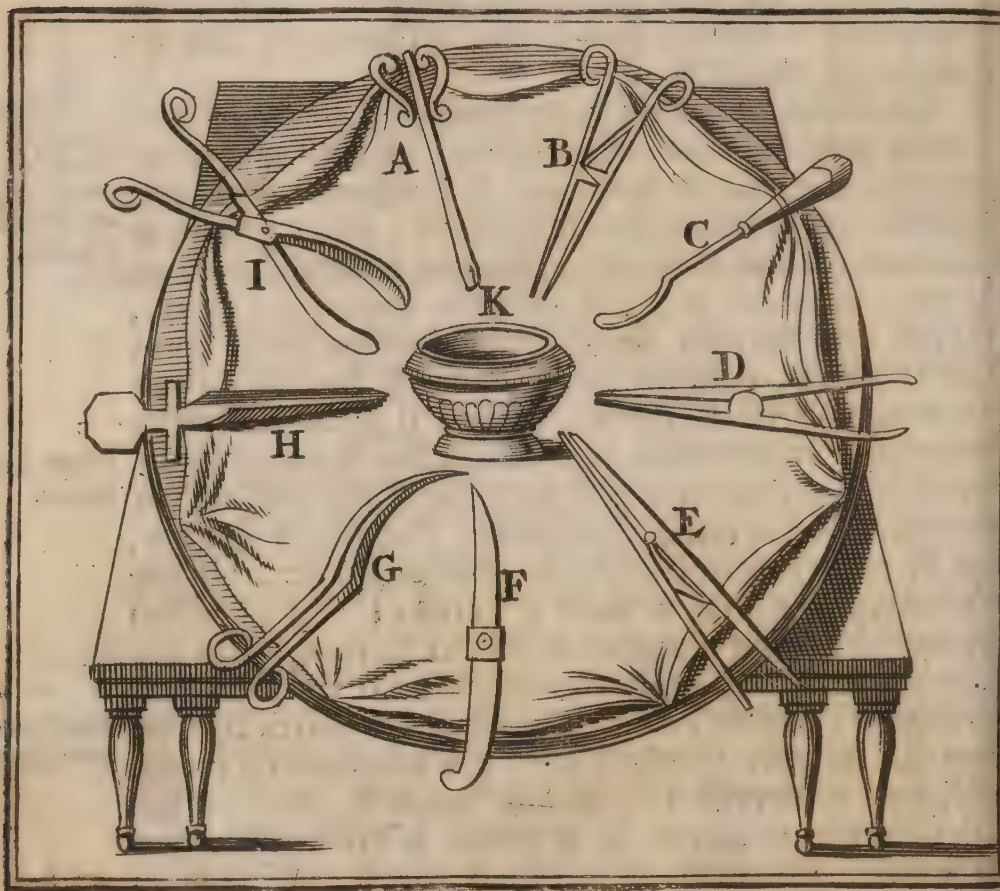
Pansement de la playe.

J'ay vû souvent que la pierre après avoir fait tout le chemin de l'uretre s'arrêtoit à son extremité ; cela arrive à ceux dont l'ouverture du gland est plus petite qu'elle ne doit être, ce que l'on remarque assez souvent vers l'insertion de l'uretre à la racine du gland. On m'apporta un jour un enfant qui avoit une pierre arrêtée au bout de l'uretre, on en voyoit même une des extremitez qui sortoit ; je me servis de la pointe

Maniére de dégager un calcul retenu au bout de l'uretre proche le gland.

d'une lancette pour debrider en haut & en bas cette partie du conduit de l'uretre, & avec de petites pincettes je tiray la pierre. La pellicule qui couvre le gland en retreciſſoit l'ouverture; & ceux à qui cette diſpoſition arrive, ſont plus long-tems à piſſer que les autres. En coupant les deux petites brides qui ſerrent l'entrée de l'uretre, on y remedie aiſément, & c'eſt pour lors une des plus legeres operations de la Chirurgie.

FIGURE XVI. DE LA TAILLE POUR LES FEMMES.



Les femmes ſont ſujettes à la pierre.

QUoy que l'uretre des femmes ſoit plus court & plus large que celui des hommes, & que par cette diſpoſition les petites pierres, le ſable & le gravier puiſſent ſortir facilement avec l'urine; elles ne ſont pas pour cela exemptes d'avoir quelquefois dans la veſſie des pierres qui les incommodent autant que celles des hommes, & qu'il faut leur ôter par l'operation.

L'on taille ordinairement les femmes de deux maniéres, ou par le petit appareil, ou par le grand appareil. Deux manieres de tirer la pierre aux femmes.

Dans le petit appareil, outre qu'on y employe peu d'instrumens, on ne fait aucune incision, voicy comment : La femme étant située dans une chaise haute, panchée en arriere, les cuisses écartées, & élevées, l'on prend la sonde droite A, que l'on trempe dans l'huile, & que l'on introduit par l'uretre dans la vessie pour chercher la pierre avec cet instrument. La canelure qui est à la sonde, sert pour conduire dans la vessie le dilatatoire B, qui n'y est pas plûtôt entré qu'on retire la sonde ; & avec le dilatatoire on élargit l'uretre, en quoy on n'est pas obligé de faire de grands efforts, vû que ce conduit est dilatable au de-là de ce qu'on en peut croire. On retire ensuite la machine ; puis l'operateur ayant huilé ses deux doigts de la main gauche, il les introduit, comme on a dit auparavant dans le vagina, si c'est une femme, ou dans l'anus, si c'est une fille ; & de sa main droite appuyant sur le ventre, il approche doucement la pierre du col de la vessie, d'où elle entre aisément dans l'embouchure de l'uretre que l'on aura dilatée. Lorsqu'il voit la pierre, il ôte sa main droite de dessus le ventre de la malade, y substituant à sa place celle d'un serviteur, & tenant les doigts de l'autre main toûjours dans le vagina ou dans l'anus, avec lesquels il pousse la pierre dans l'uretre ; il prend un crochet C, qu'il coule derriere la pierre, pour la faire sortir dehors, comme aux enfans que l'on taille par le petit appareil. La premiére sans incision. Usage du dilatatoire.

Il y a des Operateurs qui prétendent que le grand appareil est moins douloureux que le petit ; ce qui fait qu'ils lui donnent la préférence : vous en pourrez décider, quand je vous auray expliqué celui qui nous reste. Il faut situer la malade sur la chaise, lui mettre les écharpes comme aux hommes, la faire tenir par des serviteurs, & lui glisser dans l'uretre la sonde A, ou un conducteur G, qui puisse servir de guide à un dilatatoire simple fait exprés pour les femmes. En voila de deux façons, l'un sans ressort D, & l'autre E, avec un ressort, qui le fait ouvrir plus commodément. L'on peut se servir de l'un ou de l'autre ; mais le dilatatoire à ressort est plus d'usage. Ayant La seconde en coupant de l'uretre. Differens dilatatoires.

écarté doucement l'uretre, & le dilatatoire étant ouvert, il faut avec un biſtouri étroit E, couper à droite & à gauche un peu de l'orifice extrême du canal de l'urine. On en coupera un peu plus ou moins, ſelon que l'on jugera que la pierre ſera plus ou moins groſſe : on retire enſuite le dilatatoire, & ſur la ſonde ou ſur le conducteur G, qu'on aura paſſé dans l'uretre, on conduit la tenette I, dans la veſſie, & l'on retire le conducteur : avec la tenette l'on cherche & l'on ſaiſit la pierre que l'on doit tirer au dehors par de petits mouvemens qu'on fait alternativement de coté & d'autre, ſans grande violence. L'on peut ſe ſervir d'un petit gorgeret H, plus étroit que celui qu'on employe pour les hommes; & il y en a qui ſe contentent d'une ſonde creuſe. Le moins d'inſtrumens dont on ſe peut ſervir. c'eſt toûjours le meilleur : dans la taſſe K, il y a de l'huile pour en frotter tous les inſtrumens à meſure qu'on les fait ſervir.

Les mouvemens qu'on doit donner à la tenette.

Inconvenient de ces operations.

De toutes les femmes que l'on taille, il y en a plus des trois quarts à qui il reſte un écoulement involontaire d'urine, ſur tout de celles dont on a tiré une groſſe pierre. Cet accident eſt immanquable par la trop grande dilatation qui force & rompt le reſſort des fibres de l'uretre & du ſphincter. Si l'on pouvoit tirer la pierre par le haut appareil, on éviteroit cette incommodité ; mais je n'oſe pas la conſeiller avant que d'en avoir vû pluſieurs experiences : toutefois comme ce moyen a pû réüſſir à des hommes, je ne doute point qu'il ne convienne auſſi aux femmes. Il ſeroit donc à ſouhaiter que ceux qui ſont dans un uſage ordinaire de tailler, fiſſent des eſſais de cette pratique ſur des ſujets privez de vie, & qu'ils ſe hazardaſſent de la tenter ſur des femmes qu'ils préverroient ne pouvoir être délivrées que tres-difficilement, & avec beaucoup de danger par le grand & le petit appareil, qui ſeront toujours plus pénibles aux malades que le haut appareil.

Moyens de l'éviter.

Hiſtoire du Frere Jaques.

CE qui s'eſt paſſé à la Cour & à Paris au ſujet du Frere Jaques, regarde tellement les Lithotomiſtes que j'ay crû qu'il étoit à propos d'en rapporter

l'hiſtoire en cet endroit. Je le feray tres-fidellement, afin que le public informé de la verité puiſſe juger ſi la maniere d'operer de ce nouveau Lithotomiſte doit eſtre préferée à celles que l'on a pratiquées juſqu'à preſent.

Dans le mois d'Août de l'année 1697. arriva à Paris une eſpece de Moine, qui avoit l'habit de Recolet avec cette difference ſeulement, qu'il étoit chauſſé, & qu'au lieu de capuchon il portoit un chapeau. Il ſe faiſoit appeller Frere Jaques, & il paroiſſoit ſimple & ingenu; il étoit ſobre ne vivant que de potage, & de pain; il n'avoit point d'argent, & ne demandoit que quelques ſols pour faire repaſſer ſes inſtrumens, ou pour faire racomoder ſes ſouliers. Il s'étoit fait une Religion à ſa mode avec des vœux dont il laiſſoit la liberté à ſon Evêque de le diſpenſer quand il voudroit.

Conduite & maniere de vie du Frere Jaques.

Il venoit pour lors de Bourgogne, & étoit porteur de quantité de certificats des operations qu'il avoit faites en differens endroits. Il ſe fit connoître à la Charité par M. Mareſchal, préſentement premier Chirurgien du Roy, & trouva mauvais de ce qu'il ne vouloit pas le laiſſer tailler dans cet Hôpital, étant venu exprès à Paris, diſoit-il, pour apprendre aux Chirurgiens une maniere particuliere d'executer cette operation. Mais comme l'on n'expoſe point les malades de l'Hôtel-Dieu ni de la Charité pour faire des experiences, on lui donna un cadavre à qui l'on avoit mis une pierre dans la veſſie; il la tira de la maniere qu'il a accoûtumé de faire, en preſence des Chirurgiens de la Charité, qui dés cette premiere fois ne furent pas contens de ſa façon d'operer.

les propoſitions qu'il fit en arrivant à Paris.

Frére Jaques peu ſatisfait de l'accueil qu'on lui avoit fait à Paris, en partit dans le mois d'Octobre ſuivant pour aller à Fontainebleau où la Cour étoit pour lors; il s'adreſſa à M. Ducheſne premier Medecin des Princes, à qui il rendit quelques lettres de recommandation qu'il avoit pour lui, & à qui il fit voir tous ſes certificats. M. Ducheſne fut charmé du recit que lui fit Frere Jaque tant du deſſein qui l'avoit conduit à Paris & à la Cour, que de ſa maniere d'operer & du grand nombre d'operations qu'il en avoit faites; & par un zéle que l'on ne peut aſſe louër,

Sa reception à la Cour.

il en parla à M. Fagon premier Medecin du Roy, à M. Bourdelot premier Medecin de Madame la Duchesse de Bourgogne & à divers autres, qui tous conclurent qu'il le falloit voir travailler. Il se presenta un garçon Cordonnier de Versailles qui étoit alors à Fontainebleau, & qui avoit la pierre. M. Duchesne le fit mettre chez une garde; & lui fit fournir tout ce qui lui étoit nécessaire. Frére Jaques luy fit l'operation en presence de Mrs les Medecins, & de M. Felix qui étoit premier Chirurgien du Roy. L'operation reüssit heureusement, & ils en sortirent tous tres contens, & même M. Felix retira chez lui Frere Jaques qu'il logea & qu'il nourrit pendant tout le voyage.

Premier sujet qui se presente.

Succés de son operation.

Eloge qu'on fit de sa methode.

Cette operation fit beaucoup de bruit, elle fut publiée par toute la cour. M. Duchesne en informa les Princes, & il leur rendoit compte tous les matins de la santé du malade. Il regardoit Frere Jaques comme un homme envoyé de Dieu pour soulager ceux qui sont affligez de la pierre, par une methode plus aisée & moins dangereuse que celle qui se pratiquoit. Effectivement les commencemens de l'operation du Cordonnier furent heureux; elle fut faite promptement, le malade pissa par le conduit ordinaire peu de tems après l'operation; elle ne fut accompagnée d'aucuns accidens fâcheux, & l'on vit dans les ruës ce Cordonnier se promenant trois semaines après avoir subi cette taille.

Pratique du Frere sur les hernies.

Sur ce que Jaques dit qu'il avoit encore une maniere particuliere de guérir les hernies, on lui chercha des enfans & des hommes qui eussent des descentes; il en fit trois ou quatre operations en présence des mêmes Medecins & Chirurgiens, qui lui ayant vû ôter le testicule qu'il tiroit par l'incision faite aux bourses, & qu'il retranchoit sans hésiter, n'approuverent point cette façon d'operer; mais au contraire la condamnerent, persuadez que l'on doit conserver les testicules comme parties nécessaires. Cette derniere operation par laquelle à l'imitation de ces coureurs de campagne il émasculoit tous ceux à qui il la faisoit, ayant donc été unanimement rejettée, l'on s'en tint à celle qui regardoit la pierre, & voicy comment il la pratiquoit.

Défaut de cette methode.

La préparation chez lui n'étoit comptée pour rien;

il ne se soucioit point que le malade eût été saigné & purgé avant l'operation. Il fait asseoir le malade sur le bord d'une table exposée au jour, il le couche ensuite à la renverse, lui mettant seulement un oreiller sous la tête, il le fait tenir les deux cuisses écartées & ployées, en enhaut les talons proche les fesses par deux hommes tres-forts, parce qu'il ne le lie point, s'en fiant sur la force de ceux qui le tiennent. Il introduit dans la verge une sonde graissée, qui n'est point canelée, dont le bout lui sert à pousser de la main gauche en dehors l'endroit de la vessie où il doit faire son ouverture; puis prenant de sa main droite un bistouri long fait en forme de poignard, il le plonge proche la pointe de la fesse gauche deux doigts loin du perinée, & le poussant droit vers la region de la vessie, il l'ouvre dans son corps le plus prés de son col qu'il le peut: il ne retire point le bistouri qu'il ne l'ait ouverte autant que le demande la grosseur de la pierre. Il se sert d'un conducteur pour conduire la tenette, qui est à peu prés semblable aux nôtres; & souvent avant que d'introduire cet instrument, il examine avec son doigt fourré dans la playe l'endroit où peut être la pierre. Quand elle est chargée, il la tire promptement & rudement, ne réflechissant nullement sur les mauvaises suites que peuvent avoir les violences qu'il fait pour l'extraire. S'il y en a plusieurs, il les tire de même que la premiére, & lorsqu'il les voit toutes dehors, il croit avoir tout fait; car il ne songe pas même à apprêter un appareil, & il ne s'embarasse point de panser ses malades, ne se servant ny d'astringens, ny de défensifs, se contentant d'un peu d'huile & de vin pour tout reméde appliqué sur la playe; & lors qu'on luy a representé le besoin que le malade a d'être bien pansé, il a répondu, Je lui ay tiré la pierre: Dieu le guérira.

Maniére de tailler du Frere.

L'endroit où il enfonce son poignard.

Il abandonne son malade aprés lui avoir tiré la pierre.

La Cour partant pour Versailles, Frere Jaques prit le chemin de Paris où sa reputation l'avoit devancé. Il y trouva tout le monde informé de ce qu'il avoit fait à Fontainebleau, & chacun s'empressa de lui procurer des sujets, croyant faire plaisir aux amis, que de les mettre entre les mains du Frere. Il en tailla cinq ou six, dont il mourut quelques-uns. Il vint à la Charité de Versailles en tailler quatre, entre les-

Son retour à Paris.

Nouvelles épreuves qu'il y fit.

quels il y avoit un Irlandois à qui il trouva au lieu de pierre dans la vessie une balle de plomb couverte d'une matiére graveleuse, qui l'incommodoit autant & plus qu'auroit fait une pierre, & qui obligea de le tailler : ce malade avoit receu quatre ou cinq ans auparavant un coup de mousquet dans le bas ventre, dont la bale avoit percé la vessie, y avoit séjourné, & s'y étoit grossie jusques au jour de l'operation : ce qui fait voir que les playes de la vessie se guérissent aisément, & que l'on pourroit sans crainte tirer les pierres par le haut appareil. De ces quatre malades il y eut une petite fille âgée de sept ans qui mourut trois jours après l'operation. M. Felix m'envoya chercher pour aller avec lui en faire l'ouverture ; nous trouvâmes la vessie ouverte dans son corps proche son col, c'est-à-dire en l'endroit où il a coutume de l'ouvrir ; nous vîmes au vagin une playe de la longueur de l'ongle, elle avoit été faite par le tranchant du bistoury en le poussant le long du vagin pour aller à la vessie. Frere Jaques dit à cela que les playes du vagin n'étoient d'aucune consequence, & qu'il lui arrivoit souvent de le percer. On étoit trop prévenu en sa faveur pour recevoir de cet aveu aucune impression contre lui ; l'on attribua la mort de cette enfant à plusieurs vers qu'on luy trouva dans les boyaux, & dont elle avoit vuidé quelques-uns avant que de mourir.

Exemple de la guerison d'une playe faite au corps de la vessie.

Il lui est ordinaire de percer le vagin.

On se servit de l'authorité des Magistrats & entr'autres de M. le premier President, pour faire ordonner, que dans le Printems qui s'approchoit, & qui est la saison où l'on taille à l'Hôtel-Dieu & à la Charité de Paris, ce seroit Frere Jaques qui tailleroit dans ces lieux, car l'on étoit entêté que sa methode étant la meilleure, il falloit s'en servir, & abandonner desormais celle que l'on avoit mise en pratique jusques alors. Il fit en plusieurs fois environ cinquante operations dans l'un & l'autre de ces Hôpitaux. C'étoit un empressement inconcevable pour le voir travailler ; il n'y avoit pas un Medecin ny un Chirurgien qui ne tâchât d'y entrer ; il falloit des gardes pour empêcher la foule, & il y a eu jusques à deux cens personnes à la fois présens à ses operations.

Le Frére est proposé pour tailler aux Hopitaux de Paris.

De tous ces taillez le nombre de ceux qui moururent, fut plus grand que de ceux qui guérirent ; l'on appre-

Evénemens peu favora-

noit tous les jours la mort de quelqu'un, & il en mourut jusqu'à sept en un même jour à la Charité. Cette quantité de morts qui devoit ouvrir les yeux aux partisans trop zelez de Frere Jaques, fit un effet tout contraire; car ne voulant pas avouër qu'ils avoient porté leur jugement en sa faveur avec trop de précipitation, ils rejettoient la cause de tant de malheurs sur les Chirurgiens de la Charité, disant hautement qu'il falloit que par jalousie contre ce nouvel Operateur ils eussent empoisonné ces malades, prétendant qu'ils ne pouvoient être peris en si grand nombre, & si promptement, que par quelque cause étrangere à l'operation.

bles de ses operations.

L'on n'a pas eu de peine à justifier les Chirurgiens de ces calomnies: l'ouverture des corps de ces morts a été la preuve de leur innocence; la maniére dont ils en ont usé à l'égard de Frere Jaques, qui ne peut pas faire la moindre plainte contre eux, & l'accueil qu'ils font à tous ceux qui leur apportent quelque chose de nouveau dans la Chirurgie, montrent qu'ils ne cherchent qu'à la perfectionner; & s'ils alloient en foule pour le voir travailler, c'étoit plûtôt pour apprendre la maniére que l'on publioit merveilleuse, que pour la critiquer ou la condamner. C'est donc à tort qu'on les a accusez; il n'y a qu'à examiner & la nature & les suites de cette operation pour être convaincu que la cause de tous ces desastres lui doit être uniquement attribuée; & il faudroit plûtôt s'étonner de ce que ces malades ne perissoient pas tous par les inconveniens terribles que l'on a vû accompagner cette operation & que je vais vous raporter,

Veritables causes de ses mauvais succes.

N'y ayant rien qui retienne la pointe du bistoury, Frere Jaques le pousse d'ordinaire trop avant, ce qui fait qu'il perce la vessie de part en part, vû que pressant sur le ventre du malade il contraint le fond de la vessie de s'approcher de son col; ainsi pour peu que le bistoury soit entré dans cet organe, il en touche bien-tôt le fonds, que l'on a aussi trouvé ouvert à beaucoup de ceux qui sont morts; & c'est la raison pourquoy Frere Jaques ne vouloit point tailler ceux qui n'avoient que de petites pierres, parce que cherchant la pierre en tâtonnant avec la pointe du bistouri, il la trouve aisément lorsqu'elle est grosse, & difficilement quand elle est petite: la grosse arrête le bistouri

Sa maniére inconsiderée d'enfoncer le bistoury.

Veſſie percée en trois ou quatre endroits.

ſur laquelle il coupe de la veſſie autant qu'il en juge néceſſaire pour la pouvoir tirer ; mais la petite ne l'arrêtant point, il a ſouvent percé la veſſie en trois ou quatre endroits.

Col de la veſſie coupé.

On a trouvé quelquefois qu'il avoit coupé le col de la veſſie en travers : de ſorte qu'elle étoit tout-à-fait ſeparée de l'uretre, parce que n'ayant rien rencontré qui conduiſit le biſtoury, il alloit couper ce col au lieu du corps qu'il prétendoit ouvrir proche cette partie, & alors connoiſſant ſon erreur, il étoit obligé de faire une autre ouverture auprès de ce même col pour en tirer la pierre ; or jugez ſi une veſſie ainſi coupée peut ſe guérir, & s'il ne faut pas que le malade periſſe.

Rectum ouvert par ce même Lithotomiſte.

Il eſt ſouvent arrivé que Frere Jaques ouvroit auſſi le rectum, parce que le biſtouri coulant le long de ce boyau pour aller à la veſſie, & l'approchant de trop près un des deux tranchants de l'inſtrument y faiſoit une inciſion longitudinale ; on ne peut pas douter que le rectum n'ait été ouvert, vû les matieres fécales qui ſortoient par la playe. Il y a même eu quelques-uns qui ne ſont pas morts de cet accident, & à qui les gros excremens ſortent encore par une fiſtule qui leur en eſt reſtée.

Je vous ay déja dit que Frere Jaques ne s'étonnoit point quand il avoit ouvert le vagin ; cela luy arrivoit à preſque toutes les femmes qu'il tailloit ; Il prétendoit que la playe n'en étoit point mortelle, ny même dangereuſe, & qu'elle ſe guériſſoit facilement. Je luy en ay vû tailler deux, à qui l'inciſion faite, le ſang ſortoit par l'orifice externe de la matrice ; ce qui étoit une preuve certaine que le vagin étoit ouvert.

L'inteſtin, la veſſie & le vagin, traverſez enſemble.

L'on m'a dit même qu'il y a quelques femmes à qui il avoit ouvert le vagin & le rectum tout enſemble ; les gros excremens leur ſortant par le col de la matrice ; de maniére que ces pauvres femmes étoient dignes de compaſſion, vû qu'elles ſe trouvoient en même tems trois playes conſiderables en trois parties differentes, ſçavoir à la veſſie, au vagin, & au rectum.

Il ne ſuffit pas d'avoir bien fait l'operation, il eſt de l'habileté du Chirurgien de bien tailler le malade, & de le conduire à ſa parfaite guériſon. Frere Jaques étoit hardi à travailler, mais il ne ſe mettoit point en

peine de procurer à la playe une bonne cicatrice : son talent étoit d'aller de ville en ville, & de tailler tout ce qui se présentoit ; il quittoit aussi-tôt ses malades, & les abandonnoit sans se soucier des suites : & c'est la raison pourquoi il avoit tant de certificats, parce qu'il se hâtoit de les prendre de ceux qui avoient été presens à l'operation, & qui pouvoient rendre témoignage de son adresse & de son habileté à tirer la pierre. Mais s'il eût attendu à les demander après la guérison, ils n'auroient pas parlé avec tant d'éloge qu'ils faisoient immédiatement après l'operation. Par exemple, si Frere Jaques eût demandé des certificats à Messieurs les premiers Medecins de la Cour aussi-tôt qu'il eût taillé ce Cordonnier à Fontainebleau, ils eussent été très-avantageux pour luy ; mais aprés l'avoir vû languir à Versailles, & mourir deux ans après qu'il eut été taillé, parce que l'urine s'écouloit toûjours par la playe, les certificats alors rendant témoignage de la verité n'auroient point été favorables â ce Lithotomiste.

Plusieurs certificats donnez à ce Frere.

Guérison imparfaite du premier sujet qu'il tailla.

La mort prompte & cruelle de M. le Mareschal de Lorge, qui arriva le lendemain de l'operation que luy fit le Frere Jaques, a desabusé tout le monde ; ses partisans même n'ont pas osé entreprendre de l'excuser ; ils sont convenus de sa faute, & M. Fagon que l'on pressoit de se mettre entre les mains du Frere, a pris le bon parti en se mettant entre celles de M. Maréchal qui l'a heureusement tiré d'affaire, quoyque les circonstances de ces deux operations fussent semblables ; car il y avoit à chacun un fungus dans la vessie. M. Maréchal a sauvé la vie à M. Fagon, & Frere Jaques a tué M. le Maréchal de Lorge ; ce qui doit faire mettre une grande difference entre le Charlatan & le bon Chirurgien.

Tous les faits que je viens de rapporter, ont été cause que les applaudissemens que l'on donnoit à Frere Jaques n'ont pas continué, & que sa réputation a changé à son deshonneur peu de temps après sa naissance ; & ceux qui le vantoient le plus, ont été obligez de se taire. Il a pris le parti d'aller à Orleans, à Lion, & en d'autres villes du Royaume où il a operé comme à Paris. Les premieres lettres que l'on en reçut écrites par ceux qui l'avoient vû travailler, publioient sa grande dexterité; mais les dernieres à l'exem-

Il perd son credit & va ailleurs où sa reputation ne se conserve pas longtems.

ple de celles de Paris ne luy étoient point avantageuses, de sorte qu'il n'est presque plus fait mention de Frére Jaques : apparamment qu'il retournera à son premier exercice, & qu'il se contentera d'aller de village en village tailler charitablement aux depens des pauvres malheureux qui luy tomberont entre les mains.

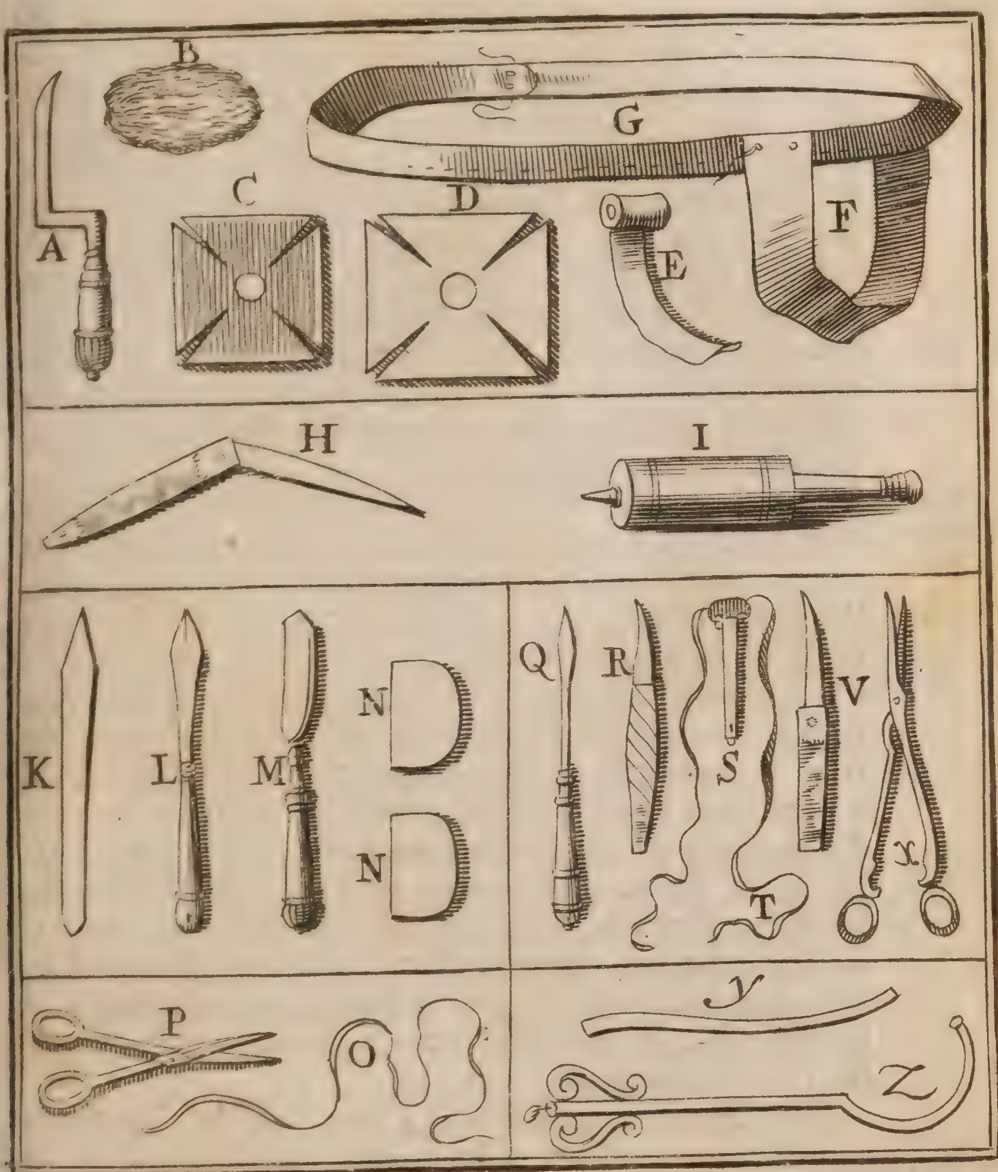
Avantages qu'on peut tirer de sa methode.

Quoyque je n'approuve pas la maniere d'operer de Frere Jaques, je ne la condamne pas absolument ; il y a du bon dans cette operation. J'en ay tiré deux utilitez, l'une sur la ponction au perinée, que je conseille de faire à l'endroit de la vessie où il fait son ouverture pour en tirer la pierre ; & l'autre sur l'ouverture que je propose de faire au fond même de la vessie pour en tirer la pierre par le haut appareil. Enfin je suis persuadé qu'un Chirurgien bon anatomiste qui sçait conduire son instrument, & qui est maître de le porter où il veut, pourroit reüssir par la maniere de Frere Jaques, parce qu'il éviteroit tous les accidens qui luy sont arrivez : mais c'est trop exposer un malade, que de le faire tailler par ce Frere, qui n'ayant aucune connoissance des parties qu'il faut couper, n'a de hardiesse à y enfoncer son poignard, que parce qu'il manque de lumiere pour en prévoir les consequences. Il n'y avoit personne qui ne tremblât en le regardant operer, & les Chirurgiens même, quoy-qu'aguerris sur ces sortes d'operations étoient effrayez de luy voir tenir son couteau si long tems dans la playe.

Moyen de la perfectionner.

Enfin le fruit de cette histoire est de nous apprendre qu'il ne faut pas applaudir avec tant de précipitation sur ce qui nous paroît nouveau ; il faut dans la Medecine recevoir tous les remedes que l'on propose, & dans la Chirurgie voir pratiquer ceux qui se vantent de faire mieux que les autres : mais nous ne devons pas tête baissée donner dans toutes les nouveautez. En les examinant, on prend le bon, & on en laisse le mauvais. C'est ainsi que les arts se sont augmentez, & c'est ainsi que la Chirurgie est montée par degrez à la perfection où elle se fait admirer aujourd'huy.

FIG. XVII. POUR LES OPERATIONS SUR LA VERGE.



DE toutes les parties de notre corps, il y en a peu qui ſoient ſujettes à un plus grand nombre de maladies que la verge: de celles qui l'attaquent, les unes ſe guériſſent par les remedes tant genéraux que particuliers, & les autres demandent l'operation de la main. C'eſt de ces derniers que j'ay à vous entretenir, en vous enſeignant ce qu'il faut faire pour les guérir.

La verge eſt ſujette à beaucoup de maux.

Trois parties de la verge soumises aux operations.

La verge a trois parties qui sont ordinairement soumises aux operations, sçavoir, le prépuce, le gland, & l'uretre. Au prépuce l'on en fait deux, le phymosis, & le paraphymosis; au gland trois, car on le separe lors qu'il est adherant, on en ôte les poreaux, & on le perce lorsqu'il est bouché; & à l'uretre deux, qui sont d'en consumer les callositez, & d'en tirer une pierre lorsqu'il y en a d'arrêtée. Je vous ay demontré cette derniere en faisant l'operation pour la pierre, je vas vous montrer les autres. Voilà celles qui sont utiles, & que l'on doit nécessairement sçavoir: il y en a trois autres que l'on doit rejetter comme inutiles, ce sont celles du recutili, de la circoncision & du bouclement, dont je ne vous parleray qu'autant qu'il faut que vous en sçachiez pour être les premiers à les condamner.

De l'operation des Recutili.

Par le recutili les Anciens entendoient une operation qu'ils faisoient à la verge, lorsque le gland étoit trop découvert. Ils la pratiquoient en deux manieres, l'une en faisant une incision circulaire à la peau de la verge vers la racine, & tirant cette peau jusqu'à ce que le gland fût recouvert; & l'autre après avoir rehaussé le prépuce sur la verge, ils incisoient en rond la peau interne du prépuce proche le gland: puis à l'une & à l'autre de ces manieres ils lioient le bout du prépuce sur une petite canule de plomb pour laisser sortir l'urine, & procuroient une cicatrice entre les deux lévres de l'incision. Ils faisoient cette operation à ceux qui ayant le gland toûjours découvert se sentoient incommodez par le frottement continuel de la chemise, & qui vouloient à quelque prix que ce fût l'avoir recouvert.

De la Circoncision.

La Circoncision se faisoit à une indisposition toute opposée au recutili; c'étoit lors que le gland ne se pouvoit pas découvrir. On faisoit une ligature au bout du prepuce au dessus de ce que l'on en vouloit couper, qui étoit d'environ l'épaisseur d'un ou de deux écus, puis avec des ciseaux on coupoit cette extremité du prépuce, qui fait quelquefois un cercle si étroit, qu'il empêche qu'il ne se rebrousse sur le gland. Cette operation n'est plus en usage que chez les Juifs & les Turcs qui en font une cérémonie, & un mistere de leur Religion: les Chrétiens ne la pratiquent point,

mais

mais les Rabins & les Mouftis la font à tous les enfans mâles de leur Loy, peu de tems après leur naissance.

Je ne sçay pas qui est l'inventeur du bouclement des garçons; mais cette operation choque le bon sens. L'on tiroit le prépuce en dehors, & le traversant d'une aiguille enfilée on y laissoit un gros fil jusqu'à ce que les cicatrices des trous fussent faites; puis retirant le fil, l'on passoit à la place une grosse boucle de fer qu'on y laissoit tout le tems que le sujet étoit dans un âge incapable de travailler à la génération. Ils prétendoient que cette boucle l'empêchant d'avoir commerce avec des femmes, jusques à l'âge de vingt-cinq ans qui est le tems qu'on l'ostoit, les forces ne se dissipoient point, & qu'elles se conservoient pour engendrer des enfans forts & en état de servir la République. Du bouclement des garçons.

Voila trois operations tres-inutiles, sur tout en ces pays Septentrionaux & temperez où le prépuce n'est pas sujet à se racourcir, ni à se ralonger excessivement comme dans ces regions chaudes, où la Circoncision est souvent nécessaire, & où la passion d'amour porte de si bonne heure les hommes aux embrassemens. Venons aux operations de pratique. Inutilité de ces trois operations.

LE nom de phymosis est derivé du verbe grec *phimoein* qui veut dire serrer ou étrecir, parce que l'extremité du prépuce est tellement étroite qu'elle ne permet pas au gland de se découvrir; de sorte que cette maladie n'est autre chose que le prépuce trop serré, dont l'extremité forme une bride circulaire, qui empêche que le gland ne soit libre dans son usage: ce mal survient ou naturellement, ou par accident. DU PHYMOSIS ET SON ETIMOLOGIE.

Cette indisposition est appellée naturelle, quand l'enfant a dés sa naissance le bout du prépuce fort étroit. Il y en a plusieurs à qui cela est arrivé, & à qui en croissant il s'est peu à peu élargi, de sorte que le gland s'en est dépouillé naturellement; mais il y en a d'autres à qui le prépuce est tellement serré, qu'il leur est impossible d'apercevoir l'extremité du gland. L'on prétend que cela cause deux incommoditez: l'une de nuire à la génération, en empêchant que la semence ne soit lancée avec assez de vitesse pour être Phymosis naturel. Inconveniens de cette indisposition.

receuë de la matrice ; & l'autre, qu'il s'engendre une crasse blanchâtre entre le prépuce & le gland, laquelle ne pouvant pas être détachée s'aigrit par son séjour, picote & cause un prurit au gland qui en est d'autant plus fatigué qu'il est tres-sensible dans ces personnes. Ces raisons néanmoins ne sont pas suffisantes pour en venir à l'operation : car pour répondre à la premiére, je vous diray que j'en ay vû qui avec cette indisposition ne laissoient pas de faire des enfans ; il y en a mille exemples : & l'on remedie aisément à la seconde incommodité en tenant avec les doigts le bout du prépuce serré quelque tems pendant que le sphincter de la vessie est lâché pour pisser, l'urine pour lors remplissant le prépuce balaye & netoye le gland de la crasse qui s'y étoit amassée, & qu'elle entraîne avec elle en sortant rapidement quand on quitte le prépuce.

Phymosis accidentel.

Cette maladie est nommée accidentelle lorsqu'elle est causée par des chancres ou ulceres veroliques, qui se cantonnent tout autour du gland, ou par une boursouflure & une inflammation de la verge, qui fait que le gland trop serré pour lors par le prépuce tumefié pourroit tomber en mortification : dans ces deux occasions il en faut venir promptement à l'operation qui consiste dans une incision que l'on fait au prépuce depuis son extremité juqu'à la couronne du gland. Voicy la maniére de s'en acquiter.

Situation du malade.

Ayant avant l'operation préparé le malade, s'il est nécessaire, & disposé l'appareil, on le fait asseoir dans un fauteuil un peu panché en arriere ; & alors le Chirurgien prend de sa main droite un instrument fait exprès, qui ne sert qu'à cette operation ; il est emmanché, & a la pointe & le tranchant comme un ganif. Vous le voyez marqué A, & comme il est pointu l'on met au bout une petite boule de cire grosse comme un grain de coriandre, qui empêche qu'il ne pique en le glissant entre le gland & le prépuce. Lorsque la pointe de l'instrument est parvenuë à la couronne du gland, l'operateur tient ferme la verge de sa main gauche, puis poussant l'instrument il en perce le prépuce qu'il coupe depuis la couronne du gland jusqu'à son extremité en retirant l'instrument à luy : il faut faire en sorte que les deux membranes du prépuce soient coupées également. On laisse couler un peu de

Maniere d'operer.

ſang pour dégorger la verge, puis on panſe la playe, mettant un plumaceau B, couvert d'aſtringent, un emplâtre C, fait en croix de Malte, & percé dans ſon milieu, afin qu'il y ait une iſſuë pour l'urine, avec une compreſſe D, de même figure, trempée dans l'oxicrat, & une petite bande E, avec laquelle on fait des circulaires autour de la verge : on met enſuite la verge dans un petit ſuſpenſoir F, attaché à une bande circulaire G, autour du ventre, afin qu'elle ne pende point en en bas, & que la fluxion n'y ſoit pas excitée. Panſement de la playe.

Cette operation eſt abſolument néceſſaire à ceux qui ont le prépuce ſerré par des chancres, ou par des ulceres veroliques autour du gland. Pour guerir ces maux, il faut les panſer, ce que l'on ne peut pas faire que l'on n'ait découvert le gland : ſi l'on n'y faiſoit point de remedes, ces chancres rongeroient la verge, ou produiroient la verole ; c'eſt pourquoy on aura recours à l'operation. Mais on la doit éviter à ceux qui impatiens d'avoir leur gland couvert veulent qu'on la leur faſſe : j'ay refuſé de la faire à quelques-uns qui ayant le prépuce étroit de naiſſance, n'avoient point d'autre raiſon de la demander, que l'envie d'être faits comme les autres. A qui il importe qu'on faſſe cette operation.

Je ne ſçay point la raiſon pourquoy on ordonne de faire l'inciſion à un des côtez de la verge ; ce n'eſt pas pour éviter les vaiſſeaux, car il y en a également dans toute la circonference du prépuce : pour moy je la fais à la partie moyenne & ſuperieure de la verge ; je trouve qu'en cet endroit, l'inciſion eſt plus profonde, le gland ſe découvre mieux à droit & à gauche, & la difformité en eſt moins grande que quand on la fait à un des côtez. L'endroit où l'on doit plûtôt faire l'inciſion.

LE mot de Paraphymoſis eſt compoſé de *para* qui veut dire grandement ou au delà, & de *phimoein* qui ſignifie ſerrer, parce que le gland eſt tellement ſerré à ſa racine par le rebrouſſement du prépuce, au de là duquel il eſt avancé, qu'il tomberoit en mortification, ſi l'on n'y remédioit promptement. Cette maladie eſt toute contraire au phymoſis : dans celle-cy le gland eſt trop couvert, & à celle-là il eſt trop nud. Il y a De Paraphymosis.

des Auteurs qui font deux ſortes de paraphymoſis ; l'un qui arrive naturellement , & l'autre par accident.

Paraphymoſis de naiſſance.

Celuy qu'ils appellent naturel , eſt lorſque le prépuce étant naturellement très-court , il ſe retrouſſe tout entier derriere la couronne du gland , & on ne le recouvre plus : lorſque ceux qui ont cette legere incommodité demandent du ſecours , quelques Auteurs veulent qu'on leur faſſe l'operation du recutuli dont nous avons parlé ; mais elle ne ſe pratique plus : ceux qui ont été circoncis ſont ſujets à cette eſpece de paraphymoſis , parce qu'on a retranché du prépuce.

Paraphymoſis qui vient de quelque effort.

Le paraphymoſis accidentel , eſt lorſque par violence on a fait remonter le prépuce par deſſus la couronne du gland , & qu'étant naturellement étroit , il ne peut plus deſcendre & recouvrir le gland , étant arreſté au deſſus par la largeur de la couronne. Cela arrive ſouvent à des enfans dont le gland n'a point encore été découvert , & qui par fantaiſie le voulant voir ont par force fait remonter le prépuce au deſſus du gland , & à de nouveaux mariez qui font des efforts pour dépuceler de jeunes filles qu'ils auront épouſées ; car alors par la violence que la verge fait pour entrer, le gland ſe dépouille , & ne ſe peut plus recouvrir. J'ay vû un jeune homme à qui cela arriva le jour de ſon mariage , & qui trois jours après me vint trouver avec un furieux paraphymoſis , croyant que c'étoit du mal venerien que ſa femme luy avoit donné : je lui en fis la reduction , & lui dis que c'étoit au contraire une preuve que ſa femme étoit pucelle , & que ſi elle n'eût pas été ſage , elle lui auroit épargné la douleur qu'il venoit d'endurer.

Application des medicamens inutile en cette rencontre.

Il faut que ceux qui nous ordonnent de guerir les paraphymoſis par médicamens ne ſoient gueres inſtruits de cette maladie : je ne comprens pas comment on peut ſe fier à des huiles , à des cerats & à des cataplaſmes pour le traitement d'une maladie auſſi preſſante, & qui veut que l'on ne differe pas un moment à réduire la partie en ſon état naturel , à moins que l'on ne veuille expoſer la verge à tomber en gangrene. Au phymoſis il faut avant que de travailler préparer ſon appareil ; mais au paraphymoſis il faut commencer par revêtir au plûtôt le gland de ſon prépuce , enſuite on prépare les remedes & les bandes neceſſaires. Le pi-

toyable état d'une verge attaquée d'un paraphymosis, & les douleurs que ressent le malade, ont besoin d'un secours plus prompt que n'est celuy des topiques, ordonnez souvent par des gens qui ne connoissent pas le peril où est le sujet.

Il faut donc en venir à l'operation, qui consiste à faire descendre le prépuce sur le gland pour le recouvrir; ce qu'il faut faire sur le champ, & ne point quitter le malade qu'il ne soit recouvert. Pour y parvenir, l'on met d'abord tremper la verge dans de l'eau froide un peu de tems, afin que par la fraicheur de l'eau les esprits étant repercutez le gland puisse diminuer de son volume qui est pour lors fort gros & tres-dur; puis prenant la verge entre les deux doigts indice & du milieu des deux mains, dont les dos regardent le ventre du malade, l'on amene le prépuce sur le gland qu'on repousse en même tems avec les deux pouces, tâchant de le faire rentrer dans sa bourse. S'il n'y avoit pas long-tems qu'il fût découvert, l'on pourroit esperer de reüssir de cette maniere; mais comme ces sortes de maladies ne se déclarent au Chirurgien qu'à l'extremité, quand la verge est beaucoup enflée, qu'il y a des bourlets au prépuce pleins d'une eau roussâtre qui le tumefient extraordinairement, & qu'il s'est même fait des crevasses circulaires qui separent en partie le gland de la verge, on est obligé de faire avec la pointe de la lancette H, de petites incisions à la membrane interne du prépuce pour debrider l'endroit par où il serre trop le gland; on fait autant de ces petites incisions qu'il en faut pour laisser la liberté au prépuce de descendre par dessus le gland; ce qui n'est pas difficile pour lors, en prenant la verge de la maniere que je viens de dire.

A quoy se reduit l'operation.

Quand le gland est rentré dans sa loge, l'operation est finie. On prepare son appareil que l'on pose de la même maniere que l'on a fait au phymosis, l'on fait une embrocation sur le ventre que l'on couvrira d'une compresse trempée en oxicrat, l'on en met une autre sur les bourses, l'on saigne le malade quelque tems aprés l'operation, l'on luy tient le ventre libre par des lavemens rafraichissans, l'on luy fait observer un bon regime de vivre pour éviter les tristes suites d'une pareille maladie; & au bout de quelques jours

Traitement du malade aprés l'operation.

il ſera bon de faire avec la ſeringue I des injections déterſives ſous le prépuce pour mondifier & nettoyer les playes des petites inciſions que l'on a été obligé d'y faire, & enſuite l'on en procure la cicatrice.

Conſeil de quelques Auteurs à eviter.

Je trouve dans quelques-uns de ces nouveaux Auteurs qui ont écrit des Operations, que l'on doit preſſer avec les deux pouces autour du gland pour le faire rentrer, & non pas pouſſer contre ſon extremité vers la racine de la verge, parce qu'étant molet on l'élargiroit en le pouſſant ainſi, & on l'empêcheroit de rentrer dans ſa place. Ceux qui nous donnent ce précepte, nous font connoître qu'ils ne ſont gueres Chirurgiens, parce que s'ils avoient pratiqué cette operation, ils ſçauroient que pour lors le gland eſt tellement tumefié & dur, que quelques efforts que l'on faſſe pour le recouvrir, il eſt impoſſible de le rendre plus large en pouſſant contre ſon extremité : il faut s'en rapporter à ceux qui ſont dans l'uſage actuel des choſes; & perſonne ne peut mieux inſtruire les autres ſur le fait des operations, que ceux qui les ont pratiquées depuis un grand nombre d'années.

De l'adherence du prepuce avec le gland.

L'Adherence qui ſe fait quelquefois du prépuce avec le gland, eſt appellée ſymphyſis, de *ſyn* qui veut dire enſemble, & de *phyein* qui ſignifie attacher, parce que pour lors le prépuce eſt fortement attaché avec le gland. On a vû des enfans venir au monde ayant le prépuce collé avec le gland; il eſt tres-difficile à ſeparer quand cela vient de la naiſſance, parce que ces deux parties ayant été formées enſemble ſe trouvent jointes dans toute leur circonference, & comme ne faiſant qu'une même partie continuë. Il faut néanmoins tâcher de les ſéparer, avec une petite feuille de mirthe K, un peu tranchante que l'on coule doucement entre le gland & le prépuce, prenant garde de

Maniere d'inciſer.

ne pas percer le prépuce qui eſt mince, & qui ne ſe repareroit pas ſi aiſément. On peut encore en tirant le prépuce en enhaut avec la pointe d'un ſcapel L, diſſéquer & ſeparer les deux membranes du prépuce & du gland, de même qu'un Anatomiſte ſepare deux membranes contiguës & liées l'une à l'autre, & ſi en faiſant cette operation on ne pouvoit pas ſe diſpenſer d'anticiper ſur l'une ou ſur l'autre de ces parties, il

faudroit qu'il coupât plûtôt du gland que du prépuce : mais un Chirurgien adroit separe ces parties sans les offenser, & après cette separation il insinuë tous les jours dans l'intervalle des parties desunies une feuille de myrthe d'yvoire, pour en empêcher la reünion.

Il arrive souvent que cette cohérance vient après l'operation du paraphymosis ; car si l'on neglige de cicatriser les playes faites à la partie interne du prépuce, il ne manquera point de se coller avec le gland; ou bien après des ulceres ou chancres que l'on n'aura pas eu soin de guerir parfaitement. Dans ces cas il n'est pas si difficile à être séparé, parce qu'il n'est adherent qu'aux endroits des ulceres, & non pas dans la totalité, comme quand ce mal vient de naissance. C'est une incommodité qui chagrine les gens mariez, parce que pour lors le devoir conjugal ne s'accomplit pas dans la perfection. C'est ce qui les fait recourir au Chirurgien qui separe ces parties de la maniere que je viens de dire : la separation en étant faite, l'on coule entre le prépuce & le gland de petits linges NN, trempez dans une eau dessicative, comme est l'eau vulneraire ; ce que l'on continuë jusques à ce que le tout soit entiérement cicatrisé.

Du symphysis accidentel & de son origine

Pansement du malade après l'operation.

IL vient souvent à la verge de petites excroissances verrucales que l'on nomme des poreaux ; les Italiens les appellent *poreifigli*, parce qu'elles ressemblent à des figues. Ces excroissances sont faites d'une chair molle, baveuse & découpée fort menu ; elles se multiplient bien vîte, c'est pourquoy l'on ne doit pas differer d'y remedier. Ces sortes de poreaux viennent presque toûjours d'une cause impure contractée par des attouchemens veneriens, ce qui oblige d'avoir recours au Chirurgien, sans quoy ils ne feroient que croître & se reproduire en divers endroits.

DES POREAUX DE LA VERGE.

L'on nous propose deux moyens pour guerir ces maladies; l'un par médicamens; & l'autre par Chirurgie.

Deux moïens de les guérir.

Les médicamens dont on se sert, sont de deux sortes; les uns qui mortifient ces chairs en les rendant blanches & fletries, de vives & rougeâtres qu'elles étoient ; telle est la poudre de sabine pulverisée & appliquée dessus ; les autres qui les consument en les

Choix des medicamens.

corrodant & les rongeant peu à peu, comme font les onguens de calcitis ou d'Egyptiac.

Moyens Chirurgiques.

La Chirurgie a auſſi deux moyens pour les ôter, la ligature & les ciſeaux. On ſe ſert de la ligature à ceux qui ont la baſe étroite, on les lie avec cette ſoye O, fine & rouge, & ils tombent ordinairement en deux jours. Mais comme il y en a ſouvent beaucoup, & que rarement ſe peuvent-ils lier, on a bien plûtôt fait de les couper avec les cizeaux P, le plus proche de la peau que l'on peut. Il faut laiſſer écouler le ſang qui en ſort, juſqu'à la quantité d'une poilette, puis laver la verge dans du vin tiéde, & avec la pointe d'une pierre de vitriol toucher les endroits dont il ſort du ſang ; le vitriol a deux bons effets, l'un d'arrêter le ſang, & l'autre de cauteriſer l'endroit qu'il touche en brûlant les petites racines qui tombent enſuite avec l'eſcarre.

Comment on doit achever l'operation

Il ne faut pas attendre la parfaite gueriſon des porreaux de la verge ſans le ſecours des remédes généraux, parce qu'étant produits par une eſpece de virus, il faut uſer de ptiſannes ſudorifiques ; les pilules ou la panacée mercurielle en emporte la cauſe, ſi l'on veut les guerir abſolument.

De l'uretre qui n'est point percé.

Lors que l'uretre n'eſt point percé, c'eſt une indiſpoſition qui vient de naiſſance : il eſt peu de Chirurgiens qui n'ait été appellé pour ſecourir des enfans nouveaux nez, à qui l'uretre n'étoit point ouvert par ſon extrémité, & qui par conſéquent ne pouvoient point piſſer ; d'où il eſt manifeſte que la feroſité dans laquelle nage l'enfant pendant qu'il eſt dans la matrice, n'eſt point de ſon urine, comme il y a beaucoup d'auteurs qui l'ont crû, puiſque ces enfans imperforez ne pouvoient point avoir uriné, & que néanmoins ils avoient des eaux comme les autres.

L'operation conſiſte à faire au plûtôt une ouverture, parce que l'enfant ne pourroit vivre long-tems ſans rendre ſon urine. On fait cette ouverture à l'endroit où elle devroit être avec cette feuille de mirthe Q, emmanchée longue & pointuë, ou bien avec la lancette R. Ce trou eſt fort aiſé à faire quand il n'y a à percer que la peau qui couvre le gland. Mais quand ce ſont les parois du conduit qui ſont adherens, il faut pro-

Maniére de faire l'operation.

sonder jusques à ce que l'urine sorte, qui est la fin que l'on se propose icy. Il faut faire l'ouverture plûtôt grande que petite, pour plusieurs raisons; & je trouve qu'il est inutile de mettre ensuite dans la playe une canule de plomb pour empêcher que les bords ne se reprennent, puisque l'urine qui passe souvent par ce conduit ne leur permet pas de se recoler.

Trois autres defauts du gland.

Ce n'est pas le seul défaut qui arrive au gland, que de n'être pas percé; il y en a encore trois autres qui demandent la main du Chirurgien pour les guerir, sçavoir quand le trou est trop petit, quand il n'est pas percé dans son extremité, & enfin quand le filet est trop court. Voyons les operations qu'il faut faire pour corriger ces trois defauts.

Les moyẽs de remedier au premier.

Si le trou du gland est trop petit l'urine ne peut sortir que comme un filet, ou goute à goute, on est trop de tems à pisser, & la semence ne peut être éjaculée assez promptement. On doit donc élargir cette ouverture, ce qui se fait ou par remedes, ou par un instrument; les remedes sont une tente de moëlle de sureaux, ou un morceau d'éponge préparée, que l'on met pour élargir peu à peu le passage, & que l'on grossit à mesure que l'ouverture s'aggrandit; mais cette maniere est trop lente, je conseille de se servir de la lancette avec laquelle on accroît le trou par ses deux entremitez en haut & en bas. Cette operation s'accomplir en un moment, étant plus prompte & moins douloureuse que la tente; la canule de plomb n'est pas plus nécessaire icy, que quand le gland n'est point percé.

Cause & inconvenient du second.

Il arrive quelquefois que le gland n'est pas percé dans l'endroit ordinaire, & qu'il est l'est au dessous proche le filet: ceux qui ont cette incommodité, sont obligez de lever la verge en enhaut pour uriner; elle est appellée hypospadias de deux mots grecs *hypo* qui veut dire dessous, & de *spazein* qui signifie percer. Cela procéde souvent de ce qu'un enfant étant venu au monde sans ouverture au gland, & les parens ne s'en étant point apperceus, l'urine qui cherchoit à sortir, s'est fait un chemin proche le filet, qui est l'endroit de l'uretre le plus mince; ceux qui ont l'uretre percé de cette maniere ne peuvent engendrer, parce que la sémence se répandant aux côtez du vagin, elle ne cou-

lera que lentement & ſans vigueur vers l'orifice même de la matrice ; c'eſt pourquoy cette indiſpoſition demande neceſſairement l'operation.

Comment on doit le reparer.

Il faut avec une feuille de myrthe pointuë Q percer le gland comme il le doit être naturellement, puis dans l'ouverture qu'on vient de faire, mettre une petite canule de plomb S aſſez longue pour aller au delà de l'ouverture inferieure qui eſt à l'uretre, & pour conduire l'urine dehors par la nouvelle ouverture : l'on travaille enſuite à reſermer l'ancienne, en rafraichiſſant les bords par de petites inciſions, & procurant la cicatrice : il faut laiſſer la canule dans l'uretre en la tenant attachée & liée avec ce cordon T, juſqu'à la parfaite gueriſon, afin que l'urine ne ſortant plus par la premiere ouverture n'en empêche pas la réünion.

Conſeils de quelques praticiens.

Si l'on ne peut pas faire refermer ce trou, il y a quelques Auteurs qui commandent pour lors de couper le deſſous du gland depuis la premiere ouverture juſques à la ſeconde, en le taillant comme une plume à écrire avec ce petit biſtouri V : de cette maniere l'urine & la ſemence ſortiront à plein tuyau, & ſeront feringuées où elles doivent aller.

Cauſe extraordinaire d'une ouverture faite à l'uretre loin du gland.

J'ay vû des enfans qui avoient l'uretre percé à deux ou trois doigts loin du gland ; c'étoit des enfans ſujets à piſſer au lit, qui pour éviter le fouët dont on les menaçoit, & dont on les regaloit ſouvent, s'étoient liés la verge avec du fil, croyant ce moyen infaillible, & à qui cependaut l'urine pouſſant pour ſortir, avoit fait, après de violentes douleurs, une ouverture proche la ligature par où cette ſeroſité ſortoit toûjours dans la ſuite. Pour les guerir il faut mettre dans l'uretre une canule de plomb qui paſſe au delà de l'ouverture, dont on tâchera de procurer la réünion.

Incommoditez du troiſiéme défaut.

Il y en a qui par une diſpoſition avec laquelle ils ſont nez, ont le frein de la verge trop court ; ce frein tire en enbas le gland, particulierement dans le tems de l'érection : d'où vient que l'ouverture étant pour lors trop en deſſous, ſi l'on ne levoit pas la verge en enhaut, l'on piſſeroit ſur ſes jambes ou ſur ſes pieds, & la ſemence ne peut point être lancée droit dans la matrice, ce qui nuit à la génération.

L'operation qui le guerit.

Par un petit coup de biſtouri ou de ces ciſeaux X, on coupe ce frein en travers ; de la même maniere que l'on coupe le filet

qui est dessous la langue, & ainsi on remedie par une operation fort legere aux deux incommoditez que cela causoit. J'en ay vû quelques-uns à qui un chancre ayant rongé le frein les a gueris de cette incommodité, mais je ne conseillerois pas de se servir d'un remede aussi dangereux.

De la carnosité.

QUoique carnosité soit un terme general qui signifie toute chair superfluë engendrée en quelque partie du corps que ce soit, neanmoins l'usage fait entendre par ce mot une excroissance de chair qui occupe & embarrasse le conduit de l'urine. On a crû la realité de cette maladie si bien établie par nos Anciens, que personne n'a osé la contester : ils disoient que l'humeur virulente d'une gonorhée sortant sans cesse des prostates, corrodoit par son acrimonie le conduit de l'urine, & que de ces ulceres il en croissoit une chair fongueuse qui faisoit cette maladie. Ceux qui prétendoient avoir des remedes particuliers pour la guerir avoient interest de confirmer cette erreur plûtôt que d'en desabuser, & d'autant plus qu'une telle maladie ayant été abandonnée des veritables Chirurgiens, étoit devenuë le partage de ces coureurs ou distributeurs de secrets.

Erreur commune sur ce mal.

Jean-Baptiste Loyseau Maître Chirurgien de Bordeaux dans les Observations Chirurgicales qu'il a laissées par écrit, nous dit qu'il fut appellé pour traiter d'une carnosité le Roy Henry IV., qu'il l'en avoit pansé & gueri, & qu'il en fut recompensé par une charge de Chirurgien de Sa Majesté que le Roy lui donna. Cette histoire quoyque memorable ne prouve point qu'il y ait des carnositez ; elle fait voir que ce Monsieur Loyseau fait le misterieux, & tient un peu du charlatan en publiant ce qu'il a fait sans dire ni les moyens, ni les remedes dont il s'est servi. S'il avoit été vray que le Roy eût eu une carnosité, & qu'il la lui eût consumée, il falloit qu'en écrivant cette histoire il ne fît point un secret ni de la methode, ni des drogues qu'il avoit emploiées à une guerison pour laquelle il avoit été si liberalement gratifié ; mais puisqu'il se taît sur l'essentiel, je la tiens apocrife.

Exemple remarquable.

Raison de douter.

Quand on voyoit à quelqu'un une difficulté d'uriner, & que l'urine sortoit déliée, fourchuë, & de

travers, que le malade voulant pisser étoit contraint d'aller à la selle par les efforts qu'il faisoit pour pousser son eau dehors, & que la croyant toute sortie il en demeuroit neanmoins encore dans la vessie, on traitoit cela de carnosité : mais quelque diligence que j'aye faite en ouvrant des corps que l'on accusoit d'en avoir, je n'en ay point encore remarqué ; je n'ay trouvé aucun Chirurgien qui ait assuré d'en avoir vû, j'entends parler de ceux qui sont dignes de foy.

Experience qui autorise ce doute.

Réponse à une objection.

Je sçay qu'il y a beaucoup de gens qui ont les accidens dont je viens de parler, mais ils ne sont point causez par des carnositez, ce sont des suites d'une ou de plusieurs chaudepisses qui ont ulceré & corrodé l'uretre en plusieurs endroits : or les cicatrices qui se font à ces ulceres étant durs, & tenant de la nature de la callosité, elles étressissent le conduit de l'urine qui n'a plus par consequent tant de facilité pour sortir, & ce sont ces mêmes cicatrices qui empêchent le passage de la sonde que l'en croyoit arrêtée par la carnosité.

Quoyque l'on connoisse la veritable cause de cette maladie, elle n'en est gueres moins difficile à guerir: pour cela il faut débarrasser l'uretre de ces cicatrices calleuses qui en rendent le passage si étroit, que l'urine ne sort que comme un filet ; & pour cet effet la sonde ne pouvant point s'ouvrir le chemin, on aura recours aux medicamens ; car c'est se tromper que d'esperer d'en venir à bout avec des sondes tranchantes décrites par Ambroise Paré, & par d'autres auteurs ausquels je vous renvoye pour en juger.

Remede qu'on doit appliquer à ce mal.

Le Chirurgien préparera son remede catheretique plus ou moins fort, selon que la cicatrice sera plus ou moins vieille ; il prendra une bougie Y, dont l'extremité qu'il fera entrer dans la verge, sera un peu creuse, afin de mettre de son remede dans cette petite cavité ; puis il introduira la bougie dans l'uretre en la poussant doucement jusques à ce qu'elle soit arrêtée par la cicatrice, & la laissant dans la verge afin que le remede qui touchera pour lors la dureté agissant dessus, en consume une partie dont il tombera une petite escarre ; le lendemain il recommencera la même chose, & continuera jusqu'à ce que le passage soit libre. Il connoît le progrés qu'il fait en observant combien la bougie va plus loin les dernieres fois

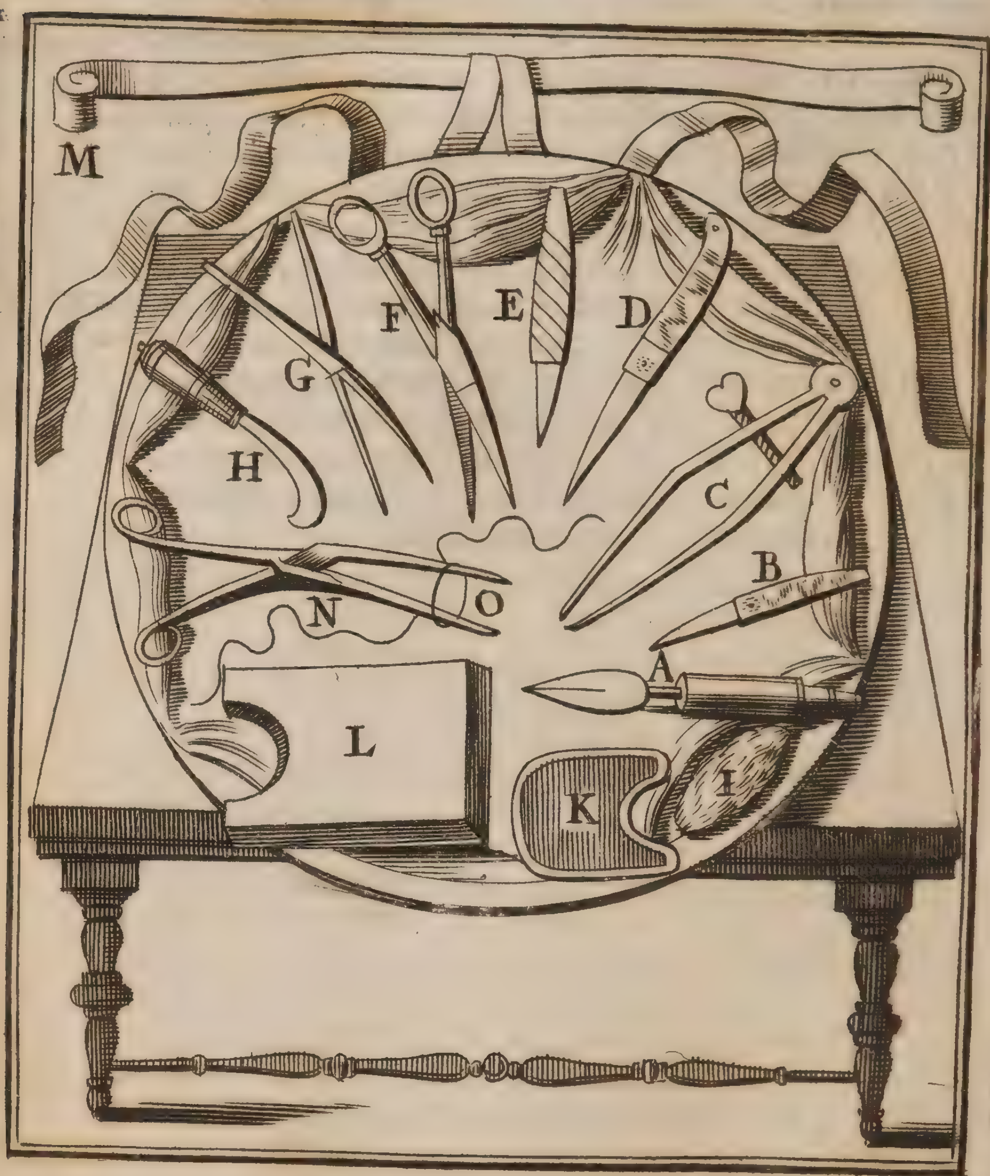
Progrés de la Cure.

que les premieres ; mais il ne faut point s'impatienter dans cette operation qui demande du tems ; car si l'on vouloit faire son remede plus corrosif à dessein de hâter la cure, la douleur & l'inflammation survien-droient en rongeant plus qu'il ne conviendroit. On aura soin de faire pisser le malade avant que de porter le remede, afin que restant deux ou trois heures sur la callosité, il ait le tems d'en emporter une escarre. Quand la bougie entre jusques dans la vessie, & que le malade urine à plein canal, il n'y a plus rien à consumer ; il faut alors dessécher les endroits que le remede a touchez, ce que l'on fait par des liqueurs dessicatives que l'on seringue frequemment dans l'uretre, & par une sonde de plomb Z, frotée de vif argent, que l'on y introduit souvent, afin d'entretenir le conduit toûjours libre & ouvert, pendant qu'il s'y forme de nouvelles cicatrices.

Accidens à craindre quand on precipite l'operation

Fin du traitement.

XVIII. FIGURE DES OPERATIONS SUR LA MATRICE.



LA matrice n'eſt pas moins ſujette à la Chirurgie que toutes les autres parties du corps : elle eſt attaquée d'une infinité de maladies dont pluſieurs ne ſe gueriſſent que par la main du Chirurgien : elle eſt inconteſtablement l'organe le plus ſenſible du corps ; & il faut que le Chirurgien la traite avec plus de délicateſſe & de précaution que les autres

Diverſes maladies de la matrice.

De ces maladies qui demandent l'operation, il y en a qui arrivent à l'orifice externe de l'uterus, & d'autres

à ſon fond : celles de l'orifice externe ſont de deux ſortes, ſçavoir quand il eſt bouché, & quand il y croît quelque choſe d'étranger ou contre nature : celles du fond ſe reduiſent toutes à l'accouchement & à ſes ſuites.

Cet orifice ſe peut trouver bouché en deux endroits differens, ou aux levres, ou aux caroncules ; & il faut que le Chirurgien faſſe une ouverture dans l'une & dans l'autre de ces endroits, c'eſt pourquoy il ne peut trop exactement en connoître les differences pour ne ſe point tromper. *Clôture de l'orifice externe.*

Quand les deux levres ſont jointes enſemble, elles le ſont totalement ou en partie. Elles ne le peuvent être dans toute leur étenduë que par un vice de naiſſance, parce qu'ayant été ſeparées naturellement l'urine qui ſort ſans ceſſe ne leur permet plus de ſe joindre enſemble d'un bout à l'autre : ſi elles ne le ſont qu'en partie, cela peut s'attribuer à la premiere conformation, ou bien à quelque accident arrivé aprés la naiſſance, comme des ulceres mal panſez ou des puſtules ſurvenuës dans une petite verole entre les levres qu'elles auront collées & jointes en partie l'une avec l'autre en ſe cicatriſant. *Differentes cauſes de la jonction des lévres de cette partie.*

Lorſque la clôture de l'orifice externe ſe trouve à l'endroit des caroncules mirtiformes, elle s'eſt faite dés la premiere conformation, n'y ayant point de cauſe externe qui les puiſſe unir abſolument. Il y a d'ordinaire de petits filets membraneux qui tiennent les quatre caroncules comme liées enſemble, & qui les ſerrant font qu'elles reſſemblent à un bouton de roſe à demy épanouy : ce ſont ces fibrilles qui en ſe rompant à la premiere approche du mari, lorſque la verge les force pour entrer, verſent quelquefois des gouttes de ſang, ce qui eſt la marque du pucelage ; mais quand au lieu de ſimples fibres la nature en formant le fœtus a mis une forte membrane, qui raſſemblant les caroncules ne leur permet point de laiſſer entrer la verge dans le vagin, alors le mari fait des efforts inutiles, il ne peut forcer cette bariere, & il faut que le Chirurgien avec ſon biſtouri lui en ouvre le paſſage. *Liaiſon naturelle des caroncules. Jonction defectueuſe qui leur arrive.*

Cette diſpoſition a jetté les Anatomiſtes anciens, & le peuple dans deux erreurs differentes. Elle a fait que pluſieurs Anatomiſtes ont ſuppoſé une membrane tranſ- *Fauſſe opinion ſur ce ſujet.*

versale dans le col de l'uterus, à la quelle ils ont donné le nom d'hymen ; & parce qu'ils ont vû en quelques sujets ces caroncules jointes par une membrane, ils ont établi pour certain qu'elle se trouvoit dans toutes les filles, & ils en faisoient la veritable preuve de la virginité, persuadez que quand elle n'y étoit point, il falloit que la fille eût été déflorée par quelque chose qui étoit entré dans le vagin. J'ay cherché cette membrane dans plusieurs filles que j'ai ouvertes à tout âge, & qui assurément avoient été sages, je ne l'y ay jamais trouvée ; c'est pourquoy avec tous les Anatomistes d'aujourd'huy je la croi imaginaire. L'autre erreur est populaire : ceux qui par cet obstacle n'ont pu consommer leur mariage, ont crû qu'on leur avoit noué l'aiguillette ; car le peuple prétend que dans le tems que le Prêtre marie quelqu'un, un des assistans par un nœud qu'il fait à une aiguillette peut en prononçant de certaines paroles arrêter la consommation du mariage ; mais c'est une folie que d'être dans cette pensée. Quand un mariage ne peut pas être consommé, il n'en faut point chercher de cause surnaturelle, ny croire que ce soit un effet du pouvoir des sorciers qui n'ont de force que sur des esprits foibles & trop credules : ce défaut est toûjours naturel, & si l'on en examine bien le principe, on le trouvera dans les parties genitales de l'homme ou de la femme, & quelquefois dans leur imagination.

Autre prévention.

Necessité de l'operation quand la vulve est entierement fermée.

De toutes ces incommoditez la plus pressante c'est lors qu'une fille venant au monde, elle n'a point la vulve percée ; il faut l'ouvrir au plûtôt : mais on ne s'en apperçoit ordinairement que le deuxiéme ou le troisiéme jour après la naissance, en remarquant que l'enfant n'est point mouillée : alors l'operation est plus facile qu'immediatement après la naissance, parce que l'urine sortie de la vessie, étant arrêtée par les lévres jointes ensemble, les pousse en dehors par la tumeur qu'elle y fait ; & ainsi la peau étant fort étenduë l'on voit la ligne où l'on doit faire l'ouverture longitudinale, de maniere que prenant le scapel A, ou un bistouri B, l'on coupe la peau qui joint les levres, & l'on y fait une ouverture proportionnée à la figure & à la grandeur qu'elle doit avoir naturellement.

Maniere d'operer.

Les Grecs ont nommé les lévres de la matrice *pterigo-*

rigomata de *pteri* qui veut dire aîles, à cause de la ressemblance : quand elles ne se tiennent qu'en partie, l'operation en est moins difficile, parce que l'ouverture qui y est demeurée, aide beaucoup à achever la separation ; & l'on ne la fait souvent qu'aux grandes filles qui sont prêtes à se marier. On appelle cette maladie *simphysis*, comme celle du prépuce, de *sym*, qui veut dire ensemble, & de *phyein*, qui signifie attacher. Pour faire cette operation avec sureté, il faut coucher la fille sur le bord d'un lit les jambes en bas & écartées, puis avec ce petit dilatatoire C, qu'on tient de la main gauche, & que l'on a mis dans l'ouverture restée, l'on dilate les deux lévres par le moyen d'un scapel A, dont on se sert de la main droite. On separe peu à peu les endroits unis, faisant ensorte de ne pas plus couper d'une lévre que de l'autre ; il faut éviter que la pointe du scapel ne touche ou les nimphes, ou les caroncules, ou le clitoris, si c'est à la partie superieure qu'est l'agglutination ; c'est pour cela qu'il faut couper, en retirant l'instrument à soy, & ne le faire point avec trop de precipitation. L'on voit par là que cette separation est plûtôt une dissection qu'une operation ; la cure ne consiste qu'à appliquer sur les playes superficielles que l'on a faites, des remedes dessicatifs que l'on tient sur ces levres par un bandage fait en double T, & à empêcher qu'elles ne se recollent ensemble.

Ce qu'il faut faire quand la vulve n'est close qu'en partie.

Conduite à tenir dans cette operation.

Lorsque l'obstacle est aux caroncules, il faut encore que le Chirurgien y travaille, parce que la verge ne pouvant pas entrer dans le vagin, la conception ne se peut pas faire. On ne reconnoît l'impossibilité de cette introduction qu'après le mariage, & c'est dans cette occasion que l'on croit avoir l'aiguillette nouée, comme je l'ay deja expliqué : mais la cause en étant naturelle il la faut chercher dans une liaison trop étroite de ces caroncules, à laquelle il faut remedier.

Union vicieuse des caroncules.

Cette liaison est de deux sortes, car ou les caroncules sont liées par des filets membraneux trop forts qui ne leur permettent pas de s'écarter, & lors il n'y a qu'un tres-petit trou dans leur milieu par où les menstruës peuvent s'écouler, & par où la verge ne peut point passer ; ou elles sont jointes par une membrane assez ferme qui bouche entierement l'ouverture,

Deux sortes de telles liaisons contre nature.

& qui comme une barriere tranſverſale empêche que rien ne puiſſe entrer, ni ſortir du vagin : ces deux obſtacles quoy que differens l'un de l'autre ne ſe levent que par la main du Chirurgien.

Moyen de les diſtinguer l'une de l'autre.

L'on ne fait confidence au Chirurgien, de ces incommoditez, qu'après avoir tenté pluſieurs fois, & inutilement de rompre cet embarras, & après que le mari & la femme laſſez & épuiſez par divers efforts n'ont pû y parvenir : le Chirurgien en reconnoît la veritable cauſe en touchant du doigt indice ces caroncules ; ſi ce ſont des filets qui les lient, il ſentira le bout du doigt ſerré comme par un anneau ; & ſi c'eſt une membrane, il n'y trouvera point d'ouverture.

Exemples de ces indiſpoſitions & des incommoditez dont elles ſont accompagnées.

Il ne faut pas s'imaginer que ces maladies ne ſoient pas en effet telles que je vous le propoſe, pluſieurs Chirurgiens en peuvent rendre témoignage : j'en ay vû à quelques-unes & entr'autres à une jeune Dame mariée depuis peu, qui fut pluſieurs mois ſans pouvoir conſommer ſon mariage, & qui n'auroit jamais eu cette ſatisfaction ſans le ſecours de la Chirurgie. Fabricius d'Aquapendante nous rapporte deux hiſtoires qui confirment ce que j'avance : l'une eſt d'une ſervante que pluſieurs Ecoliers ne purent pas dépuceler, & qui après avoir fait échouer toute leur vigueur contre les liens de ſes caroncules fut obligée d'avoir recours à lui : l'autre eſt d'une fille qui n'étant point percée ne pouvoit pas être reglée, ſes ordinaires étant retenuës par une membrane qui joignoit les caroncules, & les fermoit entierement, ce qui lui cauſoit une peſanteur dans le vagin avec des douleurs inſupportables, il fit une ouverture longitudinale à cette membrane, d'où il ſortit quantité de ſang noir & puant, dont elle fut ſoulagée, & il la guerit parfaitement. Il y a même un Auteur qui a fait un Traité Latin intitulé *de imperforatis*.

Manieres de ſeparer les caroncules.

Il s'agit à preſent de faire voir comme l'on ſepare ces caroncules. La femme étant couchée ſur le bord d'un lit les jambes ouvertes, l'on écarte les levres de la matrice, & les nimphes pour découvrir les caroncules : l'on fait tenir la levre & la nimphe gauche par un ſerviteur, pendant que l'on tient écartées de ſa main gauche l'autre levre & l'autre nimphe ; puis l'Operateur prend de ſon autre main un biſtouri D, droit

& à dos, avec lequel il donne quatre coups, un à chaque espace d'entre les caroncules pour les débrider : de maniere que les quatre petites incisions ont la figure d'une croix de saint André, ou de la lettre X, parce que les caroncules se trouvent situées l'une en haut, l'autre en bas, & les deux autres lateralement. Ces caroncules ainsi débarrassées de leurs liens s'écartent, & laissent une ouverture suffisante pour l'entrée de la verge, & c'est la fin pour laquelle on fait cette operation.

Leur debridement.

Quand une membrane bouche entiérement le vagin l'on met la femme dans la même situation, & avec une lancette montée E, l'on fait une seule ouverture longitudinale à cette membrane, telle que la fit Fabricus à cette fille qui n'étoit point percée ; le sang retenu dans le vagin pousse cette membrane en dehors, & en facilite l'ouverture. On ne peut pas déterminer la grandeur des incisions ou de l'ouverture, cela dépend de la prudence du Chirurgien. Si l'on consultoit le caprice de quelques maris, on les feroit tres-petites ; mais si l'on regarde l'avantage des femmes, l'on les fera plûtôt grandes que petites, parce qu'elles en accoucheront plus facilement.

Comment on perce la membrane qui les assemble quelquefois.

Je trouve dans nos Auteurs quatre operations differentes qu'ils ordonnent de faire à la matrice ; ce sont premierement l'excision des nimphes, secondement l'amputation du clitoris, troisiemement l'extraction du cercosis, quatriemement les hermaphrodites. Ces operations se pratiquent si rarement, qu'elles pourroient être retranchées du nombre des autres : j'ay jugé à propos néanmoins d'en instruire le jeune Chirurgien, parce qu'il faut qu'il n'ignore rien de ce qui regarde sa profession, & qu'il pourroit arriver que dans quelque cas extraordinaire il seroit obligé de les faire.

Quatre operations sur la matrice décrites par les Auteurs.

Les nimphes sont des corps membraneux, longs, & plats situez dans la grande fente à côté de l'orifice externe de la matrice ; l'on prétend qu'elles croissent quelquefois tellement qu'elles pendent hors des grandes lévres, & alors il en faut couper ce qui excéde leur grandeur ordinaire. Pour cet effet ayant situé la femme à la renverse, & tenant les lévres écartées, l'on prend une des nimphes dont on coupe avec des cizeaux F ce qu'il y a de superflu, en la tenant ferme

Retranchement d'une portion des nymphes.

avec les pinces G : ensuite l'on en fait autant à l'autre, observant de n'en pas plus ôter de celle-cy que de celle-là, & de ne les pas couper trop près de leurs racines, parce que l'usage des nymphes est de donner en s'étendant moyen à l'orifice externe de s'élargir dans les accouchemens ; ce qu'il ne pourroit pas faire, si elles étoient entierement coupées, d'autant que les cicatrices qui seroient en leur place, ne prêteroient pas.

Amputation du clitoris.

Si le clitoris ne sortoit point des bornes que la nature lui a prescrites, il n'auroit pas besoin d'operation, mais il croît quelquefois tellement qu'il devient long & gros comme la verge de l'homme : cela arrive fréquemment aux Epyptiennes. Les Européennes qui l'ont plus gros que les autres sont appellées des Ribaudes, parce qu'elles en peuvent abuser, & se polluër avec d'autres femmes ; c'est ce qui en a fait proposer l'amputation, pour ôter à ces femmes le sujet d'une lasciveté continuelle : mais il en est peu qui se soumettent à cette operation, car si une femme est sage, elle n'en abusera pas ; si elle est débauchée, elle ne se privera pas volontairement d'une partie qui contribuë au plaisir qu'elle trouve dans sa débauche. Si neanmoins un Chirurgien est obligé de retrancher cette partie, il la prendra de la main gauche pour la couper avec ce couteau courbe H, le plus près de sa racine qu'il pourra, évitant de toucher ni à l'uretre, ni aux lacunes qui sont autour du clitoris, ce qui causeroit s'il offensoit ces endroits, un écoulement involontaire de l'urine ou de la liqueur separée par les glandes voisines du clitoris. Cette operation n'est pas si dangereuse que l'on pourroit se l'imaginer, parce que ce n'est qu'une partie superfluë que l'on ampute. Il n'y a que le sang qui en sort, qui pourroit étonner le Chirurgien : mais s'il laisse bien dégorger les vaisseaux, & qu'il mette sur la playe un gros plumaceau I, couvert de poudres astringentes, un emplâtre K, une compresse épaisse L, & un bandage M qui comprime le tout, il arrêtera bien-tôt cette liqueur à cause que les vaisseaux pressez entre l'os pubis & le bandage ne pourront plus en verser.

Prétexte pour cette operation.

Hémorragie à arrêter.

Extirpation du Cercosis.

On appelle cercosis une excroissance de chair, qui sortant de l'orifice de la matrice le bouche & le rem-

plit ; elle est quelquefois si longue qu'elle ressemble à une queuë de Renard ; c'est ce qui lui fait donner ce nom derivé de *Kerkin*, qui veut dire tromper, parce que la queuë leur sert à tromper les autres animaux. Cette chair est assez semblable à celle des polypes, aussi l'emporte-t-on de la même maniere ; c'est-à-dire, ou par extirpation en l'arrachant comme le polype avec cette pince N, faite en bec de gruë, ou par ligature en la liant tout proche sa racine avec le fil O, ou par incision en la coupant entierement avec ce couteau courbe H, ou avec le scapel A. C'est au Chirurgien à se servir du moyen qui lui sera le plus commode pour emporter cette chair, & il se conduira d'ailleurs avec les circonspections necessaires pour en consumer les racines, & procurer la cicatrice.

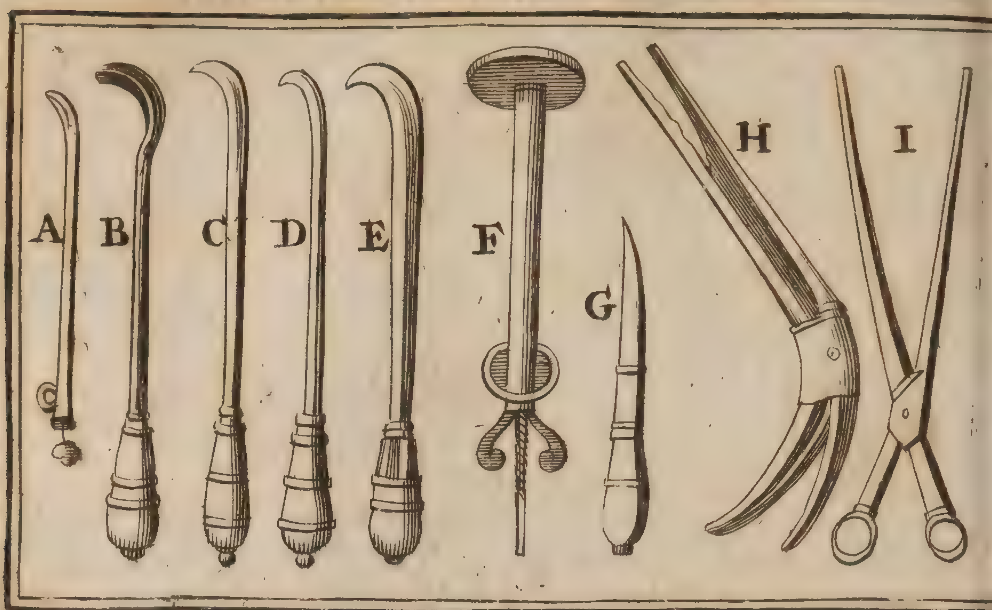
Instrumens avec quoy on arrache cette chair.

Le nom d'hermaphrodites est donné à ceux, qui en naissant apportent les deux sexes ; il est derivé d'*Hermés* qui veut dire Mercure, & d'*Aphroditi*, qui signifie Venus, c'est-à-dire, homme & femme tout ensemble. L'on en trouve de quatre sortes. Premierement ceux qui sont veritablement hommes, ayant les parties de l'homme parfaites, & celles de la femme imparfaites. Deuxiémement ceux qui au contraire sont femmes en effet, & ne sont hommes qu'imparfaitement. Troisiémement ceux qui ne sont ni hommes ni femmes, les deux sexes n'étant point dans leur perfection. Quatriémement ceux qui sont effectivement hommes & femmes, & qui peuvent se servir également des parties génitales des deux sexes : les loix ordonnent pourtant d'opter, & défendent de ne mettre en usage que le sexe dont ils auront fait choix. On ne peut point prescrire quelles operations l'on doit faire à ces sortes de dispositions, qui sont presque toutes differentes : l'on peut seulement dire que le fait du Chirurgien ne consiste qu'à ôter ce qui est inutile, & à retrancher les parties qu'il jugera superfluës ; ou bien à embarasser les organes dont l'usage devra être interdit, pour rendre les autres plus vigoureux.

Quatre sortes d'hermaphrodites.

Ce qu'on y pratique.

FIG. XIX. POUR LES ACCOUCHEMENS.



Un Chirurgiẽ ne doit point ignorer l'art d'accoucher.

QUoy que les accouchemens ſoient ordinairement executez par des matrones à qui l'on a donné le nom de Sages-femmes, ils ſont neanmoins compris dans le nombre des Operations de la Chirurgie, & celui qui en fait profeſſion ne ſe peut pas vanter de la ſçavoir s'il n'eſt inſtruit de tout ce qui concerne l'art d'accoucher : mais la Chirurgie eſt d'une ſi grande étenduë qu'il eſt difficile qu'un homme ſeul puiſſe en poſſeder aſſez parfaitement toutes les parties ; c'eſt ce qui a fait que les accouchemens ont été le partage des femmes, comme les maladies des os celui des Bailleurs, & celles des yeux, des dents, de la pierre, celui de differens Operateurs qui ne s'attachent uniquement qu'à une de ces ſortes de maladies.

Pudeur indiſcrete de quelques femmes.

La pudeur qui eſt la vertu des femmes a beaucoup contribué à introduire les matrones, parce qu'il s'en eſt trouvé d'aſſez ſcrupuleuſes pour aimer mieux s'expoſer à accoucher ſeules que de ſe confier à des hommes ; mais aujourd'huy elles ſont preſque toutes daſabuſées de cette opinion. Les malheurs qu'elles ont vû arriver par l'ignorance de celles à qui elles ſe confioient, les ont convaincuës de la neceſſité de recourir aux Chirurgiens qui ſeuls peuvent les ſecourir, particulierement dans une infinité d'accidens qui ſont au deſſus des connoiſſances des Sages-femmes.

Je ne prétens pas m'étendre icy sur tout ce qui dépend de l'art des accouchemens, je serois obligé de repeter tout ce que Mr. Mauriceau en a écrit; il a si bien traité cette matiere, que je ne puis pas mieux faire que de vous renvoyer à son Livre, qui vous sera un guide assuré dans tout ce qui a rapport aux maladies des Femmes grosses & des accouchées; en effet on ne peut rien voir là-dessus de plus instructif que ses Livres : les quatre éditions que l'on en a faites à Paris, & toutes celles qui ont paru dans les Païs étrangers nous en prouvent l'utilité, & nous font voir qu'il a porté fort loin l'art d'accoucher.

Mon dessein n'est donc pas de traitter cette matiere dans toute son étenduë, mais seulement d'apprendre au jeune Chirurgien ce qu'il faudroit qu'il fist dans les occasions les plus pressantes ; car il peut être appellé tous les jours pour secourir des femmes dans des accouchemens laborieux qui demandent la main du Chirurgien, pour leur sauver la vie. Je reduis ces occasions à six qui sont premierement de faire l'extraction d'un faux germe, deuxiémement de tirer l'arriere-faix resté dans la matrice, troisiémement de délivrer une femme d'une mole, quatriemement d'accoucher une femme dans la perte de sang, cinquiemement de tourner un enfant qui presente toute autre partie que la tête, sixiémement de faire l'extraction d'un enfant mort.

Six occasions où le secours du Chirurgien est necessaire aux femmes pour leur delivrance.

A quoy l'on reconnoît un faux germe dans la matrice.

Quand un Chirurgien est appellé par une femme qui est dans une perte de sang, il faut qu'il en examine la cause ; si elle a des douleurs qui prennent par intervalles & s'il sort des caillots, il est certain qu'il y a un faux germe, car si c'étoient ses ordinaires qui eussent été retenuës le sang couleroit comme il sort des vaisseaux : il s'informera depuis quel tems la femme étoit enceinte, pour juger de la grosseur du faux germe, & si elle a eu déja des enfans ; car si c'est sa premiere grossesse elle souffrira beaucoup & long-tems, parce que la matrice ne s'étant point encore ouverte, elle a plus de peine à donner issuë à ce corps qu'elle contient, & qui étant molasse n'est pas capable de lui faire faire une grande distention. Quoy que les douleurs & les caillots de sang fassent connoître au Chirurgien qu'il y a un faux germe, il en est plus assuré

quand il l'a touché : il trouve l'orifice interne de la matrice un peu ouvert, & en y introduiſant le doigt indice il ſent le corps étrange qu'il doit tirer le plûtôt qu'il peut. Ayant donc gliſſé un doigt, il le tourne dans cet orifice pour tâcher de le dilater plus qu'il ne l'eſt, & d'y faire entrer un ſecond doigt & en ſuite un troiſiéme, s'il peut ſans violence, avec leſquels il pince le faux germe pour l'attirer peu-à-peu dehors. S'il ne peut pas l'avoir d'abord, après avoir tourné ſon doigt autour du faux germe, pour le détacher de la matrice, il laiſſe la femme un peu en repos pour voir ſi la perte continuë, parceque ſouvent elle ceſſe quand l'embryon n'a plus de vie, c'eſt-à-dire qu'il n'eſt plus attaché par aucun vaiſſeau à la matrice ; pour lors on attend qu'il ſorte de lui-même, ou par le moindre effort que fait la femme comme lorſqu'elle ſe preſente au baſſin. Mais ſi le flux de ſang continuoit avec excès, la femme pourroit mourir, avant que le faux germe fût ſorti. Pour la délivrer, il faut avec ce petit dilatatoire marqué A dont on introduit le bout dans l'orifice interne dilater doucement cet orifice pour procurer l'iſſuë du faux germe, ce que l'on fait mieux avec cet inſtrument qu'avec les doigts : ſi après cette dilatation les doigts n'ont point encore de priſe ſur ce corps étrange, l'on prend une tenette faite en forme de bec de gruë marquée B dont on gliſſe le bout le long de ſon doigt, juſques ſur ce corps, que l'on pince avec l'inſtrument pour faire l'extraction, prenant bien garde de ne point ſe tromper en pinçant quelque partie de la matrice au lieux du faux germe. Les breuvages que les Sages-femmes donnent pour exciter la ſortie de ces corps étranges ſont inutiles quand il n'y a rien qui preſſe, & pernicieux lors qu'il y a une perte, parce qu'ils l'augmentent. Ce qu'il y a de meilleur dans ces occaſions, ce ſont de petits bouillons peu nourriſſans donnez de demie en demie heure, parce que paſſant promptement dans les veines, ils réparent le ſang perdu, & entretenant la circulation ils empêchent que la malade ne meure.

Extraction du faux germe.

A quoi l'on doit travailler dans un flux de ſang continuel.

Du traitement de la malade dans ces circonſtances.

La femme n'eſt pas plûtôt accouchée qu'il la faut débarraſſer d'une maſſe de chair que l'on appelle ou arriere-faix ou placenta, & cela avant que de faire la ligature du cordon. J'ay dit ailleurs que l'on devoit lier ce cordon promptement, de peur que differant

Comment on doit ſauver la mere en pourvoiant à l'enfant.

trop de le faire l'enfant ne perdît beaucoup de sang par les arteres ombilicales, qui ont leurs embouchures ouvertes par le détachement de l'arriere-faix. Mais le Chirurgien remedie à cet inconvenient en serrant le cordon tourné autour de ses doigts, ce qui empêche le sang de passer & de sortir par ces arteres; ainsi il a le tems de délivrer la femme sans préjudicier à l'enfant: au contraire s'il tardoit davantage à extraire l'arriere-faix, la matrice se refermant ne lui permettroit plus de l'executer avec la même facilité qu'aussi-tôt que l'enfant est sorti. Il faut que le Chirurgien tenant le cordon, en tourne une partie autour de deux doigts de sa main gauche, & que le prenant de sa droite le plus proche de l'arriere-faix qu'il pourra, il tire doucement le placenta, & que par de petites secousses il l'ébranle pour achever de le détacher, s'il ne l'est pas entierement. Si l'on oblige la femme de soufler dans sa main fermée, si on la fait tousser ou éternuër, si elle pousse en enbas comme pour faire une selle, si l'on lui fait retenir son haleine, si elle se met les doigts dans la bouche pour s'exciter à vomir, ou si la garde presse legerement avec le plat de la main le ventre de l'accouhée en le frotant de haut en bas; toutes ces differentes agitations aideront la sortie de l'arriere-faix, qu'il ne faut pas tirer trop rudement: car il en arriveroit un de ces trois accidens, ou l'on casseroit le cordon, ou l'on occasionneroit une perte de sang, ou l'on attireroit la matrice au dehors. De quelque cause que ce soit que le cordon ait été rompu, soit que l'on ait tiré trop fort, soit que le placenta ait été trop fortement attaché, soit qu'étant gros & squirreux il n'ait pas pu suivre le cordon, ou que l'enfant étant mort & le cordon pourri, il se soit rompu aisément, il le faut tirer le plus promptement qu'il est possible, parce que le sejour de ce corps étrange dans la matrice peut causer des accidens terribles.

De divers mouvemens qui soulagent la malade.

Cause de la seconde rupture du cordon.

Le Chirurgien se rognera de fort près les ongles des doigts de la main droite qu'il oindra d'huile ou de beurre, & qu'il engagera dans le fond de la matrice, en y fourant d'abord deux ou trois doigts qui ouvriront le passage au reste de la main; il y trouvera l'arriere-faix qu'il distinguera aisément d'avec la ma-

Précaution à prendre en tirant l'arriere-faix.

trice, pour peu qu'il ſoit verſé dans les accouchemens, ou qu'il ait lû les Anatomiſtes ſur ces parties. Si le placenta eſt tout à fait détaché, on l'empoignera & on l'amenera dehors ſans peine ; & s'il eſt encore adhérent on le ſéparera adroitement en gliſſant le côté de la main entre l'arriere-faix & la ſurface interne de la matrice, à quoi l'on reüſſit quelquefois ſans beaucoup de fatigue, & de la même maniere que l'on ſépare les parties d'un gâteau feuilleté : mais s'il tient fortement, on en fera la ſéparation avec douceur & lentement, prenant garde de ne point égratigner l'uterus. Mr. Mauriceau conſeille d'y laiſſer plûtôt quelque petite portion du placenta attachée, laquelle a coutume de ſortir par les vuidanges, que de trop tirailler la matrice dont il pourroit s'enſuivre une inflammation perilleuſe : Il faut tâcher neanmoins de l'avoir entier, pour le montrer aux aſſiſtans & empêcher par là tous les contes des commeres qui dans ces occaſions parlent ſouvent ſans raiſon. Si l'arriere-faix a ſéjourné dans la matrice, & qu'il ait commencé à s'y corrompre, ce qui arrive quand il y a long-tems que l'enfant eſt mort, il faut après l'avoir tiré faire des injections préparées avec l'orge, l'aigremoine, & le miel roſat qui nétoyent & entraînent ce qui par ſon ſéjour incommoderoit la matrice : on ſe ſert pour cet effet d'une ſeringue qui eſt particuliere pour les femmes, ayant ſon canon courbé & percé par le bout comme un arroſoir.

Il faut faire ſortir toutes les parties de l'arriere-faix.

Injections neceſſaires après l'extraction.

Delivrer d'une mole

La mole eſt une ſubſtance charnuë beaucoup plus dure que celle de l'arriere-faix ; elle remplit le fond de la matrice à laquelle elle eſt adherente par pluſieurs petits vaiſſeaux qui lui apportent ſa nouriture, c'eſt pourquoi elle n'a ni cordon ni arriere-faix duquel elle puiſſe comme l'enfant recevoir un ſuc nouricier qui doit par conſequent lui venir immediatement des vaiſſeaux de l'uterus.

Difference des moles, de leur conſiſtance & de leur forme.

Il y en a de petites, de moyennes & de grandes. Les premieres ſont de petits corps d'une nature charnuë & membraneuſe que quelques femmes vuident après leurs ordinaires ou enſuite des pertes de ſang ; auſſi ne ſont-elles pas veritablement des moles, mais des grumeaux de ſang qui par leur ſéjour ſe coagulent & s'endurciſſent. Les moyennes ſont d'une ſub-

ſtance plus dure & plus rouge, ayant la figure d'un géſier de poule, & la groſſeur d'un petit œuf; c'eſt ce que l'on appelle faux germe, parce que l'on prétend que n'y ayant pas eu dans l'œuf deſcendu de l'ovaire à la matrice, des principes ſuffiſans pour former un enfant, la conception demeure imparfaite, & il n'en reſulte qu'une petite maſſe de chair qui eſt ordinairement rejettée hors de la matrice entre le deuxiéme & le troiſiéme mois de la groſſeſſe. Les grandes moles ſont des maſſes de chair ou des amas de veſſicules qui ſe tenant toutes les unes aux autres par de petites queuës comme des grains de raiſin occupent toute la capacité de la matrice & la tiennent tenduë comme ſi c'étoit un enfant, avec cette difference que la mole la gonfle plus également & n'eſt pas ſi en pointe que fait un enfant. La femme groſſe d'une mole n'a point de lait au ſein, elle ne ſent rien remuer, & quand elle ſe couche ſur le côté la mole y tombe comme ſi c'étoit une groſſe boule peſante. Cette femme en eſt plus incommodée que d'un enfant, par des laſſitudes dans les cuiſſes & dans les jambes, par des difficultez d'uriner, & par une peſanteur qu'elle ſent au bas du ventre cauſée de ce que la mole par ſon propre poids entraîne la matrice en enbas. Ces incommoditez legeres dans le commencement deviennent inſupportables dans la ſuite, ce qui l'oblige d'avoir recours au Chirurgien, pour en être délivrée. Il en procurera la ſortie en deux manieres, ſçavoir en tâchant que la femme la pouſſe d'elle-même au dehors, ou bien en l'allant chercher pour l'extraire par l'operation de la main. Comme on doit toûjours commencer par les moyens les plus doux, avant que d'en venir aux plus forts, ſi la femme n'a ni fiévre ni perte de ſang, on lui donnera un purgatif un peu violent, & des cliſteres acres & piquans qu'on reïterera à pluſieurs repriſes, afin d'exciter des épreintes qui faſſent dilater la matrice pour donner paſſage à la mole; on peut mettre en uſage le beure dont on frotera l'orifice interne pour le rendre plus ſouple & plus dilatable; on ſe ſert d'injections émolientes, de la ſaignée du pied, ou du demi bain, comme on le jugera à propos. Si la mole n'eſt que d'une groſſeur médiocre & peu adherente, elle pourra ſortir par le ſecours de tels remedes,

Signe de l'exiſtence des moles.

Deux manieres d'en delivrer une femme.

Savoir par medicamens & par l'operation de la main.

mais si elle est d'un volume excessif & fortement attachée, il faut la main du Chirurgien. En ce cas après avoir rogné ses ongles, & frotté sa main d'huile ou de beurre, il l'introduira dans la matrice de la femme qui doit être située à la renverse sur le bord du lit; & la coulant doucement entre l'uterus & la mole pour la détacher en commençant par l'endroit où elle est le moins adherente il poursuivra ainsi jusqu'à ce qu'elle soit tout à fait séparée, sans interesser la matrice, & y procedera de la même maniere que j'ay dit pour l'extraction de l'arriere-faix resté dans la matrice après la rupture du cordon. Mais si elle est si grosse qu'elle ne puisse pas sortir, on se servira pour lors de ce crochet tranchant marqué D, avec lequel il la tirera, si elle est assez solide pour qu'il ait prise sur elle; ou bien il la coupera en deux ou en plusieurs parties afin de l'avoir par morceaux, ne pouvant pas faire autrement. Il faut remarquer que les moles sortent ordinairement vers le huitiéme mois de la grossesse, & qu'il est rare qu'elles aillent jusqu'à deux & trois années, ou davantage, comme l'ont écrit plusieurs Auteurs, & entr'autres Ambroise Paré qui nous dit que la femme d'un Potier d'étain en a porté une pendant dix-sept ans.

Observation sur la sortie des moles.

Maniere de traiter une femme grosse dans une perte de sang.

Quand un Chirurgien est appellé par une femme grosse qui a une perte de sang, il faut avant que de rien faire qu'il en examine la cause pour sçavoir si c'est un flux menstruel, ou si c'est une vraye perte de sang. Il y a des signes certains par lesquels on peut faire la difference de l'un d'avec l'autre; le flux menstruel coule peu-à-peu & sans douleur, il vient dans des termes reglez, & finit après quelque espace de tems comme de deux ou de trois jours, il n'est point accompagné de caillots, & n'est jamais excessif. Mais la perte vient avec douleur & presque toûjours subitement, le sang sort en grande abondance, & continuë à couler sans relâche; car si elle paroît cesser pour quelques momens, le sang n'en sort pas moins des vaisseaux, en tombant dans le vagin il s'y caille; ces grumeaux venant à être poussez dehors, le sang recommence à couler plus fortement, de sorte que la mere & l'enfant périroient si l'on ne la secouroit en l'accouchant promptement. Il ne faut pas être sur-

Signes par lesquels on distingue le flux menstruel de la perte de sang.

pris de ce que je dis qu'il y a des femmes grosses qui ont leurs ordinaires, nous en avons tant d'exemples que l'on ne peut pas en douter ; les unes ne les ont que les premiers mois, d'autres vuident quelque chose jusqu'au cinquiéme ou sixiéme mois, & il y en a à qui elles coulent pendant toute la grossesse ; c'est ce qui fait que les femmes se trompent quelquefois ne sçachant pas bien souvent si elles sont grosses, ni en quel terme elles se trouvent. Je connois une Dame de la premiere qualité qui a eu douze enfans, & qui a toujours été reglée dans ses grossesses.

Traitemẽt de la femme dans l'ecoulement des mois.

Quand ce sont les ordinaires qui fluent, il faut seulement faire tenir la femme en repos ; mais lors que c'est une perte, le Chirurgien examinera si elle vient du fond de la matrice, ou si elle ne vient que des vaisseaux du vagin & de l'orifice interne. Le moyen de s'en assurer, c'est de tâter avec le doigt si l'orifice interne est dilaté, & si l'introduisant dans cet orifice on va jusqu'aux membranes de l'enfant, c'est une marque certaine que le sang vient du fond de la matrice : mais s'il est clos & bien fermé, le sang s'échape infailliblement des vaisseaux qui arrosent cet orifice & le vagin : c'est pourquoy il ny a pour lors qu'à faire garder le lit à la femme, la saigner, la séparer de son mari pour quelque tems & ne lui donner aucun remede, crainte de l'émouvoir & d'exciter ou d'augmenter parlà cette perte. Plusieurs femmes ont porté leurs enfans jusqu'à leur terme ordinaire, quoyque le sang qu'elles répandoient fût quelquefois accompagné de caillots : quand le sang vient du fond de la matrice, c'est toujours parce que l'arriere-faix en est séparé ou totalement ou en partie, & comme il ne se reprend jamais, il faut absolument que la femme en accouche. Cette des-union se peut faire par trois causes, ou par la trop grande abondance du sang de la mere, ou parce que le cordon sera tourné autour de quelque partie de l'enfant qui en se remuant tiraillera l'arriere-faix & l'obligera de se décoler de la matrice, ou enfin par une chute ou par quelque coup qu'aura reçû la mere : de quelque cause que procede la perte de sang, il n'y a que la sortie de l'enfant qui puisse sauver la mere & son fruit. Si toutefois le sang ne fluë qu'en petite quantité, si l'évacuation n'est pas

Dans la perte de sang qui ne provient point du fond de l'uterus qu'on trouve clos

Trois causes du détachement du placéta qui produit la perte de sang, pour laquelle il en faut venir à l'operation.

En quels cas on doit differer.

continuelle, si la femme a des forces suffisantes, & s'il n'y a aucun autre accident fâcheux, l'on peut attendre le terme de l'accouchement sans l'avancer, parce que le sang humectant la matrice fait qu'insensiblement elle se dilate & permet à l'enfant de sortir, & pour lors c'est un pur ouvrage de la nature qui ne manque gueres de ressources pour réüssir dans ce qu'elle fait. Mais si le sang sort tres-copieusement & qu'il coule sans interruption comme s'il sortoit d'un gros vaisseau ouvert, ou si la femme tombe dans des sincopes ou en convulsion, il ne faut plus differer l'accouchement; qu'elle soit à terme ou non, qu'elle ait des douleurs, ou qu'elle n'en ait point, il n'y a que ce seul moyen pour lui éviter la mort.

Où l'on est obligé d'accoucher la malade.

Circonstances fâcheuses pour l'operateur.

Ces sortes d'occasions sont les plus fâcheuses pour un accoucheur. Si d'un côté il fait reflexion sur ce qu'il a à craindre pour lui-même, il connoît qu'il hasarde sa reputation, parce que si la femme meurt en l'accouchant, ou peu de tems après être accouchée, comme il arrive tres-souvent, à cause qu'il n'y a plus assez de sang pour entretenir la circulation, alors le public injuste ne manquera pas de lui en attribuer la faute; & si d'un autre côté il regarde la femme, il sçait qu'il faut qu'il l'accouche ou qu'il la laisse mourir, c'est ce qui fait qu'il y a des accoucheurs qui évitent autant qu'ils le peuvent de se trouver dans ces embaras. Cependant la charité chrétienne doit l'emporter, & sans balancer sur ce qu'il doit faire, il prendra en honnête homme le parti de secourir la malade. Mais avant que de travailler il mettra sa reputation à couvert en faisant son pronogstic; & pour cet effet il assemblera les parens ou les amis dans une chambre prochaine & leur fera voir le peril où cette femme est, leur disant que l'unique moyen de la sauver est de l'accoucher, que cependant il ne répond point de sa vie; mais qu'en l'accouchant elle peut en revenir, & que ne l'accouchant pas elle moura indubitablement. Aussi-tôt le Chirurgien sans perdre de tems fera coucher la femme en travers sur le bord du lit, les jambes écartées & tenuës ployées par deux personnes, une troisiéme étant derriere la femme pour empêcher qu'elle ne recule dans le tems de l'operation. Après avoir graissé sa main droite, il l'introduira dans le vagin, puis il avan-

Prognostic à faire devant les parens.

Situation de la malade.

cera un doigt, ensuite deux, & enfin un troisiéme s'il le peut dans l'orifice interne de la matrice, avec lesquels il le dilatera peu-à-peu; si les membranes de l'enfant ne sont pas ouvertes, il les rompra avec les doigts, ce qui lui permettra de le toucher immédiatement, & de le retourner pour le tirer par les pieds. Si l'enfant est au dessous de huit mois, ce sont les pieds pour l'ordinaire qui se rencontrent les premiers, parce qu'il n'a pas encore fait la culbute pour presenter la tête au passage, & alors on le dégagera facilement en le tirant par les pieds qui donnent plus de prise que toute autre partie; mais si c'étoit la face, ou le cul, ou un bras qui se presentât, on le repousseroit doucement pour aller chercher un pied que l'on tireroit dehors & que l'on tiendroit de la main gauche, pendant que l'on iroit chercher l'autre pied. Quand on les a tous les deux on les assemble, & on les empoigne avec un linge chaud afin qu'ils ne glissent pas en les tirant pourveu que l'enfaut soit bien tourné, c'est-à-dire le visage en dessous; car s'il étoit en enhaut, on le retourneroit, afin que le menton ne fût point en danger d'être retenu par l'os pubis au moment qu'il y seroit parvenu pour passer: quand l'enfant est sorti jusques au cartilage xiphoïde, l'on coule une main à droite pour étendre le bras de l'enfant de ce même côté le long du corps, on en fait autant à l'autre bras; & après cela l'enfant n'est plus arrêté que par la tête qui est la derniere & la plus difficile à sortir. Il ne faut pas que le Chirurgien tire trop fortement, de crainte de la separer d'avec le corps, ce qui s'est quelquefois remarqué: il ne faut pas aussi qu'il laisse trop long-tems l'enfant pris de cette maniere, pour éviter qu'il ne meure, comme ce malheur est arrivé au fils d'un grand Prince par la faute de la sage-femme. Il doit faire soutenir l'enfant par une personne, puis il coulera une main autour de la tête pour la débarasser peu à peu, & il mettra le doigt du milieu de son autre main dans la bouche de l'enfant pour empêcher que le monton ne s'accroche, & incontinent il fera tirer l'enfant par la personne qui le soutenoit: l'enfant sort de cette maniere avec bien plus de facilité que si le Chirurgien ne lui aidoit pas avec ses deux mains ainsi disposées. L'enfant étant sorti l'on déli-

Maniere de tirer un enfant qui se présente differamment.

Moyens d'achever l'operation

Précaution à prendre quand la tête est arrêtée au passage.

vre la femme aiſément, parce que l'arriere-faix dans ces ſortes de pertes eſt toûjours ſéparé de la matrice : auſſi-tôt que la femme eſt accouchée l'écoulement commence à diminuër ; & il ceſſe tout à fait peu de tems après, parce que la matrice en ſe reſſerrant bouche les orifices des vaiſſeaux qui verſoient le ſang, & qui étoient tenus ouverts pas la diſtenſion que faiſoit l'enfant, lors qu'il étoit encore dans ce viſcere, de ſorte que ſi l'on ne tiroit point l'enfant, le ſang ſortiroit par ces mêmes embouchures juſqu'à la derniere goute. Avec toutes les peines que donnent ces accouchemens, le Chirurgien a quelquefois le chagrin de voir expirer une femme peu de tems après être accouchée ; quand cinq ou ſix heures ſont paſſées depuis ſon accouchement & qu'elle a eu le loiſir de prendre des conſommez pour reparer le ſang perdu, elle eſt ſauvée. Mais ſi elle finit ſes jours une demi-heure ou une heure après ſa délivrance, c'eſt qu'il n'y avoit plus de ſang ſuffiſamment dans les vaiſſeaux pour y conſerver ſon mouvement circulaire ; & cette humeur qui eſt le principe de la vie ne répandant plus de tous côtez ſa chaleur & ſa nouriture aux parties, la femme paſſe alors comme une chandelle qui s'éteint faute de ſuif pour entretenir ſa lumiere. Ce qui doit conſoler un Chirurgien dans une pareille conjoncture, c'eſt lors qu'il ſçait n'avoir rien à ſe reprocher & qu'il croit avoir rempli ſon devoir, au riſque même de ce que l'on en pourroit dire.

L'écoûlement du ſang ceſſe apres la délivrance.

Cauſe du peril ou la malade ſe trouve.

Lors que la tête de l'enfant ne ſe preſente pas au paſſage, l'accouchement s'appelle laborieux, parce que l'enfant n'étant pas dans ſa ſituation naturelle, il ne peut gueres ſortir lors de la matrice ſans le ſecours du Chirurgien ou de la Sage-femme : or il ſe peut preſenter dans une infinité de poſtures differentes ; mais la plus fâcheuſe de toutes, c'eſt lors qu'une main ſort la premiere. Quand un Chirurgien ſçait dégager un enfant dans ces ſortes d'accouchemens, il eſt capable, ſans conteſtation, de ſecourir les femmes dans tous les autres, celui-ci étant le plus difficile de tous ; c'eſt ce qui fait que je le propoſe préferablement à tout autre, & que je m'attacherai à faire voir les moyens d'y réüſſir. Si les Sages-femmes appelloient du ſecours quand elles ſentent une main de l'en-

Comment on dégage un enfant qui préſente la main la premiere

l'enfant aussi-tôt que les eaux sont percées, on retourneroit l'enfant avec plus de facilité ; mais elles n'en demandent souvent qu'après avoir tenté de délivrer l'enfant en lui tirant le bras en dehors ; ce qui l'ayant engagé dans le passage, rend encore l'accouchement plus laborieux. Le Chirurgien appellé dans une semblable occasion, après s'être informé depuis quel tems la main est sortie, il commence par tâter le pouls de l'enfant pour sçavoir s'il est mort ou non ; s'il sent le battement du pouls il doit l'ondoyer en jettant de l'eau sur cette main, parce qu'il ne peut répondre de l'avoir vivant. Ayant pris cette précaution il fera situer la femme sur le bord du lit, couchée à la renverse, les jambes écartées & retenuës par deux personnes, & il se mettra en état de retourner l'enfant pour le saisir par les pieds ; car il ne faut point qu'il prétende le pouvoir sauver autrement;il arracheroit plûtôt le bras de l'enfant qu'il ne le feroit sortir à force de le tirer par ce membre. Quand un bras est dans le passage l'enfant est de travers, ayant la tête dans un des côtez de l'uterus & le corps dans l'autre, de maniere qu'il est impossible qu'il sorte dans cette situation : il faut donc le retourner, & afin d'y parvenir le Chirurgien examinera la main de l'enfant pour sçavoir si c'est la droite ou la gauche, & de laquelle de ses deux mains propres il doit se servir ; il observera encore si la paume de la main de cet enfant est en dessus, ce qui lui feroit reconnoître que l'enfant est sur le dos ; car si elle étoit en dessous il seroit sur le ventre. Ces observations l'ayant déterminé, il frotera sa main de beure ou d'huile, il l'introduira doucement dans la matrice le long du bras de l'enfant qu'il empoignera proche l'épaule pour le pousser du côté de la tête de ce même enfant, & l'obligeant de se reculer du passage, il donnera moyen aux pieds de s'en approcher pour les pouvoir trouver plus promptement & s'en assurer. Il doit, aussi-tôt qu'il en a un, le tirer au dehors, ce qui fait que l'enfant se retourne de lui-même pour se situer favorablement : mais quelquefois avant que d'aller chercher l'autre pied, il sera à propos qu'il lie le premier avec un ruban, parce que si l'enfant le retiroit pendant qu'on tâche d'avoir l'autre, on seroit obligé de chercher le premier une

Maniere de disposer la malade.

Observation des differentes postures de l'enfant.

Comment on s'assure du pied de l'enfant.

seconde fois. Quand on a un pied on glisse la main jusqu'au haut de la cuisse du même côté, d'où l'on passe à l'autre en glissant jusqu'au pied qu'on amene au passage avec le premier, pour les tirer tous deux, les tenant envelopez d'une toille chaude afin qu'ils ne glissent pas. Si l'enfant est sur le ventre, on continuë à le tirer au plûtôt; mais s'il est sur le dos, on le retourne à mesure qu'on le fait avancer en dehors; on se conduit pour le reste de la maniere que j'ay dit ci-devant. Si le bras s'étoit tellement poussé au dehors ou qu'il fût si gros qu'il ne permît pas au Chirurgien de pouvoir introduire sa main, & que l'on eût des certitudes de la mort de l'enfant, Ambroise Paré conseille de couper ce bras; & pour cet effet on le tire en dehors le plus que l'on peut, l'on coupe les chairs avec le bistoury, puis l'on rompt l'os qui se casse comme une rave; ou bien on le coupe avec des tenailles incisives, un peu plus haut que les chairs coupées, afin que le bout de l'os ne puisse blesser la matrice. M. Mauriceau dit pourtant que l'on ne doit qu'à la derniere extremité retrancher un bras; mais que si l'on y étoit obligé il conseille de le tordre deux ou trois tours pour rompre par ce moyen les ligamens qui l'attachent à l'omoplate; qu'a lors la séparation s'en fera aisément à cause du peu de consistance & de fermeté des parties, & que se faisant dans l'article, elle n'aura aucune suite fâcheuse: mais il veut que l'on soit assuré que l'enfant ne vit plus, ce que l'on connoîtra certainement si en touchant son pouls, on n'y sent point de battement. Quantité d'Auteurs anciens nous disent qu'il faut réduire à la posture naturelle, toutes celles qui sont contre nature, c'est-à-dire qu'il faut faire en sorte que tous les enfans prennent dans la matrice ou à son orifice interne une posture pour venir au monde la tête la premiere: mais l'experience journaliere nous montre que cela ne se peut presque jamais executer. Il est impossible d'amener une tête dans le passage, parce qu'elle n'a point de prise; mais il n'est pas très-difficile d'y attirer les pieds, parce qu'on les peut empoigner & les conduire où l'on veut: ainsi nous ferons mieux de suivre le sentiment de M. Mauriceaux qui prétend que toutes les fois que l'enfant se présente en mauvaise posture, par

La réduction à la posture naturelle est une mauvaise pratique.

telle partie du corps que ce puisse être, le plûtôt fait & le plus sûr, c'est de le tirer par les pieds.

Il y a des signes qui font connoître que l'enfant est mort dans la matrice ; les principaux sont si la femme sent une grande pesanteur au bas de l'hypogastre, si son ventre ne se soutient plus, & si son enfant tombe comme une boule du côté qu'elle se couche, si en touchant l'ombilic on n'y trouve point de pulsations, si un bras ou une jambe de l'enfant étant sortie, on voit que l'épiderme s'en separe facilement, s'il sort de la matrice des humidités noirâtres, puantes & cadavereuses, & enfin si la mere ne sent plus remuer son fruit : alors le Chirurgien n'a plus lieu d'attendre de secours de la part de l'enfant, qui comme une masse de plomb, ne peut faire aucun effort pour sortir, que par sa propre pesanteur, ce qui rend l'accouchement tres-long & tres-penible. On ne doit pas non plus esperer beaucoup de la mere dont les douleurs sont si foibles & si lentes dans cette occasion, qu'elles ne suffisent pas pour pousser l'enfant dehors : il arrive même quelquefois qu'elle n'en a aucune ; & cela met le Chirurgien dans la nécessité de la secourir, sans quoi elle ne pourroit accoucher. Si l'enfant est en bonne situation, il faut tâcher de reveiller les douleurs qui sont comme endormies, ce qu'on fait par des lavemens forts & acres qui picotant les boyaux excitent des épreintes qui peuvent faciliter la sortie de l'enfant. Je ne suis point d'avis de faire prendre des potions, parce que si elles sont composées de médicamens doux, elles n'ont aucune vertu, ce sont remedes de bonnes femmes : si au contraire elles sont faites de drogues fortes & violentes, elles seront dangereuses & pouront causer des accidens cruels, & souvent la mort. Si ces lavemens n'ont pas eu l'effet que l'on attendoit, il faut que l'accoucheur travaille, & qu'il tâche par l'operation de la main de retirer le plûtôt qu'il poura cet enfant mort. Pour y parvenir, il fera situer la femme de la maniere que j'ay dit ci-devant ; & s'il y a long-tems qu'elle n'ait uriné, il introduira cette sonde creuse marquée A, ointe d'huile, dans la vessie pour en évacuer l'urine qui remplissant cet organe incommoderoit dans l'accouchement ; puis coulant la main droite dans la matrice, s'il ne trouve pas que la tête de l'enfant soit

Signes d'un fœtus qui n'a plus de vie.

Danger de la mere en pareil cas.

Moyens de la délivrer.

Inconvenient à éviter.

trop engagée dans le passage, il la repoussera, & glissant cette main par dessous le ventre de l'enfant, il ira chercher les pieds pour le retourner & le faire sortir ainsi en observant les circonstances marquées dans l'article précedent, & prenant garde sur tout de ne point tirer trop fort, quand la tête demeure accrochée, de peur de décapiter cet enfant, ce qui arriveroit à raison de sa pouriture si on le tiroit avec trop de précipitation. Quelques précautions que prennent les habiles accoucheurs, il peut leur arriver que l'enfant se décole, parce qu'il sera tout corrompu : en un tel cas il ne faudra pas laisser séjourner la tête dans la matrice où elle sera restée seule. Pour en faire l'extraction on se sert de ce crochet mousse B, avec lequel on embrasse la tête d'un côté, pendant que le Chirurgien de son autre main l'appuye contre ce même crochet pour la conduire dehors. Mais si la tête de l'enfant s'étant présentée la premiere étoit tellement avancée & engagée dans le passage, qu'elle ne pût être repoussée sans faire trop de violence à la femme, il faudroit tâcher d'en procurer la sortie en cet état : & comme la tête est ronde & glissante à cause des humiditez dont elle est abbreuvée, le Chirurgien n'a sur elle aucune prise avec ses mains, il faut qu'il ait recours au crochet marqué C, qu'il poussera le plus avant qu'il pourra entre la matrice & la tête de l'enfant, conduisant cet instrument au dedans d'une de ses mains, & la pointe en étant tournée du côté de la tête où elle doit s'accrocher dans un endroit solide, de telle sorte que le crochet ne puisse glisser : étant ainsi affermi on amenera la tête dehors en appliquant la main gauche au côté opposé au crochet pour aider à la dégager & à la conduire plus directement hors du passage. Si la main ne suffisoit pas, on prendroit un second crochet marqué D, que l'on introduiroit de la même maniere que le précedent & que l'on attacheroit à la tête du côté où l'on avoit la main : avec ces deux crochets on tirera l'enfant également, quelque gros qu'il soit. Si la tête étant sortie, l'enfant étoit arrêté par les épaules, on les dégageroit en coulant un ou deux doigts de chaque main jusques sous les aisselles pour achever de tirer l'enfant par ce moyen tout à fait au dehors. Quand il faut couper l'enfant par morceaux

Usage du crochet pour tirer la tête de cet enfant.

Moyen de tirer l'enfant, arrêté par les épaules.

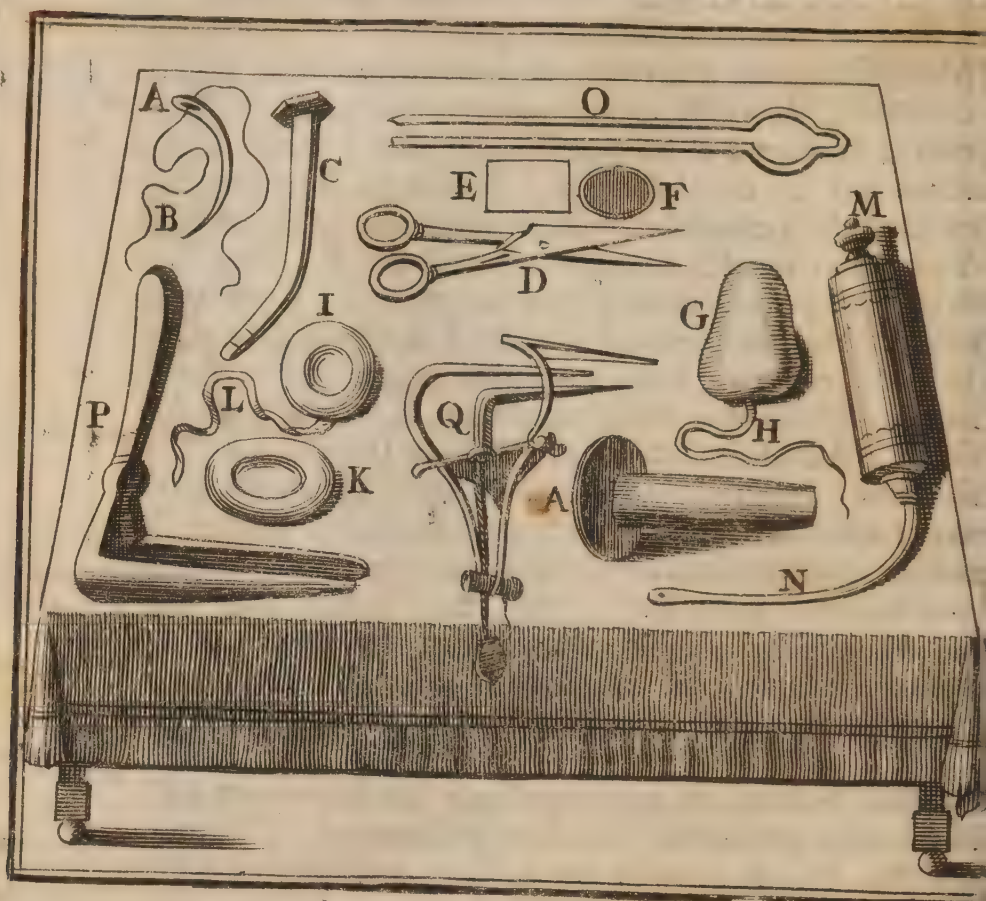
ſoit que le paſſage ne puiſſe être aſſez dilaté, ſoit que les parties de l'enfant ſoient exceſſivement groſſes, on ſe ſervira d'un crochet E fait en couteau courbe.

Voila la méthode dont on s'eſt toûjours ſervi : mais Mr. Mauriceau a inventé un inſtrument qu'il appelle tire-tête, & qu'il croit incomparablement meilleur que le crochet ; il lui a donné ce nom à cauſe de ſon uſage qui eſt de s'attacher à la tête de l'enfant, lors qu'elle eſt fortement engagée entre les os du paſſage. Vous le voyez ici marqué par la lettre F, avec l'inſtrument pointu déſigné par la lettre G : il eſt monté de toutes ſes pieces & attaché à la tête d'un enfant. Je vous renvoye pour une plus ample inſtruction à ſon inventeur qui vous montrera la maniere de s'en ſervir. Mais ſoit du crochet, ſoit du tire-tête que l'on ſe ſerve, il faut être tres-certain que l'enfant eſt mort avant que de les employer : quel ſpectacle affreux ſeroit-ce que de trouver l'enfant encore vivant & preſque expirant aprés l'avoir ainſi tiré ? Il faut donc éviter de tomber dans ce terrible inconvenient, en ne mettant en uſage les inſtrumens qu'aprés des preuves inconteſtables de la mort de l'enfant ; & ce ſeroit encore mieux de ſe ſervir de ſes mains ſi elles pouvoient ſuppléer à tout, & de n'employer les ferremens qu'à la derniere extremité. Ces deux inſtrumens, l'un marqué par H, & l'autre par I, ſont quelquefois d'une grande utilité à l'accoucheur.

Avantage du tire-tête

A quoy l'on doit prendre garde avant que de ſe ſervir de ces inſtrumens.

XX. FIGURE SUITE DES ACCOUCHEMENS.



De deux principales incommoditez qui surviennēt aux accouchemens laborieux

LES Accouchemens sont ordinairement suivis de tant d'accidens fâcheux, qu'il seroit difficile de les rapporter tous. Je ne vous parleray que de deux, parce qu'ils demandent l'operation de la main. L'un est la rupture de la fourchette, & l'autre la descente de la matrice.

Rupture de la fourchette.

On a donné le nom de fourchette à la partie inferieure de la vulve, parce qu'elle en en a la figure. Elle fait la séparation de la grande fente d'avec l'anus. Il est arrivé plusieurs fois, que par un accouchement rude & laborieux, cette partie s'est rompuë; de sorte que des deux ouvertures, sçavoir de celle de la matrice & de celle de l'anus il ne s'en étoit fait qu'une. Cette affligeante indisposition seroit accompagnée de plusieurs incommoditez, si l'on ne faisoit point la réünion des parties divisées; la femme auroit de la

peine à retenir ses excremens qui sortiroient par l'une & par l'autre de ces ouvertures ; son mari n'auroit que du dégoût pour elle dans ce triste état où elle se déplairoit fort à elle-même ; c'est pourquoi il faut que le Chirurgien remedie à ce déchirement par quelques points d'aiguille. Pour cet effet, il prendra une aiguille courbe A, enfilée d'un gros fil ciré marqué B, qu'il tiendra de la main droite pendant qu'avec la gauche il se servira d'une canule courbe C, pour appuier la partie par où il doit passer son aiguille ; il fera un ou deux points ou davantage selon la longueur de la rupture, il coupera le fil avec ces cizeaux D, à chaque point qu'il nouëra sur une petite compresse longitudinale E, qui suffira pour tous les points. Il faut, avant que de coudre la playe, la laver & la bien nettoyer avec du vin chaud ; & avant que de serrer les points, mettre sur l'endroit déchiré du baume blanc du Perou, ou à son défaut de celui d'Arcæus, pour servir de glu à la playe ; du côté de la vulve l'on mettra sur cette playe un emplâtre astringeant F, tant pour la tenir réünie, que pour la défendre de l'urine qui par son acrimonie causeroit de la douleur, & empêcheroit la réünion. Il faudra faire tenir les cuisses de la malade jointes l'une contre l'autre jusqu'à parfaite guérison, & pour empêcher qu'elle ne les écarte, l'on y mettra une petite bande appellée jarretiere, comme l'on fait aux taillez.

De l'operation qu'il y faut faire.

Pansement de la playe.

Il n'y a gueres de maladies plus fréquentes que les descentes & que les chutes de matrice, une infinité de femmes en sont attaquées, & ces indispositions sont d'autant plus difficiles à guerir, que par pudeur les femmes les souffrent long-tems avant que de s'en plaindre. Il faut faire de la difference entre la descente & la chute de la matrice ; la premiere c'est lors que le fonds descendant de sa place, tombe dans le vagin ; & la seconde arrive quand ce même fonds tombant plus bas sort entierement au dehors ; de sorte que la descente n'est proprement qu'une relaxation du corps de la matrice, & la chute en est une précipitation.

Des décentes de matrice.

Toutes les descentes de matrice ne sont pas égales, car l'uterus ne fait souvent que causer une pesanteur dans le vagin, d'autres fois il descend jusques sur les caroncules ; & alors avec le doigt on sent l'orifice in-

Diversitez des decentes & des chutes.

terne fort proche : quelquefois aussi descendant plus bas cet orifice interne paroît à l'exterieur de la partie honteuse.

Les chutes ou précipitations de matrice sont de deux sortes ; l'une quand la matrice tombe dehors sans que son fonds soit renversé ; l'on voit alors son orifice interne à l'extremité d'une grosse masse ronde & charnuë qui est le corps de la matrice : l'autre quand cette partie n'est pas seulement tombée dehors, mais que son fond est entierement renversé, en sorte qu'elle semble n'être qu'un gros morceau de chair sanglante qui pend entre les cuisses de la femme.

Causes de toutes ces indispositions.

C'est toûjours une relaxation des ligamens larges de la matrice qui lui permet de descendre ou de tomber, & jamais une rupture de ces ligamens, comme quelques-uns se sont imaginez. Il y a mille accidens qui causent ces relâchemens ; je ne vous les rapporteray pas ici ; je vous diray seulement que les principaux sont des suites d'accouchemens laborieux. Nous n'entendons parler ici que des accidens qui dépendent de quelques maladies, car il pourroit absolument se faire qu'un coup d'épée ou de quelque autre instrument séparât ces liens.

Symptomes qui les accompagnent.

Dans ces maux les femmes ressentent une extrême douleur a la région des reins & des lombes, elles se plaignent d'une grande pesanteur au bas du ventre, souvent accompagnée d'une difficulté d'uriner, & elles ont besoin d'être promptement secouruës, si elles veulent guerir ; car plus ces infirmitez vieillissent, plus il est difficile d'en achever la cure qui ne consiste qu'en deux points, le premier de remettre la matrice dans sa place naturelle, & le second de l'y contenir & de l'y affermir.

Comment on leve la cause de ce mal.

Les simples descentes de matrice ne demandent pas une grande operation, il en faut avant toutes choses examiner la cause. Si l'uterus est seulement gonflé par la suppression des ordinaires, ce qui le rend pesant, il en faut procurer l'évacuation ; & si c'est par la foiblesse de ses ligamens qu'il descend trop bas, il faut les fortifier par des médicamens astringens & corroboratifs bouillis dans de gros vin où l'on trempe des compresses qu'on appliquera sur les reins & sur le ventre aprés l'avoir fait remontrer à sa place ; ce qui s'ac-

complit quelquefois en faisant simplement coucher la femme, ou en appuyant de la paume de la main sur son bas-ventre, en poussant la matrice en en-haut, ou bien en introduisant dans le vagin une bougie △ faite en canule ; on la remet ainsi dans l'instant en son lieu naturel. Quelques-uns prétendent que la verge du mari conviendroit mieux qu'une bougie; mais ils se trompent, car la sympatie qu'il y a entre ces parties, fait qu'elles ne se quittent pas volontiers : la verge, à la verité, repousse le fond de l'uterus où il doit être, mais aussi-tôt qu'elle se retire il la suit, & il retombe même un peu plus bas qu'il ne faisoit avant cette action. Moyens de remplacer la matrice.

Dans les chutes de matrice où le fonds n'est point renversé, le plus difficile n'est pas de la remettre en sa place, mais c'est de l'y retenir étant remise. Le remede le plus sûr pour empêcher que la matrice ne retombe est de se servir d'un pessaire qu'il faut introduire dans le col de la matrice, afin qu'en soutenant le fonds de ce viscere il le tienne dans sa situation ordinaire. La matiere dont on fait les pessaires est communément de liege pour être plus legers, on les trempe dans de la cire fonduë pour en remplir les vuides, afin que les inégalitez ne blessent point ; on en peut faire d'argent, & ils en seroient plus propres. On leur donne deux differentes figures, les uns sont ovalaires tel qu'est celui que vous voyez marqué G, qui est fait comme un œuf ; sa grosseur & sa longueur sont proportionnées au col de la matrice dans lequel il doit entrer & demeurer après y avoir été introduit : il y a un petit cordon H, qui a deux usages, l'un pour le tirer lors qu'on le juge à propos, & l'autre pour l'attacher à un autre ruban qui est autour du corps pour l'empêcher de tomber à terre en cas qu'il vînt à sortir en marchant, à quoy ils sont sujets, particulierement dans le tems des menstruës. Il y a des pessaires formez autrement, les uns sont circulaires, tel que celui qui vous est représenté par I, & les autres un peu ovalaires, comme K, ayant la figure d'un petit bourlet : ils sont dans leur milieu percez d'un trou assez grand qui donne passage aux ordinaires & qui recevant l'orifice interne dans leur cavité l'appuyent & le retiennent, ils sont un peu larges afin qu'entrant avec un peu de

Pessaires pour la retenir dans son lieu.

Manieres d'appliquer ces instrumens.

Utilitez de ces pessaires. force ils entiennent mieux. L'un des deux a besoin d'un cordon L, pour être retiré ; l'autre n'en a point, le doigt suffisant pour le faire sortir quand on veut. Ces pessaires étant une fois placez ne se doivent pas retirer pour les nécessitez naturelles, parce qu'étant trouez les excrétions de la matrice peuvent sortir librement ; & s'ils sont bien faits ils n'incommoderont point & n'empêcheront pas la femme qui les portera de voir son mari, & même de devenir grosse, comme il est arrivé à plusieurs, parce que l'orifice interne peut recevoir la semence éjaculée. Au moyen de ces pessaires percez l'on peut faire avec cette seringue à femme M, dont le tuyau N est courbe pour faciliter à la malade le moyen de se seringuer elle-même, des injections qui fortifient & qui nettoyent la matrice, de maniere que pour toutes ces raisons ces derniers sont préferables à l'ovalaire.

Cause ordinaire des chutes de matrice. Dans les chutes de matrice où le fond est absolument renversé comme l'on feroit une bourse en la retournant, il faut promptement le repousser en dedans : Et comme cet accident arrive tres-souvent par la faute des Sages-femmes qui en tirant trop fort le cordon pour avoir l'arriere-faix, amenent en dehors le fond de la matrice qui y est encore adherent ; aussi-tôt qu'elles s'apperçoivent que le fond a suivi l'arriere-faix, il l'en faut separer, & remettre ce fond en le repoussant dans sa place, ce qui se fait pour lors facilement, parce que l'orifice interne a été extremement dilaté pour laisser sortir l'enfant. Mais si la Sage-femme differe, cet orifice se ressere peu-à-peu, & l'on a en ce cas beaucoup de peine à faire rentrer le fond dans son lieu, & souvent une femme meurt avant que d'être secouruë, comme je l'ay vû arriver. Néanmoins si le Chirurgien étoit appellé assez tôt pour remédier à un renversement total de la matrice qu'il connoîtra en voyant entre les cuisses une espece de scrotum sanguinolent, il commencera par la faire uriner, & lui fera donner un lavement, s'il y a long-tems qu'elle n'a été à la selle : il la fera coucher à la renverse les fesses plus élevées que la tête, puis après avoir fomenté avec du vin & de l'eau tiede tout ce qui est sorti, il le repoussera doucement dans le lieu qui lui est destiné ; si ce fond fait trop de peine à rentrer, on y fera

Il est dangereux de differer à remettre le fond de la matrice.

Maniere de faire cette operation.

une embrocation d'huile d'amandes douces, ce qui en aidera la reduction, en rendant les fibres de cet organe plus molasses & plus extensibles. Mais si malgré tous les efforts du Chirurgien, la matrice ne peut être remise, soit à cause qu'elle sera trop tuméfiée, soit à cause que l'on aura trop attendu, elle est en grand danger de se gangrener en peu de tems; il y a des Auteurs qui conseillent pour lors de l'extirper, & qui nous assurent d'avoir vû des femmes qui en ont gueri. Pour moy je croirai l'extirpation de la matrice mortelle jusqu'à ce que j'en sois desabusé par quelque experience.

L'extirpation de la matrice est trop hazardeuse.

Il y a encore plusieurs indispositions qui arrivent tant aux orifices de la matrice qu'à son col, qui sont des suites des accouchemens laborieux; mais comme elles ne demandent pas l'operation de la main, je ne les rapporte point, j'ay cru les devoir laisser à la prudence du Chirurgien qui avant toutes choses doit les connoître par luy-même, & ne s'en point raporter aux femmes qui souvent ne font pas des recits fideles. Si le mal est au col de la matrice, il faut qu'il se serve de ce petit dilatatoire O, qui étant introduit dans le vagin en écartera les levres & donnera moyen de découvrir le mal en quelque endroit qu'il soit de ce fourreau: mais s'il y avoit quelque ulcere à l'orifice interne que l'on voulût voir, l'on se serviroit de cet autre dilatatoire à deux branches marqué P, ou bien de ce troisiéme qu'on appelle *speculum matricis*, miroir de la matrice Q. Il a trois branches lesquelles jointes ensemble sont poussées doucement dans le col de la matrice, puis en tournant la vessie, marquée R, elles s'éloignent l'une de l'autre, & par l'espace qu'elles laissent entr'elles permettent que l'on voye distinctement l'orifice interne; ce qui assure à la vuë, de la nature des maux qu'il peut avoir, & qui facilite les moyens d'y porter les remedes nécessaires.

Moyen de connoître les autres maux de la matrice avec le dilatatoire.

Commoditez du Speculum *matricis* ou miroir de la matrice.

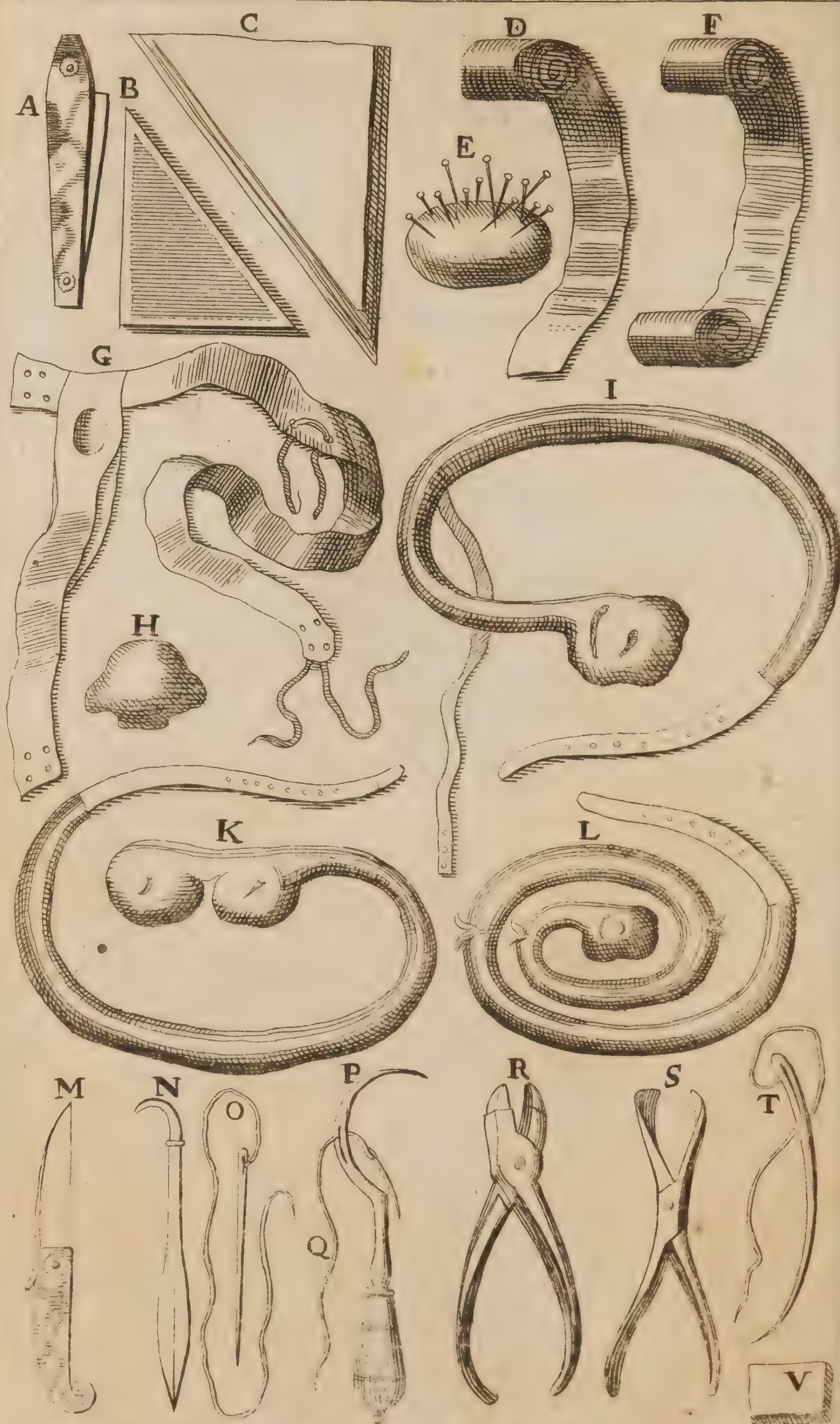
Aujourd'huy néanmoins de tres-habiles Accoucheurs ne se servent pour cela que de trois doigts d'une main, qu'ils engagent l'un aprés l'autre dans le vagin; où les écartant peu à peu quand ils sont introduits tous ensemble ils dilatent ce conduit triangulairement en piramide ainsi que le *speculum* le montre, autant qu'il faut pour appercevoir tout ce qui embarasse l'uterus,

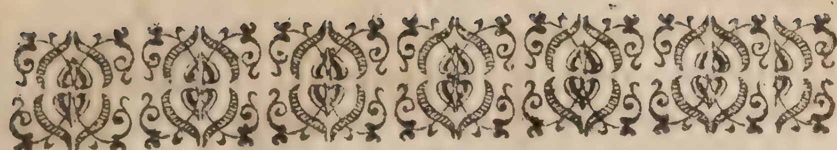
dont on ſent ainſi, au toucher comme aux yeux, les indiſpoſitions d'une maniere qui incommode moins la malade, & qui inſtruit davantage que ſi l'on y employoit un inſtrument de fer tel qu'eſt le *ſpeculum matricis*, avec le ſecours duquel on n'eſt pas ſi bien averti quand on eſt en danger de rompre quelques fibres par la dilatation.

Fin de la troiſiéme Démonſtration.



FIG. XXI. POUR LES HERNIES .p.221





OPERATIONS DE CHIRURGIE,

QUATRIE'ME DEMONSTRATION.

Les Operations qui se font aux aînes, au scrotum, & à l'anus.

Et premierement des hernies.



Ette Démonstration, Messieurs, ne sera pas moins remplie que les autres, quoique je la renferme dans les Operations qui regardent le scrotum & l'anus. En effet ces deux parties étant des égouts les plus communs de tous les corps sont sujettes à une infinité de maladies qui demandent toutes les lumieres de l'operateur & toute l'adresse de sa main pour obtenir la guérison.

Pourquoy le scrotum & l'anus ont souvent besoin de la Chirurgie.

C'est une erreur de croire que les hernies ou descentes soient des maladies nouvelles ; car si l'on entend dire communément qu'elles étoient autrefois inconnuës, & que ce n'est que depuis quelques années que l'on voit tant de gens en être affligez, ce n'est pas seulement parce qu'elles étoient peu connuës au vulgaire, mais parce que l'on prenoit soin alors de les cacher, la plûpart de ceux qui avoient des descentes

Les hernies ne sont pas de nouveaux maux.

n'en osant informer personne. Mais depuis qu'on a inventé des bandages fort commodes pour repousser les parties dans leur lieu naturel, & divers médicamens pour resserer & fortifier les fibres relâchées, & sur tout depuis que M. le Prieur de Cabrieres est venu du Languedoc à la Cour apporter au Roy plusieurs remedes qu'il disoit infaillibles pour la guérison de quantité de maladies, entre lesquelles il y en avoit un particulier pour les hernies, ceux qui avant ce tems-là cachoient ces maux, n'ont plus fait scrupule de les montrer dans l'esperance d'être gueris par ce remede.

Remedes du Prieur de Cabrieres.

Le Prieur de Cabrieres étoit un homme fort charitable, qui distribuoit beaucoup de remedes dans sa Province ; il n'étoit point interessé ni charlatan, quoiqu'il fût fort misterieux & qu'il fist secret de tout. La grande réputation qu'il s'étoit acquise dans sa Province fit souhaiter de le voir à la Cour, il y arriva environ l'année 1680. il eut quelques conferences avec le Roy à qui il déclara son secret pour guerir les descentes, priant instamment sa Majesté de ne le rendre public qu'après sa mort.

Soins charitables du Roy.

Sa Majesté lui tint parole quoy qu'elle fût fâchée de voir le public frustré de ce secours : mais sans manquer à ce qu'elle avoit promis au Prieur de Cabrieres, elle trouva moyen de soulager ceux qui avoient des descentes ; elle voulut par une bonté singuliere se donner la peine de composer elle-même ce remede & d'en faire distribuer charitablement à tous ceux qui lui en faisoient demander. Pour cet effet le Roy commandoit qu'on lui apportât dans son cabinet quatre ou cinq sortes de drogues qu'il specifioit à ses Apotiquaires : & comme ce remede ne consistoit que dans le mélange d'un esprit de sel avec du vin, ainsi que vous allez voir par la description que je vous en donnerai, sa Majesté ne se servant que de l'esprit de sel faisoit jetter secretement les autres drogues, & cela dans la vuë de tenir religieusement la promesse qu'elle avoit faite à ce Prieur.

Distribution gratuite du remede pour les descentes.

Ce fut pour lors que l'on découvrit, combien de gens étoient affligez de descentes, par le grand nombre de ceux qui venoient demander le remede. L'on s'addressoit au premier valet de chambre du Roy en

quartier, & l'on lui donnoit un petit billet de l'âge de celuy ou de celle qui avoit besoin du remede : quelques jours aprés l'on retournoit querir un petit panier d'ozier dans lequel il y avoit trois bouteilles de chopine chacune pleines de vin mélangé dont on prenoit pendant vingt & un jour de la maniere que je vous le raporterai : il y avoit aussi dans ce panier des emplâtres convenables & particuliers à cette maladie.

De ceux qui ont pris ce remede les uns ont assuré d'en avoir été gueris ou soulagez, les autres ont dit qu'il ne leur avoit rien fait, ce qui montre que ce remede est dans les differentes personnes qui en usent d'une vertu inégale comme tous les autres, & qu'il n'y en a point d'infaillibles. Je conseilleray néanmoins de s'en servir, car quoique le bandage aidé de l'emplâtre astringent suffise souvent pour la cure de cette infirmité, il est vray toutefois que l'esprit de sel mêlé dans le vin ne peut faire que du bien étant pris interieurement, en communiquant aux parties remises dans leur place, une astriction qui est essentielle pour guerir ces maladies.

Divers succes de ce remede.

La distribution de ce remede s'est faite pendant quatre ou cinq années, c'est-à-dire tout autant de tems que le Prieur de Cabrieres a survecu à la declaration qu'il en avoit faite à sa Majesté. Immédiatement après sa mort le Roy fit publier la maniere de s'en servir avec la composition de l'emplâtre qui doit contribuer à l'efficacité du breuvage, afin que tous ses sujets pussent eux-mêmes préparer le remede contre une maladie qui n'est que trop familiere, & voici une copie de l'imprimé du Roy.

Remede du Prieur de Cabrieres pour les descentes, donné au Public par la bonté du Roy. Les originaux en sont demeurez entre les mains de sa Majesté.

La dose du remede est differente selon les âges, mais la préparation en est toûjours semblable, même pour les enfans à la mamelle, bien que le bandage seul ait coutume de les guerir. Voici la maniere de le préparer & d'en user.

Depuis deux ans jusqu'à six.

Préparatiō de ce même remede selon les divers âges

Prenez de l'esprit de sel bien rectifié trois ou quatre gouttes, mélez-les dans une cuillerée ou deux de vin que vous ferez avaler tous les matins à jeun pendant vingt & un jour de suite.

Depuis six ans jusqu'à dix.

Prenez quatre scrupules de cet esprit de sel, mêlez-les fort exactement dans une chopine de bon vin rouge, & en ordonnez tous les matins environ la quantité de deux onces, en telle sorte que cette dose dure pour sept jours, après lesquels vous renouvellerez le remede, jusqu'à ce que le malade en ait pris vingt & un jour de suite.

Depuis dix ans jusqu'à quatorze.

Prenez deux gros du même esprit de sel avec une chopine de vin rouge, & les mêlez.

Depuis quatorze ans jusqu'à dix-sept.

Mêlez deux gros & demi du même esprit dans une chopine de vin rouge.

Depuis dix-sept ans, & durant tout le reste de la vie.

Versez cinq gros d'esprit de sel sur une chopine de vin rouge.

Recepte de l'emplâtre.

Descriptiō de l'emplâtre.

Prenez du mastic en larmes - - - demi-once.
Ladanum, - - - trois dragmes.
Trois noix de ciprès bien sechées.
Hypocystis, - - - une dragme.
Terre sigillée, - - - une dragme.
Poix noire, - - - trois onces.
Térébenthine de Venise, - - - une once.
Cire neuve jaune, - - - une once.

Racine de grande conſoude ſéchée, demie once.

Pulveriſez ce qui le doit être, & faites cuire le tout en remuant toûjours juſqu'à ce qu'il ſoit réduit en bonne conſiſtance d'emplâtre, pour vous en ſervir comme il s'enſuit.

Maniere de traiter les deſcentes.

IL faut avoir un bon bandage qui tienne bien ferme, & mettre ſur la rupture après avoir raſé le lieu, un emplâtre ou deux s'il eſt neceſſaire : on obſervera de prendre le remede à jeun, & de battre la bouteille avant que de verſer le vin dans le verre, pour l'avaler incontinent ; & il ne faut ni boire ni manger, que quatre heures après avoir pris le remede. Qualitez du bandage.

On en prendra vingt & un jour durant, & s'il fait mal à l'eſtomac, on peut paſſer un jour ou deux ſans en uſer. Obſervations à faire durant l'uſage de ce remede.

Pendant qu'on prend le remede on eſt obligé de porter le brayer jour & nuit, & de ne jamais s'aſſeoir, demeurant ſeulement debout ou couché, & marchant beaucoup : il eſt défendu d'aller à cheval, en caroſſe ou en charette, & on doit toûjours aller à pied ou en bateau, & ne faire aucun excès de bouche ni d'autres.

Il faut porter le brayer jour & nuit durant trois mois, après les vingt & un jour du remede.

On ne peut monter à cheval qu'après les trois mois, & quand on y montera, il faut encore porter le brayer autant qu'on croira en avoir beſoin pour laiſſer affermir les parties.

C'eſt la regle ordinaire que de faire la deſcription de la maladie, avant que d'en donner le remede ; mais l'hiſtoire du Prieur de Cabrieres nous a engagez à changer cet ordre ; & il n'importe que le remede des hernies ſoit au commencement ou à la fin de cette Démonſtration, puis qu'il ſera également utile au public.

Les hernies que l'on appelle auſſi hergnes ou deſcentes ſont des tumeurs aux aynes & au ſcrotum, formées par l'inteſtin & par l'épiploon qui ſe gliſſent dans ces parties. De la nature des hernies.

Cette définition convient aux hernies faites de parties, & non à celles qui sont faites d'humeurs ; car il y en a de plusieurs espéces dont nous allons établir les differences.

Differences des hernies

De toutes les tumeurs qui viennent au scrotum, les unes sont hernies, les autres apostêmes. Les premieres sont de trois sortes, sçavoir l'enterocéle, l'épipocéle, & l'enteroépiplocéle ; & les autres se rapportent à cinq principales qui sont l'hydrocéle, la pneumatocéle, la sarcocéle, la cyrcocéle, & l'humorale : de maniere que de ces tumeurs les unes sont veritablement hernies, & apostêmes par ressemblance, telles sont les trois premieres ; & les autres sont de veritables apostêmes, & des hernies en apparence, telles sont les cinq dernieres.

Toutes ces maladies ont chacune des signes qui les font connoître, & qui les differencient les unes des autres ; le Chirurgien les doit sçavoir pour ne se point tromper & pour faire à chacune les operations qui leur conviennent : quand je les auray examinées les unes aprés les autres, je vous feray voir les operations qu'elles demandent pour parvenir à la guérison.

Etimologie d'enterocéle.

Je commence par l'enterocéle ; ce mot est dérivé d'*Enteros*, qui signifie intestin, & de *Kele*, qui veut dire descente ; ainsi cette maladie est une descente de l'intestin, que nous appellons ordinairement hernie.

Deux sortes d'enterocéle.

Il y en a de deux sortes, l'une complete, comme quand l'intestin tombe jusques dans le scrotum, c'est pour lors une veritable enterocéle ; & l'autre incomplete, quand il s'arrête dans l'ayne, & qu'il y fait une tumeur semblable à un bubon, & alors on l'appelle bubonocéle.

Causes de ces maladies.

C'est toûjours quelque grand effort qui cause cette maladie ; elle arrive ou par la rupture ou par la dilatation du peritoine, ainsi que nous le remarquons aux enfans qu'on a laissé trop crier, à ceux qui sont dans un travail violent, & à des hommes qui portent de trop pesants fardeaux, parce que les intestins extrémement pressez cherchent à s'échaper dans les productions du peritoine.

Les hernies arrivent ou par la rupture, ou par la simple dilatation du peritoine, comme nous venons de dire ; quand le peritoine est rompu, l'intestin tom-

bé tout d'un coup dans les bourses, & y fait une grosse tumeur, mais aussi rentre-t-il dans sa place avec la même facilité qu'il en est tombé ; mais lorsque cette membrane ne fait que prêter & s'étendre insensiblement, l'intestin tombe peu à peu, se glissant doucement dans la production du peritoine, qui est l'envelôpe commune du bas-ventre, & même souvent il s'arrête dans l'ayne, & ne tombe pas dans le scrotum.

L'épiplocéle est une tumeur faite d'une partie de l'épiploon, qui a été poussé dans une des productions du peritoine ; ce mot est composé d'*épiploon* qui désigne cette coëffe grasseuse qui flote sur les boyaux, & de *Kele*, descente. De la décente de l'épiploon dans la production du peritoine.

L'hernie faite de l'épiploon, n'est ni si grosse, ni si douloureuse, ni si pressante que celle qui est faite par l'intestin. J'en ay pourtant vû une à un garçon de Versailles, qui étoit de la grosseur du poing ; nous en fîmes l'operation sur le champ M. Felix & moy, parce que la partie demandoit une prompte reduction, y ayant les mêmes accidens que ceux qui sont causez par l'étranglement de l'intestin. Nous trouvâmes la plus grande partie de l'épiploon renfermée dans cette tumeur où il étoit alteré par le sejour qu'il y avoit fait, & nous fûmes obligez de le lier, & d'en faire l'extirpation, comme cette operation le demande.

L'enteroépiplocéle est une hernie faite de l'intestin & de l'épiploon, qui de compagnie sortent de leur place pour tomber dans le scrotum ; l'étimologie que je vous ay donnée de l'entérocéle & de l'épiplocéle vous fait aisément comprendre d'où dérive le nom de cette hernie composée. Hernies composées des deux précédentes.

Cette hernie fait une tumeur plus grosse que les autres, parce qu'elle est produite par plus de parties, & elle est même plus fréquente, en ce que quand l'intestin trouve à se glisser, l'épiploon qui le recouvre & qui se prolonge aisément, l'accompagne presque toûjours.

Ces trois sortes d'hernies arrivent également au côté droit & au côté gauche, & quelquefois à tous les deux ensemble ; il y en a qui prétendent que l'épiplocéle vient plus souvent au côté gauche qu'au droit, parce que, disent-ils, l'épiploon étant attaché au fonds de l'estomac descend plus bas de ce côté-là que de Pourquoy l'épiplocéle est plus fréquente au côté gauche.

l'autre, & par consequent qu'il peut plus facilement entrer dans la production du peritoine.

Les causes de toutes ces descentes sont les mêmes, sçavoir, rupture & dilatation; mais elles ont des signes par lesquels on les distingue & dans le tems de leur sortie, & dans le tems de leur rentrée. L'enterocéle, ou si vous voulez, la partie qui le forme, sort avec impetuosité & tout d'un coup; elle rentre de même lorsqu'on la repousse avec adresse, & en rentrant elle fait entendre un gargouillement qui marque que c'est l'intestin qui étoit dehors : au contraire l'épiplocéle se produit avec lenteur, & l'épiploon ne rentre qu'avec peine & sans bruit. L'on connoît que c'est un enteroépiplocéle, quand après l'intestin reduit, ce que l'on a connu par une espéce de gargouillement qu'il a fait, la tumeur n'est que diminuée, & ne disparoît pas entiérement.

Des signes propres de ces maladies.

Prognostic qu'on en doit tirer.

Sur ces maladies le Chirurgien tire son prognostic de deux choses, de l'âge du malade & de la nature de la descente : si c'est un jeune homme, il en peut promettre la guerison; mais si c'est une personne avancée en âge, il y aura peu d'esperance de succès dans le traitement de la maladie : aussi voit-on tous les jours les enfans & les jeunes gens en guérir; au lieu que quand un homme a passé trente ans, il est en danger de porter sa descente le reste de sa vie. Quand l'hernie est petite ou récente, & qu'elle ne provient que de dilatation, elle est curable; au lieu que si elle est vieille, ou grande & faite par rupture de fibres, l'on n'en guérit que tres-rarement : j'en ay vû de grosses comme la forme d'un chapeau, elles étoient incurables, & ce sont de telles descentes ou ruptures qui font dire au public que quand un homme est rompu, il ne guérit point. Ceux qui sont incommodez de ces maladies, qu'on appelle plus communément hergnes, étant presque toûjours de mauvaise humeur, ont donné le nom de hergneux aux gens fâcheux & peu sociables.

Situation du malade

Le fait du Chirurgien est de soulager promptement ceux qui sont affligez de ce mal; la premiére chose qu'on doit faire c'est de coucher le malade sur le dos, la tête un peu plus basse que les fesses, les cuisses & les genoux à demi pliez; puis avec les cinq doigts

d'une main d'embrasser la tumeur, & en la comprimant doucement de faire rentrer les parties qui étoient sorties de leur place : il ne faut rien précipiter, & il est plus à propos d'employer beaucoup de tems à repousser ces parties, que de les meurtrir en se hâtant trop de les rétablir. Aussi-tôt que l'intestin & l'épiploon ont été remis dans leur lieu, le malade ne sent plus de douleur : mais il ne suffit pas à l'Operateur d'avoir achevé cette reduction que le malade fait souvent luy-même ; il doit empêcher qu'ils ne retombent, & faire en sorte de leur fermer ce passage pour toûjours, si cela est possible. Maniére d'operer.

Le Moyen le plus sûr pour y parvenir, c'est le bandage, & même sans lui on ne peut pas esperer d'en guérir ; c'est pourquoy il en faut préparer un qui soit proportionné à l'âge & à la grosseur de la personne à qui l'on doit l'appliquer. Remarquez qu'aux descentes comme aux luxations, il faut commencer par remettre en leur place les parties déplacées, & ensuite tailler les bandes ; car si l'on commençoit par faire son appareil, le malade souffriroit en attendant la réduction qui deviendroit plus difficile, tant dans les descentes que dans les luxations qui ne demandent aucun delay. Comment on empêche la rechute de la partie.

On laisse le malade couché dans la même situation qu'il étoit quand on a reduit la hernie. S'il avoit du poil, il faudroit le raser avec ce rasoir A, avant que de mettre l'emplâtre, puis prendre un morceau de cuir que l'on couperoit en triangle B, pour l'accomoder au ply de l'ayne, & que l'on couvrira de l'emplâtre *contra rupturam*, décrite cy-après : l'on fait une compresse C, de même figure, mais un peu plus grande, parce qu'il faut qu'elle déborde toûjours les emplâtres, & avoir une bande D, d'environ quatre aulnes de long, & large de deux doigts, faite de toile : ces trois choses préparées, l'on pose l'emplâtre sur l'endroit des anneaux des muscles de l'abdomen, par où les parties rentrées avoient passé pour sortir ; l'on met ensuite la compresse qui doit être fort épaisse pour mieux comprimer, & l'on prend la bande dont on met le chef sur la hanche opposée à celle où étoit la hernie. Ayant passé cette bande sur le ventre & sur l'ayne affligée, on la tourne autour de la cuisse du mê- Du pansement. Conduite du bandage

me côté, puis remontant entre les bourſes & la cuiſſe, on la repaſſe ſur la même ayne où elle fait une croix, & ſe portant ſur la hanche de ce même côté, elle va faire le circulaire autour du corps pour revenir paſſer par deſſus la même hanche où elle a commencé, & faire le même chemin décrit par la précédente circonvolution : on continuë ainſi le bandage juſques à la fin de la bande que l'on arrête ſûrement à l'endroit où elle finit. Il faut remarquer que ce bandage doit être un peu ſerré pour bien contenir, & qu'il faut mettre une épingle à chaque circonvolution qui paſſe par deſſus la compreſſe, tant pour l'affermiſſement & la ſureté du bandage, que pour empêcher la compreſſe de tomber quand le malade ſe promenera ; c'eſt pourquoy l'on aura pluſieurs épingles ſur une pelote E ; ce bandage eſt appellé inguinal, d'*inguen* qui ſignifie l'ayne.

Comment on traite la hernie qui ſe fait des deux côtez.

Quand la deſcente eſt des deux côtez, après la réduction faite de part & d'autre, l'on y met deux emplâtres, & deux compreſſes de la même figure que la précédente. L'on prend enſuite une bande F, roulée à deux chefs, de ſix aulnes de long, & large comme la premiere : l'on en applique le milieu ſur l'épine du dos vers la fin, puis les deux chefs allant l'un à droit & l'autre à gauche pour faire le circulaire, ils vont paſſer ſur le penil, d'où chacun coulant par deſſus une des aynes, & faiſant le tour de la cuiſſe de ſon côté, il remonte par deſſus la même ayne où il ſe croiſe ; puis retournant tous deux faire un nouveau circulaire, ils reviennent repaſſer ſur les aynes, comme ils ont fait la premiere fois, ce qu'ils continuent juſques à ce que l'on ſoit à la fin de la bande : ce bandage eſt appellé le double inguinal.

Pratique pour les enfans à la mamelle.

Ces bandages, quoique ſimples, gueriſſent ſouvent les enfans ; mais quand ils ſont à la mamelle, ou qu'ils ne ſont pas encore nets, il faut leur en changer tous les jours : on montre la maniere de le faire à celle qui a ſoin de l'enfant, & pourvû qu'elle ne le laiſſe pas crier, elle le guerira auſſi-bien qu'un Chirurgien.

Applicatiõ du bandage à champignon pour les enfans plus avancez en âge.

Aux enfans plus âgez, & qui commencent à courir, il faut un bandage plus ferme : l'on ſe ſert pour lors de celui du champignon G, ainſi appellé, parce que la principale piéce du bandage a la figure d'un

champignon H, qui est fait de bois de poirier ou de buis. L'on applique le dos de ce champignon justement au droit de la descente où il est arrêté par un circulaire fait de toile ou de futaine, auquel tiennent deux branches d'une étoffe aussi ferme qui passent entre les bourses & les cuisses pour l'empêcher de remonter, le tout étant attaché avec de petites aiguillettes de figure & de grandeur proportionnées au sujet : si la descente étoit double, on mettroit un second champignon qui seroit arrêté de la même maniére que celui-cy.

Ceux qui sont plus forts, & qui agissent beaucoup, ont besoin d'un bandage qui contienne encore mieux; ce qui a fait inventer les bandages d'acier, que l'on appelle brayers : vous en voyez un marqué I. Ils sont faits d'un cercle d'acier forgé, batu, & applati, qui environne les trois quarts du corps, & dont l'extremité qui doit poser sur la descente, est allongée en enbas en forme d'écusson, & c'est de là que son nom est tiré; ce cercle d'acier est garni de coton enfermé dans du chamois, de crainte qu'il ne blesse. Au défaut de ce cercle, qui n'acheve pas le tour du corps, il y a une courroye percée de plusieurs petits trous pour s'attacher à l'écusson, où il y a une pointe d'acier qui entre dans l'un des trous de la courroye pour le serrer plus ou moins selon qu'il est necessaire : au derriere du bandage l'on coud une branche faite de toile double qui passant entre la cuisse & les bourses vient s'attacher à l'écusson de même que la courroye.

Des Brayers pour les adultes.

Plusieurs gens à Paris s'occupent uniquement à la cure des hernies, & à la fabrique de ces bandages; ce qui les fait appeller Chirurgiens Herniaires; On les reçoit à S. Cosme où ils sont obligez de faire une espece de chef-d'œuvre avant que de pouvoir travailler pour le public : il y en a de tres-habiles, à qui même beaucoup de Chirurgiens s'addressent pour ces sortes de bandages; mais en Province l'on n'a pas cette commodité. C'est pour cela que le Chirurgien doit être instruit de la structure de ces machines pour en fabriquer luy-même, lorsqu'il ne pourra pas en avoir d'ailleurs.

De l'employ des Chirurgiens herniaires.

Raisons de la diversité des brayers.

De ces sortes de bandages, il s'en trouve dont l'écusson est plus large, & d'autres dont il est plus long;

les premiers ſont pour ceux qui ſont gras, & les ſeconds pour les perſonnes maigres : quelques-uns ont double écuſſon K, pour les malades affligez d'une deſcente de chaque côté. Enfin il y a de ces bandages qui ſont briſez par le moyen de deux ou trois petites charnieres qui leur permettent de ſe plier, comme ces demi aulnes que les marchands portent dans leur poche.

Commodité de ces machines.

L'application de ces inſtrumens eſt aiſée à faire, ceux qui en portent les ôtent & les remettent ſans peine par l'habitude qu'ils en ont contractée. Mais une circonſtance eſſentielle à obſerver, c'eſt de ne point mettre le bandage que la deſcente ne ſoit entierement rentrée; car s'il reſtoit une partie de l'inteſtin ou de l'épiploon dans l'ayne, le bandage la meurtriſſant, y cauſeroit de la douleur, de l'inflamation, & peut-être la gangrene par la ſuite.

Cas extraordinaire à remarquer.

Il arrive quelquefois qu'il n'y a dés la naiſſance qu'un des teſticules dans le ſcrotum, & que l'autre n'y étant pas deſcendu eſt demeuré dans l'ayne, où il fait une petite tumeur dont les parens venant à s'appercevoir ont recours au Chirurgien, la prenant pour une deſcente. C'eſt à lui de bien examiner le fait, car s'il alloit entreprendre de faire rentrer le teſticule dans la capacité de l'abdomen, ou s'il le comprimoit par un bandage, croyant que ce fût une deſcente, il cauſeroit des douleurs horribles qui pourroient avoir des ſuites tres-fâcheuſes.

Du bandage à reſſort.

L'on a inventé de nos jours une eſpece de brayer que l'on appelle bandage à reſſort L, parce que l'on a attaché à l'écuſſon un reſſort qui pouſſe le couſſin contre la partie ſur laquelle il eſt poſé. Ceux qui ſe ſervent de ces ſortes de brayers, prétendent que quand on plie la cuiſſe, il ſe fait dans l'ayne un angle enfoncé qui empêche le bandage ordinaire d'appuyer ſur l'endroit de la deſcente, & que l'on remedie à cet inconvenient par le reſſort qui preſſe continuellement, & preſqu'également cet endroit : c'eſt auſſi la raiſon pour laquelle le Prieur de Cabrieres défendoit de s'aſſeoir, & ordonnoit, que l'on ſe tînt toûjours debout, ou couché pour éviter la chute de l'inteſtin occaſionnée par le ployement de la cuiſſe : toutefois ce nouveau bandage n'eſt plus gueres uſité. C'étoit le fameux Blo-

gny qui s'en disoit l'inventeur : ce nom seul qui n'est que trop connu, fait assez ressouvenir combien cet homme étoit remuant, & combien d'entreprises differentes il a fait pour s'établir dans le monde : comme il a joué un des principaux rôles entre ceux qui en imposent au public, je vay en peu de mots vous rapporter son histoire.

Ayant été pendant quelques années Clerc de la Compagnie de S. Cosme, où il entendoit tous les jours parler de la Chirurgie dans les actes qui s'y font, il crut en sçavoir autant ou plus que les Maîtres qui la composent : il prit un privilege, se logea au Fauxbourg S. Germain, & se maria avec une Sage-femme. Il établit chez lui des Conferences de Medecine & de Chirurgie, dans lesquelles il annonçoit chaque fois quelque secret de son invention ; les coings des ruës étoient pleins d'affiches qui informoient tout Paris des élixirs, des cassolettes, des caffetiers merveilleux avec lesquels il devoit faire des miracles, Il trouva de l'accès auprès de Monsieur Daquin premier Medecin du Roy qui se servit de lui pour faire la description du remede Anglois du Sieur Talbot, à qui le Roy avoit donné une somme considerable pour rendre ce remede public. Il obtint de Monsieur le Chancelier le privilege de faire imprimer chaque mois un Journal qui contenoit tous les faits extraordinaires qui arrivoient dans la Medecine & dans la Chirurgie tant en France, que dans les Pays étrangers. Mais ce Privilege dont un autre auroit profité, & qui avoit son utilité, lui fut ôté l'année suivante par l'abus qu'il en fit, en s'en servant pour écrire des invectives, & pour déchirer la reputation des auteurs. Il eut l'agrément d'acheter la Charge de Chirurgien ordinaire de MONSIEUR : Mais peu d'années après, son caractére étant connu, il eut ordre de s'en défaire. Enfin, connoissant que la Chirurgie ne se contente pas de paroles, qu'il faut des effets, il crut qu'il réüssiroit mieux dans la Medecine : il prit des Lettres de Docteur de la Faculté de Caën, & comme Medecin fit valoir les talens qu'il avoit de tromper tout le monde. Il entreprit de faire revivre un Ordre du St. Esprit, autrefois établi à Monpellier, il en portoit la Croix, se fit appeller le Chevalier de Blegny, & fit des procès à ceux qu'il croyoit

avoir usurpé les revenus attachez à cet Ordre. Tous ces moyens ne luy ayant pas reüssi, il loua une maison à Pincour afin d'y établir une espece d'hôpital pour les étrangers malades, où pour une certaine somme par jour ils devoient être logez, nourris, pansez & medicamentez : mais le Roy informé que ce n'étoit qu'un pretexte pour cacher les débauches qui s'y faisoient, donna une Lettre de Cachet pour l'arrêter, il fut mis au For-Levêque, & de-là quelque tems après conduit au Château d'Angers, où il a été enfermé pendant sept ou huit ans : il en est sorti depuis quatre années, & après avoir couru l'Italie, il est venu mourir à Avignon. Il étoit assez bien fait, toûjours proprement vêtu, il parloit & écrivoit tres-aisément, il étoit studieux, inventif, & laborieux, & s'il avoit fait un bon usage des avantages naturels qu'il avoit, il n'auroit pas fait une fin aussi malheureuse.

Description d'un emplâtre éprouvé pour les hernies.

Je vous ay promis la description de l'emplâtre qu'il faut appliquer aux hernies, la voicy telle qu'elle est dans la Pharmacopée de Charas ; je la rapporte ici pour épargner la peine de l'aller chercher ailleurs.

On écorchera des anguilles, & en ayant lavé les peaux avec de l'eau de chaux, on les fera cuire à petit feu, dans une lessive claire de cendres ordinaires, jusqu'à ce que ces peaux y soient tout à fait dissoutes, & reduites en une colle que l'on passera par un tamis de crin : après en avoir pesé quatre onces, on les mettra dans un pot de terre verni où l'on ajoutera trois onces & demie de gomme ammoniac dissoute dans de fort vinaigre, coulée & épaissie, avec trois dragmes de sel de saturne, autant de chaux d'étain, & pareille quantité de pierre hæmatite subtilement pulverisée, pour mettre cuire toutes ces choses à feu lent, les agitant sans cesse avec une spatule de bois jusqu'à ce qu'elles ayent acquis la consistance des emplâtres, y ajoutant sur la fin une demi-once d'huile de myrrhe distilée.

Quoyque nous ayons la composition de plusieurs emplâtres excellents pour la guerison des hernies, il est venu néanmoins à la Cour une femme nommée Mademoiselle Devaux, veufve d'un de nos maîtres Chirurgiens de Paris, qui demeuroit proche la Croix du Tiroir ; elle disoit avoir trouvé parmi les papiers de son mari la composition d'un emplâtre infaillible pour

les hernies, & s'est adressée à Messieurs Fagon, Felix & Boudin : ils en parlerent au Roy, & elle fut envoyée aux invalides pour faire des experiences de son emplâtre. Sur le rapport favorable qui en fut fait, & dans lequel on témoignoit que plusieurs en avoient été gueris, le Roy lui fit donner quatre cens pistoles, & Mr. de Barbesieux cinq cens livres de pension pour traiter les Soldats invalides qui se trouveroient attaquez de ces maux si incommodes.

Experiences faites aux Invalides de l'emplâtre de Mademoiselle Devaux.

Je ne vous donne point la composition de cet emplâtre, parce que je ne la sçai pas ; mais il ne produit point son effet non plus que tous les autres qu'on a inventés pour les hernies, qu'il ne soit soutenu du bandage.

Nos Anciens ne se sont pas contentez de trouver dans les bandages les moyens de guerir les hernies, ou du moins de les soulager, ils en ont cherché dans les operations de Chirurgie, & ils ont cru en avoir rencontré de trois ou quatre sortes qui toutes sont plus mauvaises les unes que les autres : les bons Chirurgiens les ont abandonnées, & elles ne sont pratiquées aujourd'huy que par des charlatans qui s'embarassent peu des suites de leurs operations. Je vais vous montrer la maniere qu'ils nous ont proposée pour les faire, non pas dans le dessein que vous les mettiez en pratique, car je suis sûr que vous les allez condamner ; mais parce qu'il faut qu'un Chirurgien sçache le bon & le mauvais de sa Profession, le premier pour le suivre, & le second pour l'éviter.

Diverses operations anciennes sur la hernie lesquelles sont presentement Inusitées.

Celui qui a cru avoir le mieux réüssi, dit qu'il faut faire avec ce bistoury droit M, une incision longitudinale dans l'ayne qui suive le chemin que font les vaisseaux spermatiques ; qu'ayant découvert avec cette feuille de mirthe N, (dont le bout est en déchaussoir pour s'en servir en cas de besoin,) la production du peritoine qui les enferme, il la faut coudre tout de sa longueur, y faisant la suture du pelletier avec cette éguille droite O, enfilée d'un fil ciré ; que par ce moyen on retressit cette production trop dilatée, & l'on empêche l'intestin de s'y glisser. Celuy qui a inventé cette operation l'appelle irreprochable, parce qu'elle conserve les vaisseaux & le testicule dans leur entier ; il luy a donné même le nom de Royale, par-

Premiere Operation & ses inconveniens.

ce qu'en conservant ces parties, elle laisse la liberté au testicule de faire sa fonction qui est de donner des sujets à son Roy. Je n'ay jamais vû pratiquer cette operation, & je ne la crois pas aisée à faire, car je ne puis pas m'imaginer que l'on puisse retressir la production du peritoine avec la même facilité que l'on feroit un doigt de gand qui seroit trop large. Thevenin lui-même qui nous en donne la description, avouë qu'elle est difficile & sujette à recidive.

Du point doré.

D'autres se sont persuadez qu'il seroit plus avantageux de faire une operation que l'on appelle le point doré, mais elle n'a pas moins de difficultez, que la précédente ; vous en jugerez. Ils veulent que le malade étant couché sur une table la tête plus basse que les fesses, on lui fasse une incision transversale dans l'ayne assez profonde pour découvrir les vaisseaux spermatiques contenus dans le prolongement du peritoine en évitant de les offenser, & qu'ensuite on prenne cette aiguille courbe P, emmanchée, que l'on aura enfilée d'un fil d'or Q, pour la passer par dessous les vaisseaux & la production; puis ayant defilé l'aiguille on tourne le fil d'or avec cette pince R, deux ou trois tours, prenant garde qu'il ne presse point trop les vaisseaux & qu'il permette au sang de couler dans leurs cavitez : l'on coupe les extremitez du fil avec cette tenaille incisive S, & on le reploye pour le laisser dans la playe, faisant en sorte que ce qui est reployé ne blesse point les parties ; ils veulent que l'on travaille à cicatriser la playe où ils laissent le fil d'or, & ils disent que souvent ce fil tombe de lui-même, & que la playe étant cicatrisée l'on est parfaitement gueri de la descente.

Le fil de plomb peut être substitué au fil d'or.

Ceux qui substituent un fil de plomb à la place du fil d'or pensent avoir mieux rencontré, disant que le plomb est ami de l'homme, & que n'étant pas si pointu que le fil d'or il peut rester enfermé dans la playe sans la blesser.

Et le fil de chanvre ciré au fil de plomb.

Les fils d'or & de plomb sont désaprouvez par quelques-uns qui veulent qu'on se serve d'un gros fil de chanvre ciré qu'on passe deux fois autour des vaisseaux sans les trop presser, & que l'ayant lié & coupé proche le nœud qu'on en aura fait, on le laisse dans la playe qu'on fera cicatriser au plûtôt.

Les Sectateurs de ces Operations prétendent que ces fils d'or, de plomb ou de chanvre ſerrant la production du peritoine empêchent l'inteſtin ou l'épiploon d'y tomber, & qu'ainſi elles ſe doivent pratiquer à toutes les hernies faites par dilatation. Mais puiſqu'il nous eſt permis de reflechir ſur ces operations, nous dirons qu'il en peut arriver deux inconveniens tres-fâcheux, ſoit que le fil demeure dans la playe, ſoit qu'il en ſorte.

Deux accidens à craindre de ces Operations.

Le premier, c'eſt que dans un effort l'inteſtin trouvant toûjours les anneaux des trois muſcles de l'abdomen aſſez dilatés pour le laiſſer ſortir, il peut ſe nicher entre la ligature & les anneaux, & y faire une hernie incomplete, & même un étranglement; & quoyque l'on faſſe la ligature le plus proche des anneaux qu'il eſt poſſible, comme le preſcrivent les Autheurs, des efforts violens pourront toûjours pouſſer cette ligature, & la faiſant deſcendre, laiſſer la liberté aux parties de ſe loger dans le domicile qu'elles s'étoient fait.

Le premier.

Le ſecond accident qui arrive infailliblement ſi le fil ſort de la playe, c'eſt qu'en ce cas il doit avoir coupé les vaiſſeaux, & par conſequent ôté la communication qu'ils avoient avec le teſticule qui devenant par là inutile châtre un homme & le prive de la fecondité ſans une neceſſité abſoluë; ce qui rend ces operations pernicieuſes, & qui doit empêcher un Chirurgien de les mettre en pratique.

Deuxiéme inconvenient.

L'on a encore rafiné ſur ces operations, & il y en a qui, afin d'épargner l'inciſion que l'on faiſoit pour découvrir la production du peritoine prennent une aiguille courbe T, enfilée d'un gros fil de chanvre bien ciré, & ayant paſſé l'aiguille proche des anneaux par deſſous la production du péritoine, tiennent les deux bouts du fil ſur une petite compreſſe V, & le ſerrent de tems en tems, juſqu'à ce que le fil ait coupé ce qu'il embraſſoit, & qu'il tombe de luy-même: cette operation ne doit pas être moins condamnée que les précedentes, parce qu'elle coupe & ruine les vaiſſeaux qui rendoient le teſticule propre à la generation.

Autre operation.

Raiſon qu'on a de la condamner.

Une perſonne de la premiere qualité a néanmoins produit depuis peu à la Cour un de ces Operateurs, & l'honorant de ſa protection le vante comme un hom-

me incomparable qui guérit toutes ſortes de deſcentes ; mais en bonne juſtice de tels empiriques mériteroient une punition exemplaire.

Quatriéme operation auſſi blamable que les precedentes.

Quelques autheurs nous diſent que l'on obtient la guériſon des deſcentes par la Chirurgie en deux manieres, la premiere en conſervant le téſticule, & la ſeconde en ôtant le teſticule ; pour la premiere maniere ils nous propoſent les quatre ou cinq operations que je viens de vous faire voir, mais eſt-ce conſerver le teſticule que de luy ôter ſes fonctions ?

La ſeconde eſt d'ôter le teſticule, & voicy comment ils s'y prennent. L'on fait dans l'ayne une inciſion qui découvre les vaiſſeaux, & paſſant le doigt par deſſous on fait ſortir par la playe le teſticule envelopé de ſes membranes, on lie les vaiſſeaux le plus proche des anneaux que faire ſe peut, & on les coupe enſuite un demi doigt au deſſous de la ligature ; on laiſſe le bout du fil aſſés long pour le retirer quand la nature le ſépare en traitant la playe à l'ordinaire. Cette maniere empêche certainement que la hernie ne ſe reproduiſe ; mais il eſt peu de gens qui aux depens de leurs teſticules demandent la guériſon de cette infirmité.

Adreſſe de quelques Operateurs à cacher le teſticule qu'ils ont ſeparé.

Les Operateurs ambulans ſont adroits à ſeparer ces organes ſans que les ſpectateurs s'en apperçoivent, ils font la ligature des vaiſſeaux, avant que de tirer le teſticule hors du ſcrotum, & avec leur petit doigt paſſé par deſſous ces vaiſſeaux qu'ils coupent, ils le font ſortir & le cachent dans leur main pour le mettre dans leur gibbeciere ſans être vû : on a connu un de ces operateurs qui ne nourriſſoit ſon chien que de teſticules ; le chien ſe tenoit ſous le lit ou ſous la table proche ſon maître en attendant ce morceau friand dont il le régaloit auſſi-tôt après qu'il en avoit fait l'extirpation à l'inſçu des aſſiſtans qui auroient juré que le patient avoit toutes ſes parties.

Chien nourri de teſticules.

Les teſticules ſont des parties ſi néceſſaires à l'homme que l'on ne doit les ôter que dans une néceſſité tres-preſſante : c'eſt pourquoy l'on condamne ces ſortes d'Operations, comme contraires aux Loix divines & humaines : elles ſeroient cependant plus excuſables ſur un Religieux qui préfereroit la guériſon d'une hernie à ſes teſticules qui lui doivent être peu uti-

les, & il en tireroit pour lors deux avantages ; le premier c'eſt que ces organes ne le tourmenteroient plus, & le ſecond, c'eſt qu'il ſeroit gueri d'une fâcheuſe maladie.

XXII. FIGURE. DU BUBONOCELE.



LE Bubonocele eſt une tumeur dans l'aîne qui a la figure des bubons, & qui eſt placée dans l'endroit où ils viennent. Son nom eſt derivé de *Vouvon* qui ſignifie ayne, & de *Kele* qui veut dire hergne ou deſcente, de ſorte que cette tumeur eſt un bubon par reſſemblance, & réellement une deſcente. Du Bubonocele & ſon étimologie.

Le Chirurgien ne doit pas se tromper sur le jugement qu'il doit faire de ces sortes de tumeurs, car s'il alloit prendre un bubonocele pour un bubon & que croyant y trouver de la matiere il l'ouvrît, il tueroit le malade : c'est pourquoy il faut qu'il examine ce mal en observant que le bubon vient peu à peu, & le bubonocele tout d'un coup, s'informant si le malade avoit une hernie, & s'il n'a point fait quelque effort.

Differences du Bubon d'avec le Bubonocele

S'il fait attention sur les accidens qui accompagnent ces maladies, il verra qu'au bubonocele il y a des douleurs violentes, que le vomissement ne cesse presque point tant que la tumeur subsiste, & que même ce que l'on vomit a l'odeur des matieres fécales, ce qui n'arrive point au bubon.

De quelle maniere on travaille à soulager un homme affligé du miserere.

On a donné le nom de miserere à ces maladies lorsqu'elles sont dans leur paroxysme, parce qu'alors les malades sont dignes de pitié, & font compassion : ils demandent un tres-prompt secours qu'on se mettra en devoir de leur procurer en tâchant de faire rentrer dans le ventre ce qui en est sorti, & qui fait cette tumeur. Pour y parvenir, il faut essayer la reduction comme aux hernies ; si l'on ne peut pas la faire, on mettra le malade la tête en enbas, & repoussant la tumeur avec plus d'adresse que de violence, on s'efforcera de la faire rentrer ; quelquefois en versant de l'eau froide sur la tumeur, elle a été reduite. C'est au Chirurgien à mettre toutes sortes de moyens en usage pour en venir à bout : que si toutes ses peines deviennent inutiles, il faudra qu'il se serve du cataplasme suivant.

Préparation d'un Cataplasme propre à ce mal, Comment on use de ce remede.

Ayant pris des mauves & des guimauves avec leurs racines, du mélilot, & de la camomille, de chacun deux poignées, & un demi litron de graines de lin concassées, on les fera bouillir dans six pintes d'eau à gros bouillons, & à grand feu, jusqu'à ce que les plantes soient pourries de cuire, & l'eau toute consumée, pour passer ensuite la décoction par un tamis de crin ; & quand on en aura une quantité suffisante, l'on y ajoutera un morceau de beurre frais, ou d'axonge de porc, des huiles de lis & de camomilles, & de la racine de fenouil grec, pour faire cuire le tout en consistance de cataplasme.

Ce cataplasme fait d'herbes émolientes doit être tres-gras pour mieux amolir, & relâcher ; il le faut met-

mettre fort epais, & le laiſſer douze heures ſur la partie, en le levant pour en ſubſtituer un nouveau : on tentera encore la réduction qu'on obtient ſouvent après l'uſage de ces cataplaſmes ſans être obligé d'en venir à l'operation.

Si deux ou trois jours ſe paſſent ſans que l'on aït pû faire rentrer cette hernie, ſi la douleur & les vomiſſemens augmentent au lieu de diminuer, le Chirurgien doit avertir le malade du péril qui le menace, & lui propoſer l'operation comme le ſeul moyen de lui ſauver la vie : il faut auſſi que tirant à part les parens, il leur faſſe voir le danger où le patient ſe trouve, afin qu'ils lui conſeillent de regler les affaires de ſa conſcience & de ſa famille, leur propoſant l'operation ſeulement comme l'unique moyen de pouvoir guerir ſi la maladie n'eſt pas incurable. Danger du malade quand ces moyens ne réüſſiſſent pas.

Quand un Chirurgien a parlé avec fermeté au malade, & qu'il l'a reſolu de prendre un des deux partis, qui ſont ou de ſe reſoudre à mourir, ou de ſouffrir l'operation, il n'y en a point qui ne choiſiſſe celui de l'operation, on ne veut point mourir, & quoique l'on ſoit aſſuré de ſouffrir de grandes douleurs, on les préfere toûjours à la mort ; j'en ay vû même qui preſſoient tellement, qu'ils ne vouloient pas donner le tems de préparer l'appareil, & j'en ay trouvé d'autres qui la ſouffroient avec une patience angelique, ce qui fait voir qu'il n'y a rien que l'on n'endure pour éloigner cette derniére heure. De l'operation qui lui eſt alors néceſſaire.

Ayant fixé le tems & preparé l'appareil, tel que vous le voyez gravé ſur la planche XXII. l'on approche le malade ſur le bord du lit du côté où eſt la tumeur, & l'on lui met un carreau ſous les feſſes ; le Chirurgien étant agenouillé auprès du lit, & ayant placé un ſerviteur à ſa droite, & un autre à ſa gauche pour le ſervir, il commence à operer en prenant la peau de deſſus la tumeur qu'il pince, & qu'il fait tenir par un ſerviteur pour la couper avec le biſtouri droit A, il fait une inciſion de deux pouces de long, puis écartant les lévres de la playe il déchire avec un déchauſſoir B, les membranes qui enveloppent la tumeur ; il eſt aidé par deux garçons, qui au moyen de ces deux érignes mouſſes CC, éloignent encore les lévres de la playe : il évite ici de ſe ſervir d'inſtrumens tranchans, Diſpoſition du malade & de l'Operateur. Conduite de l'operation.

de crainte d'offenſer l'inteſtin, qui eſt toûjours tres-proche de ces membranes : elles ſont neanmoins quelquefois ſi dures, que l'on eſt obligé de les couper avec ce ſcapel E. C'eſt pour lors que la patience eſt requiſe, & qu'on doit aller doucement dans l'apprehenſion de tout gâter, ſi l'on ſe preſſoit d'expedier ; car il n'y va pas moins que de la vie pour le malade ſi l'on perce le boyau, & de la reputation du Chirurgien qui auroit fait cette faute.

Sortie de la ſeroſité.

Apres avoir dechiré ou diſſequé ces membranes, l'on découvre la poche qui renferme l'inteſtin ; on l'ouvre doucement & avec grande circonſpection en ſe ſervant du déchauſſoir ou du ſcapel : il ne faudra point s'étonner ſi après l'avoir un peu ouverte, on en voit ſortir de la ſeroſité, cette poche en contient preſque toûjours ; j'y en ay remarqué une ſi grande quantité, que cette eau quelquefois rejailliſſoit juſqu'au ciel du lit. Quand la liqueur eſt ſortie, l'on introduit une ſonde creuſe F, dans l'ouverture qui lui a donné paſſage, & avec des ciſeaux D, dont une branche eſt dirigée par la canelure de la ſonde, l'on ouvre la poche ſelon toute ſa longueur, & on voit pour lors l'inteſtin à découvert : on tire au dehors une fois plus de l'inteſtin qu'il n'en eſt entré dans la poche, afin que les matiéres dont il eſt plein, étant contenuës dans un plus grand eſpace facilitent la reduction de ce viſcere. L'on prend enſuite la même ſonde creuſe F, que l'on introduit dans les anneaux des muſcles par où le boyau eſt ſorti, & la levant en en-haut, de ſorte que le boyau n'y ſoit point embaraſſé, l'on coule la pointe du biſtouri courbe G, dans la Canelure de cette ſonde, & levant ce couteau en même tems qu'on le retire, on coupe les bords du dernier anneau qui eſt celui qui fait l'étranglement : en l'inciſant l'on entend un bruit comme ſi l'on coupoit du parchemin. La playe étant débarraſſée de la ſonde & du biſtouri, l'on y porte le doigt pour ſentir ſi le paſſage eſt libre, & s'il eſt bien debridé ; alors faiſant rentrer l'inteſtin peu à peu, l'on continuë juſques à ce qu'il ſoit tout remis dans la capacité du ventre, ayant obſervé de repouſſer le premier ce qui en étoit ſorti le dernier ; puis l'on dit au malade de ſe remuër un peu à droite & à gauche, afin que par ce mouvement les inteſtins reprennent chacun leur place ordinaire.

Obſervation à faire en ouvrant la poche.

Fruit qu'on fait en coupant le dernier anneau.

S'il n'y avoit que l'inteſtin dans la tumeur, l'operation eſt finie quand il eſt rentré ; mais ſi l'épiploon étoit ſorti avec lui, il ne pourroit pas l'accompagner dans ſon retour, car peu de tems après que l'épiploon a été touché de l'air il s'altere, & il faut faire l'extirpation de ce qui en a été corrompu : c'eſt pourquoy on prendra un fil où il y ait une aiguille enfilée à l'un des bouts, & avec ce fil on liera la partie de l'épiploon qui étoit dans la tumeur, & après l'avoir liée & nouée, on paſſera l'aiguille à travers l'épiploon noüé, afin que le fil ne coule pas ; puis on coupera avec des ciſeaux l'épiploon au deſſous du nœud, & on repouſſera ce qui eſt noué, c'eſt-à-dire, la portion ſaine au dedans de l'abdomen le plus diligemment qu'il ſe pourra.

Pratique à tenir quād l'épiploon eſt ſorti accompagné de l'inteſtin.

Comment on coupe l'épiploon.

Il faut obſerver deux choſes dans la ligature de l'épiploon : la premiere, qu'en la faiſant on doit tirer aſſez de ce viſcere au dehors pour la faire ſur une partie de l'épiploon, qui n'a pas encore été alterée par l'air : & la ſeconde, c'eſt que la ligature étant faite, il faut laiſſer un bout de fil de la longueur d'un pied qui ſorte de la playe, pour pouvoir retirer le nœud fait à l'épiploon quand la nature l'aura ſeparé.

Toutes les operations du bubonocéle ne ſont pas ſi aiſées à faire que celle que je viens de vous enſeigner. Il y a ſouvent des circonſtances qui la rendent très-difficile, l'adherence eſt une des plus embarraſſantes & des plus pénibles, comme je l'ay vû quelquefois, & entr'autres à un porteur de bled à Paris, qui avoit une vieille deſcente negligée, l'inteſtin faiſant ſa reſidence dans le ſcrotum, où par un long ſéjour, & par des viſcoſitez ordinaires dans ces parties, il s'étoit attaché aux membranes voiſines, & par un nouvel effort une autre partie des boyaux s'étoit gliſſée dans les anneaux des muſcles, & il s'y étoit fait un étranglement qui obligea de faire l'operation. Ce dernier boyau reduit, je trouvay le premier très-adherent ; il fallut le diſſequer avec un ſcapel pour le dégager, ce que je fis avec beaucoup de patience dans la crainte d'ouvrir l'inteſtin, je coupois plûtôt de la membrane du ſcrotum que de celle de ce conduit, & enfin je réüſſis, le malade guérit, & il n'eut plus de deſcente le reſte de ſa vie, quoy qu'il continuât de porter du bled.

Circonſtances qui rendent ces operations difficiles.

Hiſtoires ſur ce ſujet.

Je fis cette operation à la femme d'un tailleur logée

On s'assure avec le doigt fourré dans la playe que l'intestiu est reduit.

dans la ruë du Bel-air à Versailles, en presence de M. Moreau premier Medecin de Madame la Dauphine; l'intestin étant réduit, je le priay de mettre le doigt dans la playe pour lui faire connoître que le tout étoit rentré dans sa place. Ayant pansé la malade, nous sortîmes ensemble, & nous en retournant il me dit que cette femme en mourroit. Je lui demandai sur quoy il en portoit un tel jugement? Il me dit que le boyau étoit crevé, parce que son doigt sentoit la matiere fêcale. Je l'assuray que cet intestin étoit dans son entier, & que mes doigts sentoient encore plus mauvais que le sien, parce qu'ils avoient resté davantage dans la playe; & de fait, la malade guerit, & se porte encore bien aujourd'huy, quoy qu'il y ait plus de quinze ans qu'elle a souffert l'operation. Cette mauvaise odeur provenoit de ce que le plus liquide des matieres fécales enfermées & pressées dans l'intestin avoit passé par ses porositez comme par un tamîs trés-fin, & avoit fait cette impression de puanteur, dont nous nous étions apperceus, ce qui n'a pas empêché que la malade n'en soit rechapée.

D'où vient la mauvaise odeur qu'on sent dans la plaie.

Pourquoy Il est dangereux de differer l'operation.

Il y a un malheur à craindre dans cette operation, c'est que souvent pour avoir attendu trop tard, on trouve le boyau gangrené & pourri qui se déchire comme du papier mouillé: cela arrive d'ordinaire aux gens de qualité qui different long-tems à prendre leur parti, à cause du grand nombre de personnes qui leur sont attachez, & qui leur proposent tous des remedes qu'ils veulent faire, avant que de se soûmettre à l'operation qui par ce retardement est devenuë inutile; ce que le Chirurgien doit connoître par la rougeur ou par la lividité qu'on peut remarquer à la tumeur, par la diminution des forces du malade, par l'augmentation des symptômes, & par l'ancienneté de la maladie: dans un état si déplorable le Chirurgien ne doit point entreprendre l'operation, puis qu'il n'y a plus d'esperance de guerir.

Signes ausquels on reconnoît qu'elle est inutile.

Deux circonstances à observer pour accomplir l'operation.

L'intestin & l'épiploon étant rentrez dans l'abdomen, le malade ne sent plus de douleur, la tranquillité succede aux plaintes qu'on lui entendoit faire, & il goûte dans ce moment les fruits de l'operation. Mais avant que de le panser on observera deux choses pour rendre l'operation parfaite: la premiere, c'est de couper tou-

tes les membranes qui faisoient la poche; & la seconde, c'est que si la hernie étoit tombée de l'ayne dans le scrotum, il faudroit l'ouvrir tout de son long, afin d'empêcher qu'il ne se fasse un sac dans son fonds qui recevroit les matieres au tems de la suppuration.

Pansement du malade.

Toutes ces circonstances observées, l'operation est finie, il s'agit de panser la playe au plûtôt. L'on commence par mettre la tente H, qui sera enduite pour cette premiere fois aussi bien que les plumaceaux, de jaunes d'œufs mélangez avec de l'huile : il faut que cette tente soit chaponée & attachée à un fil I, & qu'elle soit assez grosse pour occuper l'ouverture des anneaux, & même qu'elle y entre de force; on remplit de bourdonnets KK le reste de la playe, on la couvre avec des plumaceaux plats LL, on met l'emplâtre M, & par dessus, la compresse N, qui sera épaisse pour mieux contenir la partie. On fera sur le ventre & sur les bourses une embrocation d'huile rosat contenuë dans la tasse O : l'on appliquera la compresse quarrée P sur le ventre, & la longitudinale Q servira de trousse au scrotum. Ces compresses seront trempées dans du vin chaud, & la bande R les retiendra toutes. Le bandage est un inguinal qui a la forme du spica, dont les circonvolutions se feront autour du corps & de la cuisse, la bande remontant entre la cuisse & les bourses comme au bandage des hernies pour faire aussi une croix dans l'ayne, & chaque fois qu'elle y passe on y attache une épingle, afin de rendre le bandage plus ferme.

Qualité du bandage qu'il demande.

Un Moderne qui a écrit des Operations, conseille de ne point faire icy de bandage, d'approcher les cuisses l'une de l'autre, & de les attacher avec uue petite bande que l'on nomme jarretiere, pour les empêcher de s'écarter, de même qu'on en use à l'égard de ceux qu'on vient de tailler. Il en parle dans cette occasion comme beaucoup de Sçavans à qui dans le cabinet il naît des pensées que la pratique détruit, cette idée en est du nombre : s'il avoit executé plusieurs fois l'operation que nous examinons, ou qu'il eût un peu refléchi en la voyant faire, il se seroit convaincu que la principale intention qu'on y doit avoir, est de si bien fermer & bander la partie ouverte, que les intestins & l'épiploon, qui ont une disposition à sortir,

Le bandage doit être fort serré.

ne le puiſſent faire ; car pour peu qu'on leur en laiſsât la liberté , ils retomberoient encore plus aiſément qu'avant l'operation , parce que les anneaux coupez , leur en ouvrent mieux le chemin. Si à la taille l'on ne met qu'un bandage ſimplement contentif, c'eſt qu'on a intention de laiſſer ſortir les grumaux de ſang, & le gravier ; mais icy l'on en a une toute oppoſée , ſçavoir d'empêcher que ce qui eſt rentré dans le corps n'en puiſſe reſſortir , & il n'y a que le bandage qui rempliſſe ce deſſein.

Pourquoy les vomiſſemens continuent quelquefois après l'operation

Quoique l'operation ſoit bien faite , & que par conſéquent les vomiſſemens duſſent finir, ils continuent ſouvent néanmoins pendant quelques jours : mais il ne faut pas s'en étonner , cela arrive , parce que le mouvement periſtaltique des boyaux étant de pouſſer en enbas ce qu'ils contiennent , quand les choſes ſont dans leur état ordinaire , prend une direction toute contraire dans le tems de l'étranglement , lorſque le paſſage étant bouché les matieres ſont obligées de revenir en en-haut par un mouvement antiperiſtaltique qui dure quelques jours après l'operation, les boyaux n'ayant pas encore repris leur reſſort & leurs contractions naturelles : il y en a qui font avaler au malade des bales de plomb , mais cette pratique eſt dangereuſe ; il eſt plus à propos de lui donner quelques verres de ptiſanne laxative pour conduire les matieres par le chemin qu'elles doivent tenir. J'en ay donné toûjours heureuſement , & auſſi-tôt que le malade avoit fait une ſelle, le vomiſſement ceſſoit : j'ay l'obligation de cette pratique à M. Moreau premier Medecin de Madame la Dauphine , à qui je l'ay vû ordonner pluſieurs fois avec ſuccès.

Remede pour ces maux.

Hiſtoire ſur ce ſujet.

En allant au devant de Madame la Ducheſſe de Bourgogne , nous ſéjournâmes quelques jours à Lion; dans ce tems-là M. Pariſot habile Chirurgien de Lion fit l'operation du bubonocéle à une Demoiſelle dans le Couvent des nouvelles Converties. Les Medecins s'allarmerent des ce que les vomiſſemens n'étoient point ceſſez auſſi-tôt que l'operation eut été faite , & ſuivant leur coutume ils en accuſerent l'Operateur, diſant qu'il n'avoit pas aſſez débridé les anneaux comme ils lui avoient ordonné dans le tems de l'operation. L'on me pria d'y aller , je trouvay l'operation

fort bien faite, on avoit fait avaler à la malade plusieurs bales de plomb, trois ou quatre onces de vif argent par deſſus, prétendant qu'il couleroit plus vite que les balles. Il y avoit quatre Medecins dont M. Falconet étoit du nombre, je leur fis voir les ſuites fâcheuſes que pouvoit avoir cette pratique, en leur repreſentant que la portion des boyaux qui avoit été enfermée dans la tumeur ayant dû être dilatée par les matiéres qu'elle avoit contenuës, & par conſequent étant affoiblie, ces bales & ce vif argent pouvoient s'arrêter dans cet endroit comme dans une poche, & par leur peſanteur faire crever le boyau, & cauſer ainſi la mort : je leur rapportay la pratique de M. Moreau, & l'on donna ſur l'heure un verre de purgatif, & deux heures après un autre ; auſſi-tôt que le ventre ſe fut ouvert le vomiſſement ceſſa, la malade guerit, & les Medecins furent forcez de rendre juſtice à M. Pariſot.

Je fus étonné du procedé de ces Medecins à l'égard des Chirurgiens qu'ils traittent de haut en bas, & qu'ils controllent toûjours dans le tems même de l'operation ; ces Meſſieurs diſent pour leur raiſon que les Operateurs feroient inceſſamment des fautes, s'ils n'étoient aſſiſtez du conſeil des medecins. Mais ſi un Chirurgien a beſoin d'être ſecouru pendant qu'il travaille, il ne peut l'être mieux que par un autre Chirurgien expert dans les operations.

Mauvais procedé de quelques Medecins à l'égard des chirurgiens & des Apoticaires.

Les Chirurgiens ne ſont pas les ſeuls que les Medecins de Lion fatiguent, les Apoticaires en ſont encore plus perſecutez. Ces Docteurs ayant comme entrepris de ruiner ceux-cy envoyent tout le monde acheter les médicamens qu'ils ordonnent, chez les P. P. Jeſuites qui y ont une fameuſe Apoticairie, & les mêmes ont encore depuis ſept ou huit ans établi des Sœurs de la Charité à l'Hôpital qui font & débitent toutes ſortes de compoſitions ; le prétexte qu'ils ont pris pour autoriſer cette nouveauté, c'eſt que par ce moyen, diſent-ils, les pauvres profitent du gain que l'on fait de la vente de ces drogues. Mais ces Meſſieurs qui prétendent par là faire valoir leur authorité, ne font point attention qu'en perdant la Chirurgie & la Pharmacie, ils font un tort conſidérable à la Medecine qui feroit reſpectée de tout le monde, s'il y avoit de l'union entre les trois Corps qui la compoſent.

Pansement du malade le lendemain de l'operation

Le lendemain de l'operation en pansant le malade, on n'ôte point la tente, & si elle étoit sortie d'elle-même, on la remettroit : quand elle est bien placée dans les anneaux on l'y laisse deux ou trois jours, & l'on se sert d'un digestif animé, pour éviter la pourriture qui ne vient que trop facilement à ces parties; l'on y verse même quelques goutes du beaume Fioraventi pour vivifier la playe, & l'on aura soin de mettre la tente assez grosse afin qu'elle occupe tout le passage; l'on ne la diminuë qu'à mesure que les chairs revenant ne lui permettent plus d'y entrer sous un si gros volume. Enfin la playe étant guérie & cicatrisée, l'on fera porter une grosse compresse & un bandage pendant deux ou trois mois, dans la crainte que par quelque nouvel effort, le boyau ne trouve moyen de retourner dans l'endroit d'où on l'a chassé ; ce qui est survenu quelquefois faute de précaution.

Pourquoy le malade doit porter le bandage plusieurs mois ensuite.

Avantage de cette operation.

L'avantage que l'on tire de cette operation, c'est que quand elle a été bien faite, & que l'on est bien gueri d'un côté, l'on n'a plus de descente à craindre de ce côté-là, parce que la cicatrice de toutes ces parties retient les boyaux & l'épiploon dans leur place. Elle peut arriver de l'autre côté, & il y a des exemples d'operations que l'on a été obligé de faire à la même personne des deux côtez en differens tems.

De la hernie des femmes.

APrès vous avoir instruits des moyens de guerir tant par le bandage que par l'operation, les hernies qui viennent aux hommes, il est à propos de parler de celles ausquelles les femmes sont sujettes, afin de leur donner le secours dont elles n'ont pas moins besoin que les hommes dans ces cruelles maladies.

A quelles hernies les femmes sont sujettes.

Les femmes ne sont pas affligées à la vérité d'autant d'especes de hernies que les hommes, elles n'ont que celles que nous appellons proprement hernies, sçavoir celles qui sont faites de parties, comme l'enterocéle, l'épiplocéle & l'enteroépiplocéle, ne connoissant point celles qui resultent d'un dépôt d'humeurs, & qui ne sont hernies qu'en apparence, vû que les femmes n'ont point de scrotum, qui est le lieu où ces maladies s'engendrent ; & par la même raison leurs hernies sont presque toûjours incomplettes, les parties étant le plus souvent obligées de s'arrêter dans l'ayne, parce qu'elles ne trouvent point de bourse telle que

le scrotum pour s'y glisser, & former une hernie complete.

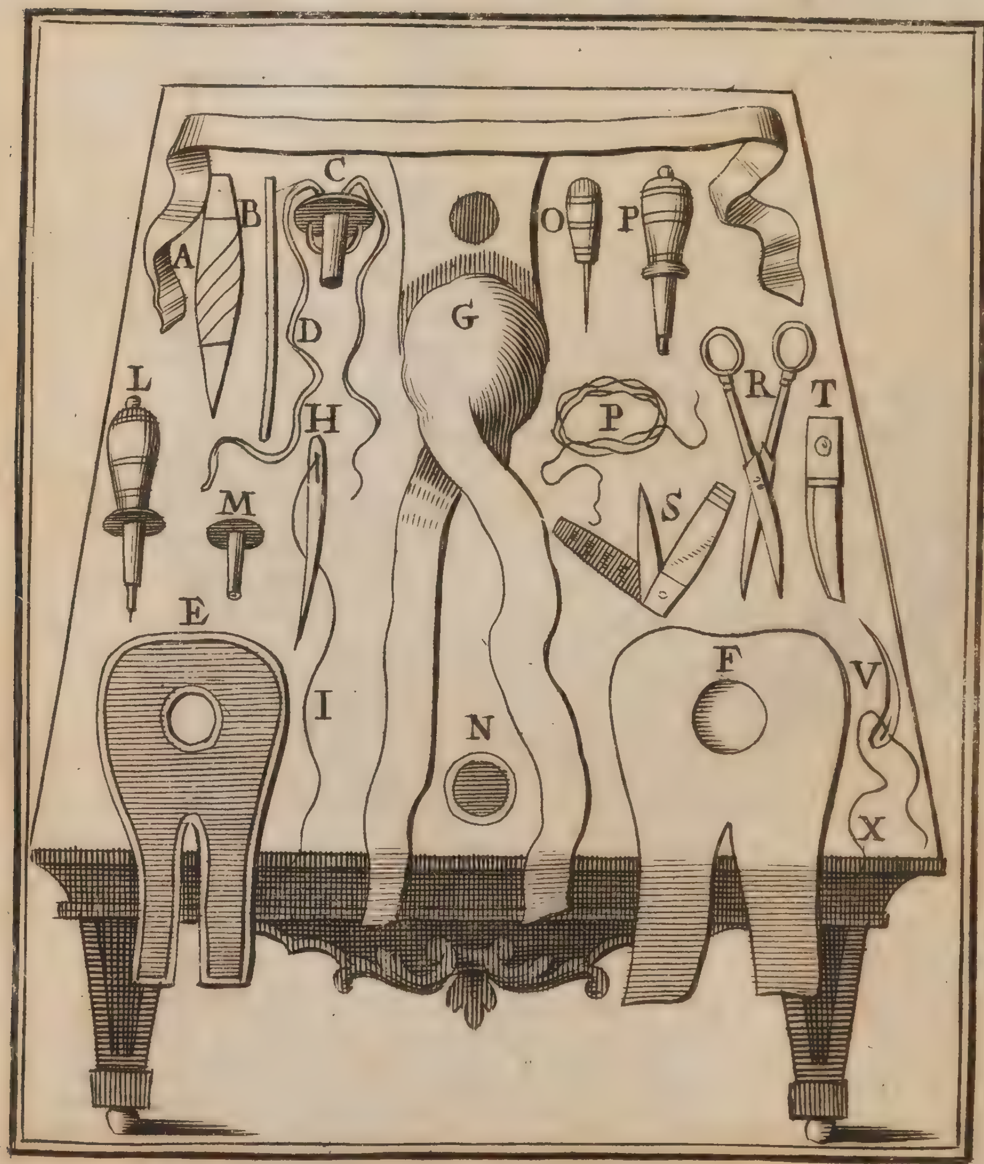
Les femmes ont à la matrice deux ligamens que l'on appelle ronds à cause de leur figure, & inferieurs à cause de leur situation ; ils naissent des parties laterales du fonds de la matrice un de chaque côté, & en descendent ils passent par les anneaux des trois muscles de l'abdomen, puis se dilatant en forme de patte d'oye ils vont s'inserer & se perdre dans les cuisses : le chemin qu'ils font est presque semblable à celui des vaisseaux spermatiques des hommes, & c'est par ce même chemin qu'à l'occasion de quelque effort les intestins & l'épiploon se glissent, & font aux femmes des hernies que l'on a autant de peine à guerir que celles des hommes. Cause des hernies des femmes.

Jusqu'à present tous les Anatomistes ont crû que l'usage de ces ligamens étoit d'empêcher le fond de la matrice de se porter trop en haut : mais le fond & le col de la matrice n'étant qu'une même continuité, & celui-cy tenant si fortement aux parties voisines, il n'est guéres possible que celui-là change de place. Je trouverois les femmes bien malheureuses, si pour une utilité aussi imaginaire que celle-là, elles étoient obligées de souffrir des incommoditez réelles, comme sont les douleurs que leur font ces ligamens dans la grossesse, & les hernies ausqu'elles elles sont sujettes, & dont elles seroient exemptes, s'il n'y avoit point de passage pour eux. J'y reconnois un autre avantage, je prétends qu'ils amenent le fonds de l'uterus vers l'orifice externe, comme je l'ay dit dans mon Anatomie ; leur structure & la nécessité qu'il y avoit que la matrice vînt au devant de la semence pour la recevoir, prouvent ce que j'avance. Usages des ligamens ronds de l'uterus.

Les hernies des femmes demeurent ordinairement dans l'ayne, quelquefois elles descendent jusques dans une des lévres de l'orifice externe, étant toûjours causées par des efforts comme celles des hommes. On les guérit aussi par les mêmes remedes, & par le bandage, excepté que celui d'acier ne leur convient pas, & que l'on se sert de l'inguinal ou du bandage à champignon. Quand il survient un étranglement, l'on a recours à l'operation du bubonocéle qui n'est pas communément accompagnée dans le sexe Moyen de remedier à ces hernies

de circonſtances auſſi facheuſes que dans les hommes; mais les femmes y ſont auſſi plus aſſujetties, parce que le chemin par où paſſent les ligamens ronds, eſt plus étroit que celui qui donne iſſuë aux vaiſſeaux ſpermatiques des hommes. J'ay fait pluſieurs fois cette operation, & j'ay obſervé que le nombre des femmes à qui je l'ay pratiquée, a été plus grand que celui des hommes.

XXIII. FIG. POUR LES OPERATIONS DU SCROTUM.



JE vous ay montré, Meſſieurs, le moyen de guerir les hernies; il faut à preſent vous faire voir les

operations que demandent celles qui ne sont que des hernies apparentes & de veritables tumeurs. Je vous ay dit qu'il y en avoit de cinq sortes, sçavoir l'hydrocéle, le pneumatocéle, le sacrocéle, le circocéle, & l'humorale.

Cinq sortes de tumeurs au scrotum

DE L'HYDROCELE.

Le mot d'hydrocéle vient d'*hydros* qui veut dire eau, & de *kele* qui signifie déscente, de sorte que cette maladie est un amas d'eau dans les bourses, ce qui l'a fait appeller hydropisie du scrotum. Elle a des signes qui la distinguent de la descente qui se fait tout d'un coup, les parties tombant avec précipitation dans le scrotum ; au lieu que l'hydrocéle se forme peu à peu par la distilation de quelque serosité qui tombe goute à goute des parties superieures, & qui enfin remplit cette partie, où l'eau distilée est pour l'ordinaire contenuë dans les membranes communes, & quelquefois dans les propres du testicule ; & dans ce dernier cas la tumeur est plus difficile à guerir, tant parce que la resolution ne s'en fait pas si aisément, quand on la traite par medicamens, que parce qu'il faut percer plus de membranes, si l'on est obligé d'en venir à l'operation.

Etimologie d'hydrocéle.

Durant la jeunesse on est plus sujet à cette maladie que dans un âge avancé : j'ay vû des enfans venir au monde avec de l'eau dans le scrotum, & l'on reconnoit cette lymphe par la transparence des bourses tumefiées : car en mettant une lumiére derniére le scrotum on le voit clair comme une vessie pleine d'eau.

Les jeunes y sont plus sujets.

Quand l'hydrocéle succede à l'hydropisie, & que c'est de l'eau dont le bas ventre se décharge dans le scrotum, & même dans la substance spongieuse de la verge qui en paroit abreuvée & toute boursouflée, il faut aller à la cause du mal, si l'on veut guerir, puisqu'à mesure que l'on vuideroit ces parties, l'abdomen fourniroit de nouvelle eau qui les tiendroit toûjours pleines ; mais quand il n'y a que de l'eau dans les bourses, on entreprend la cure en deux maniéres, ou par medicamens, ou par Chirurgie.

Une des causes de l'hydrocéle

Les medicamens reüssissent, lorsque l'habitude du corps est bonne d'ailleurs, & qu'il n'y a de l'eau qu'en petite quantité dans la partie. L'on se sert pour cela de remedes dessicatifs tant généraux que particuliers. Je laisse à Messieurs les Medecins à ordonner les gé-

néraux , mais comme Chirurgien je vous diray que l'application des remedes astringens qui dessechent, en guerit beaucoup : ainsi faites bouillir dans du vin rouge l'absynthe , l'écorce de grenades, le cumin, la camomille, le melilot, & un peu d'alun , & de ce vin chaud bassinez le scrotum sur lequel vous laisserez toûjours une compresse trempée dans cette liqueur : ou bien l'on fera des cataplasmes avec les quatre farines resolutives & les poudres de cumin, de roses, de camomille , & de melilot, cuites dans une lessive de sarment : autrement vous appliquerez sur les bourses une éponge trempée dans l'eau de chaux. Tous ces remedes sont excellens,& j'en ay vû guerir,quoiqu'il y eût plus de demi septier d'eau dans le scrotum. Et même j'avouëray que j'ay vû de tres-gros hydrocéles négligés se guerir parfaitement sans l'application d'aucun remede , non pas même du suspensoir.

Cataplasmes, & autres remedes contre ce mal.

Je ne propose pas de pareils exemples comme une regle que l'on doive suivre : j'ay vû plusieurs hydrocéles qui ne cédoient pas à la vertu des medicamens même les plus puissans , & où il a fallu recourir à l'operation qui s'accomplit diversement selon l'intention que doit avoir le Chirurgien ; car on peut avoir deux desseins sur cette maladie , l'un d'obtenir une guerison palliative, & l'autre d'en procurer une éradicative.

Cure palliative.

On appelle palliative celle qui n'a pour but que de pallier le mal , & d'en diminuer les symptômes en vuidant simplement les eaux contenuës , sans s'embarasser du retour.

Cure éradicative.

L'éradicative est celle qui non seulement remedie au present , mais qui en ôtant les racines , & allant à la cause empêche qu'il ne revienne jamais.

Trois maniéres d'operer pour la guerison palliative.

L'operation que l'on fait pour guerir palliativement s'acheve en vuidant les eaux contenuës dans le scrotum , ce qu'on execute en trois manieres , ou par la ponction faite avec la lancette,ou par le seton, ou par le trois-carts.

Comment on fait la ponction avec la lancette.

L'on prend une lancette à saigner A , & après l'avoir ouverte on l'entortille d'une petite bande de linge , ne laissant de découvert de la pointe de cet instrument que ce que l'on croit devoir entrer pour aller jusquss à l'eau ; l'on fait tenir les bourses par un serviteur qui éleve les testicules pour les éloigner de cette pointe , & qui pousse l'eau vers le bas du scrotum,

où la ponction se doit faire. Alors le Chirurgien prend de sa main droite la lancette qu'il enfonce jusqu'à ce qu'il voye sortir la serosité, puis de la main gauche il coule sur le plat de l'instrument un stilet B dans les bourses : il retire aussi-tôt la lancette, & de la même main qn'il la tenoit, il prend une petite canule C qu'il conduit dans la playe, en passant le bout du stilet dans la cavité de la canule, & qui glissant ainsi le long du stilet éntrera très-facilement ; le stilet étant retiré, on laisse par le moyen de la canule évacuer toutes les eaux. Il y en a qui veulent qu'elle y reste quelques jours, afin de favoriser le suintement des humiditez dont la partie est pénétrée, & en ce cas l'on met à la canule un petit ruban D pour l'attacher : mais ordinairement après que les eaux sont sorties, on ôte ce tuyau, & on met sur l'ouverture un emplâtre de ceruse E, puis une compresse F trempée dans du vin astringent, & le suspensoir G, afin que les testicules n'étant plus soutenus par les eaux le soient par le bandage. Voila comment nos Anciens faisoient cette operation aux bourses.

Mais quelques-uns d'entr'eux ont soutenu que par le moyen du seton on pouvoit plus commodément tarir les eaux, particulierement quand il y avoit un hydrocéle de chaque côté : ils disent qu'il faut prendre une grosse aiguille droite H, assez longue, enfilée d'une méche I que l'on passera à travers des bourses du côté gauche au côté droit, prenant garde d'offenser les testicules ; puis on y laissera la méche, dont un bout sortira par l'entrée que l'aiguille aura faite, & l'autre par celui de sa sortie. De ces deux bouts de méche l'eau distile continuellement jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus un seule goute dans les cavitez ; quand tout est évacué on retire la méche, l'on met deux petits emplâtres sur les deux ouvertures, puis la compresse & le suspensoir comme à la précédente operation.

Operation avec le seton.

Les Modernes ont inventé un petit instrument appellé trocar ou trois-carts L, parce que sa pointe est triangulaire ; il ressemble au trocar avec lequel on fait la paracentése à l'abdomen, excepté que celui-là est un peu plus petit : cette ressemblance d'instrument est cause que quelques-uns ont nommé l'operation de l'hy-

Maniere de se servir icy du trocar.

drocéle la paracentése du scrotum. On s'en acquite ainsi : après avoir élevé le scrotum avec la main gauche, & le pressant, afin que les eaux poussent vers la partie inferieure où l'on va faire la ponction, l'on enfonce tout d'un coup cet instrument qui perce avec facilité les membranes, parce qu'elles sont tenduës, & l'ayant retirée, on laisse dans la playe la petite canule d'argent M qu'on y a insinuée pendant que l'instrument y étoit encore pour la diriger ; & par ce moyen on tire les eaux jusqu'à la derniere goute : l'on se contente pour tout appareil de mettre le petit emplâtre de ceruse N sur l'ouverture faite par le trois-quarts.

Ces trois manieres ne sont que palliatives, comme je vous ay dit, & elles n'ont pour but que de tirer l'eau contenuë dans le scrotum sans s'embarrasser des suites ; car quelques mois après l'eau commence à s'y amasser de nouveau & peu à peu : les bourses étant devenuës aussi grosses que la premiere fois, l'on fait une nouvelle ponction que l'on recommence autant de fois qu'il s'amasse de l'eau dans ces parties.

Ce qu'il faut faire pour guerir radicalement ce mal.

Quand on veut guerir radicalement un hydrocéle, il ne suffit pas d'avoir vuidé les eaux, il en faut empêcher le retour en remplissant la cavité où elles se ramassoient. Pour y parvenir, après avoir préparé le malade par les remedes généraux l'on applique une trainée de cauteres potentiels le long de la tumeur ; & quand les cauteres ont fait leur effet, il faut sur l'escarre ouvrir la tumeur toute de sa longueur, & jusques au fond du scrotum, afin qu'il ne reste point de sac : l'on emplit la playe de plumaceaux, l'on procure la supuration qui entraine avec elle la chute des escares & des membranes alterées par le séjour que les eaux y ont fait : l'on ne touche point aux tuniques ou membranes propres du testicule qu'il faut defendre & conserver le mieux qu'il est possible. Toutes ces parties ayant suffisamment supuré, & la playe étant bien mondifiée, l'on travaille à procurer une bonne cicatrice qui se fait par l'union du testicule au scrotum, & aux membranes qui se joignent tellement ensemble que ne restant plus de vuide entre ces parties, l'on n'a aucun sujet de craindre la récidive.

De toutes ces méthodes la derniere est la meilleure

& la plus ſeure, mais c'eſt auſſi la plus longue & la plus douloureuſe; ce qui fait que le Chirurgien la propoſe ſouveut inutilement, les malades ne voulant point s'y ſoumettre : ils préferent la cure palliative, & aiment mieux ſouffrir à pluſieurs fois la douleur que fait la ponction, que de s'abandonner courageuſement entre les mains de l'Operateur, qui en les delivrant d'une maladie fort incommode particulierement aux gens mariez leur procureroit une gueriſon certaine.

LE mot de Pneumatocéle, vient de *Pneuma* qui ſignifie eſprit ou air & de *Kéle* tumeur ferme, de maniere que cette maladie eſt une impulſion d'air & de vents dans le ſcrotum. Du PNEUMATOCELE. ſon étimologie.

Il y en a de deux ſortes, l'une quand les vents ſont répandus dans l'intervale des fibres des membranes communes de ces parties, qui ſont pour lors dans un bourſouflement ſemblable à celuy que l'on voit aux chairs des animaux que les bouchers ont ſoufflées immédiatement aprés les avoir tuez, & l'autre quand les vents ſont renfermez dans la cavité du dartos : ici, de même que les eaux dans l'hydrocéle, les vents n'occupent qu'un des deux côtez, ou bien ils rempliſſent les deux cavitez de cette membrane. Ce mal eſt de deux ſortes.

L'on diſtingue ces deux ſortes de pneumatocéle en les touchant : quand c'eſt un bourſouflement, l'on ſent un emphiſéme, & la tumeur obeït au doigt ; mais quand les vents ſont dans les cavitez du dartos, la tumeur reſiſte & le ſcrotum eſt tendu comme un balon. J'ay vu de petits gueux qui ſe perçoient le ſcrotum, & qui en ſouflant au dedans par le moyen d'un chalumeau de paille, l'empliſſoient tellement de vents qu'il devenoit d'une groſſeur extrordinaire : ils ſe couchoient enſuite à la porte d'une Egliſe le ſcrotum découvert, où touchant de pitié les paſſant ils en recevoient des charitez dont ils avoient l'obligation à cette maladie ſuppoſée. Sa formation.

Le pneumatocéle fait par bourſouflement ſe guerit par des remedes chauds & réſolutifs tant pris interieurement qu'appliquez ſur la partie : l'uſage du roſſolis du Roy dont je vous ay donné la deſcription en parlant de la tympanite, y eſt excellent, de même que tout ce qui fortifie & qui augmente la chaleur natu-

relle, parce que cette maladie ne vient que par un défaut de vigueur ou un relâchement de ressorts qui rend la digestion imparfaite : l'on se servira exterieurement de cataplasmes fortifians & carminatifs, & l'on fera des fomentations avec du vin dans lequel on aura mis bouillir des roses, le cumin, la camomille, le melilot & toutes les herbes aromatiques, qui en rappellant la chaleur à cette partie, en pouront dissiper les vents.

Lorsque les vents sont dans la capacité du scrotum, l'on y fait de petites ponctions avec cette aiguille emmanchée O, pour les faire sortir : s'ils ne s'évacuoient pas par ces ouvertures trop petites, l'on aura recours au trois-quars P, comme à l'hydrocéle. Les vents étant sortis par le moyen de la petite canule l'on y fait les mêmes fomentations que cy-dessus, l'on y met une compresse trempée dans le même vin le plus chaud qu'il se peut souffrir, & le suspensoir qui est d'une grande utilité dans cette occasion.

Du Sarcocele.

D'où derive ce terme

LE mot de sarcocéle est derivé de *Sarx* qui signifie chair, & de *Kele*, hergne : c'est une tumeur contre nature engendrée proche le testicule & faite d'un chair dure & squirreuse, souvent accompagnée de vaisseaux variqueux.

Causes de ce mal

Cette tumeur est quelquefois produire d'une chair fongueuse & insensible qui prend naissance & qui croît sur le testicule, comme on voit venir de gros champignons sur des arbres ; cette chair resulte d'un sang grossier & visqueux qui n'ayant pû être reporté à la masse se convertir en chair, en s'infiltrant & s'arrêtant dans des parties fibreuses en plus grande quantité qu'il n'est necessaire pour leur nourriture, & souvent c'est quelque coup, ou quelque froissure soufferte au testicule qui donne lieu à la génération de cette substance, parce qu'y ayant dilaceration aux fibres des membranes du testicule, le sang qui s'y porte fait une échymose & produit une chair fortement attachée à ces membranes. La difference qu'il y a de ces sortes de tumeurs d'avec les veritables descentes, c'est qu'elles commencent par une petite dureté qui augmentant insensiblement devient extrémement grosse : Fabricius dit en avoir vu de la grosseur de la forme

me d'un chapeau, ces fongus croiſſent de la même maniere que fait cette chair qui vient dans les narines, & que l'on appelle polipe; au contraire des deſcentes qui ſurviennent tout d'un coup, & dont la tumeur eſt plus égale & plus molle.

Thevenin propoſe d'abord l'operation qui ſelon luy eſt l'amputation tant de cette chair ſuperfluë que du teſticule; mais un prudent Chirurgien n'ira pas ſi vîte. Il ne faut pas qu'il ait recours à l'operation avant que d'avoir tenté des remedes plus doux, & il n'eſt pas impoſſible dans les commencemens de fondre cette chair; ce que j'ay vû réüſſir avec un emplâtre, porté long-tems & ſoutenu d'un ſuſpenſoir: je prenois de l'emplâtre de Diabotanum, du Divin, & du Dévigo, de chacun égales parties que je faiſois diſſoudre avec de l'huile de lis, & dont je couvrois un morceau de cuir qui envelopoit le teſticule; je renouvellois cet emplâtre tous les huit jours, & il a eu de bons effets à l'égard de ces duretez qui reſtent à ces parties après une chaudepiſſe qui a gagné les teſticules. Dans ces ſortes de fluxions les remedes qu'on a faits & les cataplaſmes dont on a coutume de ſe ſervir font reſoudre le plus ſubtil de l'humeur; mais le plus groſſier dont les membranes du teſticule ſont abreuvées s'y deſſechant, y forme une dureté que l'on fond avec les trois emplâtres que j'ay dit, mêlez enſemble.

Si la tumeur au lieu de diminuër groſſit, il faut pour lors en venir à l'operation: mais on ne doit pas d'abord ſe déterminer à emporter le teſticule. Je conſeille de ne prendre jamais ce parti que quand il eſt impoſſible de faire autrement; car les teſticules ſont des parties ſi précieuſes pour la conſervation du genre humain, que nous ſommes obligez d'en avoir un ſoin ſingulier: & pour cet effet on appliquera une trainée de cauteres au ſcrotum le long de la tumeur, on procurera la chute des eſcares, & enſuite ayant découvert la chair attachée au teſticule, on tâchera de la conſumer petit à petit par les remedes que l'art enſeigne, uſant ou de poudres ou d'onguens corroſifs, & faiſant tous les jours tomber un nouvel eſcare afin de manger la tumeur & d'en dégager le teſticule qui par ce moyen poura être conſervé. J'ay vû des perſonnes gueries par cette pratique, mais cette chair étoit preſ-

Uſage des cauteres.

que insensible & en la consumant les remedes faisoient tres-peu de douleur au malade : j'en ay rencontré aussi dont la chair étant plus solide & plus vive causoit une si grande douleur au patient, que l'on ne pouvoit employer aucun remede corrosif, & alors il en falloit venir à l'amputation. Lorsque l'on ne peut pas l'éviter & qu'il faut avoir recours à cet extrême remede, l'ouverture ayant été faite par les cauteres, l'on separe le testicule des membranes communes, & après l'avoir tiré du scrotum, l'on fait une ligature aux vaisseaux spermatiques avec un fil Q, & on les coupe avec les cizeaux R, un demi doigt au dessous de l'endroit lié. Anciennement le Chirurgien cautérisoit avec un fer chaud l'extremité de ces conduits, comme font les mareschaux aux chevaux qu'ils coupent, & cela pour éviter l'hemoragie : mais aujourd'huy l'on se contente d'une ligature qui est moins cruelle & qui suffit pour arrêter le sang. On laisse passer hors de la playe un grand bout de fil pour retirer l'escare des vaisseaux lorsqu'il viendra à tomber, & l'on emplit de plumaceaux la place du testicule retranché, l'on fait supurer les membranes, l'on mondifie la playe, & ensuite l'on en procure la cicatrice.

De l'amputation du testicule.

Je sçay que le Chirurgien a plûtôt gueri le malade quand d'abord il a emporté & la chair & le testicule : je préfere pourtant de tenter la consomption de cette chair avant que de se resoudre à son extirpation : car il faut pour l'une & pour l'autre faire exactement l'ouverture avec les cauteres ; & l'on ne retarde la seconde Operation que de quelques jours pendant lesquels les remedes pourront trouver la chair obéïssante ; ce qui donnera au Chirurgien l'avantage d'avoir gueri le malade en luy conservant le testicule, & en tout cas il aura suivi la regle qui lui est prescrite par les plus grands Maîtres, qui est d'éprouver les remedes doux avant que d'en venir aux plus rudes.

Du Varicocele et du Cirsocele.

LE Varicocéle & le Cirsocéle sont deux maladies comprises sous le Kirso-Kéle qui veut dire une dilatation des vaisseaux, tant de ceux que nous appellons spermatiques que de ceux dont le scrotum & le dartos sont parsemez. L'étimologie de ce mot se déduit de *Kirsos* qui signifie varice, & de *Kéle* hernie. Les Auteurs Latins ont donné le nom de *Ramex* à cette maladie.

D'où vient le nom de cirsocéle.

Il y a deux sortes de cirsocéle, l'un quand les veines du scrotum & du dartos sont dilatées, alors on l'appelle varicocéle ; & l'autre quand la dilatation est aux vaisseaux spermatiques, ce qu'on nomme cirsocéle.

La vuë seule fait connoître le varicocéle sans qu'il soit besoin d'y toucher, l'on apperçoit des vaisseaux gros & tortueux qui rampent sur le scrotum en forme de ceps de vignes, & qui sont pleins d'un sang épais & grossier, dont le cours ayant été rallenti dans les veines du scrotum, a causé durant le séjour qu'y a fait cette humeur incessament augmentée par de nouvelle qui l'a suivie, une dilatation considerable des tuniques de ces tuyaux, en quoy consiste ce que nous nommons varices.

C'est l'attouchement qui manifeste le circoséle, l'on sent les vaisseaux attachez à la partie superieure du testicule durs & gros comme les vers de terre dont ils ont la forme ordinaire, étant tortueux comme quand ces vers se racourcissent ; c'est la même cause qu'au varicocéle, c'est à dire un sang gluant & compacte qui a de la peine à remonter pour se remêler à la masse en passant dans les gros troncs des vaisseaux sanguins.

Causes de ces maux.

Je dis avec tous les Auteurs que ces maladies sont causées par la grossiereté du sang ; mais il y faut ajoûter deux dispositions qui dépendent de la mécanique & de la structure de ces parties. La premiere, c'est que le sang porté dans les vaisseaux du scrotum n'ayant en luy-même aucun mouvement qui le fasse avancer, il y doit séjourner jusqu'à ce qu'il en soit exprimé par l'action de quelque organe : la seconde c'est que n'y ayant ni muscles ni membranes qui puissent presser les canaux pour obliger le sang à continuer sa route, la portion de cette humeur qui n'a pû remonter & celle qui y aborde de nouveau, contraignent par leur séjour les tuniques de ces mêmes conduits de s'élargir ; car deux choses font couler le sang quand il est dans les veines, l'une est l'impulsion du sang arteriel, que la puissante contraction du cœur, & le propre ressort des arteres lancent dans les parties, & l'autre la pression des muscles & des membranes. Ce dernier secours manque ici, il n'y a donc que le premier qui puisse produire ce mouvement, & souvent il n'est pas assez

Ils n'arrivent qu'aux veines.

fort pour obliger le ſang de continuer ſa roûte, ce qui contribuë à ces maladies, principalemet quand le ſang eſt trop épais.

En vous diſant que ces maladies étoient dilatations des vaiſſeaux du teſticule & du ſcrotum, ou du dartos, j'ay entendu parler des veines ſeulement, car elles ne viennent jamais aux artéres : ſi une artére ſe dilatoit, ce ſeroit une anévriſme, & il y auroit pulſation; mais icy c'eſt toûjours l'engorgement des veines qui fait le varicocéle & le cirſocéle.

Ces maladies ne font point une extrême douleur, elles ſont ſupportables & elles ne cauſent qu'une peſanteur & une inquiétude qui chagrinent ceux qui en ſont affligez, & qui leur font avoir recours au Chirurgien. Elles ſont plus ordinaires aux gens replets & ſanguins, & le plus ſouvent à ceux qui vivent dans la continence, & rarement à ceux qui uſent des plaiſirs du mariarge.

La cure n'en eſt pas aiſée : on peut la tenter au varicocéle, mais elle n'eſt pas heureuſe dans le cirſocéle, c'eſt pourquoy le Chirurgien ne doit pas temerairement en promettre la gueriſon.

Préparatiō du malade.

Si c'eſt un varicocéle, il faut commencer par ordonner pluſieurs ſaignées pour deſemplir les vaiſſeaux, & faire obſerver un regime de vivre exact pour éviter la plenitude, puis mettre ſur la partie une groſſe compreſſe trempée dans un vin aſtringent & par deſſus un ſuſpenſoir qui ſoutienne & preſſe ces parties pour faciliter au ſang ſon cours ordinaire. Les Anciens cauteriſoient ces veines en pluſieurs endroits avec des cautéres actuels & pointus ; mais cette pratique trop cruelle n'eſt plus en uſage. C'eſt avec bien plus de raiſon qu'aujourd'huy on les ouvre avec la pointe de la lancette S, quand par les remedes generaux, comme le vin aſtringent & le ſuſpenſoir, le malade ne ſe trouve point ſoulagé : le Chirurgien ouvrira donc ces veines dans les endroits où elles ſont le plus tumefiées, il en fera dégorger tout le ſang, il ſe ſervira du même vin & du ſuſpenſoir, & par ce moyen il pourra parvenir à la gueriſon en donnant paſſage au nouveau ſang pour continuer ſa circulation.

Si c'eſt un cirſocéle, tous les Auteurs conviennent, qu'il n'y a qu'un ſeul moyen d'en guerir, qui eſt l'ain-

putation du testicule : je trouve le remede pire que le mal, c'est ce qui a fait que je ne m'en suis jamais servi. Je conseille pour lors de se faire saigner de tems en tems, de ne point trop manger, de ne pas faire d'exercice violent & de porter toûjours un suspensoir qui épargne la douleur que causeroit le testicule s'il n'étoit pas soutenu ; & à moins que l'on n'y soit obligé par une necessité indispensable, l'on ne doit point proposer la guerison de cette maladie aux dépens d'un testicule, puisque d'ailleurs on la peut rendre supportable par le moyen que je viens de dire

L'extirpation du testicule est pire que le mal.

DE LA HERNIE HUMORALE.

LA cinquiéme & derniere espece de maladies qui arrivent au scrotum, & à qui l'on a donné le nom de hernie par ressemblance, est la hernie humorale, ainsi appellée parce qu'elle est faite d'humeurs qui se jettent dans cette poche.

Definition

La hernie humorale est donc un dépôt d'humeurs qui se fait peu à peu dans le scrotum, de sorte que c'est proprement un abscés qui se produit dans cet endroit.

Causes.

Quand un corps est cacochyme, & que par la corruption du sang il y a disposition à abscés, le dépôt se peut faire au scrotum comme par tout ailleurs ; mais ordinairement cet abscés est determiné à telle ou telle partie par une cause primitive comme ici un coup ou une chute qui aura froissé ou meurtri le scrotum, ou si après la ponction faite à une hydrocéle l'on n'a pas porté un suspensoir, ou que l'on ait fait un exercice violent, il en pourra arriver une fluxion sur cette partie qui ensuite abscedera, comme je l'ay observé à un Maître d'Hôtel de la Reine, de quoy on vouloit imputer la faute au Chirurgien qui en avoit fait la ponction, quoy qu'il l'eût tres-bien faite. Une chaudepisse mal pansée & qui sera tombée sur le testicule, y fera encore un abscés ; & plusieurs autres accidens sont capables de faire naître ce mal.

Les humeurs qui se jettent dans le scrotum ne sont jamais en petite quantité, tant à cause de sa situation basse, que parce qu'il est capable de les recevoir & de les retenir.

Signes.

L'on connoit cette maladie par la tumeur & par la tension des bourses, par la douleur & par la rougeur

qui y surviennent, & par la fiévre qui l'accompagne, ce qui engage le Chirurgien à avoir promptement recours aux remedes generaux & particuliers.

Préparatiõ du malade. La saignée ne doit point être épargnée dans cette occasion, le regime de vivre doit être leger, ne prenant de bouillons que pour ne pas mourir de faim; il faut tenir le ventre libre par des clisteres doux & anodins, & sur tout être couché afin de ne pas procurer aux humeurs un moyen de tomber encore sur la partie affligée.

Le Chirurgien tentera la resolution par des remedes & des cataplasmes chauds & astringens appliquez sur la partie: on les prépare avec les quatre farines, les poudres de roses, de camomille, de melilot, d'écorces de grenades, & la terre cymolée, le tout cuit avec l'hydromel & la lexive de sarment: ils doivent être renouvellez souvent, parce que les nouveaux font plus d'effet, & parce que cette maladie est pressante. Si après l'usage de ces remedes il ne voit point de diminution, & qu'au contraire il s'apperçoive de quelque disposition à la gangrene qui attaque bien vîte cette partie, il ne faut point qu'il en differe l'ouverture.

Opération. Quand la necessité pressera, il fera l'operation sur le champ avec la lancette à abscés T; mais s'il la peut retarder de deux ou trois heures, il faudra qu'il applique une trainée de cauteres sur laquelle il fera son ouverture après qu'ils auront eu leur effet. Cette maniere est préferable à la lancetre, parce que l'escare étant tombée l'ouverture est plus grande, & l'on peut plus commodément porter les remedes convenables pour mondifier la playe, qu'il pansera ensuite avec des onguens vivifians & balsamiques pour resister à la pourriture qui n'est que trop frequente aux abscés de ces parties, parce qu'elles sont d'un tissu fort lâche, & que les filtres qu'elles renferment y attirent beaucoup d'humeurs. J'ay vû entr'autres, un malade où le scrotum & le dartos étoient si gangrenez qu'ils tomberent tous entiers, & les testicules furent tous dépouillez de leurs membranes communes: il guérit néanmoins par l'adresse & les bons soins du Chirurgien.

ON appelle cette indiſpoſition Racoſſis derivé du mot grec *Racos* qui ſignifie un morceau de linge uſé ou mouillé, parce qu'en cet état le ſcrotum eſt tellement mince, allongé & pendant, qu'il reſſemble à du linge uſé & mouillé : mais ce mot de Racoſſis eſt pris en deux manieres, ou pour la maladie ou pour l'operation qui y convient. Quand c'eſt pour la maladie, il vient de Racos, comme je vous ay dit ; quand c'eſt pour l'operation, il eſt derivé de *Roſſein* qui ſignifie couper, parce qu'elle conſiſte à couper du ſcrotum ce qui en eſt trop relâché. De la Relaxation du Scrotum.

On doit moins regarder ce relâchement comme une maladie, que comme une infirmité à laquelle l'on remedie en aſſujettiſſant la perſonne à porter un ſuſpenſoir qui ne la fatigue point & qui ne l'empêche pas de faire toutes les fonctions neceſſaires à la vie.

Cette relaxation vient d'une abondance d'humiditez qui abreuvent cette partie & qui la font étendre plus qu'elle ne doit, comme il arrive à une peau qui étant mouillée eſt plus capable d'extenſion que lors qu'elle eſt ſeche. Cauſe.

Les remedes deſſicatifs & aſtringens conviennent à ſa gueriſon ; tels ſont l'eau de chaux, le vin dans lequel on aura fait bouillir de l'abſinthe, de la noix de Galles, & du cumin. Ces remedes doivent être préferez à l'operation, que l'on ne doit faire qu'à ceux qui veulent en guerir promptement & radicalement, & qui malgré tout ce qu'on leur peut dire, ſont determinez à la ſouffrir. Medicamens qui y conviennent.

Pour ſe mettre en état de la faire, il faut, comme à toutes les autres operations, diſpoſer ſon appareil, qui conſiſte en une paire de ciſeaux, une aiguille enfilée d'un fil ciré, quelques plumaceaux plats couverts d'un aſtringent, un emplâtre de ceruſe, une compreſſe & un ſuſpenſoir.

Avant l'operation on fera relever les teſticules par un ſerviteur ; puis tirant le ſcrotum en en-bas, on coupera ce qu'on jugera de ſuperflu avec ces ciſeaux S, de la même façon que l'on coupe un morceau de drap qu'on trouve trop long ; enſuite avec l'aiguille V, enfilée d'un fil ciré X, on joindra par la ſuture du pelletier les deux bords de la peau coupée, & l'on Maniere d'operer.

mettra les plumaceaux ſur cette ſuture, que l'on couvre de l'emplâtre & de la compreſſe, & enfin du ſuſpenſoir.

Après l'operation l'on porte le malade dans le lit qu'on lui fait garder pendant quelque tems; l'on panſera ce malade comme d'une playe ſimple, & lors que l'on croira que la réünion ſera faite l'on ôtera le fil, & après la parfaite guériſon on lui fera porter encore le ſuſpenſoir pendant quelque mois.

Utilité qu'on en retire.

Quoique cette operation ſoit peu pratiquée, elle a neanmoins ſon utilité lors qu'elle eſt une fois faite; car les teſticules étant ainſi ſoutenus & ne pendant plus, ils ne tirent plus par leur propre poids les vaiſſeaux ſpermatiques, & ne cauſent plus cette inquietude chagrinante qui déſole ceux qui ont une telle incommodité.

DE LA CASTRATION.

Cette operation devroit être defenduë.

SI je vous ay parlé juſqu'à preſent de pluſieurs operations de Chirurgie, & ſi je vous les ay démontrées, ce n'a été que pour vous inſtruire des moyens de les bien faire, & par leur ſecours de guerir une infinité de maladies qui le demandent. Mais en vous entretenant aujourd'huy de la caſtration, mon intention eſt moins pour vous l'enſeigner que pour vous détourner de la pratiquer, & vous faire voir qu'une operation auſſi pernicieuſe au genre-humain & à l'Etat doit être abſolument bannie.

L'Auteur de la nature n'a pas voulu rendre les êtres particuliers immortels par eux-mêmes, mais il a permis qu'ils ſe perpetuaſſent en ſe produiſant les uns les autres chacun dans ſon eſpece. Pour entendre la maniere dont ſe fait la generation, il faut ſçavoir que de chaque animal il ſe fait un écoulement d'une certaine matiére, qui en ſe joignant dans un lieu convenable, avec ce qui ſe dégage d'un animal d'un autre ſexe, engendre un troiſiéme animal qui tient de l'eſpece des deux; & de chaque plante qui a la vertu des deux ſexes, il ſe ſépare une graine capable de produire une plante ſemblable à celle dont elle a été ſeparée. Ce qui ſe détache de la femelle eſt appellé un œuf, parce qu'il renferme en petit un animal que les corpuſcules communiquez par le mâle vivifient. C'eſt un moyen uniforme dont Dieu s'eſt ſervi pour former tout ce qu

a vie, l'homme même n'étant pas excepté de cette regle generale : il y a cette seule difference que les animaux volatiles, les poissons & les insectes couvent l'œuf hors d'eux-mêmes, mais la femme & les femelles des autres animaux le couvent au-dedans d'elles-mêmes, de sorte que l'on peut dire que tous les êtres viennent des œufs, donnant ce nom aux graines parce qu'elles y ont un grand rapport : mais tous ces œufs seroient infeconds si la semence masculine n'étoit filtrée par les testicules des mâles ; si donc on les ôte à l'homme, on rend les femmes steriles, & ainsi l'on empêche la plus belle operation de la nature, sçavoir la conservation perpetuelle du genre humain par les reproductions successives. C'est pourquoy les Royaumes & les republiques ont interest de s'opposer à la castration ; ceux à qui on la fait sont tous gens qui restent fort inutiles, étant incapables de faire fleurir les sciences, d'entretenir le commerce, & de cultiver la terre, n'ayant aucune vigueur pour soutenir les travaux, & pour resister aux ennemis.

Les animaux & les plantes se produisent par des œufs.

L'on excuse les Turcs chez qui cette amputation est en usage ; la pluralité des femmes qui leur est permise par leur loy les engage d'avoir plusieurs domestiques pour les garder, & comme par la chaleur du climat les femmes de ce païs son fort amoureuses, & qu'au defaut du mari elles satisferoient leurs passions avec les esclaves, ainsi qu'il est arrivé trés-souvent, ils font châtrer ces esclaves avant que de les mettre avec leurs femmes, & on les appelle pour lors des Eunuques, à qui l'on coupe en ce tems-cy la verge avec les testicules, de crainte qu'ils ne se servent de cette partie pour badiner avec elles.

Pourquoy la castratiõ est permise chez les Turcs.

Chez les Italiens la castration est aussi fort fréquente ; mais c'est par un autre motif. Ils sont tellement amateurs de la musique, qu'aussitôt qu'ils voyent un enfant qui a de la disposition à bien chanter, ils le font châtrer pour lui conserver la voix, faisant cette operation aux jeunes gens dans un tems où ils n'en prévoient pas les consequences. Mais par la suite ils ont tout le loisir de se repentir de l'avoir soufferte ; comme je l'ay souvent oüi dire aux Italiens de la Musique du Roy, lesquels sont au desespoir de se voir, pour le seul agrément de la voix qui leur reste, dans un état d'imper-

Est frequẽte en Italie

fection qui les ſepare de la familiarité des autres, & les expoſe au mépris du beau ſexe.

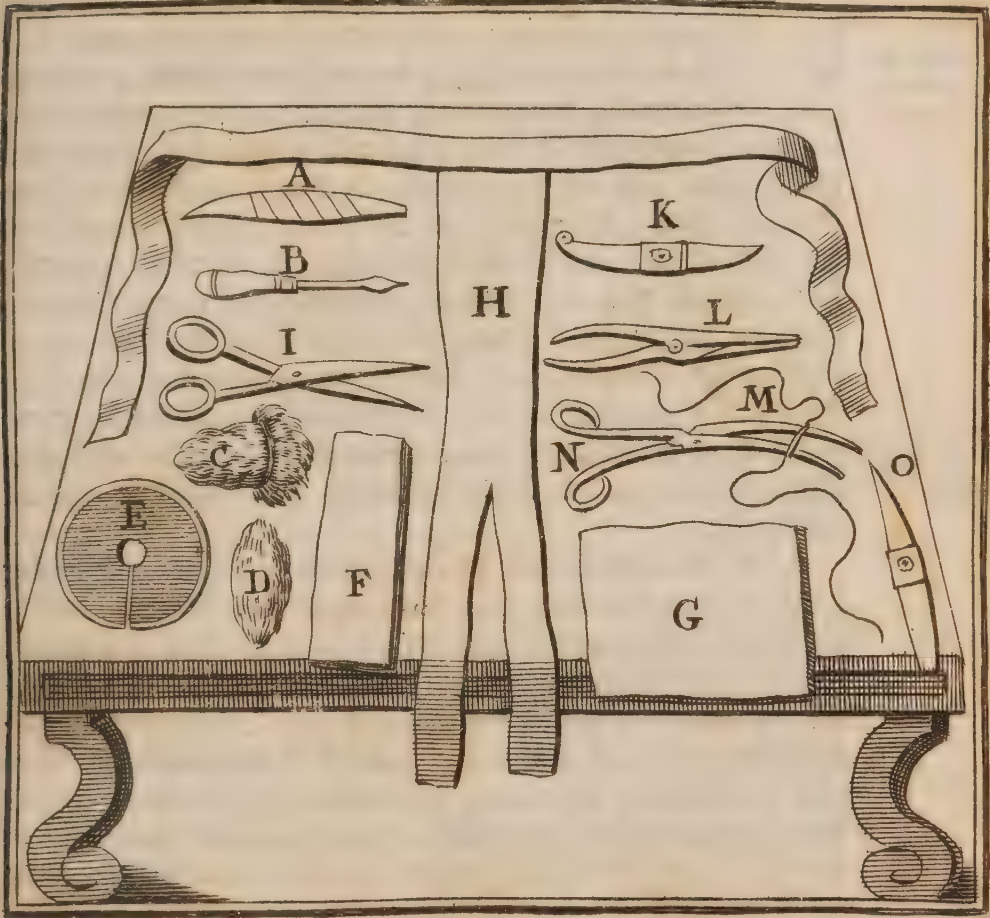
C'eſt encore une erreur de croire que les châtrez ſoient exemts de certaines maladies, comme de la goute, de la ladrerie, ou de l'élephantiaſis, & de la mort ſubite : l'experience fait voir qu'avec les maladies communes à tous les hommes les châtrez ont encore pluſieurs défauts qui leur ſont particuliers ; ils ſont puants, ils ont un teint jaune, le viſage ridé & la voix efféminée, ils ſont inſociables, diſſimulez, fourbes, & on ne leur voit pratiquer aucune vertu humaine.

Vices des châtrez.

C'eſt donc avec raiſon que je condamne la caſtration, & que je ne prétends point vous faire voir comment elle s'execute. S'il y a des Chirurgiens aſſez barbares pour vouloir l'entreprendre, je les envoye aux Maréchaux & aux Chaudronniers qui la font aux chevaux & aux chiens ; & qui les en inſtruiront mieux que moy, parce que je ne l'ay point faite, ni n'ay jamais voulu la voir faire. Je vous diray ſeulement que s'il arrivoit que ces parties fuſſent corrompuës & que la perſonne ne pût guerir autrement que par leur extirpation, il faudroit après avoir ouvert les membranes du ſcrotum, ſans offenſer les vaiſſeaux ſpermatiques ni leur guaine, lier ces vaiſſeaux environ un doigt au deſſus de ce qu'on veut retrancher, & après l'inciſion laiſſer pendre un bout de fil au dehors de la playe, afin qu'ils ne s'échapent pas dans le ventre où ils pouroient répandre du ſang, & qu'on ait la liberté de retirer la portion que la nature ſéparera : traitant au reſte cette playe avec les digeſtifs, les défenſifs, l'embrocation, & ſe ſervant des compreſſes & du ſuſpenſoir ſans oublier les remedes generaux, comme la ſaignée, les clyſteres, &c.

Maniére de faire la caſtration.

FIG. XXIV. POUR LES OPERATIONS A L'ANUS.



L'Anus a ses maladies autant & plus qu'aucune autre partie du corps, parce qu'étant l'égout des impuretez les plus grossieres, & comme un évier par où sortent toutes les immondices de la cuisine, il doit être souvent irrité & sujet à des dépôts à raison des matieres âcres qui sont déterminées vers cet endroit. De ces maladies les unes se guérissent par remedes, soit universels, soit particuliers, & les autres par l'operation de la main : c'est de ces dernieres dont je vais vous parler & en même tems vous montrer les operations qu'elles demandent, & que je reduis à cinq, sçavoir la premiere de percer l'anus quand il est clos, la seconde de remettre le boyau quand il est tombé ; la troisiéme de guerir les condilomes, crêtes, ragades, & fongus qui surviennent à cet organe, la qua-

De l'anus & ce que c'est.

Il demande cinq operations.

triéme de traiter les hemorroïdes ; & la cinquiéme d'ouvrir les fistules de l'anus.

Causes de la clôture de l'anus.

Quelques Auteurs disent que le fondement peut être clos en deux manieres, ou naturellement quand l'enfant vient au monde sans y avoir d'ouverture, ou accidentellement, quand par négligence on aura laissé les bords ulcerez de cette partie se coller & se cicatriser ensemble. J'ay vû des enfans avoir en naissant le fondement clos, mais je n'en ay point trouvé à qui il se fût fermé par accident, & même je le crois impossible, parce que les gros excremens qui sortent par là tous les jours l'obligeant de s'ouvrir pour leur livrer passage ne donneroient pas le tems aux côtez de l'ulcere qui s'y seroit formé, de se joindre ensemble : c'est pourquoy regardant cette espece de clôture comme imaginaire, je ne vous parleray que de celle qui est naturelle.

L'on ne s'apperçoit point ordinairement le premier jour de la naissance, que l'enfant ait ce défaut, mais le deuxiéme ou le troisiéme, quand il ne se fallit point, on en doit chercher la cause : il faut que le Chirurgien y remedie aussi-tôt qu'on s'en est apperçu, parce que l'enfant periroit, si l'on ne donnoit promptement issuë aux excremens retenus : les mêmes excremens facilitent quelquefois l'operation ; car poussant la membrane qui leur sert de barriére, ils découvrent l'endroit où l'on doit en faire l'ouverture. Si cette membrane est mince, on la perce aisément ; mais si elle est épaisse & forte, comme je l'ay vû dans un sujet où la marque de l'anus ne paroissoit presque point, on a plus de peine à y faire le trou nécessaire. L'on peut pour cela se servir de la lancette A, ou du bistouri B, & l'enfoncer jusqu'à ce que l'on voye sortir une matiére noire appellée mœconium que les enfans rendent immediatement après leur naissance. Cette ouverture se fera par deux incisions qui s'entrecroiseront où doit être le milieu de l'ouverture du fondement, ce qui la disposera davantage à prendre la figure ronde de l'anus, que si l'on n'avoit fait qu'une simple incision en long. Après qu'on aura donné à l'enfant le tems de se vuider, l'on mettra une tente de charpie C, enduite d'un jaune d'œuf battu avec un peu d'huile ; on doit proportionner la grosseur & la dureté de la tente,

Maniére de l'ouvrir.

Pansement

en ſorte qu'elle ne puiſſe faire que peu de douleur, & qu'elle laiſſe la liberté à de nouveaux excremens de la pouſſer dehors, en cas qu'il y en eût à ſortir : puis on appliquera le plumaceau D, & l'emplâtre E, enſuite la compreſſe F, & pardeſſus l'autre compreſſe G, le tout étant retenu par la bande figurée en T marquée H.

Il eſt inutile de ſe ſervir d'une tente canulée comme l'on feroit dans d'autres ouvertures, parce que l'on ne doit point apprehender ici que la réünion ſe faſſe. Si le premier jour l'on n'avoit pas fait l'ouverture aſſez ample, ni de la figure qu'elle doit être, il faudroit la reformer le lendemain ; & pour perfectionner cette operation, on débrideroit par le moyen de la pointe du biſtouri chaque pli de la circonference de l'anus, en découpant en forme de roſette la membrane qui en faiſoit la clôture, afin qu'il ne reſtât rien qui pût dans la ſuite l'empêcher de s'ouvrir autant que les gros excremens le demanderoient pour ſortir, & de ſe fermer exactement après leur ſortie. Comme on rectifie cette operatiō

Cette operation n'a pas beſoin que l'on en prépare l'appareil avant que de la faire, parce qu'en premier lieu l'on perdroit des momens qu'il faut employer à ſoulager l'enfant qui ſouffre, & que le tems qui ſe paſſe neceſſairement entre l'operation & le panſement pour donner moyen à l'enfant de vuider le mœconium & les excremens retenus, eſt ſuffiſant pour cette preparation. L'appareil.

CEt inteſtin tombe quelquefois, & ſe pouſſe en dehors aux enfans quand on les a laiſſé trop crier, & aux adultes qui ſe ſeront efforcez en differentes occaſions : il ſe retourne pour lors, comme l'on feroit un doigt de gand, & il ſort plus ou moins ſelon les efforts que l'on a faits : je l'ay vû ſortir de la longueur d'un demi pied, & de la groſſeur du bras. Cet accident arrive à ceux qui ont une pierre dans la veſſie, par les efforts qu'ils font pour piſſer ; & ſouvent durant l'operation de la pierre non ſeulement ce boyau pouſſe dehors avec violence les excremens qu'il contenoit, mais encore il ſort luy-même, y étant excité par les douleurs que l'on ſouffre dans cette operation, ce qui ne doit point empêcher l'Operateur de continuer ſon chemin ; car après que la pierre eſt tirée, il REDUCTION DU BOYAU RECTUM.

remet facilement l'inteſtin dans ſa place. Les eſpreintes cauſées par la diſſenterie font ſouvent ſortir ce boyau, & d'autrefois il tombe au dehors par les rudes douleurs d'un accouchement laborieux : on ajoute aux efforts extraordinaires, pour cauſe de ce mal la foibleſſe ou la paraliſie des muſcles releveurs de l'anus, ou bien l'exceſſive abondance des humiditez qui abbreuvent ces parties.

Cauſes de la ſortie du boyau.

Moyen de le reduire.

Un Chirurgien ne ſe peut pas méprendre ſur cette maladie, puis que le premier coup d'œil la fait reconnoître ; ainſi ſans perdre de tems à queſtionner le malade ou les aſſiſtans ſur ce qui peut en être la cauſe, il faut qu'il ſe mette en état de faire la reduction au plûtôt, & pour cet effet il ne s'embarraſſera point de diſpoſer l'appareil qu'il n'ait remis le boyau dans ſa place. S'il peut avoir promptement du vin chaud, il en baſſinera le boyau ſorti avec un linge ou une éponge, puis le comprimant doucement avec ſes doigts, & le repouſſant il le fera rentrer, ce qui s'accomplit quelquefois avec aſſez de facilité. Ceux qui ſont ſujets à cette chute, en pourroient faire eux-mêmes le rétabliſſement, comme ceux qui ont des deſcentes ſe les reduiſent ſouvent avec moins de peine que ne feroit un autre. Il y a des enfans qui par leurs cris continuels en rendent la reduction plus difficile, auquel cas on prendra le tems que l'inteſtin ſe retreſſit par un mouvement vermiculaire qui lui eſt propre ; car les efforts ſeroient inutiles, ſi on le repouſſoit dans le tems qu'il groſſit par ſon mouvement periſtaltique.

La plus grande difficulté de cette operation n'eſt pas de remettre le boyau, c'eſt de le retenir en ſa place quand il eſt remis ; pour y parvenir l'on met ſur l'anus auſſi-tôt que la reduction eſt achevée, une compreſſe que l'on fait tenir par quelqu'un pendant que l'on prepare l'appareil, de crainte que le boyau ne reſſorte durant ce tems-là.

De l'appareil.

L'appareil ne conſiſte qu'en deux compreſſes fort épaiſſes, dont l'une eſt longitudinale F, pour la placer entre les deux feſſes, & l'autre quarrée G, pour appuyer ſur l'anus avec un bandage en T, marqué H, dont le chef pendant eſt fendu en deux pour les paſſer à côté des bourſes, & les attacher au circulaire qui tourne autour du corps. L'on trempe les compreſſes

dans un vin astringent fait avec l'absinthe, la noix de galles, l'écorce de grenades, l'alun, & les fruits verts du bois de guaiac, le tout bouilli dans du vin rouge. Il faut avoir de ce vin tout prest, parce que si le boyau retomboit, au moment qu'on va à la selle, il faudroit avant que de le reduire, le bassiner avec ce vin, qu'on fait chauffer toutes les fois qu'on s'en veut servir. Ce remede est excellent pour guerir ces chutes du rectum, car en même tems que par son astriction il resserre les fibres du boyau, par sa chaleur il en fortifie les muscles releveurs.

Ce qu'il y a de plus embarrassant dans ces sortes de maladies, c'est que toutes les fois qu'on se présente au siege le boyau retombe, ou bien il est prest à tomber; pour l'éviter on ordonne que le malade soit assis entre deux ais fort étroits, qui serrant les fesses empêcheront le boyau de sortir, il faut qu'il ait les jambes étenduës, & qu'il s'éforce le moins qu'il est possible pour se décharger des excremens. L'on peut aussi faire à un ais un trou de la grandeur d'une piéce de trente sols, & mettre autour de ce trou un petit bourlet, qui comprenant la circonference de l'anus l'empêchera de tomber pendant que le malade va à la selle: si c'étoit un enfant, sa mere ou celle qui a soin de lui, mettant deux de ses doigts à côté de l'anus quand les excremens s'évacuent, elle préviendra la fréquente sortie de ce boyau: & enfin toutes les fois qu'il sort, il faut le bassiner avec le vin décrit cy-dessus, puis le rétablir, & maintenir toûjours dessus avec le bandage une compresse trempée dans le même vin, ce qui l'accoutumera à rester dans sa place, comme je l'ay vû arriver plusieurs fois.

Divers expediens pour empêcher la rechute.

Il y a eu des Autheurs assez cruels pour conseiller d'appliquer tout autour de l'anus plusieurs cauteres actuels à pointe d'olive & rougis au feu, pour cauteriser la circonference de cette partie; ils prétendent par ce moyen consumer l'humidité qui en relâche les muscles releveurs, & esperent que les cicatrices qui en resteront, resserrant l'anus l'empêcheront de retomber. Je n'ay jamais vû pratiquer cette operation, & je croy que si un Chirurgien la vouloit mettre en usage, il ne trouveroit personne qui ne s'y opposât, & avec justice, puisque l'on peut guerir ces

Abus des cauteres.

maladies sans se servir du fer ardent qui fait horreur à ceux même qui en entendent parler.

Invention de Blegny.

Le Sieur Blegny qui ne manquoit pas d'inventions, vouloit qu'on retînt le boyau dans sa place avec le jabot d'un coq d'inde, lequel on soufloit pour le faire enfler après qu'on l'avoit introduit dans l'anus, ce qui empêchoit bien que le boyau ne décendît. Mais comme il faut ôter cette machine & la remettre toutes les fois que le malade veut aller à la selle, & que c'est dans de telles occasions que le boyau retombe, je la croy de peu d'utilité, & très-incommode à s'en servir, d'autant plus que les compresses & le bandage font le même effet, & ne sont pas si embarrassans.

Des condilomes, crestes, ragades, et fungus.

CE mot de condilome est derivé de *Kondylos*, qui signifie jointure ; il a été donné par ressemblance, à cause que les petites tumeurs qui font les condilomes, sont semblables aux tumeurs que font les jointures.

Cause du condilome.

Le condilome est un tubercule ou une éminence calleuse qui s'éleve dans les replis de l'anus, ou bien une enflure & un endurcissement des rides de cette partie ; il vient souvent de ces tumeurs aux orifices de l'uterus ; elles sont causées par fluxion d'humeurs grossiéres & terrestres sur cet endroit où l'on observe aussi quelquefois de l'inflammation & de la douleur, & toûjours de la dureté qu'il faut ramollir par médicamens doux, rafraichissans & émoliens : l'on en a vû qui cedoient à ces remedes, & que l'on a guéris sans être obligé d'en venir à l'operation. Mais quand les remedes generaux & particuliers n'ont pas réüssi, la main y doit prêter secours.

Remédes.

Maniéres d'operer.

L'on ne peut pas marquer précisément la maniére de faire l'operation, parce qu'elle dépend de la figure du condilome ; s'il a la base étroite, il le faut lier avec du fil de lin ou de la soye ; & l'ayant bien serré à diverses reprises on attendra qu'il tombe de lui-même : si la base étoit trop large pour souffrir la ligature, il la faudroit couper avec des ciseaux la tenant ferme par des pincettes, & on l'emporteroit ainsi tout d'un coup. Mais si les ciseaux n'y convenoient point, parce qu'il n'auroit pas une figure commode pour cela, ou qu'il seroit trop dur, on se serviroit du bistouri

ri K, avec lequel on le couperoit tres-proche de la racine ; & s'il en sortoit beaucoup de sang, ce qui est presque ordinaire à cause de la quantité des veines qui arrosent l'anus ; on l'arrêtera avec des poudres astringentes, & ensuite l'on pansera la playe par des remedes mondifians pour détruire & consumer les racines, & par des dessicatifs pour en obtenir la cicatrisation.

Il survient autour du fondement des excroissances que l'on appelle des crêtes, parce qu'elles ressemblent à des crêtes de coq ; il est rare qu'on n'en remarque qu'une à la fois, il y en a d'ordinaire plusieurs ensemble qui bordent l'anus. Quand ces sortes de crêtes sont petites, & qu'elles n'incommodent point, je conseillerois de les laisser, & de n'y point toucher ; mais lorsqu'elles croissent trop, & qu'elles embarrassent, il faut s'en défaire, & c'est toûjours par l'operation que l'on y parvient ; elle se fait ou par ligature, ou par cauterisation, ou par amputation. *Des crêtes qui viennent en cette partie*

De ces trois maniéres la derniere est la meilleure, parce qu'elle est la plus prompte & la plus sure : le Chirurgien prendra une paire de ciseaux I, & de l'autre il tiendra une crête qu'il coupera tout proche de l'anus, les emportant toutes de même les unes après les autres, & dés qu'il aura laissé couler une poëlette ou deux de sang pour dégorger la partie, il répandra des poudres astringentes pour arrêter cet écoulement ; dans la suite il pansera toutes ces petites playes avec des remedes qui les puissent cicatriser au plûtôt. *Utilité de l'amputation.*

Les ragades sont des scissures, gersures ou crevasses qui paroissent à l'anus. Ce mot de ragade vient du verbe grec *rizein* qui veut dire couper, parce que l'anus est tout entrecoupé de ces sortes de fentes qui sont de petits ulceres longs qui incommodent beaucoup, particuliérement quand l'anus est forcé de s'ouvrir pour la sortie des excremens : l'acreté des humeurs, & la dureté des excremens sont les causes de ces maladies, qui dans leur commencement sont guéries avec des remedes dessicatifs, comme est l'eau vulneraire ; mais en vieillissant, elles deviennent dures & calleuses, & alors il faut consumer la callosité pour en esperer la guerison. *Des ragades.*

Il y a deux moyens d'ôter la callosité, l'un est le *Deux*

moyens de les traiter.

caustique, & l'autre le fer. Il y a des praticiens qui se servent d'onguens corrosifs & mordicans, les autres préferent le bistouri K, avec lequel ils renouvellent & rafraichissent ces sortes d'ulceres. Pour moi je suis d'avis d'employer ces deux moyens, de commencer par le bistouri avec lequel l'on coupera les callositez en plusieurs endroits, & d'en venir ensuite à des onguens moins corrosifs, que si l'on s'étoit servi d'abord de ces sortes de remedes. Par là on acheve de consumer ces duretez avec moins de douleur, peu à peu on desseche la partie, & avec des drogues convenables on procure la cicatrice des playes qu'on a faites ou renouvellées.

Du fic ou mal de S. Fiacre.

Il arrive encore à l'anus une excroissance de chair, à qui l'on donne le nom de fic, de sarcome & de fungus ou de champignon; c'est ce que le vulgaire appelle mal de S. Fiacre. Cette carnosité s'engendre & croît de la même façon que ces champignons qu'on voit aux chênes, il en vient aussi au col de la matrice, & en plusieurs autres parties du corps; mais celles de l'anus sont plus difficiles à guérir; parce qu'à raison de sa situation, les humeurs s'y portent en plus grande quantité, ce qui fait qu'il en sort une sanie trespuante.

Cure.

L'operation consiste à extirper ce fungus, qui par succession de tems venant à croître incommoderoit de plus en plus le malade. On prépare le corps par des remedes generaux, comme la saignée & la purgation, puis avec le bistouri K, on coupe le fungus tout proche sa racine, ensuite de quoy on appliquera sur la playe l'huile de vitriol temperée, les poudres de sabine, & d'autres remedes pour consumer ce qui pourroit rester de ses racines. Si la base en étoit étroite, il le faudroit lier avec le fil M, que l'on conduit avec la pincette N, & que l'on serre tous les jours jusques à ce que le fungus soit tombé.

Du fungus malin cōmun à Rome.

Il y a encore une espece de fungus malin enraciné dans le Rectum : l'on entretient un hôpital à Rome pour y taitter ceux qui en sont affligez. J'ay vû panser ces malheureux à qui on n'épargne ni le fer ni le feu, & les cris qu'ils font quand on les panse, ne touchent point de pitié ni les Chirurgiens ni les assistans, parce que ce mal est une suite du commerce infame

qu'ils ont eu avec des hommes, de même que les maux veneriens en sont une des caresses qu'on a faites à des femmes débauchées, & que ces tumeurs rebelles sont regardées comme un effet de la justice Divine, qui punit ceux qui commettent de tels pechez. Mais comme heureusement ces sortes de maux ne sont point connus en France, je n'en dirai rien davantage.

SElon Fabricius l'étimologie d'Hémoroïdes vient du mot grec *hæma*, qui signifie sang, & du verbe *rheo*, qui veut dire fleur, pour marquer que c'est un flux de sang. Thévenin dit qu'elles ont pris leur nom d'un serpent appelé hemoroïs ou coule-sang, dont la morsure excite un flux de sang en plusieurs endroits du corps de celui qui en a été mordu. Elles ont donné leur nom aux veines hémoroïdales, parce que ces maux viennent d'ordinaire à l'extremité des veines du fondement. DES HEMOROÏDES.

Les hemoroïdes sont des tumeurs douloureuses en forme de varices, pleines d'un sang grossier, & faites par la dilatation des extremitez des veines qui entourent l'anus. Il y en a de quatre especes qui sont differentes entr'elles selon la matiere dont elles sont composées. On appelle uvales celles qui sont pleines d'un sang pur & naturel, qui ne péche qu'en quantité : meurales celles qui sont produites d'un sang épais, grossier & noir : verrucales celles qui sont dures & pleines d'un sang aduste & mélancolique : & vessicales celles qui sont formées d'une humeur cruë & pituiteuse. Ces noms leur sont donnez, parce qu'elles ressemblent à un grain de raisin, à une meure, à une verruë & à une vessie. Leurs diverses espéces.

Les Anciens ont établi plusieurs autres differences entre les hemoroïdes; ils en font d'internes & d'externes, disant que les unes viennent de la veine cave, les autres de la veine porte, que celles-là vuident un sang plus pur, & celles-cy un sang plus grossier ; que celles qui procedent de la veine cave déchargent les plétoriques, & que celles de la veine porte purgent la cacochimie. Mais la circulation du sang nous apprend que ces veines n'apportent rien à l'anus, & qu'elles ne font au contraire que reporter dans la veine cave le Opinion des Anciens

ſang qui a été envoyé par les arteres ; ainſi toutes ces veines ne ſont remplies que d'un même ſang, qui ayant de la peine à remonter & ſéjournant dans ces vaiſſeaux les dilate peu à peu, & forme les tumeurs que l'on appelle hemoroïdes.

De l'origine de ces maux.

L'on a aſſigné pluſieurs cauſes aux hemoroïdes, & l'on y a fait beaucoup de raiſonnemens inutiles : mais ſans nous embarraſſer de ce que les Anciens nous en ont dit, il n'y a qu'à examiner la mécanique de la partie pour s'inſtruire de la veritable maniere dont les hemoroïdes ſe produiſent.

Explicatiõ de leur formation.

Dans mon Anatomie j'ay fait voir que les arteres hemoroïdales jettoient plus de branches au rectum qu'il n'en falloit pour le nourrir, qu'un grand nombre de ces arterioles finiſſoient aux glandes dont il eſt parſemé, que ces glandes ſéparoient & filtroient une partie des impuretez du ſang, leſquelles étoient verſées par les vaiſſeaux excretoires de ces filtres dans le rectum, & que cette multitude de conduits étoit neceſſaire pour purifier le ſang. J'ay ajouté que nous payons bien cher ce ſervice par les hemoroïdes qui en proviennent ; & de fait, la lymphe la plus déliée ſe ſeparant du ſang quand il paſſe des arteres hemoroïdales dans les veines du même nom, il doit être plus épais & plus peſant lors qu'il eſt dans ces veines, & par conſéquent il ne peut remonter que difficilement, d'autant plus qu'il n'y a ni muſcles ni aucune partie qui puiſſe lui aider à s'avancer vers les gros troncs ; parce que le rectum eſt dans un baſſin oſſeux où il ne ſouffre aucune compreſſion qui favoriſe ſon cours, ainſi que font les muſcles au ſang qui eſt obligé de remonter des extremitez ; & cette humeur ne peut monter que lors que les veines hémoroïdales en étant extrémement remplies par les arteres qui leur en fourniſſent inceſſamment, ſe déchargent dans des veines ſuperieures qui ont plus de facilité de ſe vuider. Les efforts que l'on fait par quelque cauſe que ce puiſſe être, & particulierement pour pouſſer les excremens au dehors, contribuent beaucoup à la production des hemoroïdes, parce qu'au lieu d'aider le retour du ſang, ils le pouſſent vers l'anus, où étant obligé de ſéjourner dans les veines hemoroïdales comme dans un ſac, il les force de s'étendre & de cauſer cette cruelle maladie, dont preſque perſonne n'eſt exempt.

Les hemoroïdes ſont faciles à connoître, on n'a qu'à y porter les doigts, ou y jetter les yeux pour appercevoir dans la circonference de l'anus, des tumeurs de differente groſſeur. Il y en a de groſſes comme de noizettes, d'autres comme des noix, & d'autres comme de petits œufs; leurs couleurs varient ſelon la longueur du tems que le ſang y a ſéjourné. Ce ſont des externes que je parle, je n'en connois point d'autres; car pour des internes je n'en ay jamais vû, & même je ne conçois pas comment il s'y en pourroit former: je ſçay ſeulement que pluſieurs appellent hemoroïdes internes d'autres ſortes de maladies qui arrivent au rectum. Leurs differences ſenſibles.

La gueriſon des hemoroïdes eſt tres-difficile, pour ne pas dire impoſſible. Les Auteurs nous propoſent deux ſortes de gueriſon; ſçavoir la palliative & l'éradicative. Je ne conſeilleray jamais à un Chirurgien que de les traiter palliativement, n'étant gueres dans le pouvoir de la Medecine & de la Chirurgie de les guerir radicalement. De leur cure.

Avant que de rien entreprendre, il faut examiner ſi elles ſont ſourdes, ou ſi elles ſont fluantes. On appelle ſourdes celles d'où il ne coule point de ſang, & fluantes celles qui en rendent de tems en tems. Je dis de tems en tems, parce qu'elles n'en verſent en grande quantité que lors que l'on va à la ſelle, & que le reſte de la journée ce n'eſt qu'un ſuintement qui ne fait que gâter la chemiſe.

Quand les hemoroïdes ne fluent que mediocrement, il n'y faut point toucher: l'on feroit autant de tort à un homme qui a cette legere incommodité, principalement quand la nature s'y eſt habituée, de l'en vouloir guerir, qu'à une femme à qui l'on voudroit ſuprimer ſes ordinaires; c'eſt la ſanté de beaucoup d'hommes, & il y en a même qui ſont reglez comme des femmes, & qui ſe trouvent indiſpoſez quand ce flux leur a retardé de quelques mois. Mais quand il eſt exceſſif, qu'il diminuë les forces du malade qui en amaigrit & devient d'une couleur bazanée, il faut travailler à le moderer & non à le ſuprimer: & en ceci on obſervera deux regimes, l'univerſel & le particulier. Par l'univerſel l'on entend la diéte par laquelle on évite tout ce qui peut faire trop de ſang, la ſaignée qui déſem-

plit, les potions & les breuvages qui humectent & adoucissent l'acreté des humeurs, s'exemptant d'un grand travail & s'éloignant des sujets de chagrin ou de colere ; enfin l'usage des médicamens stiptiques & des choses qui épaississent le sang, comme ris, coings, gros vin, eau ferrée. Et par le regime particulier l'on entend les remedes appliquez sur la partie, qui doivent être astringens, comme de petits sachets faits de sauge & de son fricassez avec l'huile rosat, de mirthe, &c.

Applicatiõ de quelques remedes.

Aux hemoroïdes sourdes qui ne sont point coulantes & où il y a de l'inflammation & de la douleur, il faut commencer par appaiser la douleur, ce que l'on procurera au moyen des remedes doux appliquez sur la partie, comme de la casse mondée, de la pomade faite avec le populeum & le jaune d'œuf, du lait dans lequel on aura fait bouillir du cerfeuil, du plantain & du bouillon-blanc, & plusieurs autres petits remedes qui sont en un nombre infini, & dont il y a autant de sortes que pour la goutte & les maux de dents. Il faut aussi saigner pour empêcher le sang de se porter en abondance à cette partie.

De l'usage des sangsuës & de la lancette.

Lorsqu'après tous ces remedes les hemoroïdes ne diminuent point, & que la douleur & la tension subsistent, ou que même elles augmentent, il faut trouver moyen de vuider ces tumeurs ; ce qui se fait en deux manieres, ou par l'application des sangsuës, ou par la ponction avec la lancette. Les sangsuës sont préferables, tant parce que le malade les craint moins que la lancette, qu'à cause qu'elles font une ouverture plus petite & qui se guérit plus aisément : l'on applique donc une sangsuë sur chaque hemoroïde, on l'y laisse succer jusqu'à ce que l'hemoroïde soit vuide, après quoy l'on fait tomber la sangsuë ; puis l'on use d'un liniment fait d'huile d'œufs, de poudre de ceruse & de litarge brulée, mettant sur les hemoroïdes un plumaceau imbibé de ce liniment, une compresse pardessus, & un bandage qui les pressant un peu empêche qu'elles ne se remplissent si tôt.

S'il arrivoit que les sangsuës ne mordissent pas, ou que l'on crût le sang trop épais pour être tiré par leur moyen, en sorte que l'on fût contraint de se servir de la lancette O ; il en faudroit faire les ouvertures au plus bas lieu pour les vuider plus commodément,

& ne faire ces ponctions que de la grandeur qu'on jugeroit necessaire pour donner issuë à ce sang ; l'on se sert ensuite du liniment & de l'appareil cy-dessus.

Le malade se sent soulagé immediatement après que les hemoroïdes ont été desemplies, & la cessation de la douleur & de la tension luy fait gouter une tranquilité fort agréable ; mais il en reste un suintement continuel par ces ouvertures qui devient tres-incommode : il n'y a pourtant personne qui ne le doive préferer aux douleurs qui ont précedé, & aux suites fâcheuses qui en arriveroient, si l'on le suprimoit. Il se trouve néanmoins des malades qui s'impatientant dans la saleté de ce mal, oublient les raisons essentielles qu'ils ont de ne pas chercher d'être gueris radicalement ; & à quelque prix que ce soit veulent que l'on leur fasse les operations necessaires pour détruire entierement cette infirmité : c'est au Chirurgien à s'en défendre en representant au malade qu'outre les douleurs de l'Operation, il peut lui en arriver des maux plus considerables que ceux dont il veut s'exempter, en luy disant que tous nos Anciens ne prognostiquent que malheurs à ceux qui sont absolument gueris des hemoroïdes ; & lui proposant au reste l'expedient dont tous les Chirurgiens conviennent, qui est de laisser une de ces petites tumeurs pour conserver un leger suintement, & ne point s'exposer au hazard d'être attaqué de toutes les maladies dont ces fameux Praticiens nous ont menacés.

Quand le malade a pris sa résolution, on le prépare par une ou plusieurs saignées selon ses forces, & par quelques purgations. On luy donne un lavement peu d'heures avant que d'operer pour vuider le rectum, & ensuite on le fait coucher sur le bord du lit, le ventre en dessous & les pieds en bas ; & les fesses étant tournées du côté du jour, on les fait écarter par deux serviteurs ; puis l'operateur prenant de la main gauche avec des pincettes L, la poche de chaque hemoroïde, il les coupe l'une après l'autre avec des ciseaux I, qu'il tient de la main droite, observant d'en laisser une des plus petites pour le maintien de sa santé, comme nous avons dit. S'il restoit quelque portion de ces sacs que l'on n'eût pas pû couper à cause du sang qui embarrassoit dans l'operation, on

Préparatiõ du malade.

la consumeroit par la suite avec des onguens propres pour cet effet : l'appareil est semblable à ceux des precedentes operations, & celuy que je vais vous faire voir, à la fistule de l'anus.

XXV. Fig. POUR LA FISTULE A L'ANUS.



De la fistule a l'anus. Définition de ce mal.

LA fistule est appellée par les Grecs *Syrinx* flûte derivé du verbe grec *sirizein* sifler, & cela par métaphore, à cause que ce mal a une cavité longue & étroite semblable à celle des flûtes : elle est définie un

ulcere profond & caverneux dont l'entrée eſt étroite & le fond plus large, avec iſſuë d'un pus acre & virulent, & preſque toûjours accompagné de calloſité.

Il arrive des fiſtules en pluſieurs parties de notre corps enſuite des abſcés & des playes de la poitrine, du bas ventre, & des jointures ; & plus ſouvent à l'anus qu'en aucune autre partie. Ce ſera l'operation qui ſe fait à ces dernieres que je vous démontreray aujourd'huy, vous renvoyant pour la gueriſon des autres au general des fiſtules.

Il ſemble que cette maladie eſt à preſent plus fréquente qu'elle n'étoit autrefois, l'on entend parler tous les jours des Operations que l'on en fait à des perſonnes qui n'en paroiſſoient pas incommodées ; c'eſt une maladie qui eſt devenuë à la mode depuis celle du Roy à qui l'on fut obligé de faire l'Operation pour l'en guérir. Pluſieurs de ceux qui la cachoient avec ſoin avant ce tems n'ont plus eu de honte de la rendre publique, il y a eu même des Courtiſans qui ont choiſi Verſailles pour ſe ſoumettre à cette operation, parce que le Roy s'informoit de toutes les circonſtances de cette maladie. Ceux qui avoient quelque petit ſuintement ou de ſimples hemoroïdes ne differoient pas à preſenter leur derriere au Chirurgien pour faire des inciſions ; j'en ay vu plus de trente qui vouloient qu'on leur fiſt l'operation, & dont la folie étoit ſi grande qu'ils paroiſſoient fâchez lorſqu'on les aſſuroit qu'il n'y avoit point de néceſſité de la faire.

La fiſtule de l'anus eſt toûjours une ſuite d'un abſcés ſurvenu à cette partie : il commence par une petite dureté qui groſſit & ſe meurit en peu de tems ; on la prend ordinairement pour une hemoroïde, c'eſt ce qui fait que ſouvent l'on neglige de la montrer au Chirurgien. Cet abſcés venant à percer ou dans l'inteſtin ou au bord de l'anus, l'on ſe ſent ſoulagé, & pour lors l'on ſe croit gueri ſans le ſecours du Chirurgien, c'eſt en quoy l'on ſe trompe ; car la matiere ne s'étant fait qu'un petit trou par où elle s'écoule, il demeure dans l'endroit où elle étoit un vuide d'où il ſort continuellement du pus, & qui ne ſe guérit qu'en ouvrant ce ſac pour le mondifier, & y faire revenir une bonne chair qui le rempliſſe entierement. Cauſe.

Quand on implore le ſecours de la main avant que

Il n'en faut point differer l'operation.

l'abſcés ſoit percé, le Chirurgien ne doit point attendre qu'il s'ouvre de luy-même, parce que la matiere rongeroit dans toute la circonference de la partie pour ſe donner iſſuë, & comme le boyau eſt plus tendre que la peau elle aura plûtôt fait une ouverture dans l'inteſtin qu'elle n'aura percé la peau pour ſe répandre au dehors ; & d'ailleurs cette purulence ſéjournant entre l'inteſtin & les parties charnuës, elle les ſépare de maniere que le boyau en étant denué, il ne ſe peut jamais réünir avec les chairs voiſines que par l'operation. Il faut donc pour prévenir ces accidens, ouvrir ces abſcés de bonne heure, & n'attendre point une grande fluctuation comme aux autres abſcés, mais on les doit prendre ſur le verd, c'eſt à dire qu'on n'attendra pas une maturité parfaite. Il n'en faudra pas faire l'ouverture avec des cauteres, de crainte de perdre du tems, & de donner par la douleur qu'ils feroient, occaſion à un plus grand dépôt d'humeurs ſur cette partie, & à la mortification ; car la gangrene y ſurvient en tres-peu de tems. Il fera d'abord avec une lancette A, une ouverture pour évacuer la matiere, puis avec des ciſeaux B il coupera du côté qu'eſt le grand vuide, ſuffiſamment pour porter les remedes dans le fond de la cavité, afin de la mondifier & de l'incarner. Mais ſi mettant un doigt dans la playe qu'il aura faite & un autre dans l'anus, il trouve le rectum dénué, ce qu'il connoitra par le peu d'épaiſſeur qu'il ſentira entre ſes deux doigts, il faut qu'il inciſe cet inteſtin, juſqu'à l'extremité de l'abſcés, en quoy il ſe dirigera en inſinuant une des branches de ces ciſeaux dans la playe & l'autre dans l'anus pour couper tout ce qui ſera entre deux ; & même il faut qu'il coupe du boyau un peu plus avant que le fond de l'abſcés, parce qu'on doit plûtôt riſquer de faire l'inciſion plus grande qu'il n'eſt neceſſaire de l'épaiſſeur de deux écus, que moindre de l'épaiſſeur d'un écu : l'abſcés ainſi bien ouvert ſera panſé de la maniere que nous ferons voir tout à l'heure dans l'Operation de la fiſtule.

Voila ce que l'on doit pratiquer pour éviter la fiſtule : mais quand elle eſt formée, ſoit par la negligence du chirurgien qui n'aura pas aſſez ouvert, ſoit par l'opiniâtreté du malade qui n'aura pas voulu ſe reſoudre à l'ouverture, il faut examiner la nature de la fi-

ſtule avant que de prendre ſon parti pour l'Operation.

Trois ſortes de fiſtules.

L'on établit en general trois eſpeces de fiſtules : la premiere quand l'ulcere eſt ouvert en dehors & non en dedans, la ſeconde quand il perce l'inteſtin ſans avoir d'iſſuë en dehors, & la troiſiéme quand il communique au dehors & au dedans. Les premieres ſont apparentes & ſe découvrent aiſément ; la ſonde que l'on y inrroduit fait connoître ſi elles ſont ſuperficielles, ou profondes. L'on eſt certain de l'exiſtence des ſecondes, lorſque l'on voit qu'il ſort du pus avec les excremens, & particulierement quand un abſcés a precedé, & l'on ſent avec le doigt index fourré dans le fondement ſi l'ouverture eſt proche ou éloignée de l'anus. Les troiſiémes ſe manifeſtent en mettant une ſonde C dans la fiſtule, & le doigt dans l'anus ; car ſi on ſent le bout de la ſonde avec le doigt, l'on eſt aſſuré que le boyau eſt percé ; ce petit dilatatoire D, introduit dans l'anus eſt tres-commode pour en juger : l'on appelle ces dernieres fiſtules, completes ; & les premieres, borgnes, parce qu'elles n'ont qu'une ouverture.

Subdiviſio des fiſtules.

Chacune de ces eſpéces ſe ſubdiviſe encore en pluſieurs ſortes, dont les unes ſont près de l'anus, les autres en ſont éloignées d'un ou de deux doigts : quelques-unes ſont au bord du boyau ; & il y en a de plus profondes : on en trouve qui n'ont qu'une ſinuoſité, & beaucoup en ont pluſieurs en forme de pate d'oye ; l'on nomme ces differens ſinus des clapiers ; telles tendent vers le rectum, & telles vers la veſſie ou vers les os des hanches, enfin elles ſont ou nouvelles, ou vieilles & calleuſes.

Le prognoſtic.

C'eſt au Chirurgien à tirer ſon prognoſtic ſuivant la nature de la fiſtule, & ſans promettre plus qu'il ne peut tenir, il le fera toûjours douteux ; car quelque apparence qu'il y ait d'y réüſſir, il arrive néanmoins ſouvenr des accidens qui empêchant de pouvoir executer ce que l'on a promis.

Trois manieres de traiter ces maux.

On nous propoſe trois moyens pour guerir les fiſtules, ſçavoir le cauſtique, la ligature & l'inciſion ; après que nous les aurons examinez tous trois, nous deciderons lequel eſt le meilleur.

Il y a environ trente ans qu'à Paris un nommé le Moyne s'étoit acquis une groſſe réputation pour la guériſon des fiſtules ; ſa méthode conſiſtoit dans l'u-

ſage du cauſtique, c'eſt-à-dire qu'avec un onguent corroſif dont il couvroit une petite tente qu'il fouroit dans l'ouverture de l'ulcére, il en conſumoit peu à peu la circonference, ayant ſoin de groſſir tous les jours la tente, de maniere qu'à force d'agrandir la fiſtule il en découvroit le fonds : s'il y avoit de la colloſité, il la rongeoit avec ſon onguent qui lui ſervoit auſſi à ruiner les clapiers, & enfin avec de la patience il en gueriſſoit beaucoup. Cet homme eſt mort vieux & riche, parce qu'il ſe faiſoit bien payer, en quoy il avoit raiſon, car le public n'eſtime les choſes qu'autant qu'elles lui coutent : ceux à qui le ciſeau fait horreur, ſe mettoient entre ſes mains ; & comme le nombre des poltrons eſt fort grand, il ne manquoit point de pratique.

On opere par la ligature.

Thévenin préfere la ligature aux deux autres maniéres pour guerir la fiſtule à l'anus ; il aſſure qu'il n'en a vu aucune qu'elle n'ait parfaitement guerie ; voici comment il conſeille de la faire. Le malade ſitué ſur ſes pieds, ayant le corps courbé, & appuyé ſur le bord d'un lit, on lui ordonnera d'abord d'écarter les jambes & les cuiſſes qu'on fera tenir fermes, par deux ſerviteurs, de crainte qu'il ne les reſerre & qu'il ne ſe tourmente durant l'Operation : le malade ainſi diſpoſé, il faudra que le Chirurgien mette dans l'anus le doigt index de ſa main gauche après l'avoir frotté d'huile d'amande douce ou de quelque choſe de graiſſeux, afin qu'il entre plus doucement, puis de ſa main droite il prendra une ſonde E, de fil de laiton ou d'argent recuit, enfilée d'un double fil F, de lin crud ou de crain de queuë de cheval pour couper plus promptement : il introduira cette ſonde dans l'orifice de la fiſtule, & en ayant rencontré le bout avec le doigt qu'il a dans le boyau, il la recourbe & la tire au dehors par l'anus, amenant avec elle un des bouts du fil, lequel étant paſſé on en fait une ligature à nœud coulant avec l'autre bout qui ſort par la fiſtule, & de jour en jour on le reſſere juſques à ce que ce lien ait coupé ce qu'il a embraſſé. Si la fiſtule étoit borgne, l'inteſtin n'étant point percé, il ne faudroit point faire difficulté de le percer avec l'extremité de la ſonde, ce qui s'execute aiſément en l'appuyant ſur le doigt qui eſt dans l'anus ; enſuite de quoy on recourbe la ſonde, & l'on lie les deux bouts du fil de la façon que nous venons de dire.

La troisiéme maniere est l'incision : comme c'est & la plus pratiquée & la plus universellement suivie, je m'y étendray davantage que sur les autres, afin de n'oublier aucune circonstance, & d'en instruire exactement les jeunes Chirurgiens. Pour cet effet on observera que premierement avant l'Operation il faut choisir son temś ; car si l'on se trouvoit en été ou en hyver, l'excès de la chaleur ou du froid obligeroit d'attendre que l'air se fût moderé, & l'on peut differer sans danger quand la fistule n'est pas récente : il faudroit ensuite préparer le corps par saignées & par purgations convenables à la constitution du sujet, & ayant déterminé le jour & l'heure on disposeroit l'appareil tel que vous le voyez sur la planche XXV. Usage de l'incision.

L'on donnera un lavement deux heures avant l'Operation pour vuider l'intestin, de crainte que les efforts qu'elle pourroit exciter ne poussassent des excremens dans le nez du Chirurgien, comme cela est arrivé quelquefois ; c'est pourquoy il ne doit pas se placer directement derriere le malade, mais un peu à côté pour éviter cette fusée qui seroit tres-desagreable : ce malade sera situé sur le bord du lit, ayant un traversin sous le ventre pour élever les fesses qui seront tournées du côté du jour, les cuisses écartées & assujetties par deux serviteurs, de peur qu'il ne remuë dans le tems qu'on operera. Préparation du sujet.

Deuxiémement durant l'Operation le Chirurgien ainsi que dans la ligature aura de l'huile G, dont il frotera le doigt indice de sa main gauche, afin qu'il entre dans l'anus sans douleur, & il prendra de la droite un stilet H, qu'il introduira dans la fistule par son ouverture exterieure, le conduisant jusqu'à ce qu'il sorte par le trou qui sera au boyau, ce que l'on sentira avec le doigt fourré dans l'anus ; puis avec le bout de ce même doigt l'on reployera le stilet & l'on le fera sortir par le fondement, de telle façon que tout ce que l'on doit couper se trouve embrassé entre les deux ances du stilet : puis avec un bistouri I, ou des ciseaux K, l'on coupera en une ou deux fois cette chair embrassée par le stilet, s'assurant qu'on aura coupé tout ce qu'il faudra quand le stilet sera entierement débarassé : l'on met ensuite le doigt dans le fond de la fistule qui souvent se trouvera pleine de sinuositez ou de Troisiéme maniere d'operer.

clapiers qu'il faut ouvrir jusques dans leur fond autant qu'on le pourra ; & si avec le doigt l'on sent de la callosité dans la fistule, on fera avec le même bistouri plusieurs petites incisions à ces endroits endurcis, afin que les remedes puissent mordre dessus & les consumer : Il y en a qui au lieu du stilet se servent de cette sonde canelée L, qu'ils reployent comme le stilet même, & dont la canelure leur aide à conduire la pointe des ciseaux.

Perfectionnement de cette Operation,

Voila comment jusques à présent tous les bons Praticiens ont fait cette operation ; l'on a toutefois depuis quelque tems raffiné sur les moyens de la faire plus promptement, & l'on a inventé un bistouri courbe M, au bout duquel est attaché un stilet N, de sorte qu'au lieu de deux instrumens separez ce n'en est qu'un composé d'un stilet & d'un bistouri qui tiennent ensemble, & voicy comment on l'employe. Il faut d'abord par une petite incision faite avec la pointe du bistouri ordinaire élargir l'orifice externe de la fistule, afin de pouvoir passer plus aisément le bistouri qui portera un stilet long, pointu, recuit & non trempé pour pouvoir se reployer sans peine ; ce bistouri doit être courbe, mince, étroit, ayant le tranchant couvert de cette chape O de Carton ou d'argent faite exprès pour être introduite dans la fistule sans rien blesser : l'instrument ainsi disposé l'on pousse le stilet dans la fistule, & l'on le ramene par le fondement ; & le bistouri étant entré après le stilet, l'on retire doucement la chape qui envelopoit le tranchant ; puis tenant d'une main le bout du stilet & de l'autre le manche du bistouri, en tirant à soi l'on tranche tout d'un coup toute la fistule, après quoi il faudra comme à l'ancienne maniére porter le doigt dans le fonds pour en connoître les sinuositez & les callositez, ausquelles on remediera comme nous avons dit.

Voila deux manieres de faire l'operation de la fistule complette, elles sont toutes deux également bonnes, parce qu'elles ouvrent la fistule jusques dans son fonds, & elles ne different qu'à raison des instrumens avec lesquels on les pratique. Voyons maintenant ce qu'il faut faire aux fistules que l'on appelle borgnes.

Pratique pour les fistules borgnes.

Je vous ay déja enseigné en faisant l'operation avec la ligature, que quand l'intestin n'étoit pas ouvert il

le falloit percer pour embrasser toute la chair que le fil devoit couper, c'est encore une necessité absoluë de le percer ici avec le stilet, sans quoi l'operation seroit imparfaite ; mais le boyau est si tendre qu'il y resiste tres-peu : quand le stilet a fait un trou à l'intestin dans le fonds de la fistule, on le retire par l'anus, & l'on continuë l'operation de la maniere que je viens de vous montrer.

Si la fistule est seulement ouverte dans le boyau, & qu'elle ne le soit point en dehors, l'operation en est plus difficile, car pour l'accomplir il faut trouver moyen de faire une ouverture en dehors. A ce dessein on examinera s'il ne se fait point quelque petite tumeur autour de l'anus, qui indique que ce soit le fonds externe de la fistule, & si l'on n'y apperçoit point à la peau quelque alteration, ou de la rougeur qui marque l'endroit du vuide, parce que sur de telles apparences il seroit à propos d'ouvrir ces endroits pour y passer l'instrument, & continuer l'operation comme cy-dessus. Quand il n'y aura rien au dehors qui fasse connoître où il faut ouvrir, on prendra ce stilet P, qui est plié en deux & dont un des bouts est plus long que l'autre ; le tenant par le bout le plus long, on l'introduira dans l'anus, & au moment qu'on le retire en le conduisant avec le doigt engagé dans l'intestin on tâche de faire entrer le bout du stilet le plus court dans l'ouverture de la fistule, puis tirant à soi l'on sentira à l'exterieur le bout du stilet, sur lequel l'on ouvrira la partie, & avec l'instrument qu'on y glissera, comme cy-dessus, on achevera l'operation. De la fistule qui n'est pas ouverte en dehors.

Troisiémement après l'operation il faut panser la playe avec un gros tampon de charpie Q en forme de tente qu'on trempera dans un liniment composé d'huile & de jaune d'œuf, & qu'on fera entrer par force dans l'anus pour écarter les lévres de la playe, que l'on garnira ensuite de plumaceaux RR, couverts du même liniment : l'emplâtre S, la compresse longitudinale T, puis la quarrée V y doivent être appliquées par ordre & retenuës par le bandage X. L'on mettra le malade au lit, ou bien on le laissera en repos jusqu'au soir qu'on lui tirera trois poilettes de sang pour éviter qu'il ne se fasse un dépost d'humeurs sur la partie affligée. Pansement de la playe.

Ces sortes de playes sont embarrassantes à panser, à

cause que c'est le chemin par où passent les gros excremens, & que souvent il survient un dévoyement qui oblige de lever l'appareil & de panser fréquemment. On laisse pour lors un garçon Chirurgien qui couche dans la chambre du malade, & qui le repanse toutes les fois qu'il a été à la selle; mais on tâche de regler cette évacuation en sorte qu'elle ne se fasse qu'une fois le jour, & l'on envoye le garçon, qui une heure avant le pansement leve l'appareil, afin que le malade se presente à la chaise percée, où il demeure quelque tems pour faire une bonne selle: on lave la playe avec du vin tiéde avant que de la panser après que le malade s'est vuidé les intestins. L'on se sert toûjours du tampon couvert d'un digestif fort animé, pour mondifier & pour empêcher qu'il ne croisse de méchantes chairs, ce qui arrive tres-souvent dans ces parties; l'on continuë la même chose tous les jours, & l'on a soin de ne diminuer la grosseur du tampon qu'à mesure que les chairs emplissent le fonds de la fistule; l'on desseche ensuite la playe, & l'on travaille à y procurer une bonne cicatrice.

Jugement des trois maniéres d'operer cy-devant expliquées

Il n'est pas difficile de décider laquelle de ces trois manieres est préferable aux autres. Le caustique fait une douleur continuelle pendant cinq ou six semaines qu'on est obligé de s'en servir. La ligature ne coupe les chairs qu'après un long espace de tems, & il ne faut pas manquer de la serrer tous les jours, ce qui ne se fait pas sans douleur. L'incision cause à la verité une douleur plus vive, mais elle est de si peu de durée qu'elle ne doit point allarmer une personne qui veut guerir sans crainte de retour; car outre qu'elle acheve en une minute ce que les deux autres manieres n'operent qu'en un mois, c'est que par celles-cy la guerison est douteuse, & qu'elle est sûre par l'incision.

Ces raisons ont déterminé le Roy à prendre le parti de subir l'incision, après avoir examiné tous les autres moyens qu'on lui proposoit pour le guerir de la fistule, dont je vais vous faire l'histoire en peu de mots.

Histoire de la fistule à l'anus survenuë au Roy.

Dans l'année 1686. il survint au Roy une petite tumeur proche l'anus, en tirant du côté du perinée; elle n'étoit ni enflammée ni beaucoup douloureuse. Elle grossit peu à peu, & après avoir meuri elle se

perça

perça d'elle-même, parce que le Roy ne voulut pas souffrir que Mr. Felix son premier Chirurgien en fît l'ouverture, comme il le proposoit. Ce petit abscés eut la suite ordinaire de ceux où l'on ne fait pas une ouverture suffisante pour porter les remedes dans le fonds de la cavité ; il ne se fit qu'un petit trou à la peau par où la matiére s'écoula, il continua à supurer, & enfin il devint fistuleux.

Le seul moyen de guerir étoit l'operation ; mais on ne trouve pas toûjours dans les Grands cette déference necessaire pour obtenir la guerison. Mille gens proposoient des remedes qu'ils disoient infaillibles, & l'on éprouva une partie de ceux que l'on jugeoit les meilleurs, mais pas un ne réüssit.

L'on dit à sa Majesté que les eaux de Barege étoient excellentes pour ces maladies, le bruit même courut qu'Elle iroit à ces eaux ; mais avant que de faire ce voyage l'on trouva à propos de les éprouver sur divers sujets, l'on chercha quatre personnes qui avoient le même mal, & on les envoya à Barege aux dépens du Roy, sous la conduite de Mr. Gervais Chirurgien ordinaire de sa Majesté : il leur fit des injections de ces eaux dans leurs fistules pendant un tems considerable, il les y traita de la maniére qu'il crut convenable pour leur rendre la santé, & il les ramena tout aussi avancez dans leur guerison que quand ils étoient partis pour y aller. Experience

Une femme vint dire à la Cour qu'étant allée aux eaux de Bourbon pour une maladie particuliere, elle s'étoit trouvée guerie par leur usage d'une fistule qu'elle avoit avant que d'y aller. L'on envoya à Bourbon un des Chirurgiens du Roy avec quatre autres malades qui revinrent dans le même état qu'ils étoient quand ils partirent.

Un Jacobin s'addressa à Monsieur de Louvoy, & lui dit qu'il avoit une eau avec laquelle il guerissoit toutes sortes de fistules ; un autre se vantoit d'avoir un onguent qui n'en manquoit aucune ; il y en eut d'autres qui proposerent des remedes differens, & qui citoient mêmes des cures qu'ils disoient avoir faites. Ce Ministre qui ne vouloit rien negliger pour une santé aussi précieuse que celle du Roy, fit meubler plusieurs chambres à la surintendance, où l'on mit des

malades qui avoient dès fistules, & on les fit traiter en presence de Mr. Felix par ceux qui se vantoient de les pouvoir guerir. Une année s'écoula pendant toutes ces differentes épreuves sans qu'il y en eût un seul de gueri.

M. Bessiére qui avoit examiné le mal, étant interrogé par sa Majesté sur ce qu'il en pensoit, répondit librement au Roy que tous les remedes du monde ne feroient rien sans l'operation.

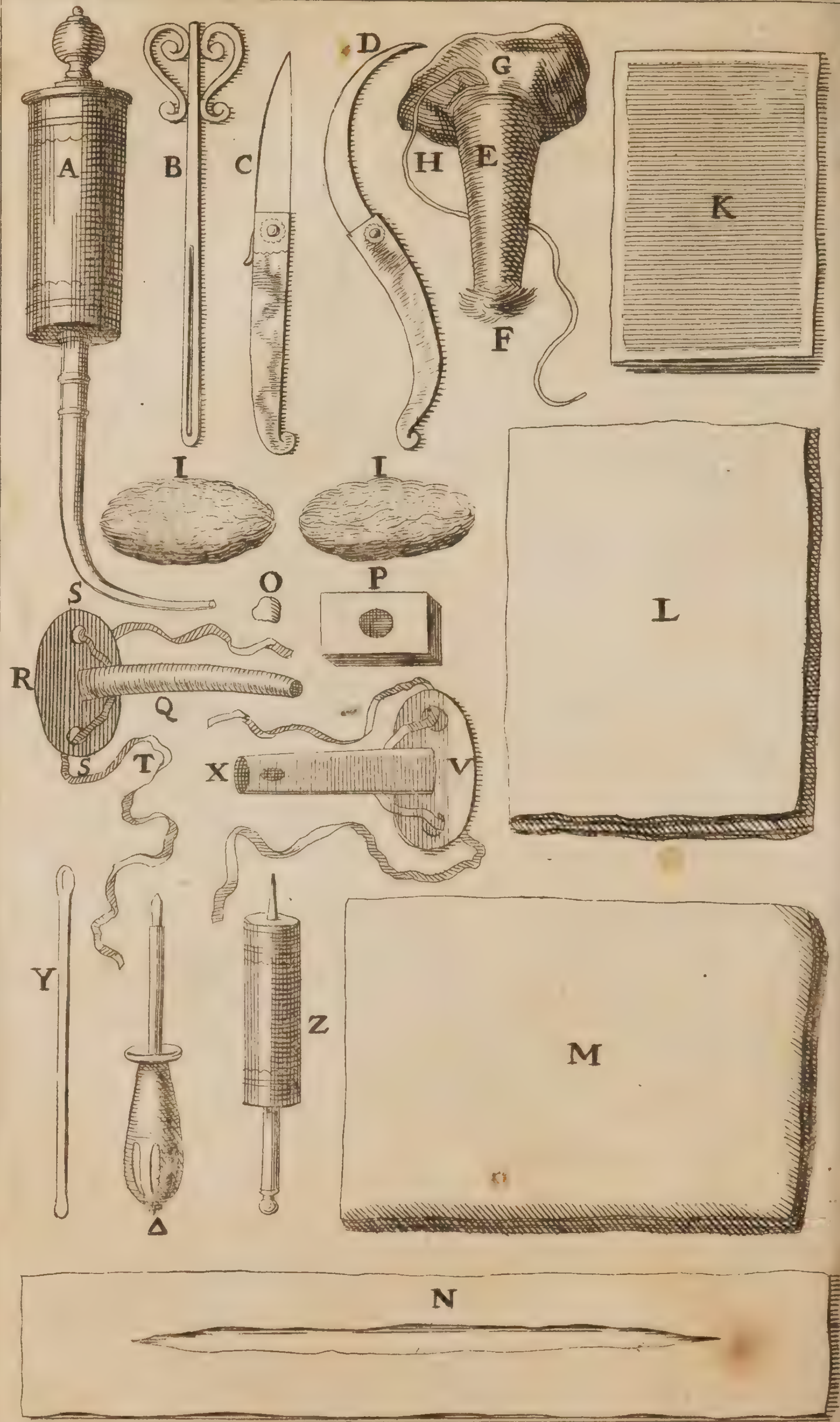
Le Roy enfin à qui Monsieur de Louvoy & Mr. Felix rendoient compte de tout ce qui se passoit, voyant qu'il n'y avoit d'esperance de guerir que par l'operation sur laquelle Mr. Felix insistoit toûjours, s'y détermina ; mais il ne voulut en informer personne, il attendit qu'il fût de retour de Fontainebleau, & un matin que l'on ne s'étoit apperçû de rien, l'on fut étonné qu'allant au lever du Roy on apprit qu'il s'étoit fait faire l'operation, & qu'il avoit constamment souffert toutes les incisions que Mr. Felix avoit jugé à propos de lui faire.

Ceux qui assisterent à cette operation.

Ce fut le 21. Novembre 1687. que cela se passa. Mr. Felix à qui le Roy avoit laissé la liberté de prendre tel Chirurgien qu'il lui plairoit pour l'aider dans cette occasion, chosit Mr. Bessieres qui fut present à cette operation, où il n'y avoit que Monsieur de Louvoy, avec Mrs. Daquin & Fagon. La Cure fut tres-bien conduite, & le Roy en a été parfaitement gueri. Il recompensa aussi en Roi tous ceux qui lui rendirent service dans cette maladie ; il donna à Mr. Felix cinquante mille écus, à Mr. Daquin cent mille livres, à Mr. Fagon quatre vingt mille livres, à Mr. Bessieres quarante mille livres, à chacun de ses Apoticaires qui sont quatre douze mille livres, & au nommé la Raye garçon de Mr. Felix, quatre cens pistoles.

Recompenses donnees par le Roy a ceux qui le traiterent.

FIG. XXVI. POUR L' EMPIÉME





OPERATIONS DE CHIRURGIE,

CINQUIE'ME DEMONSTRATION.

Des Operations qui se pratiquent à la Poitrine & au Col.

DE L'EMPYEME.



L'Ordre que nous nous sommmes prescrit, Messieurs, demande qu'après vous avoir demontré toutes les Operations qui se pratiquent sur le bas ventre, nous montions à celles qui se font à la poitrine, & de là à celles du col, pour venir à celles de la tête, & finir par celles des extremitez.

La poitrine a des maladies qui lui sont propres, & par consequent elle a aussi des operations qui lui sont particulieres, dont la principale est l'empyême. C'est par celle-cy que nous allons commencer. Operations particulieres pour la Poitrine.

La plupart des Auteurs ayant égard à l'étimologie d'empyême qui signifie changement en pus ou en sanie, nous disent que ce mot se prend pour une transmutation de matiere en pus dans quelque partie du corps qu'elle se fasse, & particulierement pour une colle- D'où vient le mot d'empyême.

ction ou un amas de pus dans la capacité de la poitrine ; mais la coutume de le prendre pour l'ouverture qu'on est obligé de faire à la poitrine afin d'en tirer du sang, du pus, ou de l'eau a prévalu : j'appelleray donc cette ouverture empyême ; aussi cette operation n'est-elle connuë que sous ce nom parmi les Praticiens. Ainsi quand je parlerai d'empyême j'entendray une playe que l'on a faite à la partie inferieure de la poitrine entre deux côtes pour donner issuë à ce qui est épanché dans sa capacité. Trois sortes de matieres obligent d'en venir à l'empyême, sçavoir, du sang qui sortant de quelques vaisseaux sanguins qui auront été coupez sera tombé sur le diaphragme, du pus qui s'y sera épanché ensuite d'une pleuresie, ou de l'eau qui s'y sera amassée peu à peu dans une hydropisie : voila trois differentes occasions où l'on fait l'empyême, & où il est absolument necessaire ; mais la plus pressante de toutes c'est quand par une playe au poumon le sang tombe dans la poitrine dont il rempliroit bien-tôt la cavité, avec danger d'étouffer dans peu de tems le malade, si l'on ne donnoit issuë à cette humeur par une ouverture que l'on ne doit pas differer, ce qui m'engage à vous en faire voir l'operation avant que de vous entretenir des autres.

Necessité de cette operation.

Diversité des playes de la poitrine.

Entre les playes de la poitrine les unes ne pénétrent point dans sa capacité, & alors elles sont regardées comme simples ; les autres sont pénétrantes, & de ces dernieres quelques-unes sont sans lésion des organes internes, & en ce cas elles ne demandent que la réünion ; & le reste est avec lésion des parties contenuës, & celles-cy encore sont ou sans épanchement de sang dans la poitrine, ou bien elles sont accompagnées de sang répandu dans cette moyenne region : ce sont de ces dernieres dont j'ay à vous parler, parce qu'elles ne se peuvent guerir que par l'empyême qui évacuë cette liqueur dont le malade seroit suffoqué, si l'on ne la faisoit sortir.

Signes d'une playe penetrante.

Les moyens pour connoître que la playe est pénétrante, sont trois ; l'attouchement, la vûë, & la sonde. Si en touchant aux environs de la playe vous sentez un emphisême, c'est-à-dire une boursouflure semblable à celle des animaux que l'on soufle aprés les avoir tuez, c'est signe qu'elle pénétre dans la capaci-

té, ce gonflement n'ayant pu venir que de ce que le vent pouſſé au dehors par les poumons s'eſt répandu dans les eſpaces des muſcles de la poitrine, & ſous les tegumens. On remarque par la vûë ſi la playe eſt grande, & ſi elle pénétre, car le ſang qui s'en échape, eſt rendu écumeux par l'air qui s'y mêle; & qui ſort de la playe avec bruit, en étant chaſſez l'un & l'autre avec viteſſe par les poumons qui s'étendent, ou par les muſcles qui reſſerrent la poitrine; alors on ne peut douter que la capacité ne ſoit ouverte, & que même le poumon ne ſoit bleſſé. Il y en a qui approchent de l'ouverture une chandelle allumée; ſi la flâme vacille, c'eſt ſigne que le coup a pénétré la poitrine, l'air qui en ſort étant l'unique cauſe de ce petit mouvement. D'autres diſent que ſi le bleſſé étoit tres-foible, il faudroit approcher un miroir de la playe, & que ſi la glace ſe terniſſoit, ce ſeroit ſigne qu'il ſortiroit de l'air & que la playe eſt pénétrante: mais la plus ſûre preuve c'eſt par la ſonde, car ſi l'introduiſant dans la playe elle entre dans la capacité de la poitrine, il n'y a pas lieu de douter que la playe ne pénétre. Cependant quoyque ſouvent on ne puiſſe pas avec la ſonde trouver le chemin qu'a fait l'inſtrument, il n'en faut pas conclure que la playe ſoit bornée à la ſurface, il y a des épées étroites qui n'entrant que de biais font une ſi petite playe que l'on ne peut pas y conduire la ſonde, & particulierement ſi le bleſſé étoit en garde, lorſqu'il a reçu le coup: il faudra donc en ce cas ſituer la perſonne comme elle étoit lorſqu'elle a été bleſſée, & ſi avec cela la ſonde n'entroit point, on dilateroit exterieurement la peau ſans differer, quand d'ailleurs on a des ſignes que le dedans eſt offenſé.

Preuve la plus certaine d'une telle playe.

Il ne ſuffit pas de ſçavoir ſi une playe pénétre ou non, il faut connoître s'il y a du ſang épanché dans la poitrine, & trois choſes nous en inſtruiſent. Premierement la ſituation de la playe. Secondement ſes excretions. Troiſiémement les accidens qui l'accompagnent.

Par où l'on connoit qu'il y a du ſang épanché.

L'anatomie nous apprend qu'il y a un artere & une veine intercoſtales qui ſont placées dans une ſciſſure qui regne le long de la partie inferieure de chaque côté: ſi le tranchant de l'inſtrument qui a fait la playe, a coupé les muſcles intercoſtaux directement ſous la

côte, il doit avoir ouvert ces vaisseaux, d'où il s'en sera suivi un épanchement de sang dans la poitrine.

Signe d'une playe au poumon.

Si la playe est grande, & qu'il en sorte beaucoup de sang, c'est signe qu'il doit y en avoir dans la capacité : & principalement quand on entend un siflement à la playe causé par l'air qui en sort, cela marque qu'il y a ouverture au poumon, & comme il est tout plein de vaisseaux, il ne peut pas être blessé qu'il n'y en ait d'ouverts qui versent du sang dans la poitrine.

L'on connoît le sang épanché par les accidens qui arrivent immediatement après la blessure, l'on sent une grande pesanteur sur le diaphragme, causée par le poids du sang qui s'y est répandu, une forte tension à la poitrine du côté de la playe, le blessé a de la peine à respirer, & tombe souvent en syncope.

Les playes de la poitrine ne se guerissent pas facilement.

Si par le défaut de ces signes le Chirurgien juge qu'il n'y a point de sang épanché, il doit travailler à guerir la playe le plûtôt qu'il pourra, & quelque soin qu'il y apporte, ce ne sera pas si tôt qu'il seroit à souhaiter, parce que les playes de la poitrine sont plus difficiles à guerir que les autres, pour quatre raisons : la premiére, à cause de l'air, qui entrant par la playe sans être modifié ni échauffé comme celui qui passe par la bouche, ne peut manquer d'incommoder les poumons ; la seconde, parce que le mouvement continuel de la poitrine s'oppose à la réünion qui se doit faire ; la troisiéme, consiste dans la difficulté qu'il y a de porter les medicamens à une playe des poumons ; & la quatriéme, en ce que les matiéres n'ont pas la liberté de sortir d'elles-mêmes, & que l'on a de la peine à les tirer quand elles sont dans le fonds de la poitrine.

Abus dans la pratique.

Il ne faut point s'arrêter à l'opinion de quelques Anciens qui vouloient que par une suture on fermât toutes les playes de la poitrine, prétendant que l'air étranger qui y entroit, étoit extremement pernicieux ; nous rejetterons aussi le sentiment de ceux qui conseillent de les tenir tres-long tems ouvertes ; s'il n'y a point de sang épanché, il faut les fermer au plûtôt ; s'il y en a, on les tiendra ouvertes pour le faire sortir, & ainsi c'est le sang qui doit en cecy regler la conduite du Chirurgien.

Quand il y a épanchement de sang, il est nécessai-

re de le vuider, & pour cet effet le Chirurgien se doit servir des moyens les plus doux avant que d'en venir aux extrêmes; l'on nous en propose trois, le premier est de situer le malade de maniére que le sang puisse sortir par la playe, ce qu'on exécute en lui faisant baisser la tête, lui élevant les cuisses, & le couchant sur sa playe même; le second, est d'aider au sang à sortir en serrant le nez au blessé, lui ordonnant de retenir un peu son haleine, & lui ébranlant un peu le corps; & le troisiéme, c'est de se servir de l'instrument appellé pyoulque ou tirepus A, qui est une seringue dont le canon est courbé pour s'accommoder à la figure de la playe; l'on introduit ce canon jusqu'à l'endroit où le sang croupit, puis retirant le manche de la seringue, on l'emplit de cette humeur extravasée, & ainsi on la pompe à plusieurs fois.

Cure de la playe où il y a épanchement de sang.

Si par ces moyens l'on n'a pas pu vuider de sang la poitrine, il la faut ouvrir pour donner issuë de quelque maniere que ce soit à cette matiére; on s'y prend de deux façons, l'une en dilatant la playe, & l'autre en faisant une contr'ouverture.

La dilatation de la playe se doit faire quand l'ouverture est dans la partie basse de la poitrine, soit anterieurement, soit posterieurement, car il n'est pas rare que la playe se trouve vers l'endroit où l'on feroit l'empyême, & quand même elle seroit de quelques doigts plus haut, il faudroit se contenter de la dilater; ce que l'on fait en fourrant une sonde creuse B, dans la playe, pour y conduire la pointe d'un instrument qui doit être ou un bistouri droit C, ou un scalpel courbe D, & l'on observera de faire toûjours en en-bas les incisions aux tegumens & aux muscles exterieurs pour faciliter la sortie du sang. Car pour la dilatation que l'on fait aux muscles intercostaux, elle ne peut être qu'à l'endroit de la playe qui se rencontre entre deux côtes: l'on met ensuite le blessé dans une situation convenable à l'évacuation du sang, on ne le peut mieux situer que de le coucher sur la playe.

Comment on doit dilater l'ouverture.

Un des Gendarmes de Monseigneur le Duc de Bourgogne fut blessé à Beffort en 1703. par un de ses camarades qui lui donna un coup d'épée dans la poitrine directement sous la mamelle droite; & comme ce malheur lui étoit arrivé à demie lieuë de cette ville,

Observation d'une playe de poitrine.

la poitrine avoit eu tout le tems de s'emplir avant que l'on me fût venu chercher pour le panser. Je me contentay de dilater la playe suffisamment pour évacuer le sang qui l'étouffoit, & je ne le pansay point ce premier jour ; je le fis coucher sur la playe pendant toute la nuit, & à mesure que le sang sortoit, il respiroit plus librement. Le lendemain je trouvay la poitrine toute vuide, je le pansay & le laissay entre les mains d'un Chirurgien de la ville qui le guerit, de maniere qu'un mois après il nous vint rejoindre à l'armée.

Si la playe est à la partie superieure de la poitrine, & qu'on soit certain qu'il y a du sang épanché il faut de necessité faire une contr'ouverture, qui sera ce qu'on appelle Empyême. Elle se fait à la partie declive ou panchante de la poitrine en deux endroits ; sçavoir, en la partie anterieure, ou en la posterieure.

En quel lieu on doit faire la contr'ouverture.

Quand on choisit la partie anterieure de la poitrine, l'operation se fait entre la deuxiéme & la troisiéme des vrayes côtes en comptant de bas en-haut ; le blessé en tire cet avantage qu'il peut se panser lui-même, quand il est obligé de quitter son Chirurgien, soit parce qu'il ne sera pas en état de le payer, ou parce qu'il sera obligé de changer de lieu, & quelquefois la longueur de la maladie impatiente tellement qu'on ne veut plus s'assujettir aux heures du Chirurgien. Mais l'incommodité de se pancher ou de se coucher sur le ventre pour faire sortir le sang ou le pus, fait préferer la partie posterieure, parce qu'étant couché sur le dos la matiére se porte aisément à l'ouverture, & sort sans que l'on fasse faire aucune violence aux poumons.

Si l'on se détermine de la faire à la partie posterieure, on enfonce le bistouri entre la troisiéme & la quatriéme des vrayes côtes, comptant de bas en-haut ; c'est-à-dire une cote plus haut que par devant, afin d'éviter le diaphragme qui monte moins haut par devant que par derriere. Sans m'embarrasser de compter les côtes, je la fais quatre doigts au-dessous de l'angle de l'omoplate, & à quatre doigts de l'épine, qui est l'endroit où les côtes s'avancent le plus en dehors ; mais on doit sur tout faire l'empyéme du côté de l'épanchement, & on tâchera de ne se point tromper sur cet article.

L'operation ayant été resoluë sur la necessité pressante d'empêcher que le blessé n'étouffe, il ne faut point s'amuser à dresser l'appareil, l'on aura assez de

tems pour cela pendant que le sang s'écoulera de la poitrine, & on ne doit point recommander au blessé de se tenir en son séant, il y est toûjours lors qu'il peut respirer. Après lui avoir tourné le dos du coté du jour & sa chemise relevée, l'on pincera les tégumens à l'endroit qu'on voudra ouvrir, & le Chirurgien les faisant tenir d'une main par un serviteur, dans le tems qu'il les soulevera lui-même de la main gauche, il les coupera avec un bistouri droit C, qu'il tient de la main droite, puis ayant lâché les tegumens il achevera de traverser les muscles entre deux côtes, tournant le dos de son bistouri du côté de la côte superieure, pour ne pas percer les vaisseaux qui sont le long de la lévre inferieure de cet os. Les muscles étant coupez il ouvrira la plévre avec la pointe de ce même instrument, qu'il retirera ensuite pour y porter son doigt, afin de sçavoir si l'ouverture est suffisante; après quoi il fera pancher le malade en arriere pour faciliter la sortie du sang qui se répand pour l'ordinaire en abondance, & on ne doit rien apprehender en le laissant tout sortir; car quand il est une fois hors de ses vaisseaux, il ne fait qu'incommoder en quelqu'endroit qu'il séjourne.

Conditions de la tente qu'on doit preparer.

L'on prépare une tente de linge E, qui selon les auteurs doit avoir six conditions : la premiere, qu'elle soit d'une grosseur proportionnée à la grandeur de la playe; la seconde, qu'elle soit molle de crainte de faire de la douleur; la troisiéme qu'elle soit courte & mousse à la pointe F, de peur de blesser le poumon; la quatriéme qu'elle soit un peu applatie pour s'accommoder à l'espace qui est entre les deux côtes; la cinquiéme, qu'elle ait une tête G, afin qu'elle n'entre pas dans la capacité, & un fil H, qui y soit attaché pour la retirer de la poitrine en cas qu'elle y tombât; & la sixiéme, qu'elle soit trempée en quelque liqueur vulneraire. Le sang étant sorti, l'on met dans la playe une tente ainsi conditionnée : l'on fait une bonne embrocation aux environs de la playe que l'on couvre avec des plumaceaux plats, II, & un grand emplâtre K, de gratia Dei. L'on pose une compresse quarrée L, pardessus, & puis le bandage circulaire que l'on fait autour du corps avec cette serviette M, ployée en trois ou en quatre, & que l'on asſure dans son

Pansement de la playe.

lieu en l'attachant au ſcapulaire N, par devant ou par derriere.

C'eſt s'arrêter à des minuties que de ſe mettre en peine s'il faut conſerver les fibres des muſcles intercoſtaux externes, ou celles des internes, & de balancer à couper ſelon la rectitude des fibres des uns, plûtôt que ſelon la direction des fibres des autres : il les faut couper également les unes & les autres, & prendre garde ſeulement que le tranchant du biſtouri ne couche aux côtes, de crainte que l'inciſion faite à leur perioſte ne leur donnât occaſion de ſe découvrir par la ſuite.

Mauvaiſe maniere d'ouvrir la plévre.

Quelques auteurs ont prétendu raffiner en conſeillant de ne point couper la plévre avec la pointe de l'inſtrument, & voulant qu'après avoir coupé les muſcles & être parvenu à la plévre, on la pouſſe avec une groſſe ſonde mouſſe pour la faire crever ; ils diſent que de cette maniére l'on ne riſque point d'offenſer le poumon avec la pointe du biſtouri. Mais cette methode eſt blâmable, car pour éviter un mal qui n'arrive jamais à un habile Chirurgien, ils en font deux qui peuvent avoir des ſuites fâcheuſes ; l'un c'eſt qu'ils ſeparent la plévre des côtes aux environs de la playe par l'Impulſion qu'ils font pour l'ouvrir ainſi, & le ſecond c'eſt qu'en rompant les fibres de cette membrane elle ſouffre un effort qui peut y cauſer fluxion & inflammation.

C'eſt la coutume dans le traitement des playes que de lever le premier appareil au bout de vingt quatre heures, mais les playes de la poitrine ne donnent point ce tems. Quand le malade ſe ſent oppreſſé, ce qui arrive quelquefois ſix ou huits heures après l'Operation, il faut le repanſer afin de donner iſſuë au nouveau ſang ſorti de ſes vaiſſeaux : c'eſt pourquoy on aura des appareils tout prêts pour panſer le malade autant de fois que la neceſſité le requerra : ſur tout il ne faut pas épargner la ſeignée du bras, afin que par cette eſpéce de revolution l'on empêche cette humeur de s'échapper par la playe.

On ne doit avoir égard qu'à la playe faite par l'Operation, car la premiere n'étant plus conſiderable on doit la laiſſer refermer auſſi-tôt qu'elle y ſera diſpoſée ; l'on en tire pourtant une utilité dont on profite juſ-

qu'à ce qu'elle ſoit guerie, puis qu'étant obligé de faire des injections dans la poitrine pour nettoyer & entraîner le pus & les humiditez ſanieuſes qui y tombent, l'on ſeringue par la playe ſuperieure les liqueurs qui doivent ſortir par l'inferieure où la pente eſt naturelle, de maniere que ces injections aprés avoir lavé la poitrine, s'écoulent ſans effort & ſans inconvenient.

Voila pour ce qui regarde l'Operation qu'on aura jugé neceſſaire dans certaines playes de poitrine, & qu'on ne doit pas faire legerement comme on vouloit que je la fiſſe à M. de la Bonoiſiere écuyer du Roy qui fut bleſſé à Verſailles en 1701. à la mamelle droite d'un coup d'épée, qui étant entrée de biais dans la capacité de la poitrine, perçoit le mediaſtin & alloit ſe perdre dans la cavité gauche : les accidens qui ſurvinrent le troiſiéme jour ſembloient indiquer qu'il y eût du ſang épanché ; ceux qui le voyoient avec moy étoient d'avis que je fiſſe l'empyême, je leur dis que je regardois ſa grande difficulté de reſpirer comme un effet de l'inflammation cauſée au mediaſtin, à raiſon de la playe qui le perçoit : il eſt vray que le malade ne pouvoit ſe tenir couché ; mais je ne remarquois point de tenſion à la poitrine, ny de peſanteur au diaphragme : je perſuaday au pere du bleſſé de prier M. Felix de le venir voir, & de nous aſſiſter de ſon conſeil ; il fut de mon ſentiment, l'on ne fit point d'Operation, & le malade fut parfaitement bien gueri.

Autre obſervation d'une playe de poitrine.

Dans la même affaire qui ſe paſſa à minuit M. Meſſier Lieutenant des Gardes de la porte de ſa Majeſté reçut un coup d'épée à la partie inferieure de la poitrine du côté droit ; auſſi-tôt qu'il fut rentré chez luy on alla chercher un ſucceur : il vint un tambour du regiment des Gardes qui lui ſuça ſa playe, & qui l'aſſura que dans deux jours il ſeroit gueri. Le lendemain au lever, l'on dit au Roy que de deux perſonnes qui avoient été bleſſées la nuit precedente, celui qui s'étoit fait ſuccer ſe portoit bien, & que celuy qui avoit été panſé par les Chirurgiens ſe mouroit. Cette nouvelle ſe répandit comme veritable ; mais l'aprés-midi du même jour Mr. Meſſier ſe confeſſa & reçut les ſacremens parce qu'il étoufoit : il m'envoya chercher me priant de luy faire ce que je jugerois à propos. Je

Hiſtoire d'une gueriſon tentée par un ſucceur.

lui dis que je le croyois gueri sur le recit que l'on en avoit fait au Roy ; mais que je le trouvois tres-mal par la nature de sa playe & des accidens qui l'accompagnoient : un autre l'auroit peut-être laissé perir entre les mains de son succeur, mais je crus qu'il étoit de mon devoir, de le secourir dans une necessité aussi pressante : la playe étant à la partie inferieure de la poitrine, je la dilatay, & fis une ouverture suffisante pour donner issuë au sang répandu ; dés ce moment il commença à se sentir soulagé, je continuay à le panser, & je l'ay tres-bien gueri.

Définition de la pleuresie.

L'Operation de l'empyême se fait encore, quand il y a du pus épanché dans la cavité de la poitrine, ce qui arrive pour l'ordinaire ensuite d'une pleuresie ou d'une peripnenmonie.

La pleuresie est une inflammation de la plévre causée par un sang bouillant & impetueux qui s'extravase & se grumele dans cette membrane : Il y en a qui sur les picotemens que le malade ressent prétendent qu'elle est produite par une bile échauffée qui s'amasse entre les côtes & la plévre ; elle est toûjours accompagnée d'une fiévre aiguë, d'une respiration fréquente & difficile, & d'une douleur piquante & interne ; les Grecs l'appellent *pleuritis*, du mot *plevron* qui signifie le côté parce qu'elle se fait violemment sentir au côté de la poitrine.

Caractére de la péripneumonie

La péripneumonie est une inflammation du poumon excitée par le dépôt qui s'y fait d'une matiere purulente qui succede à la fluxion de la poitrine, & dont les signes sont une frequente & petite respiration, avec fiévre & rougeur de visage : ce mot de péripneumonie est dérivé de *peri* qui veut dire autour, & de *pneumon* qui signifie poumon, parce que cette maladie se forme souvent dans la membrane qui envelope les poumons.

Ces deux maladies sont tres-violentes, & elles expedient leurs malades en peu de tems. Quand l'humeur qui fait la pleuresie est encore renfermée dans la plévre, & que celle qui fait la péripneumonie est dans la substance du poumon ou dans ses membranes, ces deux maladies sont pour lors de la jurisdiction de la Medicine, & elles passent la connoissance du Chirurgien, à qui il n'est permis que de sçavoir qu'il y faut

faut beaucoup ſaigner, ce qu'il ne peut pas ignorer parce qu'il eſt l'executeur des ordonnances qu'en font les Medecins : mais quand ces matieres morbifiques ont abſcedé, & que le pus eſt épanché dans la poitrine, elles ſont ſoumiſes à la Chirurgie, parce qu'il n'y a point d'autre moyen pour les évacuer que la main du Chirurgien.

Ce qui oblige d'en venir à l'empyême

C'eſt à lui à examiner avant que de l'entreprendre s'il eſt conſtant qu'il y ait de la matiere dans la poitrine, pour ne pas tomber dans la faute que commit un Chirurgien, d'ailleurs habile, qui fit l'empyême à Mr. le Duc de Mortemart, & qui ne trouva rien daas la poitrine ; il eut beau alleguer que l'operation avoit été ordonnée, & que tous les parens la ſouhaitoient, il fut blamé de tout le monde.

Hiſtoire à ce ſujet.

Une affaire preſque ſemblable arriva à Verſailles en 1703. à un des Chirurgiens du Roy, lequel étoit venu de Rouen ſe donner pour le plus expert Chirurgien de l'univers. M. Helvetius vint voir le nommé Berteville Tapiſſier du Roy, malade depuis long-tems & ſe plaignant d'une douleur à l'hypocondre droit. Ayant touché l'endroit il crut qu'il y avoit de la matiere, & il commanda à ce Chirurgien de l'ouvrir ; ce qu'il fit à l'inſtant, il ne s'y rencontra rien à évacuer, & le malade mourut deux heures après l'operation. L'avantage qu'en tira ce pauvre malade, fut d'être en peu de tems délivré pour toûjours de la douleur qu'il ſouffroit & de celles dont il pouvoit être menacé dans la ſuite. Un frater auroit été excuſable d'avoir eu cette ſoumiſſion, parce que ſes lumieres ſont tres-bornées : mais un maître Chirurgien doit être ſûr de ſon fait, & il ne doit point tenter une operation de cette conſéquence ſur la bonne foi d'autrui.

Pluſieurs ſont dans la penſée que la nature ſeule peut guerir ces maladies, ils diſent qu'elle a trois voyes naturelles pour ſe débarraſſer des matieres, par les crachats, par les urines, & par les ſelles ; mais ce ſont des eſpeces de miracles qu'il ne faut pas toûjours eſperer. Je ſçay qu'il n'eſt pas impoſſible qu'elle évacuë par l'un de ces trois moyens l'humeur extravaſée qui ſera encore ou dans le poumon ou dans la plévre ; mais auſſi-tôt que l'abſcés eſt crevé, & le pus répandu dans la capacité de la poitrine, il n'y a que l'empyême qui l'en puiſſe faire ſortir.

Signes d'un abſcés dans la plevre.

Les ſignes qui nous marquent qu'il ſe forme un abſcés dans la plévre ſont une inflammation, une douleur aiguë & perçante qui attaque tout d'un coup, une peſanteur, une fiévre lente & continuë accompagnée de friſſons, un pouls dur, ſerré & profond, une toux ſeche avec alteration, & une difficulté preſſante de reſpirer.

Les ſignes qui nous indiquent que l'abſcés ſe fait dans la ſubſtance du poûmon, ſont que le malade ſent une douleur fixe & ſourde, qui ne vient que peu à peu, il ne reſpire qu'avec peine, la fiévre continuë avec une ſoif immoderée ne l'abandonne point, ſes crachats ſont purulens, ſes yeux affaiſſez & enfoncez, ſes joues rouges & vermeilles, & tout ſon corps devient ſec & atrophié.

Signes de la matiere épanchée ſur le diaphragme.

Les ſignes qui nous avertiſſent que l'abcès, ſoit de la plévre, ſoit des poûmons eſt crevé, & que la matiere eſt épanchée ſur le diaphragme, ſont une diminution de tous ces ſymptômes pour quelque tems, la douleur eſt à la verité moins aiguë, ſe faiſant rapporter vers les fauſſes côtes, & le malade éprouve quelque ſoulagement; mais il ſurvient des accidens qui ne ſont pas moins dangereux que les premiers; car outre la difficulté de reſpirer, le pouls s'éleve, la fiévre s'augmente & devient ardente, l'on a une grande inquiétude. & l'on eſt fatigué d'une peſanteur ſur le diaphragme accompagnée de fluctuation : l'on ne peut ſe tenir couché que ſur le côté malade; car ſi l'on ſe couche ſur le côté oppoſé, on reſſent une douleur plus vive, & une peſanteur beaucoup plus grande cauſée par la matiere qui charge le mediaſtin : c'eſt alors qu'il faut avoir recours à l'operation comme le ſeul moyen de guerir.

Deux manieres d'ouvrir la poitrine.

Pour frayer une iſſuë à cette matiére, l'on peut ouvrir la poitrine en deux maniéres, ou par l'inciſion, ou par le cautere potentiel; car pour le trepan de la côte & le cautere actuel que quelques Auteurs nous propoſent, ce ſont des moyens trop cruels pour nous en ſervir.

L'ouverture que l'on fait à la poitrine par inciſion pour en tirer du pus eſt ſemblable à celle que l'on pratique pour en évacuer du ſang; je viens de vous la faire voir, c'eſt pourquoy il n'eſt pas neceſſaire de la

repeter ici : il y a seulement quelque difference qu'il faut observer : c'est que la pleuresie étant abscédée, il se fait quelquefois une élevation entre deux côtes dans l'endroit où étoit l'abscés, & il faut pour lors faire l'ouverture sur cette tumeur que la nature semble produire pour nous indiquer le lieu par où le pus cherche à se faire jour.

La seconde maniere de faire l'empyéme, c'est par le cautere potentiel. Ayant marqué l'endroit qu'on veut ouvrir, on y applique une pierre à cautere O, & pardessus, un petit morceau de bois P, rond & creux pour la presser & la faire mieux pénétrer, l'on prétend que par cette compression une seule pierre fait autant que trois : quand elle a eu son effet, l'on ouvre la capacité avec le bistouri. Mais quoique Thévenin nous dise que cette façon soit & la plus aisée & la plus en usage, je ne l'ay pourtant point vû pratiquer ; & comme le cautere peut en brulant les muscles intercostaux aller jusqu'aux côtes & les découvrir, & que l'escarre venant à tomber il reste une playe trop grande pour arrêter la canule & pour nous laisser maîtres de retenir la matiere, ces inconveniens font que je conseilleray toûjours de s'en tenir à l'incision.

A l'empyême que l'on fait ensuite d'une playe de poitrine, l'on se sert d'une tente de charpie ou de linge ; mais à celui qu'on pratique à l'occasion d'une rupture d'abcés, on met une canule d'argent dont on bouche l'ouverture avec un petit tampon, afin de pouvoir laisser sortir tant & si peu de pus qu'on le juge à propos ; c'est pourquoi il faut faire l'incision d'une grandeur proportionnée à la grosseur de la canule, qui doit occuper toute l'ouverture, & avoir une tête R, qui l'empêche d'entrer dans la poitrine, & qui soit percée de deux petits trous S S, pour y passer un cordon T, qui entoure le corps, afin qu'elle ne sorte que quand on veut ; quand les côtes sont trop serrées, il faut que le corps de la canule soit plat comme celle qui est marquée V, pour s'ajuster aux espaces de ces os, & ouverte de toute sa longueur de même qu'à coté de son extremité interne X, pour laisser évader le pus avec facilité.

Proportion de la canule.

Toutes les fois que l'on panse le malade, l'on ôte seulement le petit tampon qui bouche l'ouvertu-

Comment on panse le malade.

re de la canule, & après l'avoir ôté si le pus ne sort point, il faut avec une grosse sonde mousse repousser le poumon qui appuyant sur le bout de ce tuyau empêche cette évacuation : les injections que l'on fait par le moyen de cette seringue Z, étant entrées par la cavité de la canule, on la bouche pour un moment, puis ôtant le tampon, pour peu que le malade se panche, elles sortent par le même conduit. Ces injections sont necessaires pour laver la poitrine ; il y a même des Praticiens qui laissent dans la capacité ces liqueurs adoucissantes & déterfives durant l'intervale d'un pansement à un autre pour empêcher que la matiere par son acreté ne fasse impression sur les parties : ces médicamens injectez ne doivent être ni amers ni piquans, de crainte d'exciter la toux ; ce seront simplement des décoctions de plantes vulneraires, de l'eau de scabieuse & de pas-d'âne, &c. ausquelles on peut ajoûter le vin où l'on aura dissout le miel rosat, pour nettoyer & préserver de la pouriture.

Signes de mauvais & de bon augure.

Si la matiere qui en sort est de mauvaise odeur & d'une vilaine couleur, & qu'elle s'évacuë en grande quantité, si la fiévre subsiste, si le malade amaigrit notablement, & que ses forces diminuent, ces signes ne promettent rien que de sinistre : mais si le pus est égal, blanc, bien cuit, de bonne odeur & en petite quantité, si les forces se soutiennent, & que le malade soit obéïssant, il guerira. L'on ôte la canule quand la matiere commence à se tarir, ce qui doit arriver dans les quarante jours, car ce tems passé, la playe dégénere en fistule, & il faut des années pour en achever la cure.

Je vous ay dit qu'il y avoit trois humeurs, le sang, le pus, & l'eau ou la lymphe, dont l'épanchement nous obligeoit d'ouvrir la poitrine pour l'en dégager : je vous ay parlé des deux premieres, examinons ce qu'il faut faire à la troisieme.

De l'hydropisie de poitrine.

Il s'amasse quelquefois dans le thorax des sérositez qui distilant peu-à-peu remplissent une de ses cavitez & souvent les deux emsemble ; c'est ce qu'on appelle hydropisie de poitrine, laquelle est causée comme celles des autres parties du corps, ou par la rupture de quelque vaisseau lymphatique, ou par un défaut de fermentation qui rend les humeurs trop aqueuses, ou

qui empêche la séparation de la lymphe par les urines, & par d'autres voyes. L'on connoît cette maladie par la toux séche où le malade ne crache rien, par le frisson, par une fiévre lente, par la courte haleine, par l'enflure des jambes & sur tout par une fluctuation & un gargouillement qu'on entend dans la poitrine quand le malade se remuë, comme l'on en entendroit dans un vaisseau à demi plein d'eau qu'on agiteroit. Si le malade ne peut se tenir couché que d'un côté, c'est une marque qu'il n'y a de l'eau que dans le côté où il peut demeurer; mais s'il a autant de peine à se tenir sur l'un que sur l'autre des côtez, & qu'il affecte de rester sur le dos, c'est signe qu'il y a de l'eau dans les deux cavitez de la poitrine.

Ses signes.

Il faut assayer de vuider cette eau par les hydragogues, c'est-à-dire par des remedes sudorifiques, aperitifs, & diuretiques qui tous vont à évacuer les serositez, & dont je vous ay parlé dans l'hydropisie du ventre; & quand par ces remedes qui poussent par les sueurs, par l'insensible transpiration, & par les urines on n'a pû réüssir, on vient à l'ouverture de la poitrine, laquelle s'accomplit de la maniere que je viens de vous montrer.

Médicamens à assayer avant que d'ouvrir la poitrine.

Il ne faut pas s'étonner si quelquefois après avoir ouvert la plévre l'on ne voit sortir ni eau ni pus, quoi qu'il y en ait dans la poitrine : quand le poumon est adherent à la plévre à l'endroit où l'on a fait l'operation rien ne se peut échaper, & il faut qu'alors le Chirurgien introduise son doigt dans la playe, & qu'il sépare doucement les filamens qui font cette adherence, après quoi il verra sortir ce qui étoit contenu dans cette cavité. La seule crainte de rencontrer cette adherence qui cependant est fort rare, m'empêche de proposer la ponction avec le trois-cars △ comme plus facile & plus sûre pour l'hydropisie de la poitrine; car avec un simple trou fait entre deux côtes à la partie inferieure du thorax l'on tireroit les eaux contenuës, l'on soulageroit le malade à l'instant, & l'on éviteroit une grande playe que l'on fait par l'empiéme, & qu'il faut panser long-tems, le trois-cars ne laissant après lui qu'une petite ouverture qui se guerit d'elle-même : mais avec cet instrument on feroit en

Inconvenient de l'usage du trocar & ses avantages.

danger de percer les poumons s'ils adhéroient aux côtes.

Des Fistules de la Poitrine.

Les fiſtules du thorax ſuccédent aux playes de cette partie, & quelque attention que le Chirurgien ait pour empêcher ces playes de devenir fiſtuleuſes, ſouvent il ne peut l'éviter; les plus habiles les ont toûjours regardées comme un écueil contre lequel pluſieurs ont échoué par les difficultez preſque inſurmontables qu'il y a de cicatriſer ces ſortes de playes : mais un Chirurgien ne doit jamais ſe rebuter, il les ſurmonte quelquefois dans le tems même qu'il n'oſoit eſperer de réüſſir; il faut qu'il donne toute ſon application pour connoître les obſtacles à la gueriſon, & qu'il n'épargne point ſa peine pour les vaincre.

Difficulté du traitement de ces maux.

Après avoir cherché les raiſons qui rendoient ces fiſtules incurables, l'on a trouvé que ce pouvoit être l'une des cinq cauſes que je vay vous rapporter.

La premiere eſt le mouvement continuel du thorax; la ſeconde, eſt le peu de diſpoſition de la plévre à ſe réünir parce qu'elle eſt mince; la troiſiéme, eſt l'alteration qui ſurvient aux côtes découvertes ou endommagées; la quatriéme eſt la ſituation de l'orifice externe de la fiſtule, laquelle eſt ſuperieure à l'égard de la ſituation de ſon orifice interne; la cinquiéme, la fécondité de la ſource de la matiere, quand le mal ſuccéde à une péripneumonie; & la ſixiéme, quand ce pus vient des os du ſternum, ou qu'il ſe traine obliquement d'un eſpace intercoſtal à l'autre.

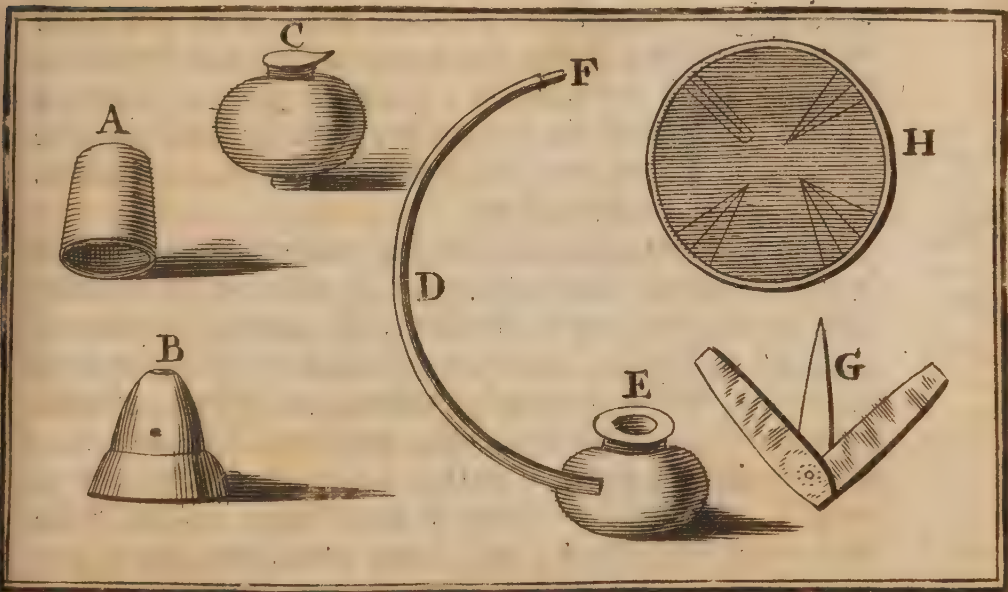
Il dépend du génie, & de l'experience du Chirurgien de trouver les moyens de ſoulager ou de guerir ceux qui ont de ces fiſtules que l'on croit incurables, & qui effectivement ne le ſont pas entre les mains d'un Operateur entendu. Si c'eſt le mouvement continuel de la poitrine qui s'oppoſe à la réünion, il faut mettre le malade au lit, l'empêcher de crier, de parler, & de faire aucun effort. Si c'eſt la plévre qui ne ſe peut réünir à cauſe de ſon peu d'épaiſſeur, il faut par l'entremiſe des chairs des muſcles intercoſtaux auſquelles elle eſt adherente approcher les lévres de ſa playe & en procurer la cicatrice, ayant auparavant conſumé la calloſité s'il y en avoit. Lorſque les côtes ſeront découvertes & cariées, on les fera exfolier avec

Moyens d'y remedier.

un petit bouton de feu qui ſera conduit le long d'une canule juſques ſur la côte alterée.

Quand la fiſtule eſt oblique ou tortueuſe, il faut couper toute la ſinuoſité juſques dans ſon fonds. Si enſuite d'un abſcès au poumon la ſupuration trop abondante entretient la fiſtule, il faut en épuiſer la ſource; ce que l'on fera par un bon regime, par les remedes generaux, & par le conſeil d'un prudent Medecin. Si le ſinus vient des os du ſternum, ou bien de quelque côte voiſine ou éloignée, il faut dans cette occaſion que l'induſtrie du Chirurgien ſe faſſe voir en inventant des remedes & des inſtrumens capables de découvrir & d'emporter les obſtacles qui empêchent la gueriſon. Pratique pour divers cas.

FIG. XXVII. POUR LE MAMMELON.



LEs mammelles qui ſont un des principaux ornemens de la femme, & qui ſont ſi neceſſaires pour la nourriture de l'enfant, ne ſont pas plus exemptes de maladies & ne ſont pas moins ſoumiſes à la main du Chirurgien que les autres parties du corps, & il eſt ſouvent obligé d'y faire des operations tres-cruelles. DES OPERATIONS QU'ON PRATIQUE AUX MAMMELLES.

L'on diſtingue les maladies qui y arrivent & les operations qu'elles demandent, en deux; ſçavoir en celles du mammelon, & en celles de la mammelle. Diviſion des maladies de ces organes, & des operations qu'elles exigent.

Le mammelon eſt cette éminence qui ſort du milieu de la mammelle & où aboutiſſent tous les conduits lactées qui verſent le lait dans la bouche de l'enfant. Quand le mammelon eſt trop petit l'enfant a de la peine à le prendre & ne fait que le chifoner; & s'il eſt trop gros, il emplit trop la bouche de l'enfant qui ne peut point le ſucer : mais pour le choiſir d'un volume médiocre & proportionné, il doit être de la groſſeur d'une noiſette & un peu plus long, afin que l'enfant le tenant entre ſon palais & ſa langue en puiſſe recevoir le lait avec facilité pour peu qu'il le ſuce. Les pertuits par où ſort cette liqueur ne peuvent être trop ouverts ſans laiſſer échaper le lait avant que l'enfant ait beſoin de teter ; ni trop ſerrez ou trop petits, ce que l'on appelle être de dur trait, ſans fatiguer l'enfant par les efforts qu'il faudroit qu'il fiſt pour en exprimer le lait ; il faut qu'ils ſoient médiocrement dilatez, afin que retirant l'enfant auſſi-tôt qu'il a lancé le teton, l'on voye le lait rayer par pluſieurs tuyaux, comme feroit un arroſoir : quand le lait ſort de cette maniere, l'enfant ne fait qu'avaler ſans avoir la peine de teter, & ces qualitez jointes à beaucoup d'autres font une bonne nourrice.

Mammelon non formé.

Aux femmes qui n'ont point encore été nourrices le mammelon a quelquefois de la peine à ſe former; l'enfant ne peut pas le prendre, & quand il le tient il le lâche auſſi-tôt, parce qu'il n'eſt pas aſſez avancé en dehors; & c'eſt ce que les femmes appellent, n'avoir pas encore la corde rompuë, parce qu'il ſemble être retenu comme par une petite corde. Le moyen de le former, c'eſt de faire teter la femme par un enfant de trois ou quatre mois, qui étant plus fort que le ſien nouvellement né embouchera mieux le mammelon; ou bien de la faire teter par la garde, ou par une de ces femmes qui ſont dans l'habitude de faire les bouts des nouvelles accouchées. On mettra enſuite ce petit chaperon marqué A, fait de buis & figuré comme un dé que les femmes mettent dans leurs doigts quand elles veulent coudre, cave dans ſon milieu pour recevoir le mammelon & percé dans ſon bout & à ſes côtez pour laiſſer ſortir le lait qui ſe peut échaper. Ce chaperon que l'on ôte ſeulement dans le tems que l'on peut donner à teter, eſt propre pour former le mam-

melon : cet autre marqué B eſt encore plus commode, parce qu'il y a un bord fait comme celui d'un chapeau qui empêche qu'il ne bleſſe la mammelle.

Il y a des enfans qui ne trouvant pas ſuffiſamment de lait pour les raſſaſier ſucent le mammelon avec tant de violence qu'il y vient des fentes & des crevaſſes à la baſe, de ſorte qu'il ſemble ſe vouloir ſeparer de la mammelle. C'eſt ce qui eſt arrivé à pluſieurs des nourrices du Roy : à celles qui n'avoient pas aſſez de lait, il leur ſerroit les bouts juſqu'au ſang, & comme elles ne pouvoient pas y reſiſter, on étoit obligé d'en changer ſouvent : heureuſement l'on preſenta Madame Ancelin native de Monteſſon, qui ayant du lait en abondance s'eſt trouvée la ſeule qui ſans en être incommodée ait pu nourrir ce Prince ; elle l'a nourri pendant ſix mois, & juſqu'à ce qu'il ait été en état d'être ſevré ; ainſi c'eſt elle qui a donné le fondement à cette forte ſanté qu'il a preſque toûjours euë, & qu'il a encore aujourd'huy. Effets de la voracité des enfans.

Souvent après les couches, le lait ſe portant avec affluence dans les mamelles s'y caille & s'y durcit, ce qui peut venir de ce que la femme aura ſenti du froid, ou de ce qu'elle aura trop tôt découvert ſon ſein, ou bien de ce qu'elle aura mis quelque habillement qui l'aura trop preſſée : c'eſt en quoi les femmes ne ſçauroient trop ſe précautionner que de tenir leur ſein bien couvert de linges matelaſſez, parce que la chaleur empêche le lait de ſe grumeler, & lui ouvre les routes qu'il doit prendre pour ſortir à celles qui ne veulent pas être nourrices. Du caillement du lait aux mamelles.

Cet accident arrive quelquefois aux nourrices, quand il y a quelque obſtruction dans les glandes du ſein, quand elles auront été trop long-tems ſans donner à tetter, ou quand le froid les aura ſaiſies : elles diſent pour lors qu'elles ont le poil, & cette indiſpoſition leur donne la fiévre pendant vingt-quatre heures & plus. Lorſque le mal vient d'obſtruction, il faut faire un liniment d'huile d'amandes douces ſur le ſein, & ſe ſervir de petits cataplaſmes anodins & émolliens ; ſi c'eſt de l'exceſſive quantité du lait, il y faut remedier par la ſaignée & par la diéte ; & ſi le froid en eſt la cauſe, il faut par la chaleur reparer le deſordre qu'il a fait. Ce qu'on pratique dans la retention du lait.

C'eſt au Chirurgien de tâcher d'évacuer le lait grûmelé dans le ſein, où par ſon ſéjour il ne manqueroit pas de cauſer un abſcés ; il y a deux manieres pour l'en faire ſortir, ou inſenſiblement, ou ſenſiblement.

Comment on vacuë le lait.

Inſenſiblement, c'eſt-à-dire par reſolution en ſe ſervant de cataplaſmes doux, émolliens & reſolutifs ; ſi les premiers ne reüſſiſſent pas, on en fera de plus forts, avec les quatre farines & la terre cimolée cuites dans l'hydromel, y ajoutant l'huile roſat.

Et ſenſiblement, en faiſant ſortir le lait par le mammelon. L'on propoſe pour cela trois moyens : l'un de ſe ſervir d'une petite ventouſe de verre C, dont l'ouverture ne ſera grande qu'autant qu'il faut pour recevoir le mammelon ; on la plonge dans de l'eau bouillante d'où on la retire quand elle eſt échauffée pour l'appliquer ſur le ſein : le mammelon étant dans ſon ouverture elle s'y attache, & après qu'on l'a couverte d'un linge bien chaud on la laiſſe s'emplir de lait & on la leve enſuite pour la vuider & la remettre autant de fois qu'on le juge à propos. L'autre expedient eſt de ſe faire tetter par une femme ſaine & nette qui ayant empli ſa bouche de lait le crache pour recommencer à le ſucer ainſi juſqu'à ce que le ſein ſoit tari. Le troiſiéme moyen eſt de ſe tetter ſoi-même avec un inſtrument D, appellé tetine & par les Italiens *lattecole.* Si une femme trouve que la petite vantouſe n'eſt pas commode, ou que ſa tetteuſe lui fait trop de douleur, elle ſe pourra tetter elle-même avec cet inſtrument de verre appliqué ſur le mammelon par ſon extremité la plus large E, la femme ayant dans la bouche le bout F du col de la même machine : de cette maniere elle ſe fera moins de douleur, & elle continuera juſqu'à ce que le ſein ſoit entierement deſempli.

Uſage de la tettine.

Abſcés du lait dans les mamelles.

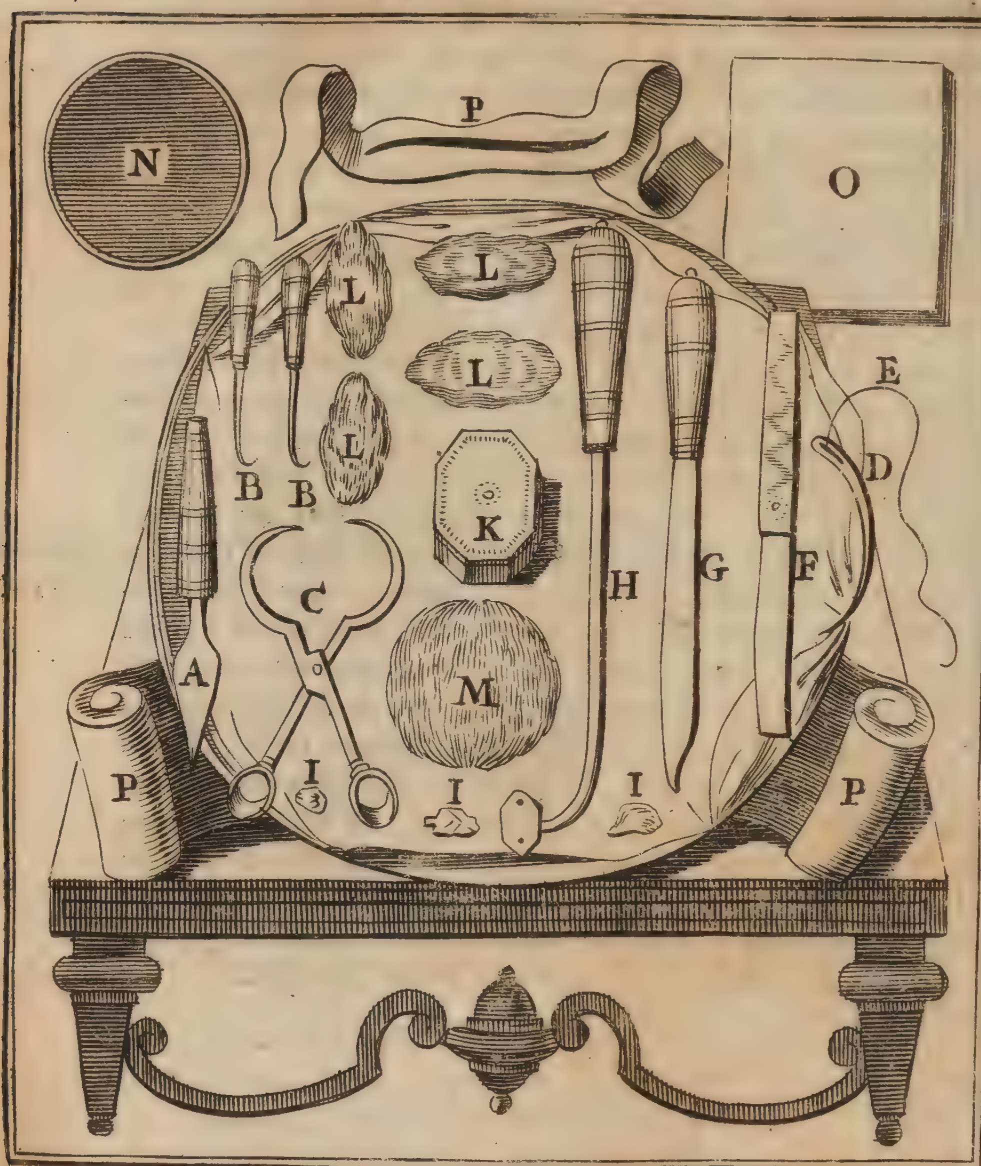
Si malgré tous ces expediens le lait ſéjournoit dans la mamelle, il ne manqueroit pas d'abſcéder, à quoy il eſt d'autant plus ſujet, que peu de changement ſuffit pour le convertir en pus. Dans cet état il faut faire à la mamelle une ouverture avec la lancette G, auſſitôt qu'on y ſent de la fluctuation, pour empêcher que le pus ne cauſe du deſordre dans une partie auſſi délicate, & auſſi ſenſible.

C'eſt une erreur de bonne femme que de croire

qu'on ne doit point employer le fer aux maladies du sein, l'on trouve des femmes assez obstinées pour ne le vouloir pas souffrir, il les faut laisser se gouverner suivant leur caprice, elles payent souvent bien cher leur entêtement; car outre qu'elles souffrent plus long-tems en attendant que le pus ronge la peau pour se donner issuë, c'est qu'au lieu d'un trou que feroit la lancette il s'en fait quelquefois cinq ou six qui mettent un sein dans un pitoyable délabrement, & alors elles se repentent de leur obstination. Erreur des femmelettes.

Mais quand une femme est soumise à son Chirurgien, il faut qu'il prenne une lancette envelopée d'un petit linge qui ne laisse de découvert de la lame qu'autant qu'il est necessaire pour faire l'incision qui ne doit être que deux fois longue comme celle d'une saignée, pour évacuër seulement la matiere. On ne se sert point de tente à ces sortes d'abscès; il suffit d'un emplâtre H, coupé en croix de Malthe, que l'on releve autant de fois qu'il y a de nouvelle matiere à faire sortir: pour moy, après que l'ouverture est faite, j'use toûjours d'un pareil emplâtre que je compose avec l'onguent divin étendu sur un morceau de cuir dont je couvre tout le sein, & je m'en suis tres-bien trouvé. La malade se panse elle-même, en relevant l'emplâtre trois ou quatre fois le jour pour l'essuyer, & le rechauffant avant que de le remettre: trois ou quatre emplâtres renouvellez de tems en tems amolissoient les duretez & conduisoient à une parfaite guerison. Pansement de la playe.

XXVIII. FIG. POUR L'OPERATION DU CANCER.



DU CANCER

LE Cancer eſt d'un conſentement unanime le plus horrible de tous les maux qui attaquent l'homme ; quoy que la rage & la peſte tuent en moins de tems elles ne me paroiſſent pas ſi cruelles que le cancer qui mêne auſſi ſurement , mais plus lentement ſon homme au tombeau , en luy cauſant des douleurs qui lui font tous les jours ſouhaiter la mort.

Raiſon de ſes differens noms.

C'eſt une maladie qui n'attaque pas ſeulement le ſein , mais encore pluſieurs autres parties où il n'ex-

erce pas moins sa fureur : il y prend quelquefois differens noms ; quand il vient aux jambes on l'appelle loup, parce que si on le laissoit faire il ne les quitteroit point qu'il ne les eût devorées ; lorsqu'il s'attache au visage il se nomme *noli me tangere*, parce que si l'on y touche on l'irrite & il fait plus de ravage : on remarque encore des tumeurs & des ulcéres chancreux en divers endroits du corps, dont je ne vous parlerai point aujourd'huy, me renferment à vous démontrer l'Operation que l'on fait au cancer qui naît à la mammelle.

Pour bien connoître le cancer il le faut examiner en deux tems differens; sçavoir quand ce n'est encore qu'un apostême, & quand il est dégeneré en ulcére. Examen du Cancer.

Le cancer apostêmé est dans son commencement une petite tumeur ronde & plate de la figure d'une lentille qui reste quelquefois tres-long-tems sans grossir, elle est souvent sans douleur dans sa naissance, puis augmentant peu à peu, la douleur y survient, & à mesure que la tumeur s'accroît la douleur augmente jusqu'à devenir insuportable non pas par sa grande violence, mais c'est qu'étant sourde & fatiguante elle incommode le malade jour & nuit ne luy donnant aucun repos. Quand le cancer a grossi, la tumeur est dure, squireuse, inégale, livide & douloureuse, fort adherente par quantité de racines, & remarquable par des veines d'un sang noir éparses sur toute la superficie. Dans son commencement & dans son progrés.

Dans les premiers jours que le cancer est ulceré il paroît comme une écorchure d'où il suinte une serosité acre & corrosive qui par la suite, rongeant la tumeur, y fait une ouverture qu'on a définie un ulcere apparent, rond, horrible & puant, avec des lévres grosses, dures, nouëuses & renversées, de couleur livide ou obscure, & environnées de veines remplies d'un sang melancolique. Dans son ulceration.

On a donné le nom de cancer à cette maladie, soit apostemée, soit ulcerée, parce que quand elle est encore apostême, les vaisseaux gonflez qu'on y apperçoit ressemblent à des expansions de pattes d'écrevices; ajoutez qu'en cet état la tumeur est tellement enracinée dans les glandes de la mammelle, qu'on ne peut non plus l'en arracher, que de faire quitter à un chancre ce qu'il a empoigné avec ses pieds faits en tenail- Etimologie.

les ; & lors qu'il y a ulcere ce mal déchire la partie en s'avançant de dehors en dedans par le progrès de ses racines, en quoi il paroît aller à reculons comme les écrevices ont coutume de faire.

Causes. Les causes des cancers, selon quelques-uns, sont exernes & internes : les premieres se raportent à une forte contusion, ou bien à une compression, comme il arrive plus ordinairement aux glandes des mamelles des femmes ; ce qui donne lieu à la lymphe de s'arrêter, de s'épaissir, & d'acquerir de l'acreté par son sejour. La principale des causes internes est dans le vice des liqueurs separées d'un sang terrestre & visqueux tout rempli d'acides coagulans qui formant des obstructions dans les glandes, y retiennent la lymphe & l'y disposent à s'aigrir jusqu'à corrompre la substance glanduleuse qui la renferme.

De vingt femmes qui auront des cancers il y en aura quinze qui seront dans l'âge de quarante-cinq à cinquante ans, où la nature a coutume de faire cesser les évacuations menstruelles. Ce mal est fort frequent dans les Couvents de filles. M. Duchesne & moi, dans le voyage que nous fismes en 1700. avec les Princes, nous en vîmes dans presque toutes les villes où nous passâmes. Les malades approchoient toutes de cinquante ans, ou si elles étoient plus jeunes elles n'étoient pas bien reglées ; car il y a tant de rapport du sein à la matrice, qu'aussi-tôt que les ordinaires sont prêtes de venir, ou qu'elles retardent de quelques jours le sein ne manque pas de durcir & de faire de la douleur.

Marque du cancer au sein. L'on connoît un cancer au sein par la tumeur de la partie qui paroit inégale à cause du gonflement des glandes qui sont dures & engorgées, il est souvent adherent à la poitrine, les veines du sein sont apparentes & pleines d'un sang brûlé, & quand il y a de la lividité sur la pointe de la tumeur, c'est signe qu'elle ulcerera bien-tôt. Lors qu'il est ouvert la douleur est incomparablement plus grande, parce que la serosité qui en sort est piquante & corrosive comme de l'eau forte, & que rongeant sans cesse ces parties, elle ne donne aucun relâche à la malade.

Opinion singuliere sur sa cause. Il y en a qui croyent que le cancer ulceré n'est autre chose qu'une multitude prodigieuse de petits vers qui

dévorent & consument peu à peu toute la chair de la partie : ce qui a donné lieu à cette opinion, c'est qu'avec le microscope on a quelquefois vû de ces insectes dans les cancers, & que mettant dessus l'ulcere un morceau de veau, la malade sent moins de douleur ; parce que, dit-on, ces vers rongeant pour lors ce veau ils laissent la malade en repos pour quelque tems. Cette opinion a eu ses partisans & ses censeurs, je n'entreprendray point ici de les accorder.

Le prognostic n'en peut être que fâcheux, puis qu'il n'y a point de maladie plus affligeante & qui doive donner plus d'apprehension au malade que le cancer ulceré ; il n'y en a point aussi qui fatigue plus le Chirurgien, & qui lui donne plus de peine, parce que ce mal est presque toûjours incurable. Si l'on croyoit Hippocrate, il ne faudroit point toucher aux cancers; car en y touchant, remarque cet Auteur, vous aigrissez le mal & vous avancez la mort du malade. En effet en traitant le cancer l'on peut troubler la lymphe & les autres sucs qui se distribuent à la partie, & les mettre en une fermentation qui les aigrira, & qui dévelopant les sels y causera d'étranges ravages dans la suite. Le prognostic.

Mais comment resister aux persecutions d'une pauvre malade qui souffre & qui implore vôtre secours? l'abandonnera-t-on à la rigueur de son mal qui la tourmente jour & nuit? non, un Chirurgien ne doit point être si cruel : il doit chercher les moyens de la guerir; & si cela n'est pas dans son pouvoir, il faut du moins qu'il travaille à adoucir son mal & à le lui rendre plus suportable.

Quand je conseille de se servir de remedes qui pallient le mal, j'entens qu'on le fasse aux cancers ulcerez dont les bords sont renversez, & où il y a une notable déperdition de substance : il faut à l'égard de ceux-là user de medicamens doux, qui appaisent ou diminuent la douleur, comme de sucs de plantain & de morelle, de plumaceaux trempez dans une décoction vulneraire pour en garnir la playe. Il y en a qui ne mettent dans l'ulcere qu'un petit morceau de rouelle de veau ; car soit qu'il y ait des vers ou des serositez rongeantes, leur plus grande action s'exercera sur le veau & non sur la chair ; c'est ainsi qu'avec de petits Remedes palliatifs.

remedes, il faut amuser la malade, puis que de tels maux il ne faut attendre que la mort.

Trois Auteurs modernes sur cette maladie.

Avant que de vous montrer l'operation, je vous diray que depuis cinq ou six ans trois Medecins nous ont donné chacun un traité du Cancer. L'un est M. Gendron Docteur en Medecine de la Faculté de Montpellier, neveu de Mr. l'Abbé Gendron, qui pansa la Reine Mere du Roy, du cancer qu'elle avoit à la mamelle. L'autre est de Mr. Alliot Conseiller & Medecin du Roy, & de la Bastille, Fils de Mr. Alliot Medecin de Barle-Duc, qu'on fit venir en 1666. pour panser la même Reine de ce mal. Et le troisiéme est M. Helvetius Docteur en Medecine & tres-connu à Paris sous le nom de Medecin Hollandois.

Ces Auteurs se sont fait des idées particulieres sur la nature du cancer, & ont établi tous trois chacun un sistême different : c'est à nous à embrasser celui qui nous paroîtra le plus vray-semblable, les voici en peu de mots.

Systême du premier.

Mr. Gendron dit que le Cancer est une transformation des parties nerveuses glanduleuses, & des vaisseaux limphatiques en une substance uniforme, dure, compacte, indissoluble, capable d'accroissement & d'ulceration ; & il ajoute qu'il ne reconnoît pour cause de cette transformation que la cessation des filtrations de la partie, qui par la perte de son ressort & l'affoiblissement des tuyaux, devient un tout capable d'accroissement par une disposition mécanique des parties contiguës, ce qui le rend irreduisible à son premier état ; & il soutient que l'ulceration depend des seuls incidens attachés à l'extréme accroissement du corps transformé, qui par une pression actuelle ou par des alterations dans le sang qui en font la lividité, cause la rupture de la peau, qui est au cancer ce que le perioste est aux os, & offre ensuite la masse chancreuse aux impressions de l'air dans les circonstances de sa structure hors d'œuvre, c'est-à-dire dans un état à s'augmenter par ses racines qui ont une espece de végetation, pour se répandre au voisinage & une conformation de pores pour corrompre les humeurs dont elles sont imbibées.

M. Alliot dit que le cancer est une tumeur tres-dure, quelquefois pierreuse, inégale & livide, toûjours accompagnée de douleurs plus ou moins violentes,

suivant que les circonstances qui s'y rencontrent sont plus ou moins fâcheuses. Il ajoute que le cancer pris generiquement est une tumeur squirreuse puis qu'elle est tres-dure, mais douloureuse, à la difference du squirre qui est indolent. Il regarde la rougeur, l'inégalité, la lividité, les veines éparses comme signes équivoques & accidentels, & il considere la douleur comme le caractere specifique & individuel du cancer. Il prétend que l'humeur mélancolique qui forme le squirre, est chargée d'un acide beaucoup moins dévelopé que dans le cancer, où il ne parvient au degré de corrosion que lors que ses pointes aiguës & tranchantes ont surmonté & anéanti, pour ainsi dire, le sel volatil, savoneux & balsamique du sang, & que piccotant pour lors & déchirant les parties nerveuses & membraneuses par leur mouvement dereglé, elles excitent enfin ces douleurs horribles qu'on ressent dans le cancer.

Idée que le second donne de ce mal.

Mr. Helvetius croit que la source & l'origine du cancer n'est autre chose qu'une petite coagulation de quelque goute d'humeur dans une glande ; que cette coagulation vient d'ordinaire par un accident exterieur, comme coup, chute, serrement, ou effort ; qu'à mesure qu'il s'amasse de l'humeur dans la glande le cancer grossit, qu'en grossissant la douleur devient plus grande, parce que les filets nerveux pressez par la tumeur, font des élancemens plus ou moins douloureux selon que ce pressement est plus ou moins violent ; que le mal augmente par les remedes qu'on y applique, parce que ces remedes échauffent & par là reveillent & aigrissent l'humeur qui reste comme assoupie tout le tems qu'elle n'est irritée par aucune chose qui la puisse mettre en mouvement ; que les remedes soit fondans soit absorbans qui causent de l'effervescence, font que le levain occupant plus d'espace qu'auparavant, produit des douleurs effroyables, & que ne pouvant plus être contenu dans la glande où il s'étoit jetté, il la créve & forme un ulcere qu'on appelle un cancer ouvert, dont le ferment se répand ensuite dans les parties voisines.

La source du cancer selon le troisiéme.

Ces Auteurs ne sont pas seulement en contestation sur la nature du cancer, ils ne s'accordent point encore sur la maniere de le traiter. Ils nous proposent

Leurs diverses méthodes de traiter ce mal.

tous trois des methodes differentes : M. Gendron ne demande que de la palliation dans le cancer & défend la cure éradicative : M. Alliot veut que l'on consume la tumeur chancreuse avec son escarotique absorbant : & M. Helvetius ordonne l'extirpation du cancer par l'operation ; & voici surquoi leurs sentimens sont fondez.

Selon M. Gendron.

M. Gendron propose de ne traiter que palliativement toutes sortes de cancers, soit devant soit après leur ulceration. Il appelle cancers occultes ceux dont la tumeur chancreuse est adherente, il en prouve l'incurabilité par les racines profondes qu'elle a jettées dans les parties interieures, & il prétend qu'alors il ne s'agit que d'offrir au malade des secours palliatifs, qui en cette occasion se reduisent à retarder autant qu'il est possible les desordres successifs attachez au progrés de tels cancers, ayant pour cet effet égard à la situation du mal, à sa cause, à l'âge, au sexe & au temperament du malade, sur quoi il nous avertit qu'il est important pour y réüssir de se défaire du préjugé de l'existance d'un acide corrosif comparé à l'eau forte & à l'arsenic, de crainte qu'étant persuadez que tout le secret de la palliation ne consiste que dans l'usage de certains absorbans, specifiques à cet acide supposé, loin d'arrêter le progrès de ces maux nous ne fussions causes de leur irritation. Enfin il ne rapporte nullement l'incurabilité des cancers tant occultes qu'ulcerez au caractere indomptable d'une humeur acide, mais seulement aux circonstances attachées à la structure & à l'accroissement de la substance chancreuse : si ces ulceres sont incicatrisables, c'est que les fibres de la peau ne peuvent plus se lier & s'unir avec celles de la masse de nouvelle transformation.

Selon M. Alliot.

Mr. Alliot prétend que la cure du cancer consiste dans la mortification des acides par les alcalis & par les absorbans ; qu'il s'agit de mortifier le ferment aigre & carcinomateux engagé dans la partie malade, en consumant les chairs & les glandes qui en sont infectées ; que pour dompter ce monstre il faut absorber un acide tres-exalté & tres-corrosif par un absorbant proportionné à la nature de cet acide qu'on veut détruire, & que tel est l'effet que produit le caustique

mitigé qui a été trouvé par M. ſon pere, & propoſé dans une Thêſe imprimée à Paris en 1665. & qu'on a rectifié pour le donner au public; comme on le voit à la fin du livre de cet Auteur, qui ſoutient que ſon abſorbant ſeul conſume pied à pied les chairs imbibées par le virus carcinomateux; que par ſon uſage on connoît de jour en jour ce que l'on fait en ſuivant à la piſte cet acide corrupteur, en le mortifiant & l'abſorbant juſqu'où il a pu pénétrer, ſans crainte d'aucuns accidens. Il aſſure que l'activité de ſon eſcarotique, n'eſt ni trop douce ni trop violente, qu'il ne ſe fond point comme les cauſtiques ordinaires, & qu'il n'attaque que l'acide ſon adverſaire, lequel étant enfin détruit & aneanti diſſipe toute la dureté & fait ceſſer la douleur, la ſuppuration louable intervenant qui chaſſe les dernieres eſcarres, après quoi on déterge, on incarne, & on procure une bonne & ſolide cicatrice.

Effet d'un cauſtique, mitigé.

M. Helvetius regarde le cancer dans trois états differens : il dit premierement que dans le commencement c'eſt un mal tres-peu conſiderable & facile à guerir, ſoit en diſſolvant cette petite portion d'humeur qui n'eſt encore qu'imparfaitement coagulée, ſoit en la conſumant par quelque petit remede cauſtique. Secondement que quand l'humeur s'eſt entierement endurcie, & que la tumeur a groſſi par la jonction d'une nouvelle humeur, qui vient inceſſamment ſe coaguler avec la premiere, il faut bien ſe donner de garde d'appliquer aucun remede, de peur d'irriter cette humeur, de la mettre en mouvement, & d'en diſperſer le levain; mais qu'il faut en ce cas ouvrir la peau dans l'endroit où eſt la tumeur & extirper la glande qui la forme, puiſque par là on emporte en même tems le mal & la cauſe du mal. Troiſiemement que quand le cancer eſt venu à un tel état, qu'il s'eſt ouvert, que le ferment s'eſt répandu, & que le malade s'y ſent tirer par de petites cordes, il faut faire auſſi-tôt l'amputation de toute la partie chancreuſe, & de toute la mamelle, parce qu'alors on peut emporter d'un ſeul coup tout ce qu'il y a de ferment, & tout ce qui en a été imbu.

Suivant M. Helvetius.

Je vous ai fait en abregé l'expoſition de ces trois ſentimens, pour tâcher de vous donner une idée de la nature des cancers, & pour vous indiquer diverſes manieres de les traiter. Vous avez entendu parler trois

habiles Medecins ; voyons à present ce que la Chirurgie nous ordonne de faire ; car ce n'est point par des paroles, mais par des effets que l'on peut vaincre & détruire ce cruel mal.

La Chirurgie commande l'operation pour prévenir la mort qui seroit infaillible sans son secours, lorsque le cancer est confirmé ; parce qu'on peut souvent le détruire dans sa naissance : il faut donc emporter avec le couteau cette masse de chair, & le plus promptement est toûjours le meilleur ; après avoir déterminé si c'est une extirpation, ou une amputation que l'on veut faire ; car ce sont deux operations differentes l'une de l'autre.

Comment on extirpe le Cancer.

L'extirpation se pratique quand le cancer n'est point ouvert, & qu'il n'est encore qu'une tumeur de la grosseur d'une noix, ou au plus d'un petit œuf. L'on fait une incision cruciale à la peau sur cette élevation, l'on separe de la glande avec le scapel A les quatre lambeaux de la peau qui font les quatre angles de la playe, puis avec quelque instrument l'on tient ferme la glande pour la dissequer dans toute sa circonstance, & la lever toute entiere : l'on se servoit autrefois d'une ou deux érignes BB, pour tenir la glande comme on fait aux tumeurs enkistées, mais Mr. Helvetius a inventé une tenette C, fort commode, à laquelle il a donné son nom en l'appellant tenette Helvétienne.

C'est une operation qui a fait assez de bruit à Paris ; l'on convient qu'elle peut réüssir, pourveu que la malade soit jeune & d'une bonne constitution; & l'on conseille même de l'entreprendre, quand le cancer n'occupe pas toute la mammelle, que la tumeur n'est point adherente à ses parties voisines, & qu'elle est mobile par tout : Mais pour chanter victoire il ne faut pas avoir pris une glande engorgée pour un cancer caractérisé, comme font quelquefois ceux qui se vantent d'en avoir gueri des miliers. Une femme à qui je mis un emplâtre fait de mucilages & de Vigo dissouts avec l'huile de lis sur une petite tumeur qu'elle avoit au sein, & qui se dissipa par ce remede, dit quelques années après à Mr. Dodart le pere, que je l'avois guerie d'un cancer. Il vint chez moy me demander avec quels remedes j'avois fait cette guerison; je ne me fis point honneur d'une cure que je n'avois

Histoire sur cette matiere.

point

point faite, & je lui avouay que ce n'étoit point un cancer, mais seulement une glande tumefiée qui s'étoit fonduë en un mois de tems.

Il y a sept ou huit ans que Madame la Marquise de Blansac en avoit une pareille dont elle a été guerie; & Madame la Marquise de Dangeau en avoit aussi une au sein il y a trois ans, qui s'est évanouïe par les remedes que l'on y a faits : si l'on avoit fait l'extirpation de ces glandes, l'on ne manqueroit pas de publier que ç'auroit été des cancers.

L'amputation se fait quand le cancer occupe toute la mamelle, ou qu'il est ulceré ayant des levres horribles à voir, dures & renversées; car il n'y a point d'autre moyen pour délivrer une personne de cet affreux mal que de couper entierement la mamelle; ce qu'on exécute, en observant ce qu'il y a à faire avant, durant, & après l'operation.

Necessité de l'amputation.

Avant l'operation il faut suivant les conseils d'un habile Medecin préparer la malade par saignées, purgations, opiates, & autres remedes qui y conviennent. On attendra que ses ordinaires soient passées si elle est encore reglée; & le jour étant pris on disposera son appareil qui consiste en une aiguille enfilée d'un cordonnet, un rasoir ou un bon coûteau, des eaux stiptiques, des poudres astringentes, de petits boutons de vitriol en cas de besoin, des plumaceaux en quantité, un emplâtre, des compresses, une serviette & un scapulaire.

Préparatifs du malade.

L'appareil.

Dans l'operation il faut situer la malade commodément pour elle & pour le Chirurgien, c'est-à-dire à demi couchée à la renverse; le bras du côté de la tumeur doit être élevé & porté en arriere, afin qu'elle paroisse davantage, & que le muscle pectoral soit un peu retiré de dessous la tumeur. L'on en marque ensuite avec de l'encre toute la circonference qui est l'endroit où l'on doit faire l'incision; puis l'on passe une aiguille courbe D à travers le corps de la tumeur, elle est enfilée d'un cordonnet E, dont on lie les deux bouts, & dont on fait une anse qui sert à soutenir la tumeur, & en la tirant à l'éloigner des côtes. Il seroit inutile de passer l'aiguille deux fois, l'on peut épargner cette douleur, car l'on soutient aussi bien avec une anse simple qu'avec une double; puis avec un ra-

Comment on opere. soir F, ou un grand couteau plat G que je trouve plus commode que le rasoir qui peut ployer dans l'operation, l'on coupe à l'endroit marqué, & l'on enleve tout le corps de la mamelle en peu de tems : il se trouve plus de facilité dans cette operation que l'on ne s'étoit imaginé avant que de la faire ; car la mamelle se separe aussi aisément des côtes, que quand on léve l'épaule d'un cartier d'agneau.

Ce qui reste à faire apres l'operation. Après l'operation, on laisse couler le sang pendant quelque tems ; l'on presse même avec la main tout autour de la playe pour faire dégorger des veines ce sang noirâtre qu'elles rapportoient de la tumeur. L'on ne se sert plus de boutons de feu ni de cette platine rouge H, que l'on approchoit de la playe pour dessécher & consumer à ce qu'on croyoit le reste de l'acide dévorant qui pourroit être demeuré ; ces fers chauds faisoient fremir, & n'étoient d'aucune utilité, vû qu'il ne manque point d'être entrainé avec ce qui s'exprime de la playe. Si le sang sort trop copieusement, l'on met les petits boutons de vitriol III sur les ouvertures des arteres qui le versent, & l'on se sert de poudres astringentes que l'on a dans cette boëte K; mais s'il n'y a point d'hémorragie, l'on couvre seulement la playe avec des plumaceaux secs LLLL, & par dessus l'on en met un grand M fait d'étoupes, & couvert de poudres astringentes incorporées avec le blanc d'œuf: l'on employe l'emplâtre Diacalciteos N, puis la compresse O, & la serviette PP, dont on fait un circulaire autour du corps, & que l'on attache au scapulaire Q. Mr. Helvetius fait mettre sur la poitrine une serviette pliée en plusieurs doubles & trempée dans la biére & le beure frais fondu battus ensemble. C'est un remede que l'on pratique en Hollande, & qui empêche l'inflammation à ce qu'il nous apprend.

Du pansement.

Il ne suffit pas d'avoir fait l'amputation du cancer, il faut par une bonne conduite tâcher d'en guerir la playe, à quoy il n'est pas toûjours dans le pouvoir du Chirurgien de parvenir. Le cancer étant ôté on usera des mêmes remedes que s'il subsistoit encore ; c'est-à-dire qu'on observera un regime de vivre exact, qu'on évitera avec soin les alimens acides, terrestres, & dans lesquels on soupçonnera des sels fixes corrosifs, parce qu'ils coagulent le sang ; au contraire la nourriture

doit être pleine de ſels alkalis volatiles, parce qu'ils diſſolvent le ſang & empêchent qu'il ne s'arrête dans les parties. Il faut reſpirer un air ſubtil, afin de rendre la lymphe plus fluide & plus coulante, le ventre ſera tenu libre, & ſi quelque évacuation eſt arrêtée, l'on fera tous ſes efforts pour la provoquer. L'on bannira tout ſujet de colere, de chagrin & de triſteſſe, parce que ces paſſions coagulent les liqueurs; au contraire la joye & la tranquillité de l'eſprit contribuent à une douce fermentation du ſang; & à une diſtribution égale des eſprits animaux par toutes les parties du corps. Enfin il faudra ſe ſervir de médicamens qui adouciſſent l'acrimonie des ſeroſitez, comme font les diaphoretiques & les alkalis tant fixes que volatiles dont vous trouverez beaucoup de ſortes dans la Pathologie de Verduc à laquelle je vous renvoye.

Le fait du Chirurgien eſt de panſer la playe avec des onguens qui abſorbent cette ſeroſité maligne, & dont les parties voiſines demeurent abbreuvées: s'il reſtoit encore de ces petits filamens qui attachoient le cancer aux eſpaces intercoſtaux, il faudroit par des eſcarotiques les détruire peu à peu; le remede de M. Alliot eſt excellent dans cette occaſion. L'on peut pareillement ſe ſervir de l'onguent que M. Helvetius a donné par écrit dans ſa Lettre ſur le cancer; & ſur tout on évitera les remedes qui font trop de douleur. Quand la playe eſt bien mondifiée, & que les chairs ſont belles & vermeilles, il en faudra procurer la cicatrice qui tarde toûjours tres-long-tems à ſe faire, tant à raiſon de la figure ronde de la playe, que par la qualité de l'humeur qui a cauſé le mal & qui d'ordinaire eſt rebelle à toutes ſortes de remedes. Quand la playe eſt cicatriſée, il ne faut pas diſcontinuer l'uſage des remedes internes pendant quelques années, de crainte qu'une nouvelle tumeur ne ſe jette ſur quelque autre partie & ne faſſe un nouveau cancer. (Qualité des onguens.)

Je finiray cet article par l'hiſtoire d'un cancer qui fut amputé à Marſeille il y a environ quatre ans. En paſſant par cette ville avec les Princes, nous fûmes priez M. Duchêne & moy de la part de M. le Bailly de Noailles de voir Mad. de Montreuil incommodée depuis long-tems d'une tumeur au ſein droit. Deux des plus fameux Medecins & deux Chirurgiens s'y (Hiſtoire d'une amputation.)

trouverent à l'heure marquée par M. Duchêne. L'un de ces Medecins s'efforça par un long discours de prouver que la premiere cause de cette tumeur venoit de ce que cette Dame avoit voulu nourrir un de ses enfans il y avoit dix ans : l'autre crut avoir mieux rencontré, en pretendant que le mary ayant eu un mal de galanterie l'avoit pû communiquer à sa femme, & que c'étoit la veritable cause de la maladie en question. Quand ce fut à moy à parler, je leur dis qu'ils avoient raisonné en habiles Medecins qui ne demeurent point court sur les causes des maladies, & qui leur en trouvent souvent de tres-éloignées ; que pour moy qui raisonnois en Chirurgien, je jugeois que c'étoit un cancer bien conditionné ; que sans m'étendre en de longs argumens pour le leur prouver ils n'avoient qu'à le regarder, & que je ne trouvois point d'autres remedes dans l'état present, que l'amputation ; M. Duchêne qui fut de mon sentiment conseilla à la malade de prendre sa resolution sur cette Operation, n'y ayant nul autre moyen de luy sauver la vie.

Le lendemain Madame de Montreüil m'ayant fait prier de l'aller voir, je lui confirmay ce que nous lui avions dit le jour précedent, & je lui representay qu'il n'y avoit qu'à choisir ou l'operation ou la mort : luy ayant fait voir que l'operation paroissoit plus affreuse qu'elle n'étoit douloureuse & de fâcheuse suite, elle s'y détermina comme tous les malades qui préferent la vie à la perte de quelque membre. Elle auroit souhaitté que je lui eusse fait cette amputation ; mais elle étoit dans le tems de ses ordinaires, & n'ayant plus que deux jours à rester à Marseille je ne pus pas la contenter. Il n'y avoit à Marseille aucun Chirurgien qui eût fait cette operation, & la Dame ne pouvoit se faire transporter ailleurs, le carosse l'incommodant trop, parce que la masse chancreuse étoit tres-pesante, & que le moindre ébranlement, même celuy de la chaise à porteur, lui causoit des douleurs très-violentes. Elle choisit à la fin M. Geofroy Chirurgien Major de la Marine avec qui je conferay sur cette operation. Je lui conseillay de la faire, en mettant la malade en son séant panchée sur le dos dans un fauteuil à cremillere pour la laisser comme couchée après l'operation, de ne passer ni aiguille ni cordon-

Observation à faire

net à travers la tumeur pour luy épargner cette peine, de ſoutenir la maſſe avec la main gauche, pendant qu'il feroit l'inciſion de la droite, lui diſant qu'ainſi il enleveroit le cancer & la mamelle ſans faire une extrême douleur. Cela fut executé quinze jours après nôtre depart, comme nous l'avions projetté : nous reçumes des nouvelles de la réüſſite de cette operation, & enfin nous avons appris la parfaite gueriſon de la malade.

LA Gibboſité eſt une courbure de l'épine qui demande toute l'adreſſe du Chirurgien pour être corrigée. Le ſecret icy ne conſiſte qu'à conſerver à l'homme dans toutes les parties de cette colomne oſſeuſe cette juſte proportion que le Créateur y a miſe, & à la rétablir quand elle eſt déchuë de ſa perfection. Il y a ſouvent dans la machine des défauts qui viennent de la nature, & qu'il n'eſt pas poſſible de reparer. DES BOSSES.

L'Epine eſt compoſée de trente os qu'on appelle vertebres ; elles ſont poſées les unes ſur les autres, & attachées enſemble par des ligamens qui leur laiſſent la liberté de ſe mouvoir de côté & d'autre. La tête eſt poſée ſur la pointe de cette colomne, les côtes & les bras ſont articulez à ſes côtez, & les cuiſſes à ſa partie inferieure. Elle eſt comme la baſe qui porte & ſouſtient tout l'édifice du corps ; & c'eſt elle qui par ſa droiture fait la belle taille, & qui en ſe courbant en quelque maniere que ce ſoit rend l'homme difforme & boſſu. Deſcription de l'Epine.

L'on remarque que l'épine ſe courbe & ſe déjette en cinq manieres principales ; 1. en dedans & alors il y a un creux au milieu du dos; 2. en dehors où elle forme une groſſeur qu'on appelle une boſſe; 3. ou bien à droit ce qui fait que l'on a l'épaule droite plus haute que la gauche ; 4. ou à gauche ce qui éleve l'épaule de ce dernier côté davantage que celle de l'autre ; 5. ou enfin obliquement & en S, quand une partie ſe jette en dehors & une autre en dedans. De toutes ces perverſions celle qui arrive le plus rarement c'eſt la courbure en dedans, à cauſe de la ſtructure des vertebres & de l'impulſion que les parties internes font ordinairement contre l'épine de dedans en dehors. L'épine ſe déjette en cinq façons

Causes externes & internes,

L'on peut devenir bossu par cause externe, ou par cause interne : par cause externe, comme un coup ou une chute, à quoy on n'aura pas remedié d'abord, des efforts en portant de pesans fardeaux, l'habitude comme celle des vignerons qui sont toûjours panchés pour labourer la terre ou pour travailler aux vignes, ou la mauvaise coutume de faire des reverences en se panchant trop en devant, ou de s'humilier comme ces religieux qui ont sans cesse la tête baissée. Les causes internes sont une trop grande chaleur qui dessêchant quelques ligamens des vertebres les empêche de prêter assez pour donner à l'épine toute l'étenduë qu'elle doit avoir, ou un excès d'humiditez qui abreuvant ces mêmes ligamens d'un suc glaireux les relâche & leur permet de s'alonger au delà des bornes : mais je croy que la foiblesse y a autant & plus de part que toutes ces causes ; nous en avons un exemple fameux dans une personne de qualité.

Histoire à ce sujet.

Cette personne a été fort droite, & de belle taille jusqu'à l'âge de huit à neuf ans : dans ce tems-là on commença de s'appercevoir qu'elle cherchoit à s'appuyer, & qu'elle se panchoit d'un côté pour se soutenir sur le bras de son fauteuil ; l'on examina l'épine, & l'on trouva qu'elle se courboit du côté droit, prenant la figure d'un croissant : l'on reconnut qu'étant d'un temperament tres-delicat, c'étoit la foiblesse de l'épine & de ses ligamens qui n'étant pas capables de soutenir la pesanteur des parties du corps qui sont depuis la ceinture jusqu'au haut, ployoient sous le faix. On lui fit de petits corsets de baleine pour affermir l'épine, & un fauteuil commode pour appuyer cette partie de toute sa longueur : à ce auteuil il y avoit des cordons qui passant par-dessous les aisselles suportoient toute la charge du corps & soulageoient les vertebres du poids des parties superieures. Mais quelque précaution qu'on ait prise & quelque invention qu'on ait mise en usage pendant plusieurs années, on n'a pas pu éviter que sa taille ne se soit gâtée ; toutefois le cœur & les poumons n'en sont point pressez, les fonctions vitales n'en sont point incommodées ; & la nature foible sur cet article a recompensé ce défaut par mille bonnes qualitez de l'esprit, par un genie superieur, par un courage & une sagesse qui ne se rencontrent point ailleurs à son âge.

La gibbosité n'est pas toûjours un mal hereditaire qui passe du pere à l'enfant : nous voyons des peres & des meres avec cette imperfection avoir des enfans fort droits, & l'on voit des peres & des meres de belle taille qui ont des enfans bossus ; c'est un malheur attaché à chaque sujet en particulier, & un défaut dont on ne doit chercher la cause que dans celuy qui en est affligé.

Ce défaut n'est pas hereditaire.

Il ne faut pas que le Chirurgien prétende rendre bien droit un enfant qui aura de la disposition à être bossu, il ne peut ni par ses soins ni par toute sa bonne conduite qu'empêcher ce vice d'augmenter jusqu'au degré de difformité où il seroit parvenu si l'on n'avoit aporté du secours : c'est pourquoy il ne promettra point aux parens plus qu'il ne peut accomplir, comme font des couturieres, des tailleurs, & des fabricateurs de corps de fer, qui pour tirer de l'argent assurent de donner une taille aussi belle comme si l'on n'avoit jamais été contrefait.

L'on ne sçauroit pas préscrire positivement & en particulier ce qu'il faut faire à la gibbosité : si l'épine se jette en dehors on couchera l'enfant sur un matelas un peu dur l'y tenant sur le dos & sans chevet, afin que la tête & l'épine soient au même niveau : si elle se porte à droit ou à gauche, il faut par le moyen de petits corsets faits exprés comprimer doucement l'endroit qui pousse. L'usage des croix de fer attachées à l'épine, aux épaules & au col est excellent pour tenir ces parties égales les unes aux autres ; c'est au Chirurgien industrieux à inventer des machines capables de combatre la difformité, & de la corriger autant qu'il se peut, prenant garde sur tout de ne point presser les parties contenuës dans la poitrine, lesquelles ne peuvent avoir trop de liberté dans leurs mouvemens si necessaires à la vie.

DE L'OUVERTURE QU'ON FAIT A LA JUGULAIRE.

LA saignée de la jugulaire se fait à l'une des veines de ce nom. Il y en a quatre, deux internes qui reçoivent le sang des sinus de la duremere, & qui le versent dans les souclavieres ; & deux externes qui recevant le sang de toute la face & des parties externes de la tête le vont décharger dans la même souclaviere ; ce sont ces dernieres que le Chirurgien est obligé d'ouvrir dans certaines maladies.

L'on appelle ces deux dernieres externes, parce qu'elles ſont plus ſuperficielles que les autres, elles ſont aſſez apparentes lorſqu'elles ſont pleines, on les voit étenduës ſelon la longueur du col, & il y en a une à droit, & l'autre à gauche.

L'ouverture de ces veines embaraſſe le Chirurgien pour deux raiſons, l'une c'eſt qu'il ne peut gueres ſerrer le col pour les faire gonfler, de crainte de trop preſſer la trachée-artere qui eſt le paſſage de la reſpiration; & l'autre c'eſt que la peau qui les couvre n'étant pas ferme il a de la peine à l'aſſujettir : il faut toutefois l'ouvrir, & voici comment on s'y prendra.

Manuel de l'operation

On met le malade en ſon ſéant ou ſur le lit, ou dans un fauteuil : on prend un mouchoir pour ſervir de ligature que l'on roule comme un boudin, l'on en met le milieu derriere le col en ſorte que les deux bouts viennent ſe croiſer à la partie ſuperieure du ſternum, qu'on donne à tenir au malade avec ſes deux mains, afin qu'il ne ſerre luy-même qu'autant que cela luy laiſſe la liberté de reſpirer. L'on tient à la bouche une lancette ouverte comme dans une ſaignée ordinaire, & on la prend de la main droite ou de la gauche ſelon le côté que l'on veut faire la ſaignée, & de l'autre main affermiſſant la peau en la tirant entre deux doigts l'on fait la ponction dans la veine, puis l'élevation pour fendre le vaiſſeau en retirant la lancette : cette ouverture doit être plus grande qu'aux ſaignées du bras, parce que ces veines ſont plus groſſes que celles du bras.

Ce qu'on met ſur la playe après la ſaignée.

L'on tire la quantité de ſang neceſſaire & telle que l'a ordonné le Medecin qui doit preſque toûjours être preſent à ces ſortes de ſaignées,parce qu'il arrive quelquefois que le malade s'évanouit par la perte ſubite que les organes renfermez dans la tête ou contenus au tour font d'une partie du ſang qui les animoit;ou bien il ſurvient d'autres ſymptômes critiques qui doivent faire changer le traitement de la maladie : la ligature étant ôtée le ſang ne coule plus, parce qu'il tombe en droite ligne dans la ſouclaviere; mais l'on ne laiſſe pas que d'y mettre une compreſſe & par deſſus une bande que l'on tourne autour du col, & que l'on ſerre médiocrement; c'eſt une des ſaignées que les aſpirans qui ſe font paſſer Maîtres à Paris ont coutume de faire dans la ſemaine des ſaignées.

FIG. XXIX. POUR LA BRONCOTOMIE.



LA Broncotomie eſt une operation par laquelle on ouvre la trachée-artére pour donner moyen à l'air d'entrer dans les poumons, quand d'ailleurs il y a quelque obſtacle qui ne luy permet pas de s'y inſinuer. Fabricius dit qu'il a toûjours regardé cette operation comme une des principales & des plus neceſſaires. Et veritablement auſſi-tôt qu'on a fait à un pauvre malade qui étouffe manque de reſpiration, une petite ouverture entre deux bronches ou deux anneaux de la trachée-artére pour donner entrée & iſſuë à l'air, vous le voyez revenir comme de la mort à la vie, dés le même inſtant ; & cet effet eſt ſi ſenſible & ſi prompt qu'il paroît un miracle. DE LA BRÕCOTOMIE.

Ce mot de Broncotomie eſt derivé de *Broncos* qui ſignifie Bronches, & de *temnein* qui veut dire couper : on ne coupe pas néanmoins les bronches dans cette Operation, on fait ſeulement une légere diviſion en- Etimologie de ce mot.

tre deux bronches. Le nom de laringotomie que quelques-uns luy ont donné ne luy convient pas, parce qu'on ne touche point au larynx, & qu'au contraire l'on recommande de s'en éloigner le plus qu'il est possible, afin que l'incision ne puisse point augmenter l'inflammation qui est aux muscles du larynx.

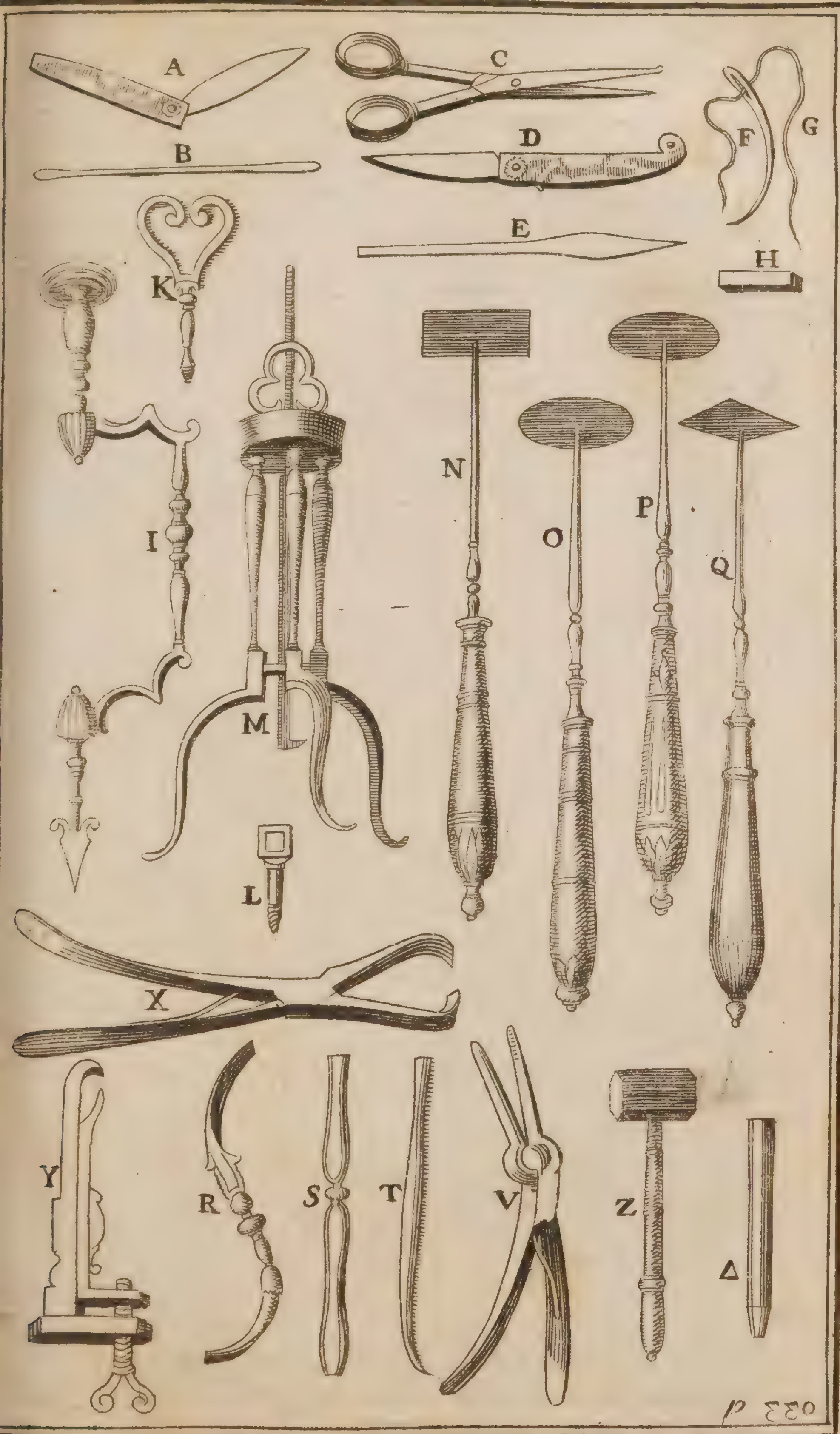
Contestation entre les Auteurs sur ce sujet.

Il y a une grande contestation entre les Auteurs, pour sçavoir si l'on doit pratiquer, ou rejetter cette Operation ; les uns & les autres ne manquent point de raisons pour appuyer leur opinion : je vais vous les rapporter, afin que vous jugiez avec plus de lumiére sur ce que vous devez entreprendre.

Ceux qui désaprouvent cette Operation disent qu'elle est absolument inutile en beaucoup d'occasions où il y a difficulté de respirer, comme lorsque cette difficulté de respirer dépend d'une apoplexie, d'une pleuresie, d'une peripneumonie, ou d'une plénitude dans le conduit de la trachée-artére, & qu'il n'y a que dans l'esquinancie où elle peut avoir quelque avantage : mais qu'en ce cas on l'ordonne si tard, & quand le malade est si prest d'étoufer, qu'en la pratiquant on avance sa mort, & on encoure la honte & le mépris du public qui au lieu de s'en prendre à la maladie qui étoit mortelle accuse le Chirurgien d'avoir égorgé le malade ; & Fabricius même qui loüe cette Operation, dit que les Chirurgiens de son tems n'osoient l'entreprendre, & qu'à leur imitation il ne l'a jamais faite.

Les raisons de ceux qui la conseillent sont qu'on ne la fait que comme l'extrême remede, tous les autres ayant été inutiles, & le malade étranglant & suffoquant faute de respirer, & quand on a des signes que ce qui empêche l'air d'entrer est au dessus du larynx : ils ajoutent que cette Operation n'est point dangereuse d'elle-même & qu'elle ne peut avoir de mauvaises suites, la playe qu'elle fait étant de celles qui se guerissent avec un peu de patience ; qu'elle n'est pas des plus mal aisées à executer ; que quand même on n'en tireroit pas le fruit qu'on s'étoit proposé, & que le malade mourroit, ce ne seroit point l'Operation, mais la maladie qui l'auroit tué ; que le Chirurgien remplit son devoir en tentant un remede incertain plûtôt que de laisser perir le malade ; & qu'enfin on ne doit point se soucier des faux raisonnemens du public qui ne sça-

XXX. POURLES FRACTURES DU CRANE.



chant pas les conſéquences neceſſaires d'un mal, a coutume d'en attribuer les ſiniſtres évenemens aux circonſtances qui les accompagnent.

La maladie qui nous óblige de faire la broncotomie eſt l'eſquinancie ; mais comme il y a pluſieurs ſortes d'eſquinancie, & que cette Operation ne convient qu'à une d'elles, on eſt obligé de la bien diſtinguer des autres.

On établit en general deux eſpeces d'eſquinancie, la fauſſe & la vraie. La fauſſe eſt un dépoſt de ſeroſitez ou de pituite qui abreuve les glandes de la gorge ſans fiévre, ſans inflammation, & ſans grande difficulté d'avaler & de reſpirer: la vraye eſt une inflammation & un gonflement des muſcles du larynx avec fiévre, chaleur & ardeur à la gorge, reſpiration difficile, ſuffocation & douleur en cette partie ; le malade ne peut reſter couché, & toutes les matieres liquides comme les bouillons & la boiſſon qu'il veut alaler, luy reviennent par le nez. Deux ſortes d'eſquinancie.

Mais il y a deux ſortes de vrayes eſquinancies ; l'une externe, & l'autre interne ; celle-là eſt une inflammation des muſcles exterieurs du larynx dans laquelle la gorge paroît plus tumefiée en dehors qu'en dedans, & alors elle eſt moins dangereuſe, parce que la tumeur ſe jettant en dehors ne preſſe point les paſſages de l'air ni ceux du boire & du manger : l'interne conſiſte dans l'inflammation & l'enflure des muſcles internes du larynx qui ſont quatre petits muſcles ſituez interieurement dans le larynx, deux qu'on appelle ariténoïdiens, & les deux autres tiroaritenoïdiens ; leur action eſt de fermer le cartilage aritenoïde qui a la forme du bec d'une aiguiere : quand ces muſcles ſont enflez ils font tellement clorre le cartilage que l'air ne pouvant paſſer, les malades ſont prêts d'étoufer ; c'eſt cette eſquinancie qu'on juge mortelle par cette raiſon, & qui a beſoin de nôtre ſecours. Diviſion des vrayes eſquinancies.

L'on ſuppoſe que le malade aura été ſaigné des bras copieuſement, & même de la jugulaire ; que tous les remedes ordonnez & neceſſaires en pareille occaſion où il s'agit de relâcher les fibres muſculeuſes & de diminuer l'efferveſcence du ſang, auront été pratiquez; qu'on eſt certain que l'empêchement de la reſpiration eſt au larynx, que le malade a des forces ſuffiſantes, qu'il y a lieu d'eſperer qu'en faiſant entrer l'air dans

les poumons on lui ſauvera la vie, & qu'il periroit infailliblement ſans l'Operation dont tous conviennent unanimement : & voici comment on doit s'en acquitter.

Précaution avant que d'operer.

Avant l'Operation il faut diſpoſer l'appareil tel que vous le voyez ſur la planche XXIX. on le mettra dans un baſſin qu'on fera tenir auprès de ſoy par un ſerviteur, puis on ſituera le malade à ſon avantage. Les uns veulent qu'il ſoit couché pour la commodité de l'Operateur ; d'autres pretendent qu'il ſoit aſſis, afin d'avoir la reſpiration plus libre pendant l'Operation : il y en a qui le font coucher à demi, la tête panchée en arriére pour mieux preſenter le col ; & d'autres s'oppoſent à cette ſituation, diſant que c'eſt le moyen de faire étrangler le malade quand le col eſt enflamé & qu'il y a une enflure conſiderable : mais on laiſſe à la diſcretion du Chirurgien de placer ſon ſujet de la maniere la plus commode pour l'un & pour l'autre. Enſuite il marquera l'endroit où il veut faire ſon ouverture : quelques-uns veulent que ce ſoit entre la deuxiéme & la troiſiéme des bronches quand la tumeur n'eſt pas groſſe ; & quand la gorge eſt fort enflée, ils conſeillent d'ouvrir entre la troiſiéme & la quatriéme pour s'éloigner du larynx ; mais quelquefois cette partie eſt ſi tumefiée, ou le malade ſi gras qu'on ne peut pas au toucher compter les cartilages, il faut alors marquer l'endroit d'un pouce au deſſous du larynx.

Premiere partie de l'operation

Dans l'operation il faut pincer la peau à l'endroit déſigné, la faire tenir d'un côté par un ſerviteur, & de l'autre la tenir ſoy-même de la main gauche ; puis avec un petit biſtouri droit A, couper les tégumens ſur le lieu marqué, & les ayant lâchez, on ſéparera avec un déchauſſoir B, les muſcles ſternotiroïdiens qui montent du ſternum le long de la trachée-artére pour s'aller inſerer aux parties laterales du cartilage tiroïde : ces muſcles étant ſéparez l'un de l'autre, l'on découvre les bronches de la trachée-artére, qui ſont des anneaux cartilagineux poſez & attachez les uns ſur les autres, formant par leur union un conduit toûjours ouvert qu'on nomme la trachée ou l'âpre-artére.

Seconde partie.

On prend enſuite un petit inſtrument fait comme un perce-lettre appellé broncotomiſte C, ou à ſon défaut une lancette armée D, & environnée d'une ban-

delette pour la tenir ferme avec son manche ; on la plonge entre deux anneaux, & l'on ne l'enfonce point trop avant de crainte de picquer la trachée-artére dans sa partie posterieure. Avant que de retirer l'instrument on introduit dans l'ouverture un stilet E, qui sert à y faire entrer une canule d'argent F, qui doit être courte de peur de toucher au fonds de la trachée-artére, percée de son long & à son extremité, pour laisser la liberté à l'air d'entrer & de sortir, & qu'on choisit plate pour s'accommoder à l'espace d'entre les deux bronches, & ayant deux petits anneaux à sa tête pour y passer un ruban G, & l'attacher autour du col; quand la canule est placée, l'air entre & sort librement, & l'operation est finie.

De la canule.

Quelques-uns veulent qu'on exécute cette operation par une ponction seule, & qu'avec le broncotomiste ou la lancette on ouvre la peau & l'entre-deux des cartilages bronchiques, & que l'on ne tire point l'instrument entré dans la trachée-artére, avant que d'y avoir mis un stilet pour y conduire la canule; de cette maniere l'operation est plûtôt accomplie, moins cruelle, & plus aisée à guerir.

Bonne pratique de quelques-uns.

Après l'operation l'on fait une petite pose pour laisser respirer le malade pendant quelque tems, puis on le panse en mettant dessus l'ouverture un petit morceau d'éponge H, trempé dans un vin chaud, & exprimé avant que de le mettre : il n'y faut point fourrer de cotton, ni de charpie, de crainte que l'air n'en fist entrer quelque particule dans la trachée-artére; ce qui causeroit une toux violente, comme à ceux à qui il est tombé quelque goute de liqueur dans le larynx pour avoir voulu rire ou parler en beuvant ; & c'est ce que l'on appelle faire du vin de Nazaret. Si l'éponge étoit trop fine ou trop épaisse, & que l'air eût de la peine à entrer, il la faudroit changer, ou n'en point mettre, parce que l'on ne fait cette operation que pour laisser la liberté à l'air de faire son chemin. L'on met ensuite un emplâtre I, une compresse K, & un bandage fenestré L, qu'on ne serre que mediocrement, à cause que ces parties étant nerveuses & tres-souples, ne peuvent souffrir la contrainte sans incommoder beaucoup.

Pansement

Cet appareil ne doit subsister que trois ou quatre

Moyen de refermer la playe.

jours ; car dans ce tems ou le malade eſt mort, ou l'obſtacle qui interdiſoit l'entrée à l'air eſt levé ; de ſorte que l'inflammation étant ceſſée, l'enflure diminuée, & l'air reprenant ſa route ordinaire, l'on ôte la canule, & l'on travaille à guerir la playe. Pour cet effet l'on en rapproche les lévres l'une de l'autre avec un bandage incarnatif M, qui ſe fait en poſant le milieu de la bande derriere le col, d'où l'on vient la paſſer pardevant pour croiſer les deux chefs de la bande ſur la playe ; par ce moyen & avec un baume qu'on met deſſus on tâche de recoler au plûtôt ces deux levres.

Si le bandage ne réüſſiſſoit pas, il y faudroit faire quelques points avec cette aiguille courbe N, enfilée d'un fil ciré O ; car on ne ſçauroit trop tôt reboucher la playe de la trachée-artére, vû que l'air qui entre par cette ouverture, eſt regardé comme un air étranger, parce qu'il n'eſt point modifié & temperé comme il doit être par la bouche & par les narines, avant que de toucher à une ſubſtance auſſi delicate que celle des poumons qu'il pourroit fatiguer par la ſuite. Entre les mains d'un bon Chirurgien la cure de cette playe en eſt facile, parce qu'il le traite avec methode, & ſuivant les regles conſtantes de la meilleure pratique.

Fauſſe opinion.

Il y a des Autheurs qui la croyent difficile, & même impoſſible ; ils diſent que ces parties étant cartilagineuſes elles ne peuvent pas ſe reprendre comme les charnuës ; mais l'experience détruit cette raiſon. Fabricius nous aſſure qu'une ſervante qui s'étoit coupé la trachée-artére, en guerit ; & j'ay pansé à S. Germain un homme qui reçut un coup de piſtolet étant à une chaſſe de ſanglier ; la balle entroit par le côté droit du col, & ſortoit par le gauche, lui perçant la trachée-artére, dont néanmoins je l'ay parfaitement bien gueri.

Fin de la cinquiéme Operation.



OPERATIONS DE CHIRURGIE,

SIXIE'ME DEMONSTRATION.

Des Operations qui se pratiquent à la Tête & aux yeux.

Et Premierement du Trepan.



Essieurs, de toutes les operations particulières que demandent les maladies de la tête, n'y en ayant gueres de considerables & d'usitées, que celle du Trépan; nous y joindrons celles qui se font aux yeux & aux parties qui en dépendent, afin de remplir le tems destiné à nôtre Démonstration.

Il est bien vray que les Anciens en pratiquoient un grand nombre à cette partie : ils faisoient au front trois incisions en long jusqu'à l'os de la longueur de deux doigts, pour couper tous les vaisseaux qui étoient entre deux taillades; ils appelloient cette operation, *hypospatisme*, du nom de l'instrument dont ils se servoient, qui avoit la figure d'une spatule. Ils faisoient encore au-dessous de la suture coronale une la incision qui s'étendoit d'une temple à l'autre, & pénétroit jus- Operation anciennement usitée.

qu'au crane duquel ils separoient le péricrane : ils avoient donné à cette operation le nom de *periskitisme*, derivé de *peri* autour, & de *skitizein* qui veut dire écorcher ou racler. Ils appliquoient aussi des cauteres ou potentiels ou actuels sur la suture coronale pour corriger, à ce qu'ils prétendoient, l'intemperie froide & humide de la tête : leur dessein étoit d'empêcher par de tels moyens le dépôt des humeurs sur les yeux & sur beaucoup d'autres parties, & ainsi de les préserver d'une infinité de maladies ; mais on les a trouvé si cruels & si peu utiles, qu'on ne les pratique plus aujourd'huy.

L'operation du Trepan que je me propose de vous démontrer, ne convient point aux playes du cuir chevelu, ni à celles des tégumens de la tête ; c'est pourquoy je ne vous parleray pas de ces playes ; & comme elle ne se fait qu'aux blessures du crane, desquelles même il y en a quelques-unes où elle n'est pas necessaire, il faudra vous en établir les differences, afin que vous soyez instruits de celles qui en ont besoin, & de celles où l'on se dispense de la faire.

Differentes sortes de fractures du crane.

Les especes de fractures du crane sont en grand nombre, elles ont toutes leurs noms particuliers ; & comme ce sont les Grecs qui les leur ont donnez, la barbarie & la rudesse de leur prononciation pourra effrayer le jeune Chirurgien à qui ils paroîtront au commencement des plus difficiles à retenir : mais pour peu qu'il s'y accoûtume il demeurera d'acord qu'il étoit malaisé de leur en trouver de plus courts, & dont l'étimologie fît aussi bien entendre la nature de la chose.

Je les reduis à douze que je vais vous expliquer les unes après les autres. Je rapporteray d'abord leur nom Grec, & je vous diray ensuite celui que les Latins leur ont imposé, puis nous viendrons au nom François sous lequel nous les connoissons ; cette Méthode vous en donnera une idée qui s'imprimera dans vôtre memoire sans beaucoup de peine.

De celle qu'on nõme *hedra* ou siége.

Hedra dérivé d'*hezein* qui veut dire seoir, en Latin *sedes* ou *vestigium*, en François *marque* ou *siége*, est une tres-simple incision au crane où le coup ne laisse que la marque sans pénétrer rien au de-là.

L'eccope.

Eccope est derivé de *en* qui signifie entre, & de *coptin* couper, en Latin *incisio* ou *excisio*, en François

coupure

coupure, *incision*; c'est une solution de continuité en l'os, laquelle ne s'étend pas plus loin dans la partie que l'instrument qui a fait le coup.

Diacope vient de *dia* qui signifie par, & de *coptin* couper, en Latin *præcisio* ou *dissectio*, en François *taillade*, *dissection*; c'est une espece de fracture au crane dont le coup a été donné de biais, & où la piece de l'os n'est qu'à demi emportée. Diacope.

Aposkeparnismos est tiré de *apo* qui signifie découper, & de *skeparnos* une hache ou doloire, en Latin *dedolatio en fancois dedolation*; c'est une solution de continuité au crane où la piece est emportée,& coupée comme si la doloire ou la hache y avoient passé. De l'aposkeparnismos.

Trichismos qui vient de *trix* un poil, en Latin *rima capillaris*, en François *fente capillaire*, est une fracture où la fente du crane est si fine & si déliée qu'elle ressemble à un cheveu; pour la découvrir il faut quelque fois mettre de l'encre sur le crane, & après l'avoir essuyé on apperçoit la fente par le trait que cette teinture y laisse. Du trichismos.

Rogma de *Rygnyin* qui veut dire divefer, en Latin *rimæ*, *scissura*, en François *gente* ou *felure*, est une fente apparente, qui s'étend au delà de l'instrument avec quoy on a frappé, & par laquelle l'os ne s'écarte point de sa place, ses pieces divisées restant égales & continues, ces fentes se font au crane comme celles qui se font aux pots de terre. Du rogme.

Apikima de *apo* & de *ikima* qui veulent dire redoublement de fracas ou de bruit par écho, en Latin *resonatio*, en François *contrecoup* ou *contrefente*, est une espece de fracture du crane faite en la partie opposée à celle qui a reçu immediatement le coup. Definition de l'apikima.

Tlasis ou *phlasis*, en Latin *contusio*, & en François *contusion* ou *collision*, c'est-à-dire écachement ou froissure, est une contusion en l'os, causée par quelque effort externe, ou bien une dépression ou un enfoncement fait avec violence à la superficie exterieure du crane, laquelle est rentrée en dedans sans aucune fente comme se font les bosses aux pots d'étain. Du tlasis.

Entlasis ou *Ecphlacis*, en Latin *introitus*, *desidentia* ou *illisio*, en François *embarure*, *desidence* ou *écrasement*, c'est une fracture du crane où il y a plusieurs fentes & où il est brisé en plusieurs morceaux. De l'entlasis ou écrasement.

De l'ecpiesma. *Ecpiesma* derivé de *ec* qui veut dire dehors, & de *piezein* presser, en Latin *depressio*, en François *enfonçure*, ou *embarrure avec esquilles*, c'est une rupture du crane en plusieurs pieces, dont quelques-unes ou toutes pressent & blessent les membranes.

De l'engissoma. *Engissoma* derivé de *en* qui signifie dedans, & de *gissin* courber, en Latin *appropinquatio*, en François *approchement*, c'est une fracture du crane, en laquelle un des bouts de l'os separé est enfoncé sur la dure mere, & l'autre bout relevé en dehors, faisant le pont-levis.

Du Camarosis. *Camarosis* de *camare* qui veut dire une voute, en Latin *testudinatio* ou *fornicatio*, en François, *vouture*: est une espece de fracture du crane où le milieu de l'os fracturé s'éleve en forme de voute, & ressemble au dos d'une tortuë.

Reduction de toutes ces fractures. Mais je reduis toutes ces fractures du crane sous trois genres, sous l'incision, sous la fente & sous la contusion, qui renferment les douze fractures dont je viens de vous parler.

De l'incisiõ. L'incision est une petite playe au crane qui ne va pas plus loin que l'instrument qui l'a faite : elle en contient quatre qui sont les premieres, sçavoir *l'hedra* qui n'est qu'une simple marque; *l'éccope* qui est une petite incision; le *diacope* qui n'enleve point la piece de l'os, & l'*Aposkeparnismos* qui emporte la piece comme un coup de hache : ces quatres playes du crane ne demandent point le trépan.

De la fente. La fente est une solution de continuité au crane qui va plus loin que l'arme qui a donné le coup, elle comprend trois sortes de fractures, sçavoir le *trichismos* ou la scissure capillaire, le *rogme* ou la feinte apparente, & l'*apechima* ou le contrecoup : l'Operation du trépan convient à ces trois especes.

De la contusion. La contusion est une dépression violente faite par quelque instrument contondant qui rompt & sépare les parties du crane qui étoient unies ensemble; elle a sous elle les cinq autres especes de fracture, sçavoir *tlasis* ou l'enfonçure sans fracture apparente, *l'entlasis* ou l'écachement & la brisure de l'os, *l'ecpiesma* ou les esquilles pressent la dure-mere, *l'engissoma* où l'os est en forme de pont-levis, & le *camorosis* où l'os est en voute & fait comme le dos d'une tortuë. Ces cinq sor-

tes de fractures ne se peuvent guérir sans le secours du trépan, excepté le *tlasis* où l'os peut aux enfans faire ressort & se remettre immédiatement après le coup reçu.

L'on convient de toutes ces fractures du crane excepté de *l'apékima.* qui est le contre-coup.

Tous les Anciens l'ont établi comme certain, & ils nous en parlant comme s'ils l'avoient vû arriver plusieurs fois, ils veulent que ce soit l'air du dedans de la tête lequel étant poussé par la violence du coup à la partie opposée à celle qui a été mediatement frappée, fait fendre celle-là plû-tôt que l'autre quand elle y est beaucoup plus disposée, & ils appellent cette playe contre-fente. Mais quelques Modernes la contestent, croyant prouver par des raisons physiques & demonstratives que les contre-coup ne se sçauroit faire, parce que le crane est composé de plusieurs piéces peu étroitement jointes ensemble, ce qui doit amortir le coup; & qu'il n'en est pas de même du crane que des pots de terre, qui par une vertu élastique se cassent quelquefois à la partie opposée à celle qu'on frape; car la grande liaison de leurs particules fait qu'elles resistent toutes à la fois, & lorsqu'il y a moins d'union & de fermeté en un endroit qu'en un autre, c'est-là où ils se brisent. L'on ajoute que ces mêmes Anciens donnant pour usage aux sutures d'empêcher qu'une fracture ne passe d'un os du crane à un autre semblent contredire au principe sur lequel ils fondent le contre-coup: l'on soutient enfin que s'il s'est trouvé des fentes en d'autres endroits qu'en celui où le coup avoit été directement appliqué, cela vient par nn second ou troisiéme coup reçu, ou par une autre chûte dont le blessé ne se ressouvient point, parce que la force du premier coup ou de la premiere chute l'ayant tout étourdi l'aura empêché de sçavoir ce qui se sera passé ensuite.

Du contre coup.

Je serois assez porté à suivre le sentiment des Modernes, si deux faits qui me sont tombez entre les mains ne me confirmoient pas dans l'opinion des Anciens; les voici. En 1690. un Palfrenier de Mr. le Duc de Chevreuse, en allant abreuver ses chevaux tomba la tête sur le pavé, on le reporta à l'Hôtel tout hors de connoissance. Je fus appellé aussi-tôt, & je lui

Histoires qui le prouvent.

trouvay une playe sur le coronal, je la dilatay assez pour y appliquer le trépan ; le lendemain ayant vu une fracture à l'os je le trépanay, & il demeura toûjours sans connoissance. Trois jours après une tumeur ayant paru sur l'occipital, je l'ouvrois, & remarquant qu'il étoit fracturé j'y fis un second trépan ; il sortit par l'un & par l'autre beaucoup de sang, & à mesure que ce sang sortoit le jugement lui revenoit ; je continuay à le panser & il guerit. En 1692. une fille de 9. ans se trouvant auprès de gens qui jouoient aux quilles ; la boule jettée en l'air au lieu de tomber dans le quillier tomba sur la tête de la petite fille qui en fut assommée, on la porta chez son pere qui tenoit un cabaret auprès des Recolets. L'on me vint chercher, j'observay deux grosses contusions sur les pariétaux, j'ouvris la plus grosse où j'aperçus l'os fracturé, & je la trépanay ; deux jours après, l'autre contusion ne diminuant point, je fus obligé de l'ouvrir, & y ayant trouvé uue fracture je ne me pus pas dispenser d'y faire encore un trépan, la connoissance lui revint peu-à-peu, les accidens se dissiperent à mesure que les playes suppuroient, & elle en guerit. La premiere de ses Histoires prouve le contre-coup de devant en derriere, & la seconde montre qu'il se peut faire d'un côté de la tête à l'autre, car il est difficile de croire qu'ils ayant reçu chacun deux coup differens, & justement aux endroits où l'on établit les contre-coups.

Deux sortes de signes.

Les signes des fractures du crane tirez des meilleurs Auteurs, & mis en ordre par les modernes sont de deux sortes, ou sensibles, ou rationels.

Les signes sensibles sont ceux qui tombent sous les sens du malade & du Chirurgien. Ceux qui regardent le malade sont d'avoir ouy du bruit & un craquement à l'os au moment qu'il a été blessé ; d'entendre lorsqu'on frape sur l'os découvert un son comme celui d'un pot fêlé ; de sentir un ébranlement douloureux qui lui répond à la playe quand il serre quelque chose entre les dents : ce dernier signe n'est pourtant pas constant & certain, j'en ay vû à qui l'on faisoit serrer un mouchoir entre les dents, & qui en le tirant ne sentoient point de douleur à la playe, quoi qu'ils eussent le crane fracturé, & d'autres qui en sentoient quoi qu'il n'y eût point de fracture, parce que la playe

étoit au muſcle crotaphite ou aux environs, juſqu'où l'effort & le mouvement de la machoire ſe communiquoit aiſément.

Les ſignes ſur leſquels le Chirurgien ſe fonde ſont tirez ou de la vuë, lorſque la fracture eſt tellement apparente qu'il la découvre avec ſes yeux, ou du toucher quand il la peut ſentir avec le doigt, ou bien y rencontrer avec la ſonde une inégalité à l'os.

Conſiderations ſur la cauſe efficiente.

Les ſignes rationels dépendent de la cauſe efficiente, de la nature de la playe, & des accidens. A la cauſe efficiente, il faut conſiderer trois choſes; premierement celuy qui a frapé, ſçavoir s'il eſt fort & robuſte, s'il étoit en colere, s'il a frapé avec violence, & s'il étoit ſitué plus haut que celui qui a été bleſſé; toutes circonſtances qui denotent que le coup a porté avec plus de force; au lieu que des circonſtances oppoſées denotent le contraire: deuxiémement avec quoi on a frapé, par exemple ſi c'eſt un bâton on doit avoir égard à ſa quantité s'il eſt gros ou menu, à ſa maſſe s'il eſt d'un bois péſant ou leger, à ſa figure s'il eſt égal ou inégal, s'il eſt rond, quarré, ou triangulaire; & afin à la qualité & à la forme de ſa ſubſtance, ſi c'étoit un inſtrument de fer ou de plomb, tranchant ou obtus & contondant; ou bien ſi c'étoit une pierre, ſçavoir ſi elle étoit groſſe ou petite, ſi elle eſt tombée de fort haut &c.

Sur la nature de la playe.

Touchant la nature de la playe il faut examiner premierement ſa grandeur, car plus elle eſt grande plus on a lieu de ſoupçonner une fracture; deuxiémement ſi elle eſt accompagnée d'une inſigne contuſion, ce qui marquera que le coup aura été contondant; troiſiémement ſa ſituation, parce qu'étant ſur un os mince comme le parietal, il pourra plûtôt y avoir fracture que ſur un os épais & dur comme l'occipital.

Et ſur les ſymptômes.

Sur les accidens, on obſervera de quelle nature ils ſont, car il y en a de premitifs & de conſecutifs; ceux-là arrivent dans l'inſtant de la bleſſure; par exemple le bleſſé aura été dabord étourdi comme un bœuf qu'on aſſomme, & il ſera tombé comme un ſac de bled; il lui ſera ſurvenu auſſi-tôt un flux de ſang par la bouche, par le nez ou par les oreilles avec perte du jugement, de la voix & de la memoire: les conſecutifs viennent enſuite de la fracture, comme les

nausées, le vomissement, la fiévre & l'assoupissement.

La connoissance de tous ces signes est avantageuse au Chirurgien pour porter son jugement qu'il tire de trois choses, de la nature de la playe, de la partie, & des accidens : premierement de la playe, en ce qu'elle pourra être grande seulement soit en apparence, comme celles où il y a de grands fracas ainsi qu'on en voit à l'armée ; soit en consequence, comme celles qu'on nomme *trichismos* & *rogme* qui ne paroissent que de petites fentes & qui quelquefois sont plus dangereuses que des embarures : deuxiémement de la partie qu'on prend ici universellement de tout le corps comme de l'âge, de la temperature, & des forces; ou particulierement, sçavoir de l'endroit où est la playe qui sera plus dangereuse à la partie anterieure, parce que les os y sont plus minces, qu'à la posterieure où ils ont plus d'épaisseur ; le peril étant encore plus imminent sur les temples, à cause de la delicatesse de ces os & du muscle crotaphite qui est tres-sujet aux convulsions : elles sont aussi très-dangereuses sur le sommet de la tête au droit de la fontanelle, parce que l'os y est tres-mince, & que le coup y tombe plus à plomb ; sur les sinus sourcilliers à cause de la liqueur mucilagineuse qui en sort ; & plus sur les sutures qu'ailleurs par le déchirement des petites fibres, & des vaisseaux qui vont & qui viennent pour la communication de cet endroit avec la dure-mere, ce qui fait un épanchement de sang dans ces parties, troisiémement des accidens qui sont ou universels comme la fiévre, la phrenesie, la convulsion & la paralysie ; ou particuliers qui sont ou bons comme une petite tumeur, une chair vermeille & une suppuration louable, ou mauvais comme une couleur livide ou noîratre, une contusion de la chair ou de l'os, une matiere sanieuse, une consistence visqueuse & une aprêté de l'os qui devroit être uni, poli, & égal.

Premiere Precaution

Faisant attention sur tout ce que je viens de vous dire le Chirurgien formera son prognostic qui doit toûjours être douteux particulierement aux playes de tête, car il y en a qui ne paroissent que légeres dans le commencement, & qui dans la suite conduisent le malade au tombeau ; il faut se tenir sur ses gardes, beaucoup saigner pour empêcher l'extravasion du sang dans le

cerveau, & ne pas imiter le Chirurgien d'une perſonne de qualité de la Cour, lequel ne voulut point ſaigner un Lieutenant des cent Suiſſes du Roy, qui étant tombé à la chaſſe s'étoit fait une grande contuſion à la tête ; le ſang épanché s'abcéda, & il mourut dans les quarante jours.

C'eſt une erreur dont il faut ſe deſabuſer que de croire qu'après les quarante jours le peril eſt paſſé : il eſt vray qu'au bout de ce terme on a lieu de bien eſperer ; mais il s'en eſt tant vu qui après ce tems ſont morts de leurs bleſſures, on ne doit rien promettre de poſitif. Si le bleſſé fait quelque débauche de vin ou de femme, s'il eſt expoſé aux grandes chaleurs ou au grand froid, s'il eſt d'un temperament delicat, & que ſon pouls ne reprenne pas ſa premiere vigueur, ou enfin s'il n'a pas ſoin de ſe conſerver, il eſt en riſque même après le ſoixantiéme jour. Les Juriſconſultes ont reglé entr'eux que les dangers étoient paſſez dans les quarante jours, & que ſi un bleſſé expiroit après ce tems, ce n'étoit plus à cauſe de la playe; parce qu'il falloit aux Juges un terme pour condamner ou pour abſoudre ceux qui avoient bleſſé : mais un Chirurgien prudent ne doit repondre de rien qu'au delà du centiéme jour.

La cure des playes de tête differe des autres.

La cure des playes de tête, quand le crane n'y eſt point interreſſé, ne differe de celles des autres parties qu'en quelques circonſtances qui ſont à obſerver. Premierement il faut avant toutes choſes raſer les cheveux, mais pour le faire avec moins de douleur on les humectera avec de l'eau & de l'huile mêlées enſemble, à quoy l'on a donné le nom d'hydræleum, prenant garde qu'il n'entre point de poil dans la playe : que ſi l'on n'avoit pas pu empêcher qu'il n'en fût entré, il la faudroit laver avec du vin tiéde avant que de la panſer. Deuxiémement on eſt obligé de ſe munir davantage contre le froid aux playes de tête qu'aux autres, parce qu'il eſt ennemi du cerveau, & il n'y faut jamais rien appliquer qui ſoit actuellement froid. Troiſiémement dans le commencement on couchera le malade ſur la partie oppoſée à la playe pour éviter la fluxion & la douleur, & dans la ſuite l'inflammation étant paſſée & la ſupuration ſurvenant on le fera coucher ſur la partie bleſſée, afin que le pus puiſſe ſortir de la playe avec plus de facilité.

Traitement des playes de tête où le crane se découvre.

Les playes où le crane est d'abord découvert, & celles où il se découvre par la corruption qui se fait du pericrane dans la suite, l'os n'étant point offensé, n'ont besoin d'être traittées que comme les playes simples. L'on doit faire supurer plus long-tems celles qu'une contusion à causées, que celles qui ont été faites par incision, & quand le crane n'est que trespeu découvert, il ne faut point trop tamponner la playe, laissant a l'os la liberté de se recouvrir, ce qu'il fait quelquefois sans abscéder, sur tout aux enfans. Mais quand il est beaucoup dénué, il en faut entendre l'exfoliation, qui arrive en plus ou en moins de tems selon que l'on est plus ou moins sec ou humide; & l'on ne mettra sur l'os rien d'onctueux, mais seulement un plumaceau plat imbibé d'eau de vie d'esprit de vin chargé d'une teinture d'aloës, ou bien l'on versera sur l'os un peu du baume blanc de Fioraventi. L'exfoliation qui se fait n'est pas toûjours sensible, c'est à dire qu'on ne voit pas une feuille d'os se séparer tout d'une piece, car elle est quelquefois insensible s'en allant avec la supuration par petites parcelles imperceptibles : mais soit qu'elle se fasse d'une maniere ou d'une autre, quand on voit une chair attachée à l'os on la laisse réünir avec celle des lévres de la playe pour en produire une bonne cicatrice.

Figure des incisions pour préparer au Trépan.

Quand on a des signes que l'os est offensé, & que l'on croit devoir en venir au trépan, si la playe n'est pas assez large pour le pouvoir appliquer, on la dilatera. Les incisions qui se font à ces playes doivent être en X ou en T ou en N ou en 7 de chiffre : ce sont les figures les plus ordinaires qu'on donne à ces incisions selon la situation de la playe. Celles qui sont en X, qu'on appelle aussi cruciales parce qu'elles ont la figure d'une croix, se font sur le milieu des os coronal & parietaux. Quand la playe approche de quelque suture, on les fait en T retranchant la jambe qui auroit avancé sur la suture ; mais l'on en prolonge aussi la jambe opposée pour découvrir suffisamment le crane. Celles qu'on fait proche du muscle temporal ou des sutures sont figurées en V ou en 7, pour tâcher de ne point dépouiller ces parties : mais en general on s'accomode à la figure & à la situation de la playe qui ne nous permet pas toûjours de la former comme nous le voudrions.

Quand il n'y a point de playe, & que nous trouvons à la tête une grosse contusion faite par quelque grand coup reçu, ou par une chute, que le blessé a perdu connoissance, qu'il saigne ou du nez, ou de la bouche, ou des oreilles ; il faut au plûtôt ouvrir la contusion par une incision cruciale, que l'on fera avec la lancette à abscés A. Si elle est beaucoup élevée, & qu'en l'ouvrant on trouve le pericrane separé du crane, c'est signe que le coup a été tres-grand, & qu'il en faudra venir au trépan : l'on se sert pour cet effet d'une petite sonde plate B qui est d'argent. Mais si la contusion étoit légere, & que les smyptômes ne fussent point pressans, l'on tâcheroit de la résoudre en rasant l'endroit, le bassinant avec l'esprit de vin, mettant l'emplâtre de betoine par dessus, saignant le blessé, & lui faisant garder un grand repos ; souvent on en guerit sans faire d'ouverture. Pratique pour les differentes contusions.

Si le Chirurgien est obligé ou de dilater une playe ou d'ouvrir une contusion, il faut qu'il prépare quantité de charpie, qu'il ait des poudres astringentes, & même quelques boutons de vitriol, en cas d'hemmorragie : enfin son appareil disposé, il fera garnir le lit, c'est à dire mettre un drap en plusieurs doubles sous la tête à cause du sang qui se répandra, puis la faisant tenir par un serviteur, il incisera ce qu'il jugera necessaire, se servant pour cela de l'instrument qui lui sera le plus commode. Si c'est une playe, & que la sonde coule entre le pericrane & le crane, il peut glisser la pointe de ses ciseaux C, par le même chemin, & le découvrir ainsi ; & lorsque le tout sera adherent, il employera le bistoury droit D, & appuyant le doigt index sur le dos de cet instrument, il coupera jusques au crane, & ensuite avec une feuille de myrthe E, il soulevera les bords de la playe en les écartant, & séparant le pericrane avec le moins de violence qu'il se pourra, pour diminuer la douleur qui ne manque point d'être tres-vive dans ce moment, à raison de la tension des membranes nerveuses ausquelles on cause des divulsions. La playe se trouvant suffisament dilatée on la garnira de charpie séche, pour cette premiere fois, afin d'imbiber & d'épuiser le sang qui en coule : si l'hemoragie étoit grande, le fonds de la playe étant garni de gros bourdonnets pour en relever les lévres Appareil. Maniere de le faire cette Operation.

l'on acheveroit de la couvrir avec des plumaceaux plats chargez d'aſtringens, ſur leſquels on étendroit un grand emplâtre, des compreſſes, & pardeſſus tout, le couvre-chef que je vous ay fait voir dans la premiére Démonſtration au nombre des bandages. Si l'on avoit ouvert une artêre qui jettât beaucoup de ſang dont les compreſſes & le bandage fuſſent traverſez ſans le pouvoir arrêter, il faudroit lever l'appareil, pour mettre ſur l'endroit par où l'on verroit ſortir ce ſang un petit bouton de vitriol : mais la meilleure maniere eſt celle que nous propoſe Paré, ſçavoir de paſſer une aiguille courbe F, enfilée d'un fil ciré G, par deſſous le vaiſſeau qui entrant d'un côtê & perçant le cuir chevelu ſort de l'autre, de telle façon que le fil embraſſant l'artére, on la lie en ſaiſant un nœud avec les deux bouts du fil ſur une petite compreſſe de linge H, & par ce moyen on arrête ſeurement le ſang, & on évite l'eſcare que fait le bouton de vitriol.

Comment on arrête le ſang, d'une artere coupée.

Diverſes pratiques pour differens cas.

Le lendemain au bout des vingt-quatre heures. qui eſt le tems ordinaire où l'on leve les appareils, l'on voit l'os à découvert, & on l'examine pour connoître s'il eſt offenſé, prenant garde de ne ſe point tromper; car ayant fait l'inciſion la veille, la pointe du biſtoury pourroit avoir laiſſé au crane un trait en long qui reſſembleroit à une fente : on ne ſe méprendra pas auſſi ſur les ſutures, qui dans quelques ſujets ſéparent en deux l'os coronal ainſi que l'occipital, & qu'on traiteroit comme des fractures. Si l'on trouve une enfonçure, il faut la relever : ſi c'eſt une ſimple fente, il faut la ruginer ſuivant l'ancienne pratique, s'il y a des eſquilles qui piquent la dure-mere, on les ôtera ; s'il y en a qui ayent des pointes qui ſortent en dehors, on les coupera ; & s'il y a une embarure, il faudra trépaner.

Je vous ay dit que le crane étoit quelquefois enfoncé par une contuſion qu'on appelle tlaſis ; qu'aux enfans le crane faiſant reſſort il ſe remettoit en ſon premier état : mais quand il ne ſe retabliroit pas, ſi l'enfonçure eſt petite & ſans accidens, il faut la laiſſer ; elle peut demeurer & le bleſſé guerir ſans ſuites fâcheuſes; au lieu que ſi elle étoit grande & qu'elle pût preſſer la dure-mere & le cerveau, il faudroit faire enſorte de la relever. A ce deſſein on fera un petit trou dans le

milieu de l'os avec le perforatif I, qui ſert à y attacher un tirefonds K, dont le bout eſt à viſſe, au moyen duquel tirant de dedans en dehors, on tâche d'élever l'enfonçure : ſi la main ne ſuffit pas on accroche un autre petit tirefons L, à cet élevatoire triploïde M, ainſi appellé parce qu'il a trois pieds, qu'on poſe ſur la tête, puis tournant la viſſe qui eſt à ſa partie ſuperieure l'on fait peu à peu rehauſſer ce qui étoit deprimé : les os ayant repris leur égalité, l'on ôte l'elevatoire & le tirefonds, l'on panſe la playe comme celles où l'os eſt ſimplement découvert, & l'on continue ainſi juſqu'à gueriſon, à moins qu'il ne ſurvienne des accidens qui obligent d'en venir au trépan.

Anciennement quand on trouvoit une fente au crane l'on ſe ſervoit de la rugine avant que de recourir au trépan ; c'eſt une Operation qu'on rangeoit ſous la ſeconde eſpece d'entamure, elle ſe pratique aux parties dures, on ratiſſe de l'os autant qu'on le juge neceſſaire. L'uſage en étoit ſi commun que parmi les inſtrumens du trépan il y avoit toûjours de rugines, & les couteliers y en mettent encore aujourd'huy quand on ne leur défend pas d'en faire. De ces rugines il y en a de pointues, de rondes, d'ovalaires, & de plates, dont on ſe ſervoit alternativement : par exemple, à une fente ou bien à une ſciſſure l'on commençoit à ratiſſer avec cette rugine plate marquée N, puis avec cette ovalaire O, enſuite avec la ronde P, qui enfonçoit plus avant, & l'on finiſſoit avec la pointuë Q qui alloit juſques au fonds, obſervant de mouiller de tems en tems d'eau froide ces rugines quand on s'en ſervoit actuellement, de crainte qu'elles ne s'échauffaſſent en frottant contre l'os. Après qu'ils avoient trouvé le fonds de la fente ou de la ſciſſure, ils y répandoient des poudres céphaliques faites d'ariſtoloche, de mirrhe, & d'aloës ; & par ce moyen ils croyoient s'exempter du trépan : mais à preſent on ne ſe ſert plus de rugines, lorſqu'il y a une fente, parce qu'en un tel cas il y a toûjours ſur la dure-mere du ſang épanché que la rugine ne peut faire ſortir, & qui demande abſolument le trépan pour avoir iſſuë, de peur que par ſon ſéjour venant à ſe corrompre il ne causât le dernier malheur. L'on ne perd donc point à ruginer, un tems que l'on doit employer à ſoulager le malade.

Usages des élevatoires

Si par l'ouverture l'on a rencontré une embarrure appellée *ekpiesma*, dont une ou plusieurs esquilles pressent la dure-mere, on fera ses efforts pour les relever ou les ôter si elles ne tiennent pas beaucoup. On les releve avec l'un de ces trois élevatoires, le premier R est courbe, le second S est plat, & le troisiéme T est droit & un peu recourbé par le bout : ou bien on les emporte avec cette pincette V faite en bec de corbin. J'ay vû des fracas où après avoir ôté beaucoup de piéces osseuses la dure-mere étoit découverte à la grandeur d'environ la moitié de la main, & dont cependant les blessez ont gueri. S'il y avoit quelque esquille qui tint si fort qu'on ne pût point l'avoir, il faudroit plûtôt la laisser pour quelque tems que de faire violence pour l'arracher. J'ay dit qu'il falloit relever ou ôter les esquilles, mais c'étoit en supposant qu'il y eût prise ; car si l'on n'y pouvoit atteindre, il faudroit faire un trépan sur l'os stable & sain proche de la fracture : en glissant un élevatoire dans le trou du trépan, on relevera les unes après les autres toutes les esquilles qui pressoient la dure-mere ; & s'il étoit besoin de les ôter, on tireroit d'abord la plus aisée à dégager, ce qui donneroit la facilité de retirer toutes les autres.

Des tenailles.

Quand la fracture est un engissoma où il y a des pointes d'os relevées en dehors, quelques-uns ordonnent de les couper avec ces tenailles incisives X, & si l'on ne peut en venir à bout avec celles-là, ils veulent qu'on prenne ces autres Y, qui sont à visse, & qui les couperont infailliblement, parce qu'une visse peut avoir incomparablement plus de force qu'une main. On a aussi inventé un petit marteau Z, dont la tête est de plomb, & un petit ciseau d'acier △ bien tranchant, avec quoy on peut tailler ces esquilles, comme on feroit une pierre, & le marteau étant de plomb les coups ne branleront pas tant le cerveau que s'il étoit d'une plus dure matiere. Mais je n'approuve ni les tenailles, ni le ciseau & son marteau, car si la pointe d'une piece d'os sort en dehors, il faut que l'autre bout pousse en dedans ; & qu'ainsi travaillant rudement pour détacher cette piece, l'on risqueroit d'endommager la dure-mere. Si je vous ay rapporté ces operations anciennes, ce n'a pas été pour vous en conseiller, ni pour vous en dissuader entierement l'usage,

Du marteau de plomb & ciseau.

mais ſeulement pour vous mettre devant les yeux diverſes idées de pratique, afin que vous jugiez de celles qui doivent être ſuivies ou abandonnées en differentes rencontres.

Enfin ſi la fracture eſt telle qu'il faille abſolument trépaner, c'eſt une operation qui ne doit point être differée ; & comme elle eſt une des plus conſiderables de la Chirurgie, & qu'on a le plus d'occaſion de pratiquer, le Chirurgien ne peut être trop circonſpect & trop attentif ſur tout ce que l'art exige pour la bien exécuter.

Toutes les peines que les Anciens ſe donnoient à inventer des rugines, & ces autres inſtrumens que vous venez de voir, étoient pour ſe défendre de ne trépaner que le plus tard qu'ils pouvoient : il falloit qu'il leur fût impoſſible de relever une enfonçure ou une contuſion, & de redreſſer une embarrure, ou qu'ils euſſent des ſignes certains d'un ſang épanché ſur la dure-mere, pour les determiner à cette operation. Ils attendoient que les accidens leur marquaſſent ſûrement la neceſſité indiſpenſable de la faire, & quelquefois ces mêmes accidens étoient ſi long-tems à paroître, que le trépan devenoit inutile quand ils avoient pris leur reſolution : mais aujourd'huy qu'on eſt aguerry ſur cette operation, on previent les ſymptômes, & il ſuffit d'avoir des marques qu'ils peuvent venir, pour aller audevant d'eux, ſans leur donner le tems de cauſer tout le deſordre dont ils ſont capables. Par exemple, ſi d'abord qu'un coup aura été reçeu à la tête le bleſſé tombe, & qu'il perde connoiſſance, en voila aſſez pour le trépaner ; ces accidens arrivez à l'inſtant de la bleſſure marquent que la commotion ayant été grande, il doit y avoir du ſang extravaſé : ſi l'on attend à connoître que ce ſang ſoit abſcedé, par des ſignes certains, comme la fiévre la douleur de tête, l'aſſoupiſſement, alors quoique le trépan donne iſſuë à cette matiere purulente, les mauvaiſes impreſſions & le dereglement qu'elle a fait par ſon ſéjour, ne peuvent être reparez par tous les avantages de l'operation, & le malade n'y peut gueres ſurvivre.

Symptômes qui doivent determiner à trépaner.

Ce diſcours n'eſt que pour vous encourager dans la pratique de cette operation, & vous prouver que les momens en ſont chers, qu'il les faut bien employer.

Hiſtoire ſur ce ſujet.

Un jeune Seigneur étant tombé à la chasse avec Monseigneur le Duc de Bourgogne, reçut une grande contusion sur un des parietaux qui fut offensé ; je lui fis l'incision cruciale, & je le trepanay en presence de M. Felix, le tout ayant été executé dans les premieres vingt-quatre heures; le coup l'avoit tellement étourdi & stupefié qu'il ne sçavoit pas avant sa guerison avoir été trepané : ce fut cet étonnement qui nous fit juger qu'il devoit y avoir du sang épanché dans la tête, & nous y en trouvâmes beaucoup : si nous eussions attendu d'autres accidens pour nous le confirmer, la suite auroit pû être pas si heureuse. Enfin, si l'on blâme également ceux qui vont trop vîte, comme ceux qui different trop, il vaut encore mieux s'exposer à pêcher avec ceux-là ; car quoiqu'en suivant cette maxime l'on puisse trépaner quelqu'un que la suite témoigneroit avoir pû en être exempté ; il est toutefois plus à propos dans une occasion douteuse davancer le trépan, parce qu'en l'avançant il ne peut d'ordinaire rien arriver de sinistre, & qu'en le differant il n'y va pas moins que de la vie.

l'on applique le trépan.

Le trépan dont le mot derive du verbe Grec *trepanein* qui veut dire *tourner*, est une operation de Chirurgie mise sous la premiere espece d'entamure, on l'aplique aux parties dures, avec un instrument fait en forme de scie ronde, que l'on tourne pour enlever une partie du crane auquel cette operation convient presque uniquement. Il y a des Auteurs qui l'ordonnent au sternum & aux côtes : je l'ay vû faire au sternum, mais inutilement, car le blessé mourut; & je ne l'ay jamais vû pratiquer aux côtes, je ne comprend pas aussi comment elle s'y pourroit faire sans casser des os si minces : c'est pourquoi nous ne l'appliquerons qu'à la tête où elle est absolument necessaire en plusieurs rencontres, puisqu'il est indubitable que quantité de personnes lui ont obligation de la vie.

Partie où Lieux ou le trepan reüissent

Le trépan est plus heureux dans de certains païs que dans d'autres ; à Avignon & à Rome ils guerissent tous : mais aussi les maux de jambes y sont funestes, & pour en guerir il faut sortir de la ville de Rome. A Paris le trépan est assez heureux, & encore plus à Versailles où il n'en meurt presque point : mais ils peris-

ſent tous à l'Hôtel Dieu de Paris à cauſe de l'infection de l'air qui agit ſur la dure-mere, & qui y porte la pourriture. C'eſt ce qu'il faudroit repreſenter aux Adminiſtrateurs, il ſeroit à ſouhaiter qu'il y eût un lieu dans un des Fauxbourgs de Paris où on mettroit ceux qui ſeroient bleſſez à la tête, & par ce moyen il en échaperoit beaucoup, au lieu qu'on voit avec douleur qu'il ne s'en ſauve pas un ſeul, manque de cet expedient.

Raiſons qui empêchent de trépaner ſur certains endroits.

Tous les Auteurs nous marquent ſix endroits où ils nous defendent de trépaner; Premierement ſur la fontaine de la tête aux enfans, parce que l'os n'y eſt pas aſſez ſolide pour ſupporter le trépan; Deuxiémement ſur les ſutures, à cauſe des vaiſſeaux à qui elles donnent paſſage, pour entretenir le commerce de la dure-mere avec le diploë; Troiſiémement ſur les ſinus ſourciliers, à raiſon de leurs cavitez où ſe filtre une humeur qui rendroit la playe incurable; quatriémement ſur les temples, tant à cauſe du muſcle temporal que parce que les os s'y articulant en maniere d'écailles, la piece d'os qu'on voudroit enlever, ſe ſepareroit en deux; Cinquiémement aux parties déclives ou inferieures de la tête, parce que le cerveau dans ſon mouvement continuel pouſſeroit la dure-mere en dehors; Sixiémement ſur les grandes embarrures, puiſque ces os ne tenant pas ferme, on ne pourroit pas appuyer deſſus le trépan ſans les enfoncer ſur la dure-mere. Ces précautions ſont juſtes & fondées en raiſon; mais il ne faut pas les garder à la rigueur: quand le bleſſé eſt en peril, il faut aller ſon chemin, & courir plûtôt le riſque des inconveniens attachez à ces endroits, que de laiſſer perir le malade; il faut pourtant s'en éloigner autant que la figure & la ſituation de la playe le peuvent permettre. C'eſt au Chirurgien à faire de ſon mieux dans de pareils cas: mais qu'il n'ait pas l'inhumanité de voir expirer ſon bleſſé faute du trépan qui en a guéri une infinité que l'on croyoit deſeſperez.

Dans pluſieurs operations il y a deux tems, l'un d'élection, & l'autre de neceſſité; mais dans celle-cy nous ne connoiſſons point le tems d'élection, à moins que ce ne ſoit pour l'avancer ou pour la differer de quelques heures; il n'y a que celui de neceſſité qui

nous determine, & elle eſt toûjours preſſante tant par les accidens preſens, que par ceux qui peuvent ſurvenir à tous momens, & qu'il faut prevenir, c'eſt pourquoy l'on doit aller au plus ſûr qui eſt de trépaner promptement.

Inconvenient du trépan exfoliatif.

Il ne faut point ſe ſervir du trépan exfoliatif, je ne ſçay point qui peut l'avoir inventé, mais cette maniere de percer l'os en le ratiſſant, & en enlevant pluſieurs feuilles les unes après les autres, doit beaucoup ébranler la tête, & faire plus de mal qu'elle ne procure d'utilité : il a dans ſon milieu une pointe qui ſert à l'arrêter, mais qui peut bleſſer la dure-mere, parce qu'on n'a pas la liberté de l'ôter comme on fait l'aiguille aux trépans ordinaires. Je ne ſuis pas le premier qui en ait condamné l'uſage, puiſqu'on à ſuprimé cet inſtrument, & que vous ne le voyez plus parmi les trépans nouvellement faits ; je vous le preſente dans la planche XXXI. afin que vous ſoyez plus convaincus de ſon défaut.

Des trépans ordinaires.

Dans les trépans il y a trois couronnes, l'une petite, *a* l'autre moyenne, & l'autre plus grande, & l'on demande de laquelle des trois il faut ſe ſervir, & qu'elle quantité d'os il faut ôter. Les Auteurs répondent qu'en general il faut preferer la plus petite, parce qu'on ne doit découvrir du cerveau que le moins qu'on peut & qu'une grande ouverture eſt plus difficile à guerir : mais il eſt des occaſions où la grande couronne convient mieux ; par exemple à deux ſciſſures, quand elle peut les embraſſer toutes deux à la fois, il vaut mieux s'en ſervir que d'être obligé de faire deux trépans avec une petite.

Nous avons remarqué ſix endroits où il eſt défendu de trépaner, voyons ceux où l'on doit appliquer le trépan ; generalement parlant c'eſt toûjours à l'endroit du coup, mais en particulier il y a des circonſtances où l'on a raiſon de s'en éloigner, c'eſt ce qu'il nous faut obſerver avant que de venir à l'operation.

Circonſtãces à obſerver pour l'application du trépan.

Premiérement quand la playe eſt aux parties ſuperieures de la tête, il faut trépaner à la partie la plus inferieure de la playe pour faciliter l'écoulement du ſang, & des matieres : & lorſque la bleſſure eſt aux parties inferieures, nous devons appliquer le trépan au plus haut lieu, pour nous éloigner de la baſe du cerveau.

Deuxiéme-

Secondement si c'est une fente, il ne faut poser le trépan, ni sur le milieu de la fente, ni loin d'elle, mais il faut que les dents de la couronne soient sur la fente, afin que l'os étant obligé de s'exfolier les esquilles se puissent séparer plus commodément.

Troisiémement dans une grande contusion que le tirefonds & l'élevatoire triploïde n'auront pas pu relever, on appliquera le trépan dans le milieu de l'enfonçure, afin que mettant des élevatoires dans le trou qu'il aura fait, on essaye de la remettre dans son niveau.

Quatriémement quoyque la contusion soit legere sans scissure, & qu'elle ne paroisse que comme un écachement semblable à celui que fait un coup de marteau sur du bois, il ne faut pas laisser que de trépaner, parce que les fibres de l'os y sont desunies : & alors c'est à l'endroit de la contusion que l'operation doit être faite.

Cinquiémement quand c'est un ecpiesma, c'est-à-dire une embarrure où il y a plusieurs esquilles qui pressent & fatiguent les membranes interieures, il faut poser le trépan sur l'os voisin qui doit être stable & ferme pour pouvoir soûtenir les petits efforts qu'on fait à le percer, & pour avoir la facilité de relever les esquilles separées en appuyant sur lui les instrumens préparez pour cet effet.

Sixiémement pour un engissoma où une piece d'os fait le pont levis, & pour un camarosis où le milieu de l'os fracturé ressemble au dos d'une tortuë, il faut trépaner sur la partie voisine, afin de remettre ensuite ces os dans un état qui ne puisse nullement incommoder la dure-mere.

Tout étant bien consideré, & l'operation resoluë, le Chirurgien fera attention à tout ce qui doit être prêt avant que de trépaner, aux choses qui sont à observer en trépanant, & à la conduite qu'il tiendra après avoir trépané.

Avant que de trépaner, il faudra, s'il est possible, mettre le blessé dans une chambre éloignée de la ruë & de tout bruit en un lieu tranquille, & où il ne puisse pas entendre le son des cloches ; il doit y avoir à la porte une portiere en dedans, & à la fenêtre un double chassis, afin que l'air froid & les vents n'y puissent entrer ; il seroit bon que le lieu fût médiocrement spa- Disposition du lieu pour le blessé.

De l'appareil.

cieux pour y entretenir un air moderé. Le Chirurgien diſpoſera l'appareil qui conſiſte en premier lieu aux inſtrumens dont il a beſoin pour faire l'operation ; ſecondement, aux choſes neceſſaires pour panſer après l'operation : c'eſt pourquoi il aura deux baſſins, dans le premier il mettra les inſtrumens que vous voyez ſur la planche XXXI. & dans le ſecond tout ce qui pourra ſervir au panſement, & que je vous montreray ſur la planche XXXII.

FIG. XXXI. POUR LE TREPAN.



ON doit avoir preparé ces instrumens dans une chambre voisine en les arrangeant dans un bassin, ou dans un plat sur lequel on aura étendu une serviette ployée ; & les recouvrant d'une autre serviette avant que de les apporter dans la chambre du blessé, afin qu'il ne soit point effrayé à leur aspect : Le malade sera mis dans une situation convenable, c'est-à-dire la tête tournée de maniere que la playe se trouve au lieu le plus élevé pour y appuyer à plomb le trépan : l'on avance le lit dans la chambre, afin qu'un serviteur puisse rester au dossier du lit pour tenir la tête avec plus de fermeté ; & si l'Operateur juge cette place plus commode pour lui, il s'y mettra : l'on pose la tête du malade sur un oreiller sous lequel on a coulé une petite planche qui empêche qu'elle n'enfonce durant l'operation. Le Chirurgien se fera lier les cheveux par derriere, on sorte qu'ils ne tombent point en devant quand il baissera la tête, & s'il a une perruque, il l'ôtera pour prendre un petit bonnet qui ne l'embarrasse point : & pendant que quelqu'un tiendra du feu dans un réchaut B, au milieu du lit, il faudra qu'il se fasse éclairer de deux bougies de Commis A jointes & tortillées ensemble pour ne pas produire deux lumieres separées ; ces bougies conviennent mieux que les autres, parce qu'elles se ployent aisément, & qu'on peut les approcher & les éloigner de l'Operateur, comme on le trouve à propos. On découvre ensuite la playe qu'on nettoye avec cette fausse tente de charpie C, pour faire moins de douleur, on boûche les oreilles du blessé avec ces deux petites boules DD, de cotton ou de charpie : je croy que le bourdonnement qui s'excite dans ses oreilles, quand elles sont boûchées, l'empêche d'entendre le petit bruit que fait la couronne du trépan en sciant le crane ; j'en ay pourtant vû à qui l'on oublioit de faire cette ceremonie, & qui n'en ont pas été plus mal. Si les lévres de la playe n'étoient pas assez relevées, & qu'elles fussent en danger de toucher aux dents de la couronne, il faudroit au moyen de ces quatre petites bandelettes EEEE, passées par dessous ces lévres, & dont on feroit tenir les bouts par celui qui tient la tête, ou par quelque autre garçon, les écar-

Situation du Blessé.

Préparatiō de l'Operateur.

De la dilatation de la playe.

ter les unes des autres : mais si la playe est suffisamment dilatée & assez grande pour que les lévres ne puissent pas toucher à l'instrument, il faut sans perdre de tems se disposer à faire l'operation.

Choix à faire de la couronne du trépan.

En trépanant il y a des circonstances encore plus essentielles à observer, que celles que je viens de vous marquer. Le Chirurgien doit commencer par le choix de la couronne dont il se veut servir; c'est pourquoy en voila trois de differentes grandeurs, l'une plus grande F, une moyenne G, & l'autre plus petite H, & s'étant déterminé sur ce choix par la nature & par la figure de la playe même, il prendra celle qu'il croira convenir : il la presentera sur l'endroit où il est resolu de l'appliquer observant qu'elle ne puisse pas toucher aux lévres de la playe du pericrane, ce qui feroit une douleur tres-vive au malade dans l'operation, & il fera faire un tour ou deux à cette couronne pour marqeur la circonference où le trépan doit se borner, & pour en reconnoître le milieu.

Usage du vire-brequin & du perforatif.

Il prendra ensuite le vire-brequin I, sur lequel il montera le perforatif K, qu'il posera dans l'endroit tracé par la pointe de la pyramide qui étoit dans la couronne, & tournant cinq ou six tours il y fera un petit trou de la profondeur d'une demie ligne, lequel servira à loger la pointe de cette pyramide, & à conduire la couronne de maniere qu'elle ne vacille ni d'un côté ni de l'autre. Le perforatif étant ôté du virebrequin, on y monte, à sa place la couronne G, dont on se doit servir, on l'ajuste sur l'endroit marqué, & l'Operateur tenant de la main gauche la pomme du vire-brequin, sur laquelle il appuye le front, il la tourne de la main droite du côté opposé aux dents de la scie, afin qu'elles coupent.

De la couronne.

Il tourne d'abord doucement, jusqu'à ce que la couronne soit un peu entrée dans l'os pour aller plus vîte & diligenter dans ces commencemens où il n'y a encore rien à craindre. L'on ne peut pas prescrire combien il faut appuyer, c'est à l'Operateur à en juger ; car s'il appuye trop, il aura de la peine à tourner, & s'il ne presse pas assez, il n'avancera point : il faut qu'il tourne uniment, & non point par secousses, & lorsqu'il croira avoir enfoncé environ une ligne, il levera la couronne, & en ôtera la pyramide L, avec cet instrument M, parce qu'elle est alors

inutile, vû que le cerne fait par la couronne se trouvera suffisant pour la conduire sans le secours de cette pyramide qui pouroit même, non sans grand danger, piquer la dure-mere, si l'on oublioit de l'ôter. La pyramide étant ôtée l'on remet la couronne dans son cerne, & l'on continuë de tourner jusqu'à ce que l'on soit parvenu au diploë, ce que l'on connoît par la scieure qui est rougeâtre, & par le sang qui en sort assez souvent; l'on retirera la couronne ensuite pour la nettoyer de la scieure & du sang avec les brossettes N, & avant que de la remettre on presentera le tirefonds O, pour lui faire préparer sa place dans le trou fait par la pyramide, afin d'enlever par son moyen la piece d'os aprés qu'elle aura été cernée autant qu'il sera necessaire. Ayant ôté le tirefonds on rappliquera la couronne, & on n'ira plus si vîte, parce que la seconde table est quelquefois plus mince que la premiere; on releve plusieurs fois la couronne pour la nettoyer. On sonde le circuit fait par la couronne avec cette plume P, taillée en curedent pour sçavoir si la profondeur est égale, afin d'appuyer davantage du côté où l'os sera moins coupé: enfin on continuë à relever la couronne, à la nettoyer, à ébranler la piece avec l'élevatoire Q, ou avec le tirefonds, & à sonder le cerne autant de fois qu'on le juge à propos jusqu'à ce que le crane soit entierement traversé. Quand la piece de l'os ne tient presque plus, on peut la lever avec la feuille de mirthe R, & s'il restoit de petites inégalitez au fond du cercle qui pourroient piquer la dure-mere & l'incommoder dans ses mouvemens, on les couperoit avec ce ganivet lenticulaire S, qu'on tourneroit autour du cercle, la lentille qui est au bout, empêchant de blesser les membranes: dans ce tems on voit le sang saillir & remplir le trou pour sortir par les pulsations du cerveau, & de la dure-mere. On a coutume de serrer le nez du blessé, de lui faire retenir son haleine, & de repousser avec le lenticulaire T, la dure-mere contre le cerveau, afin de faciliter la sortie du sang. Mais si cette humeur s'écouloit d'elle-même, comme il arrive souvent, il faudroit épargner ces petits efforts au malade, & ne point faire de compression avec le lenticulaire, ayant soin, avant que d'en venir au pansement, d'absorber avec la fausse tente V, le sang épanché.

Ce qu'on fait quand on est parvenu au diploë.

Usage de la plume taillée.

De l'élevatoire & du tirefond.

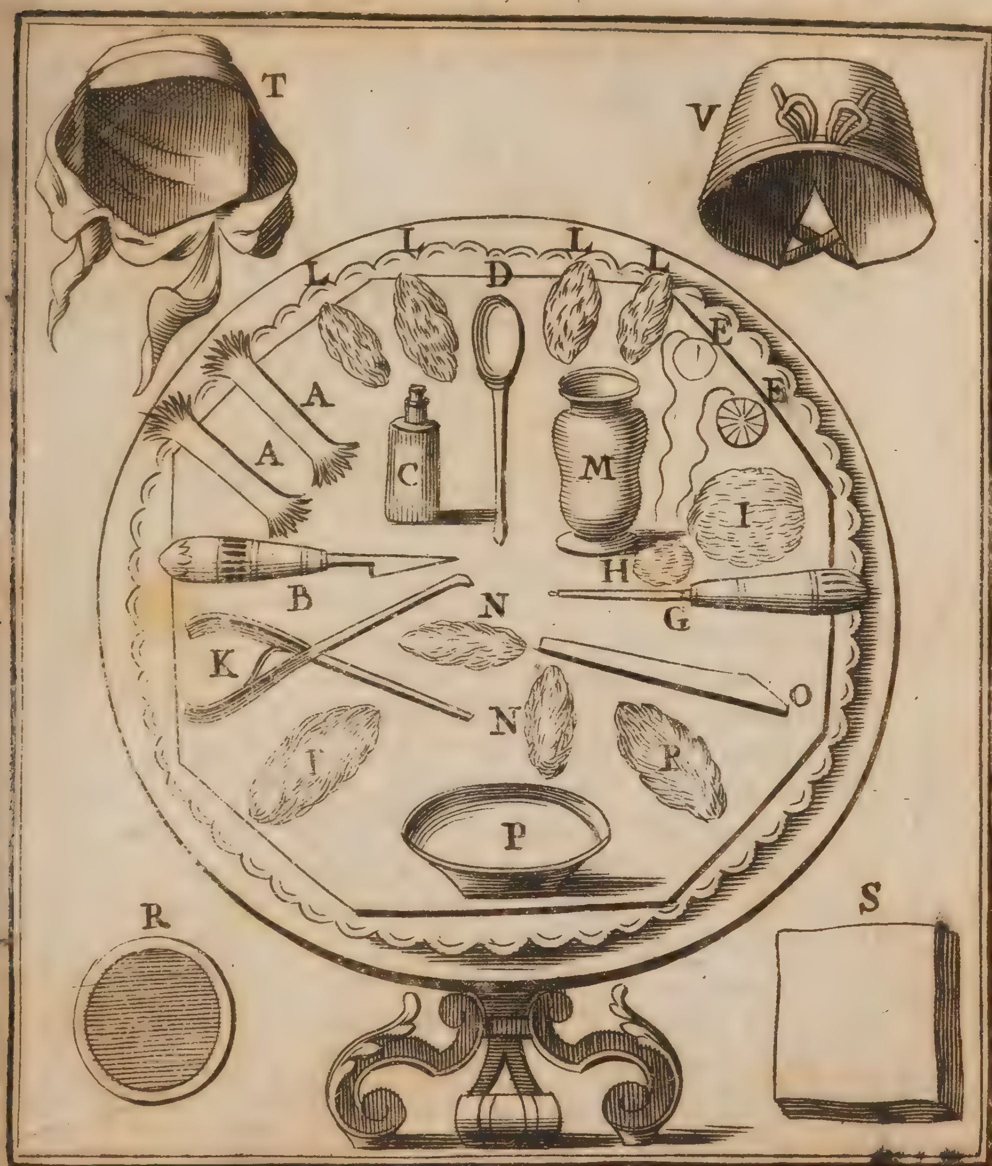
Extraction du sang extravasé.

Faute à craindre.

Ce ſeroit une faute dans l'operation que d'emporter la piece de l'os dans la cavité de la couronne qu'on viendroit à retirer, vû qu'on pourroit croire qu'ayant tourné plus qu'il ne falloit, les dents de cet inſtrument auroient endommagé la dure-mere, quoique ce malheur ſoit rare, à moins que d'avoir tourné longtems comme un étourdi ; car la couronne étant faite en pyramide dont la pointe ſeroit tournée de dehors en dedans, elle ne peut pas tomber ſur la dure-mere auſſi-tôt que le crane eſt coupé, devant être arrêtée par l'endroit le plus large : mais quoique la faute dont nous parlons, ſoit tres-legere, on évitera néanmoins d'y tomber pour n'être point critiqué par les ſpectateurs. La premiere table de l'os peut s'enlever avant que la ſeconde ſoit coupée, mais quoique ſouvent ce ne ſoit pas la faute de l'Operateur, on ne laiſſe pas de l'en blâmer tacitement ; c'eſt pourquoy il doit faire de ſon mieux pour n'encourir aucun reproche, puiſqu'un Chirurgien ne fait point d'operation conſiderable qu'il n'ait des cenſeurs ſevéres qui ne lui pardonnent rien. Il ne faut point faire celle-cy avec precipitation, de peur d'offenſer le cerveau & les membranes, & il ne faut pas auſſi y apporter une lenteur capable d'impatienter le malade & les aſſiſtans, il eſt un milieu qu'on doit tenir, & qui dépend de la bonne conduite & de l'adreſſe du Chirurgien.

Lorſqu'il y a un grand fracas & pluſieurs fentes, l'on doit faire deux, trois ou quatre trépans, & même davantage, ſi la neceſſité le demande. Une jeune fille âgée d'onze à douze ans tomba ſur un eſcalier en 1705. & ſe briſa tout un pariétal avec une partie du temporal. Monſieur Mareſchal dés le lendemain la trépana en deux endroits, lui fit appliquer un troiſiéme trépan par ſon fils, & un quatriéme par mon fils qui étoit preſent. Le lendemain il lui en appliqua deux autres, & par la ſuite il la trépana juſques à douze fois, & elle en eſt tres-bien guerie. C'eſt la fille de M. le Vaſſeur logé à l'Extraordinaire des Guerres à Verſailles. Cet exemple ſi fameux fait voir qu'il ne faut point s'étonner ſur la multitude des trépans.

XXXII. FIG. POUR LE PANSEMENT DU TREPAN.



APrès avoir trepané l'on ne s'arrête pas à attendre que tout le ſang épanché ſoit ſorti, il ſuffit qu'il ait la liberté de s'évacuer à tous momens par l'ouverture : l'on nettoye celui qui eſt dans le trou du trépan avec ces fauſſes tentes de charpie AA, & ſi l'on apperçoit qu'il y ait encore quelque petite pointe autour de ce trou, qui puiſſe piquer la dure-mere, on la coupe avec ce ganivet lenticulaire B, après quoi l'on ſe met

DE L'ORDRE ET DE LA MATIERE DU PANSEMENT.

en devoir de panſer le malade. La premiere choſe qu'on fait, c'eſt de verſer ſur la dure-mere quelques goutes de baume blanc contenu dans une fiole C : on fait chauffer la cuillere D ; où il y a du miel roſat pour le mêler avec un peu de baume blanc, & l'on y trempe les ſindons, dont l'un eſt de linge E, & l'autre de charpie F. L'on poſe le premier ſur la dure-mere, & comme il eſt plus grand que le trou du crane l'on en fait paſſer entre le crane & la membrane toute la circonference au moyen du lenticulaire G : l'on fourre le ſecond enſuite, & l'on acheve d'emplir le trou du trépan avec ce tampon de charpie H. L'on couvre avec ce plumaceau I, après l'avoir imbibé d'eſprit de vin la partie du crane découverte, & l'on prend avec les pincettes K ces quatre bourdonnets LLLL, que l'on trempe dans le digeſtif M, pour les mettre l'un après l'autre ſous les quatre lévres de la playe, dont on remplit le milieu avec deux autres bourdonnets NN trempez dans le même digeſtif ; & ayant couvert de digeſtif avec la ſpatule O ces deux grands plumaceaux PP, on les met par deſſus tous les autres, & l'on fait une embrocation d'huile roſat contenuë ſur cette aſſiete Q, qu'on aura approchée du feu pour échauffer cette liqueur avant que d'en frotter tout le tour de la playe : puis on met un emplâtre de betoine R, que l'on couvre de la compreſſe S & de la ſerviette T par deſſus, & l'on fait un bandage que l'on appelle couvre-chef tel que je vous l'ay enſeigné. J'ajoute à tout cet appareil un bonnet de l'aine V que je mets par deſſus le bandage, car n'y ayant que deux doubles linges ſur la tête cette partie n'eſt pas aſſez minuë contre le froid, vu qu'étant raſée, elle y eſt plus ſenſible ; c'eſt pourquoi ce bonnet eſt neceſſaire pour tenir la partie chaudement. On la met enſuite dans une ſituation convenable ; la meilleure pour le malade eſt de ſe coucher ſur la playe, pour aider le cerveau par cette pente à pouſſer au dehors ce qui l'incommode.

Du bandage & du bonnet.

Quand on a achevé de panſer le bleſſé on lui recommande de demeurer fort en repos & de ne pas même parler, & l'on revient le ſeigner deux ou trois heures après l'operation : ſa nourriture ne ſera que de bouillons qu'il prendra de quatre en quatre heures, beuvant dans ces intervales autant de ptiſanne qu'il

en voudra. Le lendemain avant que de lever l'appareil l'on fermera les rideaux du lit, au milieu duquel on mettra un réchaud plein de braise allumée qui ne puisse nullement entêter, tant pour purifier l'air qui doit toucher la dure-mere que pour échauffer les remedes & les linges necessaires au pansement : l'on ne laissera jamais le cerveau à découvert, & pour cet effet l'on aura un nouveau sindon tout prêt à mettre avant que de lever celui qui y est, & l'on ne s'amusera point à tant essuyer les lévres de la playe, les recouvrant promptement, parce que le plûtôt fait, c'est toûjours le meilleur pour épargner de la douleur au blessé.

Gouvernement & diete du malade aprés son operation.

Usage du sindon.

La conduite de la cure ne se peut pas marquer dans le détail, c'est au Chirurgien à connoître son sujet, à le traitter selon les dispositions où il le trouve, & à ne se point relâcher sur le regime de vivre qui doit être tres-exact. Pour peu qu'on donne de liberté aux malades, ils s'émancipent toûjours trop ; la faim étant un bon signe, il les faut conserver long-tems dans cet état. Les remedes huileux & pourrissans ne valent rien aux playes de tête, les balsamiques & les spiritueux y sont tres-bons ; c'est pour cela qu'il faut se servir du baume blanc, ou de l'esprit de vin, le digestif doit être animé, & encore n'en faut-il pas user long-tems. Les compresses seront trempées dans un vin où l'on aura fait bouillir toutes sortes d'aromatiques, excepté des roses dont l'odeur pouroit offenser. Si la dure-mere demeuroit dans ses bornes, l'on continuëroit le même pansement : mais si elle poussoit dans le trou du trépan, on feroit en sorte de l'empêcher d'y entrer, en remplissant ce trou de petits tampons. Il vient quelquefois des fongus en forme de champignons qui naissent de la dure-mere : quand ils sont grands il faut les couper, on les lier par le pied, afin qu'ils se dessé-chent, & qu'ils tombent ; s'ils sont petits, il faut les consumer avec les poudres de sabine, d'ocre, & d'hermodates brûlées. Les chairs des lévres de la playe croissent quelquefois tellement qu'elles couvrent l'ouverture du trépan, en ce cas on les tiendra sujettes avec des plumaceaux trempez dans de l'eau de vie, ou dans de l'eau vulneraire ; au reste il faudra supprimer les onguents, & n'user que de remedes dessicatifs en attendant le tems de l'exfoliation.

De la cure des champignons.

De l'exfoliation.

Les os s'exfolient tantôt plûtôt, tantôt plus tard, cela dépend de l'âge, de la grandeur de la fracture, & de la durete de l'os ; mais ordinairement c'est entre le quarantiéme & le cinquantiéme jour. L'usage des poudres cephaliques est inutile pour avancer l'exfoliation, qui étant un pur ouvrage de la nature doit être attendu patiemment, de crainte de la troubler dans les voyes qu'elle seule sçait tenir pour cela : tout le circuit du trou fait par la couronne, & ce qui a été découvert de la surface du crane souffre l'exfoliation qui tombe quelquefois en une seule esquille semblable à un anneau, & souvent en plusieurs qui se détachent à mesure que la chair qui se produit dessous, les pousse dehors. Il ne faut point par trop d'impatience arracher ces esquilles, quand même elles branleroient, cela n'avanceroit de rien, & peut au contraire reculer la guerison. Quand l'exfoliation est entierement faite tant du crane, que de la dure-mere, (car elle s'exfolie, ou se pêle comme les autres membranes,) il en sort une chair qui se joignant avec celle qui naît du crane, & avec celle des lévres de la playe, il se forme de toutes ces trois nouvelles chairs ensemble une espece de cal, qui boûchant le trou du trépan remplace l'os que l'on a ôté : l'on procure par dessus tout cela une bonne cicatrice, qui est le sceau de la guerison.

Naissance de nouvelles chairs.

De l'operation, pour l'hydrocephale.

L'Etimologie d'hydrocephale vient de *hydros* qui veut dire, *eau*, & de *kephale*, qui signifie *tête*, de maniere que c'est une espece d'hydropisie, où la tête est si pleine d'eau qu'elle en est toute inondée.

Il y a des hydropisies generales & particulieres, nous avons parlé des premieres en faisant la paracentese : quant aux autres elles prennent leur nom des endroits où elles sont placées : comme on appelle hydrocéle, l'hydropisie du scrotum, on nomme celle de la tête hydrocephale. Les unes & les autres viennent de la même source, & elles ne different qu'en situation ; car ce sont toûjours des relâchemens de glandes & de vaisseaux lymphatiques, ou une abondance excessive de serositez dans les humeurs, qui les produit.

Deux especes d'hydrocephale

L'on fait de deux sortes d'hydrocephale, sçavoir d'externes quand les eaux sont hors du crane, ou d'in-

ternes, quand elles sont sous ce casque osseux. Des premieres il y en a encore de deux sortes, les eaux sont ou entre les tégumens & le pericrane, ou bien elles sont entre le pericrane & le crane: & l'on distingue trois especes d'internes, la premiere quand l'eau est contenuë entre le crane & la dure-mere; la seconde, quand elle est entre cette membrane, & la pie-mere; & la troisiéme quand elle est dans les ventricules & dans la propre substance du cerveau.

Ces maladies qui sont particulieres aux enfans peuvent venir de causes internes comme toutes les autres hydropisies; elles peuvent aussi avoir une cause externe comme un rude accouchement, dans lequel la tête de l'enfant aura été trop pressée, & se sera allongée pour sortir; ou bien si après l'accouchement la sage-femme voulant faire la capable se sera ingerée de repaîtrir la tête du nouveau né, ce qu'elle ne doit jamais faire, parce que le cerveau reprend assez de lui-même sa figure naturelle, & que sa substance glanduleuse est si molasse que peu de violence suffit pour en rompre le tissu. Causes de ces maux.

L'hydrocephale externe est aisée à connoître par l'enflure & la boursouflure de toute la tête, par la mollesse de la tumeur qui céde au doigt dés qu'on y touche: mais l'interne est plus difficile, l'on en juge en appuyant sur les sutures qui obéïssent, & qui sont éloignées les unes des autres; l'on les connoît encore par le larmoyement, par la pesanteur de tête, & par l'assoupissement. Signes.

Le Chirurgien peut entreprendre les hydrocéphales externes, j'en ay vû beaucoup qui ont gueri de celles qui sont entre le cuir chevelu & le pericrane, car de celles qui sont entre le pericrane & le crane je n'en ay jamais remarqué, & je ne comprends pas comment elles pourroient s'y faire, & être traitées, puisqu'il faudroit que le crane fût entierement separé de son envelope immediate: mais il peut assurer de toutes les internes, qu'elles sont incurables & mortelles, sans gueres apprehender de se tromper. Pronostic.

Toutes les especes d'hydrocéphale demandent la main du Chirurgien, pour donner issuë aux eaux qui font la maladie. Les Anciens appliquoient deux cautéres potentiels, l'un sur le commencement de la su- Pratique des Anciens par l'application des cautéres & d'autres remedes externes.

ture ſagittale, & l'autre ſur la pointe de la ſuture l'amb-doïde : les eſcarres étant tombées, ils laiſſoient ſortir la lymphe par ces deux ouvertures, & quand ils croyoient qu'il y avoit deux eaux ſous le pericrane, ils l'ouvroient à ces deux endroits qui pouvoient tenir lieu d'égout : ils ſe ſervoient exterieurement de remedes céphaliques, & faiſoient des embrocations d'huile de camomille, de melilot, & d'anet, & par ce moyen ils prétendoient guerir ces ſortes de maux.

Obſervations.

Je ſuis plûtôt pour les ſcarifications aux parties déclives de la tête par où les eaux, dont elle eſt abreuvée, peuvent ſuinter, & ſortir peu à peu, mieux que par ſes cauteres qu'on met trop proche des parties ſuperieures de la tête. Il y a trois ans qu'un enfant venant au monde apporta une hydrocéphale, on luy fit deux petites taillades longitudinales à la partie poſterieure & inferieure de la tête par où toutes les eaux diſtillerent goute à goute : je conſeillay de les faire en cet endroit, parce que l'enfant étant couché les eaux avoient la liberté de s'écouler, je faiſois mettre par la nourrice une bonne compreſſe ſur la tête trempée dans du vin chaud que l'on renouvelloit ſouvent ; ce malade guerit, en ſorte qu'il ſe porte bien.

Quand l'hydrocéphale eſt interne, c'eſt-à-dire que les eaux ſont ſous le crane, il n'y a point d'autre moyen de les tirer que par le trépan, qui s'applique de la même maniere que je viens de vous démontrer. Si les eaux ſe trouvoient ſeulement entre le crane & la dure-mere, & qu'il n'y en eût point ſous cette membrane, il y auroit eſperance de gueriſon ; mais il eſt extremement rare qu'il s'en amaſſe ſous le crane, & qu'il ne s'en répande pas dans les ventricules & dans les plus petits reduits du cerveau qui en doit être tout ſubmergé, ce qui paroît par les accidens qui accompagnent ces maladies, & c'eſt ce qui m'a fait avancer que toutes les hydrocéphales internes étoient incurables & deſeſperées.

DES OPERATIONS SUR LES YEUX, EN GENERAL.

DE toutes les parties du corps les yeux ſont celles que plus de differentes maladies affligent. Le nombre en eſt ſi grand qu'il paſſe celui de cent. Les Grecs leur ont donné à chacune un nom particulier qui la diſtingue des autres. De cette multitude il n'y en a que peu qui ayent beſoin du travail du Chirurgien;

& c'est de celles-là dont je vais vous entretenir, vous faisant voir les operations qui leur conviennent.

Les yeux sont sujets à plus de maux qu'aucune autre partie du corps.

L'on considere principalement quatre parties dans l'œil; les paupieres, les cils, les tuniques, & les angles, chacune desquelles requiert des operations Chirurgiques qui lui sont propres.

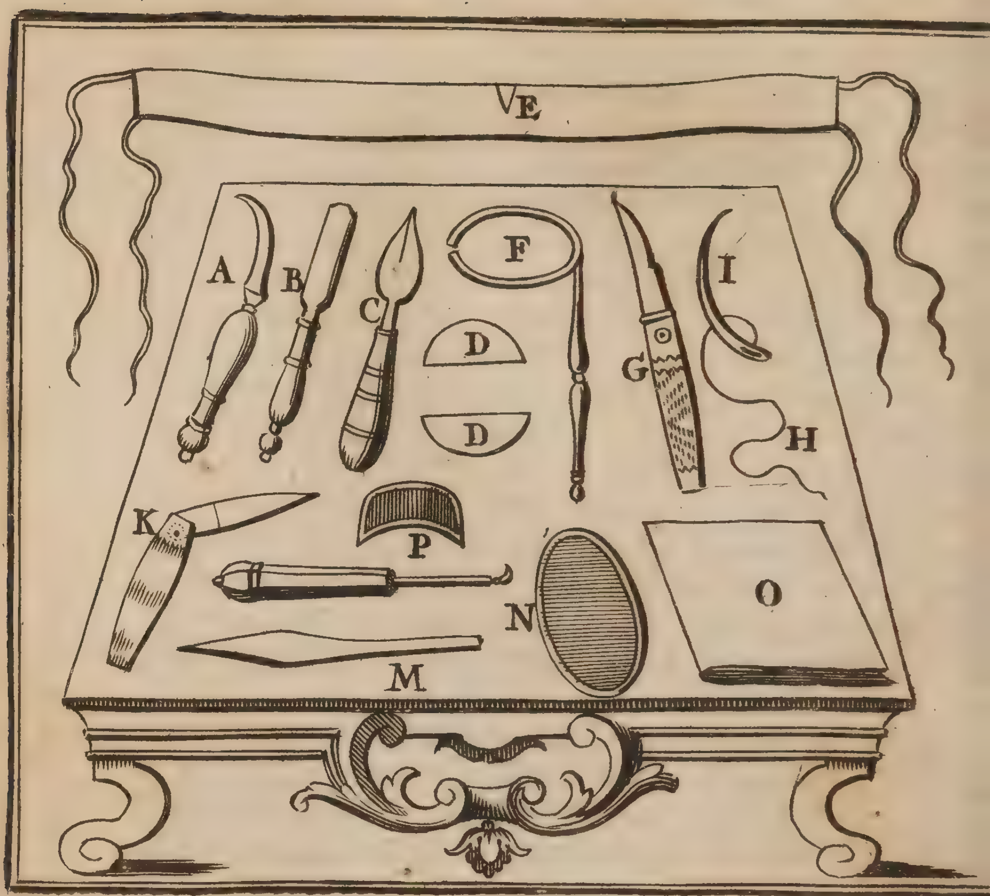
Les paupieres sont particulierement sujettes à six sortes de maladies qu'on nomme premierement l'anchiloblepharon, où les paupieres sont collées l'une à l'autre. Secondement le lagophtalmos, qui est une retraction de la paupiere superieure. Troisiémement l'ectropion ou la relaxation de la paupiere inferieure. Quatriémement le crithe, qui est une petite tumeur au bord de la paupiere. Cinquiémement le calazion, ou un amas d'humeurs semblable à un grain de gresle. Sixiémement l'hydatis, c'est-à-dire une excroissance qui vient aux paupieres.

Les cils ont trois maux propres, compris sous le nom de trichiasis; sçavoir premierement le dystichiasis, qui est un double rang de cils. Secondement le phalangosis, quand les cils se tournent du côté de l'œil. Troisiémement le ptosis, quand par le relâchement de la paupiere les cils entrent dans l'œil.

Les tuniques en ont quatre. Premiérement l'hypopyon ou un amas de pus derriere la cornée. Secondement le pterigion, qui est une excroissance membraneuse dans l'œil. Troisiémement le proptosis, ou la chute de l'uvée. Quatriémement l'hypochyma, nommée autrement Cataracte.

Les angles ont premierement l'Eccantis, c'est une excroissance de chair au coin de l'œil; secondement l'Anchilops, ou l'abscés au grand angle de l'œil, & troisiémement l'Ægilops, qui est la fistule lacrimale. Toutes ces indispositions font le nombre de seize, qui ont besoin d'autant d'operations ausquelles on a imposé le nom des maladies qui y répondent: nous y allons examiner les unes aprés les autres.

FIG. XXXIII. POUR LES PAUPIERES.



DES OPERATIONS DES PAUPIERES.

Des six operations que nous avons à faire aux paupieres, la premiere est l'Anctyloblepharon, dérivé de *Ankili*, qui veut dire curvité, & de *Blepharon*, qui signifie paupiere, en latin *Inviscatio*, en françois *agglutination*, de sorte que c'est une maladie où les paupieres sont jointes & collées ensemble, ce qui empêche que l'on ne puisse ouvrir l'œil. Cet accident peut venir de naissance, puis que l'on voit des enfans venir au monde avec d'autres ouvertures bouchées ; mais il n'arrive le plus souvent qu'après une fluxion ou après la petite verole : lors qu'on a resté long-tems sans ouvrir les yeux, les paupieres ulcerées se collent & se cicatrisent ensemble. Tout le monde sçait qu'il faut separer ces paupieres ; mais il appartient au Chirurgien

De l'ankiloblépharō

Ses causes.

Moyen de le guerir.

d'en trouver les moyens. Si l'agglutination n'eſt pas parfaite, & qu'il y ait encore un peu d'ouverture à l'un des angles, il faudra qu'avec un inſtrument A, fait comme un biſtoury courbe, garni d'un bouton à ſa pointe, introduite dans cette ouverture, il coupe à pluſieurs fois cette union en retirant cet inſtrument pour ſeparer ſucceſſivement les deux paupieres dans toute leur longueur. Si après cette ſeparation il trouve que l'une ou l'autre ſoit jointe à la conjonctive ou bien à la cornée, il doit l'en déſunir, autrement l'operation ſeroit imparfaite : il s'en acquitera en tirant à ſoi la paupiere avec un petit inſtrument B, fait en forme de ſpatule, tâchant de détacher la paupiere d'avec le corps de l'œil. Mais ſi l'adherence étoit trop forte, il couperoit avec le ſcapel C, ce qui en fait la jonction, prenant garde de ne point inciſer la cornée ni la conjonctive, coupant plûtôt de la membrane interne de la paupiere ; enſuite on coule ces deux petits linges déliez DD, qu'on aura trempez dans quelque liqueur deſſicative, entre le corps de l'œil & la paupierre pour éviter qu'ils ne ſe recollent l'un à l'autre, ce que l'on continuë juſques à parfaite gueriſon.

La ſeconde eſt le Lagophtalmos, dérivé de *Lagos* Liévre, & *d'Ophthalmos* œil, en latin *Oculus Leporis*, & en françois *œil de Lievre.* C'eſt une maladie où la paupiere ſuperieure eſt tellement retirée que ne pouvant pas couvrir l'œil, il eſt obligé de demeurer ouvert quand le malade dort, comme aux liévres quand ils dorment. De l'œil de Liévre.

Cette indiſpoſition peut venir naturellement dés la premiere conformation, ou par accident enſuite d'une playe, d'un ulcere, ou d'une brûlure; ou quelquefois par la dépravation du mouvement des muſcles des paupieres : ainſi quand il y a convulſion aux releveurs & paralyſie aux abaiſſeurs, il faut que l'œil reſte ouvert, ces muſcles ne faiſant plus leur devoir. L'on guerit ce mal ou par Pharmacie, c'eſt-à-dire par remedes qui étant appliquez ſur la partie, amolliſſent & relâchent ce qui la retient hors de ſon état accoutumé, ou la fortifient & la corroborent, ſelon que le mal dépend de convulſion ou de paralyſie. Mais ſi les remedes ne réüſſiſſent pas, & qu'il y ait une cicatrice qui racourcit la paupiere, on aura recours à la Chi- D'où vient ce mal.

rurgie, & l'on commencera par mettre le malade dans une ſituation où il ſoit expoſé au jour : on lui couvrira l'œil ſain avec ce bandeau E, & on lui aſſujettira l'œil malade avec le ſpeculum oculi F, ſi faire ſe peut, ou bien entre le poulce & le doigt indice de la main gauche, en tenant la paupiere fort baiſſée; puis avec un biſtouri G, l'on fera à cette paupiere une inciſion en croiſſant, ſelon la direction des fibres du muſcle fermeur, les pointes du croiſſant regardant en enbas & approchant des coins de l'œil. Cette inciſion faite on écarte les lévres de la playe le plus qu'on peut, & on la garnit de plumaceaux en forme de noyaux d'olives; & au contraire de toutes les autres playes dont on raproche les lévres pour procurer la cicatrice, à celle-cy on les éloigne, pour faire naître une chair entre deux afin d'alonger la paupiere. Lors que le retirement de cette partie eſt ſi grand qu'une inciſion ne ſuffit pas, l'on en fait deux de même figure à l'épaiſſeur d'un écu l'une de l'autre, & par ce moyen rendant à la paupiere ſon premier uſage, elle s'abaiſſe ſur l'œil, qui avant cela ne ſe pouvoit clorre.

D'où vient le mot d'ectropiō.

La troiſiéme c'eſt l'Ectropion, dérivé de *Ec* qui ſignifie dehors, & de *ſtreptin*, qui veut dire tourner, en latin *relaxatio*, en françois *relâchement* ou *renverſement*. C'eſt une maladie de la paupiere inferieure qui ſe relâche & ſe renverſe tellement en enbas qu'elle ne peut plus s'étendre ni s'élever aſſez pour couvrir l'œil. L'on aſſigne à cette incommodité trois cauſes differentes : la premiere eſt la paralyſie ou la relaxation tant de la paupiere que du muſcle fermeur : la ſeconde conſiſte dans une chair ſuperfluë qui s'eſt inſenſiblement accruë en ſa partie interieure : & la troiſiéme poura être quelque brûlure, une cicatrice ou une coûture faite à ſa partie exterieure. La méthode de la guerir eſt differente ſuivant la diverſité de ces trois cauſes. Si la paupiere eſt relâchée parce qu'elle aura été trop humectée, il y faudra employer des remedes deſſéchans; ſi elle eſt trop foible, on la fortifiera; & s'il y a paralyſie on uſera de corroborans pour tâcher de lui rendre ſa tenſion. Deuxiémement ſi c'eſt une excroiſſance de chair, il faut l'ôter quand elle eſt encore jeune & petite, & l'on peut la conſumer par medicamens cathéretiques; mais ſi elle eſt vieille & du-

Trois origines de ce mal.

Remedes contre ces cauſes.

re, on l'extirpera ſoit par ligature, pourveu que la baſe en ſoit petite, avec ce fil H, enfilé dans l'aiguille courbe I, qu'on paſſera à travers l'excroiſſance, afin que la ligature ne s'achape pas, ſoit par inciſion ſi l'on ne peut pas faire autrement; après quoi on uſera de collires ou de poudres aſtringentes, afin de cicatriſer les endroits où l'on aura coupé. Troiſiémement ſi une brûlure ou une cicatrice retient la paupiére en enbas, on fera à cette paupiere inferieure avec le biſtouri G, une inciſion qui ait la figure d'un croiſſant, comme celle que je viens de faire à la paupiére ſuperieure; avec cette difference ſeulement que les pointes du croiſſant à la ſuperieure regardoient en enbas, au lieu qu'à celle-cy elles doivent regarder en enhaut.

La quatriéme c'eſt le crithe, déduit de *crite* qui veut dire un *grain d'orge*, en latin *ordeolum* en françois *orgueil.* C'eſt une petite tumeur longuette, fixe & arrêtée, de la figure d'un grain d'orge, qui vient aux bords des paupiéres dans les cils. La matiére qui fait ces petites tumeurs eſt contenuë dans un petit kiſte, & elle a de la peine à meurir & à ſuppurer, c'eſt ce que l'on appelle un orgeuilleux, & les bonnes femmes un orgeolet. Elles le ſouhaitoient autrefois à ceux qui refuſoient à une femme groſſe quelque choſe dont elle avoit envie. Pour les guerir il les faut faire venir à ſupuration, la moële de pommes cuites appliquée en cataplaſme eſt excellente pour les meurir; & lors que l'on y voit de la blancheur & que l'on croira la matiére cuite, on fera avec la pointe d'une lancette K, une petite ouverture ſuivant la longeur de la tumeur puis en la preſſant entre deux ongles l'on exprimera le pus & le kiſte tout enſemble; cela fait, la gueriſon s'accomplit d'elle-même ſans aucun remede.

De l'incõmodité appellée orgueil.

De ſa matiere.

De ſa cure.

La cinquiéme eſt le calazion, le perioſis, ou le lithiaſis, en latin *lapis palpebræ*, & en François *grain de grêle.* Ce ſont de petits tubercules durs comme de petites pierres, & ſemblables à des grains de grêle. Ils viennent tant à la paupiére ſuperieure qu'à l'inferieure: ils ſont mobiles, car quand on les pouſſe ils changent de place; c'eſt en quoi ils different de l'orgueil qui eſt toujours fixe & arrêté. La cauſe de ces deux eſpéces de tubercules eſt un endurciſſement d'humeurs qui s'aſſemblent par congeſtion entre les membranes des

Du grain de grêle.

Differences de tous ces tubercules.

paupiéres, de telle façon qu'ils ne different entr'eux que du plus au moins de dureté & de deſſechement de la matiére qui les compoſe. Pour les guerir il ne faut attendre ni reſolution ni ſupuration, il n'y a que la ſeule operation qui le puiſſe faire, & l'on s'y prend de la même maniére à l'un qu'à l'autre. L'on fait ſur ces duretez pierreuſes les unes après les autres de petites inciſions longitudinales avec une lancette K, pour les découvrir, puis avec un crochet ou une érigne l'on tient la dureté pour la diſſequer & la ſeparer avec cet inſtrument M, fait en feüille de mirthe tranchante, ſans rien emporter de la membrane des paupiéres: on met par deſſus ces petites ouvertures un emplâtre agglutinatif N, pour en faire la réünion, puis la compreſſe & enſuite le bandeau E, qui maintient tout l'appareil. Il y en a qui veulent que ſi ces grains paroiſſent plus au dedans de la paupiére qu'au dehors, l'on y faſſe les inciſions pour les tirer par dedans; ſi cela ſe pouvoit faire avec facilité, je le conſeillerois, mais il faut pour cet effet retourner la paupiére, ce qui eſt plus incommode que de travailler par dehors.

De l'Operation.

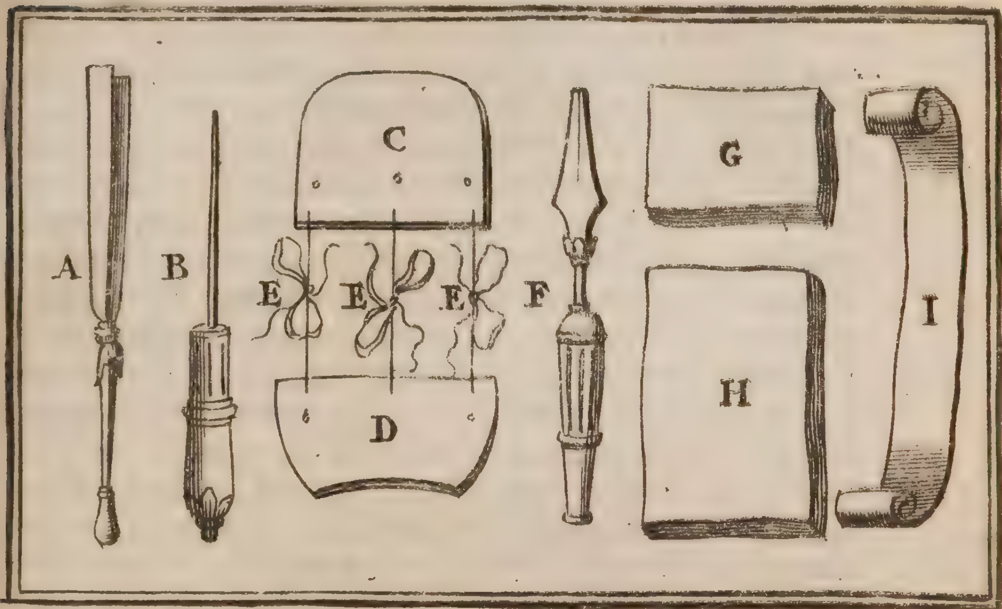
Conſeil.

De la tumeur hidatis.

La ſixiéme c'eſt l'hydatis tiré de *hydor*, eau, en latin *aquula*. C'eſt une tumeur qui ſe forme à la paupiere ſuperieure, de graiſſe ou de matiere ſemblable à de la graiſſe renfermée dans un kiſte particulier: cette tumeur paroît davantage quand l'œil eſt fermé, que quand il eſt ouvert; elle eſt ronde & plate, & elle approche beaucoup de la nature des loupes. Il n'en faut point auſſi chercher d'autres cauſes que celles des loupes, & par la même méthode qu'on guerit celles-cy l'on doit traitter celle là. L'emplâtre diabotanum avec lequel on fond & on diſſout les loupes, eſt ſouverain pour l'hydatis; je m'en ſuis ſervi en pluſieurs qui ont gueri avec ce remede, j'en faiſois porter tres-long-tems un petit emplâtre P, fait en croiſſant ſur du tafetas noir, & cela m'a reuſſi. Mais ſi la matiére au lieu de ſe fondre & de ſe reſoudre s'èndurciſſoit, ou que la tumeur groſſiſt, il faudroit pour lors venir à l'operation qui conſiſte à l'emporter avec ſon Kyſte comme l'on feroit une loupe: l'on tient la paupiére ferme ſoit avec le ſpeculum oculi F, ſoit avec ſes doigts, & l'on fait une inciſion à la peau avec le ſcapel C, ſelon la rectitude des fibres, prenant garde de ne pas ouvrir l'envelope qui renferme la matiere, afin de tirer le

tout enſemble; ce qui s'execute avec aſſez de facilité; car la tumeur étant découverte, pour peu qu'on la preſſe par les côtez elle ſe manifeſte au dehors, & avec une érigne on la fait ſortir tout entiere: l'on traitera enſuite la playe comme l'on fait celles où l'on a extirpé des loupes.

FIGURE XXXIV. POUR LES CILS.



SOus le nom de Triciaſis derivé de *trix* qui veut dire *poil* ſont compriſes les maladies des cils, & les operations qu'il leur faut faire : elles ſont de trois ſortes. Du TRICHIASIS.

La premiere eſt le diſtichiaſis de *dis* qui veut dire *deux*, & de *ſtix* qui ſignifie *ordre*. C'eſt une maladie des paupieres, où par deſſous les cils ordinaires & naturels il en croît & s'en nourrit encore un autre rang extraordinaire qui déracine ſouvent le premier, & qui piquant la membrane de l'œil y fait de la douleur, & y attire des fluxions. Pour la gueriſon de cette incommodité il n'y a point d'autres Operation à faire que d'arracher ces cils ſurnumeraires avec de petites pincettes A, ſemblables à celles dont on ſe ſert pour arracher les poils de la barbe : tout le ſecret eſt d'empêcher qu'ils ne reviennent. Quelques-uns diſent qu'en frottent la place avec du ſang de grenouille, du fil de veau, ou des œufs de fourmi il n'en repouſſe plus, Du diſtichiaſis. L'Operation qui s'y pratique.

cela eſt facile à eſſayer : mais le plus ſeur eſt, après avoir arraché chacun de ces poils ſuperflus, de cauteriſer avec une aiguille chauffée B, l'endroit d'où on l'a tiré & de continuer ainſi juſques à ce qu'on ait brûlé tous les pores par où ces poils ſortoient. Cette Operation demande autant d'adreſſe au Chirurgien que de patience au malade.

Du hériſſement des cils contre le globe de l'œil.

La ſeconde eſt le phalangoſis de *phalanx* qui veut dire *rangée des ſoldats*, parce que dans cette maladie les cils ſont hériſſez contre l'œil de même que des armes d'une compagnie de ſoldats, pointées contre l'ennemi. Elle procéde de deux cauſes qui ſont ou le relâchement exceſſif de la peau de la paupiere ſuperieure, ou le racourciſſement de la membrane interne de la même paupiere, ce qui retirant en dedans le tarſe de cette paupiere force les cils de tourner leur pointe contre l'œil, au lieu de l'avoir en dehors : le Chirurgien examinera à la quelle des deux membranes il s'en doit prendre. S'il voit que l'externe ſoit relâchée par quelque humidité, il y appliquera des remedes qui la deſſéchent ou la fortifient, & en attendant qu'il y ſoit parvenu il mettra comme aux ſutures ſéches deux petites morceau de cuir CD, chargez d'un onguent emplaſtique, l'un ſur la paupiere, & l'autre ſur le frond au-deſſus des ſourcils, & par de petits fils EEE, attachez à ces emplâtres, il les liera enſemble de maniere qu'étant mediocrement ſerrez ils ſoutiennent la paupiere dans ſon état naturel. Si la faute en étoit à la membrane interne qui ſeroit trop retirée, il faudroit après avoir d'une main retourné la paupiere y faire avec ce ſcapel F, une petite inciſion longitudinale pour la débrider, & lui donner moyen de s'alonger ; de cette façon les cils reprendront leur place, & l'œil n'en ſera plus incommodé.

Du traitement de ce mal.

Du ptoſis ou rabatement des cils dans l'œil.

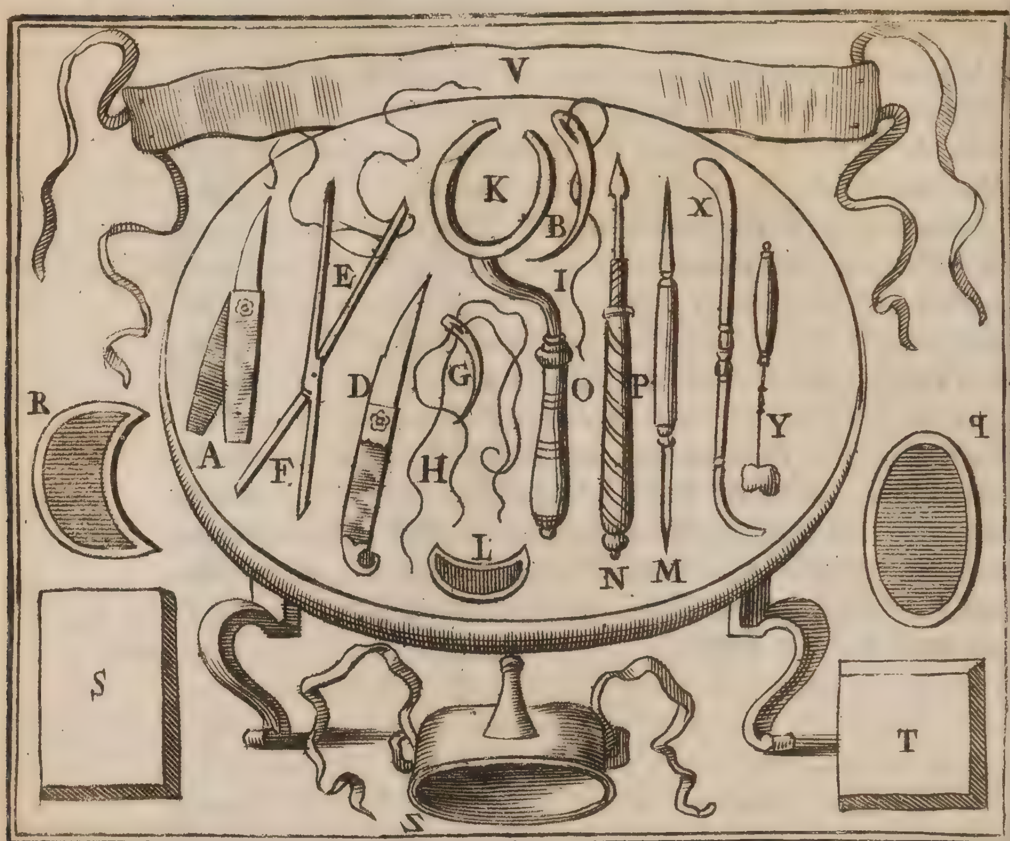
La troiſiéme eſt le ptoſis de *piptin* qui veut dire *tomber*, parce que dans cette maladie les cils tombent dans l'œil. C'eſt un renverſement de la paupiere ſuperieure en dedans, de ſorte que le tarſe où les cils ſont plantez étant recorbé, ils entrent dans l'œil & le fatiguent beaucoup. Ce mal arrive par une humidité ſuperfluë qui ramolit & relâche la paupiere ſuperieure, l'alongeant tellement que l'œil en eſt incommodé, & ne peut demeurer ouvert : Les Anciens nous propoſent

une Operation que peu de gens aprouveront, c'eſt de faire à la paupiere ſuperieure deux inciſions en forme de croiſſant dont les pointes ſe joignent enſemble, ces inciſions étant diſtantes l'une de l'autre de la quantité dont on croit que la paupiere eſt relâchée, d'écorcher enſuite & d'enlever de la peau ce qui eſt entre elles, puis de coudre la playe & ne la ſerrer qu'autant qu'il ſera neceſſaire à la partie pour couvrir l'œil. Cette Operation qui d'elle-même eſt longue & cruelle eſt expoſée, après meme qu'elle eſt faite, à deux grands inconveniens, dont l'un eſt que ſi l'on n'a pas ôté aſſez de la peau l'on n'aít travaillé infructueuſement, & l'autre que ſi l'on en enleve trop, l'œil ne puiſſe plus ſe couvrir : c'eſt pourquoy je conſeille d'abandonner cette Operation, de ſe ſervir de la ſuture ſéche que je viens de vous démontrer ayant recours aux remedes aſtringens & confortatifs dont on trempera cette compreſſe G, & cette plus grande H, par deſſus que l'on tiendra ſur l'œil par le moyen de la bande I, qui retiendra le tout.

Operation qu'y faiſoient les Anciens.

Pratiqué des Modernes.

FIG. XXXV. POUR LES TUNIQUES DE L'œIL.



DES OPERATIONS A FAIRE AUX TUNIQUES DE L'OEIL.

IL y a quatre Operations qui se pratiquent aux tuniques de l'œil, par rapport aux quatre sortes de maux dont elles sont atteintes. La premiere est l'hypopyon de *hypo* qui veut dire dessous, & de *pyon* qui signifie du pus ou de la bouë, pour marquer que cette maladie est une collection ou un amas de pus derriere la cornée, lequel provient d'ordinaire d'un épanchement de sang qui s'y fait, soit par la plénitude des vaisseaux, soit par quelque coup ou chutte. Avant que ce sang se soit tourné en pus, il fait des élancemens tres-vifs & tres douloureux, & quand il est devenu pus, ce que l'on connoit à la blancheur qui paroit à travers la cornée, il faut le faire sortir si l'on veut terminer les douleurs que ressent le malade. Quelques Anciens distinguent ce mal en deux especes, appellant la premiere *onyx* mot grec qui signifie ongle, parce que le pus épanché & rassemblé sous la cornée represente la figu-

Des deux especes de ce mal.

re d'un ongle, & laissant le nom general d'hypopyon à la seconde espece qui se produit quand la matiére purulente est en plus grande quantité & qu'elle occupe la moitié du noir de l'œil. Pour la cure on tentera de dissiper la matiere si elle se trouve en petite quantité sous la cornée, usant pour cela de fomentations & de collires resolutifs faits avec le fenugrec & le fenouil, aprés quoy l'on en vient à l'Operation où il est question de faire une ouverture à la cornée avec la lancette A, qu'on insinue au plus bas lieu pour donner au pus une issue commode. Il ne faut pas s'étonner, quand on voit s'écouler par l'ouverture l'humeur aqueuse avec le pus, cette humeur se repare aisément; mais la cicatrice qui se fait à la cornée est souvent un obstacle considerable à la vision. Aprés l'ouverture l'on se sert de remedes repercussifs & anodins, & sur la fin de la cure on employe les collires & les poudres détersives & dessicatives. Galien raconte que de son tems il y avoit un Médecin oculiste nommé Justus qui guérissoit l'hypopyon en branslant & secouant la tête d'une certaine façon, ce remede ne coute rian à éprouver. Usage des collires.

La seconde est le pterigion derivé de *pterix*, aile, parce que ce mal a la figure d'une aile d'oiseau étanduë; on le nomme en latin *unguis*, à cause qu'il est de même couleur que l'ongle de l'homme. C'est une excroissance membraneuse en l'œil, laquelle prend ordinairement son origine du grand coin de l'œil, & rarement du petit, s'étendant sur la conjonctive, & quelquefois jusques sur la cornée où elle couvre l'œil & offusque la vue. Du pterigion.

Il y en a de trois especes. La premiere est le membraneux dont nous venons de parler la seconde est l'adipeux, parce qu'il ressemble à une humeur congelée comme de la graisse, se rompant d'abord qu'on le touche pour le vouloir séparer, il a le même principe & les mêmes symptômes que le précedent. La troisiéme est nommée par les latins *panniculus*, en françois *drapeau*, à cause qu'il paroit comme un morceau de linge : il est plus malin que les autres, étant entrelassé de vaisseaux gros & rouges qui y causent inflammation & ulcere, ce qui le rend plus difficile à guérir. Toutes ces especes de défauts ne sont pas toujours adherens à la conjonctive en toutes leurs parties, mais Ses especes.

seulement par leurs extremitez : c'est pour cela qu'on peut quelquefois passer une aiguille courbe & mousse entre la conjonctive & le pterygion. Il n'y a que deux moyens d'en procurer la guérison, qui sont de le consumer avec les poudres de verdet, de vitriol ou d'alum brûlé, quand il est jeune & petit; & de l'extirper quand il est vieux, grand & dur; mais ce dernier moyen n'est pas toûjours praticable, car aux ptérygions gros & renversez qui sont carcinomateux, & dont la douleur se fait sentir jusques dans les temples, il ne faut nullement y toucher. Quand le Chirurgien entreprend cette extirpation il doit aprés avoir preparé son sujet par les remedes generaux & aprés l'avoir situé commodément, faire renverser une des paupiéres de l'œil par un serviteur, & renverser l'autre luy-même; puis passer une aiguille B, courbe, mousse & enfilée d'un fil C, par dessous le pterygion, & avec les deux bouts du fil l'élever & le tirer à soy pour le séparer de ses adherences avec un petit bistouri D, prenant garde de blesser la cornée, & laissant plûtôt une petite partie du pterygion à la consomption duquel l'on travaillera par la suite. Le reste de la cure s'accomplit par collires & poudres dessicatives; l'on panse la malade trois ou quatre fois le jour, lui faisant ouvrir l'œil à chaque fois, de crainte que les paupiéres ne se collent à la conjonctive.

De l'Operation à ce mal.

De la cure.

Du proptosis.

La troisiéme est le proptosis derivé de *pro* qui veut dire *devant*, & de *piptin* qui signifie *tomber*. Ce nom qu'on pourroit donner à toutes sortes de parties qui s'avancent hors de leur place, est attribué icy en particulier à l'œil lorsqu'il se forjette ou qu'il sort ou qu'il deborde de son orbite par le relâchement ou par la rupture de la cornée. La tumeur qui est faite par l'uvée prend differens noms selon qu'elle est plus ou moins grosse, & selon les choses ausquelles elle ressemble; l'on en fait de cinq especes. La premiére où la tumeur est la plus petite s'appelle Myocephalon, parce qu'elle est faite comme la tête d'une mouche; la seconde Staphylome, elle a la figure & la grosseur d'un pepin de raisin; la troisiéme Ragoïdis, c'est quand l'uvée sort par l'entamure de la cornée, & qu'elle fait une tumeur ronde & noire semblable à un grain de raisin meur; la quatriéme est appellée Melon, parce que l'uvée sor-

De ses especes.

tant en plus grande quantité elle fait une plus groſſe tumeur qui a la figure d'une petite pomme. La cinquiéme eſt nommée Ilos c'eſt à dire clou, elle arrive quand l'uvée pouſſée hors des paupieres s'endurcit, & que la cornée devenant calleuſe la comprime, de maniere qu'elle repreſente la tête d'un clou. Ces maux apportent deux grandes incommoditez, l'une eſt la perte de la vue, & l'autre la difformité du viſage : pour la premiere il n'y a point de remede, mais pour la ſeconde on peut la corriger en deux façons, ou par les médicamens, ou par l'Operation; Si le ſtaphylôme eſt recent & cauſé par une inflammation qui ſouléve la cornée, il faut tâcher de digerer la matiere & de la reſoudre par des remedes faits de mucilages de ſemences de thym & de fenugrec avec un peu de miel: mais ſi la matiere ne ſe reſolvoit point, il faudroit lui donner iſſuë par l'Operation, c'eſt à dire avec la pointe de la lancette A. Toutefois ſi le ſtaphylôme n'étoit point malin & qu'il eût la baze étroite, il ſeroit plus convenable de l'extirper par la ligature, ce qu'on exécute en deux manieres. Pour cet effet la tête du malade étant appuyée ſur les genoux du Chirurgien qui ſera aſſis, cet Operateur mettra un nœud coulant E ſur la pincette F ſur la quelle il le fera gliſſer pour y paſſer la tumeur qu'il liera & qu'il ſerrera tous les jours avec ce nœud juſqu'à ce qu'elle tombe : ou bien il paſſera une aiguille G enfilée de deux fils H I de differentes couleurs, par le milieu de la racine de la tumeur en tendant du grand coin de l'œil vers le petit; les fils étant paſſez il ôtera l'aiguille & prenant les deux bouts du fil de la même couleur il les liera enſemble d'un côté, il en fera autant de l'autre côté avec les deux bouts de l'autre fil ; & les ſerrant tous les jours, ces fils couperont peu à peu la tumeur. Pour faire ces ligatures il ſe ſervira du *ſpeculum oculi* K qui tiendra l'œil ferme durant l'Operation : l'on appliquera enſuite les remedes propres à diminuer la douleur, ayant ſoin en panſant le malade de ne point tirer les fils qui ſouvent ſont adhérens & deſſechez avec les remedes. Lorſqu'ils ſeront tombez d'eux-mêmes l'on pourra ſe ſervir d'un petit emplâtre L, & l'on mondifiera l'ulcere, l'on incarnera, & l'on conſolidera autant qu'il ſera poſſible dans des maladies auſſi délicates que celles de la cornée.

Traitemēt de ces maux.

De la cataracte. La quatriéme maladie des yeux est l'hypochyma derivé de *hypo* dessous & de *chyin* fondre, parce qu'il semble que ce soit une humeur fonduë dans l'œil : on la nomme autrement cataracte de *keras*, qui veut dire corne, parce que cette humeur est sous la cornée qui ressemble à de la corne, c'est en latin *suffisio*, & en françois *cataracte*. Cette maladie est une matiere étrangere qui s'amasse & s'épaissit imperceptiblement comme une petite pellicule entre la cornée & le cristallin dans l'humeur aqueuse au devant du trou de l'uvée, empêchant que les rayons de lumiere des objets ne frapent le cristallin. On la considere dans trois tems : premierement dans son commencement lorsque la personne croit voir au dehors des mouches ou des figures grotesques qui n'y sont point en effet, on l'appelle pour lors *imaginatio*, en françois fantaisie & abusement : secondement dans son état moyen lorsqu'elle se forme & s'épaissit, & qu'elle diminuë beaucoup la vuë, c'est ce qu'on nomme en latin *aqua*, & en françois *suffusion* : troisiémement quand elle est bien formée & qu'elle abolit entierement la vue, on l'appelle en latin *gutta obscura* en françois *cataracte* du nom general.

Sa cause.

Ses differentes especes. Les especes ou les differences des cataractes se tirent de trois choses : Premierement de leur couleur, il y en a de couleur de plâtre, de perle, d'eau maririne & de fer bruni, ce qui les fait appeller vertes, citrines, jaunes, ou noires : Secondement de leur tissu, car les unes sont subiles, deliées & transparentes qui permettent d'entrevoir, & les autres sont grosses & serrées qui privent absolument de la vision : Troisiémement de leur quantité ou de leur étenduë, en ce qu'il y en a qui ne couvrent qu'une portion ou la moitié du trou de la prunelle, de sorte qu'on ne peut discerner que la partie de l'objet qui se presente vis à vis de l'endroit qui n'est pas couvert, & d'autres qui couvrent totalement cette ouverture, ce qui cause une privation parfaite de la vûë.

Le Chirurgien doit tirer son prognostic de deux choses, du malade & de la maladie. Premierement si le malade est fort jeune ne passant pas trois ou quatre ans, par exemple, ou bien s'il est agé que ses yeux soient rouges & chassieux, qu'il sente des doulcurs de tête

continuelles & véhementes, où qu'il ait une foibleſſe naturelle de vue, il ne faut point entreprendre l'Operation. Secondement ſi la cataracte étoit jaune verte ou noire, elle ne ſeroit point gueriſſable ; mais ſi elle eſt de couleur de perles, d'eau marine ou de fer bruni, la Chirurgie y remediera. Il faut encore examiner la ſubſtance de cette pellicule, ce que l'on fait en couvrant l'œil ſain, frottant doucement ſur la paupiere de l'œil qui eſt indiſpoſé, & l'ouvrant ſoudainement ; car ſi la prunelle ſe dilate, & qu'auſſi-tôt elle retourne dans ſa premiere forme, la pellicule ſe peut abatre : mais s'il ne ſe fait point de dilatation, c'eſt ſigne qu'elle eſt adherente à l'uvée, ou qu'il y a obſtruction dans le nerf optique ; il n'y faut point travailler, parce qu'après l'avoir abatuë, la vûë ne ſe rétabliroit pas. Il faut auſſi obſerver ſi en même tems que la prunelle s'eſt dilatée par la friction, la cataracte ne s'eſt point diviſée & ſeparée, ce qui marqueroit que la matiere ne ſeroit pas encore aſſez liée & deſſechée pour pouvoir ſupporter l'aiguille qui paſſeroit au travers comme dans de l'eau ou dans du fromage mou : il faut alors attendre qu'elle ait avec le tems, acquis de la conſiſtance & de la fermeté qui la rende capable de l'Operation. Si le malade peut aiſément juger des couleurs exterieures, la cataracte n'eſt pas encore meure ; mais s'il ne peut pas diſtinguer les objets, & qu'ayant frotté l'œil malade, comme nous avons dit, la pellicule demeure ferme ſans ſe ſeparer ni ſe diviſer, cela fait connoître qu'il y a des fibres qui la lient, & qu'elle eſt d'une ſubſtance bonne & facile à abbatre.

Preparatiō du malade.

On vient par deux voyes à la guériſon de la cataracte, par les remedes ordinaires, ou par la Chirurgie: les remedes peuvent la guerir quand elle ne fait que de commencer ; mais il n'y a que la Chirurgie qui en puiſſe venir à bout quand la maladie eſt confirmée. Si elle commence, on pourra l'empêcher de croître, par un regime de vivre ſobre & deſſéchant, par les ſaignées & les purgations, par une application de ventouſes, de veſſicatoires, de cauteres, ou de ſetons, & par l'uſage des maſticatoires, ou des poudres carminatives & digeſtives. La matiere conjointe, c'eſt-à-dire, celle qui commence à paroître dans l'œil en forme de

nuage, se dissipe d'ordinaire par des collires, & des poudres attenuantes, incisives & resolvantes : le sang de pigeon, qu'on fait tomber tont chaud dans l'œil y est fort bon ; l'on dit que l'haleine d'un enfant qui a mâché de l'anis & du fenouil, étant poussée dans cet organe est souvant un moyen efficace pour dissoudre la matiere morbifique, ou pour arrêter son progrès.

De divers topiques.

Fabricus Hildanus a inventé une petite fiole de verre commode pour tenir une liqueur sur l'œil, elle est en ovale pour s'ajuster à la figure de la partie, & elle a un conduit par en haut d'où, quand elle est appliquée sur l'œil, l'on verse la liqueur dont on veut le baigner, & deux cordons que l'on attache derriere la tête pour la tenir ferme sur l'œil : il a prétendu résoudre par ce moyen les humeurs dont les membranes pouvoient être abbreuvées, & dissiper ainsi une cataracte dans son commencement : en voici la figure marquée Z.

Si par l'usage de tous ces remedes tant generaux que particuliers, l'on n'a pas pû détruire la cataracte, on la laissera meurir d'elle-même sans y rien faire, & l'on attendra qu'elle soit assez raffermie pour appuyer l'instrument qui doit servir à l'abbatre ; ce que l'on accomplira, en considerant ce qu'il y a à faire avant, durant, & après l'operation.

Avant l'operation resoluë, la premiere chose à quoy l'on songe, c'est de choisir le tems, car elle nous permet celui d'élection, la necessité n'étant point pressante : on a coutume de la remettre au Printems, ou à l'Automne, & au declin de la Lune. On prépare le malade en le saignant & le purgeant plus ou moins selon le degré de plenitude où il se trouve : le jour choisi qui ne doit être ni pluvieux ni venteux, mais clair & serain, étant arrivé, l'on disposera tout ce qui conviendra au pansement incontinent après l'operation ; car pour les instrumens ils sont bien-tôt prêts, puisqu'il ne faut qu'une aiguille, dont le choix dépend de l'Operateur. S'il a reconnu par la dilatation de la prunelle que la cataracte n'est point adherente à l'uvée, & qu'au contraire elle nage & vacille dans l'humeur aqueuse, il doit se servir d'une aiguille ronde M, & assez grosse pour ne pas fendre si-tôt la cataracte, & pour l'abbatre avec plus de facilité en la

rencontrant dans une partie plus large. S'il juge qu'elle soit attachée par des fibres en quelques endroits de l'uvée, il doit prendre une aiguille N, dont la pointe soit en fer de lance pour couper ces fibres, s'il en est besoin, & la détacher plus aisément. L'une & l'autre de ces aiguilles seront montées sur de petits manches O P, pour les tenir plus fermes.

Durant l'operation on commencera par faire asseoir le malade sur un banc qu'il aura entre les jambes en un lieu bien clair, où même le Soleil puisse donner; car l'on ne se sert point de lumiere étrangere dans cette operation. Le Chirurgien s'asseoira de la même façon sur le même banc le dos tourné au jour & face à face du malade, à qui un serviteur soutiendra contre son estomac la tête un peu panchée en arriere : on mettra une compresse & un bandeau sur l'œil sain du malade, afin qu'il ne s'effraye de rien ; puis l'Operateur tenant l'aiguille par son manche, de la main droite, s'il doit operer à l'œil gauche, ou de la main gauche, si c'est à l'œil droit, il mâchera un peu de fenouil, qu'il souflera dans cet organe afin d'exciter quelque mouvement à la prunelle, & par consequent à la cataracte, & d'abord qu'il aura dit au malade de tourner l'œil vers le nez, il plongera l'aiguille dans le corps de l'œil du côté du petit angle, & l'enfoncera en panchant le manche vers la temple jusqu'à ce qu'il apperçoive cet instrument au travers de la cornée, & qu'il soit au milieu de la cataracte qu'il atteindra par le haut avec la pointe de l'aiguille, & qu'il abbaissera jusques au bas de la prunelle où il la tiendra sujette pendant un petit espace de tems ; qui si elle y demeure, l'operation est parfaite : mais si elle remonte aussi-tôt qu'elle est lâchée, il la faut abbatre derechef avec la même aiguille, & la comprimer plus fort, afin qu'elle ne se releve plus. Si quelque précaution qu'on ait prise pour connoître la nature de la cataracte, elle se trouve laiteuse, & qu'aussi-tot qu'on la touche elle s'épanouïsse, & se divise, ne pouvant supporter l'aiguille qui passe à travers comme elle seroit dans du lait caillé, il faudra en tournant l'instrument de côté & d'autre la fendre en tant de petites particules, qu'elle se puisse dissiper, évitant bien de toucher à la membrane uvée qui est plei-

Situation du malade.

Office du serviteur.

Maniere d'abbattre la cataracte

ne de tant de venules, qu'il feroit difficile de n'en pas ouvrir quelqu'une d'où il fe feroit un épanchement de quelques goutes de fang, lequel cauferoit un hypopyon. Si la cataracte fe trouvoit d'une nature toute oppofée, qu'elle fut fi dure que l'aiguille en la pouffant fift un cry comme fi c'étoit du parchemin, que des filamens l'attachaffent fi fort qu'elle remontât comme un pont-levis, auffi-tôt qu'elle feroit abbatuë, il faudroit la trouffer en la foulevant avec l'aiguille par fa partie inferieure qui regarde la paupiere d'en bas, & la roulant autour de l'aiguille lui donner le fault, en la renverfant tout d'un coup. L'operation étant finie, l'on retire l'aiguille, & l'on a coutume de montrer au malade deux verres, dans l'un defquels il y a de l'eau, & dans l'autre du vin rouge: s'il diftingue les couleurs, on eft fûr que l'operation eft bien faite; quelques Medecins recufent ce temoignage, mais il eft de pratique.

Panfement après l'operation.

Après l'operation, on mettra fur l'œil un deffenfif Q fait avec les blancs d'œufs, & les eaux de plantin, de rofes de morelle, & pofant fur la temple un emplâtre aftringent R pour prévenir la fluxion; l'on appliquera deux compreffes S T, trempées dans des eaux rafraichiffantes, l'une fur l'œil, l'autre fur la temple & un bandeau V par deffus pour couvrir les deux yeux. L'on mettra promptement le malade dans fon lit où il fera couché fur le dos pendant quelques jours la tête mediocrement haute, on le faignera le foir, & on lui tiendra le ventre libre. Il ne faut pas qu'il parle ni qu'il prenne de la nourriture folide, de crainte qu'en la mâchant le mouvement ne fit ou relever la cataracte, ou tomber une fluxion fur l'œil: l'on ne lui fera ouvrir l'œil que trois jours après, quoique l'on foit obligé de changer fréquemment les remedes qui pourroient en fe féchant bleffer l'organe par leur dureté. Dans le tems qu'on renouvellera les medicamens, il faudra que la lumiere foit placée derriere la tête du malade, afin qu'il ne foit point incommodé par la cataracte; & le panfement fe doit faire fans lui remuer la tête. Enfin il gardera un grand repos, & le jour n'entrera point dans fa chambre que le tems des accidens ne foit paffé.

Regime.

Il ne faut pas oublier une operation qui fe prefente

à faire tous les jours, c'est de tirer les choses étrangeres qui sont entrées dans l'œil. On a souvent recours au Chirurgien quand on a essayé de les faire sortir en frottant & en souflant dans l'œil, la douleur qu'on éprouve contraint à demander un prompt soulagement: pour le donner on renversera l'une ou l'autre paupiere, & on tâchera de découvrir le corps étrange pour le faire sortir avec une petite curette X. Si l'on ne pouvoit pas le voir, il faudroit faire un petit bain à l'œil, en faisant coucher le malade, & lui versant dans le grand angle un peu d'eau tiéde qui venant à sortir, après avoir lavé le globe de l'œil pourra entraîner avec elle l'ordure ou le petit éclat qui fait la douleur: & si l'on ne peut pas l'avoir par ce moyen, l'on attachera au bout d'un brin de balay un petit morceau d'éponge Y tres-fine, qu'on aura trempé dans de l'eau, & ayant un peu élevé la paupiere, on en balayera tout le devant du corps de l'œil pour amener sûrement avec cette petite éponge ce qui sera entré dans l'œil sous les paupieres. Le malade sera soulagé à l'instant: l'on se servira ensuite d'eaux & de collires rafraichissans pour éviter l'inflammation qui pourroit survenir.

De l'extraction des corpuscules étrangers qui sont entrez dans l'œil.

FIG. XXXVI. POUR LES ANGLES DES YEUX.



DES OPERATIONS QUI SE PRATIQUENT AUX ANGLES DES YEUX.

DEs trois operations que le Chirurgien fait aux angles des yeux, la premiere eſt l'*enkantis* de *ec* qui veut dire *dehors*, & de *kanthos* qui ſignifie *angle de l'œil*, pour exprimer par ce mot que la maladie qui lui répond eſt une excroiſſance de chair qui vient au grand angle des yeux. Il y en a de deux eſpeces, l'une indolente, rougeâtre, tendre & flaſque qui obéït facilement aux remedes ordinaires ; & l'autre qui eſt doulou-

loureuſe, plombée, maligne, & rebelle aux remedes, ne ſe guerit que par l'operation. L'on aſſigne trois cauſes principales à cette maladie; Premierement une humeur mélancolique qui augmente & endurcit la ſubſtance de la chair qui ſe trouve naturellement à l'endroit marqué cy-deſſus, & qui ſe rend ſemblable aux verruës. Secondement un *hyperſacroſis*, dont l'étimologie eſt déduite de *hyper* qui veut dire exceſſivement, & de *ſarcoein* produire de la chair, parce qu'un tel défaut provient quelquefois d'un ulcere negligé, ou mal panſé en cette partie qui ſe ſera remplie d'une chair ſuperfluë: Troiſiémement un reſte de pterygion qui n'ayant pas été coupé ni conſumé ſe ſera accru & endurcy dans la ſuite. De l'eckanthis.

Pour la gueriſon de la premiere eſpece d'eckanthis, on conſumera l'excroiſſance avec alun calciné, verdet brûlé, mercure rouge, ou eſprit de vitriol; mais la ſeconde qui eſt dure, farouche & maligne ſera emportée par inciſion. Pour l'executer, l'on paſſera avec une aiguille A, un fil B, à travers cette chair pour la ſoulever, & par ce moyen la couper avec le ſcapel C, tout proche de la glande, prenant garde de toucher au trou lacrymal qui va dans le nez; car s'il ſe bonchoit en ſe cicatriſant, la lymphe qui humecte inceſſamment l'œil, & qui fait les larmes quand elle eſt extraordinairement preſſée dans les filtres qui ſont aux environs de ces organes, ne pouvant plus prendre ce chemin elle couleroit le long des jouës & cauſeroit un larmoyement continuel. Cure.

La ſeconde eſt l'ankylops, derivé de *anki* qui veut dire proche, & de *ops*, œil, en Latin *abſceſſus oculares*. C'eſt une tumeur, ou un abſcès qui n'eſt pas encore ouvert, ſitué entre le grand coin de l'œil & le nez, & formé d'une humeur épaiſſe & gluante à peu près ſemblable à celle qui eſt continuë dans les loupes, ce qui fait qu'il s'augmente peu à peu & ſe meurit avec une legere douleur. Pour parvenir à ſa gueriſon, ſuppoſé que les remedes generaux ayent precedé, l'on appliquera ſur la tumeur dans ſon commencement quelques remedes deſſicatifs & aſtringens à deſſein de reprimer, de conſumer, & de tarir l'humeur qui s'amaſſe dans cette partie. Que ſi la tumeur perſeverant fait juger par la rougeur & par l'inflammation qui y De l'ankylops. Des remedes exterieurs. l'operation

furviennent, qu'elle tend a fupuration, il faut l'ouvrir avec la lancette D, & fi l'on croit que la matiere foit dans un kifte on le feparera, ou bien on le confumera avec les trochifques *de nimio*, ou le precipité de mercure, pour mondifier & cicatrifer enfuite la playe: il faut remarquer qu'auffi-tôt que cette tumeur eft ouverte, elle perd fon nom d'ankilops pour prendre celui d'Ægilops, qui comprend la maladie dont je vay vous parler, & l'operation que vous allez voir.

De l'ægilops.

La troifiéme eft l'Ægilops derivé d'*aix*, chevre & de *ops*, œil, parce que les yeux de ces animaux font tres-fujets à cette maladie; c'eft ce que nous appellons la fiftule lacrymale, qui confifte en un petit ulcere calleux & profond fitué au grand coin de l'œil à l'endroit où eft placé ce qu'on appelle la glande lacrymale qui n'eft qu'un fac graiffeux & charnu parfemé de plufieurs glandules prefqu'imperceptibles. Cet ulcere commence toûjours par un petit abfcès en ce lieu où la matiere qui fe putrefie, a bien-tôt atteint l'os, parce qu'il y a peu d'efpace entre lui & la peau, & qu'étant plus fpongieux qu'un autre il eft auffi plûtôt carié. Si d'abord qu'il y a un abfcés au coin de l'œil, les malades vouloient permettre qu'on le perçât, l'on pourroit éviter la fiftule; mais comme ils apprehendent qu'il n'en refte une cicatrice au vifage, ils different tant que le petit abfcès s'ouvre lui-même, & il en arrive deux inconveniens affez triftes; l'un c'eft que la matiere a eu par fon féjour le tems de carier l'os, & l'autre c'eft qu'il fe fait à la peau un trou fi petit qu'on ne peut pas porter de medicamens pour mondifier le fonds de l'ulcere, en forte que fuintant fans difcontinuation la fiftule eft entretenuë jufques à ce que l'operation y remedie.

Difference de ces fiftules.

De ces fiftules, les unes font ouvertes par dedans, & les autres par dehors: les premieres procedent d'une humeur lente qui ne forme au dehors qu'une petite tumeur de la groffeur d'un pois, laquelle étant preffée avec le doigt jette par dedans l'œil, je veux dire entre les paupieres, une fanie fereufe, & quelquefois vifqueufe & blanche. Les autres font faites d'une matiere active & chaude, qui devenant âcre en croupiffant, ronge l'os qui eft mince & poreux, & en même tems fe fait jour par dehors pour fluer perpétuellement juf-

qu'à ce qu'on en tariſſe la ſource. Quand elles ſont vieilles, elles appetiſſent l'œil, & l'atrophient ; la carie ronge ordinairement, & penetre juſque dans les os du nez, ce qui rend l'haleine forte & puante, & la gueriſon tres-difficile : mais quand la fiſtule eſt recente, & qu'elle a ſon orifice éloigné du globe de l'œil elle laiſſe beaucoup d'eſperance d'un heureux ſuccès dans le traitement, ſoit par les remedes, ſoit par l'operation.

En l'une & en l'autre maniere de procurer la cure des fiſtules lacrymales on doit préparer le corps par un bon regime de vivre, par ſaignées, purgations, ventouſes, & veſſicatoires. Si l'on ſe veut donc ſervir de la voye la plus douce, qui eſt celle des medicamens, il faudra traitter autrement celle qui n'eſt ouverte qu'en dedans, que celle qui l'eſt en dehors. Matiere de traitter la playe.

Quand il n'y a qu'une petite éminence en dehors, & qu'en la preſſant la matiere qui la faiſoit s'écoule par dedans l'œil, on a ſujet de croire que cette matiere eſt benigne & douce, & qu'elle n'a pas aſſez d'acrimonie pour uſer la peau & ſe faire une iſſuë au dehors; & quand elle n'a pas pu percer la peau, l'on a raiſon de penſer qu'elle n'aura pas non plus été capable de ronger le perioſte, & que l'os n'eſt point découvert, cette purulence pouvant s'amaſſer dans un petit ſac entre la peau & le pericrane ſans cauſer aucun deſordre qui ait des mauvaiſes conſéquences. Quand cela eſt ainſi, il n'y a pour guerir qu'à empêcher la matiere de s'accumuler dans ce vuide, & l'on y réüſſit par la ſimple compreſſion avec laquelle j'en ay gueri pluſieurs & particulierement des enfans. Je mets un petit emplâtre de ceruſe bruſlée ſur l'endroit de la tumeur, & une petite compreſſe triangulaire de l'épaiſſeur d'un demi poulce par deſſus pour remplir le coin de l'œil : ſur cette compreſſe j'en applique une autre de même figure & de même épaiſſeur, mais un peu plus large, les ayant trempées toutes deux dans une eau deſſicative, & je fais contenir le tout par une petite bande circulaire qui ſerrant les compreſſes contre l'endroit du petit ſac, fait que l'humeur ne s'y amaſſe plus, & que le vuide ſe recolle, pourvû que l'on continuë la même pratique pendant quelques mois.

Si la fiſtule eſt ouverte par dehors, & que l'on veuil-

le tenter de la guerir par medicamens, l'on commencera par la dilater jusque dans son fond avec la racine de gentiane, ou l'éponge préparée, après quoy on la mondifiera avec l'apostolorum, l'ægiptiac, ou la poudre de mercure. Si l'os est carié on le touchera avec quelques gouttes d'huiles de souffre ou de vitriol, dont on imbibera un tres-petit morceau de cotton qui étant mis sur l'os en corrigera l'alteration, faisant ensorte de ne causer que peu de douleur par l'usage de ces remedes, de crainte qu'elle n'y attirât une fluxion : l'on appliquera sur toutes les parties voisines plusieurs compresses trempées dans des eaux rafraichissantes ; aprés quoy l'ulcere sera mondifié, desseché, & cicatrisé suivant les methodes communes.

Traitement des parties voisines.

Tous les praticiens disent que le remede le plus sûr & le plus prompt pour la fistule lacrymale, c'est le cautere actuel dont on touche l'os pour le faire exfolier ; & comme cette Operation est très-délicate, & qu'elle demande pour être bien executée un sçavoir-faire acquis par de profondes réflexions & par un long usage, nous examinerons avec attention comme nous avons fait aux autres, ce qu'il y a à prévoir & à operer avant que de cauteriser l'os, ce qu'on doit observer en le cauterisant, & la conduite qu'il faut tenir aprés l'avoir cauterisé.

Avant que de porter le feu sur l'os on regardera en premier lieu s'il n'y a point d'ouverture en dehors, ou si l'ouverture qu'on remarque est d'une grandeur suffisante. Quand il n'y en a point il en faut faire ; & quand elle est trop petite, il faut l'agrandir : pour cela les uns veulent, comme Thévenin, qu'on mette un cautere potentiel entre l'œil & le nez, le plus loin de l'œil que faire se pourra, prenant garde qu'il ne coupe le ligament du grand canthus, (ce qui rendroit l'œil eraillé,) & qu'en faisant une petite scarification sur l'escarre on dilate la fistule jusque dans son fonds, afin qu'elle soit capable de recevoir le cautere actuel. Les autres mieux fondez, ce me semble, prétendent qu'on doit ouvrir cette fistule avec le bistouri droit E, en faisant une petite incision en forme de croissant, pour s'éloigner de la jonction des deux paupieres, & que l'incision aille jusque sur l'os découvert auquel on applique de petits bourdonnets FF de charpie seche pour

Preparatiõ & precaution pour cauteriser.

absorber le sang & les humiditez, posant ensuite le reste de l'appareil, pour attendre au lendemain à y mettre le fer chaud.

L'heure de cauteriser étant venuë, & tout se trouvant prest pour cet effet, le malade sera assis dans un fauteil de commodité qui aura une oreille pour lui appuyer la tête de côté, & l'on relevera l'appareil pour reconnoître avec une sonde G, si l'os est bien découvert; puis avec une compresse H, & un bandeau I, on couvrira l'œil sain, afin que le malade n'ait point l'apprehension du feu: l'on met sur l'œil voisin de la fistule une compresse K trempée dans des eaux refrigerantes, laquelle va jusque sur la temple étant percée au droit de la fistule. Cette compresse doit être étenduë proprement pour ne point nuire à l'Operateur, & ainsi mouillée pour empêcher que le feu n'agisse sur les parties voisines. La seconde G qu'on refourre dans la playe sert à conduire jusque sur l'os un petit entonnoir L, qui a un manche M pour le tenir de la main gauche. On retire la sonde après qu'on a posé l'entonnoir, dans le trou duquel on insinuë une fausse tente de charpie N, pour tarir le peu d'humidité qui pourroit abbreuver le fond de la playe, & l'os étant à sec l'on prend de la main droite le cautére actuel O tout rouge que l'on plonge dans la cavité de l'entonnoir jusqu'à l'os, l'y appuyant legerement: on en remet un second P quand on croit que le premier n'aura pas suffi pour faire impression à l'os & pour dissiper toutes les humiditez dont il est penetré; c'est pourquoy l'on en fait toûjours chauffer deux dans ce rechaux Q plein de feu. Ensuite l'on retire cet entonnoir dont l'usage est non seulement de conduire les cauteres actuels, mais encore d'épargner au malade la sensation douloureuse d'un feu brûlant.

La cauterisation ayant été faite, l'on bourre la playe avec de petits bourdonnets de charpie, par dessus lesquels on met un petit emplâtre de ceruse R, d'une figure convenable à la partie, couvrant l'œil d'un défensif & d'une compresse triangulaire avec le bandage ordinaire pour la fistule lacrymale: on le fera avec cette bande T. Dans la suitte du pansement il faut empêcher que la chair ne se reproduise en trop grande abondance, & qu'elle ne recouvre l'os avant qu'il soit ex- Pansement de la playe

folié: c'est pourqoy dés qu'elle surmonte la partie brulée qui nuisent à la saine, tandis qu'elles tiennent ensemble, doit être separée par l'exfoliation, il faudra la consumer vaec les poudres & les onguens dont je vous ai parlé. Quand on croit que cette séparation de l'os a été faite, ce qui n'est pas toujours sensible, mais ce que l'on peut conjecturer assez surement par une bonne chair qui vient de l'os & qui y est fortement attachée, on laissera incarner la playe; & l'on en procurera la cicatrice.

De deux Operations moins importantes mais frequentes.

Je finis, Messieurs, cette Démonstration par deux Operations qui sont de nôtre sujet, & qui bien que peu considerables en apparence ne demandant pas toute l'industrie du Chirurgien, ont pourtant des utilitez assez grandes; l'une est d'empêcher les enfans de loucher, & l'autre de mettre un œil de verre à la place de celui qui a été perdu.

Les enfans sont louches, ou naturellement quand ils apportent ce vice en naissant, ou par accident pour avoir été couchez dans un faux jour où la lumiere leur venoit de côté, au lieu qu'on doit toujours situer le berceau en sorte qu'ils ayent les pieds tournez vers la fenêtre durant le jour, & le soir la chandelle vis à vis d'eux; car ils ne manquent jamais de tourner leur vuë du côté de la lumiere, ce qui fait prendre dans une autre situation de leur lict la méchante habitude aux muscles de tirer le corps de l'œil inégalement. Dés qu'on apperçoit ce défaut aux enfans, il y faut mettre ordre par le moyen des besicles V, qui dirigent leurs yeux & les accoutument à regarder chaque objet droit au devant d'eux en se tenant dans une une situation paralelle l'un par rapport à l'autre. Les besicles sont des instrumens faits d'ébeine creux dans leur milieu du côté qui regarde les yeux, & percez d'un petit trou où quelquefois l'on met un verre qui conserve encore ces organes qu'on doit munir de ces besicles jour & nuit pendant quelques années, si l'on veut redresser surement une vuë qui aura été long-tems tournée de travers.

De l'œil artifisiel.

Quoique la fabrique & l'application des yeux de verre, ne semblent être à present que du ressort des oculistes, c'est néanmoins une Operation de Chirurgie, laquelle est comprise sous la quatriéme espece qu'on appelle proteze, & qui ajoute à la nature celui qui

manque. Quand un homme a perdu un œil par quelque accident que ce ſoit, l'on en fait faire de criſtal tel que l'un de ces deux marqués X & Y, de même figure que l'œil qui reſte, & même un peu plus grands, car ils doivent être enclavez ſous les paupiéres pour y pouvoir tenir. Ils ſont peints de la même couleur que le naturel, & on les fait cuire au fourneau, comme le verre peint des Egliſes. Quand l'œil artificiel eſt bien placé, il paroît comme l'autre, excepté qu'il ne peut pas ſe mouvoir, ſi ce n'eſt quand le corps de l'œil aveugle n'étant pas fort atrophié & reſerré, le verre peut s'ajuſter deſſus; car alors on lui voit quelque mouvement qui depend de celui du globe de l'œil ſur lequel il eſt placé. Ceux qui s'en ſervent ſont obligez d'en avoir pluſieurs de reſerve, parce qu'ils peuvent tomber & ſe caſſer. Par le moyen de ces yeux artificiels l'on corrige une difformité choquante, & de la maniere qu'on les fait aujourd'hui il y faut regarder de près pour s'appercevoir que c'eſt l'art qui a reparé le defaut de la nature.

Fin de la Sixiéme Démonſtration.





OPERATIONS DE CHIRURGIE,

SEPTIE'ME DEMONSTRATION.

De celles qui se pratiquent à la Face.

DU POLYPE.

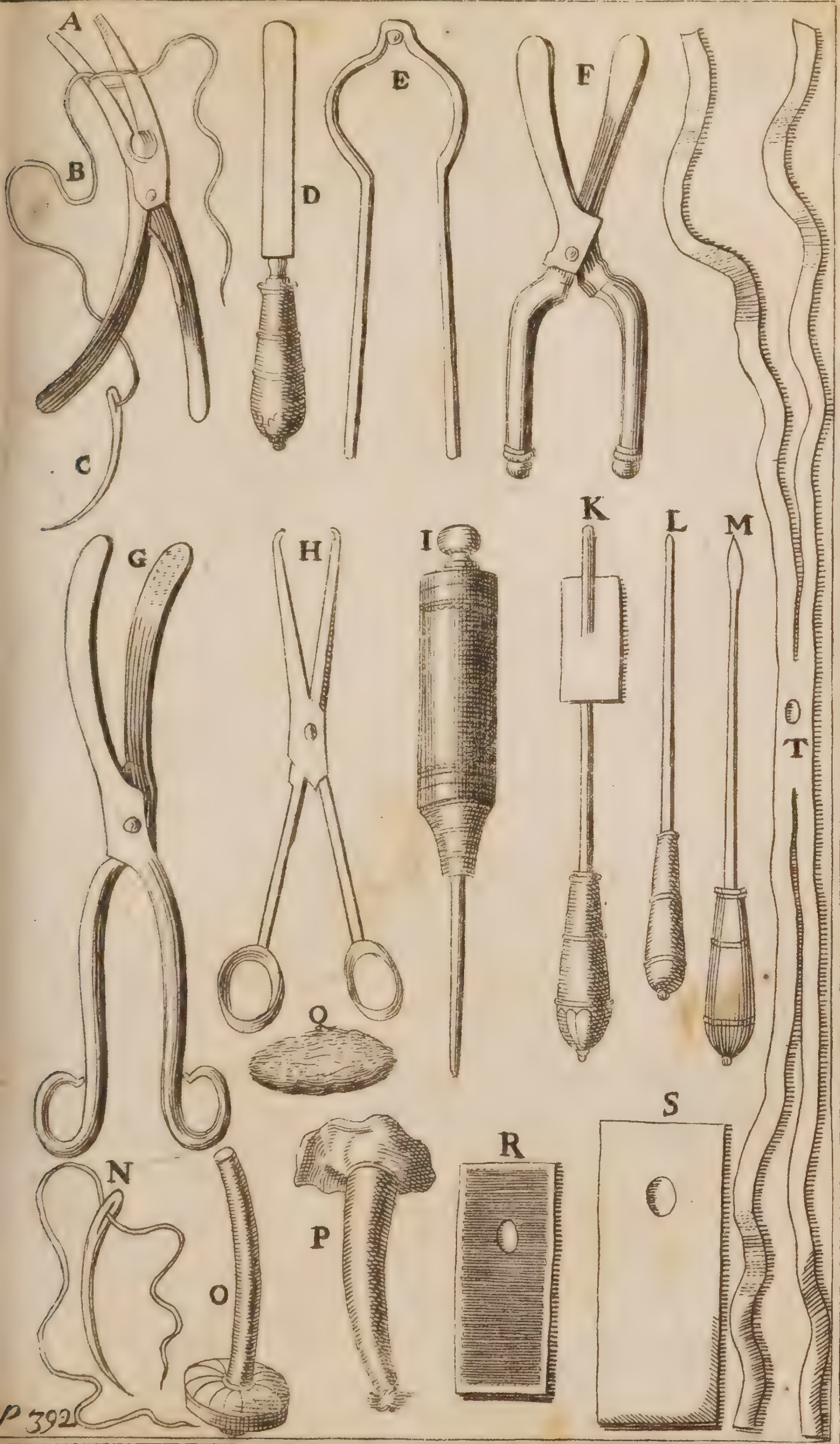
Le but de la Chirurgie.



Uisqu'il est vray, Messieurs, que toute la science du Chirurgien n'a point d'autre fin que de maintenir ou de rétablir l'homme dans la juste proportion de toutes les parties de son corps ; c'est-ici principalement où il doit redoubler son application & employer toute adresse pour conserver à la face cette perfection qu'elle à receue de l'Auteur de la nature. Cette partie, quoique l'image de Dieu, n'est pas moins attaquée par les maladies que le reste du corps, c'est aussi ce qui fait qu'elle ne nous fournit pas moins d'occasions d'exercer nôtre industrie : & comme les Operations qui regardent la face demandent encore plus de delicatesse que celles qu'on fait aux autres parties, je vais tâcher de vous les démontrer avec toute l'exactitude possible. Elles feront tout le sujet de nôtre entretien.

L'on fait tant de differentes Operations à la face qu'il nous seroit impossible de les renfermer toutes

XXXVII POUR L'OPERATION DU POLYPE.



dans une journée ; & quoique nous expliquâmes hier celles des yeux avec celles de la tête, vous verrez que celles qui reſtent ſuffiront pour remplir la Démonſtration d'aujourd'huy. Je commence par celles du nez.

L'étimologie de polype derive de deux mots grecs, ſçavoir de *Poly* qui veut dire beaucoup, & de *pous* qui ſignifie pied ; parce que la chair qui fait cette maladie eſt ſemblable au poiſſon marin dit polype, en ce qu'elle a beaucoup de racines qui ont du rapport avec les pieds de ce poiſſon ; c'eſt pourquoy les latins lui ont donné le nom de *multi pedes*.

C'eſt une excroiſſance de chair fongueuſe & ſuperfluë qui ſe forme & s'accroît dans les narines où elle incommode la reſpiration. Le polype eſt ordinairement attaché à l'os cribleux ou etmoïde, & ſouvent aux lames oſſeuſes du nez, leſquelles étant ſpongieuſes peuvent plûtôt le produire que les os propres du nez & l'etmoïde qui ſont d'une ſubſtance plus dure.

Les polypes ſuccedent très-ſouvent aux ozenes & aux ulcéres du nez cauſez par fluxions d'humeurs acres & atrabilaires qui ayant corrodé la membrane dont les lames oſſeuſes du nez ſont couvertes donnent lieu à cette chair de s'engendrer & d'augmenter tous les jours, & d'autant plus facilement que l'on n'y peut pas porter des remedes pour la conſumer dans ſon commencement. Les humiditez ſurabondantes qui tombent ſur cette partie, & un ſang pituiteux & crud, lui ſervent de nourriture : ce ſang n'étant pas de qualité à produire de bonnes chairs & à être transformé en la ſubſtance des parties, il remplit les poroſitez des lames du nez, où trouvant quelques bouts des fibres de la membrane muqueuſe, hors de ſon tiſſu, il les anime & en forme des racines d'un polype, qu'il fomente & qu'il pouſſe de telle ſorte que non ſeulement cette excroiſſance remplit les narines, mais elle ſe fait voir encore dans la bouche derriere la luete ; quelquefois même elle ſe prolonge juſqu'à deſcendre dans le conduit de la trachée-artére, en danger de ſuffoquer le malade en dormant ſi l'on n'y prenoit pas garde.

Son Origíne.

Difficulté de la cure.

Il y en a qui occupent tellement les narines, que le nez en devient dur & ſchirreux : l'on ne reſpire pour lors que par la bouche, avec beaucoup de peine, & comme en ronflant. Quand les deux narines ſont ainſi

ainſi tout à fait bouchées, le mal eſt preſque incurable ; parce que cette obſtruction qui empêche le paſſage de l'air ſi neceſſaire à la vie, étant dans un endroit fort profond, & ayant quantité de branches, eſt très-difficile à lever par l'extirpation de ces productions. L'on prétend que les chevaux ſont fort ſujets à cette incommodité qui les rend pouſſifs.

La membrane pituitaire eſt diſperſée à les produire.

Si nous jettons les yeux ſur la ſtructure de la membrane interieure du nez, nous verrons qu'elle a grande part à la generation du polype, parce qu'elle eſt très-capable de douner fondement & matiere à des excroiſſances, étant épaiſſe, ſpongieuſe, toute penetrée & abreuvée d'une humeur gluante qu'elle ſépare du ſang par la proprieté du tiſſu de ſes fibres & de la configuration de ſes pores, ce qui contribuë beaucoup à la formation de ces chairs fongueuſes & ſurabondantes.

Pour avoir une idée de leur generation, il n'y a qu'à faire reflexion que le ſang peut être chargé de parties viſqueuſes, ſoit par l'uſage de certains alimens indigeſtes, ſoit par le vice des fermens & des filtres naturels ; de maniere que ces parties embaraſſantes ne pouvant ſuivre les autres principes de cette humeur, les abandonnent, ſur tout dans les endroits comme les cavitez du nez où il y a très-peu d'organes qui hâtent le cours des humeurs : les mucoſitez s'accumulant donc dans la membrane qui tapiſſe l'interieur des narines, la gonfleur en dilatant ſes vaiſſeaux & ſes glandes autant que ſes fibres ſont excitées à ſe pouſſer & à s'étendre par l'irritation de ces matieres qui fermentent & s'aigriſſent par leur ſéjour.

Ces diverſes eſpeces.

L'on remarque cinq eſpeces de polypes. La premiere eſt comme une membrane fongueuſe & molaſſe reſſemblant à la luette relâchée ; elle s'attache au cartilage du milieu du nez, & ſe remplit d'une humeur tenace & pituiteuſe. La ſeconde eſt une chair blanehâtre, éminente, ronde & molle au toucher ; elle provient d'un ſang Phlegmatique, & s'accroît inſenſiblement juſqu'à occuper toute la cavité d'une narine, & quelquefois celle de toutes les deux. La troiſiéme eſt une chair plus dure, de couleur brune, un peu douloureuſe, engendrée d'un ſang groſſier, mélancolique, & preſque brûlé faute de lymphe qui le dé-

ſaye. La quatriéme eſt une tumeur dure ſemblable à de la chair deſſechée à la fumée, quand on la touche elle fait du bruit comme ſi on frapoit ſur un corps ſolide, elle eſt inſenſible & on la peut mettre au rang des ſquirres confirmez. La cinquiéme eſt une ou pluſieurs tumeurs carcinomateuſes attachées au cartilage du nez, & produites d'un ſang mélancolique & aduſte; elles ſont douloureuſes & tiennent de la nature du cancer. De toutes ces eſpeces les unes ſont ſans ulcération quoiqu'elles rendent une humidité ſanieuſe & viſqueuſe; les autres ſont ulcerées, & il en découle ſans ceſſe une ſanie fœtide d'une horrible puanteur.

Moyen de connoitre le polype.

L'on connoît le polype par la vuë & par les ſymptômes. Pour le découvrir à l'œil il n'y a qu'à faire pancher en arriére la tête du malade qu'on aura mis au jour; car l'on verra une tumeur qui rempliſſant la narine, monte & deſcend ſelon les mouvemens de la reſpiration; & s'il étoit mal aiſé de la faire paroître de cette maniére, il faudroit avec le *ſpeculum nazi* E, dilater la narine pour voir juſques dans ſon fonds. Les accidens qui l'accompagnent & le manifeſtent, ſont que le nez devient plus gros par la tumeur qu'il renferme, le malade ne reſpire qu'avec peine à raiſon de l'ambarras qui eſt dans le paſſage de l'air, en reſpirant comme s'il ronfloit, il a toujours la bouche ouverte en domant.

Du pronoſtic.

Le jugement qu'en doit faire un Chirurgien, dépend de la nature du ploype; ceux qui ſont carcinomateux & chancreux ſont incurables; ce qu'il connoîtra par la dureté de l'excroiſſance, ſa lividité, ſa puanteur, ſa douleur, ſa couleur plombée & ſon adherence aux lames oſſeuſes. Il ne faut point toucher à de tels polypes, mais ceux qui ſont indolens, mols, flaſques, blancs ou rougeâtres ſe peuvent guerir; c'eſt ſur ces derniers qu'il luy eſt permis d'entreprendre l'Operation.

Pluſieurs manieres d'operer.

Les Autheurs nous propoſent cinq maniéres de la faire : premierement par corroſion, ſecondement par cauteriſation, troiſiémement par ligature, quatriémemeut par inciſion, cinquiémement par arrachement. Je vais vous faire voir les moyens qu'ils nous donnent pour y reüſſir, & vous jugerez quelle eſt la meilleure méthode.

Ils veulent que l'on se serve de corrosifs aux petits polypes qui ne sont guerres avant dans le nez & qui succédent à quelques ulcéres de cet organe: à ce dessein ils recommandent le calcantum, la chaux, l'orpiment, ou l'esprit de vitriol pour les consumer peu à peu.

La cauterisation avec le cautere ou potentiel ou actuel s'est anciennement pratiquée aux polypes de grosseur médiocre & d'une large base. Ils dilatoient la narine avec le *speculum nazi*, afin d'y introduire ensuite une canule qu'ils posoient sur la tumeur, par la cavité de laquelle ils portoient un bouton de feu qui brulant cette chair en faisoit un gresillement comme quand on rôtit du boudin : l'escarre que le feu avoit faite étant tombée, ils recommençoient la même application, & continuoient ce manége jusqu'à ce que toute la tumeur fût emportée.

Ils conseillent la ligature aux tumeurs grêles qui sont étroites dans leur racine, & ils prétendent qu'elle peut reüssir en la pratiquant de cette sorte; on prendra une grande aiguille courbe C, de plomb ou de fil de leton, & on l'enfilera d'un gros fil ciré B, dans le milieu duquel on fera un nœud coulant qu'on mettra sur le bout d'une pincette à bec de corbin A, comme si l'on vouloit faire la ligature de l'extremité d'un vaisseau ; l'on empoignera la tumeur avec ce bec de corbin, puis l'on coulera jusqu'à la baze de cette excroissance le nœud dont on la serrera, aprés qu'on aura passée l'aiguille par la narine & qu'on l'aura retirée par le palais; car cette aiguille amenant avec elle un des bouts du fil, on le tirera en même tems qu'on tiendra l'autre bout qui sera resté hors du nez, & ainsi resserrant tous les jours le fil, l'on fera à la fin separer & tomber le polype: cette ligature est bien inventée, mais je la crois de difficile execution.

L'incision sujette à de grands inconveniens

Ceux qui operent ici par l'incision ont prétendu avoir mieux rencontré, & veritablement cette maniére a été en pratique pendant plusieurs siécles, & approuvée par Guidon & par d'autres maîtres ; ils avoient inventé un instrument D, qu'ils appelloient *Pelypicon Spation*, de Polypsis qui veut dire polybe, & de spation qui signifie spatule, parce qu'il en avoit la figure. Cet instrument fait exprés pour cette Operation n'étoit attachant que

d'un côté de toute ſa longueur, ils l'introduiſoient dans le nez le plus avant qu'ils pouvoient & coulant ſon tranchant entre les parrois de cet organe & le polype, ils le ſéparoient en prenant garde de ne rien couper du cortilage, ce qu'ils avoient de la peine à éviter, la cavité de la narine étant tortueuſe. Quand par ce moyen ils croyoient n'avoir pas emporté tout le polype; ils fendoient l'aîle de la narine juſqu'à l'os du nez, & ils tâchoient de trancher les reſtes de cette excroiſſance juſques dans leurs racines: l'Operation faite, ils recouſoient par un ou deux points d'aiguille ce qu'ils avoient fendu de la narine. Quelques-uns de ces fameux Praticiens prenoient une ficelle à laquelle ils faiſoient des nœuds, diſtans l'un de l'autre d'environ un pouce, & l'ayant paſſée par la narine pour la faire ſortir par le palais, ils tiroient la ficelle tantôt par un bout, tantôt par l'autre, eſperant par le moyen de ces nœuds, faire détacher les reſtes du Polype.

Méthode de quelques-uns.

La cinquiéme maniere eſt de l'arracher. Fabricius ſe donne la gloire d'en avoir été l'inventeur, & on lui doit avoir de l'obligation, puiſqu'elle paroît la meilleure. L'on fait ſeoir le malade dans une chaiſe un peu panchée en arriére, & lui ayant tourné le viſage du côté du jour on peut dilater la narine avec le *ſpeculum Naſi* E, pour y porter une pincette F, faite en bec de canne par ſon bout avec laquelle l'on pince le polype le plus haut & le plus près de la baſe que l'on peut, on la tourne enſuite un tour ou deux, & tirant doucement, on l'arrache avec ſes racines, aprés quoy on la laiſſe ſaigner un peu de tems, afin de décharger & de déſemplir la partie. Quand même le polype s'avanceroit juſque derriére la luette, cette production a coutume de ſuivre la branche qui ſe trouve dans le nez, parce qu'elles ſont continuës l'une à l'autre. Mais ſi celle-là qui ſe montre derriere la luette, étoit longue & groſſe, il ſeroit plus à propos d'arracher le polype par la bouche que par le nez, ce que l'on exécute aiſément avec une tenette courbe G, qu'on peut pouſſer dans les fentes nazales qui ſont plus grandes que les cavitez du nez, obſervant de ne pas pincer la luette qui eſt placée au devant du polype.

Précaution à prendre.

Suivant la deſcription que je vous ai faite de ce mal, vous avez conçu qu'il avoit pluſieurs pieds ou

racines par où il reçoit sa nourriture; or par les quatre premieres methodes que je vous ay expliquées, l'on n'ôte que le corps de la tumeur, les racines restant toûjours, c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si elle repousse, vû qu'il en est de même qu'aux plantes & aux arbres qui ne manquent pas de revenir quand on ne fait que les rompre, ou les couper à rase terre; mais qui ne repullulent plus quand ou les arrache avec leurs racines. Ayant donc extirpé de cette façon le polype avec ses racines, l'on doit croire qu'il ne se reproduira plus, & Fabricius assûre qu'il n'est jamais revenu à ceux à qu'il a fait cette operation: j'avouerai pourtant qu'il faut que ce praticien l'ait peu souvent reïterée, ou qu'il ait été plus heureux que les autres, puisqu'on voit quelques-uns de ces maux reparoître après leur éradication, ce qui ne nous empêchera pas de convenir que cette methode étant la moins sujette à recidive doit être préférée aux autres.

Extirpatiō des restes du polype.

Si après que le polype est arraché, le malade sent encore quelque chose dans le nez qui l'embarrasse, & qu'en y regardant l'on y apperçoive quelque petit morceau qui soit attaché au fond du nez, il faudra avec ces especes de pinces H, faites en forme de ciseaux qui ne coupent que par le bout, enlever ce résidu, autant qu'on le peut, parce qu'il serviroit de germe pour en produire d'autres. Ensuite de l'operation l'on fait respirer & tirer par le nez du vin tiede qui lave bien toutes ces cavitez remplies d'humiditez sanieuses que le polype y retenoit; il ne seroit pas besoin autrement d'attirer ainsi le vin, & de le faire tomber dans la gorge pour s'assurer que le passage est ouvert, car les malades s'en apperçoivent aussi-tôt par la preuve courte & certaine de leur propre sentiment, & ils jugent de la liberté que l'air a d'entrer & de sortir, par la facilité avec laquelle ils respirent la bouche fermée, ce qu'ils ne pouvoient pas faire auparavant. C'est de toutes les operations de Chirurgie celle dont on ressent plus promptement l'utilité, & qui fait le plus de plaisir au malade, parce que dans le moment qu'il est délivré d'une incommodité si insupportable, toutes ses fonctions vitales qui en étoient suspenduës ou troublées reprennent leur train ordinaire, & s'executent sans être retardées par aucun obstacle.

Pansement du malade après l'operation.

Si le Sang ne coule que mediocrement, il le faut laiſſer ſortir pour ſoulager la partie : mais s'il y avoit hémorragie, on l'arrêteroit en pouſſant dans le nez avec la ſeringue I, quelque liqueur aſtringente, ou bien en rempliſſant la narire d'une tente de charpie P, aſſez longue, & trempée dans une eau ſtiptique. L'on panſera la partie avec des onguens qui ayent de la corroſion, car il faut tâcher d'en conſumer toutes les racines, ce que l'on ne peut faire qu'avec des mondificatifs forts, auſquels on ajoute des poudres cauſtiques plus ou moins fortes ſelon la neceſſité. J'en ay vû panſer un avec une poudre qui venoit de Montpellier, & que l'on diſoit infaillible pour empêcher la renaiſſance de cette chair : néanmoins ſix mois aprés elle revint comme elle avoit déja fait deux autres fois, quoi qu'elle eût été arrachée par un des plus experts Chirurgiens de Paris. L'on ſe ſert d'une petite canule O, que l'on emplit de poudres rongeantes, & qui a un fonds un peu large pour les contenir. Ces poudres doivent être fines comme du tabac d'Eſpagne, afin que par la reſpiration elles ſoient attirées en haut, & ſe répandent dans toute la partie interne du nez. Sur la fin de la cure l'on ſeringue des eaux vulneraires & deſſicatives pour tarir les humiditez qui ne ſont que trop abondantes en ces endroits. Enfin, l'on fait de ſon mieux pour obtenir une ſanté conſtante.

Moyen d'arrêter l'hemoragie

Uſage des poudres & des eaux.

Le polype eſt une des maladies qui demandent le plus de précautions ſur le regime univerſel : il ne ſuffit pas d'avoir avant l'operation préparé le malade par ſaignées, purgations, & diétes convenables, ni même d'avoir parfaitement executé cette operation, d'avoir pendant la cure contenu le malade dans les bornes que l'art preſcrit, & de l'avoir bien gueri; il faut encore après la gueriſon le traiter de la même maniere que ſi l'on étoit ſeur qu'il dût renaître un autre polype : pour cet effet on appliquera un cautere au bras ou au derriere de la tête, on purgera fréquemment, & l'on fera uſer de ptiſannes ſudorifiques compoſées avec l'eſquine, la ſalſeparcille, & le gayac, ordonnant le tout par les conſeils d'un prudent Medecin.

Regime pour le malade.

IL vient dans le nez un ulcere ſordide qu'on nomme *ozœne*, mot derivé du verbe Grec *ozein* qui

DE L'OPERATION

QU'ON FAIT POUR L'OZOENE.

veut dire *sentir mauvais*. Ceux qui ont de ces ulceres sont puants, on ne peut leur parler de près sans être frapé d'une odeur très-desagreable qui fait qu'on ne les peut souffrir en compagnie ; on les appelle des punais, & l'on tient que ce défaut est une raison pour se démarier.

Cause de ce mal.

Cette maladie tire son origine des humeurs âcres & corrosives qui tombent sur cette partie, qui l'ulcerent & la corrodent. Ceux qui ont le nez écrasé, y sont fort sujets, parce qu'ayant le dos du nez enfoncé en dedans au lieu de l'avoir élevé au dehors, il se forme au passage des narines un retrecissement lequel empêche l'écoulement des humeurs excrementicielles qui doivent sortir par le nez : quand ces humeurs ont beaucoup d'âcreté, elles ulcérent l'endroit qui les arrête ; & quand elles en ont peu, elles abbreuvent les membranes qui en deviennent plus épaisses, & par là resserrent de plus en plus ce même passage, d'où il arrive que ces gens-là ayant de la peine à recevoir l'air par le nez, ne font que renifler.

Cure de ces ulceres.

Pour guerir ces ulceres, il faut aider à la nature, parce qu'ils ne se guerissent point d'eux-mêmes : il s'y fait des croutes qui tombent de tems en tems, & ils sont entretenus tant par la conformation vicieuse de la partie que par des mucositez qui doivent passer sans cesse par ces égouts. On examinera avec soin s'il n'y a point une cause verolique qui fomente ces maux, parce qu'en un tel cas il faudroit aller au grand remede : mais si l'on ne soupçonne point un tel virus, l'on fera en même tems les remedes & generaux & particuliers qui doivent être dessicatifs pour absorber les humiditez d'où la maladie provient ; l'usage de la ptisanne sudorifique, des poudres de cloportes, & du mercure y est souverain, & l'on portera sur l'ulcere des remedes qui le puissent mondifier, dessécher & incarner : on fera respirer par l'entremise de cette petite canule O, les poudres de sabine, d'écorce de grenade, de racines d'iris, d'alun calciné, & de couperose : & enfin, l'on mettra en pratique cette petite operation tant recommandée par nos anciens, & que je vais vous faire voir.

Utilité de la canule.

L'on prend une canule de fer ou d'argent, emmanchée pour être tenuë plus ferme, & de grosseur pro-

portionnée à la narine, aſſez longue pour aller juſqu'à l'ulcere, & même par de-là : elle n'eſt point percée par l'extremité qui entre dans le nez, & elle a une petite platine à ſon entrée, elle eſt ici marquée K. L'on introduit cette canule dans le nez en la tenant de la main gauche ; & enſuite on prend de la droite un petit cautere actuel L, dont le bout eſt fait en noyau d'olive, on le pouſſe dans la canule, où l'on le laiſſe tout le tems qu'il faut pour échauffer juſqu'à ce que le patient ne la puiſſe plus ſupporter par la trop grande chaleur. Alors on retire le cautere, & peu après on y en rapporte un autre M, pour continuer à échauffer la canule, & par conſequent l'ulcere que l'on prétend deſſecher par ce moyen en conſumant les humiditez dont il eſt abbreuvé ; c'eſt pourquoi l'on a deux cauteres, afin que l'on puiſſe chauffer l'un pendant que l'on ſe ſert de l'autre : il faut recommencer le lendemain la même choſe, & la renouveller tous les jours durant un tems conſiderable qu'il appartient au Chirurgien de déterminer ſelon que l'opiniâtreté de la maladie l'obligera de continuer à ſe ſervir de ce remede.

De l'etabliſſement d'un nez coupé.

LE nez peut recevoir toutes ſortes de playes, mais celles qui requierent une operation plus prompte, c'eſt quand par un coup d'eſtramaçon donné ſur le dos du nez, il eſt preſque ſeparé du viſage & tombe ſur la bouche : il faut auſſi-tôt le remettre en ſa place, & faire un point d'aiguille à ſa partie ſuperieure & dans ſon milieu. Ce point d'aiguille s'accomplit avec une aiguille courbe N, enfilée d'un fil ciré, l'on commence à coudre de dehors en dedans par la partie inferieure de la playe, laquelle on appuye avec le bout d'une canule courbée, afin que l'aiguille paſſe plus vîte ; l'on continuë d'en faire autant à la lévre ſuperieure de dedans en dehors, & l'on lie les deux bouts du fil ſur une petite compreſſe à la partie la plus haute du nez. Je croy qu'il eſt inutile de faire encore deux points, un à chacune des ailes du nez, car le bandage nazal y ſupplée d'autant plus qu'on ne doit faire au viſage que le moindre nombre de points que la neceſſité requiere, afin d'éviter la difformité des cicatrices qu'ils y laiſſent. L'on met ſur la playe ce plumaceau Q, couvert du baume du Perou ou de celui d'Ar-

Comment on recoud un nez coupé.

Du pansement de la playe, & du bandage qu'on y pratique.

cœus, puis l'emplâtre R, & la compresse S, par dessus: ensuite la bande T, qui est à quatre chefs que l'on attache au bonnet, & dont on fait le bandage nazal : il faut remarquer que l'emplâtre, la compresse, & la bande doivent être percez pour la liberté de l'entrée & de la sortie de l'air. Ce bandage sera appliqué avec dexterité, prenant garde de ne point tirer un des chefs plus que l'autre pour éviter de rendre le nez tortu, n'y ayant plus de remede, quand il se seroit une fois cicatrizé dans une mauvaise situation.

Histoire sur ce sujet.

La femme d'un Notaire de Paris jalouse de la femme d'un Boucher du Faux-bourg saint Germain qu'elle s'imaginoit être la maîtresse de son mari, alla un matin trouver la Bouchere dans son étau, & après lui avoir fait les reproches que ses soupçons lui inspiroient, elle prit un des couteaux de la boucherie, & lui en donna un coup sur le nez, elle le lui abatit presque entiérement, il pendoit en bas ne tenant plus qu'à une des aîles & un peu à la colomne du nez, l'autre aîle étant toute coupée; l'on le lui recousit à l'instant : il reprit & il n'y est resté que très-peu de difformité : je rapporte cet exemple afin d'enhardir le Chirurgien d'en user de même en pareille occasion.

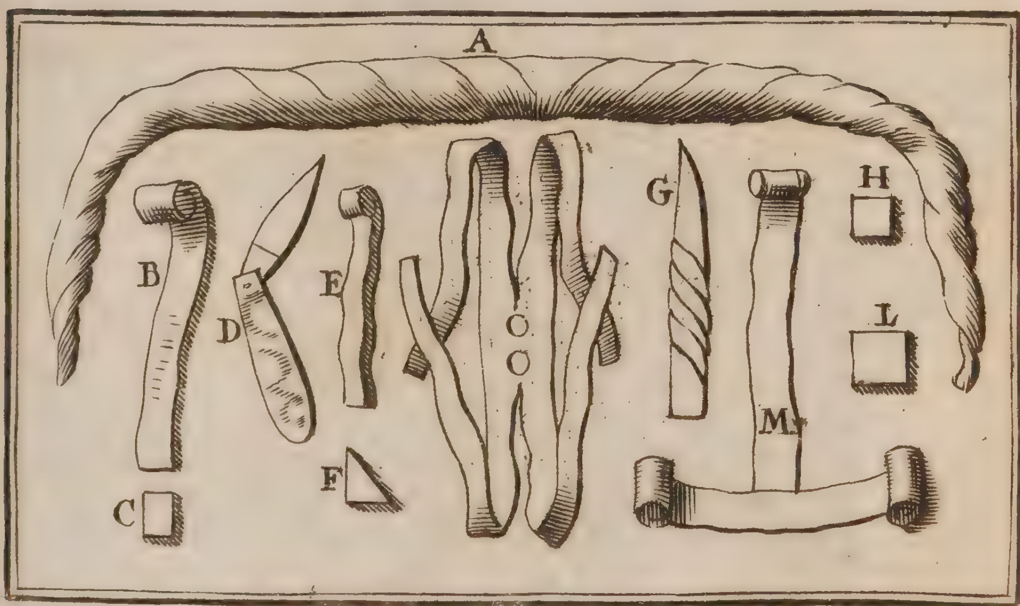
Consequẽce à tirer pour la pratique.

Les Juges inventerent un nouveau supplice pour punir la femme du Notaire, ils la condamnerent à avoir une fleur de lis au front appliquée par un fer ardent; ce qui ne fut pas executé, parce que le Roy ayant trouvé ce jugement trop cruel, lui donna sa grace : le Parlement de Paris se croyoit autorisé par celui de Thoulouse, lequel avoit condamné à mort une femme de chambre pour avoir aidé à sa maîtresse à couper le nez à la femme d'un Peintre par un motif de jalousie qu'avoit conçu la maîtresse contre cette femme; la Dame qui étoit femme d'un Conseiller, fut sauvée.

Il ne faut pas croire que l'on puisse faire reprendre un nez quand il est totalement coupé. L'on nous dit cependant que des voleurs ayant la nuit attaqué des passans, un de ces brigans reçut sur le nez un coup qui le luy abbatit entierement, & qu'étant allé pour se faire panser, le Chirurgien demanda le nez pour le recoudre s'il l'avoit, que ses camarades sortirent aussitôt, & allerent couper le nez à un malheureux qu'ils

rencontrerent en chemin, & qu'ayant apporté ce nez au Chirurgien, il en fit la ſuture, par le moyen de laquelle cette partie fut antée & prit ſur ce qui reſtoit du nez du voleur, comme auroit fait un greffe à un arbre. L'on raconte auſſi qu'un Chirurgien fit une inciſion au bras d'un homme qui venoit d'avoir le nez coupé, qu'il lui mit l'endroit ſaigneux du nez dans l'inciſion, que par un bandage il le tint quelque tems dans cet état, & que le nez s'étant collé avec la chair du bras, l'Operateur en coupa autant qu'il en falloit pour figurer un nez, & que par cette operation il lui en ſubſtitua un à la place de celui qu'il avoit perdu. Je crois ces hiſtoires apocrifes, & je les prens plûtôt pour des contes faits à plaiſir, que pour des faits veritables.

FIG. XXXVIII. POUR LES SAIGNE'ES DE LA TESTE.



QUoi qu'on doive avoir grand ſoin de conſerver la face plus qu'aucune autre partie, on eſt cependant obligé de la ſoumettre à la lancette du Chirurgien: les differentes maladies qui l'affligent ſouvent, demandent qu'on y faſſe beaucoup des ſaignées. L'on y ouvre des veines & des arteres : des premieres il y en a quatre qui ſont, la preparate, l'angulaire, la veine

DES SAIGNE'ES QUI SE PRATIQUENT A LA FACE.

du nez, & les ranules; & des arteres, il y en a deux, sçavoir celle de la temple, & celle de l'oreille.

Descriptiõ de la préparate.

Cette veine que vous voyez dans la partie moyenne du front, s'appelle la préparate, elle descend en droite ligne depuis la suture sagittale jusques au milieu des sourcils, & elle reçoit le sang qui a arrosé la partie anterieure de la tête, pour le porter dans les jugulaires externes d'où il passe dans les sou-claviéres, & delà dans la veine cave descendante pour être versé dans le cœur; c'est cette grosse veine que l'on voit si enflée à ceux qui se mettent en colere, & qui paroît plus aux gens obstinez qu'aux autres. Quand le Medecin en a ordonné la saignée, c'est au Chirurgien à l'executer, & pour s'acquitter de son ministere, il faut qu'il fasse un bandage au col avec un mouchoir roulé comme un boudin A, & pareil à celui que nous avons montré dans la saignée de la jugulaire, observant de ne point trop presser le passage de l'air: l'on doit avoir préparé une bande B, & une compresse C, l'une & l'autre aussi grandes que pour la saignée du bras; la lancette D dont on se servira, ne doit pas être differente de celle qu'on employe aux autres saignées: la veine étant suffisamment enflée, on l'ouvrira promptement, afin de ne pas tenir trop long-tems la gorge serrée. L'on ne doit point faire cette ouverture en plongeant, de crainte que la pointe de la lancette ne pique le pericrane qui est directement sous la veine, mais il faudra ouvrir ce vaisseau un peu de biais; & lorsque la pointe de la lancette y sera entrée, on fera une élevation de cet instrument pour couper tant soit peu plus de la peau que de la veine. L'ouverture faite, il faut relâcher un peu la ligature du cou pour faciliter la respiration au malade; mais il ne faut pas la desserrer beaucoup, car le sang ne viendroit plus: quand on en a tiré la quantité suffisante, on ôte tout-à-fait la ligature du cou, & incontinent le sang cesse de sortir, parce qu'il trouve sa route ouverte pour aller au cœur. L'on met la compresse sur l'ouverture, & la bande par dessus; l'on tourne cette bande autour de la tête comme l'on feroit un bandeau: on peut la défaire dés le lendemain, car c'est de toutes les saignées la plus aisée à guerir.

Ce qu'on doit observer pour ouvrir ce vaisseau.

Descriptiõ de la veine angulaire.

La saignée de la veine angulaire n'est gueres plus difficile; l'on appelle ainsi ce vaisseau, parce qu'il est

placé dans le grand angle de l'œil, c'eſt cette veine que l'on voit entre le coin de l'œil & le nez, elle reçoit le ſang qui a été porté au corps de l'œil & à toutes ſes parties voiſines, c'eſt pourquoy l'on en ordonne la ſaignée aux maladies & ſur tout aux inflammations des yeux pour vuider par la partie la plus prochaine le ſang dont toutes ſes venules ſont engorgées. L'on prepare une bande E d'une aulne & demie de long pour faire autour de la tête pluſieurs circonvolutions plus étroites que pour les autres ſaignées, afin de ne point embarraſſer l'œil : la compreſſe F doit être triangulaire pour l'accomoder à la figure de la partie, & fort épaiſſe pour remplir toute la cavité de cet angle. L'on met le malade à ſon ſéant, & on lui fait la même ligature qu'à la ſaignée du front : l'on dit au malade de fermer les yeux, & d'abord que l'on voit paroître la veine, on l'ouvre avec la pointe de la lancette ſans crainte qu'elle s'échape, parce qu'elle n'eſt point vacillante. L'on aura la prudence de ne toucher ni au périoſte, ni au cartilage angulaire de l'œil qui n'en eſt pas éloigné. La veine étant ouverte l'on fait baiſſer la tête au malade, afin que le ſang tombe dans une poilette, & ne coule point le long du viſage, comme il feroit, ſi on laiſſoit le malade dans une ſituation droite ; car il ne faut pas prétendre qu'il puiſſe rejaillir de cette veine & ſortir en arcade. La ſaignée finie, & la ligature ôtée l'on eſſuye le viſage qui eſt toûjours barbouillé de ſang, & l'on poſe la compreſſe ſur l'ouverture : l'on met le premier chef de la bande ſous l'oreille du même côté, & montant par deſſus la jouë elle va engager la compreſſe, puis paſſant de biais ſur le front elle revient par derriere la tête repaſſer ſous la même oreille, & continuer autant de tours que la bande le peut permettre : on l'arrête avec une épingle à l'endroit où elle finit, & on la laiſſe un jour ou deux ſelon que le malade le deſire, ou qu'il craint que le ſang ne reſſorte.

Appareil pour percer ce vaiſſeau.

Maniere d'operer.

Du panſement.

Il y a entre les deux cartilages qui forment le petit globe du nez une veine qui ne paroît point au dehors, & que le Chirurgien eſt obligé d'ouvrir dans quelques maladies : c'eſt une ſaignée tres-peu uſitée, car outre qu'il n'y a gueres de Medecins qui l'ordonnent, c'eſt que la veine étant tres-petite elle fournit peu de ſang,

D'une autre veine plus petite qu'ō ouvre.

& par conſequent elle n'eſt pas d'un grand ſecours pour le malade ; l'on fait faire quelquefois dans les Ecoles de ſaint Côme cette ſaignée aux aſpirans dans leur chef d'œuvre; & voici comment ils s'en doivent tirer. L'on ſerrera le col au malade autant qu'il eſt neceſſaire pour faire enfler les veines de la tête, & l'on prendra une lancette G armée ou entortillée d'un petit linge depuis le milieu de ſon manche juſqu'à la moitié de la lame, tant pour marquer la longueur dont on doit l'enfoncer que pour la tenir avec plus de fermeté, & ſerrant le nez avec le pouce & le doigt indice de la main gauche, dont le reſte couvre les deux yeux du malade, afin qu'il ne ſoit point effrayé à la vûë de la lancette, on plongera longitudinalement de la main droite cet inſtrument entre les deux cartilages, la pointe montant en haut, & on l'enfoncera juſqu'à ce que l'on voye le ſang ſortir à côté de la lancette, ou juſqu'à l'endroit envelopé du linge ; car on ne doit point paſſer outre, quand même la veine ne ſeroit pas ouverte, ce qui arrive tres-ſouvent, parce que n'étant pas viſible, c'eſt une ſaignée que l'on fait au hazard. Si l'on a été aſſez heureux pour attraper ce vaiſſeau, le malade ſe panchera en devant, afin que le ſang qui coule tantôt en filet, tantôt goute à goute comme quand on ſaigne du nez, ſoit reçu dans une poilette : le cou n'eſt pas plûtôt deſſerré que le ſang ceſſe de ſortir, on y met toutefois une petite compreſſe H, & une bande I percée au droit des narines ; elle eſt à quatre chefs que l'on attache avec quatre épingles au bonnet de nuit. Avant que le Chirurgien entreprenne cette ſaignée il doit dire au malade & aux aſſiſtans qu'étant obligé de piquer à taton, il ne répond point de réüſſir, & qu'ainſi l'on ne ſoit pas étonné ſi l'on ne voit point ſortir de ſang.

Précaution à garder.

Panſement de la playe.

Situation des veines ranules.

La quatriéme ſaignée que l'on fait à la face, c'eſt celle des ranules ; ce ſont deux veines ſituées ſous la langue à côté du filet, l'une à droite, l'autre à gauche. Ces veines après avoir pompé le ſang qui a arroſé & nourri toutes les parties qui compoſent la baſe de la langue, le verſent dans les jugulaires. Cette ſaignée eſt plus en pratique que les précedentes, parce qu'il y a plus d'occaſions de la faire, & que l'on en tire plus d'utilitez pour le ſoulagement des malades,

& particulierement dans les esquinancies qui sont des maladies très-frequentes. Il ne faut préparer ni bande, ni compresse, parce qu'on ne s'en sert point, mais seulement une lancette qu'on envelopera d'une bandelette qui n'en laissera que la pointe découverte ; l'on fait autour du cou la ligature usitée, dont on a parlé ci-dessus, afin que ces veines se gonflent, & ensuite ayant fait ouvrir la bouche au malade, & élever la langue proche le palais, l'on découvre aisément ces deux veines, parce qu'elles sont superficielles ; & avec la lancette G, l'on en ouvre une, & l'on perce l'autre presqu'au même tems avant que le malade ait rabaissé la langue : ayant panché la tête en avant, le sang lui coule de la bouche dans quelque vaisseau, afin que l'on puisse remarquer la quantité que l'on en aura tirée. L'on ouvre les deux ranules, parce que n'étant pas bien grosses, une seule ne donneroit pas autant de sang qu'il en faut pour soulager le malade quelquefois prest d'étouffer par l'abondance de ce sang qui s'amasse à la gorge. Quand vous aurez ôté la ligature du cou le sang ne coulera plus, & après avoir fait relever la tête du malade il faudra qu'il se rinse la bouche d'abord avec de l'oxicrat, & ensuite avec du vin tiéde, ce qui ne manque pas d'arrêter le sang : s'il en suintoit quelques goutes, il n'y auroit qu'à baisser la langue, & la laisser un peu de tems en repos sans lui faire faire aucun mouvement.

Moyen de les ouvrir.

Ce qu'on pratique après cette saignée.

L'On ne fait l'arteriotomie qu'à la tête ; ce mot est derivé d'*arteria* qui signifie *artere*, & de *temnin* qui veut dire *couper*, parce que cette operation consiste dans une ouverture que l'on fait à l'artere, pour en tirer le sang qu'elle contient. La raison pourquoi on la fait à la tête, & non ailleurs, c'est que le crane étant un corps dur, situé sous l'artére, l'on peut en la comprimant avec une compresse appuyée d'une bande en arrêter le sang avec facilité, à quoi l'on ne reüssiroit pas aux autres parties du corps où les chairs sont incapables de faire la même resistance que le crane. L'on ouvre l'artere en deux endroits, l'un à la temple, & l'autre plus bas proche l'oreille, à peu de distance de cette éminence, que l'on appelle hircus, parce qu'il y vient des poils semblables à ceux d'un bouc:

DE L'ARTERIOTOMIE.

Lieux où l'on ouvre l'artere.

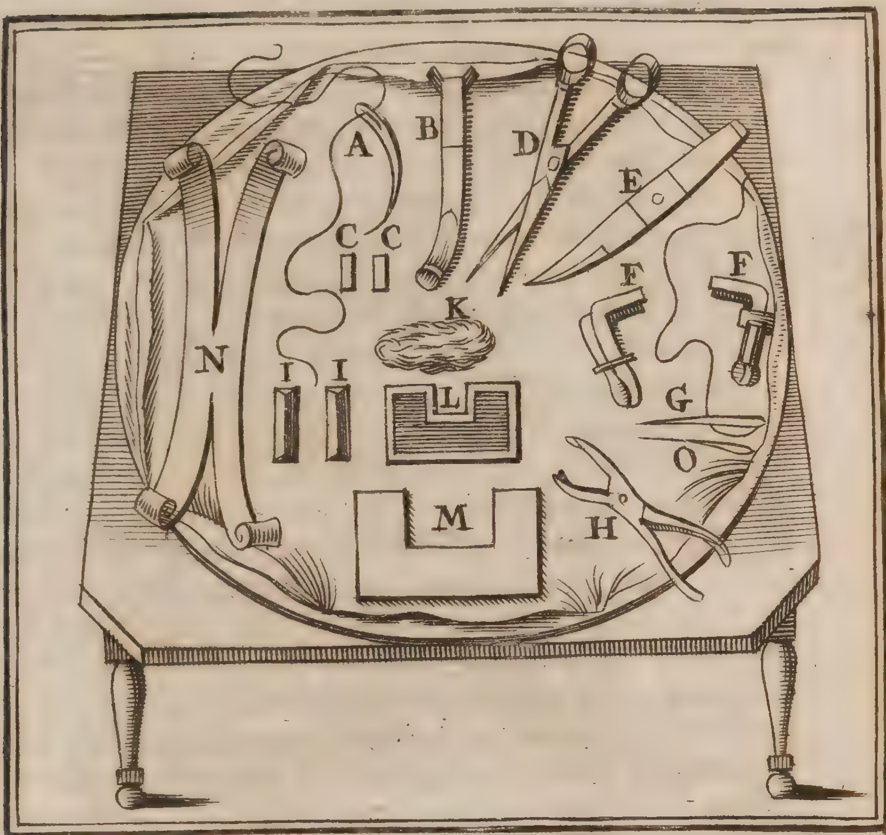
ces sortes de saignées ne se font point à la legére, il faut qu'elles soient ordonnées par les Medecins, ou que l'on en trouve la necessité si pressante, qu'on ne voye pas d'autre moyen pour sauver la vie, comme dans une apopléxie, les saignées faites ailleurs n'ayant point dégagé le malade. La ligature qui fait enfler les veines, empêcheroit icy le sang de se porter dans les artéres, c'est pourquoi il n'en faut point; l'on peut seulement mettre la tête du malade plus basse que le reste du corps afin que le sang y soit plus aisément déterminé. L'on se sert de la lancette ordinaire aux saignées du bras : le Chirurgien la met à sa bouche à demi ployée, & après avoir remarqué l'artére qui lui est connuë par la pulsation qu'il sent sous son doigt, & l'endroit qu'il croit le plus convenable, il le marque avec son ongle, il l'ouvre en faisant une ponction & une élevation comme aux autres saignées : le sang ne manque pas de rejaillir, & de sortir en arcade en sautillant continuellement. L'on fait ces saignées un peu plus amples que celles des veines, si les forces du malade le permettent : quand on veut arrêter le sang avec plus de sureté, on met sur l'ouverture la moitié d'une fêve de marais du côté qu'elle est plate; une compresse L, par dessus, & une bande M, que l'on tourne autour de la tête, & que l'on serre un peu plus qu'à l'ordinaire. Au défaut de la fêve l'on met un liard dans le redoublement de la compresse, de maniere que l'artere se trouvant applatie entre deux corps durs oblige le sang de suivre une autre route, pendant que ce vaisseau se reprend & se guerit comme une veine, pourvû qu'on le laisse ainsi bandé pendant trois ou quatre jours; la bande est figurée en T, de sorte que la branche qu'on passe par dessus la tête, empêche que les circulaires ne se déplacent. Mais pour confirmer ce que j'ay dit cy-devant, sçavoir que cette operation étoit fort rare, c'est qu'en l'année 1681. étant avec le Roy à Lisle en Flandres, les Medecins de la Cour m'ordonnerent d'ouvrir l'artére à un Officier de Mr. le Marefchal d'Humiéres; les Chirurgiens de la ville me parurent fort étonnez de voir faire une pareille saignée, & ils me dirent que loin de l'avoir jamais vû pratiquer, ils n'en avoient pas même entendu parler.

Comment on opere.

Moyen d'arrêter le sang.

Histoire sur ce sujet.

FIG. XXXIX. POUR LE BEC DE LIE'VRE.



CEtte difformité où la lévre superieure est fenduë, a été appellée par les Grecs *Colovoma*, dérivé de *kolovein*, qui veut dire *tronquer*, *accourcir*, & par les Latins *mutilatio*, en françois *mutilation* ; ce mot convient également aux oreilles & aux narines, lorsqu'il y manque quelque chose, mais quand le défaut est à la lévre seulement, on lui a donné le nom de bec de liévre par ressemblance aux liévres qui ont la lévre fenduë de cette façon. DE L'OPERATION AU BEC DE LIEVRE.

Les lévres peuvent être fenduës de deux manieres, je veux dire par accident comme par un coup, par une chute, ou par une playe reçuë en cette partie, ou naturellement lors que l'on apporte une telle difformité en venant au monde. Cause de ce mal.

Il se fait tres-souvent des playes aux lévres, parce que les dents qui sont au dessous étant des corps durs & affermis dans leur place en laissant entr'elles quelque

enfoncement, ne peuvent gueres resister à l'effort d'un coup un peu rude appliqué contre les lévres qui sont d'une substance assez mole, sans les obliger de se fendre comme si on les avoit coupées avec un couteau : ces playes ne se guerissent que par la suture, à cause du mouvement que les lévres ne peuvent pas se dispenser de faire en parlant, ou en prenant de la nourriture ; & il les faudra coudre au plûtôt, parce que la playe d'un organe si spongieux & si humide s'augmenteroit de plus en plus par ce mouvement. Quand on fait la suture immediatement après le cou reçu, on peut se passer de l'enfilée, ou de l'entortillée qui incommode à raison des aiguilles qu'on laisse dans la playe ; il suffira de pratiquer l'entrecoupée, en la maniere suivante. On prendra l'aiguille courbe enfilée marquée A, & avec le secours de la canule B, on la passera de dehors en dedans, puis de dedans en dehors, prenant assez de la chair pour affermir la suture & la rendre stable : l'on nouëra les deux bouts du fil sur une de ces deux petites compresses CC, à côté de la playe, & l'on fera deux ou trois points selon la longueur de la playe, coupant à chacun les fils au delà des nœuds, & couvrant le tout d'un petit plumaceau chargé d'un baume agglutinant avec un emplâtre & une compresse qu'on assurera par un bandage incarnatif.

Comment on recoud la lévre.

Quand la mutilation est naturelle, l'enfant étant né la lévre fenduë comme celle d'un liévre, ou qu'elle aura été causée par une playe faite à la campagne où l'on aura negligé de réünir & de coudre les parties séparées, qui dans la suite se seront cicatrisées loin l'une de l'autre, le Chirurgien n'y pourra remédier qu'en se servant de la suture entortillée ; parce qu'en pareil cas y ayant toujours manque de matiere, soit que la nature n'y ait pas pourvû, soit que la cicatrisation ait tellement endurci les bords de la playe qu'on ait été obligé d'en couper pour les rafraîchir, & leur donner moyen de repousser & de se recoller, si l'on ne laissoit pas les aiguilles il seroit impossible de tenir la playe sujette, & ses bords se récarteroient au moindre mouvement. Voici donc ce qu'il faut pratiquer, soit avant, soit durant & après l'Operation.

De la cure de ce mal, quand il vient de nature, ou

Avant l'Operation, l'on examinera la constitution du bec de liévre, car si les deux bords étoient tellement éloignez l'un de l'autre que l'on crût ne pouvoir

pas les approcher il n'y faudroit point faire d'Operation: on aura encore égard à l'âge de l'enfant, pour ne la point mettre en uſage qu'il n'ait cinq ou ſix ans ; car un enfant à la mamelle ou qui crie fort ſouvent n'eſt point en état de ſubir cette Operation qui demande du repos ; il faut qu'il ſoit dans un âge où il puiſſe reflechir & être ſenſible au malheur d'avoir cette incommodité, & que la connoiſſant il en ſouhaite la gueriſon & ſe reſolve à tout endurer pour y parvenir : quand même le Chirurgien voudroit l'entreprendre avant ce tems-là, il n'y pourroit pas réüſſir, vu que les lévres de l'enfant ne ſont pas aſſez épaiſſes ni aſſez ſolides pour ſoutenir les aiguilles qui ſont neceſſaires dans cette occaſion. Mais ſi l'âge du ſujet & l'eſpece de la mutilation permettent la réünion des parties ſéparées, il faudra diſpoſer l'appareil tel que vous le voyez ſur la planche XXXIX. & enſuite ſituer le malade dans une chaiſe tournée au jour, panchée en arriere, de ſorte néanmoins que le ſang ne lui tombe pas dans la bouche : on lui appuyera bien la tête, & il y aura par derriere un ſerviteur qui appliquant ſes deux mains ſur les deux jouës du bleſſé fera avancer les deux bords de la playe, l'un vers l'autre pour en faciliter la ſuture. qu'il a vieilli.

Durant l'Operation, la premiere choſe que le Chirurgien doit faire, c'eſt de voir ſi la lévre n'eſt point adherente à la gencive ; car ſi elle y tenoit par quelque endroit il faudroit d'abord l'en ſeparer avec le biſtouri E, prenant garde de n'anticiper, ni ſur la gencive parce que l'on découvriroit l'os de la machoire, ni ſur la lévre parce qu'en la rendant ainſi plus mince la réünion s'en feroit plus difficilement. Obſervatiõ d'uſage. Après qu'on aura pris cette précaution on pincera avec ces deux pincettes FF, les deux bords de la playe du bec de liévre, poſant ces inſtrumens l'un enſuite de l'autre, de maniere que ce que l'on voudra retrancher de ces bords paſſe au delà des pincettes qu'on ſerrera en pouſſant à chacune leur anneau vers l'extremité ſuperieure ; puis on coupera avec les ciſeaux D, ou bien avec le biſtouri E, ſelon qu'on le trouvera plus commode, ces mêmes bords pour en faire une playe récente, rafraîchiſſant l'ancienne juſque dans ſon fond, car en quelque lieu qu'il reſte de la vieille cicatrice la réünion ne s'y pourra pas faire. Les pincettes étant ôtées Maniere d'operer.

on laissera un peu saigner la playe, puis l'ayant essuyée l'on prendra une de ces aiguilles droites & rondes GG, dont on traversera les lévres de la playe soutenuës par la canule courbe B, à la seconde aiguille que l'on passe est attaché un fil que l'on tourne au tour des deux aiguilles & que l'on fait croiser de l'une à l'autre formant dans le milieu une croix de saint André, & applatissant les bords de la playe, par ce moyen on les approche l'un de l'autre. On passe la premiere aiguille tout proche de l'extremité inferieure de la playe, afin de ne pas laisser à cette même extremité un bout du bec de liévre plus long que l'autre ; & la seconde aiguille se place entre la premiere & le nez.

Applicatiõ des aiguilles.

Le fil bien entortillé & arrêté l'on coupe les pointes des aiguilles si elles sont trop longues avec des tenailles incisives H, & l'on met deux petites compresses plates II, tant sous les têtes que sur les pointes des mêmes aiguilles, afin que la peau n'en soit point offensée par le bandage qui doit appuyer & contenir le tout fermement dans cet état.

Du pansement.

Après l'Operation, il s'agit de panser la playe d'une maniere qui réponde à l'intention du Chirurgien. Si l'on a été obligé de desunir la lévre d'avec la gencive, on fourera un petit linge entre ces deux parties, afin qu'elles ne se reprennent pas ensemble: l'on met sur la playe le plumaceau K, couvert de baume blanc du perou, puis l'emplâtre L, coupé & chancré pour s'accommoder à la partie, & par dessus la compresse M, de même figure, & enfin le bandage N, à quatre chefs ; & lors qu'il est posé on l'appelle la fronde, parce qu'il en a la figure, l'on applique sur la playe le milieu de la bande dont on prend les deux chefs superieurs qui passant directement sur les oreilles vont faire le circulaire autour de la tête, & prenant ensuite les deux inferieurs on en fait reployer le milieu sous la lévre pour les conduire en montant par dessus la temple & les attacher au bonnet. Ayant mis le malade dans son lit on lui fait garder un très-grand repos, & on lui donne ses bouillons & sa boisson avec un biberon pour le dispenser de remuer les lévres que le moins qu'il est possible.

Comment on fait le bandage.

Le deuxiéme ou le troisiéme jour l'on reléve l'appareil : si le fil étoit trop serré on le relâcheroit un peu, &

s'il étoit trop lâche on le resserreroit ; l'on mettroit encore sur la playe le même plumaceau couvert de baume blanc, & l'on auroit soin de changer tous les jours le petit linge insinué entre la lévre & la gencive : l'on continueroit le même pansement jusques au neuviéme ou au dixiéme jour de l'Operation, c'est le terme ordinaire pour ôter les aiguilles. Alors on détortille doucement le fil, & on les tire adroitement appuyant les doigts sur les lévres de la playe pour éviter le récartement : l'on ne met plus sur la playe qu'un petit emplâtre de diacalciteos pour la dessecher, & l'on use de ce remede jusqu'à ce qu'elle soit entierement cicatrisée ; par dessus l'emplâtre l'on met le bandage incarnatif & unissant qui sert beaucoup sur la fin de la guerison.

Moyen de finir la cure

Thevenin nous propose deux choses qui regardent cette operation. La premiere, c'est que quand il y a une deperdition de substance qui éloigne trop les bords les uns des autres l'on fasse deux incisions longitudinales à la peau en forme de croissant aux deux côtez du bec de lievre pour lui permettre de s'alonger davantage : mais cet expedient n'est point recevable, puisque ces deux nouvelles playes ne feroient qu'augmenter le nombre des cicatrices avec celle du milieu. Le second avis que cet Autheur nous donne qui tend à épargner aux personnes delicates & craintives la douleur de l'incision ; c'est de garnir d'une compresse le dessous de la levre, & de toucher la peau de l'entredeux de la playe avec un pinceau mouillé dans l'huyle d'Antimonie ou dans du cautere fondu qui ulcere & emporte cette peau qu'on ôtera ; & l'escarre étant tombée, on passera les aiguilles & on entortillera le fil, comme nous avons dit. Ce moyen se peut pratiquer ; mais l'incision est plus seure & plus prompte.

Deux conseils que Thevenin donne ici.

La femme d'un Officier du Roy étant accouchée à Versailles dans nôtre grand Commun, m'envoya chercher aussi-tôt pour voir son enfant qui étoit né avec un bec de liévre ; je m'informay d'elle si elle avoit vu avec application quelque liévre pendant sa grossesse, & elle me dit que dans le commencement on lui en avoit fait present d'un qu'on pendit à sa fenêtre, & qu'elle eut durant quelque tems la vuë attachée sur ce liévre : je lui conseillay de mettre cet enfant en nourrice par-

Histoire touchant ce mal.

ce qu'il n'étoit pas dans un âge à ſoutenir l'Operation, qu'il falloit attendre qu'il eût quatre ou cinq ans, & qu'alors on lui feroit ce qui ſeroit neceſſaire ; mais il mourut à trois ans. Je la pratiquay à un autre enfant de Verſailles que j'avois fait attendre juſqu'à cet âge, je l'en gueris, & il ne lui eſt demeuré qu'une legere cicatrice tres-peu difforme.

FIG. XL. POUR LES GENCIVES ET LES DENTS.



Des Operations qui

DEux maladies qui arrivent aux gencives ont beſoien de l'Operation manuelle pour être gueries;

la premiere de ces incommoditez s'appelle *époulis*, & l'autre *paroulis*.

Se font aux gencives & aux dents, & premierement de celles qu'on pratique aux gencives.

Epoulis eſt un mot grec derivé de *epi* qui veut dire dehors, & de *ouli* qui ſignifie gencive, parce que c'eſt une excroiſſance de chair qui ſort de la gencive, & qui procede d'une excoriation ou ulcere ſurvenu en cette partie ; ces chairs ſont ou molles & blanchâtres, tenant de la nature du polype; ou bien elles ſont dures & rougeâtres, participant de la nature du ſchirrhe ou du cancer : les premieres réſultent d'un ſang pituiteux & phlegmatique & ſont ſans douleur, les autres qui ſont engendrées d'un ſang noir & mélancolique ſont toujours douloureuſes.

L'Operation eſt abſolument neceſſaire pour emporter ces excroiſſances, car l'on ne peut pas ſe ſervir de cauſtique dans la bouche, ni les y conſumer avec des onguens, ou les y brûler avec le cautere actuel. Il faudra donc prendre cette chair avec une pincette A, pour la tenir ferme pendant que de l'autre main avec un ſcapel B, on la coupera le plus près de la gencive que faire ſe poura, ſans néanmoins découvrir l'os de la machoire : cet inſtrument C, tranchant & courbe eſt tres-commode pour couper ces chairs. Il y a des Autheurs qui conſeillent d'approcher de l'endroit où l'on vient de couper l'excroiſſance, un bouton de feu dont l'ardeur ſoit capable de deſſécher les racines de ce mal : mais il ſuffit de rincer la bouche avec du vin tiéde, & de tenir ſur la playe un petit linge trempé dans du vin miellé. Si les racines commençoient à repouſſer de la chair on les toucheroit avec le vitriol, ou la pierre infernale autant de fois qu'on le jugeroit à propos ; & enſuite on travailleroit à cicatriſer la playe.

Comment on opere.

Moyen d'empêcher la rénaiſſance de ce mal.

Paroulis vient de *para* proche, & d'*ouli* gencive. Cette maladie eſt une inflammation des gencives ; laquelle tend ſouvent à ſupuration ; elle eſt preſque toujours cauſée par une dent gâtée qui par les irritations douloureuſes qu'elle fait determine l'humeur à fluer cette partie où les liqueurs amaſſées ſe cuiſent aiſément & abſcédent tant par la chaleur humide de la bouche, que la rareté & la delicateſſe des fibres de la gencive. Ces fluxions enflent par la jouë & les lévres, & font beaucoup de douleur avant que d'abſceder : on favoriſe cette coction en faiſant tenir dans la bouche du laict tiéde,

Du Paroulis.

Remede.

& en mettant ſur la gencive la moitié d'une figue graſſe rôtie ſur les charbons. Auſſi-tôt qu'avec le doigt on y ſentira de la fluctuation, il faudra ouvrir de crainte que la matiere par ſon ſéjour n'altere l'os de la machoire.

Manuel de l'operation

L'on prend une lancette à ſaigner D, qu'on entortille d'une bandelette afin de la tenir plus ferme dans le manche, & le Chirurgien l'ayant miſe à ſa bouche il écarte avec ſes deux mains les lévres pour reconnoître l'endroit de la tumeur, ſituée très-ſouvent proche les dents molaires entre la gencive & le dedans de la jouë; puis il prend de ſa main droite la lancette qu'il plonge dans le milieu de la petite éminence que fait le matiere contenuë qu'on voit ſortir en retirant cet inſtrument: l'on preſſe un peu la tumeur pour la faire vuider, & l'on donne du vin tiede au malade pour rincer ſa bouche, ce qu'il continuë de faire de tems en tems pendant deux ou trois jours.

Cure de ces maux ſituez à la gencive ſuperieure.

Quand ces petits abſcès viennent aux gencives ſuperieures, ils ſe gueriſſent mieux, puiſque la playe qu'on y fait donne lieu à la matiere morbifique de ſe vuider par ſon propre poids, & à meſure qu'il s'en forme de nouvelle, en ſorte qu'elle ne peut y cauſer aucun deſordre. Mais quand ils ſont aux gencives inferieures la ſanie y reſte comme dans un ſac, & par ſon ſéjour elle peut corrompre l'os de la machoire d'enbas, comme je l'ay vu arriver pluſieurs fois; ce que l'on évitera en ouvrant l'abſès de bonne heure, le preſſant ſouvent dans la ſuite, pouſſant le pus en enhaut pour le faire ſortir par l'ouverture, & mettant par dehors ſur le vuide de l'abſcès une compreſſe & un bandage qui reſſerrant cet endroit empêche la matiere de s'y acumuler. Que ſi malgré toutes ces précautions l'os ſe trouvoit découvert & alteré, on auroit de la peine à procurer l'exfoliation autrement que par le bouton de feu, dont il ne faut pourtant ſe ſervir qu'après que les autres moyens ont échoué contre cet os qui paſſe pour un des plus durs de tout le corps.

DE CE QUI SE PRATIQUE AUX DENTS.

LEs dents ſeules ſont aujourd'hui toute l'occupation de beaucoup de perſonnes que l'on appelle des Operateurs pour les dents. Il faut convenir que ces Meſſieurs qui n'ont pour objet de leur travail que ces ſeules

seules parties peuvent exceller dans cet art plûtôt que le Chirurgien dont la science est d'une étenduë infinie; il ne faut pas toutefois qu'il néglige cette partie de la Chirurgie, sur laquelle il doit sçavoir qu'on met en usage sept sortes d'operations. La premiére est d'ouvrir ou d'écarter les dents quand elles sont trop serrées; la deuxiéme, de les nettoyer quand elles sont sales; la troisiéme, d'empêcher qu'elles ne se gâtent; la quatriéme, de boûcher les trous qui s'y sont faits; la cinquiéme, de les limer quand elles sont trop longues & inégales; la sixiéme, de les arracher quand elles sont gâtées, & la septiéme d'en substituer d'artificielles à la place des naturelles.

Sept Operations sur les dents.

Du resserrement des dents.

Quelquefois les dents se serrent tellement les unes contre les autres, qu'il est impossible de les ouvrir pour prendre de la nourriture. Cet accident peut succeder soit à une playe, soit à un abscés des parotides dont on aura laissé former la cicatrice sans avoir ajusté un petit bâillon entre les dents superieures & inferieures pour les tenir suffisamment éloignées les unes des autres: l'obstination d'un enfant mélancolique qui ne voudra pas ouvrir la bouche, & la convulsion des muscles qui servent à abaisser & à relever la machoire inferieure pourront encore être les causes de ce déréglement, auquel le Chirurgien s'efforcera de remedier en fourrant entre les dents l'élevatoire E, avec lequel il tâchera de separer les superieures des inferieures pour mettre dans l'espace que l'élevatoire aura fait entr'elles, cet autre instrument F, qui étant une fois placé forcera les deux machoires à s'ouvrir, & à s'écarter l'une de l'autre, quand on viendra à tourner la visse engagée le long du milieu de cette machine: il faudra tourner doucement de peur de faire trop de violence à ces parties. Les dents étant ouvertes l'on donne des alimens au malade, & en ôtant d'entre les dents cette espece de dilatatoire l'on introduit à sa place un bâillon que l'on y laisse, afin qu'elles ne se remettent pas dans l'état où elles étoient avant l'operation. S'il étoit impossible de desserer les dents, il en faudroit casser quelqu'une au malade pour y faire entrer le bout de ce cornet G, par l'interposition duquel on donneroit de la nourriture, & on empêche ainsi que le malade ne perisse de faim; ou bien on tâcheroit de faire entrer du

bouillon par les narines : d'autres conseillent de donner des lavemens nutritifs. En 1702. des blessez que nous eûmes à la canonade de Nimégue, & qui furent portez à Cléves, il y en eut sept ou huit à qui par des mouvemens convulsifs les dents se serrerent tellement, que nous ne pûmes les ouvrir à quelques-uns, & ceux-là moururent : il y en eut deux ou trois à qui l'on mit un bâillon entre les dents après les avoir ouvertes, & ces derniers guerirent.

Il est si ordinaire de se nettoyer les dents, qu'il semble que cela ne merite pas une application particuliere du Chirurgien : il est vray que tout le monde est dans l'usage de se les écurer après le repas avec un curedent HH, ou une plume II, & même la propreté engage à n'y pas manquer, parce qu'il reste entre les dents des parcelles de viandes qui s'y corromproient, & rendroient la bouche puante. L'on doit encore se laver la bouche tous les matins, & avec une de ces petites éponges KK, se frotter les dents pour ôter un limon qui s'amasse dessus, & pour se les conserver dans leur blancheur naturelle : mais quelque soin que l'on se donne, il ne laisse pas de se former proche les gencives de petites croutes qui rendent les dents jaunes, & en dedans il se produit de certaines écailles si dures, qu'il faut employer de forts outils pour les détacher de la dent ; c'est pourquoi ceux qui sont curieux de leur bouche, ont recours de tems en tems à ceux qui sont dans la pratique journaliere de les nettoyer.

Obligatiō de se nettoier la bouche.

L'adresse n'est pas moins requise ici que dans beaucoup d'autres operations, ceux qui ont la bouche délicate & particulierement les Dames, ne sçauroient pas souffrir qu'on y aille avec rudesse, elles veulent des manieres douces, & de la propreté. C'est pour cela que la main gauche avec laquelle on leur baisse la lévre inferieure, ou on leur léve la superieure, doit être envelopée d'un linge fin & blanc : si l'instrument dont on se sert, est de fer, il faut aussi le couvrir d'un linge pour la propreté. Ensuite l'Operateur ayant placé la personne, la face tournée au jour, & arrangé sur un siége ce qui lui est necessaire, il se met un peu à côté de cette personne assise, & ayant posé un genou en terre pour travailler plus commodément, il parcourt toutes les dents les unes après les autres, & il employe

Maniere d'operer ici.

alternativement divers instrumens selon le dessein qu'il a, évitant autant qu'il peut de faire saigner les gencives. Quand il croit avoir enlevé toutes les croutes & toutes les écailles, il se sert d'un opiate L, dont il frotte toutes les dents avec une de ces racines de guimauves MM, préparées, & ébarbées par le bout : il fait incontinent laver la bouche plusieurs fois avec de l'eau, & alors l'ouvrage est fini. C'est la coutume de ces Messieurs, que de faire present d'une racine & d'un petit pot d'opiate à ceux qui ont l'honnêteté de les bien payer.

Des instrumens qu'õ y employe.

Les instrumens propres à nettoyer les dents se renferment tous dans un étuy, parce qu'ils sont petits ; & comme il y en a beaucoup, on les monte à visse sur un même manche N, à mesure que l'on a besoin de s'en servir : il y en a de plusieurs figures, les uns sont faits comme un déchaussoir O, pour aller entre les dents, les autres comme un ciseau P, les autres comme des rugines QQQ, les troisiémes ressemblent à uu burin R, & d'autres à une lime S, ils sont ordinairement d'acier, mais ceux dont on se sert pour le Roy & pour les Pinces, sont d'or; & s'il y avoit encore un métal plus précieux, on l'employeroit à leur service, parce qu'ils recompensent magnifiquement.

Les dents se corrompent aisément.

Ce n'est pas une petite affaire que d'entreprendre de conserver toûjours les dents saines, & d'y réüssir ; l'Operateur qui seroit assez témeraire pour le promettre, auroit souvent de la peine à tenir sa parole. Il coule le long des filamens qui sont à la racine de la dent, une serosité corrosive comme de l'eau forte qui la mine peu à peu & qui ne la quitte quelquefois point qu'elle ne l'ait fait tomber par morceaux ; si l'on pouvoit faire prendre une autre route à cette serosité les dents se conserveroient toute la vie : tout ce que l'on peut faire c'est d'empêcher, quand elles commencent à se gâter, que la carie n'augmente, & ne fasse pas davantage de progrès. Si la carie est apparente, on la ratisse avec la rugine T, & si elle est entre deux dents, l'on y passe la lime V, pour effacer la noirceur ; si le trou est dans la tablette des dents on la cauterise avec de l'huile de souffre, ou de vitriol, dont on porte une petite goute dans la dent gâtée, avec un de ces petits pinceaux, dont on se sert pour la mignature; &

Diverses pratiques contre cette corruption.

si la carie augmentoit, on essayeroit de l'arrêter en la cauterisant avec ce petit cautere actuel X, qu'on auroit chauffé, & avec lequel on toucheroit toute la cavité de la dent; & enfin si la dent se gâte de plus en plus, & que la douleur devienne insupportable, il n'y a point d'autre remede que de l'arracher.

Ce qui fait les trous des dents.

La quatriéme operation qui se pratique aux dents, c'est de boucher les trous qui s'y font. Il arrive fréquemment que par un dépôt de serositez sur une dent, elle se perce, & que le trou cesse d'augmenter après que la fluxion est passée : quoi que la plûpart de ces trous ne soient point douloureux, ils sont tous néanmoins très-incommodes, parce que toutes les fois que l'on mange ils s'emplisse d'alimens qu'il faut ôter après qu'on a mangé, & il est mal-aisé d'en venir à bout quand ils sont situez dans des endroits où l'on ne peut atteindre avec les instrumens ordinaires. Il y a des gens qui ne sçauroient boire frais, parce que si quelque goute de la boisson venoit à leur entrer dans la cavité de la dent, elle leur causeroit de la douleur jusqu'à les faire crier; ceux-là se trouvent privez du plaisir de boire à la glace : il y en a d'autres à qui les dents cariées rendent la bouche mauvaise, & qui sont obligez de mâcher un peu d'anis ou de canelle pour corriger ce vice qui n'est pas petit, puis qu'ils ne peuvent parler de près à quelqu'un qu'il n'en soit frappé. Pour remedier à toutes ces incommoditez, l'on cherchera moyen de boucher le trou de la dent; quelques-uns prétendent qu'il peut se remplir avec des feuilles d'or ou d'argent; mais ces feuilles étant sujettes à se rompre, ne peuvent pas y rester long-tems : on doit plûtôt y employer un petit morceau d'or ou d'argent batu, auquel on aura donné la figure du trou où il doit être niché. Il y en a qui préferent le plomb, parce qu'étant plus maniable, on le fait entrer, & l'on en remplit la cavité plus aisément qu'avec aucun autre metal, n'altérant pas plus la partie que feroit de l'or même. D'autres sans se donner tant de peine bouchent ces ouvertures avec de la cire, qui leur procure le même avantage, puisqu'elle empêche l'aliment & la boisson d'y entrer & de la creuser davantage.

Leur incommodité.

Moyen de les boucher

Trois occasions de limer les dents.

La cinquiéme operation qui concerne les dents, c'est de les limer : ce qui se pratique en trois occasions,

differentes, sçavoir pour les separer quand elles avancent les unes sur les autres ; pour les mettre de niveau quand il y en a qui sont trop longues ; pour les égaliser & les polir quand elles ont des pointes soit en dedans qui blessent la langue, soit en dehors qui piquent les jouës. L'on se sert pour tout cela de la petite lime V, emmanchée afin de la tenir avec plus de fermeté, elle doit être douce pour ne point ébranler la dent, & quoique l'on n'avance pas si vîte qu'avec une lime rude, il vaut mieux cependant employer plus de tems : il faut que l'Operateur appuye avec un ou deux de ses doigts la dent sur laquelle il travaille, de crainte qu'elle ne se casse & n'éclate en la limant. Quand il s'agit de separer les dents de devant il observera de n'en pas limer une plus que l'autre, afin que les espaces qu'il fait entr'elles, soient tous égaux : il est inutile de limer une dent trop longue, quand celle qui lui est opposée manque, à moins que l'on ne veuille recommencer de tems en tems, parce qu'elle repoussera toûjours jusqu'à ce qu'elle excede les autres, étant certain que les dents croissent pour reparer ce qui s'en use en se frottant les unes contre les autres par la mastication ; ce que l'experience fait voir en ceux à qui il est tombé une dent, car celle contre laquelle elle devroit appuyer, devient plus longue & entre dans l'espace que la dent perduë a laissé. Les dents molaires ont quelquefois des pointes, soit quand leur substance est encore saine & entiere, soit quand elles viennent à se gâter, ou qu'il s'en est détaché quelque éclat. Lorsque ces avances piquent ou la jouë, ou la langue, il les faut limer pour en ôter toutes les âpretez, & c'est ce que l'on doit exécuter avec la douceur & le ménagement ordinaires à ceux qui sont fort employez dans cet exercice.

Maniere de limer une dent.

La sixiéme operation que les dents demandent, consiste à les arracher, elle est la plus usitée, & on la voit pratiquer tous les jours. Il est peu de personnes à qui l'on n'en arrache quelqu'une, il y a des gens si impatiens que dés la moindre douleur ils font sauter leurs dents ; mais c'est une méchante maxime que de courir si-tôt à l'arracheur de dents. Il arrive plusieurs fois que la douleur cesse en peu de tems, & que l'on auroit regret qu'il en eût couté une dent pour une

De l'extraction des dents.

peine passagére ; il ne faut donc venir à cette operation que quand la dent est tellement gâtée qu'il n'y a plus moyen de la sauver, ou quand la douleur qu'elle excite à la gencive est devenuë continuelle & insupportable : ceux qui s'en font arracher autant de fois qu'ils y sentent de la douleur, ont bien-tôt démeublé leur bouche, & il vient un tems qu'ils ont tout le loisir de s'en repentir.

En quel cas & commẽt on la doit faire.

Il y a néanmoins cinq ou six occasions où l'on ne peut pas se dispenser de la faire ; premierement aux enfans lorsque leurs premieres dents qu'on appelle dents de lait, se disposent à tomber aussi-tôt qu'elles branlent il ne faut pas feindre de les arracher, ce qui se fait avec un brin de fil dont on entourne la dent & qu'on tire aprés l'avoir noué dessus. Le peuple croit que plûtôt on ôte cette premiere dent, plus celle qui lui succéde, est droite : cette opinion n'est pas trop bien fondée, mais il sera toûjours bon de l'arracher, puisqu'elle doit tomber ; car si le Chirurgien s'y opposoit, & que la seconde dent ne vînt pas belle & droite, la mere lui en attribueroit la faute, & ne lui pardonneroit jamais, tant les femmes sont prévenuës en faveur des erreurs vulgaires.

Moyen de rafermir les dents.

Secondement, quand elles vacillent beaucoup d'elles-mêmes sans avoir été ébranlées par quelque coup, ou par l'effort qu'on aura fait pour casser quelque chose de trop dur, vû qu'en ces derniers cas il ne faudroit pas les retirer, mais au contraire, on essayeroit de les rafermir dans leurs alveoles avec un vin astringent dont on imbiberoit une petite éponge qu'on tiendroit sur la gencive, & qu'on renouvelleroit souvent, défendant sur tout de mâcher de ce côté-là où le repos est necessaire pour donner le tems à ces parties de s'affermir ; mais quand la dent branle tellement qu'il n'y a plus d'esperance de la conserver, & qu'elle incommode en mangeant, il faut l'ôter, & à cela on n'a besoin que de l'incliner de côté & d'autre, & de l'élever avec les deux doigts sans le secours d'aucun instrument, principalement aux vieilles gens qui les perdent ainsi toutes les unes aprés les autres.

Troisiémement, quand elle est gâtée jusqu'à un tel point que la tablette est presque toute rongée ; car si l'on differoit de l'arracher, & que l'on attendît qu'el-

le fût presque consumée, n'y ayant alors plus de prise pour l'instrument, il seroit très-difficile de dégager ses restes; c'est pourquoi il sera de la prudence de la faire déloger d'un endroit où sa presence ne peut qu'incommoder. Pour arracher les dents qui tiennent fortement dans leur alvéole, il faut des instrumens capables de seconder les efforts qu'on doit employer à ces extractions; tels sont les daviers & les pelicans que je vais vous montrer.

Cas où l'extraction est mal-aisée.

Quatriémement, quand une dent a été cassée, & qu'il n'en reste plus que la racine, ou quand elle a été rongée, & qu'il n'y paroît plus qu'un chicot, c'est en de telles rencontres que l'Operateur doit faire voir son habileté: c'est icy sur tout qu'il seroit ridicule de promettre de ne point faire de mal; car il ne peut jamais éviter de causer de la douleur pour avoir un chicot enfoncé, & qui ne donne point de prise. Mais la plûpart de ces sortes d'Operateurs s'embarassent peu de confirmer le proverbe: *il ment comme un Arracheur de dents.* Le Chirurgien doit donc appliquer toute son industrie pour tirer le reste de la dent, & il se servira d'un poussoir si le chicot a encore une pointe qui surpasse la gencive, ou d'une tenaille à bec de corbeau, ou d'une autre que vous allez voir faite comme un museau de chien.

La douleur y est inevitable.

Cinquiémement, quand les dents s'avancent en dehors, il les faut extirper; car une dent qui sort ainsi de son rang incommode beaucoup celui à qui ce malheur arrive, & elle cause une difformité qui choque tous ceux qui le regardent. Si elle n'excedoit pas notablement les autres dents, l'on pourroit limer ou couper avec des tenailles incisives ce qui se produiroit de trop: mais si la tablette qui doit regarder le dedans de la bouche, étoit panchée en dehors, & que la dent sortît, il vaudroit mieux avoir une dent de manque que d'en laisser voir une qui defigurât la personne; c'est pourquoi il faut l'arracher avec l'instrument que l'Operateur jugera le plus commode.

Dents qui se poussent en dehors.

Sixiémement, quand il vient quelque dent surnumeraire, (car on remarque assez souvent une dent qui pousse à l'une ou à l'autre mâchoire, soit en dedans, soit en dehors, & qui n'est ni du nombre des autres, ni placée comme elles: il y a des personnes

Dents surnumeraires

à qui il en naît plusieurs de surabondance, & à d'autres il en pousse un double rang ; les diseurs de bonnes avantures prognostiquent mille bonheurs à ceux à qui cela arrive : pour moy je les estime malheureux, d'avoir souvent plus de dents qu'ils n'ont de bien à manger, d'être imcommodez par ce trop grand nombre de dents, & d'être obligez de souffrir de cruelles douleurs pour se priver en se les faisant arracher de cette faveur naturelle dont on les félicitoit. Il vint à Monseigneur le Duc de Berry à l'âge de huit ans une surdent dont il n'avoit pas besoin pour anoncer son bonheur ; car outre qu'il a tous les avantages de la naissance, étant fils du plus grand Roy de l'univers, il a de sa propre personne tout ce qu'il faut pour rendre un Prince accompli ; de sorte que selon les prophetes d'aujourd'huy ce qui dévoit prédire un heureux avenir dans un autre, fut pour lui un sujet de malheur, puisqu'il fallut la lui arracher & par consequent lui faire endurer le tourment qu'il n'étoit pas possible de lui épargner dans une pareille occasion.

Observation.

Instrumens necessaires à cette extraction.

L'on employe quantité d'instrumens dans cette espece d'Operation, parce qu'il en faut de toutes les sortes pour s'en servir suivant les differentes dents que l'on veut arracher ; & voici ceux dont on ne peut se passer.

Du dechaussoir.

1. Uu Déchaussoir nommé en latin *dentiscalpium* & en grec *pericharactir* qui vient de *peri* autour, & de *charassein* qui signifie scarifier, ou couper, parce que c'est un instrument avec lequel l'on separe la gencive d'autour de la dent qu'on veut tirer & arracher.

Usage du Davier.

2. Un Davier appellé en latin *dentiçeps* ou *denticulum*, c'est une maniere de tenaille dont le bout qui embrasse la dent est recourbé & fendu en fourchette pour la tenir avec plus de fermeté : il peut servir aux dents de la mâchoire superieure, aussi bien qu'à celles de l'inferieure, & c'est un instrument des plus anciens de la Chirurgie duquel on s'est servi de tout tems.

Du Pellican

Un Pelican appellé par les Latins *policampus* parce qu'il ressemble au bec d'un Pelican, & par les grecs *odontagra* derivé de *odous* dent, & de *agrevein* arracher, parce qu'étant un instrument à plusieurs branches montées par le moyen d'une visse sur un même montant, il est propre à arracher les dents : les deux bouts du

montant sont un peu circulaires, afin qu'ils appuyent mieux sur la racine de la dent gâtée;& des deux branches. Il y en a une droite & l'autre coudée,aiant l'un & l'autre leur usage particulier dans les differentes circonstances.

4. Une espece d'élevatoire E, fait en levier dont une extremité est plate pour appuyer sur la gencive au bas de la dent, & l'autre est coudée comme une des branches du pelican pour accrocher la dent. Il y a un gros manche sur lequel les deux branches sont montées; quand une des dents d'enbas est prise par cet instrument, on n'a qu'à baisser le manche pour la tirer de sa place; c'est le plus commode de tous, il a été inventé depuis peu, & je n'ay encore vû personne s'en servir que Mr. Dubois qui avoit soin des dents du Roy. De l'élevatoire nouvel instrument.

5. Un Poussoir que les Latins appellent *impulsorium*, c'est un instrument dont le bout est fendu en pied de biche : il y a un manche pour être bien empoigné, il sert aux dents incisives & canines qui n'ont qu'une racine pour les pousser hors de leur alveole, & aux chicots quand il peut y avoir prise. Utilité du Poussoir.

6. Un Tire-racine de dent, décrit par Guillemau & appellé en grec *Risagra*, & du commun *Risagran*, de deux mots qui signifient ensemble déraciner. C'est une espece de tenaille dont les bouts sont presque pointus pour entrer dans l'alvéole & pincer le reste d'une racine qui y est demeurée : cet instrument est fort necessaire aux arracheurs. Proprieté du Rizagran.

7. Une tenaille appellée bec de corbeau, à cause de sa figure, elle sert pour extirper les chicots, & en couper les extremitez quand elles sont trop pointuës. Usage dé deux tenailles.

8. Une paire de tenailles incisives avec lesquelles on coupe de la tablette ce qui pousse en dehors, & qui excéde la grandeur ordinaire des dents.

Il ne suffit pas de connoître ces instrumens, il faut s'en servir à propos & avec dexterité. L'on fait asseoir à terre sur un carreau seulement celui à qui l'on veut arracher une dent : l'Operateur se met derriere lui, & ayant engagé la tête entre ses deux cuisses il la lui fait un peu hausser, la bouche du patient étant ouverte il y remarque la dent gâtée, afin de ne prendre pas l'une pour l'autre, puis avec le déchaussoir il separe la gencive de cette dent qu'il empoigne ensuite avec l'instrument qui lui aura semblé le plus convenable, auquel il fait faire la bascule pour extraire cette dent. Situation du patient. Manuel de l'Operation.

Quand on ne l'a pas manquée, le malade en se panchant crache sa dent avec le sang qui sort de la gencive, & dont on laisse couler quelques cuillerées avant que de gargariser la bouche avec de l'oxicrat : l'on pince avec deux doigts la gencive d'où la dent est sortie, afin d'en rapprocher les parties écartées, & l'on continuë d'user d'oxicrat ou de vin tiéde pendant la journée.

Ce qu'on pratique apres l'Operation.

Cette Operation ne consiste que dans un effort qu'il faut que le poignet fasse pour emporter la dent : on redouble même cet effort quand la dent resiste, & on ne quite point prise qu'elle ne soit arrachée ; c'est pour cela que les Chirurgiens qui sont dans la pratique de beaucoup saigner, & qui veulent toûjours avoir la main ferme & legere ne doivent jamais arracher de dents, de crainte que les efforts qu'il faut faire ne leur rendent la main tremblante : on laissera donc cet employ aux Operateurs qui en font un exercice journalier, & qui n'ont point d'autre métier pour gagner leur vie.

Si je conseille au Chirurgien d'abandonner cette Operation, ce n'est pas seulement pour le prejudice que sa main en pourroit recevoir ; c'est aussi qu'elle me paroît un peu tenir du charlatan & du bâteleur. En effet la plûpart de ces arracheurs abusent de leur talent pour tromper le public, faisant accroire qu'ils n'ont besoin que de leurs doigts, ou d'un bout d'épée pour emporter les dents les plus enracinées. Mais un Chirurgien ne doit point connoître ces tours de souplesse ; & comme c'est la probité qui doit être la regle de toutes ses actions, il faut qu'il se distingue de ceux qui veulent en imposer aux autres.

Du remplacement des dents perduës.

La septiéme & derniere Operation que l'on fait aux dents, c'est d'en mettre d'artificielles à la place de celles que l'on a perduës. L'on allegue deux raisons pour autoriser cette pratique : la premiere est tirée de l'ornement qu'elles procurent, parce qu'il est vilain de voir une bouche mal garnie dans laquelle il manque une ou plusieurs dents ; & la seconde est establie sur la necessité d'articuler la voix, puisque ceux qui ont des dents de manque ne peuvent pas si bien prononcer de certains mots que quand toutes les dents y sont. Pour obvier à ces deux inconveniens l'on commande

des dents d'yvoire à peu près de la grandeur de celles ausquelles on les substituë, on les perce pour y passer un ou deux fils d'or avec lesquels on les attache aux dents voisines, ce fil tourne autour de celles-cy & retient les dents artificielles aussi ferme que si elles étoient naturellement placées. On en fait fabriquer autant qu'il en manque, deux, trois, ou quatre, &c. qu'on fait tenir ensemble avec des fils d'or, & qu'on place comme on dit entre les dents naturelles qui restent. On connoît de vieilles femmes qui portent un râtelier tout entier de fausses dents, & qui n'oseroient ouvrir la bouche, de crainte que l'on ne s'apperçût de cette substitution. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que l'yvoire jaunit en peu de tems dans la bouche; d'où vient que Fabricius conseille de les faire de l'os du jarret d'un bœuf, & Guillemeau pour leur matiere enseigne la composition d'une pâte, ce qui consiste à prendre de la cire blanche grenée, & à la faire fondre avec un peu de gomme elemi, y ajoutant les poudres de mastic, de corail blanc & de perles : il prétend qu'avec cette pâte l'on peut former des dents artificielles qui ne jauniront jamais, & qu'elle est tres-propre pour remplir les trous des dents creuses.

Comment on ajuste des dents artificielles

Pâte pour former des dents factices.

L'on agite deux questions sur les dents : la premiere est de sçavoir si quand on arrache à un enfant les dents de lait avant qu'elles se disposent à tomber les secondes en reviennent & plus belles & plus droites; & l'autre si une dent remise dans son alvéole après en avoir été arrachée peut s'y rafermir & prendre vie, comme si l'on n'y avoit point touché.

C'est une erreur de croire que les premieres dents puissent donner une méchante figure aux secondes, elles sont les unes & les autres dés la naissance formées en petit dans les alvéoles où elles s'ossifient : les premieres sorties, après avoir servi cinq ou six ans sont poussées dehors par les dernieres qui prennent leur place ; & remarquez que celles-là n'ont quasi que la tablette, parce que les autres en se grossissant n'ont pas donné le tems à ces premieres de se perfectionner & de s'ossifier dans leurs racines; de sorte que les anciennes ne peuvent point corrompre la forme des suivantes. J'en ay vu l'experience dans une jeune fille à qui sa mere fit arracher toutes les dents plus d'un an avant

Expulsion des premieres dents.

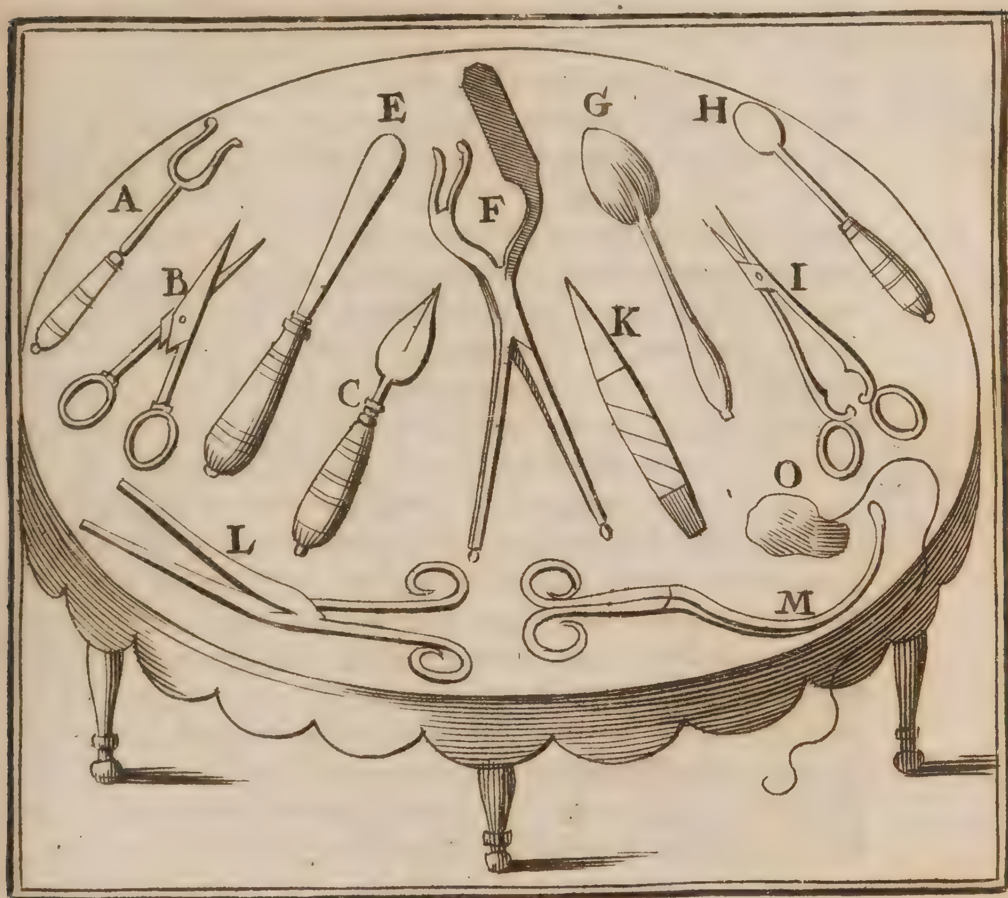
Observatiō opposée a une erreur populaire.

qu'elles dussent tomber, persuadée que celles qui sortiroient après seroient plus parfaites : mais elle fut trompée dans son attente ; car elles vinrent un peu plus vilaines que les precedentes. Une personne de qualité dévote à l'excès les fit ôter à sa fille par un motif tout opposé ; cette enfant les avoit tres-belles, & de peur qu'un jour elle ne se glorifiât de cet avantage, cette mere voulut qu'on les lui arrachât toutes, afin que celles qui pousseroient ensuite étant moins belles ne fussent point un obstacle à son salut.

Fait singulier.

Je ne crois point qu'une dent qui a été totalement enlevée se puisse raffermir dans sa cavité & reprendre vie comme auparavant. M. Verduc rapporte là-dessus qu'il a oüi dire que M. Carmeline fort habile Operateur pour les dents, ayant arraché une dent qui n'étoit point gâtée la remit fort promptement dans son alvéole, où elle s'affermit si bien qu'il eût beaucoup de peine à l'arracher l'année suivante, la même personne l'étant venuë retrouver à cause que la douleur l'avoit reprise : mais cette histoire me paroit apocriphe, aussi bien qu'à Mr. Verduc qui recconnoît luy-même que tous les filets nerveux & les vaisseaux qui portent la vie & la nourriture à la dent, ayant été rompus, elle ne peut pas reprendre racine & se joindre au tout quand elle en a été une fois séparée.

FIG. XLI. POUR LA LANGUE & LA LUETTE



LA langue demande des Operations particulieres dont la premiere eſt l'inciſion du filet, laquelle eſt ordonnée en deux occaſions, l'une quand il y a un filet ſurnumeraire, & l'autre quand celuy qui y eſt naturellement eſt ou trop gros ou trop court.

DES OPERATIONS. pratiquées à la langue, à la luette aux Amigdales, & au Goſier.

Les enfans naiſſent ſouvent avec une membrane qui s'attache ſous la langue au filet naturel, & qui empêche que la langue ne puiſſe ſortir au delà des lévres, ni executer ſes mouvemens ordinaires : les ſages-femmes ſe veulent quelquefois ingerer de déchirer cette membrane avec leurs ongles, ce qui n'eſt pas toûjours exempt d'inconveniens, parce qu'elles ne peuvent point rompre ainſi cette pellicule qui eſt aſſez forte, ſans faire beaucoup de douleur & ſans attirer ſouvent ſur la partie une fluxion qui ôtant à l'enfant le moyen de têtter le priveroit bien-tôt de la vie. C'eſt pourquoi

Danger de dechirer le filet..

elles ne doivent entreprendre ni de la détruire, ni de la couper, cette Operation n'étant point de leur ressort, mais de celuy du Chirurgien à qui il sera très-facile de s'en bien acquitter, pourvu qu'il ne neglige aucune des circonstances essentielles.

Incommoditez du filet.

Si le filet surnumeraire est petit, il pourra ne pas nuire; mais quand il est grand, & qu'il va jusques au bout de la langue, l'enfant ne sçauroit lancer le teton, il ne fait que chipoter & tous ses efforts lui sont inutiles pour serrer le mamelon, parce que ce frein qui est sous la langue la retient & ne lui permet pas de presser le bout de la mamelle contre le palais pour en tirer le laict; cet enfant periroit donc faute de tetter si le Chirurgien ne venoit à son secours. Il faudra prendre de la main gauche la petite fourchette A, & de la droite les ciseaux B, puis ayant fait tourner l'enfant du côté du jour on lui soulevera la langue qu'on tient élevée avec la fourchette qui embrasse le filet, & avec les ciseaux on coupe tout ce qui n'y doit pas être naturellement: l'on pourroit au défaut de la fourchette se servir de deux doigts qui auroient le même effet; les cris de l'enfant sont utiles dans ce moment, car ils font que le filet se presente plus à découvert. Aussi-tôt que cette bride est coupée l'on met dessus un peu de sel & l'on y passe le doigt plusieurs fois, non pas, comme quelques-uns disent, afin d'empêcher qu'il ne se reprenne, car les mouvemens continuels de la langue s'opposent à cette réünion; mais afin que s'il n'étoit pas coupé jusques dans son fond, le doigt déchirât le reste; ce qui se fait fort aisément & la nourrice donnant incontinent à teter à son enfant, l'appaisera aussi-tôt.

De l'incisiõ qu'õ y fait.

Traitement de la playe.

La facilité avec laquelle on le voit tetter fait juger que le filet est bien coupé, & prouve la necessité de la Chirurgie par ce besoin que l'homme a quelquefois de cet art dés la naissance: il ne doit sortir que deux ou trois gouttelettes de sang; car si la partie saignoit beaucoup, ce seroit une marque que la pointe des ciseaux auroit touché à l'une des deux veines qui sont sous la langue, c'est ce qu'il faut éviter avec soin. Mais en cas que ce malheur fût arrivé, on y remedieroit en arrêtant le sang soit par l'application de quelques médicamens, comme de poudres astringentes; soit en tenant le

doigt ſur l'ouverture pendant quelque tems, ou bien en la couvrant d'une petite compreſſe trempée dans de l'eau ſtiptique. Quand une de ces veines eſt ouverte, & que l'on s'en apperçoit, l'on a peu de choſe à craindre, parce qu'il eſt aiſé de retenir le ſang; mais ſi l'on n'y remedioit point, le mal pourroit devenir important, comme nous l'avons obſervé à Paris il y a quinze ans ou environ : voicy le fait.

Comment on arrête ici le ſang.

Un fameux Chirurgien de Paris coupa le filet à un enfant qui avoit été attendu avec impatience, & reçu avec joye comme un riche heritier : mais cette conſolation ne dura gueres aux parens, l'enfant n'ayant pas long-tems joui de la lumiere, parce que le Chirurgien ne croyant point avoir ouvert une des ranules en lui coupant le filet s'en alla auſſi-tôt, qu'il l'eut vû tetter avec facilité ; & la nourrice ayant remis l'enfant dans ſon berceau après qu'elle l'eut ſuffiſamment allaité, il continua de mouvoir ſes lévres comme s'il têtoit encore, à quoy on ne fit pas d'attention, vu qu'il y a quantité d'enfans qui font ce mouvement par habitude en dormant. C'étoit néanmoins le ſang qui ſortoit de la veine, qu'il avaloit à meſure qu'il le ſentoit dans ſa bouche, la ſortie de cette humeur étant encore excitée par le ſuccement qu'il fit juſqu'à ce qu'il n'y eût plus de ſang dans ſes vaiſſeaux ; & l'on ne s'en apperçut que par la pâleur & la foibleſſe de l'enfant qui mourut peu d'heures après; on l'ouvrit, & l'on trouva qu'il avoit avalé tout ſon ſang dont ſon eſtomac étoit rempli : je ne cite cette obſervation que pour avertir les Chirurgiens de ne pas tomber dans une pareille inadvertance.

Hiſtoire.

Si le frein ordinaire de la langue ſe trouvoit trop gros ou trop court, il ne faudroit point héſiter de le couper. L'on voit ſouvent des enfans qui bégayent à l'âge de quatre ou cinq ans, parce que leur langue n'eſt pas libre de ſe remuer pour articuler & prononcer diſtinctement ; l'on doit pour lors donner deux ou trois petits coups de la pointe des ciſeaux B, en differens endroits pour la débrider, & par ce moyen rendre à cet organe la liberté de ſe promener dans toute la bouche : l'on connoît que c'eſt ce filet qui le retient, quand le malade ne peut pas avancer la langue au dehors ; & l'on n'a pas lieu de rien apprehender en

De l'inciſiõ du frein de la langue.

coupant cette bride, pourveu qu'on évite de piquer les ranules, veines situées à ce voisinage.

La grenouillette.

Il survient sous la langue de petites tumeurs, que l'on appelle grenouillettes, qui tiennent un peu de la nature des louppes; elles sont ordinairement pleines d'une humeur glaireuse, & quand elles ont une fois commencé à paroître, elles grossissent en peu de tems; & quelques-uns parviendroient à une grosseur dangereuse si l'on n'y apportoit du remede. L'humeur qui les compose est presque toûjours contenuë dans un kiste; c'est pour cela que plusieurs Auteurs nous conseillent de les disséquer, & les ôter avec leurs membranes. Mais comme cet avis n'est pas si aisé à reduire en pratique à raison de la longueur du tems qu'on employeroit à separer cette tumeur, pour l'emporter comme on feroit une louppe, & à operer dans un endroit aussi difficile & aussi sensible qu'est la bouche, il est à propos de chercher un moyen plus commode & plus sûr, qui sera de faire une simple incision par laquelle la matiere contenuë étant évacuée le mal se guérira entierement; car les medicamens propres à resoudre de pareilles tumeurs, ne peuvent être employez dans la bouche, d'autant plus que sous la langue il y a deux vaisseaux salivaires qui versent sans cesse de la salive dans cette cavité, laquelle empêcheroit que les remedes n'operassent. L'on prendra donc ce scapel C, avec lequel la bouche étant ouverte & la langue élevée on fera une incision dans le milieu de la tumeur dont la matiere ne sera pas plûtôt sortie qu'on détergera le fonds du sac avec le miel rosat, & un peu d'esprit de vitriol, trempant dans ce miel un petit linge attaché au bout d'un brin de balay avec quoy on frottera rudement le dedans du kiste pour le faire exfolier & le consumer par ce traitement qui doit durer quelques jours: on lavera souvent la bouche avec l'oximel & ensuite avec un vin austere dans lequel il y aura un peu d'alun. J'en ay vu qui revenoient parce que l'on se contentoit d'y faire une simple ouverture avec la lancette pour en vuider la matiere; la playe se fermoit, & la tumeur se remplissoit; on la dissipoit de nouveau par l'évacuation de l'humeur, & elle ne manquoit point de se reproduire peu à peu jusqu'à ce qu'on eût consumé le Kiste, comme nous avons dit.

La langue empêchant de voir dans le fond de la bouche, l'on a inventé un instrument fait en forme de spatule tres-large & emmanché marqué E, commode pour ôter cet obstacle en abaissant la langue, & la tenant sujette jusqu'à ce qu'on ait examiné ce que l'on veut bien reconnoître. Si le malade n'ouvroit pas la bouche suffisamment pour découvrir ce que l'on cherche, voila une autre machine F appellée le miroir de la bouche, avec quoy on tient non seulement la langue assujettie, mais aussi l'on fait ouvrir les dents autant qu'il est necessaire : on ne doit pourtant se servir de ces instrumens que quand on n'a pas de moyens plus simples ; car si l'on pouvoit avec le manche d'une cuillere tenir la langue baissée, comme il se pratique tous les jours, il ne faudroit point faire parade de tels outils dont l'aspect seul épouvante les malades.

Instrument commode pour l'operation.

Il s'amasse sur la langue une crasse blanchâtre & limoneuse, qui la rend insensible aux saveurs ; ceux qui se piquent de propreté, doivent la nettoyer chaque jour. Il y en a qui se la ratissent tous les matins avec un petit couteau : Mais il est mieux de se servir d'une cuillere G, parce qu'elle emporte aussi bien que le couteau la crasse qui embarrasse les papilles dont la langue est toute parsemée, & qu'elle ne peut pas les offenser comme fait le couteau dont le tranchant enleve toûjours ou détruit quelques particules en les raclant, ce qui ôte la délicatesse qu'elle doit avoir dans la perception des qualitez savoureuses des alimens.

Usage de la cuillere.

Maladies de la luette

La luette est cette petite éminence charnuë & cartilagineuse, suspenduë au fond du palais sur la racine de la langue : les Latins l'ont appellée *uvula*, & les Grecs *gargareon* & *kionis*, par rapport à son usage, & à sa figure de porte, de colomne, &c. que ces mots signifient. Elle a besoin du Chirurgien dans deux maladies ausquelles elle est sujette, sçavoir dans son relâchement pour être relevée, & dans sa corruption pour être coupée.

De son relâchement.

Ceux qui ont la luette relâchée, sentent comme un morceau qui leur pend dans le fond de la bouche, & qu'ils croyent être prêts d'avaler à tout moment ; ils ont recours au Chirurgien en lui parlant le langage commun, qui est de dire qu'ils ont la luette démise,

Remedes à ce mal.

& de le prier de la leur remettre promptement s'imaginant qu'il s'y fait une luxation comme en plusieurs autres parties articulées. C'est au Chirurgien à l'examiner avant que de rien entreprendre : si elle est rouge, grosse & enflamée, il fera user de gargarismes doux & rafraîchissans ; & si elle étoit blanche & allongée, il faudroit la relever avec cette petite cuillere faite exprès H, dans laquelle on met un peu d'écorce de grenade & du poivre en poudre ; après avoir fait baisser la langue l'on applique le bout de la luette dans la cuillere que l'on pousse en haut, & où l'on tient la luette quelque espace de tems. La poudre d'écorce de grenades resserre les fibres trop étenduës, & le poivre par sa chaleur absorbe la pituite dont elle est abbreuvée : mais il faut bien se garder de se servir de ce remede quand elle est allongée par inflammation, comme on fait quelquefois imprudemment, & sans avoir égard à la cause du mal qui demande un remede tout opposé ; c'est pourquoy il ne faut pas s'étonner s'il s'en ensuit une esquinancie & une fluxion sur toutes les parties voisines.

Operation pour une tumeur au bout de la luette.

L'on voit en certaines indispositions au bout de la luette une petite tumeur transparente & blanche comme une perle qui y seroit attachée, elle est causée par de la pituite qui distile des parties superieures, & qui coule jusqu'à la pointe de cette éminence : si une telle serosité ne peut pas être dissipée & tarie par le poivre & par les autres remedes dessicatifs, la langue étant baissée l'on prendra ces cizeaux marquez I, dont les branches sont longues pour aller jusques au fonds de la bouche couper cette pointe pleine de pituite. La luette étant dégorgée, l'on usera de gargarismes astringens qui en resserrent ses fibres, & la remettent dans son premier état.

Retranchement de la luette.

Dans les pays froids comme la Nortvége, les habitans sont sujets à un cathare causé par une pituite qui durant l'hyver leur distile sur la luette, & la grossit tellement, que les malades suffoqueroient, si l'on ne les secouroit. Mais la maladie est si pressante qu'ils n'attendent point des médicamens le retour de leur santé ; c'est pourquoy ils ont recours à l'operation par laquelle ils coupent cette partie le plus promptement qu'ils peuvent. Ce mal est si fréquent qu'ils ont toûjours des instruments prêts pour faire cette operation ; le plus fa-

meux de tous est de l'invention d'un paysan de Thirber en Nortvége ; il retranche la luette en un moment par le moyen d'un ressort qu'on lâche aussi-tôt qu'on a placé cet instrument qui a eu l'approbation de tous les Chirurgiens de son tems ; & Jean Scultet Medecin & Chirurgien de la Republique d'Ulmes, nous en a donné la description dans son Livre intitulé l'*Arcenal de Chirurgie.*

Cette operation ne se fait icy que rarement, tant parce que l'on n'est pas exposé aux mêmes catharres, que parce que l'on est prévenu que la luette sert pour modifier l'air qui entre dans les poumons, & que ceux à qui on l'a retranchée deviennent asmatiques & poussifs, quoique Scultet nous assure qu'il n'en arrive aucune incommodité. Mais quand on est obligé de la faire, ces ciseaux I, suffisent après qu'on a abbaissé la langue avec l'instrument L, il y en a même qui ne veulent pas que l'on se serve de pincettes pour la tenir, disant qu'il faudroit avoir trois mains, ou se servir de celle d'un serviteur, ce qui seroit fort embarrassant. Je m'étonne que des Auteurs ayant proposé icy la ligature, & d'autres le cautere actuel : quand il seroit possible de lier la luette, les bouts du fil qui pendroient dans le gosier jusqu'à ce que la ligature l'eût coupé, seroient très-incommodes ; & si l'on vouloit porter le fer ardent jusques au fonds de la bouche, quelque canule que l'on y eût mise pour le conduire, le malade & les assistans en seroient effrayez, & il seroit mal aisé de borner à la seule partie affligée l'escarre qui en proviendroit : on se contentera donc de l'incision qui n'a aucun mauvais effet, parce que les veines y étant petites, il n'en sort que peu de sang, & qu'avec des gargarismes astringens & déterfifs l'on guerit en très-peu de tems.

Inconvenient de cette operation.

La ligature & la cautere actuel n'y peuvent être appliquez.

Aux deux côtez de la luette il y a deux grosses glandes conglobées que les uns appellent tonsiles & les autres amygdales, parce qu'elles ressemblent à des amandes pelés; il se fait souvent un dêpôt d'humeurs sur ces glandes qui en sont gonflées de telle sorte, qu'on a beaucoup de difficulté à avaler. On n'épargne point la saignée dans ces maladies pour prévenir l'obstruction qui arriveroit aux vaisseaux sanguins, si ces glandes se tumefioient excessivement. Quand elles sont abbreuvées

Tumefaction des amygdales.

de ſang elles ne manquent pas de venir à ſupuration, dautant que la châleur humide de la bouche les meurit promptement : auſſi-tôt que l'on y ſent de la fluctuation il ne faut point differer de les ouvrir avec la lancette K, qu'on aura entortillée d'une petite bande comme vous la voyez, & dont la pointe ſe dirige ſur la tumeur où l'on fera une ouverture de la grandeur de deux ſaignées. A l'inſtant que la matiere en eſt ſortie le malade eſt ſoulagé : mais la tumeur eſt quelquefois remplie d'une eſpece de ſang brulé qui ſe fait jour lui-même, & qui laiſſe une eſcarre conſiderable qu'on doit faire tomber. L'on met en uſage les gargariſmes déterſifs avec orge, aigremone, ronces, roſes rouges, & grande conſoude bouillies dans le vin blanc : le miel roſat mêlé avec quelques goutes d'eſprit de vitriol, nettoye parfaitement ces parties ; on trempe dans cette mixtion un linge attaché au bout d'un petit bâton, & on frotte un peu rudement l'eſcarre qui ne tient pas long-tems contre ce remede.

Operation pour ce mal

Des déterſifs.

Extirpatiõ des amygdales.

Quelques-uns de nos Anciens propoſent de ſéparer & d'arracher ces glandes, ils en font l'operation tres-aiſée, & nous aſſurent qu'elles n'incommoderont plus dans la ſuite : je vous renvoye aux moyens qu'ils nous donnent pour la faire, & que je trouve tres-cruels ; & je voudrois une autre caution de ſes ſuccés que leur parole ; car la fonction de ces glandes étant de ſéparer & de filtrer les ſeroſitez qui ſervent à humecter la langue, le larinx, & l'œſophage, ces parties ſe trouveroient privées de cette roſée qui leur eſt d'un ſi grand ſecour pour temperer l'air dans les poumons, & faire gliſſer l'aliment dans l'eſtomac.

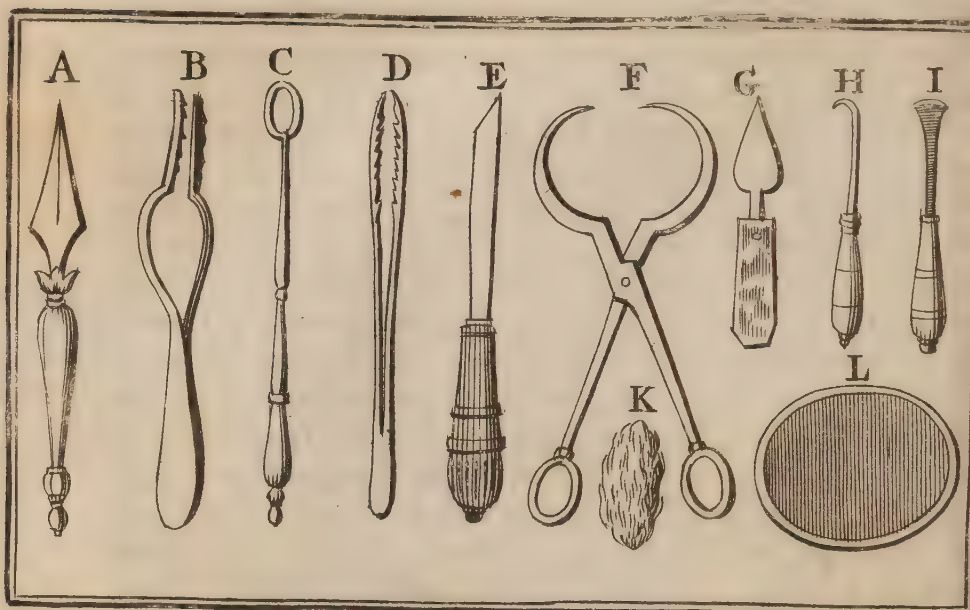
Moyen de debarraſſer le goſier.

Il peut s'arrêter des corps étrangers dans le goſſier, comme de petits os, des arrêtes, des aiguilles, ou des épingles : la premiere choſe que l'on fait pour débarraſſer ce tuyau, c'eſt de porter le doigt dans le fond de la bouche, & de tâcher de les tirer en cas que l'on y puiſſe atteindre : s'ils étoient deſcendus trop avant, l'on prendroit un morceau de mie de pain que l'on avaleroit à demi mâché, ſouvent cette bouchée les entraîne avec elle dans l'eſtomac ; & en cas que ces corps ne puſſent pas deſcendre, & qu'ils piquaſſent l'œſophage il faudroit exciter le vomiſſement, comme le moyen le plus ſûr pour faire ſortir tout ce qui eſt ar-

rêté dans ce paſſage. Mais ſi l'on n'en pouvoit encore venir à bout de cette maniere, on baiſſeroit la langue avec une cuillere G, ou le *ſpeculum oris* F, pour eſſayer de découvrir la cauſe de cet embarras de la gorge : ſi l'on peut l'appercevoir, il faut ſe ſervir de l'un de ces deux inſtrumens L, & M, qui ſont tres-commodes & faits à deſſein de pincer & de tirer au dehors tout ce qui eſt arrêté dans le goſier. Il y en a un L, dont les branches ſont droites, l'autre M, les ayant en forme de croiſſant, afin de choiſir l'un de deux ſelon l'endroit où ſera placé le corps étranger : mais s'il étoit tellement avancé dans l'œſophage que l'on ne pût ni le ſentir ni le voir, l'on prendroit un poireau pelé, & frotté d'huile que l'on feroit entrer dans le goſier, & que l'on pouſſeroit juſqu'au delà du lieu où l'on ſentiroit ce corps. Il y en a qui attachent au bout d'un gros fil N, un petit morceau d'éponge O, de la groſſeur d'une noiſette, & qui l'ayant imbibé d'huile le font avaler pour le retirer par le moyen du fil après qu'il a paſſé l'endroit où le corps eſt arrêté. Ils prétendent que l'éponge doit l'amener avec elle. Il y a des Praticiens qui condamnent l'uſage du poireau, diſant qu'il ſe peut caſſer en ſe ployant pour s'accommoder à la figure du goſier, ils n'approuvent pas non plus l'éponge, parce qu'outre qu'il eſt preſque impoſſible de la faire avaler, elle eſt en danger de demeurer dans l'œſophage, quand le fil vient à ſe détacher d'elle dont la ſubſtance eſt ſi aiſée à ſe déchirer ; ils approuvent plûtôt une groſſe bougie, parce qu'elle ſe ploye comme l'on veut, & que l'on eſt ſeur de la pouvoir retirer : le Chirurgien ſe ſervira de ce qui lui conviendra le mieux, & quelque habile qu'il ſoit il y eſt ſouvent fort embarraſſé.

Uſage du poireau, de l'éponge,& de la bougie.

FIG. XLII. POUR LES OREILLES ET PARTIES VOISINES.



DES OPERATIONS POUR LES OREILLES, LES PAROTIDES, LE GOETRE, ET LES ECROUELLES.

Obstructiō des oreilles & le moyē d'y remedier.

QUoi que les oreilles soient les parties les moins sujettes aux operations, il y a néanmoins deux occasions, où elles ne peuvent pas s'en passer, l'une est quand elles sont bouchées naturellement; & l'autre quaud il y est entré quelque matiere étrangere.

Il y a des enfans qui viennent au monde avec les oreilles bouchées: si l'on n'y remedioit pas, ils seroient non seulement sourds, mais encore muets, parce que n'entendant point ce que l'on dit, ils ne pouroient pas apprendre à parler. La cause de cette surdité est ordinairement une petite membrane qui bouche l'oreille & qui est placée ou exterieurement, ou dans le fonds du conduit proche le tambour. Quand elle est exterieure, il est facile de la couper avec cet instrument A: l'ouverture étant faite, l'on y fourre une canule de plomb, ou seulement un petit tampon jusqu'à ce que la cicatrice soit achevée. Mais quand la membrane est épaisse, & qu'elle tient au tambour, il est tres-difficile d'y apporter remede: si l'on entreprend de la percer, on court le risque de percer aussi le tambour; & si l'on veut se servir du caustique pour la consumer, l'on est dans la même peine d'éviter la cauterisation du tambour, vû la difficulté qu'il y a de porter les remedes

precisement jusqu'au droit du mal à cause que le conduit est tres-étroit. Tout ce que l'on peut faire c'est d'y insinuer des medicamens mitigez qui ne corrodent pas, mais qui puissent éminçer cette membrane en l'usant & l'attenuant peu à peu.

L'on a recours à la Chirurgie quand il est entré quelque chose dans l'oreille : si c'est un moucheron ou un insecte, & que l'on ne le puisse voir, on le tire avec cette pincette B, & s'il étoit trop enfoncé, il faudroit avec ce cure-oreille C, l'aller chercher en tournant l'instrument dans le fonds de l'oreille, comme quand on veut en ôter la crasse qui s'y amasse. Si c'étoit un petit caillou, un noyau de cerise, &c. qu'on y auroit engagé en badinant, ou qui s'y seroit glissé par quelque accident, on commenceroit par repandre quelques goutes d'huile d'amandes douces dans l'oreille, puis on coucheroit le malade sur ce même côté, & on lui ébranleroit un peu la tête pour faire sortir ce qui seroit entré ; & s'il ne sortoit pas ainsi comme de gré, on le tireroit par force avec les pincettes D, ou bien avec le cure-oreille que l'on coule à côté du noyau pour l'embrasser dans la cavité du cure-oreille, & le conduire ainsi au dehors : si ces moyens ne réüssissoient pas, l'on se serviroit avantageusement d'un petit tirebouchon d'Angletterre que l'on feroit entrer dans le noyau comme dans un bouchon, & que l'on rameneroit avec ce même noyau. Plusieurs se servent d'un tirefonds, comme si l'on vouloit tirer une balle aux playes d'arquebusades ; & enfin d'autres proposent de faire derriere l'oreille une incision en croissant pour decouvrir les corps étranges, & les amener par l'ouverture : mais il ne faut employer ce dernier moyen, que quand il est impossible de retirer autrement ces corpuscules, parce que c'est faire une playe qu'on est obligé de coudre ensuite, & qui n'est pas facile à guerir à cause du cartilage de l'oreille, qu'on ne peut se dispenser de couper.

Plusieurs manieres de retirer les corpuscules engagez dans l'oreille.

Les femmes & les filles se font percer les oreilles pour y mettre des boucles de perles ou de diamans, afin d'en paroître plus belles & de briller davantage; cette petite operation ne merite pas l'attention du Chirurgien, & il la faut laisser aux coëffeuses qui la pratiquent souvent.

Histoire d'une amputation d'oreille.

Mr. le Chevalier de Nantouillet nous a fait une histoire que l'on croira si l'on veut ; il nous dit qu'étant esclave en Turquie il vint à son Patron une grosse fluxion sur une oreille, & que voulant se rendre necessaire auprès de ce Turc, il lui conseilla de se la faire couper, ce qui fut executé, & il guerit. Dans la suite ce Patron le croyent habile Chirurgien il le traitta mieux qu'il ne faisoit avant cette operation : jusqu'à present il n'y a que les Bourreaux qui l'ont pratiquée en France, & nous guerissons tous les jours toutes les fluxions, & les autres maladies qui viennent aux oreilles sans faire l'amputation de la partie exterieure de ces organes.

Des parotides & leur remede.

Les parotides sont des glandes conglomerées placées proche les oreilles entre l'angle posterieur de la machoire, & l'apopise mastoïde ; leur usage est de séparer la salive & de l'envoyer dans la bouche : quand il y a une obstruction dans les tuyaux de ces glandes, il s'y fait un amas d'humeurs qui les gonfle, & qui y cause une douleur très-grande. Les enfans sont fort sujets à cette maladie, qu'on appelle les oreillons : on les guerit en les frottant avec de l'huile de lis bien chaude, & en les couvrant de la laine que l'on aura coupée à un mouton ; l'huile délaye & adoucit l'humeur qui abbreuve les glandes, & la chaleur de la laine en fait la resolution. Ces maux viennent toutefois assez souvent à supuration, comme il est arrivé cet été à presque toutes celles des Demoiselles de saint Cyr à qui les parotides se sont enflées, car ces tumeurs se sont terminées par un petit abscès qu'on à été obligé d'ouvrir, n'y faisant pourtant que de petites ouvertures au plus bas lieu pour donner seulement issuë à la matiere, comme on doit l'observer à l'égard de tous les enfans, & particulierement des filles, pour éviter la difformité d'une grande cicatrice.

Traitemēt de ces maux dans les adultes

Il y a beaucoup de difference entre les tumeurs qui viennent aux parotides des enfans, & les gonflemens de ces mêmes parties dans les personnes avancées en âge. Celles des premiers sont faites d'une humeur douce & de facile digestion, elles se meurissent en peu de tems & se guerissent aussi-tôt que la matiere en est sortie : mais aux adultes l'humeur qui tumefie est plus feroce, elle excite de plus grandes douleurs, & elle

fait une eſcarre comme l'antrax ; c'eſt pourquoy il faut ouvrir ſuffiſamment pour procurer la chute de l'eſcarre , & les cauſtiques y ſont neceſſaires pour conſumer les duretez de ces glandes : on doit enſuite mondifier la playe , l'incarner, & diſpoſer à une cicatrice la moins difforme qu'il eſt poſſible.

Le goëtre eſt une groſſe tumeur qui ſe produit au devant du col; elle eſt molle , pendante, & mobile. Les Savoyards ſont preſque tous attaquez de cette maladie , auſſi-bien que ceux qui habitant les montagnes ſont obligez de boire des eaux de néges fonduës , & de ſources froides : mais ces ſortes de malades ne ſe plaignant d'aucune douleur ne courent point aux remedes ; ils voyent ces tumeurs commencer , croître, & devenir exceſſivement groſſes ſans chagrin & ſans s'inquietter des ſuites qu'elles peuvent avoir. Ils appellent cette indiſpoſition *gozza* , mot Italien qui veut dire *groſſe gorge* : il y en a qui lui ont donné le nom de bronchocele par ſimilitude , comme qui diroit hernie des bronches : les Grecs l'appellent auſſi *bronchokili* de *bronchos* qui ſignifie l'âpreartére , & de *kili* hergne, parce que la tumeur qui ſe fait à ces parties , eſt ſemblable à celle que font les hernies ; mais ce nom lui eſt appliqué improprement , car les hernies ſont faites de parties déplacées , & le goëtre reſulte d'une chair molaſſe & pituiteuſe renfermée dans un kiſte. Du goetre.

Si l'on ne s'étonne pas en Savoye de voir naître cette maladie , il n'en eſt pas de même icy ; les femmes ſur tout ne peuvent cacher leur inquiétude, dés qu'elles s'apperçoivent de la moindre enflure à la gorge, & leur chagrin augmente à meſure que la tumeur groſſit, non pas par la douleur qu'elle leur fait , car elle eſt communément indolente , mais parce que cela dérange l'œconomie de leur gorge qui fait un de leurs principaux ornemens. Il faudra dans les commencemens tâcher de fondre cette groſſeur avec l'emplâtre Diabotanum excellent pour cet effet , pourvû qu'on le porte long-tems, & qu'on le renouvelle tous les huit jours. Mais ſi la tumeur ne laiſſoit pas de croître , & que l'on fût dans l'apprehenſion qu'elle ne devint prodigieuſe, on en viendroit prudemment à l'extirpation. Cure de cette incommodité.

Le malade ſe peut aiſément réſoudre à ſouffrir cette operation , car elle n'eſt pas ſi douloureuſe qu'on Comment on l'extirpe.

pourroit ſe l'imaginer : le plus fort de la douleur eſt quand on fait l'inciſion à la peau le long de la tumeur avec le couteau E, & c'eſt par là que l'on commence ; les lévres de cette playe ſeront enſuite écartées l'une à droite, l'autre à gauche, pour avoir lieu d'empoigner cette tumeur avec la tenette marquée F, & de la diſſéquer dans toute ſa circonference, afin de l'extirper toute envelopée de ſa membrane propre : les vaiſſeaux qui l'arroſent, ſont très-petits, & ſon peu de ſenſibilité témoigne aſſez qu'elle ne reçoit aucun nerf conſiderable. Il n'eſt pas beſoin de recoudre cette playe, il ſuffit de la laver, & d'en rapprocher les bords avec le bandage uniſſant qui commence derriére le cou, & dont les deux chefs viennent paſſer ſur la playe : ſi cette operation eſt faite avec dexterité, il ne reſte qu'une cicatrice preſqu'imperceptible, & l'on eſt délivré d'une tumeur qui auroit fatigué pendant toute la vie.

Panſement de la playe.

Les écrouëlles ſont appellées des Latins *ſcropulæ*, & des Grecs *kirades* de *kiras*, qui ſignifie un *pourceau*, à cauſe du rapport qu'il y a entre ces tumeurs de glandes endurcies dans l'homme, & le col de ces animaux rempli de telles glandes. Elles ſont engendrées d'une pituite épaiſſe, quelquefois piquante & ſalée à celles qui ſont douloureuſes : les enfans y ſont plus ſujets, parce qu'ils ſont plus voraces, & qu'ils mangent plus ſouvent ; & ceux d'entr'eux qui vivent de legumes, de fruits, & d'alimens indigeſtes ſont preſque tout ſcrophuleux parce que le chile qui en eſt produit étant crud & difficile à ſubtiliſer, s'embaraſſe dans les poroſitez des glandes, où il fait ces tumeurs : c'eſt la raiſon pour laquelle nous voyons que de cent qui ſe preſentent pour ſe faire toucher par le Roy, il y en a plus des trois quarts qui ſont enfans de payſans, & à qui elles ne ſont venuës que par une nourriture peu ſpiritueuſe.

Origine des écrouëlles.

L'on guerit les écroüelles par un bon regime de vivre, & par les remedes tant generaux que particuliers; l'uſage de la panacée, du mercure doux, & d'un opiate fondant, avec l'application de l'emplâtre de *devigo* ſur la glande affectée, en gueriſſent tous les jours. Mais ſi l'humeur étoit rebelle, qu'elle eût de la ſalure & de l'âcreté, & qu'elle tendît à ſupuration, il faudroit l'ouvrir après s'être ſervi de tout ce qui au-

Regime, medicamens & operations qui y conviennent.

roit été capable d'amolîr la dureté : on panſera avec des onguens qui mangent & qui font eſcarre, parce qu'il ne faut pas ſonger à procurer la cicatrice avant que la glande ſoit tout-à-fait conſumée.

S'il n'y avoit qu'une ou deux glandes de tumefiées, qu'elles fuſſent exterieures & un peu mobiles, il faudroit plûtôt les emporter par l'inciſion que par les cauſtiques qui font une douleur continuelle,& qui demandent un tems conſidérable. Si donc le malade eſt aſſez réſolu & qu'il ait aſſez de confiance en ſon Chirurgien pour s'abandonner entiérement à ſa conduite, il faudra le placer en un lieu fort éclairé aſſis dans un fauteüil un peu panché à la renverſe ayant la tête retenuë par un ſerviteur, & les mains par un autre:puis avec ce ſcalpel G, l'on fera une inciſion longitudinale ſur la glande,ſeulement à la peau au de-là de laquelle cette inciſion ne doit point paſſer, aprés quoy l'operateur prendra de la main gauche cette érigne pointuë H, avec laquelle il accrochera la glande pour la ſeparer plus promptement en coupant avec ſon ſcalpel tous les filamens qui l'attacnent aux parties voiſines : & pour ſe faciliter ce détachement, il fera tenir par un garçon une lévre de la playe avec l'érigne plate I, qui écarte la peau de deſſus la glande. Quand un des côtez aura été ainſi dégagé, il faudra appliquer l'érigne plate à l'autre côté pour le ſéparer de même que le premier, & de cette façon on enlevera toute la glande. La playe étant bien eſſuyée l'on y mettra avec une plume un peu de baume du Perou ; puis l'on rapprochera l'un de l'autre les bords de la playe que l'on couvrira du plumaceau K, par deſſus lequel l'on impoſera l'emplâtre L, pour contenir le tout avec le bandage uniſſant que je vous ay fait voir au goëtre. L'on ne panſe pas cette playe tous les jours, afin de laiſſer recoller la peau avec les parties voiſines, ce qui s'accomplit par le moyen du beaume ſecondé du repos que l'on donne à la partie bleſſée.

Traitement de la playe qu'on a faite.

Le Roy touche cinq fois l'année les écroüelles, ce ſont les jours qu'il fait ſes dévotions : il ſe preſente à chaque fois ſept ou huit cent malades pour ſe faire toucher, & un grand nombre d'entr'eux diſent avoir été gueris par cet attouchement ; c'eſt pourquoi je conſeille à tous ceux qui ſont affligez de ces maux, de ten-

Gueriſon de ces maux par la foy.

ter un moyen ſpirituel ſi doux pour obtenir leur gueriſon, avant que de ſe livrer entre les mains des Chirurgiens qui ne peuvent pas les exempter de beaucoup de douleurs, & qui ſeront toûjours prêts de les ſoulager en leur faiſant des operations telles que celles qui viennent de vous être expoſées.

Fin de la Septiéme Démonſtration.



XLIII. POUR LA SAIGNÉE DU BRAS .



P44.



OPERATIONS DE CHIRURGIE,

HUITIE'ME DEMONSTRATION.

De celles qui se pratiquent sur les extremitez superieures.

DE LA SAIGNE'E.



Ous sçavez, Messieurs que le corps se divise en deux, au tronc & aux extremitez : le tronc comprend la tête, la poitrine, & le ventre ; vous avez vû dans les sept Démonstrations precedentes toutes les Operations que l'on fait sur ces parties, il faut vous faire voir à present celles que nous sommes obligez de faire sur les extremitez. Je vai vous démontrer aujourd'huy celles que demandent les superieures, & demain vous verrez celles des inferieures.

L'extremité superieure est composée du bras, de l'avant-bras, & de la main, ces parties demandent chacune leurs operations particulieres que nous allons vous expliquer toutes sans en rien omettre. Je commence par la saignée.

Le plus grand remede qu'il y ait dans le Medecine

Excellence de la saignée.

c'eſt ſans conteſtation la ſaignée ; on ne peut lui donner trop d'éloge, parce que tous les bons effets qu'elle produit parlent tellement en ſa faveur, qu'il faut convenir que l'on n'a rien trouvé juſques à preſent qui ſoit au deſſus de la ſaignée. Laiſſons à ceux qui ont pour leur partage l'éloquence, à en faire le panegyrique, contentons-nous de faire voir notre addreſſe en faiſant cette operation qui ſur de certains bras eſt la plus difficile de la Chirurgie.

Cas où cette operation eſt difficile.

Ce que j'avance ſurprendra ceux qui croyent qu'il n'y a rien de ſi aiſé que de faire une ſaignée ; je conviens avec eux que c'eſt l'operation la plus facile quand l'on trouve des groſſes veines à ouvrir, mais il faut qu'ils demeurent d'accord avec tous ceux qui ſont dans la pratique de la ſaignée qu'il y a des bras dont les veines ſont ſi petites qu'il eſt preſque impoſſible de les ſentir, & tres-dangereux de ſe haſarder de les ouvrir. De l'aveu de tous les Chirurgiens il n'y a point d'operations, quelques grandes & quelques difficiles qu'elles paroiſſent, qu'ils n'aimaſſent encore mieux faire, que d'entreprendre certaines ſaignées, oú après avoir cherché long-tems, & avoir pris toutes les précautions neceſſaires pour tirer du ſang, la veine ſe gliſſe & s'échape à la pointe de la lancette.

Ses inconveniens.

Le plus grand malheur n'eſt pas d'avoir fait une ſaignée blanche, c'eſt ainſi qu'on appelle celles où l'on n'a point de ſang, mais c'eſt d'avoir ouvert une artére, ou piqué un tendon. On ne pardonne rien au Chirurgien, l'on examine point les difficultez inſurmontables qui ſe trouvent dans beaucoup de bras, ni le peril où il s'expoſe lui-même en entreprenant de ces ſortes de ſaignées : ſi'l ne réüſſit pas, il eſt blâmé ; s'il manque une ſaignée perſonne ne l'excuſe, qui que ce ſoit ne compatit à ſa peine, & pour comble de malheur ceux qui devroient embraſſer ſa defenſe, en reſſentent ſouvent une joye ſecrette, & par un eſprit de jalouſie ils ne ſont point fâchés de lui voir arriver cette mortification.

L'on ne m'approuvera peut-être pas de donner au jeune Chirurgien une idée auſſi affreuſe de la ſaignée en lui repreſentant les malheurs qui l'accompagnent : je ne le fais pas pour l'en rebuter, mais ſeulement pour le déſabuſer de l'opinion commune ſur la facilité de la

faire, pour empêcher que par trop de confiance il n'aille en étourdi entreprendre toutes celles qui se presenteront, & pour le porter à s'instruire exactement sur tout ce qui regarde cette operation, à la faire avec l'agrément, la délicatesse & la legereté qu'elle demande, & à apporter toutes les précautions nécessaires pour éviter les suites fâcheuses des mauvaises saignées.

Définition & division de la saignée.

L'on entend par le mot de saignée généralement pris une sortie de sang de quelque vaisseau que ce soit : les Grecs ont nommé la saignée *angiotomie* qui est dérivé d'*angion* qui veut dire *vaisseau*, & de *temnin* qui signifie *couper* ; quand l'on tire du sang de l'artère, ils l'appellent *arteriotomie*, & lorsque c'est de la veine, ils lui ont donné le nom de *phlebotomie*, derivé de *phlebs* qui signifie veine, & de *temnin* couper : c'est de cette derniére que j'ay à vous parler.

La saignée est une ouverture que l'on fait à la veine avec une lancette pour en tirer du sang plus ou moins selon le sujet & l'intention pour laquelle on la fait.

Son antiquité.

Cette operation est aussi ancienne que la Medecine, elle se pratiquoit avant Hippocrate, & nous voyons que ce grand homme en a tres-bien connu l'utilité, puisqu'il la conseille comme un souverain reméde dans plusieurs maladies, & que lui-même avouë l'avoir faite souvent avec un heureux succés. De son tems les Medecins mettoient la main à l'œuvre ; la Medecine & la Chirurgie étoient exercées par les mêmes personnes : mais aujourd'huy on en a fait deux emplois distinguez, les Medecins ont pris toute la science théorique pour leur partage, & ils ont laissé aux Chirurgiens la pratique & l'operation de la main.

Pratique des Anciens touchant la saignée.

Du tems d'Hippocrate les saignées n'étoient pas si frequentes qu'à present, & néanmoins l'on tiroit plus de sang que l'on ne fait aujourd'huy, car les Anciens les faisoient si grandes qu'ils mesuroient le sang par livres, & nous le comptons par poiletes : ils laisoient couler le sang jusqu'à ce que le malade tombât en foiblesse, mais aussi ils ne saignoient leurs malades, qu'une ou deux fois ; nous leur faisons à la verité un plus grand nombre de saignées, mais douze de notres ne valent pas deux de ce tems là. C'est ce qui justifie Hippocrate d'avoir dit que si l'on saigne une femme grosse elle avorte, il entendoit parler des saignées de son tems,

où l'on tiroit deux ou trois livres de sang, & non pas de celles de deux ou trois poilettes qui assurent une grossesse & empêchent l'avortement au lieu de le procurer.

La saignée est avantageuse en mille occasions.

Si l'on vouloit marquer toutes les occasions dans lesquelles il faut saigner, il faudroit faire un catalogue de presque toutes les maladies, tant de celles qui sont du ressort de la Medecine, que de celles qui dependent de la Chirurgie; on n'en connoît gueres qui ne demandent cette operation. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que je voy que la plûpart des Medecins l'ordonnent à tous leurs malades, ce qu'ils ne feroient pas s'ils ne la jugeoient point necessaire pour leur guerison: & comme il n'appartient pas au Chirurgien de raisonner sur les maladies qui sont du ressort de la Medecine, demeurons dans les bornes qui nous sont prescrites, & ne parlons que des saignées qui conviennent aux maladies dont la Chirurgie prend connoissance.

L'on pourroit dire avec quelque raison que dans les lieux où il n'y a point de Medecins, le Chirurgien doit connoître toutes les maladies qui requiérent la saignée; que même aux endroits où il y en a, il est des occasions pressantes où une saignée faite sans differer peut sauver la vie, & que souvent pour faire une saignée conforme à l'intention du Medecin, il faut que le Chirurgien connoisse pourquoi il la fait; mais ce seroit sortir de nôtre sujet & vouloir voler trop haut. Nous supposons qu'il y a des Medecins par tout, & nous convenons que le Chirurgien sur beaucoup de maladies ne doit être que le Ministre de leurs ordonnances.

Celles où elle est necessaires.

Les apostêmes, les playes, les ulcéres, les fractures & les luxations, toutes maladies de la dépendance du Chirurgien, & où il est toujours le premier appellé, ne se peuvent point guerir sans la saignée: elle leur est tellement nécessaire que si on vouloit l'épargner, la cure deviendroit impossible, & on mettroit le malade en danger de perir; c'est de quoy il faut vous convaincre en peu de mots.

Pourquoi elle l'est dans les apostêmes

Par le mot d'*apostême*, l'on entend toutes les tumeurs contre nature dont il y a quatre especes principales, le phlegmon qui est fait de sang, l'érisipele qui vient

vient de bile, l'oëdeme qui est produit de pituite, & le schirre qui est causé par la mélancolie ; toutes ces tumeurs viennent, suivant les Anciens, d'une plenitude d'humeurs qui tombent sur quelque partie, ainsi c'est une necessité de desemplir les vaisseaux pour empêcher que la partie affligée ne soit accablée, & il n'y a rien qui puisse mieux remedier à cela que la saignée.

Dans toutes les playes l'on ne peut se dispenser de saigner, & principalement dans celles de la tête & de la poitrine : lorsqu'il y a une venule ouverte ou dans le cerveau, ou dans quelques autres parties du corps, le sang en distileroit continuellement, si l'on ne vuidoit pas les veines par quelqu'autre endroit ; c'est ce qu'il faut faire par la saignée tant pour arrêter l'hémoragie, que pour empêcher la trop grande fluxion des humeurs sur la partie affligée. Dans les playes.

Toutes les especes d'ulceres tant corrosifs que chancreux & fistuleux veulent la saignée ; c'est une serosité piquante & rongeante qui se separant aisément du sang penetre jusques aux parties ulcerées, & les entretient dans le desordre. Pour les guerir il faut adoucir le sang, & avant que d'y pouvoir parvenir, il faut par la saignée ôter une partie de ce sang, sans quoi il seroit impossible de rendre à celui qui reste, sa douceur naturelle, & cette vertu balsamique qui doit contribuer à refermer toutes les playes. Dans les ulceres.

Les fractures de quelque nature qu'elles soient, aussi-tôt qu'elles sont reduites, ont besoin de la saignée pour empêcher le dépôt sur la partie mal-traitée par la dilaceration des fibres, des muscles, & des membranes : il s'y fait toûjours quelque épanchement de sang qui seroit plus grand si l'on ne l'arrêtoit par la saignée ; c'est pourquoi étant d'un grand secours dans ces occasions il faut plûtôt en faire deux qu'une, & ne la point épargner puisque l'on en connoît l'utilité. Dans les fractures.

Toutes les luxations ne se peuvent pas reduire sans une forte extension qui ne se fait point sans douleur, & comme c'est le propre de la douleur de causer une fluxion sur la partie, la fluxion ne manqueroit pas de s'y faire tres-grande dans un sujet replet si la saignée n'intervenoit, qui en vuidant les vaisseaux empêche le sang de se jetter sur cette partie. Et dans les luxations.

Nous n'attendons pas que nos Operations soient fai-

Elle doit preceder les autres operations

tes pour ſaigner les malades, nous préludons toûjours par une ou pluſieurs ſaignées pour les preparer ſans prejudice de celles que nous trouvons à propos de faire aprés l'Operation. L'on entend dire aux Lithotomiſtes qu'ils ne gueriſſent jamais mieux leurs malades que quand ils les ont fait beaucoup ſaigner, les Oculiſtes n'épargnent point la ſaignée à ceux qu'ils panſent; tous les grands Chirurgiens ne les comptent point, ils en font autant que la neceſſité le veut pour obtenir la gueriſon des maladies qui eſt la fin qu'ils ſe propoſent: enfin la ſaignée peut être appellée l'épée de chevet de la Chirurgie, parce qu'elle lui ſert pour ſurmonter & abbatre ſes ennemis qui ſont tous les maux qui cherchent à aſſaſſiner l'homme, & qui en viendroient à bout ſans le ſecours qu'elle reçoit à toute heure de cet admirable remede.

Comparaiſon de la ſaignée & de la purgation.

L'on convient que la ſaignée & la purgation ſont les plus grands remedes de tous; l'un vuide le ſang, & l'autre les humeurs qui peuvent nuire à l'homme: mais comme l'on eſt maître de la ſaignée en arrêtant le ſang quand le malade ne peut pas la ſupporter ou qu'il tombe en foibleſſe, & que d'une purgation avalée l'on ne peut pas en arrêter le cours quelque deſordre qu'elle puiſſe faire, l'on a donné avec juſtice la preference à la ſaignée qui tient le premier rang, & dont on ne ſçauroit trop vanter l'excellence pour les bons effets que nous en voyons tous les jours.

De la fréquente ſaignée. Objections & reponſes

Ceux qui ſont naturellement cenſeurs & critiques & qui veulent trouver des taches dans le Soleil, ne peuvent pas ſe diſpenſer de convenir qu'elle eſt le meilleur remede de tous; mais ils s'attachent à condamner la trop frequente ſaignée pretendant que c'eſt un abus que de ſaigner dans toutes ſortes des maladies, & que c'eſt égorger un malade que de le ſaigner dix-huit & vingt fois dans une même maladie. L'on répond à la premiere propoſitiou, que toutes les maladies ayant leur premiere cauſe dans le ſang, parce qu'il eſt compoſé du mélange d'une infinité de liqueurs qui circulent ſans ceſſe par tout le corps, & qui ſont tres-ſujettes à ſe corrompre, ſoit par les levains étrangers qu'elles retiennent des alimens, ſoit par le defaut de la reſpiration ou de quelque autre fonction naturelle, l'on ne peut les reduire qu'en allant à la ſource & en

vuidant de ce sang & de ces liqueurs qui font la maladie que l'on veut guerir. La reponse à la seconde proposition, est que l'on saigne plus ou moins selon la nature de la maladie & les forces du malade. Si sans avoir égard à ces deux circonstances l'on saignoit également tous les malades, ce seroit abuser de ce remede en le faisant sans connoissance de cause : mais il n'y a point de nombre marqué ni pour chaque maladie, ni pour chaque malade. Telle maladie se laissera dompter par deux saignées, telle autre resistera à une douzaine, & si l'on a quelquefois fait jusqu'à dix-huit ou vingt saignées, c'est à des personnes tellement sanguines qu'il en faloit autant pour reduire la maladie, & qui étoient moins foibles après ce grand nombre, que d'autres n'auroient été après trois ou quatre.

Histoire d'un censeur de la saignee.

Il s'éleve de tems en tems des antagonistes de la saignée, qui pour paroître singuliers déclament contr'elle. Il vint à la Cour il y a vingt-cinq ans un certain M*** qui avoit acquis beaucoup de reputation à Paris, c'étoit un homme sec & melancolique, qui parloit peu & qui se disoit de qualité. Ses partisans le disoient extremement riche, ils publioient qu'il ne faisoit la Medecine que pour ne pas enterrer les merveilleux secrets que ses études & ses veilles lui avoient fait découvrir. Mad. de Montespan le fit venir pour voir Monsieur le Duc du Maine qui étoit malade, il eut même une conversation avec le Roy : mais comme son merite n'étoit fondé que sur l'opposition qu'il faisoit paroître contre la saignée, son regne fut de peu de durée, il s'en retourna à Paris où depuis ce jour sa reputation alla tellement en diminuant que deux ans après on ne parloit plus de lui.

Ce qui doit limiter les saignées.

C'est au veritable Chirurgien à aller toûjours son chemin, il faut qu'il laisse crier ceux qui declament contre la saignée : ils ont beau s'échauffer l'on a toûjours saigné & l'on saignera toûjours, parce qu'il n'y a rien dans la nature qui puisse approcher de ce remede. Le Chirurgien éclairé doit en user avec prudence, il faut qu'il saigne plus souvent les sanguins que ceux qui sont d'un autre temperament, il doit moins saigner les vieillards que les autres, moins ceux qui font un travail journalier que ceux qui sont dans une oisiveté continuelle, moins les gens mariez que

ceux qui vivent dans la continence, moins en été & en hyver que dans le printems & l'automne, & très-peu les personnes qui d'ailleurs ont souffert une grande hémoragie soit par les hemorroïdes, soit par quelque playe, soit par les ordinaires : enfin il ne doit tirer que deux poillettes de sang aux uns, quoiqu'aux autres il soit obligé d'en tirer trois ou quatre, parce qu'il n'y a point de regles generales sur la saignée non plus que sur toutes les autres Operations de la Chirurgie.

Il est facile de répondre à ceux qui s'étonnent de ce que l'on saigne plus en France, & particulierement à Paris, qu'en aucun autre lieu de l'Univers; c'est parce que l'on y fait plus de sang, le climat étant plus temperé, l'air plus épais, & la nourriture meilleure. La grande dissipation que l'on fait dans les pays chauds s'oppose à la saignée, & le besoin que l'on a de conserver sa chaleur naturelle dans les pays froids la défend ; c'est pourquoy elle ne convient ni à l'une ni à l'autre de ces deux extremitez. Mais ici où la nourriture se tourne toute en sang, & où nous voyons que presque toutes les maladies ne viennent que par plenitude, nous nous trouvons dans la necessité de vuider ce sang si nous voulons les guerir : c'est l'experience qui nous conduit là dessus, & nous ne pouvons pas nous égarer quand nous la prenons pour nôtre guide. J'ajouteray que l'on fait si bonne chere à Paris, & que l'on y a inventé tant de nouveaux ragouts pour exciter l'appetit, qu'il ne faut pas être surpris, si lon y fait plus de sang qu'ailleurs.

Endroits où l'on saigne.

L'on saigne en plusieurs parties du corps, à la tête, au col, au bras & aux pieds. Je vous ai fait voir toutes les saignées que l'on peut faire à la tête & au col, aujourd'huy je vais vous montrer celles que l'on fait sur les bras, & demain vous verrez celles qui se pratiquent sur les pieds.

Qualitez d'un habile Thleboto-miste.

Vous sçavez que celuy qui entreprend de se faire Chirurgien doit avoir des talens particuliers pour bien exercer une profession de l'importance de la Chirurgie, mais celuy qui prétend exceller dans l'art de saigner doit avoir les qualitez qu'on requiert ordinairement dans tous ceux de son métier. Il faut qu'il soit bien fait pour ne point déplaire au malade, qu'il ait de l'esprit pour persuader ce qu'il dit, qu'il ait une vûe net

te & perçante pour distinguer les moindres objets, de sorte qu'il n'ait point de foiblesse dans les yeux, ou qu'il ne soit point obligé de regarder de près; qu'il n'ait point aussi la main trop grosse, parce qu'elle seroit pesante, mais plûtôt qu'il ait les doigts longs & grêles, que la peau en soit blanche & fine, parce que le tact en est plus délicat: il ne faut point qu'il soit sujet à boire, de crainte qu'étant appellé un peu pris de vin, il ne fût obligé de faire une de ces saignées difficiles: il ne doit point pareillement arracher des dents, coigner des clouds, hacher du bois, jouër à la paume, au mail & à la boule, parce que tous ces exercices peuvent lui ébranler la main: enfin il doit avoir une attention serieuse pour la conservation de sa main, s'il veut bien saigner & saigner long-tems.

Choix des instrumens

Il ne suffit pas d'avoir l'œil bon & la main ferme, il faut encore avoir de bons instrumens pour saigner sans douleur. Le choix des bonnes lancettes ne contribuë pas peu à faire une bonne saignée; pour peu qu'elle soit émoussée ou que le taillant en soit rude il faut l'envoyer au coutelier, l'on ne doit point ménager sur cet article: le Chirurgien auroit la main des plus legeres, avec une méchante lancette il fera de la douleur. il doit en avoir des couteliers qui sont le plus en reputation à quelque prix que ce soit: il y a plus de quinze ans que je ne me sers que des lancettes du nommé Corsin Coutelier à Lyon, dont je me trouve si bien que je ne pourrois pas me servir d'aucune autre. Je suis aussi dans l'obligation de les envoyer repasser par luy même, de crainte qu'un autre coutelier par jalousie ne les détrempe. Un Chirurgien doit observer de ne jamais mettre ses instrumens qu'entre les mains de ceux qui les ont faits, parce qu'ils ont interest de les conserver dans leur premiere bonté.

Le Chirurgien phlébotomiste doué des qualitez que je vous ay marquées, & muni de bonnes lancettes, doit en avoir de differentes longueurs & de differentes largeurs pour s'en servir selon les differentes veines qu'il faut ouvrir: Quoique cette Operation soit faite en peu de tems & qu'elle paroisse des plus petites de la Chirurgie, elle n'en merite pas moins d'être considerée dans ses trois tems; c'est pourquoy s'il la veut bien faire, il examinera ce qu'il y a à observer devant, durant, & après la saignée.

Cas où il faut differer de saigner.

Si c'est une saignée ordonnée par un Medecin, il n'y a rien à examiner, il faut qu'il se mette en état de la faire au plûtôt : mais si elle est de l'ordonnance du malade, il faut s'informer des raisons qui l'obligent à se faire saigner, & voir s'il est dans un état d'être saigné ; car s'il sortoit d'un grand repas ou qu'il y eût très-long-tems qu'il n'eût pris de nourriture, s'il étoit dans le frisson ou dans la chaleur d'un accès de fiévre, ou qu'il fût encore dans la sueur à la fin de l'accès, s'il venoit d'agir à ses affaires, s'il étoit en colere, s'il avoit froid, ou s'il avoit fait quelque autre excès, ce seroient toutes raisons pour differer la saignée. Mais s'il n'y a rien qui la doive empescher, il faut que le Chirurgien prepare tout ce qui lui est necessaire.

Le Chirurgien doit commencer par faire allumer de la bougie ou de la chandelle ; il y en a qui préferent la chandelle à la bougie & qui disent pour raison que s'il tomboit de la cire sur le bras elle feroit plus de douleur que le suif. Il y a trente six ans que je fais des saignées à la Cour, je me suis toûjours servi de bougie, & jamais cet accident ne m'est arrivé. Un bout de bougie est plus commode qu'une bougie entiere qu'on ne peut, à cause de sa longueur, placer où l'on veut : il faut que la bougie ait la méche raisonnablement grosse pour rendre plus de lumiere, la grosse bougie de cave convient mieux qu'aucune autre, parce qu'on la ploye comme l'on veut.

Conditions de la bande & des compresses.

L'on prépare une bande qui doit être de toile ni trop neuve ni trop usée. Elle doit être de la largeur d'un poulce & longue d'une aulne & demie, j'approuve fort qu'il y ait un petit bout de ruban de fil cousu aux deux extremitez, comme j'en ay vu dans des couvents de Religieuses en Flandre en y faisant des saignées ; cela est commode pour faire le nœud qui n'est pas si gros que quand il est avec la bande. L'on fait deux compresses d'un poulce en quarré, de linge ployé en dix ou douze doubles, pour être assez épaisses pour comprimer la veine ; l'on en fait deux en cas que le sang vînt à s'échaper, pour en avoir une seconde toute prête. La bande ne doit avoir ni lisieres ni ourlets, celles de fil sont tres-incommodes, elles ne compriment pas assez la compresse, & les lisieres font de la douleur aux bras delicats.

L'on met trois poilettes sur trois assiétes differentes: quand on les met toutes trois dans un même plat, elles ne peuvent pas être de niveau & par consequent on ne peut pas bien les emplir. L'on en prepare trois lors même qu'on a dessein de n'en tirer que deux, parce que le sang vient quelquefois si bien que l'on trouve à propos d'aller jusques à la troisiéme. Les poilettes ont chacune une petite oreille pour les tenir en cas de necessité, elles doivent tenir trois onces afin de sçavoir au juste la quantité du sang que l'on a tiré. Monsieur Duchesne premier Medecin de Monseigneur le Duc de Bourgogne ne veut point que l'on saigne que dans des poilettes, parce qu'il ne veut point que l'on tire ni plus ni moins de sang que ce qu'il en a ordonné. Dans les saignées où l'on peut choisir son tems pour se la faire, il conseille celle du soir : je n'ay veu que lui qui la préferât à celle du matin. Les Chirurgiens trouvent que le soir on est refroidi, que les veines ne s'enflent pas si bien, & que le sang a de la peine à rejaillir. Des poilettes. Tems plus propre à la saignee.

L'on fait apporter de l'eau dont on remplit un verre, l'on fait preparer du vinaigre ou de l'eau de la Reine d'Hongrie, en cas que le malade apprehende de tomber en foiblesse. L'on fait approcher le malade sur le bord du lit qui est du côté du bras que l'on doit saigner, l'on met un carreau ou un oreiller derriere lui pour le tenir appuyé à son séant, & l'on fait garnir le lit d'un drap ou d'une couverture pour recevoir le sang lorsqu'il jaillit après l'ouverture de la veine ; & s'il craint que le jour ne l'incommode, il fait fermer les rideaux du lit. Il faut tenir la bougie par une personne qui ait la main sure, & qui ne craigne pas de voir saigner ; car si cette personne alloit tourner la tête dans le tems de la piqueure, ce mouvement en feroit faire un autre à son bras qui éloignant la lumiere pourroit faire manquer la saignée : c'est pourquoy dans les saignées de consequence le Chirurgien doit mener avec luy un garçon sur lequel il puisse compter, tant pour tenir la bougie avec fermeté que pour appuyer le bras du malade afin qu'il ne puisse pas le retirer dans le moment de la piqueure. Préparatifs. Précaution à observer.

Quand l'on saigne le Roy ou quelqu'un de la famille Royale, c'est le premier Medecin qui tient la bougie, il se fait un honneur de rendre ce service aussi bien Circonstances pour saigner un Prince.

que l'Apoticaire de tenir les poilettes. S'il y avoit quelqu'un dans la chambre que le Chirurgien ne crût pas de ſes amis, il pourroit le faire ſortir, parce qu'il ne faut point qu'il ait pour ſpectateur des gens qui pourroient l'inquieter & le chagriner par leur preſence : autrefois ils uſoient de ce privilege, & une fois que M. Felix le pere alloit ſaigner le Roy il dit à l'huiſſier de faire ſortir un des Chirurgiens de quartier qui n'étoit pas de ſes amis ; mais aujourd'huy cela ne ſe pratique plus. Toutes les fois que j'ay ſaigné Madame la Dauphine ou quelqu'un des Princes la chambre étoit pleine de monde, & même Monſeigneur & les Princeſſes ſe mettoient ſous le rideau du lit ſans que cela m'embaraſſaſt.

Diſpoſition exterieure du Chirurgien.

Il faut encore que le Chirurgien regarde s'il n'y a rien ſur lui qui puiſſe l'incommoder; s'il a des manches trop longues il faut qu'il les retrouſſe ; ſi ſa peruque l'embaraſſe, il la noüe avec un ruban ; enfin il fait en ſorte qu'il n'y ait rien qui puiſſe l'empêcher de bien executer la ſaignée : mais il ne faut pas auſſi qu'il faſſe comme un des Chirurgiens des plus employez qui ſoient à preſent à Paris, lequel fait fermer fenêtres & portes, qui defend que perſonne ne marche ni ne parle dans la chambre, qui fait des préparatifs auſſi grands & qui prend autant de précautions pour une ſaignée que s'il alloit couper un bras ou une jambe. Il eſt bon de prendre les meſures neceſſaires pour réüſſir, mais les meſures outrées ſont inutiles & même dangereuſes, parce que jettant la crainte dans le cœur du malade elles empêchent que le ſang ne ſorte avec la même liberté qu'il auroit fait.

Inconſideration de quelques malades.

Il y a des malades & particulierement des femmes qui la premiere fois qu'un Chirurgien les ſaigne debutent par exagerer les difficultez qu'il y a de les ſaigner: mais ſoit qu'effectivement elles ſoient difficiles, ou ſoit qu'un Chirurgien les ſaignant le leur ait dit pour ſe faire valoir, ce diſcours eſt imprudent puiſqu'il peut cauſer de la crainte à un Chirurgien timide ; c'eſt au malade à donner ſon bras ſans s'embaraſſer des difficultez, & c'eſt au Chirurgien à les ſurmonter ſans faire attention ſur tous les raiſonnemens que le malade peut lui faire.

Enfin le point Eſſentiel pour acquerir de la reputa-

tion dans la saignée c'est de n'être point si susceptible de crainte : il faut qu'en allant pour faire une saignée quelque difficile qu'on croye la trouver, l'on parle dans la confiance de la bien faire, il faut que le Chirurgien fasse son raisonnement en lui-même, & qu'il se dise ; Si d'autres l'ont saigné, pourqnoy ne le saignerois-je pas aussi ? Et qu'il soit persuadé qu'il y a des bras tres-difficiles, mais qu'il n'y en a point d'impossibles à saigner. La bonne opinion de soy-même est pardonnable sur le fait de la saignée, il faut même qu'il en ait un peu pour y exceller ; & quoyque l'on veuille imposer comme une loy au Chirurgien de tenir un milieu entre la confiance & la crainte sans se laisser entraîner plus d'un côté que de l'autre, il faut néanmoins pour devenir bon saigneur qu'il peche plûtôt par trop de confiance que par trop de timidité.

Confiance necessaire à un Chirurgien.

Il faut encore que le Chirurgien soit ambidextre, c'est-à-dire qu'il saigne également de la main gauche comme de la droite ; car il faut qu'il fasse les saignées des bras droits de la main droite, & celle des bras gauches de la main gauche ; il faut qu'il s'y accoutume dés aussi-tôt qu'il commence à appreudre à saigner. Ceux qui n'ont pas la même adresse de la main gauche que de la droite, évitent les saignées des bras gauches : ils sont à plaindre puis qu'ils ne peuvent pas se dispenser d'en faire, y ayant plus d'occasions de saigner du bras gauche, que du droit ; car outre que les maladies qui demandent la saignée viennent également aux deux côtez, il est des saignées de précaution où l'on presente le bras gauche pour avoir le droit libre pour écrire ou faire ses affaires, & il y a des personnes qui dans l'apprehension qu'on ne leur pique une artére ou un tendon ne veulent être saignées que du côté gauche, disant pour leur raison que s'il leur arrivoit le malheur d'être estropiées, ils auroient du moins la consolation de ne l'être que du bras gauche.

Il doit être ambidextre.

Toutes ces précautions prises avant la saignée, il faut que le Chirurgien prenne le bras du malade, pour en venir à l'execution ; & quoy qu'elle ne consiste que dans une piqueure, il est des circonstances essentielles & necessaires qu'il ne faut pas negliger pour la bien faire : nous allons examiner ces circonstances les unes aprés les autres en vous faisant voir comment il faut faire cette operation.

La premiere chose qu'il faut faire ayant pris le bras, c'eſt de le découvrir juſques à quatre doigts audeſſus du coude ; ſi la manche de la camiſole ou de la chemiſe le ſerroit trop, il faudroit la faire découdre, parce que ce ſeroit une contre-ligature qui ne permettant pas au ſang de faire ſon chemin empêcheroit le ſuccés de la ſaignée. Les femmes ont aujourd'huy des engageantes tres-incommodes, & pour peu qu'elles ſerraſſent le bras, le Chirurgien doit les faire ôter. Il met enſuite une ſerviette A qu'il attache deſſous le bras avec une épingle, & qu'il releve ſur l'épaule & la poitrine de la perſonne qu'il va ſaigner, afin qu'elle ne ſoit pas gâtée par le ſang qui doit ſortir : c'eſt une circonſtance qu'il ne faut pas oublier aux Dames de la premiere qualité dans les ſaignées de groſſeſſe, ou de précaution ; car elles ſe parent ces jours-là pour recevoir leurs viſites, & même avant la ſaignée, & ſi par haſard quelques goutes de ſang alloit ſalir & déranger leurs parures, elles ne le pardonneroient jamais au Chirurgien.

Uſage de la ſerviette.

Le bras découvert, & la ſerviette miſe, le Chirurgien prend une ligature de drap B, pour le bander, elle doit être rouge pour n'être point gâtée par le ſang, longue de trois quartiers ou plus, afin qu'elle convienne à toutes ſortes de bras, & large d'un poulce pour comprimer ſans douleur, car une plus étroite ſcieroit le bras, & une plus large ne feroit pas une compreſſion ſuffiſante : elle doit être d'un drap ni trop fin, ni trop gros, l'un ou l'autre auroient leurs inconveniens. Avant que de poſer la ligature il faut obſerver deux choſes, l'une que le bras ſoit étendu, & dans la même ſituation qu'il doit être quand on le pique, & l'autre que la main ſoit ouverte & étenduë, & que la paume en ſoit appuyée ſur la poitrine du Chirurgien, afin que les muſcles de l'avant-bras n'étant point gonflez ne faſſent point changer de ſituation aux veines. L'on prend la ligature preſque par le milieu, on poſe ce milieu deux travers de doigt audeſſus du ply du bras, le chef de la ligature qui pend au dedans du bras doit être un peu plus long que l'autre, parce que ce chef doit ſervir à faire un nœud coulant, on fait croiſer les deux chefs derriere le bras, après avoir fait un ſecond tour ſur le premier, on nouë la ligature à la partie externe du bras, & on la nouë

Qualitez de la ligature.

Maniere d'appliquer la ligature.

d'un simple nœud coulant dont l'anse est en haut, & dont les deux chefs pendent en bas derriere le bras. L'on ne serre la ligature pour cette premiere fois qu'autant qu'il le faut pour comprimer la veine, & en arrêter le sang dans l'avant-bras, sans serrer l'artére qui doit fournir aux veines du bras un sang qui les fasse enfler; & afin même que ce sang se communique mieux, on fait remettre le bras dans le lit, & on l'envelope s'il le faut d'une serviette bien chaude.

Pendant ce tems de repos le Chirurgien prend dans son lancetier la lancette C, qu'il juge convenable pour la veine qu'il va ouvrir, car il en a de plus larges, & de plus étroites pour s'en servir selon le besoin : il en a aussi dont les pointes sont très-fines pour les peaux délicates, & d'autres que l'on appelle des pointes à grain d'orge pour ceux qui ont la peau dure & séche. La lancette choisie il l'ouvre non pas en un triangle aigu, mais un peu mousse & allongé, comme celle-cy D, & il la met à sa bouche la pointe tournée à gauche quand il doit saigner au bras droit, & tournée à droit quand il doit saigner au bras gauche ; ce qu'il observe pour prendre la lancette plus commodément. Ensuite il reprend le bras qu'il fait étendre, & appuyer contre sa poitrine comme auparavant ; il fait serrer la main au malade le poulce entre les doigts, afin que les muscles se gonflant par cette action poussent davantage les veines en dehors. Pour moy je donne mon étuy à lancettes aussi-tôt que j'en ai tiré celle dont je veux me servir, je le fais au lieu de faire serrer le poulce dans la main, ce qui produit le même effet : il faudroit le donner pour le tourner dans la main après l'ouverture faite, c'est un tems de gaigné, ce qui fait que le malade le tourne aussi-tôt que le sang vient, sans être obligé de le demander.

Autres préparations.

Celui qui est chargé de la lumiere, doit être placé au côté gauche du Chirurgien proche le chevet du lit; si la saignée se fait au bras droit, il doit la tenir de la main gauche, & une assiette sur laquelle il y a une poilette de la main droite qu'il tient sous le bras du malade pour en recevoir le sang aussi-tôt qu'il sortira. C'est au Chirurgien à placer la lumiere : en voilà de deux sortes, une grosse bougie tortillée E, & une autre dans un bougeoir F, qui sont également bonnes,

il choisira & la placera ou en dedans ou en dehors du bras, selon qu'il le jugera le mieux pour son point de vûë ; après il examinera les veines pour se déterminer sur celle qu'il trouvera la meilleure pour faire la saignée.

Vaisseaux qu'on peut ouvrir.

Il y a quatre veines saignables au bras : la premiere est la céphalique, ainsi appellée parce qu'étant la plus haute elle est la plus proche de la tête ; la seconde s'appelle la médiane, à cause qu'elle est placée dans le milieu du bras ; la troisiéme la basilique, parce qu'elle occupe la base du bras ; & la quatriéme la cubitale, parce qu'elle est la plus voisine du cubitus. De ces quatre veines ce sont la mediane & la basilique où l'on saigne ordinairement, parce qu'elles sont plus grosses & plus commodes tant pour les ouvrir, que pour en faire sortir le sang;elles sont aussi les plus dangereuses. La basilique est souvent tellement proche de l'artére qu'il faut craindre de l'ouvrir conjointement avec la veine ; & la médiane étant placée sur le tendon du biceps demande toute l'addresse du Chirurgien pour l'éviter : car l'artére & le tendon sont deux écueils contre lesquels les malheureux Chirurgiens vont échouër.

Le tendon de l'artére à éviter.

La céphalique & la mediane peu commodes pour la saignée, mais moins dangereuses.

La situation de la veine céphalique ne permet pas au sang de sortir en arcade comme des autres veines ; il faudroit pour cela qu'il fist un jet comme celui d'une fontaine, ce qu'il a de la peine à faire de cette veine qui est placée au plus haut lieu du bras. Pour ouvrir la cubitale il faut faire tourner le bras au malade d'une maniere qui lui est incommode aussi-bien qu'au Chirurgien ; & de plus la peau étant plus épaisse dans cet endroit que dans le ply du bras, l'on est obligé de faire plus de douleur ; c'est ce qui fait que ce sont les veines que l'on ouvre le plus rarement, quoi qu'elles soient sans danger, & que l'on ne coure point le risque de piquer le tendon ou l'artére parce qu'il n'y en a point. Je conseilleray pourtant au jeune Chirurgien, pour peu qu'il apprehende l'un ou l'autre en saignant, ou la médiane, ou la basilique, de recourir à l'une ou à l'autre de ces deux veines plûtôt que de rien hazarder : il vaut mieux qu'il fasse une saignée qui n'ait pas tout l'agrément & toute l'approbation des Spectateurs que de se mettre au hazard d'estropier le malade pour le reste de ses jours.

Tous les bras n'ont pas quatre veines où l'on puisse saigner ; il y en a qui n'en ont que trois, d'autres deux, & l'on est quelquefois trop heureux d'en trouver une dans de certains bras : ils en ont tous le même nombre ; mais quand elles sont si enfoncées que l'on ne peut ni les voir, ni les sentir, c'est la même chose pour le Chirurgien, que s'il n'y en avoit point. Il faut donc qu'il s'accommode de la structure du bras, qu'il se contente des veines qu'il y trouve, & qu'il fasse de son mieux pour en sortir à son honneur ; & quand j'ay dit qu'il falloit qu'il s'addressât ou à une céphalique, ou à une cubitale, j'ay entendu parler de ces bras où il y avoit de quoi choisir. Exception de quelques bras.

Il ne suffit pas d'avoir fait le choix de la veine, il faut encore se determiner sur l'endroit où on veut l'ouvrir ; ce doit être toûjours sur celui où elle paroît le mieux, & au dessous des cicatrices des saignées precedentes. Si on vouloit faire l'ouverture au dessus, le sang n'en sortiroit pas si bien, parce que ces cicatrices ayant retressi la veine, il ne peut pas sortir avec la même liberté qu'il fait au dessous où la veine a plus de diametre. C'est pourquoi un Chirurgien qui veut ménager un bras qu'il a coutume de saigner, commence par ouvrir la veine le plus haut qu'il peut; puis descendant toûjours en enbas, il place ses ouvertures proche les unes des autres, & ainsi il fait de bonnes saignées, & se conserve un terrain qu'il retrouve en tems & en lieu. Election de l'endroit qu'on doit ouvrir.

Quand le Chirurgien est déterminé sur l'endroit qu'il veut piquer, il faut qu'il le marque avec son ongle, non pas d'un seul coup d'ongle, mais de deux, l'un au dessus de la veine, & l'autre au dessous, & distans l'un de l'autre autant qu'il juge que la veine a de grosseur, afin d'en faire l'ouverture d'une marque à l'autre : il doit aprés cela resserrer sa ligature pour tenir la peau du bras plus ferme, & il importe peu pour lors qu'elle comprime l'artére, la veine étant suffisamment gonflée ; il fait ensuite une friction avec sa main droite sur l'avant-bras de bas en haut pour faire monter le sang contenu dans la veine vers l'endroit où il veut l'ouvrir, & en même tems empoignant le bras avec sa main gauche il en met le poulce sur la veine pour empêcher le sang de retourner vers la main, & enfin Comment on s'assure de cet endroit.

avant que de prendre la lancette qu'il tient à la bouche, il touche l'endroit marqué avec son doigt indice pour voir si par les mouvemens qu'il vient de faire, la veine n'a point changé de situation.

Maniere de tenir la lancette & de l'enfoncer.

S'il retrouve la veine dans le même état, c'est alors que sans détourner sa vûë de dessus l'endroit qu'il a marqué il prend sa lancette qu'il tient avec deux doigts, sçavoir le poulce & l'indice, par le milieu du fer afin de la tenir avec plus de fermeté, l'approchant du bras il pose dessus le bout des autres doigts pour empêcher que sa main ne vacille dans le tems qu'il doit faire la ponction : sa main étant assurée, il approche la lancette du lieu qu'il va ouvrir, & la posant sur la marque inferieure qui est le dessous de la veine il l'enfonce jusques à ce qu'il croye ou qu'il soit sûr d'être dans la veine, & en la retirant il fait une élevation, c'est-à-dire, il coupe de la peau autant qu'il le juge necessaire pour faire une bonne saignée, le sang suit la lancette, car en la retirant il rejaillit plus ou moins loin selon que la veine est grosse, & selon la chaleur & la vivacité du sang.

Trois façons d'ouvrir la veine.

L'ouverture de la veine se peut faire de trois façons, ou en long, ou en travers, ou de biais : c'est la derniere que l'on doit préferer aux autres, tant parce qu'elle est plus commode pour l'Operateur, qu'à cause qu'elle est la meilleure pour le malade en faisant l'ouverture de la veine plus grande, ce qui facilite la sortie du sang. Pour bien ouvrir la veine il n'y a que les deux doigts qui tiennent la lancette qui doivent agir, ils sont ployez quand ils portent la lancette jusques sur la veine, & la main étant alors appuyée par les autres doigts qui sont soutenus sur le bras du malade, la lancette entre par le seul allongement du poulce & de l'indice, & se retire de même. Si le Chirurgien se servoit de toute la main pour faire une aussi legere ouverture, ce seroit avec raison que l'on diroit de ce Chirurgien qu'il auroit la main pesante.

L'ouverture se fait en deux tems.

L'ouverture a deux tems, celui de la ponction & celui de l'élevation ; le premier est le tems qu'il faut pour faire le chemin de dehors en dedans, & le second le tems qu'il faut pour faire celui de dedans en dehors : quand la lancette entre, elle coupe avec les deux tranchans, mais quand elle sort elle ne coupe qu'avec le

tranchant superieur qu'on retire en l'élevant un peu. Il y en a qui ajoutent un tems d'incision qu'ils mettent entre les deux autres, mais c'est multiplier les êtres sans necessité, la ponction & l'élevation ne se pouvant faire sans incision.

Aussi-tôt que le sang a rejailli, le Chirurgien reploye sa lancette qu'il met sur le bord de l'assiette de la premiére poilette pour la retrouver aisément : lors qu'on la met sur le lit elle peut tomber & se gâter, ou bien on est embarassé de la chercher dans le drap qui couvroit le lit que des serviteurs auront ôté & emporté. Si la lumiére est en dedans, il ne faut pas la retirer par dessous le bras de crainte de le brûler, il faut au contraire la porter en devant dans le milieu du lit, afin qu'elle éclaire la sortie du sang. Il y a des malades qui la veulent tenir eux-mêmes, c'est à quoi le Chirurgien ne doit point s'opposer, tant parce qu'il en voit mieux ce qu'il fait, qu'à cause que cela occupe le malade qui n'en tombe pas si-tôt en foiblesse. Ce qu'il faut faire de la lancette & de la bougie après l'ouverture.

Si le sang aprés son premier jet cesse d'aller en arcade, ce ralentissement vient de ce que la ligature comprime trop l'artére ; il faut donc au plûtôt lâcher cette ligature, & à l'instant on voit le sang venir comme auparavant. Ce seul article devoit ouvrir les yeux aux Anciens sur la circulation. Puis qu'il n'est pas possible que l'avant-bras puisse contenir tout le sang qu'on tire, il faut donc que ce sang soit porté par quelque conduit : ce ne peut pas être par la veine dont on barre le chemin par le moyen de la ligature, il faut donc que ce soit par l'artére, n'y ayant que ces deux sortes de vaisseaux qui conduisent le sang par toute la machine. Ce qui oblige à relâcher la ligature. Preuve manifeste de la circulation du sang.

Il faut que le Chirurgien fasse en sorte que le sang aille en arcade, & cela seulement pour contenter le malade & les spectateurs, car la saignée est toute aussi bonne en coulant le long du bras. J'ay saigné plus de vingt fois M. Daquin premier Medecin du Roy, il ne vouloit jamais que le sang sortît en jaillissant, il vouloit qu'il allât le long du bras, & prétendoit que la saignée en étoit meilleure. Il faut néanmoins que le Chirurgien s'accommode aux sentimens publics, qu'il éleve ou qu'il fasse baisser la peau, afin de mettre les ouvertures de la peau & de la veine vis à vis l'une de

l'autre, & faire ainsi sortir le sang en fontaine ; il faut qu'il ploye un peu le bras du malade, afin que la peau ne pressant pas trop l'ouverture le sang sorte mieux ; il faut encore qu'il soutienne le bras qui se fatigueroit & s'appesantiroit, s'il n'étoit pas soulagé par la main du Chirurgien : il doit empêcher que le malade ne regarde son sang, s'il est du nombre de ces poltrons à qui une goute de sang fait peur. Il lui donnera quelque chose de rond dans la main qu'il lui faut faire tourner sans trop le serrer ; il faut que ce soit par un mouvement reglé, qui puisse hâter le sang de se porter vers l'ouverture de la veine.

De ce qu'ō donne au malade à tenir dans sa main.

Il y a quelques Chirurgieus à Paris qui portent dans une poche faite exprès un bâton G, de la longueur d'un pied & demi ou deux, garni de velours, & même brodé ; ils le donnent à tenir au malade aussi-tôt que la piqueure est faite ; ils prétendent que ce bâton n'est pas seulement pour le tourner dans la main, mais que le bout de ce bâton posant sur le lit sert à appuyer le bras du malade. Je n'ay point pratiqué cette galanterie, je me suis contenté de donner mon étuy, & même avant la saignée, comme je vous ay dit.

Office des serviteurs.

L'on ne peut pas se passer de serviteurs en saignant ; il en faut au moins deux, l'un qui tienne la lumiere d'une main & la poilette de l'autre pendant qu'elle s'emplit ; & l'autre qui apporte les poilettes vuides, & les reporte sur la table quand elles sont pleines, qui donne la bande & la compresse dans le tems que l'on en a besoin, & qui puisse apporter tout ce qui seroit necessaire en cas que le malade tombât en foiblesse.

Régle de la quantité du sang à tirer.

La quantité de sang que l'on doit tirer, n'est point égale en toutes sortes de sujets : si c'est une saignée ordonnée par un Medecin, le Chirurgien a sa loy écrite, il faut qu'il n'en tire pas une dragme plus que ce qui est ordonné ; si c'est une saignée de précaution, il la proportionnera aux forces & au temperament du sujet ; s'il la soutient bien il la fera plus grande ; s'il pâlit & qu'il commence à se trouver mal, il la finira aussi-tôt. Enfin, il est une infinité de circonstances que je ne puis pas rapporter icy, & qu'il est inutile de dire. J'ay remarqué que quand j'ay saigné des maris en presence de leurs femmes, les femmes ne vouloient point que je tirasse beaucoup de sang, & que quand j'ay saigné

gné des femmes les maris n'étoient point contens que la ſaignée fût ample & copieuſe : ils ont les uns & les autres leurs raiſons qui ne ſont pas difficiles à deviner.

Ordre des poilettes.

Lors que la premiere poilette H, eſt preſque pleine l'on fait apporter la ſeconde I, que l'on place ſous cette premiere, afin qu'en la retirant le ſang tombe dans cette ſeconde ; l'on en uſe de même pour la troiſiéme K, & pendant que cette derniere s'emplit, l'on fait apporter la bande & les compreſſes : l'on a ſoin que celui qui porte les poilettes de ſang du lit ſur la table aille doucement afin de ne le point répandre ſur l'aſſiete, & qu'il les mette ſelon le rang qu'elles ont été tirées. Pour arrêter le ſang, il faut délier la ligature prenant garde qu'elle ne trempe dans la derniere poilette que l'on ne fait point emporter que la ligature ne ſoit ôtée, & qu'on ne ſe ſoit rendu maître du ſang. Pour ſe rendre maître du ſang, on poſe deux doigts de la main gauche à côté de l'ouverture, ſçavoir le doigt indice, & celui du milieu : enſuite avec ces deux doigts on fait faire à la peau un petit mouvement demi circulaire, par le moyen duquel le ſang s'arrête ſans qu'il en ſorte une ſeule goute. Alors on fait porter ſur la table la derniere poilette pour la mettre au rang des autres.

Le Chirurgien prend enſuite une petite compreſſe L, de ſa main droite, & avant que de la poſer il peut ôter ſes deux doigts qui tenoient l'ouverture ſujette pour en laiſſer dégorger un peu de ſang ; puis les remettant, il arrête le ſang une ſeconde fois, & auſſi-tôt il poſe la compreſſe ſur l'ouverture, après quoi il en met une ſeconde M, plus large, & les tenant l'une & l'autre de la main gauche, il eſſuye avec le coin d'une ſerviette mouillée le ſang qui peut avoir gâté le bras : puis il poſe ſur les compreſſes une bande N, à ſix doigts d'un de ſes bouts qu'il fait pendre derriere le bras, il tourne un circulaire au deſſus du coude, & repaſſant la bande ſur la ſaignée il fait une autre circulaire à l'avant-bras, ce qu'il continuë en croiſant toûjours ſur les compreſſes autant de fois que la longueur de la bande le peut permettre. Il en nouë les deux bouts O, O, ſur le derriere de l'avant-bras ; & avant que les compreſſes ne puiſſent couler pendant la nuit, il les attache à la bande avec une épingle. Il recouvre le bras en

Du bandage.

abaiſſant la manche de la camiſole & de la chemiſe, & le faiſant ployer il le remet dans le lit, enjoignant au malade de le tenir ainſi ployé ſur ſon eſtomac, de crainte que s'il le remuoit le ſang ne vînt à s'échaper.

Utilité de deux compreſſes.

Si je conſeille de mettre deux compreſſes, c'eſt pour le mieux; car il eſt certain qu'une petite compreſſe appuïée par deſſus d'une plus grande comprime beaucoup mieux l'inciſion qu'une ſeule, ce qui fait qu'elle eſt plûtôt réünie : je ſçay que la pratique ordinaire eſt de ne s'en ſervir que d'une, & ſouvent j'en ay uſé ainſi. Au reſte, ſi l'on avoit eſſuyé le ſang avec la compreſſe que l'on va poſer ſur la chair, il ne la faudroit pas appliquer du côté où ſeroit le ſang, cela pourroit faire un durillon ſur la playe; mais il la faudroit tourner de l'autre côté.

La pratique ancienne étoit de mouiller la compreſſe, & il y en a encore qui la ſuivent : en m'apprenant à ſaigner l'on me la faiſoit mouiller; mais je me ſuis défait de cette méthode, je la poſe ſéche, & je m'en trouve bien. J'ay cela de commun avec la plûpart des bons phlébotomiſtes qui aujourd'huy ne la trempent dans aucune liqueur : une compreſſe mouillée en ſe deſſéchant s'endurcit, & devient un corps dur capable de meurtrir l'endroit où elle eſt appliquée.

Les cas où il faut mouiller les compreſſes.

L'on ne doit la mouiller que quand il y a un petit trombus qui eſt une petite élevation autour de l'ouverture quand elle eſt petite, ou lors que l'on croit qu'il y a un peu de ſang épanché entre cuir & chair, mais ces accidens n'arrivent point quand on a fait une ouverture ſuffiſante.

Secours pour le malade qui tombe en defaillance

Après que la ſaignée eſt faite, & que le bras eſt bandé, le Chirurgien n'eſt pas encore quitte de ſon operation : s'il arrive que le malade tombe en foibleſſe, il faut qu'il le faſſe revenir au plûtôt, en lui ôtant les oreillers de deſſous la tête, & le couchant tout à plat, en lui jettant de l'eau au viſage, en lui faiſant ſentir du vinaigre, de l'eau de la Reine d'Hongrie P, ou quelque choſe de tres-fort, en lui frapant dans les mains, & en ouvrant les rideaux du lit & les fenêtres pour lui donner de l'air, & ainſi lui procurer la facilité de reſpirer avec liberté. Le malade étant revenu, l'on lui peut donner à boire un demi verre moitié eau & vin Q; s'il avoit la fiévre, l'on lui donneroit de la

ptiſanne; puis ayant remis le bras dans une bonne ſituation, l'on le laiſſe en repos.

Tout ce qu'il y avoit à faire auprès du malade étant fini, le Chirurgien s'approche de la table pour voir le ſang. Il y en a qui ſouflent l'écume qui eſt deſſus ou qui l'ôtent avec une carte ou une plume; ils pretendent qu'en découvrant ainſi la ſuperficie du ſang l'on en voit mieux la bonne ou la mauvaiſe qualité. Pour moi je ne me ſuis jamais donné la peine de l'ôter, parce que je croi que ce petit mouvement pouvant déranger les fibres ſuperficielles du ſang il peut empêcher d'en connoître les qualités, & d'autant plus que l'écume ne couvrant point la totalité de la poilette, on peut juger par ce qui eſt découvert, de la nature du ſang. Les Medecins demandent preſque toujours en venant voir le malade, ſi la ſaignée a été bonne, & ſi le ſang eſt bien venu: quand on a laiſſé l'écume deſſus, c'eſt une preuve convainquante qu'il eſt ſorti en arcade & avec viteſſe; ce ſont ainſi des queſtions, & des conſequences épargnées; puis qu'ils n'ont qu'à jetter les yeux ſur le ſang pour être informez de la maniere que la ſaignée s'eſt paſſée.

Remarque à faire ſur le ſang ſorti.

Il ne faut pas manquer de marquer les poilettes en mettant un petit morceau de papier ſur la premiere, deux ſur la ſeconde, & trois ſur la troiſiéme: d'une auſſi legere omiſſion on en feroit un crime au Chirurgien, quand on viendroit pour décider des qualitez du ſang, quoi que l'embarras de ſçavoir laquelle eſt la premiere ou la ſeconde poilette ſoit de très-petite conſequence. Il y a des poilettes qui ſont marquées par un, deux & trois; mais il faut les apporter dans leur rang, & comme il arrive ſouvent qu'un ſerviteur ſe peut tromper, & que la gravure qui eſt ſur le bord de la poilette peut être couverte de ſang, c'eſt le plus ſûr de les marquer avec du papier.

Diſtinction des poilettes.

Un des domeſtiques preſente au Chirurgien le baſſin R, pour laver ſa lancette: il verſe deſſus de l'eau qui eſt dans l'aiguiere S, & avec la ſerviette T, il eſſuye ſes mains & ſa lancette. Il faut enſuite qu'il entretienne le malade, & qu'il lui prouve le beſoin qu'il avoit de cette ſaignée: ſi le ſang eſt ſorti avec vigueur & en abondance, il lui fait voir la neceſſité qu'il y avoit d'en ôter, en lui diſant que le trop qu'il en avoit

Jugement favorable que l'Operateur doit toûjours porter ſur le ſang tiré.

pouvoit lui causer quelque maladie dangereuse & mortelle. S'il est tombé en défaillance, & qu'il ait eu de la peine à la soutenir, il lui assure que les saignées qui vont jusques au cœur sont les meilleures : si le sang est vilain & corrompu, il lui dit que ce que l'on a vuidé, donnera moyen par le secours de la circulation à celui qui reste, de se purifier : s'il est beau & vermeil, il s'en rejouïra avec le malade en lui disant que c'est une preuve infaillible que celui qui demeure dans ses veines est de pareille nature, & qu'un pareil sang promet une santé de longue durée. Enfin de quelque maniere que la saignée ait tourné, il doit en tirer des conséquences avantageuses pour le malade.

Il est bon au malade de boire un verre d'eau après la saignée.

L'on ne manque pas de faire quelques questions. Si le malade demande par exemple, s'il peut boire un verre d'eau immédiatement après la saignée? bien loin de s'y opposer, il faut même le lui conseiller, parce que cela ne lui peut faire aucun mal, & au contraire, il peut en produire un bien ; car cette eau passant promptement dans les vaisseaux pour remplir la place du sang qui vient d'en être vuidé, elle ne peut qu'humecter & rafraîchir celui qui reste, qui est l'intention pourquoi on la donne. J'ay vû quelques Dames qui faisoient apporter dans leur chambre un sceau plein d'eau de puits bien fraiche, & qui faisoient jetter leur sang dans cette eau aussi-tôt qu'il étoit sorti ; elles prétendoient que par la vertu de la sympatie le sang qui leur restoit en étoit rafraîchi : je laisse à juger si elles avoient raison ou non. Mais je ne combattois point leur opinion, persuadé que si cette eau ne produisoit point le bien qu'elles en attendoient, au moins elle ne pouvoit leur faire aucun mal.

Pratique superstitieuse.

Une question qui est souvent faite par les malades, c'est de demander s'ils peuvent dormir après la saignée. Jusques à present je l'ay vû défendre, mais je n'en ay pas pu pénétrer la raison, à moins que ce ne soit la crainte que le bras ne se débande pendant le sommeil; s'il y en a quelqu'autre, elle est au dessus de mes connoissances : mais s'il n'y avoit que celle-là, elle ne doit pas priver le malade d'un doux repos que la saignée lui procure ; c'est pourquoi après avoir pris un verre d'eau je ne m'oppose point au sommeil qui vient se presenter après la saignée.

Le sommeil est permis après avoir bû de l'eau.

Le sang tiré ne doit point être exposé au grand air, ni au soleil, mais à l'ombre sur une table dans un endroit ni trop chaud, ni trop froid; afin qu'en refroidissant peu à peu la separation des liqueurs qui le composent, se puisse faire en prenant chacune leurs places selon leur épaisseur, ou leur legereté. Le Chirurgien finit en conseillant au malade de prendre un bouillon une heure après, étant la nourriture la plus convenable après la saignée; & ensuite ayant receu le salaire de ses peines qui est tres-mediocre aujourd'huy, il prend congé de la compagnie.

Lieu où le sang doit reposer.

Si le lendemain le Chirurgien vient rendre visite à la personne saignée, il faut qu'il aille d'abord examiner le sang pour pouvoir répondre à toutes les questions que le malade lui fera sur la bonne ou mauvaise qualité de son sang. De quelque nature qu'il le trouve, il ne doit rien lui dire que de consolant; & quand même il auroit acquis un degré de pourriture qui feroit craindre quelque maladie fâcheuse, il ne doit point l'allarmer sur l'avenir; il doit seulement lui faire entrevoir qu'il ne faut rien négliger pour tâcher de corriger & purifier son sang des mauvaises dispositions qui y sont, qui pourroient par la suite devenir serieuses pour causer des désordres manifestes & dangereux.

C'est une erreur de croire que par une petite ouverture il n'y ait que le beau sang qui sorte; le public est infatué de cette opinion, dont il est impossible de le désabuser. Il est vrai que le sang sorti par un petit filet paroît rouge & vermeil, parce qu'ayant été long-tems à emplir la poilette, l'air a eu plus de loisir de le refroidir, & il s'est coagulé avant que les séparations ayent pû se faire: mais il n'est pas moins mauvais que celui qui est resté, & une grande ou petite ouverture tire également le sang tel qu'il est dans ses vaisseaux, de même qu'un petit ou un gros foret tire du vin pareil à tout celui qui est contenu dans le tonneau.

Abus vulgaire sur la bonté du sang sorti par une petite ou par une large ouverture.

Si l'on reçoit le sang dans le creux des assiettes, il paroîtra tres-beau, parce qu'étant d'un volume plus étendu, il est plûtôt refroidi, & par consequent coagulé avant que les particules lourdes & legeres se soient séparées; ou pour parler à la mode, il est plus frapé par l'air, qui y laissant plus de nitre lui donne cette

D'où vient la differête couleur de ce sang.

couleur vermeille que l'on y voit. Mais ſi l'on le reçoit dans des poilettes qui ſoient plus creuſes & plus étroites, conſervant ſa chaleur plus long-tems, le groſſier a le tems de tomber en bas, le moins épais d'occuper le milieu, & le plus ſcreux de nager ſur la ſuperficie. La preuve en eſt convainquante lors qu'une poilette eſt trop pleine & qu'elle répand par deſſus, le ſang qui eſt ſur l'aſſiette eſt d'une tres-belle couleur, & celui de la poilette quelquefois ſi vilain, que l'on croiroit que ce ſont deux ſangs differens, quoi que ce ſoit veritablement le même.

On connoit le ſang par les taches qu'il fait & l'odeur qu'il rend.

L'on ne permet pas trop aux Chirurgiens de raiſonner ſur les differentes qualitez du ſang; c'eſt pourquoi je n'en parlerai point ici, quoi que ce ſoient eux qui les premiers en portent jugement. Dés que le ſang après la piqueure a rejailli ſur le drap, les Chirurgiens par les taches qu'il y fait, connoiſſent s'il eſt bon ou mauvais ; & pendant la ſaignée en tombant dans la poilette, il s'en éleve une vapeur qui frapant les narines du Chirurgien lui fait juger de ſa bonne ou mauvaiſe qualité : mais laiſſant le reſte à ceux qui en doivent juger ſouverainement, je demande ſeulement que rendant juſtice au Chirurgien l'on ne l'accuſe point quand l'on ne trouve pas le ſang qu'il a tiré, auſſi mauvais que l'on croyoit qu'il dût l'être.

ACCIDENS DE LA SAIGNE'E.

La ſaignée qui eſt l'operation de la Chirurgie la plus commune, & celle qui paroît la plus ſimple, eſt néanmoins celle qui eſt accompagnée de plus d'accidens : il y en a qui peuvent arriver par la faute du Chirurgien, comme la piqueure du nerf & du tendon, ou de l'artére ; mais il en eſt une infinité qui en ſont des ſuites fâcheuſes, quoi qu'on les ait bien faites, & dont on veut rendre le Chirurgien reſponſable. Celui qui ſaigne le plus, eſt le plus exposé à ces malheurs, parce qu'étant en reputation pour la ſaignée, les plus difficiles lui tombent en partage. De l'aveu de tous les Chirurgiens c'eſt l'operation la plus perilleuſe, & celle qui leur donne le plus de ſujets de mortification : ils n'aſpirent tous qu'à la quitter le plûtôt qu'ils le peuvent, & dés qu'ils ſont venus à Paris dans la haute pratique ils abandonnent avec joye la ſaignée, & ils croyent s'être tirez une groſſe épine du pied.

Le moindre de tous les accidens, c'eſt de manquer

une saignée ; il y a souvent plus de prudence à retirer sa lancette sans avoir du sang, que de vouloir en labourant dans un bras avec la pointe de la lancette en avoir à quelque prix que ce soit, & il vaut mieux faire une saignée blanche, que de se mettre dans le hazard de piquer une artére ou un nerf dans des bras où la veine entourée de graisse qui n'est pas capable de l'appuyer s'échape à la pointe de la lancette. Si celui qui tient la lumiere, la change de place dans l'instant de la piqueure, ou si le malade craintif retire son bras dans ce moment, ce sont des raisons pour faire manquer ; & quoique ce soit par la faute du Chirurgien, on ne laisse pas de le lui imputer par l'injuste disposition où l'on est de le rendre responsable de tous les évenemens. De la saignee blanche.

S'il survient une échimose autour de la saignée, ou si ce sang qui est épanché forme un petit abscès qui supure par l'ouverture de la saignée, c'est toûjours la faute du malade qui s'est servi de son bras trop tost, & qui par l'action qu'il aura faite, aura obligé le sang de s'échaper de la veine, qui n'ayant pû sortir au dehors à cause du bandage se sera extravasé entre la peau & la veine ; comme il arriva à une femme de chambre d'une Dame de la premiere qualité que j'avois saignée le matin, & qui une heure après alla peigner & habiller sa maîtresse, ne voulant pas qu'elle sçût qu'elle avoit été saignée. Elle m'envoya chercher, parce que son bras lui faisoit beaucoup de douleur ; & quoy qu'elle le voulût cacher à sa maîtresse, je le lui allay dire aussi-tôt, afin qu'elle fût informée de la verité. Elle la gronda fort de s'être fait saigner à son insçû, & s'il étoit vray qu'elle en eût besoin, de ne s'être pas tenuë en repos. D'où vient l'echimose

Il y a dans l'avant-bras une aponevrose large qui l'envelope, & que l'on a prise jusques à présent pour la membrane commune des muscles : quand on est obligé de saigner une mediane avancée, on ne peut gueres se dispenser de toucher cette aponevrose qui cause quelquefois un frémissement que l'on ressent jusqu'au bout des doigts ; c'est pourquoi il faut éviter ces sortes de saignées autant que l'on peut. Mais si l'on n'avoit pas pû saigner ailleurs, & que cette membrane eût été touchée, il y surviendroit fluxion, douleur,

dureté, & quelquefois un abcès ; ce qui ne donne pas peu de mortification au Chirurgien.

Mais quoique ces accidens ne ſoient pas cauſez par la faute du Chirurgien, il faut néanmoins qu'il travaille à y remedier, de crainte qu'ils n'ayent de la ſuite, & que ceux qui ne ſont pas inſtruits comme la choſe s'eſt paſſée ne l'aggravent & ne lui tombent à dos. Si c'eſt une ſimple échimoſe, en la baſſinant avec de l'eau de vie ou de l'eſprit de vin on la guerit : s'il y a du ſang qui veuille venir à ſuppuration on lui aide avec l'emplâtre de vin & un peu de baſilicon ; & quand le pus eſt ſorti par la ſaignée on le deſſeche avec l'emplâtre de ceruſe brulée. Si c'eſt une fluxion ſur l'avant-bras cauſée par l'attouchement de l'aponevroſe, l'on ſaigne pluſieurs fois de l'autre bras pour détourner l'humeur qui prend le chemin de cette partie, l'on fait de bonnes embrocations avec les huiles roſat, de camomille, de melilot & de vers, & l'on ſe ſert de cataplaſmes anodins & reſolutifs.

Cure des dépôts.

Il ſe fait quelquefois un depôt ſur le bras ſaigné quoyque l'Operation n'y ait point de part; ce qui arrive à des perſonnes cacochimes accablées d'humeurs qui ſont prêtes à ſe jetter ſur quelque partie. Si on les ſaigne dans ce tems-là, ces humeurs ſe déterminent à couler ſur la partie que l'on a vuidée par la ſaignée : le lendemain l'on trouve le bras gonflé & douloureux qui enfle à vuë d'œil, & qui groſſiroit extraordinairement ſi l'on ne travailloit à détourner ce torrent par de grandes ſaignées faites à l'autre bras, par des cordiaux pris interieurement, & par l'application de remedes capables d'arrêter le cours de ces humeurs, de reſoudre & de défendre le bras contre celles dont il eſt abbreuvé. La furie de ces humeurs eſt quelquefois ſi grande que j'y ay veu la gangrene dés le deuxiéme jour, & le malade mourir le troiſiéme. Un pareil malheur arriva à la femme d'un Officier de la Reyne, qui chagrine d'avoir perdu un fils unique tomba malade ; je la devois ſaigner le lendemain, mais elle changea de ſentiment, elle aima mieux aller à une maiſon de campagne qu'elle avoit proche Verſailles, elle s'y fit ſaigner du pied ; le depôt ſe fit ſi grand ſur la jambe & la cuiſſe que la gangrene y ſurvint, & elle mourut en trois jours. Depuis quelques mois Monſieur

le Duc de S. Simon fut ſaigné à Paris par un Chirurgien des plus employez; il ſe fit ſur ſon bras une fluxion cauſée par la diſpoſition, où il étoit, qui s'eſt terminée par un abſcès que l'on ouvrit & dont il a gueri en trois ſemaines ſans en être eſtropié. L'on n'accuſoit pas moins le Chirurgien que d'avoir piqué le tendon ou le nerf, tout le monde lui faiſoit ſon procès; mais une gueriſon auſſi prompte l'a juſtifié, en faiſant voir que l'une ni l'autre de ces deux parties n'avoit été offenſée, puiſque quand elles le ſont il faut pluſieurs mois pour les guerir.

Il peut arriver que le Chirurgien piquera malheureuſement un tendon ou un nerf; mais ces piqueures ne ſont pas mortelles : il faut qu'il y apporte le remede que la bonne Chirurgie lui ordonne, & pour l'en inſtruire, je croy ne pouvoir pas mieux faire que de rapporter icy l'hiſtoire du Roy Charles neuf à qui ce malheur arriva. La voici dans les termes qu'Ambroiſe Paré ſon premier Chirurgien & l'un de nos plus fameux Auteurs nous l'a laiſſée par écrit. „ Le Roy ayant " la fiévre, Monſieur Chapelain ſon premier medecin & Monſieur Caſtelan auſſi Medecin de ſa Majeſté & premier Medecin de la Reine ſa Mere lui ordonnerent la ſaignée. Pour la faire on appella un Chirurgien qui avoit le bruit de bien ſaigner; lequel cuidant faire ouverture à la veine, piqua le nerf qui fit promptement écrier le Roy diſant avoir ſenti une très-grande douleur; pourquoy aſſez hautement je dis qu'on deſſerrât la ligature, autrement que le bras enfleroit bien fort, ce qui advint ſubit avec une contraction du bras, de maniere qu'il ne le pouvoit flêchir & y étendre librement, & y étoit la douleur extrême tant à l'endroit de la piqueure que de tout le bras. Pour le premier & plus prompt remede j'appliquay un petit emplâtre de baſilicon de peur que la playe ne s'aglutinât, & par deſſus tout le bras des compreſſes imbuës en oxicrat, avec une ligature expulſive commençant au carpe & finiſſant près l'épaule, pour faire renvoy du ſang & eſprits au centre du corps, de peur que les muſcles ne reçuſſent trop grande fluxioin, inflammation & autres accidens. Cela fait, nous nous retirâmes à part pour avirer ou conclurre quels médicamens on y devoit appliquer "

De la piqueure d'un tendon ou d'un nerf.

Conseil de Paré en semblables cas.

„ pour apaiser la douleur & obvier aux accidens qui „ viennent ordinairement aux piqueures des nerfs. Je „ mis sur le bureau, que l'on devoit mettre dans la „ piqueure de l'huile de therebentine assez chaude avec „ un peu d'eau de vie rectifiée & sur tout le bras un „ emplâtre de diachalcitheos dissout avec vinaigre & „ huile rosat, en continuant la susdite ligature expul- „ sive. Mes raisons étoient que la susdite huile & eau „ de vie ont puissance de penetrer jusques au fond de „ la piqueure & de sécher l'humidité qui sortoit de la „ substance du nerf, & par leur chaleur tant actuelle, „ que potentielle calmer la douleur; & ledit emplâtre „ de diachalcitheos a pareillement vertu de resoudre „ l'humeur ja couruë au bras, & empêche la descente „ d'autres humeurs. Quant à la ligature elle sert à ro- „ borer & restraindre les muscles, exprimer & renvoyer „ aux parties superieures l'humeur ja descendue, & „ empêcher nouvelle fluxion, ce que lesdits Mede- „ cins accorderent & conclurent tels remedes y être „ utiles & necessaires. Par ainsi la douleur cessa; & „ pour davantage resoudre, & tant l'humeur conte- „ nue en la partie on usa puis après des remedes reso- „ lutifs & dessicatifs comme de celui-ci. ℞ farine d'or- „ ge & d'orobe 2. onc. de chaque, fl. de camom. & „ de melilot 2. Pincées de chaque, beure frais 1. on- „ ce & demie, lessive de barbier suffisamment pour „ un cataplasme. Le Roy demeura trois mois & plus „ sans pouvoir bien flêchir & étendre le bras, néan- „ moins graces à Dieu il fut parfaitement bien gueri „ sans que l'action fût demeurée aucunement vitiée.

De l'ouverture à l'artere par mégarde.

Si au lieu d'une veine le Chirurgien a ouvert une artére, ou qui les ait ouvert & l'une & l'autre, ce qu'il connoîtra aussi-tôt pat la sortie impetueuse du sang, il ne faut point qu'il perde le jugement, ni qu'il donne à connoître au malade qu'il est embatrassé, parce qu'il n'est pas impossible d'y remedier sans même que le malade s'en apperçoive. Pour prouver ce que j'avance & en instruire le jeune Chirurgien, je vais rapporter ce que j'ay veu faire à mon maître d'aprentissage en pareille occasion. Il alloit pour saigner un Pensionnaire au college d'Harcourt, & il me mena avec lui pour tenir la lumiere, Il ouvrit l'artére, dont le sang se lança comme un trait d'harbalête de l'autre côté du lit; il

faisoit une tres-grande arcade, il sortoit en sautillant & il s'élevoit dans le plat une écume d'un vermeil oranger & en grande quantité. Ayant connu que c'étoit l'artére qui étoit ouverte, il ne s'étonna point, il dit au malade que son sang étant aussi échauffé il failloit en tirer beaucoup, afin que cette saignée calmât cette grande chaleur, il demanda un second plat, & en tira jusques à ce qu'il vît que le malade commençoit à tomber en foiblesse. Il avoit mis pendant que le sang sortoit une piece de monnoye dans la compresse, & avoit demandé une seconde bande. A mesure que le malade s'affoiblissoit, l'arcade que faisoit le sang diminuoit & baissoit : ayant ôté la ligature & le malade étant évanouï, le sang cessa de sortir. Il prit ce moment pour appliquer la compresse & bander le bras qu'il serra plus qu'à l'ordinaire ; & mit deux bandes ; & ayant ployé le bras sur l'estomac du malade & attaché à sa camisolle de crainte qu'il ne l'étendît, il lui jetta de l'eau au visage, lui fit sentir du vinaigre & le fit revenir de son évanouissement. Il eut soin de faire jetter le sang avant que de s'en aller, & il recommanda bien au malade de ne point remuer son bras, lui disant que s'il le débandoit son sang étoit si furieux qu'il seroit mort avant que l'on pût le secourir. Le soir feignant d'avoir été appellé pour un malade dans son voisinage, il l'alla voir & trouva que le malade avoit été assez obéïssant pour l'avoir laissé dans le même état qu'il l'avoit mis : le lendemain il lui rendit encore visite, & quoique le malade se plaignît que son bras étoit bien serré il lui persuada de n'y toucher que le troisiéme jour, & encore aprés l'avoir debandé il y remit une nouvelle compresse & une autre bande pour plus grande seureté. La cicatrice se fit comme auroit fait celle d'une veine ; & le malade a cru qu'on ne lui avoit jamais fait une meilleure saignée.

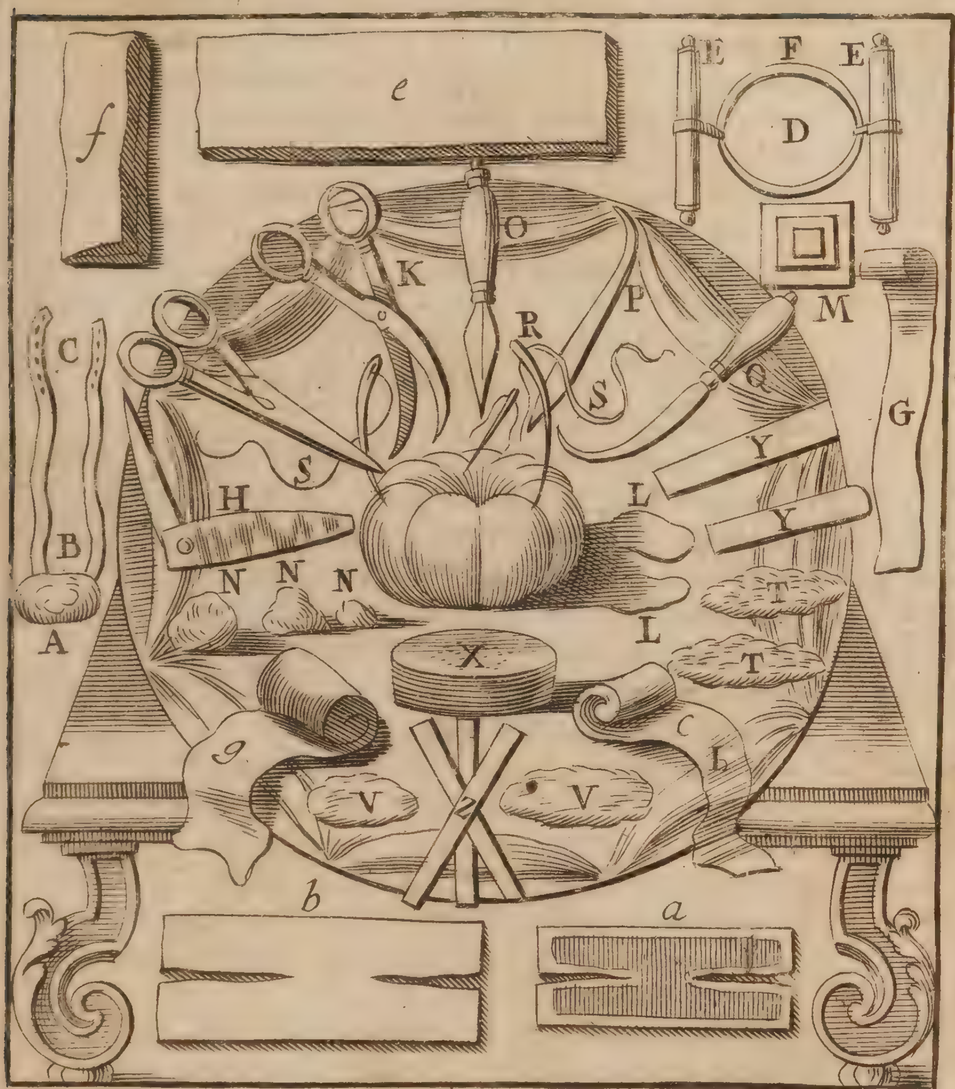
Moyen de remedier à cet inconvenient, expliqué dans une observation.

Je finis l'article de la saignée par l'histoire d'un nommé Damascéne qui vint à la Cour en l'année 1669. Elle vous fera voir que de tous tems il s'est élevé des gens qui ont attaqué ce grand remede, & que tous les efforts que l'on a faits pour le détruire n'ont servi qu'à en faire connoître l'utilité & la necessité. Ce Damascene étoit un homme bien fait, de belle physionomie, vestu tres-proprement en Medecin avec un soutane ; il

Histoire d'ũ charlatan ennemi de la saignee.

parloit bien & étoit tres hardy, pour ne rien dire davantage. Il débuta par condamner la ſaignée, diſant que c'étoit aſſaſſiner une perſonne que de la ſaigner, parce que ſelon lui, l'on oſtoit le ſang qui étoit le treſor de la vie. Il publioit que c'étoit la lune qui gouvernoit nos corps, que c'étoit elle qu'il falloit conſulter ſur toutes nos maladies, & qu'avec des opiates, des antidotes & des élixirs qu'il donnoit dans de certains tems de la lune il n'y avoit point de malades qu'il ne guerît. Il fit imprimer un petit livre pour établir ſa doctrine, il alloit au diner du Roy, où il vantoit les merveilles qu'il avoit fait ; il ſuivoit la Reine à ſa collation dans le jardin du Boulaingrin où il ſe faiſoit écouter comme s'il eût été un oracle. Un Garçon Apoticaire de M. Stuart y étant un jour, prit la parole, & dit à la Reine qu'il ne pouvoit pas ſouffrir que ce charlatan lui en impoſât ; que c'étoit un bateleur & un ignorant, qu'il l'avoit veu monter ſur le théâtre à Rennes & à Nantes, & qu'il ne connoiſſoit aucune des plantes dont il parloit : & pour le prouver, il entra dans un petit bois qui étoit proche, il en cueillit ſept ou huit qu'il apporta devant la Reine & que Damaſcene ne put nommer. Il ne laiſſa pas que d'avoir beaucoup de ſpectateurs, parce qu'il y a bien des gens qui donnent dans la nouveauté, & plus à la Cour qu'ailleurs : mais la ſuite n'ayant pas répondu à ſes promeſſes ſur pluſieurs malades qui ſe mirent entre ſes mains, & le Roy ayant connu qu'il n'y avoit que de l'arrogance & de l'effronterie dans tout ſon procedé, donna ordre qu'on le chaſſât de la Cour après quatre mois de ſejour qu'il y avoit fait. Deux Gardes de la Prevôté le prirent un matin & le conduiſerent à une lieuë de S. Germain, & là en le quittant ils lui dirent que le Roy lui defendoit d'y revenir jamais ſur peine des Galeres,

Fig. XLIV. POUR L'ANEVRISME.



CE mot d'Anévrisme ou d'Anefrisme est derivé du mot grec *anefrinin* qui veut dire, étendre ou élargir, parce que c'est une tumeur pulsative molle & obéïssante au toucher, causée par l'élargissement de l'artére ou par l'épanchement du sang artériel hors de son vaisseau.

De l'Operation de l'Anevrisme.

Cette definition nous apprend qu'il y a deux sortes d'Anévrisme : l'une qui est faite par la dilatation de l'artére qui s'étendant & s'élargissant peu à peu fait une poche qui s'emplit d'un sang artériel ; l'autre par incision ou rupture de l'artere, dans la quelle même sang

Deux especes d'Anévrisme.

ſortant de ſon vaiſſeau s'épanche dans les parties voi-ſines.

Cauſes de la dilatation de l'artére.

Celles qui ſe font par dilatation ont deux cauſes ou interne ou externe. La premiere eſt quand une humeur corroſive a rongé en partie les membranes externes de l'artere, en ſorte que les internes ne pouvant reſiſter à l'impulſion du ſang, elles ſont obligées de s'étendre & d'obeïr aux pulſations continuelles du ſang artériel ; & la ſeconde eſt quand la pointe de la lancette a effleuré exterieurement l'artere, ces mêmes pulſations n'en trouvant pas le canal ſi fort en cet endroit, elles contraignent les membranes internes de prêter, & s'élargiſſant elles font une tumeur qui ſort & excede le conduit de l'artére.

Cauſes de l'anevriſme par l'inciſion, ou par rupture de ce vaiſſeau.

Celles qui ſe font par inciſion ou par rupture ont toujours une cauſe externe, comme une playe faite par la pointe d'une épée ou d'une lancette, qui faiſant ouverture au corps de l'artére ouvre une ſortie au ſang qui ſe répand entre les chairs & la peau: la rupture peut être cauſée par de grands efforts, ou par des cris pendant l'accouchement qui peuvent faire le même deſordre que l'inciſion de l'artére.

Endroits où elles arrivent.

Il arrive des anévriſmes dans toutes les parties du corps, comme à la tête, au col, à la poitrine, ou au ventre ; elles viennent quelquefois en ces parties d'une groſſeur prodigieuſe: mais comme je ne me propoſe que de parler icy de celles qui viennent enſuite de la ſaignée, je me renfermeray dans l'Operation qui leur convient.

Leurs ſignes.

L'on connoît en ſaignant que l'on a ouvert l'artére par l'impetuoſité avec laquelle le ſang ſort de ſon vaiſſeau, & par les autres ſignes que je vous ai fait remarquer en parlant de la ſaignée : il faut pour lors tâcher de ne point paroître embaraſſé, & ſe conduire de la même maniere que je vous ai dit que fit mon Maître d'apprentiſſage dans une pareille occaſion.

Mais ſi le malade ou les aſſiſtans s'en ſont apperçus, ou ſi le ſang ne ſort pas à plein tuyau de l'artére, & que le Chirurgien voye par l'élevation qui commence autour de la ſaignée, que le ſang ſe répand entre les chairs & la peau, il faut que de bonne foy il avouë ſa faute & qu'il mette le pouce deſſus l'ouverture avant qu'il y ait beaucoup de ſang épanché ; & ſans

trop allarmer le malade il doit lui faire connoître le danger où il eſt, afin de le rendre ſoumis & obéïſſant à faire ce qui eſt neceſſaire pour en éviter les ſuites.

Pendant que le Chirurgien tient l'artére ſoumiſe avec le poulce de ſa main gauche, de ſa droite il ôte la ligature ; il fait préparer des bandes, des compreſſes, & du papier mouillé pour faire un tampon, s'il ne peut pas avoir une moitié de féve deſſechée : il fait poſer une compreſſe épaiſſe ſur le bras le long de l'artére, & par deſſus, une autre compreſſe circulaire ſur laquelle il met une ligature qu'il fait ſerrer avec le tourniquet. Quand il croit que la compreſſion eſt aſſez forte pour empêcher que le ſang ne puiſſe couler dans l'artére, il leve ſon pouce, & dans le tems que le ſang eſt ainſi arrêté, il met un tampon de papier mouillé ſur la ſaignée ou une moitié de féve ou une piece de monnoye dans la premiere compreſſe, il en met une ſeconde un peu plus grande, & encore une troiſiéme afin que par gradation l'artére ſoit bien comprimée : puis une ou deux bandes qu'il ſerre plus que dans les ſaignées ordinaires. Le bras bien bandé il remet le pouce deſſus toutes les compreſſes avant que d'ôter le tourniquet; il met encore une compreſſe étroite, épaiſſe & longitudinale le long du bras ſur l'artére, & par deſſus, une bande de la largeur de trois doigts qui par pluſieurs circulaires monte du coude juſques à l'épaule ; & par ce moyen il arrêtera le ſang ſans qu'il ſurvienne d'anévriſme.

Inſtrumens pour ſerrer l'artére. Diſpoſitiōs des compreſſes graduées.

Il faut, cet appareil poſé, ſaigner le malade pluſieurs fois de l'autre bras : il faut mettre le bras ſaigné dans une bonne ſituation, point trop ployé ni trop étendu, & l'avant-bras & la main plus haute que le coude, placé ſur des oreillers ſans lui faire faire aucun mouvement. Il ne faut point relever l'appareil que pluſieurs jours après, à moins que le bras n'enflât trop, ou que l'on eût quelque ſigne que malgré ce bandage le ſang continue à s'échaper hors de l'artére ; car pour lors il faudroit ſe determiner à l'Operation que l'on ne peut pas differer ſans mettre le malade dans le danger de perdre la vie.

Traitemēt du malade aprés l'appoſition de l'appareil.

Il ne faut pas faire comme fit un Chirurgien qui ayant ouvert l'artére à un Officier du Roy, crut, parce qu'il s'étoit bien bandé le bras, & qu'il s'étoit ren-

du maître du ſang qu'il n'en arriveroit rien de fâcheux ; il eſt vray que le ſang ne ſortoit point dehors à cauſe du bandage, mais s'échapoit de l'artére & couloit en haut dans le bras qu'il emplit tellement qu'il devint d'une groſſeur extraordinaire. C'étoit à quatre lieuës de Verſailles où je fus appellé pour faire l'Operation, & je fus obligé d'ouvrir la peau le long du bras pour en tirer plus de quatre livres de ſang qui s'étoit caillé entre les chairs & la peau depuis le coude juſques à l'épaule dans toute la circonference du bras.

Cas où l'operation de l'anévriſme eſt plus preſſante.

Quand c'eſt une anévriſme faite par la dilatation de l'artére, la neceſſité pour l'Operation n'eſt pas ſi preſſante que celle qui eſt faite par inciſion ; & même la Chirurgie nous propoſe des moyens pour l'éviter dont il faut ſe ſervit avant que de prendre ce parti.

Un Chirurgien peut s'être apperçu d'avoir touché le corps de l'artére, quand en ſaignant une baſilique, il a ſenti à la pointe de la lancette une petite reſiſtance qu'il ne trouve pas ordinairement. Quand cela eſt arrivé il doit craindre quelque ſuite, & pour l'éviter il faut qu'il mette une compreſſe un peu plus épaiſſe, qu'il tienne le bras bandé pluſieurs jours, qu'il recommande au malade de ne faire aucun effort avec ſon bras, & pour plus grande ſureté qu'il trempe la compreſſe dans de l'eau ſtiptique.

Signes d'une tumeur anevriſmale.

Souvent les malades s'impatientent de porter une bande trop long-tems ; c'eſt alors que ſi l'artére eſt efleurée, le ſang par des pulſations continuelles fait étendre l'endroit affoibli, & qu'il s'y fait une petite tumeur qui d'abord n'eſt que de la groſſeur d'un tres-petit poids, & qui groſſiſſant tous les jours devient groſſe comme une noiſette ou une noix. Si le Chirurgien eſt averti d'abord qu'elle commence, il y peut remedier plus facilement que quand elle eſt à ce degré de groſſeur : il connoît que c'eſt une tumeur anévriſmale par le toucher, car il y ſent une pulſation ſemblable à celle du pouls, & ſi elle eſt encore petite en la comprimant elle diſparoît, parce que l'on fait rentrer le ſang dans le corps de l'artére Il y en a qui prétendent qu'en verſant de l'eau bien froide, ou en mettant quelque choſe de très-froid ſur la tumeur,que c'eſt un moyen de la guerir ; les remedes ſtiptiques & aſtringens y conviennent, parce qu'il faut reſſerrer les fibres

fibres trop étenduës des tuniques de l'artere; mais ils feroient de peu d'effet s'ils n'étoient aidez par le bandage qu'il faut porter des années entieres.

Monsieur l'Abbé Bourdelot premier Medecin de M. le Prince inventa un bandage pour se guerir d'une Anevrisme qui lui survint après une saignée : il appelloit son bandage le ponton, il consistoit dans un petit Ecusson, A, d'acier rond, fait exprès, garni de cotton & de cuir comme les bandages pour les hernies. Ce petit écusson a des attaches B, qui passent au dessus & au dessous du coude, que l'on vient arrêter au dedans du bras au milieu de la partie plate de l'écusson : il y a de petits trous C, à ces attaches pour serrer & relâcher l'écusson quand l'on veut; & quoyque cet écusson soit fait pour comprimer la tumeur, il y a une canelure pour laisser la liberté au sang de l'artére de passer par dessous. C'est ce qui lui a fait donner le nom de Ponton, étant semblable à un pont qui n'empêche pas l'eau d'une riviére de continuer son cours : il le porta l'espace d'une année, & la tumeur diminuant tous les jours il se trouva gueri entierement.

Cet exemple apprend au Chirurgien qu'il doit être inventif, qu'il faut qu'il travaille a trouver des bandages & des machines capables de guerir les maladies sans operation, & que s'il veut se servir de ceux qui ont été trouvez par nos predecesseurs, il y doit augmenter ou diminuer selon que les dispositions des maladies le demandent. Mais quand il à épuisé toute son industrie, & que la tumeur n'a point cedé à tous ses remedes, il faut qu'il en vienne à l'Operation qu'il doit faire avec toutes les précautions necessaires pour se rendre maître du sang, afin que le malade ne meure pas dans le tems de l'Operation comme il est arrivé quelquefois. L'inventiō est necessaire au Chirurgien

Quelque éclairé que soit un Chirurgien & quoy qu'il ait déja fait cette Operation plusieurs fois, il doit se méfier de ses lumieres & de son adresse, parce que dans le tems que la tumeur est ouverte il peut s'étonner par la sortie du sang qui se lance avec impetuosité; il peut dans ce moment perdre cette presence d'esprit dont il a besoin dans un tems où il faut arrêter promptement la furie de ce sang, c'est pourquoy je lui conseille de ne la point entreprendre sans appeller un Il doit se mefier de soy même.

de ses confreres capable de l'assister de ses conseils, & l'aider en cas de besoin, dans une Operation aussi délicate & aussi hasardeuse.

Appareil pour l'Operation de l'anevrisme.

Avant l'Operation il faut préparer tout ce qui est necessaire, tant les instrumens, pource qu'il faut pour le pansement, afin d'avoir tout prêt pour n'être point obligé ni de le demander, ni de l'attendre; sçavoir un torniquet composé d'une ligature qui fasse deux tours, & d'un ou deux petits bâtons de la grosseur & de la longueur du doigt; une lancette à abscès, des ciseaux droits & courbes, un bistouri, une érine, des aiguilles courbes enfilées, d'un petit filet ciré, des boutons de vitriol en cas de besoin, plusieurs petites compresses de differente longueur, quantité de charpie, des poudres astringentes, un emplâtre, de grandes compresses, deux bandes, & enfin un appareil tel qu'il est gravé sur la planche XLIV. qui est à la tête de ce chapitre.

Situation du sujet & des assistãs.

Devant l'Operation le malade étant placé dans un fauteuil de commodité & dans la situation la plus commode pour l'Operateur, vis-à-vis le jour, un peu panché en arriére, & le bras étendu comme pour une saignée, l'on placera les serviteurs qui doivent être au moins quatre. Si c'est au bras droit, que soit l'Anevrisme, l'Operateur fera mettre le premier qui est celuy en qui il se confie le plus à sa gauche, qui embrassera le bras du malade pour comprimer l'artére quand il sera necessaire : il fera tenir l'avant-bras du malade par le second, qui tiendra d'une main celle du malade, & de l'autre en empoignera l'avant-bras pour empêcher qu'il ne le retire, ou ne le remue dans le tems de l'Operation; ce serviteur sera à la droite de l'Operateur. Le troisiéme sera devant lui, & tiendra un bassin sur lequel sera tout l'appareil pour en prendre à sa volonté les choses dont il aura besoin, ou les remettre de même après s'en être servi : & le quatriéme sera pour obéïr aux ordres de l'Operateur. Il faut qu'il y ait sur une table une chandelle ou une bougie allumée, toute prête à l'apporter en cas que l'Operateur demande de la lumiere.

5. Moyens de regler la sortie du sang.

Ces choses ainsi disposées, il faut avant que d'ouvrir la tumeur, songer à se rendre maître du sang, & empêcher qu'il n'en sorte qu'autant que l'on voudra :

il y a trois moyens pour y parvenir, le premier par la ligature avec le cordonnet, le second par les mains d'un serviteur, & le troisiéme par le tourniquet.

Les Anciens prenoient une grosse aiguille courbe enfilée d'un fort cordonnet, ils la passoient au travers du bras, ils commençoient par l'enfoncer au-dessous de l'artére jusques proche l'os, ils la faisoient sortir par le milieu du muscle biceps, & par ce moyen ayant embrassé l'artére dans l'ance du cordonnet, ils le lioient sur une compresse assez fortement pour arrêter le cours du sang dans l'artére : cette methode a paru si cruelle aux Chirurgiens qui sont venus aprés, qu'ils l'ont abandonnée, & se sont contentez des mains d'un serviteur qu'ils ont subrogé au lieu & placé d'une ligature si penible & si douloureuse.

Methode ancienne.

Ceux qui se sont servis des mains d'un serviteur en choisissoient un dont les mains fussent fortes & robustes, ils lui faisoient empoigner le bras les deux pouces en-dessus & les huit doigts par dessous dont les extremitez comprimoient le corps de l'artére toute de sa longueur, & se fiant à ce serviteur ils ouvroient la tumeur. Ils pretendoient ce moyen trés-commode, parce que l'artére découverte ils lui disoient de soulager un peu ses doigts afin de voir par le sang qui jallisoit, l'endroit de l'ouverture pour y mettre le bouton ou en faire la ligature; & refaisant appuyer les doigts ils achevoient leur Operation. Cette maniere est la plus simple, mais elle n'est pas la plus sure, car les mains se peuvent lasser par une longue compression & par la durée de l'Operation & avant que l'on en eût substitué un autre en sa place le malade pourroit perdre beaucoup de sang, & l'Operation en seroit troublée : c'est ce qui fait que les Modernes ont inventé le tourniquet dont ils se servent aujourd'hui, tant dans les Anevrismes que dans les amputations.

Comment on peut retenir le sang avec les mains d'un serviteur.

L'on a donné le nom de tourniquet à cette espece de ligature D, parce qu'en tournant deux petits bâtons EE, passés entre le bras & une liziére F, faite d'un tissu de fil, on le serre autant que l'on veut ; c'est de cette maniere que les voituriers serrent avec un bâton les cordes qui tiennent les balots sur leurs charettes. On la pose sur cette bande circulaire G, afin de faire moins de douleur & de meurtrisseure à la peau; quand

Du tourniquet.

on l'a tourné ſuffiſamment, on le fait tenir par un ſerviteur, qui le peut ſerrer ou lâcher ſelon la volonté de l'Operateur. Il fut inventé il y a trente ans pendant le ſiége de Beſançon en Franchecompté par un des Chirurgiens de l'armée : & l'on s'en eſt toûjours ſervi depuis ce tems-là.

Ouverture de la tumeur.

Le tourniquet placé de deux ou trois travers de doigts au-deſſus du ply du coude, le Chirurgien avec une grande lancette H, ouvre la tumeur de toute ſa longueur en commençant par la partie inferieure; ſi avec la lancette il ne la trouve pas ſuffiſamment ouverte, il donne quelque coups avec ces ciſeaux droits I, ou ces courbes K, en haut ou en bas ſelon qu'il le juge à propos ; puis ayant porté un doigt ou deux dans la tumeur, il en vuide tout le ſang coagulé qu'il y trouve; il coupe les brides qui y ſont, & en ayant ôté tout ce qui embaraſſoit, il dit à celuy qui tient le tourniquet de le lâcher un demi-tour pour reconnoître l'endroit de l'ouverture de l'artére qui ſe manifeſte aſſez par le ſang que l'on en voit ſortir avec viteſſe La playe de l'artére bien connue, c'eſt au Chirurgien à determiner de qu'elle maniere il croit pouvoir en arrêter le ſang, & ce ſont les diſpoſitions qu'il y trouve qui doivent lui faire prendre parti ſur l'un des trois moyens qu'il y a pour l'arrêter.

Maniere d'arrêter le ſang.
1. Par le papier maché

Le premier c'eſt de prendre du papier maché, en faire deux petits tampons L, L, & les poſer ſur l'ouverture de l'artére; ou bien une petite compreſſe M, trempée dans de l'eau ſtiptique, & la mettre directement ſur le corps de l'artére, & par-deſſus pluſieurs autres compreſſes un peu plus grandes les unes que les autres, & ainſi arrêter le ſang.

2. par les Boutons de vitriol.

Le ſecond eſt de mettre ſur l'artére ouverte un cauſtique ou un de ces boutons de vitriol NNN, qui par l'eſcarre qu'il y fait en arrête le ſang, comme l'on fait après les amputations dans de certains hôpitaux, où pour avoir plûtot fait on ne s'embaraſſe point des deſordres que ces remedes peuvent faire.

3. Par la ligature.

Le troiſiéme, c'eſt avec un ſcapel O, ou un déchauſſoir P, de diſſequer le canal de l'artére, & l'ayant ſoulevé avec une érine Q, paſſer par deſſous une de ces éguilles RR, enfilées d'un gros fil ciré S, que l'on noue au deſſus de l'ouverture de l'artére & que l'on ſerre de

maniére que le ſang ne puiſſe plus couler par ce canal : on laiſſe les bouts du fil aſſez longs pour ſortir de la longueur de quatre travers de doigts hors de la playe. Il eſt inutile de mettre une petite compreſſe ſous les nœuds du fil, ni de faire une ſeconde ligature au deſſous de la playe de l'artére : quand nos anciens en uſoient ainſi, ils ignoroient le mouvement circulaire du ſang ; mais à preſent que nous en ſommes certains, cette connoiſſance perfectionne nos Operations en nous faiſant retrancher pluſieurs circonſtances inutiles & ſuperfluës.

De ces trois maniéres d'arrêter le ſang c'eſt la prémiere qui eſt préferable aux deux autres, parce qu'elle conſerve l'artére, & qu'elle n'a pour but que de procurer une cicatrice à la playe qui a été faite : & s'il n'y avoit pas lieu de s'en pouvoir ſervir, c'eſt la ligature qu'il faut préferer aux cauſtiques, & c'eſt auſſi celle dont ſe ſervent les meillieurs Praticiens d'aujourd'huy. Choix de ce manieres.

Après l'operation faite de l'une ou l'autre de ces trois façons, il faut panſer le malade. Si on s'eſt ſervi de la premiére ou de la ſeconde, il faut bien tamponner la playe avec ces bourdonets TT, & avec ces plumaceaux VV, & ne point épargner les poudres aſtringentes qui ſont dans cette boëte X, afin d'empêcher la ſortie du ſang : mais ſi l'on a mis en uſage la ligature, il ne la faut panſer que ſimplement, parce que l'on eſt ſûr que le ſang ne peut plus ſortir. L'on ne laiſſe pas les premiers jours que de mettre des plumaceaux couverts d'un onguent, où entrent les poudres aſtringentes ; l'on met de petites compreſſes longitudinales YY, & d'autres Z, qui ſe croiſent en forme d'X, pour mieux appuyer, puis un emplâtre long *a*, dont les deux extremitez ſoient fenduës, enſuite une compreſſe *b*, de même figure, & par deſſus le tout un bandage *c d*, qui faſſe des circulaires au deſſus & au deſſous du coude, & qui ſe croiſe ſur la playe : ce bandage eſt quaſi ſemblable à celui de la ſaignée, excepté que la bande eſt plus large & plus longue, & qu'il ne ſe termine pas par un nœud. L'on met encore deux compreſſes circulaires trempées dans l'oxicrat, l'une *e* ſur l'avant-bras & l'autre *f* ſur le bras, & par deſſus une bande *g*, que l'on poſe circulairement au deſſus du carpe, que l'on continuë juſques à l'épaule, & que Panſement qu'on fait au malade.

l'on finit par un circulaire autour du corps, obſervant de mettre encore au bras une compreſſe longitudinale & épaiſſe le long de l'artére, afin que la compreſſion ſe faiſant plus forte en cet endroit, elle empêche que le ſang artêriel ne ſoit pouſſé avec trop de viteſſe contre la ligature de l'artére.

Sa ſituation dans le lit.

L'on conduit le malade au lit où on le couche dans une ſituation un peu élevée, & l'on poſe ſon bras à demi ployé ſur un oreiller, & quoiqu'il ait été ſaigné avant l'operation, on le ſaigne encore pluſieurs fois après pour éviter l'impetuoſité du ſang vers la partie affligée : l'on met auprès du malade un ſerviteur, qui avec la main appuye jour & nuit l'endroit de l'operation pour empêcher l'irruption du ſang; & comme un ſeul ſerviteur ne pourroit pas y reſiſter, il y en a deux ou trois à qui l'on donne alternativement cet employ.

Regime de vie du malade, & le ſoin qu'on en doit avoir dans la ſuite.

Les premiers jours l'on fait obſerver au malade un regime de vivre très-ſobre, afin de ne point faire trop de ſang; l'on eſt attentif ſur tout ce qui peut arriver, & l'on ne reléve l'appareil que trois jours après ; & quand on le fait, on laiſſe les derniéres compreſſes ou tampons, c'eſt-à-dire, ce qui touche l'artére & on attend que ces compreſſes ou tampons tombent d'eux-mêmes, obſervant toutes les fois que l'on panſe le malade de lui faire empoigner le bras par un ſerviteur qui comprime l'artére, comme nous avons dit.

Il ne faut point ſe relâcher ſur l'exactitude que l'on doit apporter pour la tenir ſujette, car lorſque l'on ſe croît en ſûreté de ce côté-là, une ſortie imprevuë du ſang, comme il eſt arrivé ſouvent, oblige de recommencer l'operation & peut mettre le malade avant qu'il ſoit ſecouru dans le danger de perdre la vie ; c'eſt pourquoi il ne faut rien negliger, & ne rien promettre affirmativement avant la parfaite gueriſon. Il faut à meſure qu'elle approche. & que la playe ſe remplit de chairs, faire tous les jours étendre un peu davantage le bras au malade, parce que ſi l'on laiſſoit cicatriſer la playe le bras ployé, il ne pourroit plus l'étendre par la ſuite, & il ſe trouveroit eſtropié, quoique gueri de ſon anévriſme.

C'eſt une choſe ſurprenante de voir la prévention du public, qui croit que les Chirurgiens ſont obligez de donner une penſion à tous ceux à qui ils font une mauvaiſe ſaignée. Un celebre Chirurgien mort il y a tren-

te trois ans, dont le nom est respecté chez-nous, & qui avoit acquis une réputation sur la saignée plus grande que qui que ce soit avant lui, avoua qu'en une année il avoit ouvert onze artéres. On ne pouvoit pas l'accuser d'être mal-adroit, puis que personne ne saignoit aussi bien que lui : mais il faisoit tant de saignées, & de si difficiles, étant appellé par tout Paris pour des bras où tous les autres avoient renoncé, qu'il ne pouvoit éviter ces malheurs qui auroient été plus fréquens à tout autre qu'à lui ; s'il avoit été obligé de donner des pensions, tout le bien qu'il avoit gagné pendant quarante années de travail auroit à peine suffi.

Ouverture d'artére difficile à éviter.

Histoire sur la piqure d'un tendon.

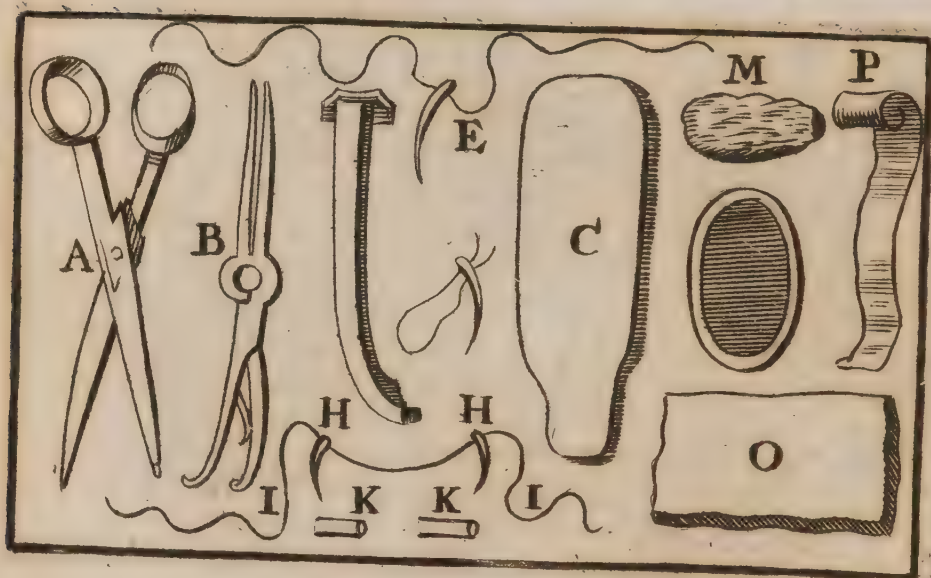
En allant en Allemagne avec Monseigneur le Duc de Bourgogne en l'année 1703. nous passâmes par Reims, où l'on nous fit voir à M. Duschene & à moi une fille de trente ans ou environ qui avoit des mouvemens convulsifs par tout le corps, qu'on disoit être survenus ensuite d'une saignée, & dont on vouloit rendre responsable le Chirurgien qui l'avoit faite : quelques-uns de ses confreres soutenus par quelques Medecins autorisoient cette fille à lui demander une pension, & pour cet effet il y avoit un procés intenté contre lui avec des rapports qui portoient qu'il avoit piqué le tendon. J'examinay le bras, & trouvant la peau vacillante sur le tendon, je les assuray qu'il n'avoit point été touché, parce qu'un tendon s'exfolie comme un os découvert, dont il vient une chair qui s'unissant avec la peau les attache l'une à l'autre, de même que du crane exfolié il en sort une chair qui se cicatrisant avec le cuir chevelu les rend adherens l'un à l'autre. Nonobstant le rapport qu'en donna Monsieur Duchesne le procés se continua, & fut interjetté au Parlement de Paris ; j'en donnay mon rapport, qui ayant été trouvé conforme à celui que les Medecins & les Chirurgiens nommez par la Cour avoient donné, le Chirurgien gagna son procés, & se trouva par cet Arrêt delivré de la poursuite d'une clicque de dévotes qui ayant pris le fait & cause de la fille s'étoient ameutées pour le ruïner par charité.

Les Chirurgiens sont souvent excusables.

Je ne prétens pas soûtenir que les Chirurgiens ne puissent faire quelque faute. Quel est l'homme qui ne puisse pas se tromper ? Où est la profession où l'on ne fasse point de faute ? Et pourquoi n'y a-t-il que les

Chirurgiens à qui l'on veille en faire payer les dommages & interêts ? Il eſt d'autres Profeſſions dont la terre couvre les fautes, & dont on ne dit mot ; les Juges même qui décident ſouverainement du ſort des humains ne ſe trompent-ils pas quelquefois en faiſant perdre un procés à l'un injuſtement, ou en condamnant l'autre innocemment. Puiſqu'il n'y a perſonne qui ne ſoit capable de faire des fautes, pourquoi ne pas compatir au malheur du Chirurgien ? N'eſt-il pas aſſez puni quand il a fait une faute, de perdre ſa reputation & ſes pratiques ? Faut-il encore qu'il ſoit perſecuté par des gens, qui malgré lui veulent devenir ſes penſionnaires.

FIG. XLV. POUR LA SUTURE DU TENDON.



De la suture du tendon.

C'Eſt ſur la main que ſe pratiquent le plus ſouvent les ſutures des tendons, parce qu'elle en eſt toute remplie, tant pour ſes mouvemens, que pour faire ceux des doigts : c'eſt auſſi cette partie que l'homme preſente comme un bouclier contre tout ce qui le vient attaquer, & c'eſt la raiſon pourquoi la main reçoit plus de playes que les autres parties qui n'ont pas ſi ſouvent beſoin qu'elle de l'operation que je vay vous faire voir.

Quand Monſieur Bienaiſe Maître Chirurgien de Paris, & l'un des plus celébres commença à faire cette opera-

tion il y a cinquante ans, on la croyoit de ſon invention, il en eut toute la gloire & elle tout l'agrément de la nouveauté : mais ayant examiné que plus de deux mille ans avant lui l'on en avoit parlé, l'on a trouvé qu'elle n'étoit ſeulement que renouvellée des Grecs; Guidon & pluſieurs autres l'ont pratiquées. Il eſt vray qu'elle n'étoit plus à la mode, c'eſt lui qui l'y a fait revenir, & nous lui avons l'obligation de l'avoir eſſayée ſur des chiens, puis de l'avoir faite ſur des hommes, & ainſi de nous avoir encouragez à faire une operation qui empêche que beaucoup de bleſſez ne demeurent eſtropiez.

Renouvellement de cette operation.

Il faiſoit la ſuture du tendon dans les vieilles playes auſſi-bien que dans les recentes, c'eſt-à-dire dans les playes de quinze à vingt jours ; mais non pas à celles qui étoient abſolument cicatriſées, comme quelques-uns nous l'ont voulu faire croire, car il ſeroit alors impoſſible de ramener les bouts des tendons l'une proche de l'autre, étant collez & unis avec leurs parties voiſines.

Les tendons ne ſe couſent pas auſſi aiſement que les autres playes, où il ne faut qu'en approcher les lévres, & les unir enſemble par le moyen d'une aiguille enfilée ; mais aux playes des tendons il faut avant que de les coudre préluder par une inciſion pour aller chercher une des extremitez du tendon qui eſt toûjours attachée au corps du muſcle ; car pour celle qui tient à l'os, elle ne s-éloigne gueres. Par exemple, à une playe tranſverſale ſur le dos de la main qui aura coupé le tendon extenſeur du doigt du milieu, ſoit à une playe récente, ou à une veille, il faut commencer à faire une petite inciſion longitudinale avec la pointe de ces ciſeaux A, à la partie ſuperieure de la playe pour aller chercher le bout du tendon, que le corps du muſcle extenſeur a retiré en haut, & avec des pincettes B, le retirer & l'approcher de l'autre extremité pour pouvoir en faire la ſuture ; & pour faciliter cette approche, il faut faire tenir la main étenduë avec une petite palette C, que l'on attache du côté de la paume de la main pour la tenir toûjours ouverte.

Inciſions qui précedent l'operation.

L'on nous propoſe deux moyens pour faire la ſuture, le premier de prendre une aiguille D, enfilée d'un ſimple fil ciré E, de la paſſer de dehors en dedans à l'un des bouts du tendon, & à l'autre de dedans en dehors,

Deux movemens pour la ſuture.

& ne faiſant qu'un ſeul point comme à l'enfilée lier les deux bouts du fil ſur une petite compreſſe ronde. Cette ſuture eſt la plûtôt faite, mais il y en a qui ne l'approuvent pas, diſant que la petite compreſſe ſur laquelle on a fait le nœud empêche de voir ſi les deux extremitez du tendon ſont bien jointes enſemble ; & ils préferent l'autre maniere qui eſt de ſe ſervir d'une aiguille F, enfilée d'un double fil G, dont le bout fait une anſe, de la paſſer comme la précédente dans les deux extremitez du tendon, de mettre une petite compreſſe dans l'anſe comme on faiſoit à la ſuture emplumée, & une autre entre les deux fils, ſur laquelle on les noüe ; l'on voit entre les deux compreſſes ſi les deux bouts du tendon ſont bien unis enſemble, & l'on eſt ſûr que ces deux bouts ſe cicatriſans ainſi, le malade ne ſera point eſtropié.

Troiſiéme maniére plus ſûre.

Il y a un troiſiéme maniére que j'ay vû pratiquer à Mr. Bienaiſe, qui me paroît plus ſeure que les deux précédentes : c'eſt d'avoir deux aiguilles H H enfilées d'un même fil I I, & les paſſer toutes deux à côté l'une de l'autre de dehors en dedans, puis les repaſſer de dedans en dehors dans l'autre bout du tendon, & les lier ſur une de ces petites compreſſes KK, quand l'on voit que les extremitez ſont ſuffiſamment approchées l'une de l'autre ; Ce qui doit faire donner la préférence à celle-cy, c'eſt que deux fils uniſſent & joignent bien mieux le tendon qu'un ſeul, & par conſéquent la réünion eſt plus facile à s'en faire.

Qualité des aiguilles & du fil.

Pour faire cette ſuture, il faut ſe ſervir de petites aiguilles rondes, afin de faire au tendon de tres-petites playes ; le plates en feroient de trop grandes. Il faut en perçant les bouts des tendons les appuyer avec le bout d'une canule courbe L, & que le fil ſoit ciré & pas plus gros que le paſſage des aiguilles, afin de ne point faire de violence pour le faire entrer : il faut encore en nouant le fil faire un peu avancer les bouts du tendon l'un ſur l'autre, afin qu'ils ne s'en trouvent pas éloignez quand même la ſuture ſe lâcheroit un peu par les petits mouvemens involontaires que peut faire le muſcle.

Précaution en faiſant le nœud.

Du panſement.

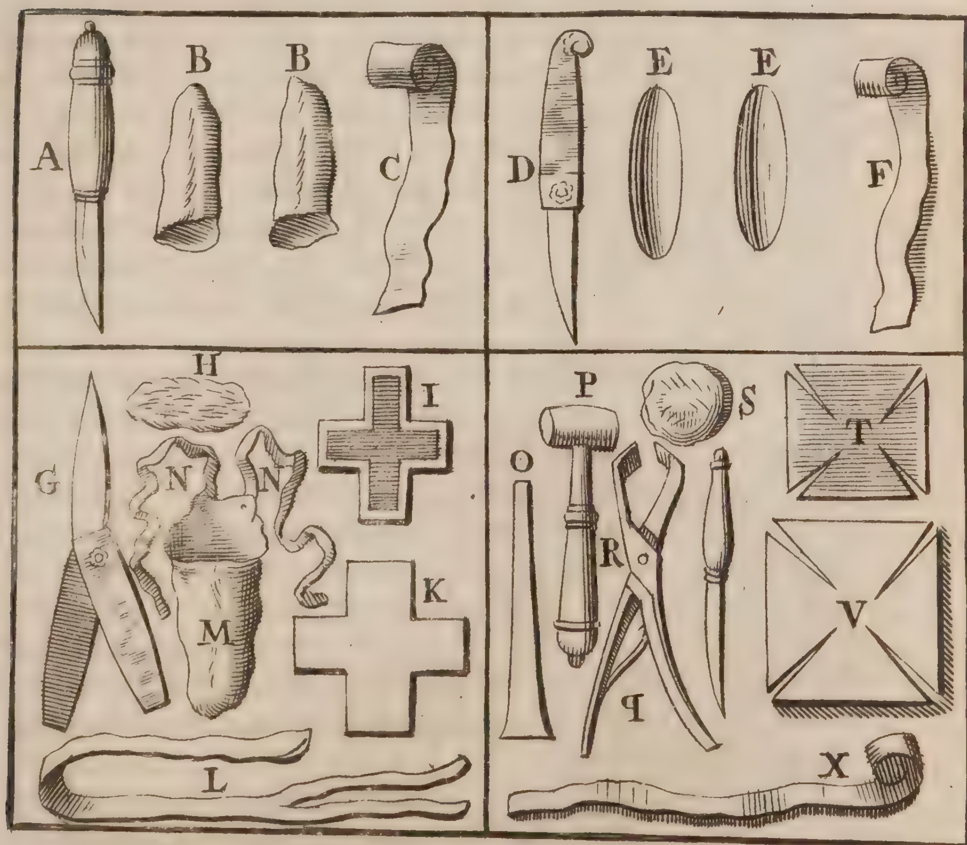
La ſuture achevée l'on met deſſus un petit plumaceau M, couvert de beaume d'Arcæus ou de celui du Perou, ſi l'on en peut avoir, avec l'emplâtre N, la

compresse O, & la bande P, dont on fait des circulaires autour de la main, l'on se sert à ces playes de remedes balsamiques pour empêcher la trop grande supuration, & sur tout l'on porte toûjours cette palette Q, sous la main jusques à ce que la playe soit entiérement cicatrisée.

Traitemēt du durillon qui reste.

Après la cicatrice faite il reste quelquefois un petit durillon sur la suture, il faut le frotter avec un peu d'huile d'amandes douces, ou de l'huile de vers de terre. Il faut faire flechir la main peu à peu, & la conduire insensiblement jusques à l'action qu'elle doit faire sans la violenter, & faire porter pendant un tems une mitaine pour défendre la main contre le froid.

FIG. XLVI. POUR LES OPERATIONS DES DOIGTS.



Quatre operations sur les doigts.

IL y a quatre operations differentes que l'on fait aux doigts : la premiére pour séparer des doigts qui sont unis ensemble ; la seconde, pour redresser ceux qui sont courbes & crochus ; la troisiéme, pour ouvrir un

panaris ; & la quatriéme, pour extirper des doigts écrasez ou gangrenez.

De l'union et de l'agglutination des doigts.

Les doigts tiennent ensemble par deux maniéres, ou par union, ou par agglutination : on appelle union, quand l'enfant venant au monde on lui trouve les doigts adherens les uns aux autres ; cela se fait dés la premiére conformation par la disposition de la matiére, ou par la force de l'imagination de la mere, comme plusieurs autres choses que les enfans apportent au monde. Si après des ulcéres, ou quelque grande brûlure où la main aura été dépouillée de sa peau on laisse par négligence les doigts se coller & se joindre ensemble, cela se nomme agglutination.

Comment on doit operer ici.

Il faut remédier à l'un & à l'autre de ces accidens, ce qui se fait en séparant les doigts avec un scalpel A, prenant garde de ne rien ôter de l'un pour le donner à l'autre. Si l'union étoit si exacte, qu'il y eut peu d'espace entre deux, le Chirurgien doit faire voir son adresse en coupant seulement avec patience ce qui les joignoit ensemble : mais s'ils étoient unis par une membrane comme une pate d'oye, il faudroit dans l'entredeux de chaque doigt couper & emporter la membrane qui les unissoit, afin qu'après que les cicatrises seront faites, il ne reste rien qui puisse leur nuire dans leurs actions.

Pansement & bandage

Quand la séparation est faite, il faut empêcher qu'ils ne se recollent, & pour l'éviter l'on met de petits linges entre les doigts. L'on peut se servir d'un bandage que l'on nomme le gantelet ; mais comme il est tres-long à faire, à cause qu'il faut qu'avec une bande de cinq aulnes de longueur il entoure chaque doigt l'un après l'autre, par plusieurs circulaires l'on doit se servir de petits doigtiers de linge B B trempez dans de l'eau vulneraire, ou dans quelqu'autre liqueur dessicative, & de cette bande C, dont on fera des circulaires autour de chaque doigt.

Des doigts courbes.

Une main est tres-défigurée par des doigts courbes & crochus, outre que cela est fort incommode pour celui qui le porte, parce que ne pouvant pas les étendre, ni trop bien les ployer, il se trouve dans l'impuissance de s'en servir dans beaucoup de sortes d'actions ; & quand il en pourroit faire quelques-unes, il ne peut s'en acquitter que de mauvaise grace.

Si l'on a recours au Chirurgien pour corriger cette difformité, & tâcher de rendre à un doigt courbe, ou à plusieurs leurs actions ordinaires; c'est à lui à examiner la disposition où se trouvent ces doigts avant que de rien promettre, & avant que d'y travailler, car ils pourroient être disposez de maniere qu'il y auroit impossibilité de les redresser. Si c'est une anchilose dans les jointures, il faut l'amolir en la trempant dans du bouillon de tripes, ou en la frottant avec l'onguent de guimauves, ou les autres drogues émolinentes. Si c'est une cicatrice mal faite qui empêche le doigt de se redresser, il faut le debrider par plusieurs petits coups du bistouri D, & ensuitte mettre deux petites éclisses droites faites de bois E E, l'une dessous & l'autre dessus le doigt, le bander avec cette bande F, & le serrer tous les jours de plus en plus, jusques à ce qu'il ait repris sa figure naturelle. Moyen de les redresser.

Le Panaris, que les Grecs appellent *paronichia*, qui est derivé de *para* qui veut dire *contre*, & d'*onyx* qui signifie *ongle*, est une tumeur qui vient à l'extremité des doigts & que le public appelle mal-d'avanture ou abscés; elle est causée par une humeur brûlante, âcre, & corrosive qui rongeant le perioste, les extremitez des filamens nerveux, & la chair, y fait un escarre; on le connoît par une grande tension, une pulsation profonde, une douleur aiguë, une chaleur brûlante, & la fiévre ardente qui accompagne toûjours ces sortes de tumeurs. Du Panaris. Sa cause.

Nos Anciens font de deux espéces de panaris; l'une dont la matiére est contenuë entre la peau & le perioste, & l'autre dont l'humeur est placée entre le perioste & l'os. Mais cette derniére espéce est imaginaire, puis qu'il est tout-à-fait impossible que la quantité de matiére que l'on en voit sortir puisse être contenuë dans un espace qui n'a pas deux lignes de largeur. Elle est toûjours entre la peau & le perioste, & toute l'extremité du doigt en est abbreuvée; & si l'on trouve souvent l'os découvert, c'est que non seulement le perioste a été rongé par l'âcreté de la matiére, mais encore les ligamens qui attachent l'os de la troisiéme phalange à la seconde, ce qui fait que ce dernier os tombe par la supuration. Effet du Panaris.

De tous les apostêmes, c'est le panaris qui est le plus Sa douleur.

doulour eux, parce que l'extremité des doigts ne pouvant pas s'étendre autant qu'il le faudroit pour contenir la matiére qui s'y porte, il s'y fait une tension excessive, qui cause une douleur insupportable, qui étant augmentée par la corrosion de la matiére, & agissant sur les extremitez des nerfs qui y aboutissent, se fait sentir avec tant de violence, que les malades n'ont pas un moment de repos, & qu'on ne peut pas s'empêcher de les plaindre par la grande douleur qu'on leur voit souffrir.

La supuration en doit être procurée.

Ces tumeurs doivent être au plûtôt amenées à supuration par les remedes maturatifs les plus forts comme l'oseille, l'oignon de lis, le levain, la fiente de pigeon & le basilicon dont on fait de petits cataplasmes que l'on renouvelle souvent, parce que la grande chaleur qui y est, les a bien-tôt desséchés. La gangréne y survient quelquefois, parce que le sang artériel ne peut pas revenir de cette partie par la trop grande tension qui y est. C'est pourquoi il en faut faire l'ouverture au plûtôt sans attendre que l'on y sente de la fluctuation, tant pour éviter la mortification, que pour procurer au malade le soulagement qu'il attend avec impatience.

Comment on en fait l'ouverture

L'on prend une lancette G, plus grande que celles dont l'on se sert pour la saignée, avec laquelle l'on fait une incision longitudinale à la partie laterale du doigt, afin de ne pas risquer de piquer le tendon; ce qui pourroit arriver, si on la faisoit à la partie moyenne. Quoiqu'après l'ouverture il n'en sorte quelquefois que de la serosité & du sang, cela ne laisse pas que de soulager le malade en dégorgeant la partie, en diminuant l'extrême tension qui y étoit, & en donnant moyen à la matiére de ne pas séjourner quand la coction en est faite, & aux bourbillons de sortir à mesure qu'ils se détachent.

Traitemẽt qui la doit suivre.

Après que le panaris est ouvert, l'on ne cesse point de se servir de muratifs; & si l'on juge que l'usage des cataplasmes ne soit plus nécessaire, l'on met dessus l'incision un plumaceau H couvert de basilicon, & par dessus un emplâtre I de diachilon gommé fait en croix de Malthe pour achever de meurir; l'on met une compresse K de même figure, & l'on fait tenir le tout par le moyen d'une petite bande L posée circulairement, & arrêtée au haut du doigt, que l'on met ensuite dans

un doigtier de cuir M fait exprés qui a deux petits cordons NN pour l'attacher au dessus du poignet : il faut mettre ensuite la main dans un gand fouré, ou dans un manchon, afin que la chaleur puisse avancer la maturité de l'humeur, & l'on soutient le bras avec un écharpe, la main un peu plus haute que le coude, de crainte que si elle pendoit en bas il ne se jettât une fluxion sur la partie affligée.

Il ne faut pas s'étonner si le lendemain l'on trouve de la chair qui a boursouflé par l'incision. Cet accident arrive toûjours, parce que cette chair imbibée d'humeurs, se trouvant trop pressée par le petit volume du doigt cherche á sortir en dehors, ce qu'elle ne manque pas de faire par l'ouverture que l'on a faite à la peau; elle est de couleur livide, & se fond quelquefois par la supuration. Mais si elle ne cédoit point aux remédes, & qu'elle continuât de boucher la playe, il faudroit avec les ciseaux la couper, ce qui se fait tout d'un coup, & beaucoup plus promptement que de vouloir la consumer avec la caustique. Pourquoi la chair se boursoufle.

Quand la matiére a rongé le perioste, il faut que l'os de la derniére phalange s'exfolie, & comme il est petit, souvent il sort tout entier, ce qui ne se peut pas faire que le bout du tendon qui s'y attache n'en soit separé, & qu'il n'ait été alteré & corrompu par la même humeur. C'est la nature qui fait la séparation de la partie du tendon alterée d'avec la saine, aidée par les remédes balsamiques & spiritueux que l'on verse dans la playe; il ne faut plus alors se servir du diachilon, l'onguent divin y est excellent avec lequel on conduit cette cruelle maladie jusques à parfaite guerison. Comment on conduit ce mal à une entiere guerison.

L'extirpation d'un doigt se fait en trois occasions, la premiére quand par quelque accident il est brisé & écrasé; la seconde, quand il est gangréné; & la troisiéme, quand un enfant en naissant apporte un ou plusieurs doigts surnumeraires. Extirpation des doigts.

Les ouvriers qui travaillent aux bâtimens, sont tous les jours dans le danger d'avoir les mains & les doigts écrasez par des pierres de taille qui tombent dessus, ou de les avoir prises entre deux pieces de bois, les chasseurs courent le risque de les avoir brisez par un fusil qui crevera en tirant, comme je l'ay vû arriver plusieurs fois : la premiére intention du Chirurgien qui est

appellé, doit être de conserver la main & les doigts; & de ne les couper que quand il n'y a aucune esperance de pouvoir les garantir de la mortification, car s'il restoit encore quelque artére pour y porter la vie, & quelque veine pour entretenir la circulation du sang, il ne faudroit point se presser, l'on y viendra toûjours assez tôt quand on s'appercevra que la chaleur naturelle ne se communiquera plus à la partie. Mais supposé qu'un doigt ne tinst plus qu'à un petit lambeau de la peau ou à un des tendons, il faut le separer de la main, parce que le tiraillement qui se feroit au tendon pourroit causer des accidens fâcheux. Cette separation se fait alors par un seul coup de ciseaux, & l'on panse aussitôt le malade avec les remédes qui conviennent à la nature de la playe.

Cas où l'on s'en peut dispenser.

Cause & cure de leur gangréne.

La gangréne peut survenir à un doigt par l'abondance des humeurs qui auront suffoqué la chaleur naturelle comme dans un panaris, ou par un grand froid qui l'aura étouffée comme dans un sorte gelée : le Chirurgien doit tâcher de l'y rappeller en y faisant des scarifications aux parties laterales, de crainte de toucher les tendons, & en y mettant de l'esprit de vin camphré, & des remédes vifs & capables de se faire sentir ; mais s'il trouve le sentiment absolument perdu par une gangréne, ou un sphacele confirmé, il faut qu'il en fasse l'extirpation. Il y a quelques Anciens qui nous disent qu'il faut mettre le doigt sur un billot de bois, & avec un ciseau O, & un coup de ce maillet P, que l'on donne dessus le separer de la main. D'autres proposent les tenailles incisives q pour le couper tout d'un coup. Mais ces deux maniéres sont désaprouvées aujourd'huy, parce qu'elles tiennent plus du Boucher que du Chirurgien ; & l'on veut avec plus de raison, qu'avec un bistouri droit R, on en fasse l'extirpation en le coupant dans l'une de ses trois articulations : l'appareil n'en n'est pas si effrayant, & cela est aussi-tôt fait. L'on met sur le petit mognon du doigt après l'avoir laissé suffisamment saigner, un plumaceau S, couvert d'un astringent, & par dessus un emplâtre T, & une compresse V, coupez en croix, & le tout assujetti & retenu par une bande Y convenable au doigt que l'on vient de couper.

Maniéres de les extirper.

Pansement de la playe.

L'on voit souvent des enfans naître avec plus de cinq

Des doigts surnumeraires, & ce qu'on pratique à leur égard.

doigts ; ceux qui sont surnumeraires ne sont jamais si bien formez que les autres, ils sont placez au dehors de la main proche le petit doigt ; ils n'ont pour l'ordinaire point d'os, & quelquefois point d'ongles ; ils sont comme des appendices charnues qui pendent à la main. Il y a six mois que l'on me fit voir un enfant qui en avoit un pareil à chaque main : avec mes ciseaux je lui en coupay un à l'instant, & je remis à lui couper l'autre dans un autre jour, ce que je fis quand il fut gueri du premier, afin de ne lui pas trop faire de douleur dans un même tems. S'il y avoit quelque phalange osseuse ou cartilagineuse qui attachât ces doigts fortement à la main, l'on pourroit alors se servir d'une petite tenaille incisive qui couperoit le tout en même tems & le plus proche de la main que faire se pourroit : on les panse ensuite comme des playes simples, observant sur tout de n'y laisser aucune difformité.

De la transfusion.

Il y a encore une operation que l'on appelle la transfusion qui a fait beaucoup de bruit à Paris il y a quarante ans ; & quoi que cette operation soit de nouvelle invention, & qu'elle ait été condamnée dès sa naissance, il faut néanmoins que le Chirurgien sçache se que c'est ; c'est pourquoi avant que de finir la démonstration des operations du bras qui est la partie où elle se faisoit, j'ay trouvé à propos de vous en instruire, non pas afin de vous apprendre à la mettre en pratique, mais afin de vous en donner une juste horreur.

De son origine, & ses avantages prétendus.

La transfusion consiste à trouver les moyens de faire passer du sang ou quelqu'autre liqueur dans les vaisseaux d'un animal. Sur ce qu'Etmuller rapporte une infinité d'expériences des differentes liqueurs qu'il faisoit entrer dans les veines d'un chien, M. Denis Medecin qui faisoit chez lui des Conferences de Physique & de Medecine, s'imagina que si l'on pouvoit introduire du sang dans ces mêmes veines, & en même tems retirer celui qui y est, l'on renouvelleroit la masse du sang, & qu'en y mettant un jeune sang à la place du vieux, l'on rajeuniroit l'animal. Ayant communiqué sa pensée à quelques amateurs de ces sortes de Conferences, elle eut une approbation universelle: l'on en fit des épreuves sur plusieurs animaux, soit de differente, soit de même espece, & l'on n'entendoit alors dans toutes les conversations que parler & publier les

merveilleux effets de cette invention. Ils promettoient par avance à l'homme de le garantir par ce moyen de toutes sortes de maladies, de le faire vivre autant de tems qu'il voudroit, & de le conserver toûjours dans le même état où il étoit quand l'on auroit commencé à lui faire la transfusion.

Moyen de le faire.

Il s'agissoït pour prouver ce qu'ils avancoient d'en faire des experiences sur des hommes : ils en trouverent d'assez miserables pour les souffrir pour quelque argent, ils ouvroient l'artére d'un veau, & par le secours d'un tuyau dont un bout étoit dans l'ouverture de l'artére, & l'autre dans une des veines du bras, ils faisoient passer le sang de cet animal dans les veines de l'homme ; ils tiroient en même tems par l'autre bras autant de sang qu'ils croyoient en faire entrer. Ils firent plusieurs de ces operations qui devoient, selon eux, avoir un succès suprenant ; mais la fin funeste de ces malheureuses victimes de la nouveauté détruisit en un jour les hautes idées qu'ils avoient conçuës, ils devinrent foux, furieux & moururent ensuite. Le Parlement informé de ce qui s'étoit passé, interposa son autorité, & donna un Arrêt par lequel il étoit défendu sous de rigoureuses peines de faire cette operation.

Succès des épreuves qu'on en fit.

De l'infusion qui lui fut substituée.

Ces demi-sçavans ne se rendirent pas aisément, mais obligez de se soumettre aux ordres superieurs sur la transfusion du sang, ils se retrancherent sur l'infusion des liqueurs dans les veines. Ils en firent des épreuves de plusieurs sortes, & nous donnerent une liste des maladies qu'ils disoient devoir guerir par ce moyen ; & même ils prétendoient qu'en seringuant du bouillon dans les vaisseaux après une grande hémorragie, l'on reparoit en moins de tems le sang perdu, que s'il passoit par les voyes ordinaires ; ils soutenoient toujours que si l'homme vouloit se soûmettre à cette infusion des liqueurs, les maladies de quelque nature qu'elles fussent, seroient plûtôt & plus sûrement gueries, que par les regles de la Medecine.

Jamais Arrêt ne fut donné plus justement pour détruire l'entêtement de ces novateurs, & prévenir le cour de cette operation qui seroit devenuë d'une pernicieuse conséquence contre la charité du prochain, & contre la Religion, si on la leur eût laissé faire d'homme à homme, qui étoit la fin qu'ils se proposoient.

Mais ceux qui avoient enfanté cet horrible projet, ſont morts, & il eſt preſque enſeveli dans l'oubli. Si je vous en parle aujourd'huy, ce n'eſt que pour le mettre au rang des operations qui ne ſe doivent jamais pratiquer.

Fin de la huitiéme Demonſtration.





OPERATIONS DE CHIRURGIE,

NEUVIE'ME DEMONSTRATION.

De celles qui se pratiquent sur les extremitez inferieures.

DE L'AMPUTATION.

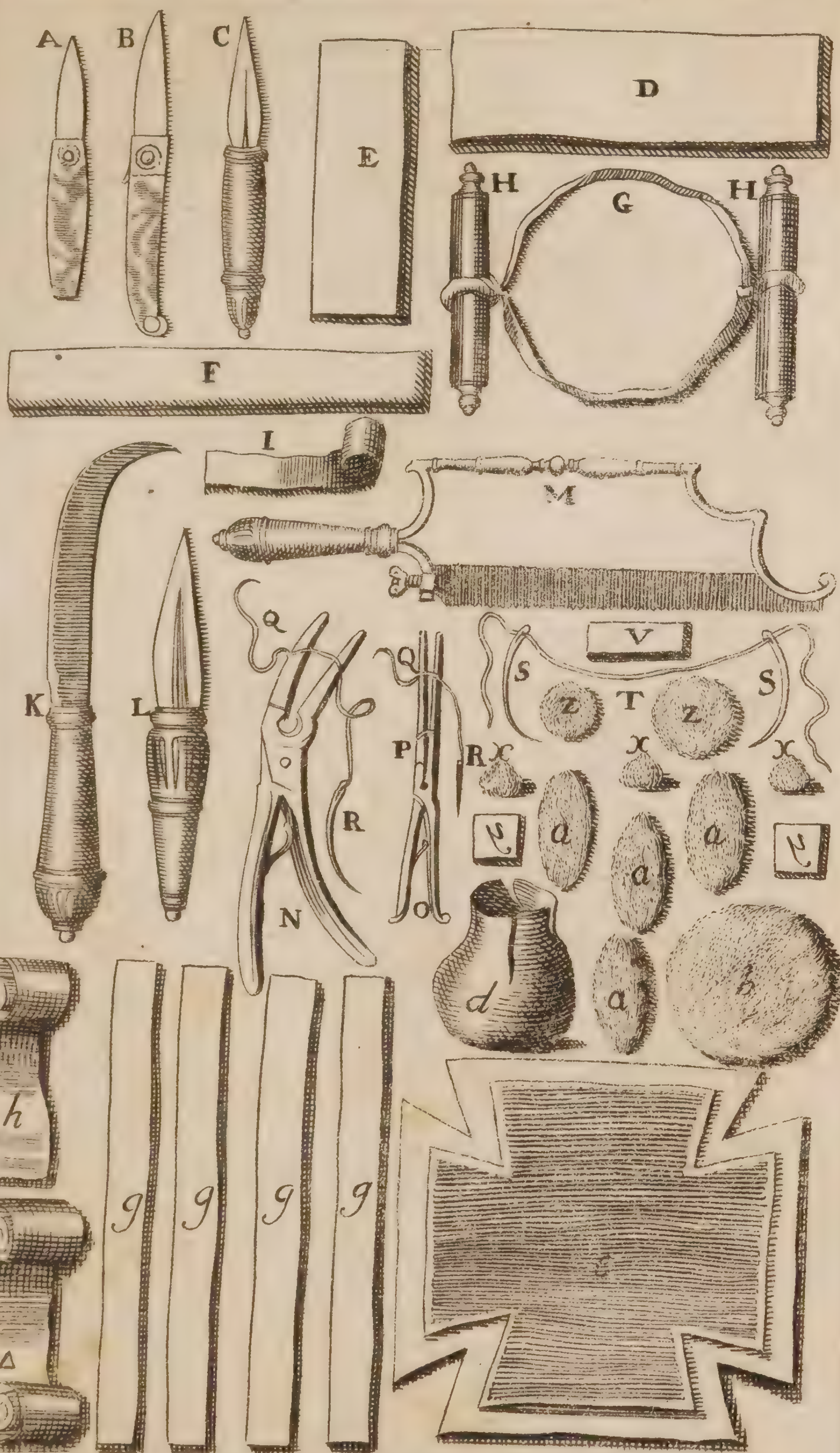


IL ne me reste plus, Messieurs, qu'à vous faire voir les operations qui se pratiquent sur l'extremité inferieure : la cuisse, la jambe, & le pied sont les trois parties qui la composent. Les operations que demandent ces parties ne sont pas moins necessaires, & ne méritent pas moins votre application que toutes celles que vous avez veus jusques à present.

Frayeur à surmonter dans l'operation.

De toutes nos operations celle qui fait le plus d'horreur, c'est l'amputation d'une cuisse, d'une jambe ou d'un bras. Quand l'on est prêt de séparer une partie de son tout, & que l'on fait reflexion sur les moyens cruels dont on va se servir, il n'y a point de Chirurgien qui ne tremble & qui ne compatisse au malheur du pauvre patient qui se trouve dans la fatale necessité d'être privé d'une des parties de son corps pour toute sa vie.

FIG. XLVII. POUR L' AMPUTATION



On appelle cette operation *acrotiriasmos*, qui est derivé du verbe grec *arrotiriazin* qui signifie couper les extremitez du corps, parce qu'elle consiste à faire l'extirpation entiere des bras & des jambes qui sont les extremitez de notre corps. Ce qui ne peut s'executer sans faire sentir au malade des douleurs si violentes, qu'on ne peut pas les exprimer. C'est pourquoi le Chirurgien se défend de la faire tout autant qu'il peut, & il ne la propose qu'après avoir employé pour l'éviter tous les moyens que la bonne Chirurgie luy a inspirés, & lui a fait mettre en pratique. Ethimologie grecque

L'opinion commune est que les Chirurgiens ne demandent qu'à couper, & qu'ils sont au comble de leur joye, quand les ciseaux à la main ils peuvent tailler en plein drap. Cette erreur s'est glissée jusques chez les Grands, & j'ay entendu dire au Roy parlant des Chirurgiens Ayde-Majors des armées qu'ils étoient fort empressez de faire ces operations, & qu'ils contoient leurs exploits d'une campagne par le nombre des bras & des jambes qu'ils avoient coupez. J'assuray le Roy que c'étoit l'operation qui faisoit le plus de peine au Chirurgien, & que s'il temoignoit de l'empressement de faire voir son adresse, c'étoit sur les operations qui demandent de la délicatesse, & non pas sur celle-là qui exige de la cruauté, & que devroit plûtôt être faite par un Boucher que par un Chirurgien. Mauvaise opinion qu'on a des chirurgiens

Lorsque l'on fait qu'elqu'autre operation, c'est pour conserver la partie sur laquelle on la fait. Si l'on travaille par exemple sur un œil, c'est pour en corriger les défauts, & le rétablir dans sa fonction ordinaire; mais dans celle-cy c'est pour détruire la partie en la retranchant du tout, non seulement comme inutile, mais comme pernicieuse, pouvant communiquer sa pourriture & ses mauvaises qualitez au tout. Ainsi ce que l'on se propose dans cette operation, n'est pas la conservation de la partie sur laquelle on opere, mais celle de toute la machine que periroit sans ce secours. C'est pourquoi le Chirurgien se trouve souvent contraint d'extirper malgré lui une jambe pour sauver la vie du malade, car il vaut encore mieux vivre avec trois membres, que de mourir avec quatre. But de l'operation.

Quand la mortification s'est emparée d'un bras ou d'une jambe, & que la chaleur naturelle en est abso- Cas où elle est necessaire,

lument éteinte, on ne peut pas se dispenser de le couper puisqu'il n'y a plus de moyen d'y rappeller la vie, & qu'en differant le mal ne peut aller qu'en augmentant. Mais il faut considerer deux degrez dans la mortification, le premier que nous appellons gangréne, quand la partie commence à se pourrir; & le second sphacéle quand elle est entierement corrompuë. Il y a de l'esperance à la gangréne par les remedes que je vous feray voir dans un moment, mais au sphacéle il n'y a point d'autre reméde que l'extirpation.

Cause & difference de la gangréne & du sphacéle:

La grangréne & le sphacéle qui sont deux maladies qui ne different que du plus ou du moins, ont une même cause qui est l'interception du mouvement circulaire du sang: tant que ce mouvement subsiste, & que par son moyen les sucs nourriciers & spiritueux sont portez à une partie, elle conserve sa chaleur, ses forces & sa vie. Mais aussi-tôt que la distribution de ces sucs vient à cesser ou à être interrompuë par quelque cause que ce soit, on n'y remarque plus ni chaleur, ni mouvement, ni vie. En sorte que c'est la présence du sang & des esprits vitaux qui entretien la vie dans une partie, & que c'est leur abscence qui détruit la partie, & la fait tomber en mortification.

Cette distribution du sang qui fait uniquement subsister la machine, & qui est absolument necessaire pour en vivifier toutes les parties, peut être interrompuë par une infinité de maladies. Les grosses tumeurs, les éresipeles, les grandes inflammations, le grand froid, les fortes compressions, les dépôts subits de serosité maligne, & les morsures d'animaux venimeux peuvent empêcher le sang de couler dans une partie; & celui qui y est, de retourner vers sa source pour y recevoir une nouvelle chaleur en repassant par les fournaises du cœur, de sorte que cette partie n'ayant plus de communication avec le principe de la vie, elle tombe en gangréne, & peu de jours après devient entierement sphacelée.

Je ne m'arrêteray pas à vous expliquer comment toutes ces maladies causent la gangréne. De tres-habiles Medecins se sont donné la peine de nous en instruire par des sistêmes nouveaux qu'ils disent tres-faciles à comprendre, il seroit seulement à souhaiter qu'il fût aussi aisé au Chirurgien d'arrêter & de guerir

la gangréne, qu'il est facile au Medecin d'en discourir ; je me contenteray de vous parler de deux autres causes, qui sont les grosses contusions & les grandes playes, parce qu'elle obligent plus souvent le chirurgien d'en venir à l'amputation. Deux autres causes de ces maux.

La contusion est une solution de continuité des parties charnuës sans lesion de la peau ; elle arrive par une grande chute, ou par quelque coup violemment donné, ce qui cause une dilaceration des fibres charnuës & des vaisseaux capillaires qui versent du sang dans les espaces des chairs : s'il y a quelque veine un peu considérable dechirée & ouverte sous la peau, il s'y fait un épanchement de sang qui inonde la partie, & qui y cause une grosse tumeur avec une grande tension ; ce qui la gonflant avec excès empêche les esprits vitaux d'y reduire, dont il peut s'en suivre la gangréne. Effets de la contusion.

Pour éviter les suites d'une contusion, il faut saigner le malade plusieurs fois, lui faire prendre un petit verre d'eau vulneraire, dans lequel on aura mis une demie cueillerée de baume de Fioravanti, ou bien faire dissoudre deux dragmes de confection d'hyacinthe ou d'Alkermes dans une once d'eau de vie, & la faire avaler aussi-tôt : il faut faire bouillir dans le vin les herbes aromatiques, comme le sauge, le romarin, l'hysope, le fenouil, & la marjolaine, & en tremper des compresses que l'on mettra chaudes sur la partie, & que l'on renouvellera très-souvent. Remede.

Si le sang extravasé ne commence pas à transpirer, & à se resoudre par ces remédes, que la partie soit tenduë, lourde & pesante, & qu'il y paroisse de l'alteration dans la couleur, il y faut faire de legéres scarifications avec cette lancette A, & en laisser couler le sang pour la dégorger ; & méme pour l'exciter à sortir, il faut les laver avec l'eau marine tiede, & mettre dessus un cataplâme fait avec les farines resolutives cuites en hydromel, auquel on ajoute la therebentine, les poudres de roses, l'eau de vie, & un peu de theriaque. Scarifications & lotions.

Le lendemain si l'on trouve la partie toûjours gonflée, & qu'elle ne se vivifie pas suffisamment, il y faut faire des incisions avec le bistouri B, & plus grandes & plus profondes que les scarifications du jour précé-

dent : si le malade a senti de la douleur quand on les lui a faites, & s'il en sort du sang, c'est signe qu'il y a encore une reste de vie dans la partie, il la faut réveiller par une ablution d'eau de vie camphrée, dans laquelle on dissoudera l'Egyptiac, & pardessus les cataplasmes susdits.

Si le soir au lieu de voir la partie desenflée, l'on y voit une tumeur œdemateuse accompagnée de flictenes avec peu de douleur, il faut avec ce scapel C faire des taillades profondes qui fassent crier le malade, les laver d'esprit de vin ou d'eau jeaune faite avec de l'eau de chaux & le sublimé, & redoubler les cordiaux & les sudorifiques que l'on peut lui faire boire dans le vin comme le meilleur cordial de tous. Enfin si en entrant dans la chambre l'on sent une odeur douceâtre, qu'en pansant le malade il s'éleve une vapeur cadavereuse, & que la partie soit livide & insensible, c'est signe que la mortification est confirmée, & n'y ayant plus d'esperance de sauver ce bras ou cette jambe, il faut avertir les parens du danger ou est le malade, & se déterminer à en faire l'extirpation, n'y ayant plus de moyen de l'éviter.

Dernier degré du mal.

C'est dans les Hôpitaux des Armées durant un siege ou aprés une bataille qu'il y a bien des occasions de faire cette operation : les coups de canon ou de fusil, les éclats de bombes & de grenades brisent tellement les bras & les jambes de ceux qui en sont blessez, qu'il est tres-difficile de les leur sauver, & si l'on voit tant de soldats revenir avec un bras ou une jambe de moins, ce n'est pas qu'on les leur ait coupé de gayeté de cœur, mais c'est la grandeur de leurs blesseurs qui l'a demandé. J'en puis rendre un témoignage certain, puis que dans les dernieres campagnes ou M. Bessieres, M. Hanstome & moy étions en qualité de Chirurgiens consultans des Armées du Roy commandées par Monseigneur le Duc de Bourgogne, il ne se faisoit point d'amputation que de l'advis de ces Messieurs & de moy.

Occasions les plus fréquentes pour l'amputation.

Un boulet de canon emporte souvent un bras ou une jambe ; il n'y a point pour lors de déliberation à faire sur l'operation, puis qu'elle est toute faite, mais le Chirurgien ne laisse pas d'avoir deux choses à faire, la premiere de scier le bout de l'os qui n'est jamais cas-

Pratique pour les membres emportez par des armes à feu.

ſé ſi exactement qu'il n'y en ait quelques pointes qu'il faille couper, afin qu'il ne deborde pas les chairs ; & la ſeconde c'eſt de prévenir l'hemoragie ou l'arrêter en liant les vaiſſeaux ou bien y appliquant les boutons de vitriol ou d'autres ſtiptiques dont on parlera cy après. Car quoique le ſang ſoit ordinairement arrêté par le feu du boulet, l'eſcarre venant à tomber quelques jours après, le ſang ſortiroit en abondance, & le bleſſé pourroit mourir, ſi le Chirurgien ne ſe tenoit ſur ſes gardes. Quand la partie n'eſt pas tout-à-fait détachée, & qu'elle tient par quelques lambeaux de chairs, il faut avec un biſtouri ou des ciſeaux les couper & panſer le bleſſé comme ſi l'on devoit craindre quelque hémorragie.

Si par une balle de mouſquet les os du bras ou de la jambe ſont briſez, & qu'il y ait pluſieurs eſquilles, comme ſi l'on avoit caſſé une noix, l'on ne peut gueres éviter l'amputation ; ou ſi la balle eſt entrée dans une main ou un pied, & qu'elle ait fait beaucoup de fracas, il eſt encore bien difficile de pouvoir conſerver ces parties. L'on voulut menager le pied à un Officier de la Gendarmerie, qui à la bataille de Spire avoit receu un coup de mouſquet ; mais l'on fut obligé de lui couper la jambe quelques jours après, & enſuite la cuiſſe à cauſe de la gangréne qui y ſurvint en tres-peu de tems, & dont il mourut.

Et pour ceux qui en ſont fracaſſez.

Je trouve encore une maladie qui nous oblige quelquefois d'en venir à l'amputation, c'eſt la carie des os, qui malgré les remédes les creuſe comme s'ils étoient rongez par les vers. Nous fumes contraints il y a dix ans de couper la jambe à un des garçons du Château de Verſaille, à cauſe d'une vielle carie que l'on ne put point arrêter, & qui lui rendit les os tous vermoulus, dont il a bien gueri, & il ſe porte encore bien aujourd'huy. Quand il ſe jette une ſeroſité âcre & corroſive comme de l'eau forte entre les os du carpe ou du tarſe, elle ne les quitte point qu'elle ne les ait fait tomber par un morceaux. Il ſe mêle encore avec cette ſeroſité une humeur ſerophuleuſe ou virulente, qui travaillant conjointement ſur ces os les mettent tellement en deſordre, qu'après les avoir panſez des années entieres on ſe voit obligé d'en venir à l'extreme remede qui eſt l'extirpation.

Autres maux qui obligent à l'extirpation.

Enfin ſi par l'une de ces cauſes que je viens de vous

Neceſſité de conſulter.

de vous dire l'on eſt obligé de recourir au dernier ſecours, un Chirurgien ne doit point l'entreprendre qu'il ne ſe ſoit fortifié de l'advis de quelques-uns de ſes confreres, afin de ne ſe pas rendre ſeul reſponſable de la ſuite, & de n'être pas un jour expoſé aux reproches du malade, qui ſe voyant pour le reſte de ſa vie privé d'un bras ou d'une jambe, pourroit s'imaginer & dire que ſon Chirurgien les lui auroit coupez ſans une neceſſité abſoluë : c'eſt pourquoi il faut faire une conſultation, & appeller tels Médecins & tels Chirurgiens que le malade ſouhaitera.

Endroit où l'on doit couper.

L'operation reſoluë, avant que le Chirurgien ſe mette en devoir de la faire, il faut qu'il convienne de l'endroit où il la doit faire : juſques à preſent l'on a établi pour regle générale que ſi c'eſt une cuiſſe il faut la couper le plus proche du genou que faire ſe peut ; que ſi c'eſt une jambe il faut toûjours la couper à l'endroit de la jarretiere, quand même il n'y auroit que le pied briſé, afin de ne pas laiſſer un long moingnon qui embaraſſe & incommode le malade le reſte de ſa vie ; & que ſi c'eſt un bras, il faut l'amputer le plus bas qu'il ſe peut, afin que laiſſant un grand moignon, le malade puiſſe s'en ſervir & que la difformité n'en ſoit pas ſi grande : ce ſont des faits de pratique que l'on n'avoit pas encore conteſté juſqu'au jourd'huy.

Choix de deux methodes.

L'on convient de la maniére de couper la cuiſſe & le bras, mais l'on n'eſt pas d'accord ſur celle de la jambe. Entre ceux qui s'écrient contre la méthode des François qui coupent une jambe proche le genou quand il n'y a que le pied perdu, Solingen fameux Praticien de Hollande dit qu'il faut conſerver toute la jambe, couper ſeulement le pied audeſſus des malléoles, & ajouter enſuite un pied de ſon invention qu'il fait tenir avec deux petites attelles d'acier minces & polies qu'il fait fermer ſur les côtez de la jambe avec des écroües : il dit que cette machine bien miſe, a tant de fermeté que l'on peut marcher avec autant de facilité que ſi l'on avoit ſon pied naturel. Pour moy je ſuis du ſentiment de ces derniers, & je conſeille de couper une jambe tout le plus bas qu'il eſt poſſible, pourveu que l'on puiſſe conſerver le mouvement du genou ; car s'il devoit être toûjours ployé, il faudroit la couper à la jarretiere, pour ne laiſſer un moignon qu'autant qu'il

en faut pour appuyer ſur la jambe de bois : mais en conſervant le mouvement dans le genou & ajoutant ſeulement un pied artificiel, l'on évite la grande difformité de la jambe de bois & le malade peut marcher avec plus de ſureté & plus commodément.

Il y a quelques Auteurs qui propoſent de couper la jambe dans l'article du genou, ils diſent pour leurs raiſons que l'operation en eſt plûtôt faite, parce que l'on n'a point beſoin d'employer autant de tems qu'il en faut pour ſcier les os. Mais cette maniere n'eſt point aprouvée par les Praticiens d'aujourd'huy qui en font voir les inconveniens : ils diſent que ſi la partie eſt tumefiée l'on a de la peine à en trouver l'articulation, que l'on eſt obligé de laiſſer la rotule qui embaraſſe par la ſuite, que les deux têtes du femur étant découvertes il faut qu'elles s'exfolient, qu'elles ne ſe recouvrent pas facilement par le défaut des chairs dans le genou & qu'enfin l'on n'y peut appliquer une jambe de bois qu'avec beaucoup de difficulté & d'incommodité pour le malade.

L'amputation au genou condamnée.

Fabricius ne veut pas que l'on coupe une jambe dans le ſain, deux doigts au deſſus de ce qui eſt gangrené, il veut qu'on la coupe deux travers de doigts au deſſous de l'endroit où finit la gangrené, c'eſt-à-dire dans ce qui eſt mortifié, qu'en y appliquant pluſieurs cauteres actuels tout rouges l'on corrige le reſte de la mortification qui par la ſuite tombe par eſcarre, & que par ce moyen l'on évite la douleur & l'hémorragie. Mais toutes ces chairs mortes & brulées s'étant ſeparées elles laiſſent les bouts des deux os denuez qu'il faut ſcier une ſeconde fois ; & comme l'on ne peut pas garentir que la gangréne ne faſſe du progrés, parce que l'on en laiſſe une partie qui peut ambuler à vue d'œil, il n'y a point de Chirurgiens aſſez hardis pour conſeiller de mettre cette methode en pratique.

Inconveniens de la pratique de Fabricius.

Il ne ſuffit pas avant que de travailler, de s'être determiné ſur l'endroit que l'on doit couper une jambe, il faut encore avoir pris la réſolution ſur la maniere dont on doit arrêter le ſang ; car le plus difficile n'eſt pas d'abbatre une jambe, un Boucher en feroit bien autant, mais c'eſt de ſe rendre maître du ſang en l'arrêtant avec promptitude & avec ſureté : c'eſt alors que le Chirurgien doit donner des marques de ſa capacité,

3. Manieres d'arreter le ſang.

tant par le choix qu'il fait de la meilleure maniere, que par l'adresse avec laquelle il la met en execution. La Chirurgie nous fournit trois moyens pour arrêter le sang : premierement le feu, secondement le bouton de vitriol, troisiémement la ligature.

Pratique des Anciẽs

Le feu étoit tellement en usage chez les Anciens qu'ils s'en servoient presque dans toutes les Operations, comme vous voyez que font les marêchaux dans toutes celles qu'ils font aux chevaux. Ils faisoient rougir des cauteres actuels dont les uns étoient à bouton, d'autres en figure d'olive, & d'autres à platine; ils les appliquoient tout ardens sur les orifices des vaisseaux, aussi-tôt que le membre étoit separé, & en brulant ainsi les vaisseaux & les chairs voisines, il se faisoit une escarre qui empêchoit le sang de sortir: mais cette maniére cruelle n'étoit pas sûre, parce que l'escarre venant à tomber, le sang donnoit avec la même violence que le jour de l'Operation; c'est ce qui a fait que l'on a cherché des moyens plus doux que le feu.

Applicatiõ du bouton de vitriol.

L'on a trouvé le bouton de vitriol qui se fait avec un peu de vitriol concassé que l'on envelope dans un peu de cotton. L'on en prepare trois ou quatre que l'on met sur les orifices des vaisseaux coupez les uns auprès des autres : ce vitriol venant à se fondre par l'humidité du sang brûle & cauterise ce qu'il touche, & par le moyen de l'escarre qu'il fait il arrête le sang; c'est la pratique de l'Hotel-Dieu de Paris où l'on s'en sert dans toutes les amputations. Mais cette escarre a le même sort que celui qui est produit par le feu, car venant à tomber le sang peut s'échaper; c'est pourquoy l'on en retarde la chute le plus que l'on peut, & les Chirurgiens qui se sont servis de ce moyen en doivent avoir de prêts toutes les fois qu'ils pansent le malade, afin d'en mettre en cas que le sang vienne à donner.

De la ligature des vaisseaux, aujourd'huy usitée.

N'y ayant pas de sureté absolue dans ces deux premieres manieres, les Chirurgiens modernes ont inventé la ligature des vaisseaux, & ils en ont fait des experiences qui leur ont reussies, de maniere qu'avec une aiguille enfilée l'on arrête le sang beaucoup plus surement qu'on ne faisoit avec le feu & le vitriol qui ne pouvoient pas faire des escarres sans causer une extrême douleur, que l'on épargne aujourd'huy aux pauvres malades, qui d'ailleurs souffrent assez. Cette li-

gature ſe fait en deux manieres, la premiere en pinçant le bout de l'artére avec un bec de corbin ou une pincette qui a un anneau pour la ſerrer que l'on appelle *valet à patin :* puis coulant ſur l'inſtrument, juſques ſur l'artére, un fil preparé & noué on le ſerre d'un double nœud ; & afin qu'il ne ſoit pas pouſſé hors de deſſus le bout du vaiſſeau par les pulſations continuelles du ſang arteriel, il doit avoir à un des bouts du fil une aiguille enfilée que l'on paſſe à travers du corps du vaiſſeau, après quoy on aſſure la ligature par quelques nœuds. La ſeconde eſpece de ligature eſt d'avoir deux aiguilles droites enfilées dans un même fil bien ciré, de les paſſer l'une au-deſſus & à côté de l'artére, & l'autre auſſi à côté & au-deſſous ; puis de les faire ſortir par le jarret à deux travers de doigts au-deſſus de l'inciſion que l'on a faite, & à un demi travers de doigt éloignez l'une de l'autre : l'on noue les deux bouts du fil l'un proche de l'autre ſur une petite compreſſe, de maniere que les vaiſſeaux ſont ſerrez par l'anſe que le fil a faite & le ſang eſt arrété ſûrement, prenant garde de ne pas embraſſer dans l'anſe du fil les nerf coupez qui par le ſerrement qu'on leur feroit cauſeroient des mouvemens convulſifs & des treſſaillement qui ſeroient très-ſenſibles au malade.

Maniere de la faire.

Par la deſcription que je viens de vous faire de ces trois manieres d'arrêter le ſang, je ne doute point que vous ne decidiez en faveur de la troiſiéme comme la moins douloureuſe & la plus ſûre : c'eſt auſſi celle dont je me ſervirai dans l'amputation que je vais vous faire voir en examinant comme dans toutes les autres, ce qu'il faut faire devant, durant, & après l'Operation.

Diſpoſition de l'appareil.

Avant l'Operation il faut preparer l'appareil qui conſiſte en tout ce qui eſt neceſſaire pour la faire, que l'on doit avoir tout prêt ſur un baſſin, afin de ne rien demander & de pouvoir prendre les choſes à meſure que l'on en a beſoin. Les préparatifs en ſont grands, parce qu'il faut doubler les plumaceaux, les aſtringens & les compreſſes, afin de ne manquer de rien ; & comme il faut du tems pour tout cela, l'on doit les faire hors de la preſence du malade qui pourroit s'épouvanter par l'aſpect de tant d'inſtrumens, & de tant de charpie, de compreſſes & de bandes.

Cet appareil comprend trois choſes ; Premierement

En quoy il consiste

les instrumens pour couper la jambe, Secondement ce qui est necessaire pour arrêter le sang, Troisiémement tout ce qu'il faut pour panser le malade. Pour la premiere il faut deux compresses pour mettre sous les ligatures, sçavoir une longitudinale & une circulaire, un tourniquet double afin de mieux serrer, une ligature de tissu fort pour la poser un travers de doigt au dessus de l'endroit où l'on doit faire l'incision, un grand couteau courbe qui ne doit point avoir de tranchant du côté du dos, afin que le Chirurgien puisse appuyer dessus avec sa main gauche pour faire l'incision plus promptement, un grand scapel pour couper les chairs qui sont entre les deux os & le perioste, en cas que le couteau courbe ne l'ait pas fait, une bonne scie bien affilée & un peu graissée, afin de scier les os en peu de tems. Secondement pour arrêter le sang il faut une pince faite en bec de corbin, sur laquelle il y ait un fil noué en *lac de loup*, une autre pincette avec un anneau pour la serrer, quand on tient le bout de l'artére, des aiguilles, du fil ciré, de petites compresses, des astringens faits de bol d'armenie, de terre sigillée, de sang de dragon &c. mises en poudre & incorporées avec les blancs d'œuf dont on couvre des plumaceaux, & trois ou quatre boutons de vitriol en cas de necessité. Troisiémement pour panser le malade l'on a trois petites compresses quarrées pour appuyer sur les bouts des vaisseaux, deux plumaceaux imbibez d'esprit de vin pour mettre sur les os coupés, quantité de plumaceaux chargez d'astringens dont on couvre toute la playe, une étoupade couverte d'astringens faite d'étoupes de la grandeur du cul d'une assiete pour embrasser tout le moignon, une vessie dans le fond de laquelle il y a des poudres astringentes & qui est fenduë pour y mettre le moignon, un grand emplâtre & une compresse fenduë en croix de Malthe, quatre compresses longitudinales de demi aulne de long & de deux travers de doigts de largeur, une bande roulée à un chef, une autre de quatre ou cinq aulnes de long, large de quatre doigts, & roulée à deux chefs pour faire le bandage que l'on appelle la capeline, & plusieurs serviettes pour les besoins.

Composition des astringens.

Situation du malade & des assistans.

L'on fait situer le malade assis sur un des bords ou sur le bout du lit, un serviteur à genou sur le lit le

soutient par derriere en l'appuyant sur son estomac ; l'on fait asseoir un autre serviteur à côté du malade qui est du même côté que l'on doit faire l'Operation, lequel empoignant de ses deux mains le bas de la cuisse en tire la peau en en-haut le plus qu'il peut pendant que l'Operateur pose les ligatures : l'on envelope la jambe d'une serviette D, quasi jusques à l'endroit où l'on va faire l'incision & on la fait tenir par un troisiéme serviteur placé vis-à-vis le malade, ayant un genou en terre, qui la soutient dans une hauteur convenable : un quatriéme est chargé des instrumens auprès de l'Operateur, & l'on fait tenir l'appareil tout prêt pour le pansement par un autre serviteur : l'on ne peut pas se passer d'un sixiéme pour obeir aux ordres de celuy qui opere, c'est pourquoy le grand nombre de serviteurs est necessaire dans ces occasions.

L'Operateur doit encourager son malade, & lui ayant fait donner un demi verre de vin pour mieux soutenir la douleur, il faut qu'il se place entre les jambes, parce qu'ayant les deux os à scier en même tems, cette scituation est la plus commode, soit qu'il ait à faire l'amputation de la jambe droite ou de la gauche : s'il étoit placé en dehors il faudroit scier le tibia le premier & ensuite le peroné qui étant très-foible pourroit se casser ou s'éclater avant que d'être scié ; & de plus en sciant les deux os l'un après l'autre, l'Operation en seroit plus longue & le patient en souffriroit plus long-tems. Le tout ainsi disposé, voyons comment il faut se conduire dans l'Operation.

Conduite de l'Operation.

L'on commence par une compresse E, longue d'un demi pied, étroite & épaisse, que l'on pose sous le jarret & qu'on laisse descendre jusques à l'endroit où l'on doit faire la seconde ligature : l'on met une autre compresse circulaire F trois travers de doigts au dessus du genou, laquelle passe dessus la partie superieure de la longitudinale, afin de faire la compression des vaisseaux. Sur cette derniere compresse l'on met la ligature G qui doit faire le tourniquet, l'on passe sous cette ligature deux petits bâtons HH, l'un en dedans la cuisse, l'autre en dehors, on les tourne jusques à ce que l'on trouve que la cuisse soit suffisamment serrée, & l'on donne ces deux bâtons à tenir au même serviteur qui en empoignant la cuisse en tiroit la peau en enhaut.

L'on prend une seconde ligature I, que l'on met à trois doigts au dessous du genou pour contenir la peau & les muscles dans le tems de l'incision, on releve les bouts de cette ligature après en avoir fait deux ou trois tours & l'avoir noué, en embarassant au dessous le bout inferieur de la compresse longitudinale, parce que si l'on les laissoit pancher ils pourroient nuire dans le tems de l'incision. L'on prend aussi-tôt avec la main droite le couteau courbe K que l'on passe par dessous la jambe, & le posant sur la crête du tibia on l'appuye dessus le dos avec la main gauche, puis descendant sous la jambe & remontant par le dedans jusques à l'endroit où l'on a commencé, ce qui fait une incision circulaire, l'on coupe toutes les chairs jusques aux os : l'on quitte le couteau, & l'on prend le scapel L, avec lequel on coupe les chairs qui sont entre les deux os, & l'on repasse le scapel autour du tibia pour en couper le perioste s'il ne l'étoit pas, parce que si les dents de la scie étoient obligées de déchirer le perioste & les chairs qui occupent l'espace qui est entre les deux os, ce seroit une augmentation de douleur pour le malade.

Trait singulier de pratique.

Quelques Praticiens veulent que l'on prenne un morceau de linge, l'on le fende par un de ses chefs, de maniere qu'il y en ait trois; que les deux bouts fendus on les passe entre les lévres de la playe pendant que celuy qui ne l'est pas demeure en dessous, & que pendant que l'on scie les os l'on fasse par un serviteur tirer ces trois bouts de bande en enhaut : ils prétendent que par ce trait de pratique l'on en reçoit deux avantages; l'un qu'en reculant les chairs; l'on en scie les os plus haut, ce qui empêche que les bouts des os n'excedent les chairs après l'Operation, & l'autre, que ce linge empêchant la scie de toucher aux chairs, l'on évite beaucoup de douleur au malade, & d'autant plus, disent-ils, que l'Operation n'en est pas retardée d'une minute.

Maniere de scier.

Avec cette scie M, l'on se met en devoir de scier les os au plûtôt l'ayant posée dessus, & la main gauche étant appuyée sur la jambe l'on va doucement jusqu'à ce qu'elle ait un peu anticipé, l'on va plus vite quand l'on sent qu'elle a mordu dans l'os, & l'on va tres-vite, quand elle est dans le corps de l'os. Si celuy qui tient la jambe la levoit dans ce tems il serreroit la scie, ce qui l'empêcheroît de marcher, c'est pourquoy il

il lui faut dire de la baiſſer afin de faciliter la voye de la ſcie, & qu'elle puiſſe aller & venir ſans aucun empêchement.

Ce qu'il y a à faire après l'Operation de la jambe.

La jambe étant ſeparée l'on defait auſſi-tôt la ligature qui eſt au-deſſous du genou, l'on prend une pince à bec de courbin N, ou cette pincette O qui a un anneau pour la ſerrer quand on tient le vaiſſeau. Sur chacune des pinces il y a un fil noué QQ, prêt à lier le vaiſſeau & au bout de ce fil là chacun une aiguille RR. L'on dit au ſerviteur qui tient le tourniquet de le lâcher un peu pour voir par le dardement du ſang l'endroit où eſt le vaiſſeaux, obſervant de ne ſe pas mettre vis-à-vis le moignon ſi l'on ne veut pas avoir du ſang dans le nez, mais un peu à côté : ayant pincé le vaiſſeaux l'on donne l'inſtrument à tenir à un ſerviteur pendant que l'on fait la ligature de la maniere que j'ay dit cy-deſſus. Si l'on ne pouvoit pas attraper le vaiſſeau, alors avec ces deux aiguilles SS, enfilées d'un même fil T, & paſſées à ſes côtez, puis ſorties par deſſous le jarret, on s'en aſſureroit en y liant les deux bouts du fil ſur une compreſſe V, comme j'ay déja dit : ou bien l'on pourroit par un troiſiéme moyen ſe rendre maître du vaiſſeau, qui eſt de prendre une grande aiguille courbe enfilée, la fourer d'un côté du vaiſſeau & la retirer de l'autre en prenant un peu des chairs, & liant les deux bouts du fil ſur une compreſſe, on arrête ainſi le ſang en peu de tems, comme je l'ay fait & vû faire pluſieurs fois dans les hôpitaux des armées. La ligature étant bien faite derechef l'on ordonne de lâcher le tourniquet, & ſi le ſang ne s'élance plus, l'on eſt alors content de ſon operation : mais ſi par malheur la ligature manquoit, on en auroit recours à ces trois boutons de vitriol XXX.

Le ſang doit être arrêté au plûtôt.

Il eſt inutile d'ordonner de laiſſer couler une certaine quantité de ſang pour laiſſer degorger la partie, il n'en ſort toûjours que trop quelque ſoin que l'on prenne pour l'arrêter : tout celuy qui étoit dans la jambe eſt perdu, & celuy des veines de la cuiſſe ſe vuide preſque tout, tant durant l'Operation, qu'après qu'elle eſt achevée, ſans qu'on la puiſſe empêcher c'eſt pourquoy cette quantité eſt ſuffiſante, ſans en laiſſer encore échaper volontairement qui ne pourroit être que du ſang artériel qui affoibliroit le malade plûtôt que de le

foulager : il faut donc l'arrêter le plûtôt que l'on peut par la ligature, & ainsi conserver les forces du malade.

Après l'Operation il faut panser le malade, ce que l'on doit faire avec beaucoup de diligence tout étant prêt pour cet effet, l'on ordonne au serviteur qui tient le tourniquet de le tenir toûjours serré pendant le pansement, afin que l'impulsion du sang ne pousse point dehors la ligature qui n'est en état de lui resister que quand elle est appuyée de tout l'appareil, & c'est par où l'on commence en appliquant dessus deux petites compresses quarrée YY, pour la soutenir contre les pulsations du sans artériel. L'on met sur les deux bouts des os deux petits plumaceaux plats, imbibez d'esprit de vin, l'on couvre toutes les chairs avec des plumaceaux *aaaa*, épais & chargez d'astringens, & par dessus l'étoupade *b* qui couvre tout le moignon que l'on fait entrer dans une vessie *d* fendue exprès & dans laquelle il y a des poudres astringentes : l'on pose l'emplâtre *e* fendu en quatre, le mileu sur le moignon & dont les quatre chefs embrassent tout le genou, ensuite la grande compresse *f* qui est de même figure, & puis les quatre compresses longitudinales *gggg*, dont le milieu des trois premieres est posé sur le moignon où elles representent une étoile, & la quatriéme fait quelques circulaires autour du moignon en embrassant les six chefs des trois premieres.

Du pansement du malade.

Position des bandages.

Avant que de poser les bandages l'on fait un peu ployer le genou pour mettre le moignon dans une figure convenable à s'appuyer sur une jambe de bois, l'on prend la bande roulée *h* à un chef avec lequel on fait quatre ou cinq circulaires autour du moignon, puis l'ayant passée sur le genou on la descend sur le moignon, & la remontant ainsi & la descendant alternativement l'on continue jusques à ce qu'elle soit finie, puis on en arrête le bout avec une epingle. L'on prend ensuite la bande roulée à deux chefs △, l'on en tient un chef dans chaque main, l'on en pose le milieu sur le moignon & montant les deux chefs en enhaut l'on y en laisse un pour y faire des circulaires, on le fait tenir par un serviteur pendant que l'on ramene l'autre sur le moignon & qu'on le retourne sur le genou, pour être engagé par un nouveau circulaire, & revenir puis après sur le moignon, & continuer ainsi jusqu'à ce que l'on

soit parvenu au bout de la bande ; & parce que ce bandage est un de ceux qu'on fait à la tête, on lui a donné le nom de capeline, derivé de *caput*, tête, on ôte pour lors le tourniquet ; mais comme le chef de la bande qui a fait les circulaires sur le genou n'est pas aussitôt fini que celui qui a fait les circonvolutions du moignon, l'on en fait des circulaires au bas de la cuisse, aprés avoir mis dessous une compresse fort épaisse, qui appuyant sur les vaisseaux diminue l'impetuosité du sang vers la ligature. Bandages circulaires.

Les bandes bien arrêtées avec plusieurs épingles l'on recouche le malade dans son lit, l'on met dessous son jarret un ou deux oreillers pour tenir le moignon élevé : l'on fait appuyer le moignon d'une main par un serviteur, & le genou de l'autre, pendant quelques jours, pour empêcher par ce pressement la sortie du sang & le relâchement des bandes, & afin d'avertir si le sang s'échapoit & venoit à percer les bandages. L'on fait donner un bouillon au malade, on le saigne deux ou trois heures aprés, & l'on fait observer un bon regime de vivre. Comment on accomode le malade dans son lit.

L'on ne releve point cet appareil de deux ou trois jours, on attendroit davantage même si l'on craignoit l'hémoragie en le renouvellant, on leve doucement les plumaceaux, parce que le fil de la ligature peut s'y être attachée : l'on peut alors se passer de la vessie, il n'est pas non plus necessaire de couvrir les plumaceaux d'astringens, il faut leur en substituer d'autres couverts d'un digestif pour procurer la supuration. Si la partie est grangrénée il faut animer le digestif & se servir de remedes spiritueux pour vivifier la playe, & en bannir tous les pourrissans, l'on continuë le pansement par les mondicatifs, les incarnatifs & les dessicatifs ; l'on ne met point d'onguent sur les bouts des os, mais des plumaceaux trempez dans l'esprit de vin en attendant l'exfoliation. Quand elle est faite, l'on travaille à cicatriser la playe, ce qui ne se fait pas aisément, parce qu'étant ronde il faut que la cicatrice s'approche depuis la circonference jusques au point du milieu. Relevemẽt de l'appareil. Continuation du pansement.

Presque tous ceux à qui l'on a coupé un bras ou une jambe, se plaignent de sentir de la douleur à la partie qu'ils n'ont plus ; tantôt ils disent que c'est le gros orteil, tantôt que c'est le petit doigt du pied qui les a Des douleurs que le malade ressent dans un membre qu'il n'a plus.

empêché de dormir : J'en ay vû qui disoient que ces sortes de douleurs leur étoient plus insupportables que celles de leurs playes. Cela vient de ce que le cerveau separe sans cesse une certaine quantité d'esprits animaux qui s'ecoulent par les nerfs pour servir aux fonctions du corps, & que ceux qui sont destinez pour les mouvemens & les sensations de la partie qui n'existe plus, & qui est separée des autres, ne trouvant point d'employ doivent necessairement refluer vers le cerveau. C'est ce malheureux reflux qui excite ces sentimens de douleurs, ces sécousses irregulieres, & ces contractions involontaires, qui fatiguent plus les malades que la douleur causée par la playe.

Controverses sur l'usage de la vessie de porc, & d'une aiguille après l'amputation.

Il y en a qui blâment l'usage de la vessie de porc, disant qu'elle empêche que l'on ne s'apperçoive quand le sang s'échappe des vaisseaux, parce qu'elle le retint tout : d'autres prétendent que c'est la fin pour laquelle il s'en faut servir, parce que ce sang échape & retenu se mêlant avec les poudres astringentes fait un mastic qui bouche les vaisseaux & empêche l'hémorragie.

Quelques Auteurs veulent qu'aprés l'amputation l'on passe une aiguille enfilée à travers la peau de la partie superieure du moignon, que la même aiguille en fasse autant à la partie inferieure pour nouer ces deux bouts de fil ensemble ; que l'on fasse la même chose du côté droit au gauche, de sorte que ces fils passans en croix sur la playe tirent & approchent la peau pour empêcher que les chairs ne soient trop découvertes. Cette pratique n'est pas du goût de tous les Chirurgiens, parce que quand l'operation est bien faite, la peau, les chairs, & les os sont coupez tout également, que c'est une nouvelle douleur que l'on fait souffrir par ces quatre points d'aiguille, & que si la peau découvroit trop les chairs, un bandage convenable pourroit remédier à cet inconvénient.

Amputer avec un couteau brûlant.

Un de nos Anciens a crû rencontrer à merveille en nous proposant de faire l'amputation avec un grand couteau que l'on auroit fait rougir : il a dit que par ce moyen l'on feroit d'une pierre deux coups, c'est-à-dire que l'on feroit l'incision, & que l'on cauteriseroit les vaisseaux ; mais cette methode n'a été approuvée ni suivie de personne.

Botal décrit une autre maniére de couper une jambe;

il veut que l'on mette la jambe entre deux couperets ſemblables à ceux des bouchers enchaſſez dans deux billots de bois, la jambe étant poſée ſur le tranchant de celui de deſſous, il veut que l'on laiſſe tomber l'autre ſur la jambe par le moyen d'une couliſſe, & il prétend que ces deux couperets ſéparoient les chairs & les os plus promptement que la ſcie : il ajoute que l'on a coupé pluſieurs jambes par cette méthode & que les bleſſez en ont été bien gueris ſans ſentir dans l'operation qu'une tres-legere douleur.

Maniere d'amputer avec des couperets.

Je ne vous rapporte pas ces divers ſentimens pour vous exciter à les mettre en pratique, mais ſeulement afin que vous ſoyez informez des differentes Sectes qui s'élevent dans la Chirurgie de tems en tems comme dans toutes les autres Profeſſions ; je vay finir cet article par le recit de ce qui ſe paſſa aux Invalides il y a vingt ans au ſujet d'une cuiſſe coupée.

Le nommé Rabel dont je vous ay déja parlé, vint propoſer au Roy & à M. de Louvoy une eau ſtiptique qu'il diſoit merveilleuſe & infaillible pour arrêter toutes ſortes d'hémoragies ; aucun bleſſé dans les armées ne devoit plus mourir par des pertes de ſang avec cette eau : il demandoit la permiſſion d'en faire des experiences pour convaincre tout le monde de la bonté de ſon reméde, & il perſecuta tant Monſieur de Louvoy qu'il obtint ſon conſentement pour en faire l'épreuve ſur un Soldat des Invalides à qui l'on devoit couper la cuiſſe. M. Duſchene premier Medecin des Princes fut preſent avec pluſieurs autres Medecins & Chirurgiens à l'amputation que fit le Chirurgien de la Maiſon. On livra le malade à Rabel qui avoit préparé l'appareil à ſa mode, il appliqua ſon reméde de la maniére qu'il s'étoit propoſé, & fit tels bandages qu'il jugea néceſſaires pour arrêter le ſang : mais à peine eut-il fini que l'on vit le ſang percer toutes les bandes. Il fut obligé de défaire cet appareil pour en mettre un autre, il doubla la doze de ſon eau, il fit de ſon mieux pour tamponner la partie ; mais le ſang continuant toûjours à s'échaper, le malade mourut entre ſes mains, & en preſence de tous les aſſiſtans. L'on fit au Roy & à Monſieur de Louvoy le rapport de ce qui s'étoit paſſé, & il fut défendu à Rabel ſous de rigoureuſes peines de ſe ſervir davantage de ſon eau.

D'une experience de Rabel.

Quand le Chirurgien à été obligé de couper une jambe ou une cuisse pour sauver la vie à un blessé, quoy qu'il l'ait parfaitement bien gueri, cet homme ne laisse pas que de se trouver dans l'impuissance de marcher par la privation d'une partie qui lui étoit nécessaire pour faire cette action : il ne suffit donc pas alors au Chirurgien de l'avoir tiré du tombeau, il faut encore que par son industrie il y ajoute un organe semblable en composition & en usage à celui qui manque.

De la prothese.

Cette operation est rangée sous la quatriéme & derniére espece des operations de Chirurgie que l'on appelle prothése, ou *protassis*, qui est derivé de *pros* qui signifie *devant*, & de *titein* qui veut dire *mettre*, parce que par le moyen de cette operation l'on met & ajoute au corp un instrument à la place de quelque partie qu'il a perduë : l'on tire deux utilitez de cette addition, la premiére pour l'ornement, comme quand l'on met un œil ou des dents artificielles ; la seconde pour la necessité, comme quand l'on ajoute un bras ou une jambe de bois ; c'est particulierement cette derniere prothése qui est necessaire, puisque sans son secours l'homme ne pourroit point agir.

Chacun sçait comment doit être faite une jambe de bois pour marcher, les dernieres guerres ont reduit plusieurs personnes dans la necessité d'en porter. Je vous diray seulement qu'elle doit être proportionnée à la grandeur de l'autre jambe, que sa partie superieure doit être creusé pour embrasser le bas de la cuisse, qu'il y doit avoir des rubans pour la lier & l'assurer à la cuisse, qu'il faut qu'elle soit garnie d'un coussinet à l'endroit où pose le genou, pour éviter qu'il ne soit blessé par la dureté du bois, qui ne doit point être cassant, mais ferme & liant pour la sureté de celui qui la porte.

De la jambe de bois & de son usage.

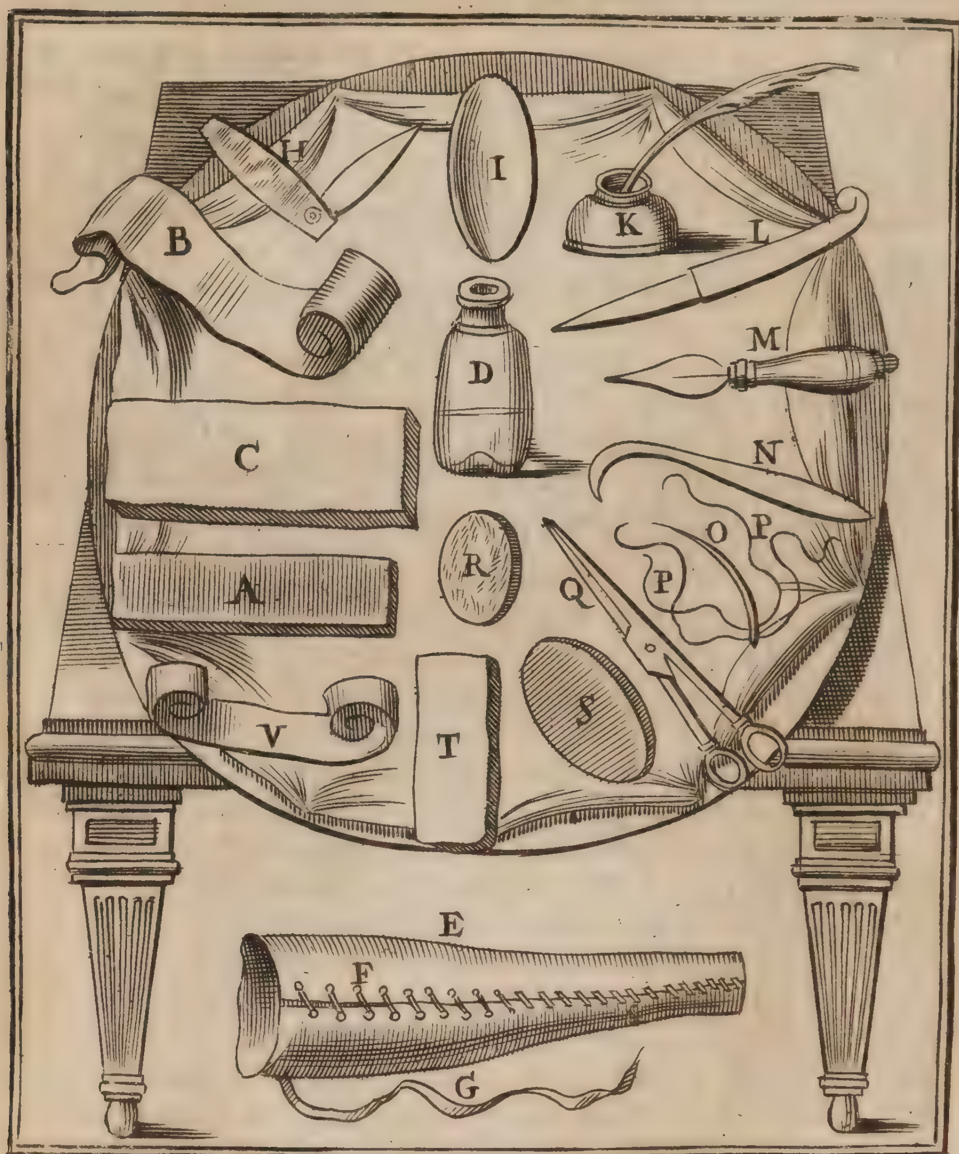
Quand l'on veut un peu en corriger la difformité l'on en fait tailler une par un sculpteur de la même figure que l'autre, observant la même grandeur & grosseur à laquelle on met un bas & un soulier comme à l'autre, & si elle montoit jusques à la cuisse le genou ayant été coupé, l'on pourroit la faire ployer quand on est assis en ôtant une virole, & la remettant quand on voudroit sortir. Un Officier d'armée s'étoit tellement habitué avec sa jambe de bois qu'il montoit à cheval, & se trouvoit dans toutes les occasions les plus

perilleuſes : il receut un coup de mouſquet qui lui caſſa ſa jambe de bois, il s'écria à l'ennemi qu'il étoit pris pour dupe, parce qu'il en avoit une autre dans ſa valiſe.

Depuis un an ou environ le R. P. Sebaſtien Religieux Carme qui eſt un des Academiciens honoraires de l'Academie des Sciences a preſenté un bras artificiel de ſon invention fait de fer blanc, & rempli de pluſieurs reſſorts par le moyen deſquels il promet qu'étant attaché au moignon, l'on pourra conduire un cheval, écrire, & faire toutes les mêmes actions comme ſi l'on avoit ſa main naturelle : il aſſure que les mouvemens ſeuls du moignon faiſant agir les reſſorts, l'on fera mouvoir le poignet & les doigts de la maniere que l'on voudra. Cette machine n'étoit pas encore dans ſa perfection quand il l'a preſentée : ſi elle réüſſit comme il l'a promis, les manchots ne pourront aſſez lui donner de loüanges.

D'un bras artificiel.

FIG. XLVIII. POUR L'OPERATION DES VARICES.



De l'operation pour les varices.

L'On entend par le mot de varices des veines dilatées qui demandent une operation pour les guerir, que l'on appelle *kirſotomie*, qui eſt derivé de *kirſos*, qui ſignifie *varice*, & de *tomnin*, qui veut dire *couper*, parce qu'elle conſiſte dans une ouverture qu'on fait à ces varices ou veines dilatées & gonflées.

Deux cauſes de ce mal.

Les Auteurs donnent deux cauſes aux varices : l'une interne, quand le ſang devenu trop groſſier par une

consistance épaisse qu'il a acquise, ne pouvant pas couler dans les veines, s'y arrête dans quelqu'un de leurs rameaux, où se coagulant, il empêche celui qui le suit de passer, & qui le poussant continuellement pour se faire passage, oblige la veine de se dilater. L'autre cause externe est, quand par quelque action violente ou par de grands efforts le sang a fait étendre les membranes d'une veine, & les contraint de former un petit sac où il peut sejourner avec liberté. Si elles étoient aussi frequentes aux hommes qu'aux femmes, & si nous ne remarquions pas que nous n'en trouvons qu'aux cuisses & aux jambes de celles qui ont eû des enfans, nous admettrions ces deux causes. Mais comme les varices sont des suites de la grossesse, il ne faut point leur chercher d'autres causes que la tumeur que fait la matrice lors qu'elle contient un enfant, qui pesant sur les veines iliaques empêche que le sang qui remonte des parties inferieures, ne puisse entrer dans la veine cave.

Valvules fréquentes aux veines des cuisses.

Il y a dans les veines des cuisses & des jambes beaucoup plus de valvules que dans celles des autres parties; ce sont autant d'échelons pour aider au sang à monter, & à lui faciliter son retour vers sa source. Quand le cours de ce sang est arrêté par la grosseur de la matrice, il pese sur ces valvules, il les dilate, & fait ces petites tumeurs de couleur violette que l'on voit d'espace en espace, le long des extremitez inferieures, & que l'on appelle des varices.

Signes des varices.

On les connoît par leur couleur qui est d'un violet brun, & en appuyant avec le doigt sur la tumeur: quand elle est faite de sang, elle disparoit parce qu'il est poussé le long du vaisseau, mais elle revient aussitôt qu'on a levé le doigt. Elles sont toujours plus enflées le soir que le matin, parce que le sang lorsqu'on est levé, a plus de peine à remontrer en ligne directe, que quand l'on est couché; c'est dans cette situation qu'il peut plus facilement continuer son cours. S'il y en a quelqu'une qui par la trop grande dilatation du sang commence à devenir douloureuse, ou qui par une extreme tension se soit crevée, il faut en entreprendre la garnison.

3. moyens d'y remédier.

La Chirurgie nous offre trois moyens pour remedier à cette sorte d'incommodité. Le premier est l'ap-

plication de remedes astringens, capables de resserrer les membranes de la veine trop étendues, comme la folle farine, ou celle de féves, les poudres de bol d'Armenie, de sang-dragon & de terre sigillée incorporées avec le blanc d'œuf mises dessus ce morceau de linge A, qui fait un circulaire à la jambe, & laissé long-tems sans le relever; ou bien l'emplâtre des hernies qui a beaucoup d'astriction. Le second, c'est le bandage qui se fait de deux manieres; ou avec une bande roulée B, large de trois travers de doigts, & longue de trois aulnes, que l'on commence au pied par un étrier & que l'on continuë par doloirs jusques au genou, ayant mis une grande compresse C, trempée dans une eau stiptique D, sur les élevations des varices, afin de plus comprimer en ces endroits qu'ailleurs: l'autre maniere est de faire une espéce de bottine E, ou de gros linge, ou de peau de chien, qui aille depuis les malleoles jusques au genou, taillée & proportionnée à la grosseur de la jambe, où il y ait des œuillets F, pour la lacer en dehors de la jambe avec un petit cordon G; ce bandage étant bien fait se recouvre le jour d'un bas, & se laisse la nuit sans incommoder. Je préfere ce dernier à l'autre, parce qu'il fait une compression égale, qu'il ne peut pas se relâcher, & que l'on n'est obligé de le renouveller que quand l'on veut, & qu'au premier quoique bien posé les circonvolutions se dérangent toûjours en se chaussant ou se déchaussant, ce qui oblige de le racommoder souvent. Le troisiéme moyen est l'incision qui consiste à faire une ouverture à la varice pour la désemplir; ce que l'on fait encore en deux manieres.

Deux maniéres de pratiquer le second moyen.

La premiere est d'ouvrir la varice avec une lancette à saigner H, de faire l'ouverture selon la longueur de la veine, & de la faire plus grande que celle d'une saignée, de vuider tout le sang que la tumeur contient, & s'il y en a de grumelé de le faire sortir, de mettre un astringent sur la partie ou bien une petite plaque de plomb I, de la bien bander, & de la laisser long-temps sans y toucher, c'est-à-dire, pendant quelques mois, si le malade n'en est point incommodé.

Premiére maniére de pratiquer le second moyen.

La seconde maniere est fort ancienne, mais peu pratiquée: c'est de marquer avec de l'ancre K, la peau qui est sur la varice, & de la marquer de la longueur de

Seconde maniere aujourd'hui peu pratiquée.

trois travers de doigts, de ſoulever enſuite cette peau en la pinçant, d'en tenir un côté & de faire tenir l'autre par un ſerviteur, puis avec ce biſtouri L, de couper la peau à l'endroit marqué, & l'ayant relâchée de diſſequer avec un ſcapel M, ou un déchauſſoir N, le vaiſſeau variqueux, de paſſer par deſſous une aiguille O, enfilée de deux fils PP, de couper ces fils proche l'aiguille, & d'en couler un au deſſus de la varice, & l'autre au-deſſous, de lier ces deux fils à un bon poulce l'un de l'autre, pour avoir la liberté de couper la veine entre les deux fils avec ces ciſeaux Q, ou de la laiſſer ſi on le juge à propos. L'on panſe cette playe comme les autres en y mettant un petit plumaceau R, couvert d'un defenſif le premier jour, puis l'emplâtre S, la compreſſe T, & le bandage V, à deux chefs, pour mieux comprimer : l'on procure la ſupuration avec un digeſtif, par la ſuite l'on attend la chute des deux fils, & l'on mondifie, incarne & cicatriſe la playe.

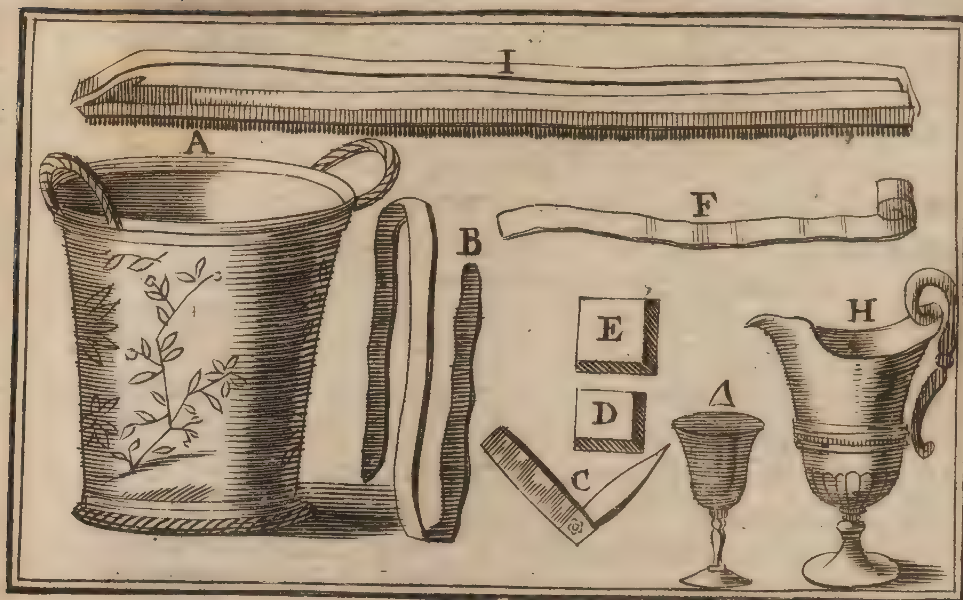
Je m'étonne de ce que nos Anciens ne nous ont pas ordonné le cautére actuel pour barrer ces veines comme l'on fait aux chevaux, & qu'ils ſe ſoient contentez de conſeiller de nous ſervir du cautere potentiel, car ils veulent que l'on en mette une groſſe pierre ſur la varice, que l'éſcarre étant tombée, l'on procure la génération d'une bonne chair qui rempliſſe le vuide ou le ſac de la varice, & diſent que c'eſt un moyen ſûr de la guerir.

De tous ces moyens le meilleur eſt le bandage en forme de botine : quand même l'on auroit beaucoup de confiance aux aſtringens, & que l'on voudroit s'en ſervir, ils feroient peu d'effet s'ils n'étoient pas appuyez du bandage ; & de plus une jambe ſeroit toute parſemée de varices, que le bandage bien fait les contiendroit également, & même lui ſeul peut les guerir ſans avoir beſoin d'aucun ſecours. Choix de ces moyẽs.

Mais ſi une varice eſt telle, qu'on ne puiſſe ſe diſpenſer d'en faire l'ouverture, je conſeille de la faire ſimplement avec la lancette, & non pas par cette cruelle & douloureuſe operation enſeignée & pratiquée par nos Anciens. La ſimple inciſion conſerve l'uſage de la veine, elle peut, l'ouverture refermée, redonner au ſang ſon chemin ordinaire : mais par l'ancienne maniere, les ligatures coupant la veine, c'eſt un canal de La lancette eſt plus commode pour ouvrir le vaiſſeau.

retranché au ſang qui a beſoin de toutes ſes routes pour retourner à ſa ſource, & les ſuites de ce retranchement ne peuvent devenir que fâcheuſes.

FIG. XLIX. POUR LA SAIGNE'E DU PIED.



SAIGNE'E DU PIED DIFFERENTE DE CELLE DU BRAS.

J'Ay tâché de vous inſtruire hier de tout ce qui regarde la ſaignée en général. Je vous ay montré comment il falloit faire celle du bras : ſi je ne vous ay point parlé de celle du pied, & ſi j'ay attendu à le faire aujourd'huy, deux raiſons m'y ont obligé ; l'une, c'eſt qu'elle ſe fait ſur une partie qui devoit être le ſujet des operations de ce jour, & l'autre c'eſt qu'elle eſt accompagnée de circonſtances differentes de celle du bras qui demandoient que l'on en fiſt un article ſéparé.

La premiére choſe en quoi ces ſaignées different l'une de l'autre, c'eſt ſur le tems de les faire, celle du bras ſe doit faire le matin, & celle du pied le ſoir ; la premiére demande du repos, & l'autre de l'action avant que de les faire. Cela ſe doit entendre quand on eſt le maître de choiſir le tems, car dans une neceſſité preſſante les unes & les autres ſe font dans toutes les heures de la journée. Ce n'eſt pas ſans raiſon que l'on choiſit le matin pour la ſaignée du bras, elle en eſt meilleure, parce que le ſang ayant circulé librement étant couché les veines s'enflent mieux, & le ſang ſort avec plus de vivacité quand la veine eſt ouverte. Il eſt enco-

Election des heures pour ces ſaignees.

re plus à propos de la faire dans le lit, que levé, parce que la chaleur du lit contribue à la mieux faire qu'après s'être refroidi en ſe levant : mais au contraire pour celle du pied il faut marcher, afin que le ſang deſcendant en enbas puiſſe faire paroître les veines en les groſſiſſant, & que le ſang puiſſe ſortir avec plus d'abondance qu'il ne feroit ſi on s'étoit repoſé. L'experience journaliere prouve ce que je dis, & tout le monde en ſe dechauſſant les ſoirs trouve les veines de ſes pieds plus enflées qu'elles n'étoient le matin quand on s'eſt levé.

Ces ſaignées ſont encor differentes ſur la maniére de les faire ; l'on ſaigne le pied dans l'eau chaude, ce qu'on ne pratique point au bras, c'eſt pour en faire gonfler les veines qui étant plus éloignées du cœur ſont moins groſſes que celles du bras : il en eſt de même que des branches des arbres qui ſont plus groſſes plus elles ſont proches du tronc, & qui diminuent à meſure qu'elles s'en éloingnent, c'eſt pourquoy on ſe ſert d'eau chaude au pied pour ſupléer à la petiteſſe des veines & à leur éloignement.

Circonſtance pour la ſaignée du pied.

Auſſi-tôt que l'on eſt entré dans la chambre du malade, il faut ordonner que l'on faſſe chauffer de l'eau en cas que l'on n'ait pas eu la précaution de le faire avant l'arrivée du Chirurgien : pendant qu'elle chauffe il faut preparer un autre vaiſſeau, pour faire la ſaignée, dans lequel on met une ſerviette pour la propreté afin que les pieds ne touchent point le vaiſſeau qui eſt ordinairement de bois ou de cuivre comme un ſceau ou un chaudron ; & pour plus grande propreté il faut mettre une autre ſerviette ſur le vaiſſeau pour paſſer l'eau en la verſant afin d'en ſeparer les ordures qui pourroient être tombées de la cheminée en la chauffant. Il ne faut point faire la ſaignée dans le même chaudron qui aura chauffé l'eau, parce qu'yant été ſur le feu il brûleroit les pieds ou les jambes du malade. Les vaiſſeaux les plus commodes ſont ces ſceaux de fayance A, dont les Dames ſe ſervent pour ſe laver les pieds ; outre qu'ils ſont tres propres & qu'il n'eſt point beſoin d'y mettre de ſerviette, c'eſt qu'étant profonds les jambes trempent dans l'eau juſques à la jarretiere.

L'eau étant verſée avant que de l'approcher du malade le Chirurgien doit voir ſi elle eſt de bonne cha-

leur, obſervant qu'elle ſoit un peu plus chaude qu'il ne la faut, parce qu'elle a quelquefois le loiſir de refroidir avant que le malade ait mis les pieds dedans, & avec un peu d'eau froide il la met dans le degré de chaleur qui convient. Quoique l'on ne ſaigne qu'un pied il faut faire mettre les deux pieds dans l'eau pour trois raiſons : la premiere c'eſt qu'il eſt plus commode au malade d'y avoir les deux pieds qu'un ſeul; la ſeconde c'eſt que le ſang ſe porte plus volontiers vers les extremitez inferieures quand elles ſont toutes les deux échauffées que quand il n'y en a qu'une; & la troiſiéme c'eſt que ſi le Chirurgien trouvoit un pied trop difficile, l'autre eſt tout prêt pour le prendre, & ainſi il peut choiſir celui qu'il trouve le plus facile, ſans être obligé de faire remettre l'autre dans l'eau & d'attendre qu'il ſoit échauffé.

Pourquoi l'on fait mettre dans l'eau chaude les deuxpied du malade.

C'eſt un abus de croire qu'il faille plûtôt ſaigner d'un pied que de l'autre dans de certaine maladies. La groſſe artére qui reçoit le ſang du cœur pour l'envoyer à toute la machine ſe diviſe au deſſus de l'os ſacrum en deux groſſes branches qui vont dans les cuiſſes, de là dans les jambes, de ſorte que le ſang de l'une & celui de l'autre venant de la même ſource, il eſt indifferent de quel pied on le tire. C'eſt pourquoy quand le malade demande au Medecin qui ordonne la ſaignée, de quel pied on la fera, il doit lui répondre de celui que le Chirurgien voudra, parce que ſi le pied qu'il preſcrit ſe trouve ſi difficile qu'il ſoit impoſſible de le ſaigner, le malade ne veut point conſentir qu'on prenne l'autre, ou s'il y conſent par les raiſons que lui donne le Chirurgien ce n'eſt qu'avec peine, & s'il ne tire pas de cette ſaignée tous les avantages qu'il s'étoit propoſé il en attribue la cauſe à ce changement; & quelquefois étant obligé de la faire au pied qui a été ordonné on ne la fait pas ſi bonne & ſi copieuſe, parce que les veines y ſont trop petites, au lieu que ſi on avoit laiſſé la liberté au Chirurgien de la faire à l'autre dont les veines ſont peut-être plus groſſes, il y auroit fait une ſaignée plus agreable au malade.

Precaution à prendre.

Les pieds du malade étant dans l'eau, il faut les y laiſſer une eſpace de tems pour les échauffer, & pendant ce tems il faut dire à quelqu'un d'en faire chauffer d'autre dans un coquemart ou un poiſſon, afin d'en

avoir toûjours de toute chaude en cas que l'on fut trop long-tems à chercher la veine, ou pour la rechauffer quand le malade trop délicat n'aura pas voulu d'abord la souffrir autant chaude qu'elle doit être pour gonfler la veine. Le Chirurgien se fait donner un siege pour s'asseoir vis-à-vis le malade, & ayant mis une nappe ployée en plusieurs doubles sur ses genoux, il frotte les jambes du malade en enbas pour faciliter la descente du sang vers le pied.

Lorsque le Chirurgien croit les veines suffisamment gonflées il fait sortir de l'eau le pied qu'il croit devoir saigner, & l'ayant mis sur son genou gauche si c'est le pied droit, ou sur son genou droit si c'est le gauche, il l'essuye avec la nape qui est sur lui, & ensuite il pose la ligature B à deux travers de doigts au dessus des malleoles qu'il ne serre que mediocrement; il en fait deux tours comme au bras & la nouë d'un nœud coulant vers la malleole externe, puis ayant touché pour connoître si les veines répondent, il remet le pied dans l'eau pour l'y laisser encore quelque tems.

Je vous ai dit en vous montrant la saignée du bras que la ligature devoit être de drap, mais pour celle du pied il faut qu'elle soit d'un tissu de fil ou de soye écarlate, parce que le drap étant mouillé se relâche; ce que le tissu ne fait point, & qu'une ligature de drap, quand on est obligé de beaucoup serrer, ne manque point de se casser ce qui embarasse & rétarde la saignée quand il faut chercher une autre ligature. Pendant que le pied est dans l'eau cette seconde fois les veines achevent de se gonfler, & pendant ce tems le Chirurgien prend dans son étuy une lancette C qu'il ouvre & qu'il met à sa bouche comme à la saignée du bras. De la ligature.

Il reprend le pied qu'il remet sur son genou & dont il serre la ligature plus fortement pour tenir la peau & la veine plus sujettes: & ayant pris sur la lumiere les mêmes precautions que j'ay dit ailleurs il la pose à son point de vuë ou en dehors ou en dedans du pied comme elle lui convient & après avoir examiné les veines il se determine par celle qui est la plus apparente & qui lui répond le mieux qui est ordinairement celle que l'on appelle la Saphene, qu'il ouvre ou au dessus ou au dessous de la malleole sans trop enfoncer, de crainte de piquer le perioste qui n'en est pas beaucoup éloigné. Choix de la veine.

Marques de la quantité de sang

La veine ouverte l'on fait remettre le pied dans l'eau. Si l'on croit la ligature trop serrée on la lâche un peu, mais si le sang pousse bien en arcade l'on n'y touche point, parce que c'est une preuve qu'elle n'est point trop serrée : l'on laisse sortir la quantité de sang ordonnée, l'on en juge par le tems qu'il y a qu'il sort, par la couleur de l'eau plus ou moins rouge, & par la teinture que le coin d'une serviette trempée dans cette eau en reçoit. Sur la fin de la saignée l'on voit nager dans l'eau de petits tourbillons blancs, ce sont les fibres du sang dont la liqueur rouge a été detrempée par l'eau, qui formant des pelotons glaireux en maniére de tourbillons nagent de côté & d'autre, & s'attachent aux jambes : Quand on les voit paroître, c'est un signe assuré que la quantité du sang sorti est suffisante, & qu'il y en a du moins trois poilettes. Pour lors l'on défait la ligature pendant que le pied reste encore dans l'eau où l'on tient quelques momens pour laisser dégorger la veine.

Conduite après la saignée.

Le pied ensuite retiré de l'eau & essuyé, l'on met sur l'ouverture une petite compresse quarrée un peu épaisse E, & avec une bande F, un peu plus longue que pour le bras, l'on en fait un bandage qu'on appelle l'estrier, parce qu'il en a la figure, & tel qu'il est representé dans la septiéme planche de la premiére Demonstration marqué G. L'on essuye l'autre pied, & l'on remet au lit le malade à qui l'on fait donner un verre d'eau △ immediatement après la saignée.

Imaginatiō sur la simpathie.

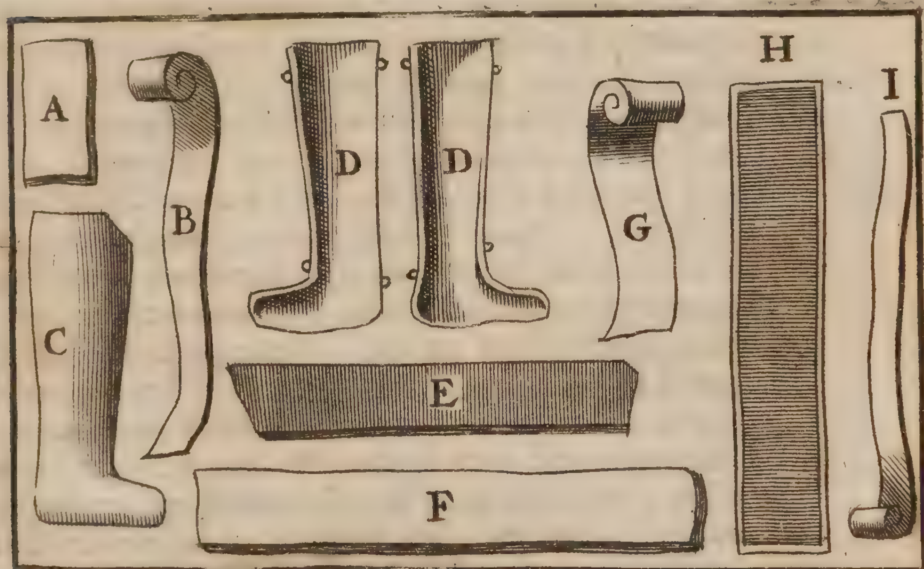
L'on doit garder le sang, afin que le Medecin venant faire sa visite puisse juger de sa qualité & de la quantité que l'on en a tirée. Aux personnes qui ont de la foy pour la sympathie, l'on peut verser une aiguére d'eau froide H, dans leur sang ; si par cette regle le sang qui reste dans les veines peut être échauffé en mêlant avec de l'eau chaude celuy qu'on a tiré, par la même raison il peut être rafrachî en versant de l'eau froide sur ce même sang : il est facile de les contenter là-dessus, & c'est guerir leur imagination à peu de frais, ensuite avec la serviette l'on essuye la lancette, & l'on se retire.

Avis sur cette saignee.

Je finis l'article de la saignée du pied en avertissant le jeune Chirurgien de n'en point faire aux filles & aux femmes que par le conseil du Medecin. Il y en a qui feig-

feignant une suppression de leurs ordinaires ou quelque autre maladie, envoyent querir un Chirurgien pour les saigner du pied dans le dessein de se faire avorter. Mais il ne faut pas que le Chirurgien donne dans ce piege, & que par trop de bonne foy il fasse ce qu'on exige de luy : il en est arrivé des affaires cruelles à des Chirurgiens que l'on a voulu, quoique innocens, rendre coupables du crime de certaines filles qui avortoient après de semblables saignées ; c'est pourquoy dans le cas soupçonneux, il n'en doit jamais faire qu'il ne soit muni d'une bonne ordonnance du Medecin.

FIG. L. POUR LES PIEDS CONTREFAITS.



Pour les pieds contrefaits & de l'entorse

L'On voit des gens qui ont les pieds mal tournez & contrefaits ; ce défaut ne cause pas seulement de la difformité, mais il incommode encore beaucoup en marchant. Les uns les ont tournez en dehors & s'appelle en latin *valgi*, les autres en dedans, & se nomment *vari*, le vulgaire les connoit sous le nom de *pieds-bots*.

Divers noms latins des pieds tournez.

Ces sortes de tournures des pieds viennent de trois causes, ou de naissance comme quand un enfant vient au monde les pieds mal figurez, ou d'accident comme par une luxation, un coup ou un depôt d'humeurs qui aura formé une Anchilose, ou d'habitude comme quand une enfant s'accoutume à tourner les pieds en dedans.

Causes de la mauvaise tournure des pieds.

Lorsque ces mauvaises dispositions viennent de naissance elles sont difficiles à guerir ; mais quand elles sont causées par une méchante habitude qu'aura contracté l'enfant, on peut y remedier, en mettant un petit carton A, pour redresser le pied que l'on soutient d'une petite Bande B, un peu serrée, & par les soins que doit prendre la nourrice en remuant l'enfant de luy mettre ses pieds dans une bonne figure, & de les y tenir par les bandes qu'elle serrera plus à l'endroit des pieds qu'ailleurs : au lieu que quand il est mal fabriqué dés la premiere conformation, (comme il est arrivé à un de mes parens, dont la mere grosse de lui avoit regardé attentivement un gueux qui avoit le pied tout à fait tourné en dedans, car il naquit avec un pied fait comme celui du gueux,) alors on employe toutes sortes de moyens sans pouvoir corriger ce defaut ; & aujourd'huy que le parent dont je viens de parler a trente ans son pied est comme il l'a rapporté au monde.

Remedes quand ce defaut viẽt de naissance.

Ou d'un accident.

Quand un pied a perdu sa figure naturelle par quelque accident, comme une luxation, une playe de feu qui en aura brisé les os, ou une anchilose causée par une humeur glaireuse dessechée qui prive de leurs mouvemens ordinaires les os qui les composent, c'est au Chirurgien à bien examiner l'embaras qu'il y trouve & à se servir de remedes capables d'amolir les ligamens & les cicatrices qui sont causes de cette méchante conformation, comme sont les fomentations frequentes de bouillons de tripes, les frictions oleagineuses & les cataplasmes faits avec les herbes & les racines émolientes & mucilagineuses comme les guimauves, le fenu-grec, la graine de lin cuite avec le beure frais ou l'huile de lis. Pendant l'usage de ces remedes l'on fait tous les jours une douce violence au pied pour le mouvoir & le tourner, & l'on met de forts cartons, des attelles de bois, ou des petites platines de fer que l'on serre avec une bande pour le tenir dans l'état où l'on a dessein de l'amenir.

Usage dés botines.

Si par ces moyens l'on croit ne pouvoir pas obtenir ce que l'on souhaite, l'on a recours aux machines qui sont des bottines de cuir ou de fer C, que l'on fait faire proportionnée à la disposition du pied que l'on veut redresser, mais comme il arrive souvent que dans les bottines tout d'une piece, l'on a de la peine à faire en-

trer le pied mal figuré, ou que quand il y est, il peut n'être pas comprimé également ni suffisamment pour le remettre dans sa premiére figure, il faut pour lors les faire faire de deux piéces D D, & semblables à ces étuys dans lesquels on enferme quelque piéce d'argenterie façonnée, & d'inégale grosseur dans son étendue, à laquelle on proportionne ces étuys qui se divisent par la moitié suivant leur longueur, & que l'on ferme avec de petits crochets : l'on enchasse le pied dans une des moitiez, & mettant ensuite l'autre retenue par des crochets, le pied se trouve emboité de maniére qu'il est contraint de reprendre par la suite du tems sa figure naturelle. Enfin si les calositez & les contractions des ligamens ne cedent point à ces remedes & à ces machines, il faut envoyer les malades ou à Bourbone ou à Barrege dont les boues des eaux ont une vertu balsamique qui peut rendre le mouvement à ces parties, & dont l'on a veu de bons effets sur plusieurs Officiers d'armée qui après de grandes blessures dans les articles en sont revenus au moins soulagez quand ils n'en ont pas pu obtenir une guerison parfaite.

Effets des bouëes de certaines eaux.

Il arrive souvent que l'on voit des enfans qui ont les jointures plus grosses qu'elles ne doivent être, ce sont les extremitez des os où se font les articulations, qui étant poreuses plus que le reste de l'os ; & les propositez étant pleines d'un suc médullaire, ne se sont pas dessechées aussi-tôt aux uns qu'aux autres, soit par foiblesse, soit par l'imbecillité de la chaleur naturelle ; ce qui fait que ces jointures demeurent grosses jusques à ce que la chaleur ait pris le dessus, qu'elle ait ossifié ces parties, & qu'elle leur ait donné le degré de dureté qu'elles doivent avoir : la nature de ces os est pour lors semblable à celles des os du jarret d'un veau, qu'on trouve pleins d'un suc moelleux ; & tellement tendres & poreux qu'ils s'écrasent aisement sous la dent, c'est pourquoy il ne faut pas être surpris si ceux de certains enfans qui sont ainsi tendres sont plus tardifs à acquerir leur solitude naturelle.

De la grosseur des articles.

L'on voit encore des enfans dont les os des cuisses & des jambes se courbent & prennent la figure d'un arc: quand cela arrive, c'est la faute des meres & des nourrices qui par l'empressement de voir leurs enfans marcher de bonne heure font soutenir par ces parties toute

Des os qui se courbent

la masse du corps en les chargeant d'un poids plus pesant que leur force ne leur permet de porter, ce qui contraint les os des jambes & des cuisses de ployer sous le fais & de se cambrer peu à peu, quand l'on s'obstine à les vouloir faire marcher avant que d'en avoir la force ; & l'on remarque que ces pauvres enfans cherchent à s'appuyer leurs genoux l'un contre l'autre pour se pouvoir soutenir, ce qui leur rend les jambes mal tournées pour toute leur vie.

Quand un enfant est noué, pour parler le langage vulgaire, & quand l'on s'apperçoit de la courbure à ses os, il n'y a point d'Operation à faire, il faut tenir l'enfant couché ou assis dans une chaise & ne le point obliger à marcher, il faut attendre que ces jointures ayent prises leur état naturel, & que ces os soyent parvenus dans une ossification parfaite : c'est le tems avec le secours de la chaleur naturelle que fait l'un & l'autre. C'est pourquoy il ne faut point avoir d'impatience sur le marcher de l'enfant avant que ces os soient perfectionnez & qu'ils ayent assez de force pour porter le poids du corps, car il ne faut pas leur demander plus qu'ils ne peuvent.

Définition de l'entorse

L'Entorse est un effort qui se fait dans l'articulation du pied par une extension violente & douloureuse des ligamens qui l'attâchent aux os de la jambe.

Il y en a de deux sortes, l'une quand ce sont les ligamens de la malleole externe qui ont souffert, & l'autre quand ce sont ceux de la malleole interne : la premiere se fait quand le pied s'est tourné en dedans, & la seconde quand il a été tourné en dehors ; celle-cy ne se fait que rarement, mais l'autre arrive très-souvent.

Ses Causes.

L'une & l'autre sont causées par des faux pas que l'on fait en marchant & en courant, ou en sautant, quand on vient à retomber, si le pied ne trouve pas un terrain égal il panche & se courbe du côté de la pente du terrain, comme il arriva à Bordeaux à un Officier des cent Suisses du Roy, qui voulant sauter d'une barque sur le port trouva un pavé inégal & panché qui luy fit une entorse des plus furieuses que j'aye jamais veues ; la pesanteur de son corps qui est des plus puissans, contribua à la rendre plus grande, il se fit une extravasion de sang dans tous le pied & toute

la jambe, ce qui m'obligea à aller le faigner cinq fois, j'apprehenday méme la mortification par l'engorgement qui étoit dans toute la jambe : il fut obligé de demeurer à Bordeaux, & ne nous vint rejoindre qu'à Toulouze.

Il y en a qui pour premier appareil font mettre le pied dans un fceau d'eau de puits bien froide, ils prétendent qu'il n'y a point de repercuffifs plus puiffans, & que la froideur de l'eau reſerre les ligamens trop allongez & empêche la fluxion fur la partie : d'autres confeillent, comme un remede infaillible, de prendre un harang falé, de le piler dans un mortier & de le mettre fur l'entorfe en cataplafme. Pour moy je me fers d'un petit défenfif fait avec le blanc d'œufs, l'huile rofat & la poudre d'alun, que je mets deffus un linge E, les deux premiers jours avec une compreffe F, & un bandage G, un peu ferré.

Des remedes qu'on y fait.

Le troifiéme jour je fais un vin aromatique & aftringent avec le gros vin, les rofes, l'abfinte, le romarin, l'écorce de grenades, les noix de Galles, l'alun & le fel commun. Je fomente le pied avec ce vin bien chaud, & je mets deffus une compreffe trempée dans ce même vin avec un bandage que je ferre encore plus que le premier jour.

L'application de la compreffe & du bandage contribuë autant à la guerifon de l'entorfe que les remedes, c'eft pourquoy il la faut faire avec methode. La compreffe doit être en quatre doubles, large de quatre travers de doigts & longue d'une demie aulne; l'on la pofe par fon milieu fous la plante du pied, les deux chef viennent fe croifer fur le coude du pied ; & vont finir chacun par un circulaire qui embraffe les malleoles. La bande doit être large de deux travers de doigts & longue de deux aulnes, l'on pofe le premier chef à l'oppofite de l'entorfe, afin qu'ayant paffé fous le pied elle le releve & le tienne dans une fituation droite ; l'on continuë les circonvolutions qui fe croifent toutes fur le coude du pied, & l'on finit par un circulaire au deffus de malleoles ; & afin que le bandage foit fait avec élegance il doit reprefenter un fpica fur le pied.

Utilité de la compreffe & du bandage.

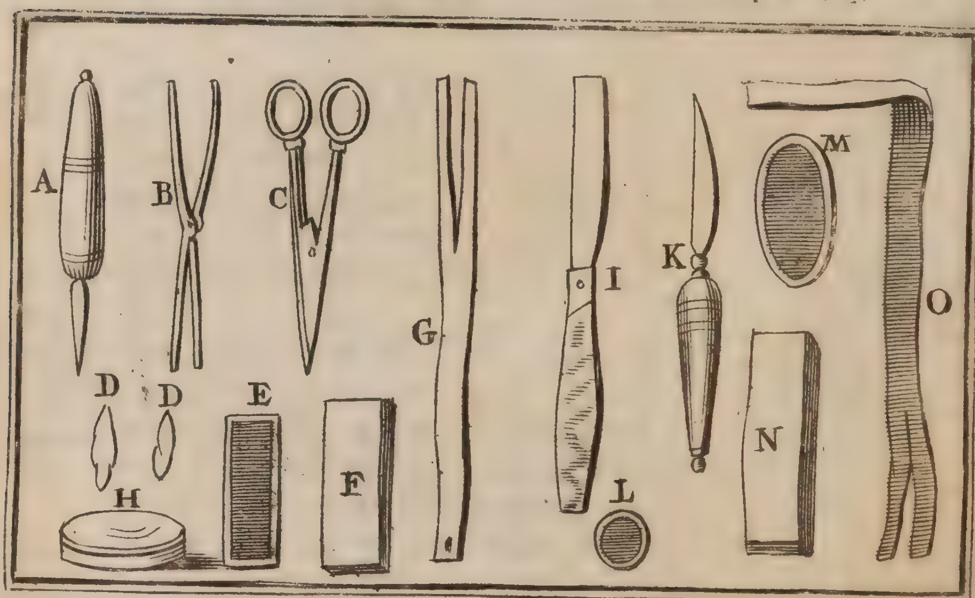
Maniere de les appliquer.

Quand on s'eft fervi de ce vin pendant dix ou doujours, l'on met deffus un ciroine aftringent H, étendu fur un morceau de cuir, l'on met par deffus une

ſimple bande I moins longue & moins large que la premiére, avec laquelle l'on fait les mêmes circonvolutions & dont l'on coud le dernier chef afin de la laiſſer juſqu'à ce que le malade ſente que ſon pied n'a plus beſoin d'être bandé.

Ce tems ne vient pas toûjours auſſi-tôt qu'on le ſouhaiteroit, car quand l'entorſe a été grande l'on s'en reſſent quelquefois des années entiéres, & pour peu que l'on marche ſur un terrain penchant l'on trouve de la diſpoſition dans ſon pied de ſe jetter du côté ou il a déja été tourné, c'eſt pourquoy il faut avec attention regarder où l'on poſe ſon pied juſques à ce que le tems luy ait fait reprendre ſa premiere force.

Fig. LI. Pour les durillons et les cors.



Excroiſſance vitieuſe de l'ongle du gros orteil.

L'Ongle du gros doigt du pied croît quelquefois tellement par ſes côtez qu'il entre dans la chair & qu'en la piquant il y cauſe une douleur continuelle, ce qui fait que l'on ne peut marcher qu'avec peine : à cette chair entamée il s'y fait une excroiſſance qui remonte juſques ſur le corps de l'ongle. On a la conſtance de conſumer cette chair ſuperfluë avec de la poudre d'alun calciné, d'y mettre des emplâtres deſſicatives, & de tâcher d'y produire une cicatrice : mais on travaille en vain tant que les pointes de l'ongle ſubſiſtent & l'on ne peut point guerir que l'on ait ôté ces corps devenus

étrangers par leur grandeur quand elle excéde celle qui leur eſt naturelle, & par la preſſion extrêmement douloureuſe qu'elles font à ces parties.

Une des cauſes de cette indiſpoſition.

Cette incommodité eſt encore cauſée par un pâton du ſoulier trop dur, qui preſſant le gros doigt contre la ſemelle pouſſe un des côtez de l'ongle ou tous les deux dans les chairs ; c'eſt ce preſſement continuel qui les oblige de s'entamer, de croitre & de faire cette indiſpoſition, qui aux yeux des autres paroît tres-legere & qui néanmoins au rapport de ceux qui en ſont affligez eſt inſupportable. Pour éviter ce petit malheur il faut porter des ſouliers dont le pâton ſoit molet & elevé, & particuliérement ceux qui ont l'ongle du gros orteil dur & épais, afin qu'il ne ſoit point trop preſſé : l'on remarque que les Religieux deſcauſſez ne ſont point ſujets à cette incommodité, le gros ongle n'étant contraint par un ſoulier, a la liberté de pouſſer en dehors autant qu'il le veut.

Des Operations qu'on y fait.

Toutes les remedes de la Chirurgie ne peuvent point guerir ſans l'Operation, il n'y a icy que ce ſeul moyen pour y parvenir qui eſt de couper de l'ongle tout ce qui en entre dans la chair. L'on commence par faire tremper le pied dans l'eau chaude pendant quelques tems, afin d'amolir un peu l'ongle que l'on veut couper : le malade aſſis ſur un ſiége plus haut que celuy ſur lequel ſe met le Chirurgien vis-à-vis de luy avec une ſerviette ſur ſon genou ; il y fait mettre le pied du malade, & avec un petit biſtoury A, en forme de ganif, il coupe en long la partie de l'ongle qui croit devoir ôter ; quand il l'a ſeparée du corps de l'ongle, il la prend avec des pincettes B, & la tire avec douceur de crainte de faire trop de douleur s'il la tiroit avec violence, ſi elle étoit encore trop attachée il faudroit la ſeparer doucement avant que de la tirer dehors.

Les ciſeaux y ſont plus propres que le biſtouri.

Je trouve les ciſeaux C, plus commodes que le biſtouri ; j'en ay coupé pluſieurs en mettant une des pointes des ciſeaux deſſous l'ongle & l'autre deſſus, & coupant à pluſieurs fois juſqu'à ce que je fuſſe parvenu à la racine & que j'euſſe ſeparé cette partie du reſte de l'ongle que j'ôtois avec des pincettes en la tirant ſans violence.

Du panſemét qu'on fait aprés.

Cette Operation quoique petite eſt tres-douloureuſe, les malades ne la ſouffrent point ſans crier ; mais il ne

faut point que le Chirurgien s'en allarme, il doit aller ſon chemin & la faire tres-promptement, car auſſi-tôt que la piece de l'ongle eſt ôtée la douleur finit & le malade paſſe d'un état de ſouffrance dans un autre tranquille qui lui fait oublier la douleur qu'il vient de ſouffrir. L'on met à l'endroit de l'ongle coupé un de ces petits bordonnets DD trempez dans l'eau de chaux ou quelque autre eau deſſicative, un emplâtre de ceruſe ou de minium E, une compreſſe F, & une petite bande G dont l'on fait pluſieurs tours autour du doigt: l'on conſeille au malade de demeurer quelques jours ſans marcher pour éviter la fluxion, & on le panſe tous les jours juſqu'à ce qu'il ſoit venu une cicatrice qui rempliſſe la place de l'ongle coupé. S'il ſurvenoit quelque petite excroiſſance de chair, on la conſumeroit avec de l'alun brûlé qui eſt dans cette Boëte H.

Il ne ſuffit pas d'avoir gueri le mal préſent il faut empêcher qu'il ne revienne, ce qui ne manque pas d'arriver quand l'ongle vient à repouſſer. Il y a un moyen infaillible pour prévenir la récidive dont quelques-uns faiſoient un ſecret, c'eſt de ratiſſer l'ongle tous les mois avec un morceau de verre & ainſi l'émincer juſqu'à ce que l'on ſente qu'il obéït au toucher: c'eſt un fait fondé ſur la raiſon & l'experience, parce que l'ongle étant affoibli dans ſon milieu les deux côtez ſe raprochent du centre & s'éloignent ainſi des chairs, & de plus la nourriture de l'ongle eſt employée à reparer ce que le verre en a ôté & non pas à l'accroître par ſes côtez, ce qui l'empêche de bleſſer les chairs voiſines; & ce qui doit encore plus obliger de ſe ſervir de ce moyen, c'eſt que tous ceux qui ſont dans cet uſage, diſent qu'avant que de le pratiquer ils étoient contraints de tems en tems d'avoir recours à l'Operation, mais que depuis qu'ils ſe font ratiſſer les ongles ils n'en ſont plus incommodez.

Des Durillons.

Les Durillons qui viennent à la plante du pied ne ſont pas regardez comme maladies, mais comme de legeres incommoditez qui fatiguent dans le marcher, ce ſont des corps durs ſemblables à de la corne qui viennent en pluſieurs endroits de la plante du pied; les Dames qui vont toûjours en caroſſe n'en ont point, mais ceux qui marchent beaucoup y ſont fort ſujets; & par la même raiſon qu'il en vient aux feſſes de ceux

qui courrent la poste très-souvent, il s'en forme aux pieds de ceux qui sont dans un exercice continuel de marcher.

Quand ces durillons sont devenus épais & qu'ils se sont desséchés & durcis comme de la corne, ils font de la douleur en marchant parce qu'ils meurrissent les chairs voisines par la pesanteur du corps qui appuye dessus. Par la douleur causée par ces sortes de meurtrissures, j'en ay veu survenir des fluxions accompagnées de tumeur & rougeur, & quelquefois d'abscès, particulierement sous l'articulation du gros doigt avec le premier os du metatarse qui est l'endroit où ces durillons se forment le plus souvent.

De l'Operation qu'on y fait.

L'Operation qui leur convient est très-facile, puisque chacun la peut faire soi-même: elle ne consiste qu'à les couper avec un rasoir I, ou un petit coûteau K, fait exprès, après avoir fait tremper les pieds dans l'eau tiéde ou au sortir du bain; ceux qui ne veulent point apporter tant de précautions se les coupent ou se les font couper le soir en se déchaussant, parce que dans ce tems-la le pied étant humide l'on le fait plus aisément que le matin lorsqu'il est desseché : il faut le couper doucement & l'enlever feuille à feuille comme font les mareschaux quand ils parent le pied d'un cheval, il faut prendre garde de ne point couper trop avant, parce qu'outre la douleur que cela feroit il en pourroit arriver des suites fâcheuses, comme on ne l'a vu que trop souvent à ceux qui s'étoient coupez jusques au sang.

Renouvellement de cette Operation.

Quand on a une fois commencé à se parer les pieds il faut continuer à le faire de tems en tems, parce que ces durillons croissent & reviennent comme les ongles; l'on ne peut pas le prescrire c'est selon le plus ou le moins de tems qu'ils ont été à revenir, l'on en est averti par la douleur que l'on commence à ressentir en marchant, laquelle augmente à mesure qu'ils durcissent, & que l'on ne fait cesser qu'en les coupant derechef : je conseilleray toûjours de se faire couper ces durillons par un garçon Chirurgien qui est dans l'habitude de manier un rasoir & un bistouri, plûtôt que de l'entreprendre soy-même, parce que se mettant dans le hasard de se blesser, l'on s'expose temerairement aux suites cruelles que l'on en a vu arriver.

La plante du pied n'est pas seule attaquée par ces durillons, il en vient encore aux doigts que l'on appelle des cors, ceux qui en ont disent communément qu'ils ont des cors aux pieds : ce sont de petites duretez rondes & calleuses dont une partie excéde en dehors & l'autre est enracinée dans le doigt, qui font de la douleur quand elles sont pressées, & plus dans de certains tems que dans d'autres ; c'est ce qui fait dire que ceux qui en sont incommodez ont un Almanac aux pieds qui leur marque & annonce les changemens de tems.

Des cors aux pieds.

Je viens de vous dire que les femmes qui ne marchoient guere n'avoient point de durillons à la plante du pied, mais comme elles veulent porter des souliers mignons & pointus qui leur serrent extrémement les doigts du pied, elles y ont beaucoup de cors qui leur font de la douleur & qu'elles aiment mieux endurer que de se resoudre à porter un soulier mal fait. Les hommes qui ont voulu porter des souliers étroits n'en sont pas plus exempts que les femmes ; ceux qui sont chaussez au large ne connoissent point cette incommodité qui ne vient que pour avoir eu les pieds trop serrez ; la preuve en est certaine par les Religieux dechaussez qui n'ont point de cors aux pieds.

Divers remedes à ces incommoditez.

Il y a autant de remedes pour les cors qu'il y a de personnes qui en ont, chacun a le sien dont il se sert par préference aux autres ; l'on éprouve ordinairement tous ceux que l'on enseigne, & l'on s'en tient à celuy que l'on croit avoir donné plus de soulagement : mais en general tout ce qui peut les amolir y fait du bien, parce qu'on peut les arracher ou les couper avec plus de facilité, & que c'est leur dureté qui cause de la douleur. La feuille de souci, de galega, ou de quelque autre plante, la cire molle, l'emplâtre de mucilage ou de diapalme L, tenus dessus continuellement conviennent fort à l'intension que l'on a de les amollir & d'appaiser la douleur.

Précaution quand on les veut couper.

J'ay veu des gens qui avec leurs ongles arrachoient une partie du cors, au bout de quelque tems quand il avoit repris sa premiere grosseur ils recommançoient la même chose : j'aimerois mieux le faire couper avec le pitit cousteau K, par un Chirurgien adroit & stilé dans cette operation qui n'est pas tout à fait indifferen-

te, car quand le cors eſt ſur la jointure d'un des doigts, ſi l'on coupoit trop avant l'on pourroit bleſſer le tendon flechiſſeur des doigts, & alors il ſurviendroit des accidens fâcheux ; c'eſt pourquoy il vaut mieux n'en pas trop couper & le faire plus ſouvent, que de riſquer de toucher à ce tendon, ce qui ſeroit d'une dangereuſe conſéquence. L'on y met l'emplâtre M, la compreſſe N, & la petite bande O, pendant quelques jours.

J'ay veu autrefois un homme à Paris qui ſe promenant toute la journée dans les ruës diſoit ſans ceſſe : (je tire les cors des pieds ſans mal ni douleur,) je ne ſçay point s'il executoit ſa promeſſe. Mais s'il le faiſoit on le payoit bien mal, car il étoit très-mal-vêtu & paroiſſoit fort gueux. Je croi que l'on pouvoit mettre cet homme au rang des arracheurs de dents qui promettant toûjours de ne point faire de douleur quoiqu'ils ſoient perſuadez du contraire, c'eſt pourquoy l'on dit : *Il ment comme un arracheur de dents* ; car s'il avoit eu le talent ou l'adreſſe d'ôter les cors ſans douleur comme il le diſoit, il auroit dû aller en caroſſe.

D'un tireur de cors aux pieds.

PUiſque nous en ſommes à ces grands faiſeurs de promeſſes, je vais en finiſſant cette Démonſtration, vous dire quelque choſe de ceux qui ont paru ſur les rangs depuis quelque tems, outre ceux dont je vous ay parlé dans le cours de ces Démonſtrations il y en a encore dix ou douze.

Caretto merite la premiére place, parce qu'il ſe faiſoit appeller Marquis. C'étoit un Italien qui après avoir publié un reméde merveilleux de ſa façon qu'il vendoit deux loüis d'or la goutte, voulut traitter Madame la Dauphine, & entreprendre Monſieur le Mareſchal de Luxembourg qu'il empêcha de ſaigner dans une inflammation de poitrine dont ce Mareſchal mourut ; & parce que lui ayant donné deux onces de diacode, il calma un peu ſon agitation pendent quelques heures, l'on diſoit qu'il lui falloit élever une ſtatuë d'or, mais la mort qui ſurvint, fit changer de langage.

Hiſtoire de Caretto.

Deux Capucins parurent qui firent dire au Roy qu'ils apportoient des pays étrangers où ils avoient voyagé, des ſecrets inconnus aux autres hommes. Le Roy les fit loger au Louvre, & leur faiſoit donner quinze cent

De deux Capucins empiriques

livres par an pour faire leurs remedes; le charme de la nouveauté leur attira tout Paris, ils distribuoient quantité de remédes dont on ne vit point de miracles. Quelque tems après ils se jetterent dans l'Ordre de Cluny: l'un se fit appeller l'Abbé Rousseau, qui aima mieux mourir courageusement que de se laisser saigner, parce qu'il avoit pris le parti de declamer contre la saignée; l'autre est M. l'Abbé Aignan qui passe pour avoir un excellent reméde contre la petite vérole, qu'il dit très-sûr pour empêcher qu'il ne vienne des pustules, ou que l'on n'en soit marqué. Son reméde fut proné d'abord par plusieurs personnes qui le prirent seulement par la crainte d'avoir la petite verole. Cependant depuis quinze mois deux personnes de la premiére qualité ayant eu cette maladie se sont servis du même reméde, ils ont eu un sort assez different; l'un est Mr. le Duc de Roquelaure qui en est rechappé, & l'autre Mr. le Prince d'Epinoy qui en est mort, quoi qu'ils l'ayent pris tous deux avec l'exactitude recommandée par un imprimé que cet Abbé prend soin de donner à ses malades.

Du Medecin de bœufs fameux pour la connoissance des urines.

Le Medecin de bœufs, (c'est ainsi qu'on appelloit une espéce de Medecin à Seignelay en Bourgogne) prétendoit par l'inspection des urines connoître toutes sortes de maladies. Les messagers venoient de toutes parts lui apporter des fioles pleines d'urines; on lui en envoyoit beaucoup de Paris avec de l'argent pour payer la consultation: il faisoit à chacun la réponse comme il le jugeoit à propos; & comme ceux qui disent la bonne avanture en regardant dans la main, il disoit tant de choses, qu'il rencontroit dans quelques-unes. Il suffisoit qu'il eût dit vray quelquefois pour le croire un oracle. Je l'ay vû à Paris d'où il s'en retourna au plûtôt peu content des Parisiens. Depuis ce voyage les urines ne marchoient plus si fréquemment, peu à peu elles oubliérent le chemin, & à l'exemple de Paris on n'y en envoyoit plus guerres, & quelques années après il ne fut plus mention de lui.

Le Pere Guiton, Cordelier, apprit dans un livre de Chymie à faire des remédes; il chercha à les distribuer; ses Superieurs lui permirent de les vendre & d'en garder le profit, pourveu qu'il en fournist gratis à ceux du Couvent qui en auroient besoin. Comme il ne man

quoit pas d'esprit, & qu'il étoit hardi, il se fit quelques amis qui lui rendirent service dans le dessein qu'il avoit d'entrer dans l'Ordre de Cluni, & peu de tems aprés on le vit habillé en Abbé. M. le Prince d'Isenghien & plusieurs autres éprouvérent ses remédes, mais l'on sçait avec quel succés. Il continua à faire la Medecine sur le pavé de Paris sous le nom de M. l'Abbé Guiton.

Un Apoticaire du Comtat d'Avignon parut il y a quelques années à Paris avec une pastille de nouvelle invention; c'étoit un secret, à ce qu'il disoit, qui devoit faire sa fortune, il n'étoit point de maladie qui ne dût ceder à l'effet de ce reméde. Il obtint le privilége d'en distribuer; il fit afficher par tout Paris,& en vendoit beaucoup dans le commencement, parce qu'il les donnoit à cinq sols piece: mais comme cette pastille étoit composée d'un peu de sucre incorporé avec un grain d'arsenic, qui est le plus puissant poison que nous ayons, les effets en furent funestes à quantité de ceux qui en prirent, & d'autant plus que pour faire par exemple, mille pastilles, il prenoit mille grains d'arsenic qu'il faisoit cuire avec autant de sucre qu'il en falloit pour faire les mille pastilles. Mais le partage de cette poudre ne se faisoit pas si exactement, qu'il n'y en eût quelques unes qui n'en fussent chargées que de tres-peu, & d'autres de deux grains & plus : ceux à qui étoient échuës celles qui avoient le moins de poison, en étoient peu incommodez ; mais ceux qui prenoient celles où il y avoit plus d'un grain d'arsenic en étoient presque empoisonnez, & trop heureux quand ils en étoient quittes pour des vomissemens jusques au sang. Ces cruels effets ont détrompé le public qui a cessé d'en acheter & d'en prendre.

Le Frere Ange Capucin du Convent du Fauxbourg S. Jacques, avoit été garçon Apoticaire; toute sa science ne consistoit que dans la composition de quelques remédes, & principalement d'un sirop qu'il appelloit mesenterique & qu'il faisoit prendre à tous ceux qui avoient recours à lui : il donnoit à ce sirop l'esprit de purger avec choix les humeurs qu'il falloit faire sortir; il avoit encore un sel végetal qu'il élevoit au dessus de tous les remédes de la Medecine. C'étoit un bon homme qui parloit de bonne foy, car il le croyoit comme

Du Frere Ange.

De son sirop & de son sel vegetal.

il le disoit. Avec ces deux remédes, il passoit pour habile dans son Faux-bourg, de-là sa réputation se répandit dans Paris, & enfin à la Cour, où Madame la Dauphine qui étoit indisposée, le voulut voir sur le recit que l'on lui fit de la bonté de ses remédes : il ne fit point de difficulté de dire aux Medecins les drogues dont ils étoient composez, les Medecins ne s'opposerent point aussi à la resolution que Madame la Dauphine avoit prise de s'en servir. Elle en usa pendant quinze jours, & ne trouvant point de soulagement, elle fit plusieurs questions au Frere Ange, qui le deconcerterent, & elle le congedia. Enfin, il s'en retourna dans son Couvent bien chagrin de ce que Madame la Dauphine n'avoit pas eu autant de confiance en ses remédes qu'en avoient les bonnes gens de son quartier.

L'histoire de l'Abbé de Belzé.

L'Abbé de Belzé étoit un Prêtre Normand qui s'avisa de se dire Medecin : il fut introduit par M. le Mareschal de Bellefons auprés de Madame la Dauphine ; il la purgea vingt-deux fois dans l'espace de deux mois, & dans des tems où il est défendu de faire des remédes aux Dames, il la traitoit à sa mode ; il faisoit le Medecin & l'Apoticaire tout ensemble ; il ne consultoit personne, & enfin aprés quatre mois il la laissa beaucoup plus mal qu'elle n'étoit quand il l'avoit entreprise.. On lui donna cinq cent pistoles avec son congé. Mademoiselle Besola & Mademoiselle Patocle toutes deux femmes de chambre de Madame la Dauphine & ses confidentes, voulant faire leur Cour à leur maîtresse essayerent des remédes de l'Abbé de Belzé : mais elles tomberent en langueur, & eurent un devoyement continuel dont elles sont mortes l'une aprés l'autre peu de tems aprés Madame la Dauphine.

Sa mauvaise conduite

Effets des remedes d'une garde de femmes en couche.

Madame la Barriere garde de femmes en couche à Paris fut proposée à Madame la Dauphine : l'on fit venir cette femme, qui pendant quinze jours fit les fomentations & les autres remédes qui sont du ressort des gardes d'accouchées ; mais ses remédes ayant plutôt échaufé que soulagé, on la renvoya avec deux cent pistoles.

Autre histoire d'un Empyrique

Le sieur ..... étoit un Medecin Empirique, au moins qui se disoit tel à Paris, où avec une huile ou essence de gayac dont il faisoit un secret, il devoit rendre les gens immortels, parce que soit que l'on en prît inte-

rieurement, ou que l'on s'en frotât exterieurement, il n'y avoit point de maladie qui ne dût diſparoître auſſi-tôt Un des Aumôniers de Madame la Dauphine le propôſa comme un homme qui la gueriroit infailliblement. Monſeigneur voulut le voir, & après l'avoir entendu parler il fit dire à Madame la Dauphine qu'il ne lui conſeilloit pas de ſe ſervir de cet homme. Cependant deux mois après, qui étoit le jour du decés de Madame la Dauphine, l'on le vit reparoître, & s'étant fait introduire de nouveau par le même Aumônier, après avoir oſé toucher le poulx & le ventre à Madame la Dauphine, il lui dit qu'il en avoit gueri de plus malades qu'Elle, & qu'avec un lavement, dans lequel il alloit mettre de ſon eſſence, il lui feroit vuider toutes ſes impuretez dont ſon ventre étoit farci. Il alla chez M. Riqueur préparer ce lavement : mais quand il revint pour le lui faire donner, il la trouva dans les convulſions de l'agonie, & elle mourut deux heures après. Il s'en retourna à Paris, en diſant hautement qu'elle ne feroit point morte ſi elle avoit pû prendre de ſon remede. Le public n'a pas profité long-tems de ce rare ſecret qui devoit immortaliſer les hommes; car lui-même trois mois après reconduiſant une perſonne, il tomba dans ſon eſcalier, & s'étant bleſſé dangereuſement il mourut peu de tems enſuite.

Le Medecin de Chaudrais.

Le Medecin de Chaudrais a fait autant de bruit & a été autant à la mode qu'aucun autre qui l'ait précedé. Chaudrais eſt un petit hameau compoſé de cinq ou ſix maiſons auprés de Mante; là s'eſt trouvé un payſan d'aſſez bon ſens qui conſeilloit aux autres de ſe ſervir tantôt d'une herbe, tantôt d'une racine ſelon les maux qu'ils avoient, & parce qu'ils ſe trouvoient bien de ſes ordonnances, ils l'honorerent du nom de Medecin, & il ne fut plus connu que ſous le nom du Medecin de Chaudrais. Sa reputation ſe repandit dans ſa Province, & vola juſques à Paris, d'où les malades accoururent en foule à Chaudrais où l'on fut obligé de faire bâtir des maiſons pour ſe loger. Ceux qui n'avoient que des maladies legéres, gueriſſoient par l'uſage de ſes remedes qui conſiſtoient qu'en plantes pulveriſées, ou racines deſſechées : mais les maladies rebelles & enracinées ne cedoient point à ſes remedes. Ce torrent de malades a duré pendant trois ou quatre ans, il s'eſt

diminué de jour en jour par le peu de ſecours qu'ils en recevoient ; & inſenſiblement le Medecin de Chaudrais eſt devenu à rien. L'on ne peut pas ſe plaindre de ce bon homme, il ne s'eſt point donné pour plus qu'il n'étoit, il n'a point été chercher les malades, il n'a point fait afficher ſes remedes, & il n'a point promis plus qu'il ne pouvoit tenir. C'étoit le public prévenu en ſa faveur qui l'avoit élevé, c'eſt le public deſabuſé qui l'abandonne aujourd'huy.

De ſa deſtinée.

Il y a environ dix ans qu'il parut à Verſailles un homme qui diſoit avoir des ſecrets particuliers, & des purgatifs qui emportoient toutes les maladies de quelque nature qu'elles fuſſent : il trouva de protection auprès de quelques perſonnes de la premiere qualité qui le logerent au Cheni, qui venterent ſon merite, & qui en parlerent au Roy très-avantageuſement. Ce commencement heureux lui attira des pratiques qui n'eurent pas ſujet de s'en louër par les mauvais effets que produiſirent ſes remedes. Mais ce qui le fit échouer en peu de tems, ce fut un purgatif qu'il donna à Madame Durafort Dame d'atour de Madame, pour une douleur de rhumatiſme pour laquelle je l'avois ſaignée deux jours auparavant. Cette Dame étoit pleine, groſſe & d'une ſanté à devoir faire l'Epitaphe du monde; ce purgatif lui cauſa une diarrhée continuelle avec des douleurs effroyables dans le ventre qui lui faiſoient couler le ſang tout pur ; elle vuida une eſpece de boyau de la longueur d'une demie aulne qui fut examiné par les Medecins & les Chirurgiens de la Cour. L'on jugea que c'étoit la membrane interne du rectum, & d'une partie du colon, qui s'éoit ſeparée & déchirée par la violence de ce reméde ; & enfin elle mourut après avoir ſouffert comme une martyre, ce qui fit chaſſer ce diſtributeur de remédes avec défenſes de plus faire le Medecin.

D'un autre Medecin à ſecrets.

Mauvais ſuccès de ſon remede

Le Sieur Chambon autrefois Chirurgien de Galéres à Marſeille, & enſuite Medecin en Pologne où il avoit voyagé, étant à Paris ſe mit à diſtribuer des remédes qu'il donnoit à bon marché. Mais ſoit que ce fût un effet du hazard, ou qu'effectivement des gens en euſſent été ſoulagez, il y en eut qui croyans lui avoir obligation de la vie, prônerent par tout ſon merite perſonnel & l'excellence de ſon reméde. Ses pratiques augmen-

Hiſtoire du ſieur Chambon.

menterent, on les venoit conſulter de toutes parts, il ne pouvoit pas aller voir la moitié de ceux qui le demandoient, & en moins d'un an ſon nom retentiſſoit par tout Paris. Mais peu de tems après ſa reputation diminua, il fut mis en priſon, & l'on ne parla plus de lui.

Le Sieur Boutet eſt le dernier qui ait paru ſur la Scêne: il vint il y a environ un an à Verſailles avec une compoſition de pilules qu'il diſoit merveilleuſes pour toutes ſortes de maladies. Quelques perſonnes de qualité qui en avoient pris, en publioient le merite: l'on en parla à Monſieur Fagon, qui répondit que ſi elles étoient auſſi bonnes qu'on le diſoit, il étoit juſte que le Roy fit un préſent au Sieur Boutet, afin d'en donner la compoſition au public. Il fut même preſenté au Roy, qui lui ordonna de dire à ſon premier Medecin de quoi elles étoient compoſées, & qu'il le recompenſeroit. Mais il craignit l'examen d'un eſprit auſſi éclairé que M. le premier Medecin; il n'executa point ce que le Roy luy avoit dit, & il garda ſon ſecret. Il s'en repentit bientôt après, & dans le tems qu'il travailloit par le moyen de ſes amis à obtenir ce qu'il avoit refuſé, il tomba malade à Verſailles d'une inflammation du bas ventre; & comme il étoit fort replet, & qu'il avoit de la fiévre, on lui conſeilla de ſe faire ſaigner; il n'en voulut rien faire, ni tenter aucun autre reméde que de prendre tous les jours de ſes pilules qui augmenterent tellement l'inflammation de ſes entrailles, qu'il mourut le quatriéme jour de ſa maladie, emportant avec lui ſon ſecret en l'autre monde.

Du ſieur Boutet, autre Medecin experimental.

Ce ne ſont pas là tous ceux dont nous pourrions parler, il y en a encore quelques autres que nous paſſons. Mais par le recit fidéle que je viens de vous faire de ces dix ou douze perſonnes à ſecrets, l'on doit connoître combien il eſt dangereux de ſe livrer entre les mains de telles gens, qui tête baiſſée entreprennent tout ce qui ſe preſente. Il faut toûjours aller à la ſource: les Medecins, & les Chirurgiens qui toute leur vie ſe ſont attachez à étudier l'homme & les maladies dont il eſt attaqué, ſont plus capables de les guerir que des gens qui n'ont aucune teinture de ces Sciences.

Danger où l'on s'expoſe en s'abandonnant à des Empyriques.

Il y a encore des Medecins & des Chirurgiens, qui pour avoir acquis quelque reputation dans leur Provin-

ces, se persuadent qu'ils brilleront à Paris ou à la Cour: ils écoutent des amis qui leur disent, que s'ils étoient connus, ils effaceroient tous ceux qui y sont. Dans cette confiance ils partent, & viennent ici échoüer, comme on l'a vû assez de fois & comme on la voit encore aujourd'huy par quelques exemples. Je vais vous en rapporter trois ou quatre par où je termineray cette journée. Mais nous parlerons que des morts, ou des absens, nous laisserons les autres.

Histoire de M. Rainsant.

M. Rainsant Medecin à Reims étoit regardé comme l'Hipocrate de la Champagne, il étoit appellé & consulté dans toutes les rencontres. Il vint à Paris où il commença à voir des malades, mais celui qui avoit été un heros dans sa Province fut icy à peine regardé, personne ne se confioit en lui. La commission de Garde des Médailles du Roy vint à vaquer, M. de Louvoy lui donna cet employ qui lui convenoit mieux & qu'il a exercé tant qu'il a vecu; & lorsqu'il est mort, l'on avoit oublié qu'il eût jamais été Medecin.

M. Pallieux

M. Pallieux fameux Medecin de Languedoc fut consulté sur la maladie de Monsieur le Marquis de Seignelay par un écrit qu'on lui envoya sur la grande reputation qu'il avoit acquise dans cette Province. Par la réponse qu'il fit, il rendoit la cure de cette maladie si aisée, & il en fit un projet si facile à executer que toute la famille prit la resolution de le faire venir pour la traiter lui-même, & d'autant plus que les Medecins de la Cour en avoient fait un prognostic tout opposé. Il partit dans l'esperance de le guerir, & son remede pour y parvenir étoit l'usage du lait de femme qu'il lui conseilla aussi-tôt qu'il fut arrivé. M. Fagon qui eut quelques conferences avec lui, commença de lui faire le plan de la maladie telle qu'elle étoit, & des questions qui ne l'embarassoient pas peu. M. Pallieux répondit seulement qu'il avoit veu de bons effets du lait de femme, & qu'il croyoit qu'il en feroit de même icy; il ne s'avança pas davantage, & c'est ce qu'il fit de mieux, car il connut bien qu'il avoit affaire à des Medecins éclairez. Enfin le lait n'ayant pas réüssi, il ne dit jamais autre chose, sinon que cela manquant il ne sçavoit point d'autre remede; il demanda son congé quelques jours après, & l'ayant obtenu il partit le plûtôt qu'il put dans la resolution de ne plus s'exposer à une si rude épreuve.

Le Sieur de S. Donat Chirurgien de Cisteron en Provence, où il étoit estimé & regardé comme très-habile, parut à la Cour il y a dix ou douze ans: il debuta par Madame la Marêchale de Rochefort, à qui il donna des remedes pour une espece de colique nephretique, il en donna encore à quelques autres Dames, il fut quelque tems à la mode, & il gousta le plaisir de la nouveauté: Mais ses remedes ayant échoué contre la maladie de Madame la Marêchale de Rochefort, & contre beaucoup d'autres, après huit mois de sejour à Paris, il s'y vit autant negligé qu'il y avoit été recherché. Il crut qu'il réussiroit mieux à l'armée qu'auprès des Dames: il demanda à y aller: ses amis lui obtinrent le poste qu'il demandoit, & il vit qu'il n'y avoit pas un Chirurgien dans les hopitaux de l'armée qui ne le valust bien, mais l'Intendant de l'armée qui rend un compte fidele de ce qui s'y passe ne parla pas en sa faveur. N'étant pas content, il revint à la fin de la campagne, & prit le parti de s'en retourner à Cisteron, se plaignant du mauvais goût du siécle qui ne luy rendoit pas la justice qu'il croyoit meriter.

Du Sieur de S. Donat.

Inefficacité de ses remédes.

Le recit que vous venez d'entendre conduit à la conclusion que nous devons en tirer, qui est qu'il faut que chacun demeure chez soy, & que quand l'on a été assez heureux pour se distinguer des autres dans un endroit où il ne manque rien des commoditez de la vie, il faut y rester & jouir paisiblement de l'état où l'on se trouve placé. La Faculté de Medecine de Paris est composée de plus de cent Docteurs, tous très-habiles: & la Compagnie de saint Cosme de plus de deux cent Maîtres Chirurgiens qui tous ont donné des marques de leur habilité par un chef-d'œuvre de vingt-cinq actes qu'ils sont tenus de faire en présence de Messieurs les Prevôts. Ces deux Corps fertiles en gens doctes & experimentez ont toujours surpassé tous les autres de l'Europe, & tous ceux qui par un esprit de de présomption se sont voulu mesurer avec eux ont été obligez d'en reconnoître la superiorité.

Fin de la neuviéme Démonstration.



OPERATIONS DE CHIRURGIE,

DIXIE'ME DEMONSTRATION.

De celles qui se pratiquent sur toutes les parties du corps.

DE L'EXTRACTION DES corps étranges.

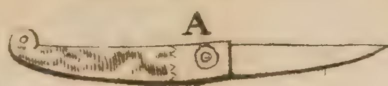


Ous avons fait, Messieurs, dans les Démonstrations précedentes, toutes les Operations qui conviennent à chaque partie en particulier : nous allons aujourd'huy dans cette dixiéme & derniére séance vous montrer celles qui se font sur toutes les parties en general. L'on avoit coutume de les mêler avec les Operations particulieres, mais j'ay crû plus à propos d'en faire une Démonstration séparée, parce que toutes les autres se sont trouvées suffisamment remplies : outre que cet ordre m'a paru plus instructif & plus commode pour les étudians en Chirurgie.

Multitude des Operations generales.

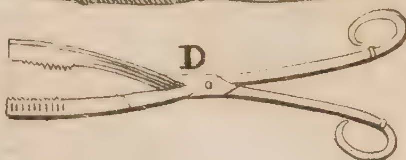
Les Operations générales sont en assez grand nombre pour devoir nous occuper plus d'une Démonstration ; comme je me suis borné au nombre de dix, &

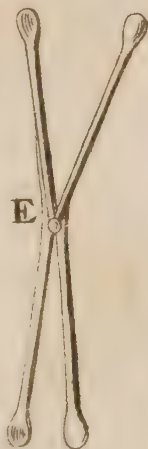
LII. POUR TIRER LES CORPS ETRANGES .









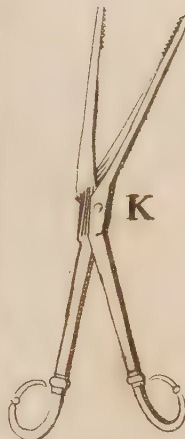




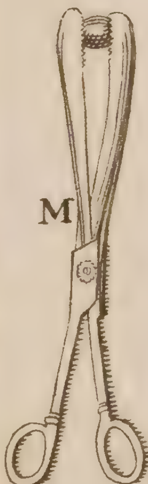


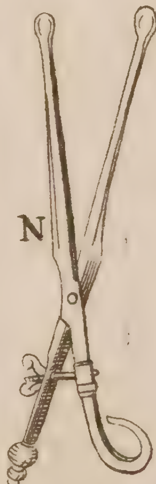




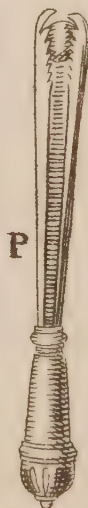












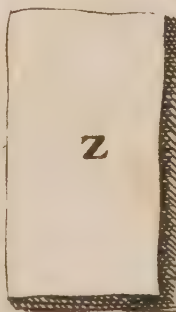


















& que nôtre ſujet ne ſe pourroit pas conſerver plus long-tems, je les renfermeray toutes dans celle cy, & je n'oublieray aucune des circonſtances qui leur ſont eſſentielles. Je commence par vous montrer comment il faut tirer ce qui reſte aſſez ſouvent dans le corps après les combats, comme des morceaux de flêches & de dards, des pointes d'épées, des bales de mouſquet, des éclats de bombes & de grenades.

Nos premiers Chirurgiens ne nous ont parlé que de flêches, de dards & d'épées, parce que de leur tems on ne ſe ſervoit que de ces inſtrumens dans les actions de guerre, c'eſt pourquoy il ne faut pas s'étonner s'ils ne nous ont rien dit des canons, des mouſquets, des bombes & des grenades : ces inſtrumens leur étoient inconnus ; la fureur des hommes ne les avoit pas encore inventez, & comme s'ils n'avoient pas eu aſſez de moyens de ſe tuer les uns les autres, ils ont cru avoir beſoin de forger ces derniers qui exterminent la moitié des hommes.

Extraction des armes du tems paſſé.

Quoique les flêches & les dards ne ſoient plus en uſage dans nos armées, le Chirurgien doit être inſtruit du moyen de les tirer, parce qu'il peut aller dans les païs étrangers ou les peuples Barbares s'en ſervent faute d'autres armes ; & il doit ſçavoir que les fers de ces inſtrumens reſtez dans une playe ſont plus difficiles à retirer qu'une balle de mouſquet ou un éclat de grenades, parce que l'on peut retirer ces derniers par la même playe par où ils ſont entrez, & que les autres à cauſe de leur figure triangulaire ne peuvent ſortir que par une nouvelle playe oppoſée à leur entrée.

Les flêches ſont envoyées de loin par le moyen d'un arc, les dards ſont lancez de près avec la main. Quand quelqu'un eſt bleſſé de l'un ou de l'autre de ces inſtrumens, il faut tâcher de l'arracher de l'endroit ou il eſt enfoncé : mais par les efforts qu'on fait pour l'avoir, ou la flêche ſe romp, ou le fer du dard ſe ſepare du bout du bâton auquel il étoit attaché, parce que ces fers ſont faits d'une maniere qu'ils ne peuvent pas ordinairement revenir par le même endroit par où ils ſont entrez. C'eſt au Chirurgien à connoître s'il les peut avoir par la playe, & alors il la faut dilater avec le biſtouri A, ſans quoy il ne pourroit pas y réüſſir ; ou s'il doit avoir ce corps étrange par la partie oppoſite, alors

Raiſon de dilater la playe.

il faut y faire une nouvelle playe, & le pouſſer dehors par le moyen de cet impulſoir B, la playe étant ſuffiſamment dilatée. Quand c'eſt dans un bras ou dans une cuiſſe, il ne faut point balancer à le faire paſſer de part en part; enſuite l'on paſſe dans la playe un ſeton qui contribue à ſa gueriſon plus promptement que ſi on l'avoit retiré par la playe, ce qui pour lors peut faire un dechirement des muſcles qui fournit & occaſionne des abſcès dans la ſuite.

Difficulté d'extraire du dedans des cavitez.

Quand un dard eſt enfoncé dans la poitrine ou dans le ventre, il n'eſt pas aiſé de le retirer : ſi le bleſſé ſe contentoit de le ſoutenir & d'attendre qu'il eſt un Chirurgien pour le panſer, en dilatant la playe il pourroit le faire ſortir doucement; mais par l'impatience du bleſſé qui retourne de tous côtez cet inſtrument pour l'avoir, il ſe fait une dilaceration dans ces parties qui fait que ces playes deviennent mortelles. Dans une repetition d'un Carouſel à Verſailles un garçon fut bleſſé d'un dard que l'on lançoit ſur une Meduſe : un Chirurgien dilata auſſi-tôt la playe & retira le dard, il en guerit en peu de tems.

L'on accuſe les Sauvages d'empoiſonner le fer de leur flêches, & l'on dit que dans des combats il y en a eu qui ſe ſont ſervis de balles empoiſonnées : je croy les Sauvages capables de le faire; mais je ne crois pas qu'il y ait d'autres hommes aſſez méchans pour pouſſer leur rage juſqu'à ce point. Si le Chirurgien ſoupçonnoit par la playe & par les accidens, qu'il y eût du poiſon, il faudroit donner des cordiaux & panſer la playe avec un onguent fait avec la theriaque, la therebentine & l'huile de millepertuis.

Extraction d'une pointe d'epée.

Il arrive ſouvent que la pointe d'une épée ſe caſſe quand elle a trouvé un os qui lui a reſiſté. Si l'on peut avoir l'épée caſſée, le Chirurgien ſe la fait repreſenter pour juger de la quantité qui eſt reſtée : ſi c'eſt après un combat, il faut qu'il en juge ſans ce ſecours. S'il ſent le morceau de l'épée avec la ſonde, il faut commencer par dilater la playe & avec des pincettes tâcher de le retirer; s'il eſt fiché dans un os, il faut avec des pinces faites en bec de corbin le prendre & le faire ſortir en droite ligne, de peur qu'il ne touche à quelque vaiſſeau ou à quelque nerf en le retirant : quand le corps étrange eſt ſorti, l'on panſe la playe ſelon la méthode ordinaire.

Depuis quelques ſiécles il eſt ſorti des enfers un monſtre habillé en moine, qui travaillant à la Chymie a trouvé une compoſition de ſalpêtre & de ſoufre que l'on appelle de la poudre à canon. Cette invention diabolique a fait que l'homme a fabriqué des armes à feu de toutes eſpeces ; & non content des piſtolets, des fuſils & des muſquets qui ne tuent les hommes qu'un à un, il s'eſt aviſé de forger des canons capables d'en tuer dix ou douze à la fois, & de détruire & d'abatre les rempars qu'il avoit élevez pour ſa ſureté : Et depuis un an il a encore paru à la Cour une autre moine qui a cru qu'il ne ſuffiſoit pas d'exterminer dix hommes avec un boulet de canon, mais qu'il falloit en tuer au moins trente ; c'eſt pourquoy il eſt venu exprès pour en produire une nouvelle fabrique compoſée de trois canons joints enſemble qui tirent en même tems par le moyen de trois boulets. Invention de la poudre à canon

L'on charge les fuſils, les mouſquets & les carabines avec des bales de toutes ſortes de calibres ou de groſſeur ſuivant le diamettre du canon : ces bales de plomb quand le coup à été tiré de près, paſſant à travers du corps ou d'un bras ou d'une jambe, à moins qu'elles n'ayent trouvé quelques os qui les ait arretées. Mais quand elles viennent de loin, elles demeurent dans les endroits du corps où elles ſont entrées c'eſt pour lors que le Chirurgien doit travailler à les retirer, car tant que le corps étrange ſera dans la playe, il n'eſt pas dans ſon pouvoir de la guerir, parce qu'il eſt un obſtacle à ſa réunion qui eſt la fin que l'on ſe propoſe dans la gueriſon de toutes les playes. Des balles de mouſquet reſtées dans le corps.

Il ne faut pas neanmoins prendre à la lettre, ce que je dis, je ſçay qu'il y en a qui ont gueri quoique la bale ſoit demeurée dans la playe ; mais cela arrive ſi rarement, que prenant ce qui arrive le plus ſouvent comme une regle generale, nous pouvons dire que tous les corps étranges reſtez dans les playes empêchent qu'elles ne gueriſſent, & qu'il faut employer tous les moyens que la Chirurgie nous preſente pour les avoir au plûtôt : car ſi l'on differe, la partie ſe tumefie & l'on a beaucoup plus de peine que ſi l'on s'y étoit pris peu de temps après que l'on a été bleſſé. Il faut donc avant que de poſer le premier appareil, retirer le corps étrange, à moins que l'on n'y trouve de grandes diffi-

cultez, ou que le Chirurgien ne manque pour lors des instrumens necessaires.

La Chirurgie secondée des preceptes generaux nous montre comment il faut faire sortir les corps étranges, & elle a inventé plusieurs instrumens de differentes especes pour les retirer. Il faut que le Chirurgien soit instruit des unes & des autres; mais particulierement ceux qui sont destinez pour les armées, & sur tout dans ce tems-cy plus que dans aucun autre, où il y a tous les jours des occasions de pratiquer cette Operation, par le grand nombre de combats & de sieges de villes où tant de genereux François exposent leur vie pour le service & la gloire du Roy. Mais quelque instruction qu'un Chirurgien ait pris dans les écoles, il apprend encore plus dans les armées, & il faut souvent qu'il conte plus sur son genie que sur ce que l'on lui a dit, parce qu'il y a tant de playes differentes & si extraordinaires qu'il ne peut être guidé pour lors que par son bon sens & son industrie.

Le Chirurgien doit être inventif.

Les choses dont il faut qu'il s'informe.

La premiere chose que le Chirurgien doit faire, c'est de s'informer de la distance qu'il y avoit entre les combatans pour juger de la profondeur de la bale; il faut aussi qu'il fasse mettre le blessé dans la même situation qu'il étoit, afin de pouvoir conduire la sonde par le même chemin que la balle a fait, il faut ensuite porter la main à la partie opposite pour voir si l'on ne sentira point la bale, car souvent après avoir traversé la partie, elle s'arrête sous la peau qu'elle aura poussée seulement, n'ayant plus eu assez de force pour la percer. Si on la sent à la partie opposée à son entrée, il faut avec un bistouri C, faire sur cette bale une incision proportionnée à sa grosseur, & avec une petite tenette D, la faire sortir. L'on donne à l'entrée de la playe deux petits coup de bistouri, l'un en haut & l'autre en bas pour changer sa figure en longitudinale, l'on passe un seton à travers de la playe, & on la panse en la maniere accoutumée.

Si la balle est restée dans les chairs & qu'on la sente avec la sonde, il faut commencer par dilater la playe, sans quoy l'on ne pourroit pas la faire revenir par le même chemin. Cette dilatation est encore necessaire pour introduire l'instrument avec lequel on la doit tirer dehors. De ces instrumens il y en a de plusieurs es-

peces que l'on appelle des tirebales : en voici douze de differentes figures que j'ay fait graver sur la planche qui est à la tête de cette Démonstration.

Le premier est un dilatatoire E qui sert à deux fins, qui sont premiérement de dilater & d'élargir la playe, tant pour voir ce qui est au fond que pour donner lieu à quelque autre instrument de prendre & de faire sortir le corps étrange avec plus de facilité : Secondement de servir luy-même de tireballe, car il la peut prendre, la serrer, & la conduire dehors sans le secours d'aucun autre instrument ; avec cette difference qu'aux autres tirebales il faut serrer les deux branches qui sont hors la playe, & qu'à celui-ci il faut les écarter. Divers instrumens pour l'extraction. 1. Le dilatatoire.

Le second est un tireballe à cuilliere F, ainsi appellé parce qu'il en a la figure ; cet instrument a un manche afin de le tenir avec plus de fermeté, il est long pour aller jusques au corps étrange, & ayant fait entrer la balle dans sa cavité qui est un peu recourbée, on la conduit dehors en lui faisant faire ce chemin sans trop se presser. 2. Le tirebale à cuilliere.

Le troisiéme est le tireballe à anneau G, qui a ce nom, parce que le bout qui va chercher la balle est rond & fait comme un anneau : c'est lui qui embrasse la balle, & qui en le retirant l'améne dehors avec la même facilité qu'elle y est entrée. 3. à anneau.

Le quatriéme est un tireballe à crochet mousse H, qui ayant acroché la balle la conduit dehors ; il est long pour aller jusqu'à la balle, & emmanché pour s'en servir avec plus de commodité. 4. à Crochet mousse.

Le cinquiéme est un tireballe à crochet fendu I, dont les pointes sont mousses pour ne point blesser des parties : il peut servir pour tirer & acrocher les morceaux de la chemise ou du vêtement que les balles font presque toûjours entrer avec elles jusques au fonds des playes. 5. à crochet fendu.

Le sixiéme est un instrument appellé bec de corbin K, dont les branches qui entrent dans la playe pour chercher le corps étrange sont tres-longues pour pouvoir s'en servir en toutes sortes d'occasions. 6. Bec de corbin.

Le septiéme est nommé bec de gruë L, parce qu'il lui ressemble : il a un ressort pour le dilater quand il est entré dans la playe, afin de pouvoir charger la balle facilement & la retirer ensuite. 7. de Gruë

Le huitiéme s'appelle bec de canne M, ou bec lar- 8. de canne.

ge : ſes extremitez ſont dentelées, afin de tenir la balle ferme & arreſtée de ſorte qu'elle ne puiſſe pas s'échapper.

9. de canne à viſſe. Le neuviéme eſt un bec de canne à viſſe N, qui par le moyen de cette viſſe ſerre tellement la balle quand elle eſt chargée qu'il faut qu'elle ſorte avec l'inſtrument

10. de lezard. Le dixiéme eſt appellé bec de lezard O, à cauſe de la reſſemblance qu'il a avec la tête d'un lezard : il n'y a que ſon extremité qui s'ouvre par le moyen d'un reſſort que l'on pouſſe & qui ſe ferme en retirant le même reſſort qui eſt renfermé dans une canule creuſée dans le corps de l'inſtrument.

11. l'Alphonſin. L'onziéme eſt un inſtrument auquel l'on a donné le nom d'Alphonſin P, parce qu'il a été inventé par Alphonſe Ferier Medecin de Napels : il eſt composé de trois branches que l'on ſerre par le moyen d'un anneau qui les embraſſe ; l'inſtrument ainſi ſerré eſt introduit dans la playe juſques ſur la balle, en retirant pour lors l'anneau vers le manche, ces branches s'écartent & ſaiſiſſent le corp étrange ; l'on repouſſe enſuite l'anneau qui en reſſerrant ces trois branches enferme ſi bien la balle qu'elle ne peut manquer de ſortir avec l'inſtrument.

12. La tariére. Le douzieme eſt la tariere ou tirefond Q, dont la pointe eſt une petite viſſe que l'on fait entrer dans la balle en la tournant par le moien d'un écrou conduit dans une canule qui eſt dans toute la longueur de l'inſtrument : il eſt particulier pour les balles qui ſont enchaſſées dans les os, car il ne convient pas à celles qui ſont dans les chairs, parce qu'il faut qu'elles ſoient appuyées, afin que la viſſe puiſſe faire ſon trou dans la balle.

De tous ces inſtrumens l'on ne peut point preſcrire celui auquel on doit donner la préference, ils ont tous leur utilité particuliere ſelon les differentes parties dont on doit tirer les balles : c'eſt au Chirurgien à faire choix de celui qui lui convient le mieux après avoir reconnu la nature du corps étranger & l'endroit où il eſt.

Ces inſtrumens ne ſuffiſſent pas toûjours. Quoique la Chirurgie ſoit fertile en inſtrumens par le grand nombre qu'elle nous en preſente, il ſe trouve neanmoins des occaſions où ils nous ſont de peu de ſecours ; il faut alors que le Chirurgien en invente de nouveaux, qu'il en faſſe des modéles pour les faire faire

par le coutelier, de la grandeur & de la figure qui peut être capable de tirer les balles de quelque endroits du corps où elles ſoient entrées, car il ne faut point qu'un Chirurgien ſe rebute & qu'il renonce à les avoir, à moins d'une impoſſibilité abſoluë.

L'on ne doit pas ſeulement entreprendre de tirer une balle ou un autre corps étrange, mais on le doit faire au plûtôt : l'on trouve dans les bleſſez beaucoup plus de ſoumiſſion dans le premier appareil que dans la ſuite du panſement, ils ſe laiſſent faire pour lors toutes les incitions que le Chirurgien trouve à propos. J'ay vû dans les armées des ſoldats qui non ſeulement ne faiſoient pas un cri, mais qui ne ſourcilloient pas, quelque douleur qu'on leur fit ou pour avoir une balle & un éclat de grenades, ou pour leur faire les inciſions neceſſaires ; il faut donc que le Chirurgien profite de cette diſpoſition, parce qu'il arrive ſouvent que le lendemain ou un autre jour on ne les tronve plus dans la même reſignation à la volonté de leur Chirurgien.

Neceſſité de faire promptement l'extraction.

Le retardement peut être encore préjudiciable ſur la facilité d'avoir la balle. Immediatement aprés la bleſſure, en ſuivant ſon chemin l'on peut la trouver aiſément : mais ſi le bleſſé a marché ou agi, elle peut avoir changé de place ; & ſi elle eſt dans un bras ou dans une cuiſſe, par ſon propre poids elle peut deſcendre, & alors l'on eſt obligé de faire de plus grandes inciſions qui peuvent même devenir inutiles quand elle a trouvé un eſpace entre deux muſcles pour ſe gliſſer.

Danger du retardement.

Il y a encore une troiſiéme raiſon qui ne permet pas au Chirurgien de differer, c'eſt que le premier jour la partie n'étant point encore enflée l'on peut plus facilement découvrir le corps étrange & le faire ſortir ſans beaucoup de peine : mais lorſque l'on attend au lendemain ou à un autre jour, on la trouve tellement tumefiée par la fluxion qui s'eſt jettée deſſus, qu'on a de la peine à ſuivre la trace qu'elle a faite, parce que l'entrée s'eſt rétrecié, & les chairs ſe ſont bourſouflées ; & ſi l'on ne peut pas ſe diſpenſer de faire quelques inciſions, elles ſont pour lors beaucoup plus douloureuſes qu'elles n'auroient été dans le premier appareil.

C'eſt un abus de croire qu'il y ait des médicamens capables d'attirer les corps étranges : il y a néanmoins des Autheurs qui en font de deux ſortes, ils diſent qu'il

Il n'y a point de Medicamens attractifs.

y en a qui agissent par une qualité manifeste, & d'autres par une qualité occulte : les premiers sont la poix, le galbanum & plusieurs autres gommes ; les seconds sont l'ambre jaune, l'aimant, & quelques autres. Un bon Chirurgien ne doit attendre aucun secours de ces medicamens, il doit avoir plus de foy aux instrumens qu'à toutes les drogues de la Pharmacie.

Il ne faut point attendre la supuration.

L'on trouve des Chirurgiens qui sans trop s'embarasser attendent la sortie de la balle par les accidens qui surviennent aux playes d'arquebusades ; ils prétendent même avoir beaucoup fait quand ils y ont mis du levain, de la fiente de pigeons & d'autres remedes pourrissans qui y procurent une grande supuration ou un abscès, dans le dessein que le pus entraînera avec lui la balle en lui traçant le chemin par où elle doit sortir. Ce moyen me paroît dangereux, puisqu'il ne se fait point d'abscés sans de violentes douleurs qui causent la fiévre & qui rendent la cure longue & difficile, & qu'on ne peut l'esperer sans faire des ouvertures pour donner issue à la matiére & au corps étrange : c'est pourquoy il faut éviter cette pratique qui ne peut être suivie que par des Chirurgiens timides qui ont plus de crainte en faisant des incisions, que le malade n'en a en les souffrant.

Observation.

Lors que l'on a tiré une balle l'on n'a pas quelquefois tout fait, les soldats en chargeant leurs mousquets y en mettent souvent deux ou trois : j'en ay vû qui ayant des balles d'un trop gros calibre les coupoient en quatre, & qui mettoient ces quatre quartiers dans leurs fusils ; c'est la raison pourquoi il faut examiner s'il y en a plusieurs, avant que de panser le blessé. Un Officier Suisse fut blessé à l'attaque de la citadelle de Cambray d'un coup de mousquet à la partie anterieure & moyenne de la cuisse ; le Chirurgien ayant senti à la partie posterieure la balle qui n'avoit pas percé la peau il y fit une petite incision sur la balle qu'il tira par cet endroit : il crut, n'y ayant qu'une entrée, qu'il n'y avoit qu'une balle, mais il y en avoit deux, dont l'une ayant rencontré le femur n'avoit pas percé comme la premiére, cette derniere balle tomba peu à peu au bas de la cuisse, & elle ne sortit que six mois après par un abscès qui se fit au genou.

Toutes les balles ôtées il reste encore des corps étran-

ges qu'il faut avoir, ce sont des morceaux de l'habit & de la chemise que les balles emportent & poussent devant elles jusques au fonds des playes. En examinant l'habit du blessé si l'on en trouve une piece emportée de la figure de la balle, l'on est seur qu'elle est dans la playe; c'est pourquoy il en faut faire l'extraction promptement, sans quoi il seroit impossible de guerir. Comme il arriva à M. de Ponti qui fut blessé en Irlande au siege de Londonderi d'un coup de mousquet qui avoit porté un morceau de son juste-au-corps dans la playe: la balle ayant été tirée l'on ne sçavoit à quoi attribuer le retardement de sa guerison, il se faisoit de tems en tems des abscès qui épuisans ses forces l'avoient mis dans une maigreur effroyable, lorsqu'il arriva un Chirurgien de France qui fit de nouvelles incisions, qui tira la piece d'étoffe qui faisoit tous les desordres, & qui le guerit en peu de tems.

Corps étranger qu'on doit ôter apres les alles.

En chargeant un fusil l'on met sur la poudre un tampon de papier & la balle par dessus. Dans un coup tiré de près la balle aura passé à travers la partie, & le tampon qui l'aura suivi peut être demeuré dans la playe; c'est une circonstance sur laquelle le Chirurgien doit faire attention, parce que ce fait est arrivé tres souvent, & qu'il seroit impossible de guerir tant que ce corps étrange seroit dans la playe, & il faut non seulement ôter tout ce qui est venu de dehors, mais encore les esquilles d'os qui quand elles sont separées piquent les chairs, font de la douleur, inquietent la playe & en empêchent la réunion.

Aux playes de feu il sort peu de sang, & il est rare qu'il arrive une hémorragie, parce que la balle brulant ce qu'elle touche y fait une escarre qui empêche que le sang ne s'écoule quand même elle auroit touché quelque vaisseau: mais l'escarre venant à tomber, il se fait quelquefois des hémorragies qui feroient perir le blessé, si le Chirurgien ne les arrêtoit promptement; c'est pourquoy il doit être sur ses gardes & ne rien assurer avant que les escarres soient entierement separées, qui proche des gros vaisseaux sont d'une dangereuse consequence.

L'hémorragie est rare aux playes de feu.

Les fluxions & les dépots sur les parties blessées d'armes à feu sont toûjours plus grands que sur les playes faites par des instrumens tranchans. Ces derniers ne

Les dépots y sont grands.

font que couper & ſeparer les parties, mais les autres en rompant & dechirant les fibres d'un muſcle y cauſent un tiraillement qui oblige les humeurs de tomber deſſus & à faire des abſcès qui rendent la cure tres-difficile. Il ne faut donc pas prétendre guerir un coup de mouſquet auſſi-tôt qu'un coup d'épée, & il faut être plus attentif ſur les accidens qui y ſurviennent qui ſont toûjours tres-fâcheux.

Extraction d'une balle engagée dans un os.

Si une balle étoit enfoncée dans un os, il faudroit eſſayer de la tirer avec un tirefond ou une tariére; mais ſi elle y étoit enclavée ſi fortement que l'on ne put pas l'avoir, il faut plûtôt la laiſſer que de tourmenter le bleſſé en faiſant des efforts trop violens; il faudroit pour lors attendre l'exfollation de l'os, parce que ce qui en a été touché venant à ſe ſeparer entraine la balle avec lui.

Des balles qui gliſſent le long de l'os.

Si un os eſt à plomb lorſqu'il vient à être frapé d'une balle, il en arrête le coup; mais s'il eſt panché, elle coule le long de l'os, de maniére qu'elle monte ou deſcend ſuivant la pente qu'elle trouve à l'os en le frapant; nous en avons veu deux exemples funeſtes, l'un à M. le Prince de Rohan bleſſé au genou, dont la balle ſe coula en montant le long du femur, l'autre à M. de S. Mars qui avoit le coup au pied, & dont la balle monta le long du tibia : ils en ſont morts tous deux, & quoique les Chirurgiens ayent apporté tous leurs ſoins pour les en garentir, on leur en a imputé la cauſe pour n'avoir pas cherché ces balles dans les endroits où on les a trouvées aprés leur mort.

D'un coup de balle à la tête.

A ceux dont le crane a été frapé par une balle il s'y fait un étonnement du cerveau. Le nombre de ceux qui en meurent eſt plus grand, que de ceux qui en rechapent, parce que la commotion fait toûjours extravaſer du ſang des petites venules qui dans cette partie ſont tres-delicates; il n'y a que le trépan qui puiſſe donner iſſue à ce ſang, & par conſequent qui puiſſe garentir de la mort : c'eſt pourquoy pour peu que le crane ait été touché & découvert par la balle, il faut trépaner; & quoique je vous diſe que ces ſortes de playes ſoient tres-perilleuſes, nous avons des exemples des pluſieurs qui en ſont gueris.

Des playes des éclats

Il y a encore des éclats de bombes & de grenades qui font des deſordres épouvantables, en tuant ou bleſſant

tous ceux qu'ils frapent. Je ne vous parlerai point des éclats de bombes, parce que ceux qui en sont blessez n'ont pas besoin d'être pansez : la mort suit de si près ces sortes de playes, que la Chirurgie ne peut leur être d'aucun secours. Mais pour ceux de grenades j'en ay pansé beaucoup, & j'en ay tiré des éclats qui se fichent dans toutes les parties du corps, excepté de la tête dont tous ceux qui en sont frapez meurent par le grand fracas qu'elles font au crane & par l'ébranlement qu'elles font au cerveau qui demeure étourdi & assoupi comme s'il avoit été frappé d'un coup de massue. de bombes & de grenades.

La grenade en crevant se casse en plusieurs morceaux dont les éclats entrent dans les chairs plus ou moins selon qu'ils sont petits ou gros, ou selon que l'on est éloigné de l'endroit où elle a crevé. Au siége de Cambrai j'en tirai un de la grandeur de la paume de la main, qui étoit entré si avant dans la fesse d'un Officier que l'on ne le voyoit point; M. Bessiere m'a dit en avoir vû un qui s'étoit placé dans le scrotum ; mais enfin en quelque partie qu'il soit, il faut en delivrer le blessé au plûtôt ; ce qui demande des incisions que l'on ne peut pas prescrire ici, & que le Chirurgien fera selon la situation de la playe & la nature du corps étrange.

L'on ne met point des boulets de canon au nombre des corps étranges dont on doive faire l'extraction, ils envoyent au tombeau tous ceux qu'ils touchent, & il n'a point d'exemples qu'il en soit demeuré dans le corps de quelqu'un qui ait eu besoin d'un Chirurgien : c'est une espece de bonheur à ceux qui se trouvent dans son chemin, quand il ne leur emporte qu'un bras ou une jambe ; nous avons parlé de ces sortes de playes hier en faisant l'amputation. Des boulets de canon.

Une balle ou un autre corps étrange étant retiré, il faut avant que de panser la playe avoir égard à deux ou trois circonstances, qui sont. Premierement de changer la figure ronde de la playe en une longitudinale par deux coups de bistouri R, que l'on donne l'un en haut & l'autre en bas selon la rectitude des fibres des muscles ; Secondement de faire un égoust à la playe en la grandissant enbas, enfin que le pus puisse s'écouler facilement & que l'on ne soit point obligé de la faire par la suite ; Troisiémement de passer une aiguille S, enfilée du seton T, dans la playe si elle traverse la par- Précaution pour le pansement.

tie, afin d'y pouvoir porter les remedes avec facilité.

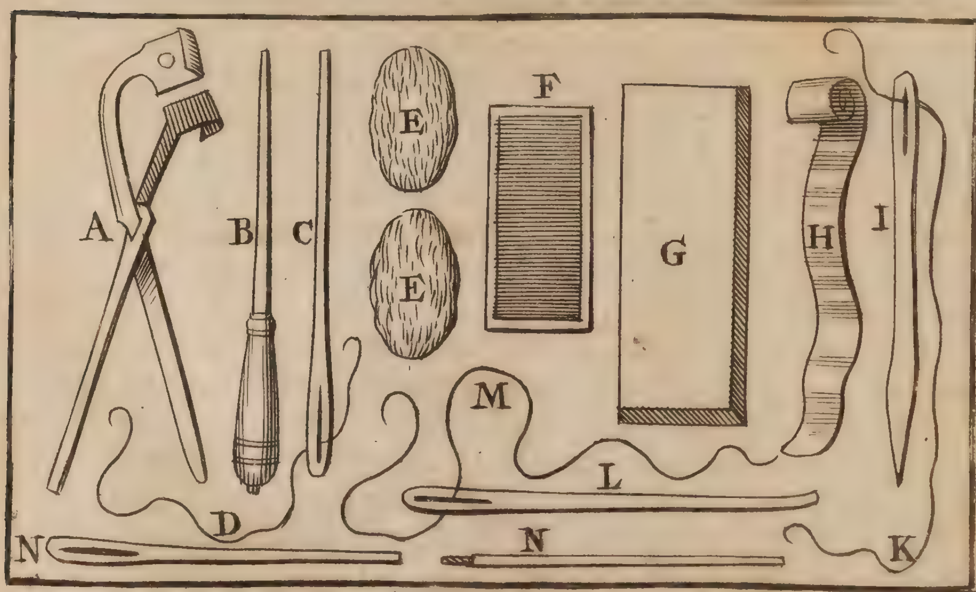
Eau d'arquebuſade.

L'on ſe ſert dans les commencemens d'un digetif pour aider la ſeparation des eſcarres, mais il faut qu'il ſoit plus animé & non pas ſi pouriſſant que celui dont on ſe ſert aux playes contuſes, afin de ne pas procurer une trop grande ſupuration. Quand les eſcarres ſont tombées, l'on ſupprime le digeſtif; l'on travaille à deſſecher la playe avec de l'eau vulneraire, qui eſt excellent à ces ſortes de playes & à laquelle pour cette raiſon l'on a donné le nom d'eau d'Arquebuſades.

Panſement de la playe.

Le Chirurgien met cette tente de charpie V, dans la playe quand il y a une neceſſité qui le demande, & il ne s'en ſert point du tout quand il y a paſſée un ſeton : l'on met ſur la playe un plumaceau X, plat couvert du digeſtif, puis un emplâtre Y, & une compreſſe Z, trempée dans de l'eau de vie ou du vin aromatique, & l'on finit par la bande *a* ou par un bandage uniſſant fait avec cette bande *b* roulée à deux chefs : l'on continue enſuite le panſement de la maniere que la bonne Chirurgie l'ordonne.

FIG. LIII. POUR L'APPLICATION DU SETON



LE Seton eſt une Operation de Chirurgie qui fait deux trous à la peau par le moyen d'une groſſe aiguille enfilée : ce nom de ſeton eſt derivé du mot

latin *seta*, qui veut dire soye de cochon, parce que les premiers Chirurgiens s'en servoient pour la passer à travers des deux playes faites par l'aiguille.

Differentes manieres du seton.

Ceux qui ont succedé aux inventeurs de cette Operation ont pretendu avoir mieux rencontré en se servant de crin de cheval, parce qu'il est plus long & par consequent plus commode. Les successeurs de ceux-cy ont suprimé le crin, disant qu'il étoit trop dur dans une playe & qu'il ne facilitoit pas assez la filtration des humeurs qui est la fin que l'on se propose : ils ont mis à sa place une meche de cotton comme plus douce & plus capable d'executer leur intention. Et enfin il s'est trouvé d'autres Chirurgiens qui ont fait le procès à la meche de cotton, pretendant qu'il a de petites pointes qui picotant sans cesse la playe, la fatiguent & l'incommodent, & ils veulent que l'on se serve de fil de lin retors qui n'ait pas encore passé par la lessive.

Endroits où on l'applique.

Le seton se peut appliquer en toutes les parties du corps ; mais celles ou nos Anciens l'appliquoient ordinairement étoit à la nuque du cou, dont ils esperoient des avantages considerables : ils le croyoient excellent pour le mal caduc, pour les hydrocéphales & pour toutes les fluxions sur toutes les parties du visage, & Fabricius Hildanus dit en avoir fait des guerisons qui peuvent passer pour des miracles.

Maniere ancienne de percer la peau pour le seton.

L'on se servoit anciennement du fer ardent pour percer la peau, & voici comment l'on s'y prenoit. L'on faisoit asseoir le malade sur un siege sans dos, l'on lui faisoit pancher la tête un peu en arriére afin de pouvoir pincer la peau du cou, on la mettoit entre les deux platines de cette tenaille A, faite en forme de gofrier, & percées pour y faire passer l'aiguille : en tenant ainsi de la main gauche la peau serrée dans les tenailles, l'on prenoit de la droite un cautere actuel B, tout rouge que l'on fouroit dans les trous de la tenaille, & qui par ce moyen faisoit deux trous à la peau. Le cautere actuel ayant suffisamment aggrandi les trous, on le retiroit & l'ayant donné à un serviteur, l'on prenoit de la même main une grosse aiguille, C, faite comme ces carlets des cordonniers enfilée d'une meche D, & on la passoit par ces trous avant que de lâcher la tenaille. La meche passée on ôtoit la tenaille & l'aiguille, laissant la méche dans les playes que l'on avoit im-

bibées avec un médicament fait avec l'huile & le jaune d'œuf pour aider à la ſeparation des eſcarres; l'on mettoit deſſus ces playes un de ces plumaceaux E, E, trempé dans le même remede, puis l'emplâtre F, la compreſſe G, & la bande H, aves laquelle on faiſoit le bandage circulaire autour de la tête, on tiroit tous les jours un peu de la même méche pour conduire du nouveau médicament dans les playes; après la chute des eſcarres l'on continuoit ce changement de place à la méche, & quand elle étoit uſée l'on en attachoit une autre à ſon bout pour la renouveller, & ce tant que l'on jugeoit la diſtilation des humeurs neceſſaire pour la gueriſon des maladies qui avoient obligé de l'appliquer.

Panſement de la playe.

Inutilité des ſetons.

Il y a eu de la conteſtation entre les partiſans de cette Operation, ſçavoir ſi l'on devoit pincer la peau en long ou en travers, c'eſt-à-dire ſi les deux trous devoient être à côté l'un de l'autre ou s'ils devoient être l'un au deſſus de l'autre : c'eſt un fait d'une ſi petite conſequence qu'il ne merite pas qu'on s'y arrête, d'autant plus que cette Operation ne ſe pratique plus aujourd'huy. Quand il y a une neceſſité de donner un égouſt à ces humeurs qui font toutes ces maladies de la tête, nous appliquons une pierre à cautere dans la foſſette du cou & par ce moyen nous leur donnons une iſſue, & ſe filtrant ſans ceſſe ces maladies ſe gueriſſent auſſi bien que par le ſeton.

Les Italiens ont été grands amateurs de cette Operation, mais il m'a paru qu'ils ſont beaucoup revenus de cette opinion, car étant en Italie j'en ai vû beaucoup qui portoient des cauteres aux bras. Le ſeton n'eſt pas ſeulement cruel dans ſon application, mais il eſt encore fort embaraſſant dans ſes ſuites : le cautere ne demande point tant de preparatifs, il fait moins de douleur en le poſant, l'on le panſe avec plus de commodité & l'on en reçoit les mêmes utilitez; ce n'eſt donc pas ſans raiſon que les Italiens & les François l'ont ſubſtitué à la place du ſeton.

Aiguilles pour faire cette operation.

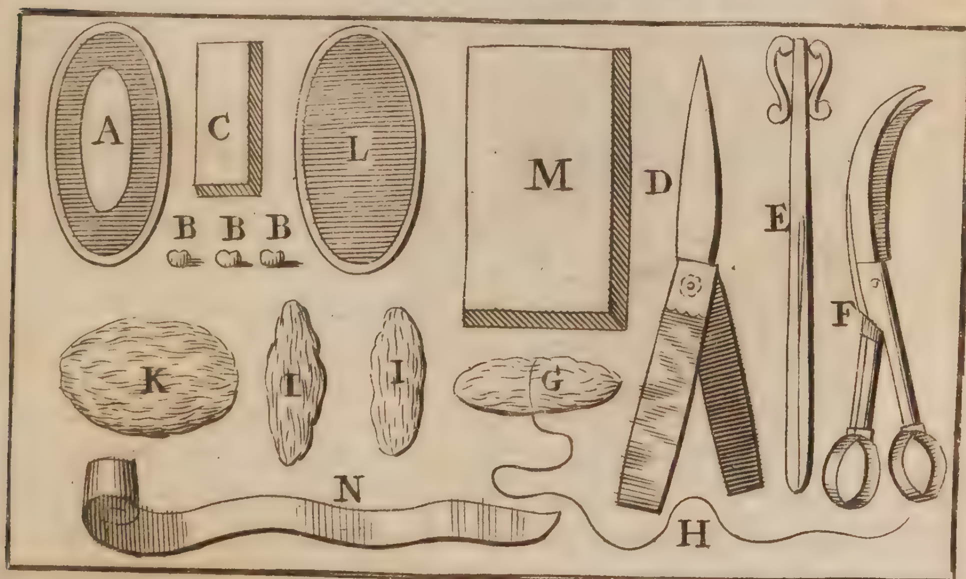
Enfin s'il ſe trouvoit quelqu'un tellement prevenu en faveur du ſeton qu'il le prefera au cautere & qui voulut que l'on lui appliqua, je conſeillerois pour lors au Chirurgien de ne ſe point ſervir ni de la tenaille, ni du fer ardent, mais ſeulement de cette aiguille I, lar-

ge & tranchante enfilée de ce corponnet K ; & de la paſſer à travers la peau de la nuque du cou en la pinçant ſeulement avec les doigts de la main gauche : de cette maniere cette Operation ſe fait en un moment, il n'y a point d'eſcarres à tomber, & le malade en reçoit les mémes utilitez.

L'on entend encore par ce mot de ſeton une petite bandelette de linge fort étroite que l'on paſſe avec le ſecours d'une aiguille à travers des playes qui ont une entrée & une ſortie ; je vous ai dit tantôt qu'il en falloit paſſer un dans les playes dont on avoit tiré les balles ou les autres corps étranges, par la partie oppoſite. Uſage de la bandelette.

L'on prend cette aiguille à ſeton L, qui eſt mouſſe par le bout pour ne point bleſſer, & qui eſt enfilée de cette bandelette M, que l'on fait paſſer par la playe de part en part imbibée de tel médicament, que l'on a jugé à propos : voila une autre aiguille NN, plus longue, compoſée de deux pieces pour être plus portative, & que l'on joient enſemble par le moyen d'une petite viſſe, & dont on ſe ſert dans les playes qui traverſent les cuiſſes. Le ſeton placé l'on ôte l'aiguille, & l'on continue le panſement comme nous avons déja dit.

FIG. LIV. POUR L'OUVERTURE D'UN ABSCE'S.



L'Ouverture d'un abſcés eſt appellé Onkotomie qui eſt derivée de deux mots grec, d'*Onkos* qui ſignifie amas de matiére; & de *temnein* qui v ut dire couper; de ſorte que cette Operation conſiſte à faire une inciſion dans l'endroit où il y a de la matiere amaſſée.

[margin: ...e eſt des ...s uſitée.]

C'eſt l'Operation que le Chirurgien fait le plus frequemment, il a tous les jours des occaſions d'ouvrir quelque tumeur ou quelque abſcés. Je n'entrerai point dans le détail des cauſes des tumeurs contre nature, je ſuppoſe que le Chirurgien doit avoir lû ce que tant de celebres Auteurs nous en ont écrit, & qu'il eſt inſtruit de tout ce qui les regarde en general & des remedes qu'il convient faire pour les diſſiper par la voie de la reſolution. Je me bornerai à dire ſeulement ce qu'il faut faire lorſquelles ne peuvent point guerir que par le moyen de la ſuppuration.

[margin: Examen qu'elle ſuppoſe.]

Quand un Chirurgien entreprend de traiter une tumeur qui doit finir par la ſuppuration, il faut qu'il examine bien les ſignes qui marquent en quel état elle eſt, les uns montrent que la matiere ſe fait, & les autres qu'elle eſt faite.

[margin: Signes de la la matiere qui ſe forme.]

Ceux qui indiquent qu'elle ſe fait, ſont tumeur, douleur & rougeur à la partie, le malade ſent un battement dans la tumeur, il ne dort point & il a de la fiévre; Hypocrate nous dit que lorſque la matiere ſe fait la fiévre & les douleurs ſurviennent. Si le Chirurgien touche la tumeur & qu'il ne ſente point de fluctuation, c'eſt ſigne que la matiere n'eſt pas encore cuite, & alors il lui doit aider par des maturatifs & des pourriſſans: ſi la tumeur eſt petite, il ſe contentera d'y mettre un emplâtre de diachilon gommé avec un peu de baſilicon; mais ſi elle eſt groſſe dure & éloignée de la coction, il faut qu'il ſe ſerve de remedes plus puiſſans, & qu'il employe les cataplaſmes faits avec l'oſeille, l'oignon de lis, les racines de guimauves, le levain & fiente de pigeons, le tout cuit avec l'axonge de porc.

[margin: Signes de matiere formée en pus.]

Les ſignes qui lui montrent que la matiere eſt faite ſont, diminution de tenſion, de rougeur & de douleur; la tumeur s'eleve un peu en pointe, elle ſemble marquer l'endroit par où la matiere veut ſortir: en mettant les deux doigts indices deſſus, & les appuyant

alternativement, l'on ſent la matiere flotter dans la tumeur, ce qui eſt un ſigne indubitable qu'elle eſt en maturité, & qu'il en faut faire l'ouverture au plûtôt.

Les bons Praticiens nous propoſent deux manieres pour ouvrir les abſcés, ou avec les pierres à cauteres, ou avec la lancette, ces deux moyens ſont également bons, mais il eſt des tumeurs où le premier eſt neceſſaire & il en eſt d'autres où la lancette eſt preferable; les voici en peu de mots. Deux manieres d'ouvrir les abſces.

Quand la tumeur eſt faite d'humeurs froides & qu'elle a été lente à ſe meurir, il faut en differer l'ouverture le plus de tems que faire ſe peut, l'on ne riſque rien pour attendre, car la matiere faite d'humeurs froides & douces ne peut point faire d'eſcarres ni le même deſordre que feroit celle d'une humeur chaude. De plus ſi l'on ouvroit ces ſortes de tumeurs auſſitôt que l'on ſent de la fluctuation dans le milieu, il reſteroit de la dureté qu'on auroit peine à amolir par la ſuite; c'eſt pourquoy il faut retarder juſqu'à ce que le tout ſoit en état d'être vuidé, parce que la matiére fait la matiere, & ce qui eſt déja cuit aide à cuire ce qui reſte, & pour lors il faut ſur toute la longueur de la tumeur, appliquer une traiſnée de cauteres, pour deux raiſons: la premiere parce que la chaleur des cauteres perfectionne la coction de l'humeur, & la ſeconde parce que les eſcarres tombées, il y a une ouverture ſuffiſante pour porter des remedes capables de fondre & de conſumer les duretez qui n'auroient pas pu être amolies par la ſuppuration. Aux abſcés profonds il faut encore ſe ſervir des pierres à cauteres, parce qu'elles font une ouverture plus large que la lancette, & qu'elles facilitent ainſi les moyens de porter les remedes dans toute la cavité de l'abſcés. En quel cas on doit retarder. A quoy les cauteres ſont ici utiles.

Mais quand la tumeur meurit promptement, & que par ſa moleſſe on connoît que la matiere a pris une coction parfaite, on ne doit point attendre qu'elle ait rongé la peau pour ſe donner une iſſuë elle même, car par ſon ſéjour elle peut faire du deſordre en rongeant les fibres des chairs qui ſont plus tendres que celles de la peau, il faut alors ſe ſervir de la lancette & ſans differer faire une ouverture ſuffiſante pour vuider tout le pus contenu dans la tumeur.

Il y a des Autheurs qui ont inventé un anneau dans

D'un bistouri enchaſſé dans un anneau.

lequel eſt enchaſſé un petit biſtouri, ils s'en ſervoient pour ouvrir des abſcés aux enfans craintifs & aux perſonnes qu'ils ne trouvoient pas aſſez dociles pour ſouffrir ce qu'ils jugeoient à propos de leur faire : ils mettoient cet anneau dans un de leurs doigts, & ſous pretexte de toucher la tumeur ils la perçoient avec ce biſtouri, & ainſi ils trompoient adroitement leurs malades. Ce procedé me paroît tenir un peu du charlatan, je ne conſeilleray jamais de s'en ſervir. Si c'eſt à un enfant qu'il faille faire cette Operation, il n'y a qu'à le faire tenir ſurement : ſi c'eſt à une grande perſonne qui ſoit aſſez poltrone pour ne la vouloir pas ſouffrir, il faut la laiſſer & l'abandonner à ſon propre ſort ſans ſe donner la peine de chercher quelque ſtratagême pour la ſurprendre.

Comment on ſe ſert du cautere.

Si l'on a reſolu de ſe ſervir du cautere, l'on prend l'emplâtre A que l'on poſe ſur le milieu de la tumeur; il eſt fendu de la longueur que l'on veut faire l'ouverture, l'on poſe deux ou trois des pierres à cauteres BBB dans la fente de l'emplâtre, & par deſſus on met cette petite compreſſe longuette C que l'on a mouillée, afin qu'elle faſſe plûtôt fondre les pierres : l'on met un ſecond emplâtre que l'on couvre d'une compreſſe, & avec une bande l'on tient tout l'appareil. On laiſſe agir les cauteres pendant deux ou trois heures ; ſi l'on veut qu'ils cavent beaucoup, on les laiſſe plus de tems. Après avoir relevé le tout, l'on fait avec une lancette ſur le milieu de l'eſcarre une inciſion juſques à la matiere dont on en laiſſe ſortir tout autant qu'il s'en preſente & tout autant qu'il y en a dans la tumeur : car on eſt deſabuſé de l'erreur des Anciens qui craignoient d'affoiblir leurs malades en vuidant un abſcés tout d'un coup ; nous voyons au contraire que plus on fait ſortir de matiere, plus ils en ſont ſoulagez, ſur tout quand le pus eſt tout formé. L'experience des hydropiques détruit encore leur opinion, ils ne vuidoient les eaux qu'à quatre ou cinq repriſes, diſant qu'il ne falloit pas aller d'une extrême repletion à une extrême inanition : & aujourd'huy on leur vuide juſques à la derniere goutte, ſans qu'ils donnent aucune marque de foibleſſe ; & nous en voyons venir chez le Chirurgien ſe faire faire la ponction & s'en retourner chez eux avec la même vigueur qu'ils ſont venus quand ils ont eu la force de s'y tranſporter, car

Il faut vuider tout l'abſcés.

dans la plûpart des hydropiſies, on attend ſouvent à l'extremité pour ſe reſoudre à ſouffrir l'Operation.

Si l'on a reſolu d'ouvrir la tumeur avec la lancette, il faut prendre celle-cy marquée D qui eſt plus longue & plus large que celles dont on ſe ſert pour la ſaignée, c'eſt pourquoy on l'appelle lancette à abſcés : l'ayant ouverte & à demie ployée on la met à ſa bouche, l'on examine l'endroit de la matiére, & l'ayant remarqué, avec le poulce & le doigt indice de la main gauche l'on étend la peau afin qu'elle ne vacille pas dans le tems de l'Operation, & de la droite on prend la lancette que l'on enfonce juſqu'à la matiere : & faiſant une élevation en la pouſſant enhaut l'on fait cette ouverture ſuffiſamment grande pour donner iſſue au pus que l'on voit ſortir auſſi-tôt, & qu'on reçoit dans une poelette ou quelque autre vaiſſeau que l'on a preparé pour cet effet : l'on preſſe un peu la tumeur par les deux côtez pour la faire dégorger. Ayant jugé par la quantité de la matiere ſortie, qu'il doit y avoir un grand vuide, on tâche avec cette ſonde creuſe E que l'on introduit dans la playe de reconnoître de quel côté le vuide eſt le plus grand, & avec ces ciſeaux courbes F, l'on ouvre du côté du vuide, & particuliérement quand il eſt en enbas, de maniére que cette ſonde creuſe ſert à deux fins, l'une pour être éclairci de la grandeur & de la nature de la cavité, & l'autre pour conduire la pointe des ciſeaux qui la doivent dilater. Quelques Praticiens qui ne ſe piquent pas de politeſſe, aprés la premiere ouverture faite avec la lancette portent leur doigt dans l'abſcés pour être informez de ſa largeur & de ſa profondeur ; & s'il faut par quelque inciſion en agrandir l'ouverture, leur doigt faiſant la fonction de la ſonde ſert de conducteur à la pointe des ciſeaux.

Methode d'ouvrir avec la lancette.

Ces ſortes d'ouvertures demandent trois circonſtances qui ſont très-eſſentielles : la premiere de les faire toûjours ſelon la rectitude des fibres des muſcles, & jamais en travers de crainte d'eſtropier les malades ; la ſeconde de les faire toûjours à la partie declive ou la plus baſſe, afin que n'y reſtant aucuns ſacs la matiere puiſſe ſortir d'elle-même ; & la troiſiéme de les faire dés le premier jour ſuffiſamment grandes, tant pour n'être pas obligé de faire de nouvelles inciſions dans la ſuite, que pour porter facilement les remedes dans toute la cavité de l'abſcés.

Circonſtances à obſerver.

L'ouverture faite telle que je vous l'ay marqué, & la matiere vuidée, l'on panse le malade : l'on ne se sert au premier appareil que de charpie séche afin d'imbiber mieux les restes du pus ; l'on en fait des bourdonnets de grosseur proportionnée à la grandeur de la cavité. Celuy que l'on met dans le fond marqué H, doit avoir un fil, afin qu'en repansant le malade, l'on soit assuré que l'ayant ôté il n'en reste plus dans la playe : ayant mis ces deux autres II, on la couvre avec ce plumaceau plat K, & cet emplâtre L, qui est composé de Diachilon, afin de fondre les restes de l'humeur endurcie, & par dessus la compresse M, N, & enfin la bande dont on fait des circulaires qui tiennent tout l'appareil.

Du Pansement.

Le lendemain l'on couvre les bourdonnets avec des onguens mondificatifs d'ache ou d'apostolorum avec lequel on met un peu d'Egiptiac. en cas qu'il y eut des chairs pourries que l'on voulut consumer. L'on travaille à déterger & nettoyer tout le fonds de l'abscés que l'on laisse ensuite remplir de chairs : étant suffisamment incarné, l'on se sert de remedes dessicatifs pour pouvoir y procurer une bonne cicatrice qui est la fin que l'on s'est proposée dés le commencement.

Les abscés qui viennent au visage n'embarassent pas peu le Chirurgien, parce qu'il se trouve dans la necessité d'y faire des incisions pour donner issuë à la matiere, qui laissant des cicatrices causent de la difformité à cette partie. L'on a été dans cet embarras au sujet de Monseigneur le Duc de Berry qui le 3. du mois d'Octobre 1706. revint de la chasse avec la jouë droite fort enflée : on le saigna, on lui mit des cataplasmes pour tâcher de resoudre l'humeur qui causoit cette enflure. On le resaigna une seconde fois, mais cette tumeur qui provenoit d'une infinité de contusions faites par le fusil appuyé sur cette partie, ne cédant point aux remedes, l'on connut qu'elle prenoit le chemin de la supuration par sa rougeur, l'augmentation de la douleur, le peu de repos qu'elle lui donnoit, & par le bouffissement de l'œil, du nez, & des levres : & de fait Monseigneur le Duc de Berry pendant trois mois avant cet accident, avoit fait tant de parties de chasses où il tiroit des quatre ou cinq cent coups de fusil, & où il raportoit jusques à deux cent cinquante pie-

ces de gibiers, que sa jouëe se trouva tellement meurtrie, qu'il y avoit peu d'apparence d'en esperer la resolution. Le mardi 12. du mois M. Marêchal sentit de la fluctuation dans la tumeur, & me l'ayant fait toucher, l'on convint de la necessité de l'ouverture & de l'endroit où il la falloit faire, l'on prit heure pour l'aprés-midi à deux heures, & ayant mis Monseigneur le Duc de Berri dans un fauteuil, étant la scituation la plus commode, pendant que je lui tenois la tête, M. Marechal en presence de l'avis de M. Fagon, lui plongea une lancette dans l'endroit le plus bas de la tumeur, & par l'élevation qu'il fit, il l'ouvrit de la longueur d'une épingle. Le pus sortit aussi-tôt, & en assez grande quantité pour emplir la coquille d'un gros œuf. M. Maréchal mit un doigt dans la playe qu'il promena dans la cavité de la tumeur, pour sçavoir si les os n'étoient point découverts, & ayant trouvé le perioste attaché aux os de la pommette & de la mâchoire superieure, il le pansa; l'on y a mis pendant les premiers jours une tante mollete avec l'emplâtre de mucilages. L'on a continué de le panser avec des injections déterſives qui ont nettoyé le fond de l'abscés, qui s'est rempli de bonnes chairs en tres-peu de tems, puis qu'en vingt jours il a été parfaitement gueri, & comme l'on a fait l'ouverture la moins grande que l'on a pû, & autant proche l'oreille que la tumeur l'a permis, il n'y est resté qu'une petite cicatrice longitudinale qui sera cachée par le bord de la perruque.

LE Carboncle que le vulgaire appelle charbon, est ainsi appellé, parce que l'on y sent une douleur brûlante, & que les effets qui s'en ensuivent sont semblables à ceux que l'on sent quand on a mis un charbon ardent sur quelque partie. La plûpart des Auteurs confondent le charbon avec l'anthrax, prétendans que l'un & l'autre de ces deux maux sont causez par un sang atrabilaire & bouillant, qu'ils ne different qu'en quelques degrez & circonstances, & que selon la version du mot Grec *anthrax* il signifie en françois *carboncle* ou *carbon*: vous trouverez neanmoins par la description que je vay vous en faire, qu'il faut les rapporter à deux genres qui demandent des remédes differens & des operations differentes pour les guerir.

Du charbon de l'anthrax.

Le charbon est defini une pustule noire cendrée avec

Définition du charbon

rougeur & douleur, ardeur & chaleur à l'entour, qui s'éleve en vessie brûlant le lieu où elle est, & qui en se crevant laisse nn escarre tel que font les cauteres & les brûlures.

Ses espéces.

Il y en a de deux sortes : l'un simple & benin qui est causé par une serosité âcre d'un sang arrabilaire & bouillant qui fait impression à la peau par où elle passe, & qui s'amassant sous l'épiderme, y fait une grosse pustule semblable à celle que font les brûlures ; l'autre est malin & pestilentiel, il vient d'une serosité brûlante comme de l'eau forte, qui fait un escarre plus profond que le précedent, il arrive en tems de peste, & il est presque toujours mortel.

Ouverture qu'on fait à la pustule.

Je ne vous parleray point des remédes généraux, c'est aux Medecins à les ordonner, ni de ce qu'il faut faire au charbon pestilentiel, il faut avoir recours à ceux qui nous ont donné des traitez de la peste, il nous en ont suffisamment instruits : je me renferme dans la maniére de traiter par la Chirurgie les charbons qui sont guerissables.

De l'eau phagédénique.

Si la pustule n'est pas ouverte, il faut l'ouvrir au plûtôt, afin que la serosité par un plus long sejour ne fasse pas une plus forte impression à la peau, il faut faire avec une lancette des scarifications jusques au vif, sur tout ce que l'on voit de livide & de noir : pendant que la serosité & le sang s'écoulent, il faut dissoudre un peu de thériaque dans de l'eau de vie, en imbiber un plumaceau, & en couvrir les scarifications que l'on a fait, il le faut renouveller de six en six heures, & saigner le malade : s'il est replet & robuste, il faut reïterer la saignée plusieurs fois, il lui faut faire prendre des cordiaux, & lui faire observer un bon regime de vivre.

Le lendemain si le malade ne sentoit point de douleur à la partie, & que l'on vit la noirceur s'agrandir, il faudroit redoubler les scarifications, les faire si profondes que le malade les sentît vivement, & mettre dessus l'eau phagedenique, que l'on appelle l'eau jaune, qui est composée avec de l'eau de chaux & le sublimé ; c'est un puissant reméde pour s'opposer à la mortification. Monsieur de Lulli ce grand Musicien est mort ensuite d'une pareille pustule qui lui vint à l'un des doigts du pied.

Mais si l'on voit qu'il se fasse un petit cercle dans la circonference de ce qui est noir, c'est signe que la chaleur naturelle subsiste dans la partie, & que l'escarre s'en veut separer : il faut pour lors en procurer la separation par des remédes onctueux, mais toujours animez, de peur de la trop grande supuration. L'escarre étant tombée, il faut mondifier, incarner, & cicatriser, & sur tout aprés la guerison il faut bien purger le malade pour vuider cette serosité brûlante, & par ce moyen empêcher la recidive. Signe de la chaleur naturelle de la partie.

L'Anthrax ou antrakion est une tumeur dans les chairs causée par une humeur brûlante qui les gonfle, & les pousse en dehors comme si c'étoit une grenade ou une bombe qui voulut crever. De l'anthrax.

Le mot d'Anthrax est derivé de deux dictions Grecques d'*anea* qui veut dire *en haut*, & de *thorein* qui signifie *sauter*, de sorte que la tumeur qu'il fait étant pleine de liqueurs échauffées & enflammées, elle forme une élevation brûlante en maniére de montagne qui s'efforce de vomir les feux, les flâmes & la matiére qu'elle contient. Son étimologie.

Les tumeurs qui font des abcés, ne font ordinairement qu'un trou par où elles se donnent une issuë quand on leur en laisse le tems ; mais celle qui forme l'anthrax, est si corrosive, qu'elle en fait plusieurs pour pouvoir s'échaper. J'en ay vû jusques à sept ou huit : elle est si chaude, quelle brûle toutes les chairs qu'elle abreuve ; c'est pourquoy il ne faut pas s'étonner si les malades ne dorment point, s'il s'impatientent, & s'ils font des cris continuels, car de toutes les tumeurs, c'est sans contestation la plus douloureuse. Fruit de l'humeur qui se forme.

Ce mal peut arriver en toutes les parties du corps. Lorsqu'il se place proche des parties tendineuses ou membraneuses, il est plus douloureux que dans les musculeuses, s'il vient au col il se fait encore plus sentir qu'ailleurs, comme je les ay vû à trois personnes de la Cour dont je les ay pansé & gueri ; l'un à Monsieur de Chamarante premier Maître d'Hôtel de Madame la Dauphine ; l'autre à Monsieur le Chevalier Dudicour, & un autre à Monsieur Duchêne Chef ordinaire du Gobelet du Roy : ces trois anthrax étoient à la partie posterieure du cou proche la base du crane, où ne pou- Endroits où il se produit.

nant pas trop s'étendre ils faiſoient une tenſion inſupportable.

Conduite de l'operation qu'on y fait.

Les premiers jours la tumeur étant dure, rouge, & élevée en dehors, je mis des muturatifs, mais la matiére ne tarda pas à ſe faire jour par pluſieurs trous qu'elle fit à la peau : de tous ces trous je n'en fis qu'un, & je continuay par des inciſions cruciales pour découvrir toute cette chair brûlée, & lui donner moyen de ſortir par gros tourbillons, comme elle faiſoit tous les jours, & qu'elle continua juſques à ce qu'elle fût détachée & ſortie par morceaux. Auſſi-tôt que les inciſions furent faites la douleur ne fut plus ſi grande, & elle diminuoit à meſure que cette ſeparation ſe faiſoit : les eſcarres tombées il y avoit un creux à mettre un œuf, je le laiſſay remplir de chairs, & j'achevay ces cures comme celles des autres abſcés.

Nous en avons un exemple memorable en la perſonne du Roy, il eut un anthrax au même endroit en l'année 1697. & comme aux perſonnes de ce rang l'on tâche de menager les inciſions, on les differa le plus que l'on pût : mais les bourbillons qui ſe détachoient du fonds ne pouvant ſortir par les petits trous que le plus ſubtil de la matiére s'étoit ouverts, l'on fut obligé de faire les inciſions, ce qui réüſſit heureuſement. Je ne vous rapporte ces faits que pour vous faire voir que l'on ne peut pas guerir un anthrax ſans inciſion.

FIG. LV. POUR LES TUMEURS ENKISTE'ES.



LEs tumeurs enkiſtées ſont celles dont la matiére eſt enfermée dans une petite veſſie ou membrane que l'on nomme *Kyſte* : ce mot vient de *Kyſtis* qui ſignifie veſſie, qui eſt derivé de *Kyin*, verbe Grec qui veut dire *cacher*, parce que cette petite veſſie nous cache la matiére qu'elle renferme.

Nous connoiſſons ces tumeurs ſous le nom de loupes dont il y a pluſieurs eſpéces, & à la plûpart deſquelles on a donné des noms tirez des mots Grecs qui ſignifient des choſes á quoy leur matiére a du rapport. Diverſes eſpeces de loupes.

Quand elles arrivent aux parties tendineuſes comme à la main, à l'avant-bras, & aux pieds, on les appelle *ganglions* : & quand elles ſont remplies d'une matiére ſemblable à de la boullie, on les nomme *atheromes* : quand elles renferment une tumeur qui reſſemble à du miel, on leur donne le nom de *melliceris* ; lorſque cette matiére eſt plus ſolide, & qu'elle a la conſiſtance du ſuif, elles ſont appellées *ſteatomes* & quand elles ſont dures, & qu'elles ont la figure d'un maron, on les regarde comme des *glandes endurcies.*

Origine de ces tumeurs

Il y en a qui prétendent que le kyſte qui renferme ces differentes matiéres eſt formé par la dilatation de quelque vaiſſeau limphatique, où la limphe ſe coagulant ſe change en pluſieurs ſortes de matiéres ſelon ſon different mélange avec d'autres liqueurs : mais il y a plus d'apparence que le principe de ces tumeurs eſt une petite glande, parce que l'action des glandes étant de filtrer ſans ceſſe quelque humeur, s'il ſe trouve obſtruction au vaiſſeau excrétoire, alors l'humeur eſt obligée de demeurer dans la glande ; & en la gonflant de contraindre la membrane de la glande de s'étendre, & de former ce kyſte dont nous venons de parler. L'experience confirme cette opinion, car ſi l'on fait une inciſion à une de ces tumeurs, & qu'après en avoir vuidé la matiére, on ne conſume pas la membrane qui la contenoit, il s'y filtre une nouvelle humeur, qui avec le tems fait une nouvelle loupe.

Indolence de ces tumeurs.

Ces cinqs ſortes de tumeurs dont je vous parle, ne font point de douleur, parce que la matiére qui les compoſe, eſt douce & benigne, & que n'étant point chaude ni piquante, elle ne cauſe ni inflammation, ni prurit ou demangeaiſon ; c'eſt ce qui fait que l'on peut les porter toute ſa vie ſans en être incommodé quand elles ne viennent pas d'une groſſeur démeſurée, ni ſituées dans un endroit où elles nuiſent à quelque mouvement naturel. La plûpart néanmoins de ceux qui en ont, s'inquiétent, & s'impatientent de voir toûjours cette legere difformité, ils veulent à quelque prix que ce ſoit en être deliviez, & pour cet effet ils ont recours au Chirurgien.

Quatre moyens de les guerir.

La Chirurgie nous preſente quatre moyens pour guerir les tumeurs enkyſtées ; le premier par reſolution en les diſſipant ; le ſecond, par ſupuration en les ouvrant ;

le troisiéme par ligature quand la base en est étroite; & le quatriéme par l'extirpation.

La resolution est le plus doux & le meilleur moyen pour dissiper ces tumeurs, quand l'humeur veut bien obéïr aux remédes ; c'est pourquoi avant que de venir aux autres il faut toujours le tenter. L'on fera des cataplasmes & des fomentations émollientes & resolutives faites avec la guimauve, l'absynthe, l'armoise, la sauge & la graine de geniévre : si la tumeur est fort dure, l'on y fera des linimens avec des huiles de lis, de camomille, de limaçons, de vers de terre ou de sureau : l'on mettra dessus les emplâtres de cigue, de ladanum, de savon, de grenouilles avec le mercure, le divin, ou le diabotanum qui est un composé de plantes les plus résolutives, inventé par Monsieur Blondel fameux Medecin de la Faculté de Paris : on le trouve chez Monsieur Bolduc Apoticaire ruë des Boucheries fauxbourg S. Germain, c'est un excellent reméde pour fondre ces tumeurs. Il y en a qui veulent qu'on les presse aves les doigts, ou que l'on les batte souvent avec une petite palette pour en rompre le kiste, que l'on mette dessus une plaque de plomb frottée de mercure, & qu'avec un bandage on les serre le plus fortement que l'on peut. Remédes resolutifs.

En proposant la supuration comme un moyen de guérir les loupes, il ne faut pas l'attendre telle qu'elle se fait aux tumeurs d'humeurs chaudes qui se convertissent en un pus louable & bien cuit : l'on entend qu'après avoir avec la lancette A, ouvert la loupe & vuidé l'humeur, l'on en fasse tomber le kiste par supuration, sans quoi la guerison seroit imparfaite, l'on met sur ce plumaceau B, des remédes capables de la consumer, & si l'ouverture n'est pas suffisante, on l'agrandit avec le bistouri C, ou les ciseaux D, prenant des deux celui qui est plus commode. De la supuration.

Il y a à Paris le Sr. Gervasi qui est en reputation de guerir toutes sortes de loupes avec un reméde escarotique qu'il met sur la tumeur : il en ouvre la peau ; si la matiére qu'elle contient est fluide, & que le kiste soit ouvert par le reméde, il vuide l'humeur, & consume la membrane comme font tous les autres ; si c'est un ganglion ou une glande endurcie, avec son reméde il la déracine peu à peu, & l'a fait tomber comme une noix que l'on ôteroit. Enfin, comme il ne s'attache qu'à ces maladies, il en traite un plus grand nombre

que les autres Chirurgiens, & a par conſequent la-deſſus plus d'expérience.

De la ligature par le crin ou par le fil.

Quand la loupe a la baſe étroite, & qu'elle pend comme fait une perle à une oreille, la ligature eſt un moyen sûr de la faire tomber. Il y a des Auteurs qui veulent que l'on ſe ſerve d'un crin de cheval, prétendant qu'il coupe en peu de tems; mais l'on ſerre mieux avec ce fil de lin E, dont on lie proche la peau la baſe de la tumeur, que l'on fait ainſi tomber en mortification. Ce ſeroit plûtôt fait de l'emporter tout d'un coup avec ce ſcapel F, comme j'ay fait à pluſieurs perſonnes à la tête, & aux autres parties du corps; l'on en ſeroit quitte pour un moment de douleur, au lieu que la ligature en fait pendant pluſieurs jours: mais les femmes & les delicats la préférent toûjours à l'inciſion.

De l'extirpation par l'inciſion.

Le quatriéme moyen eſt l'extirpation que l'on doit pratiquer quand les émolliens & les reſolutifs ont été impuiſſans, ſur tout quand la baſe de la tumeur eſt large, & qu'elle eſt enclavée ou enfoncée dans les chairs. Cette operation conſiſte à faire une inciſion longitudinale ſeulement ſi elle eſt petite & longue, ou cruciale ſi elle eſt groſſe & ronde. L'on ſe ſervira du ſcalpel F pour faire ces inciſions ſeulement à la peau qui couvre la tumeur, & avec ces deux érignes GG, l'on écartera les lévres de la peau, pour empoigner la tumeur avec cette tenette H, afin de la pouvoir ſéparer & diſſequer avec cette feuille de mirthe I, qui a un déchauſſoir à un de ſes bouts pour s'en ſervir en cas de beſoin. Si les filamens qui attachent la tumeur étoient ſi durs que la feuille de mirthe ou le déchauſſoir ne puſſent pas les couper, l'on ſe ſerviroit de ce ſcapel K pour le faire, prenant garde de ne pas ouvrir le kiſte, l'adreſſe du Chirurgien conſiſtant à emporter toute la tumeur & la matiére contenuë dans cette poche: la délicateſſe de cette operation & la douleur qu'elle fait ont allarmé les malades, & ont été cauſe que pluſieurs ſe ſont mis entre les mains de M. Gervaſi, ou de quelqu'autre qui ait auſſi beaucoup d'experience dans ces maux. La loupe étant ôtée, l'on met ſur la playe ce plumaceau L, que l'on couvre de l'emplâtre M, & par deſſus la compreſſe N, & avec la bande O, l'on aſſure l'apareil. Si l'on a beſoin de poudres cauſtiques, l'on en trouve dans cette boëte P, que l'on incorpore avec l'onguent

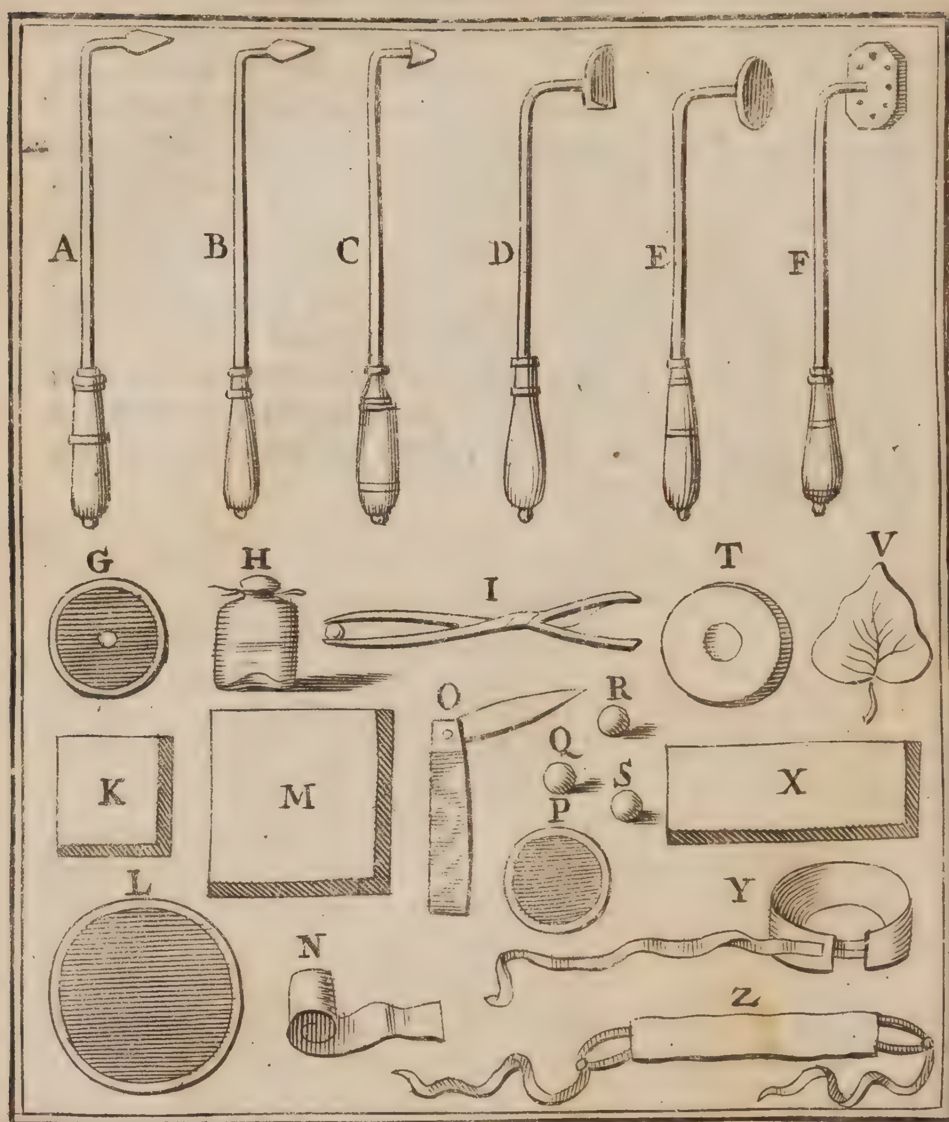
Du panſement.

pour

pour conſumer le Kiſte ; par la ſuite l'on approche les lévres de la playe le plus que l'on peut l'une de l'autre, afin que la cicatrice en ſoit moins difforme.

De ces quatre moyens c'eſt le dernier qui eſt le plus ſûr & le plus expeditif, & celui dont ſe ſerviroient les Chirurgiens s'ils trouvoient dans les malades aſſez de ſoumiſſion. J'en ay heureuſement gueri de cette maniére, qui l'ont été en moins de tems & qui n'ont pas tant ſouffert que par le cauſtique. Un garçon de M. de Chateauneuf en avoit une qui lui faiſoit une tumeur à la jouë ; je la ſeparay avec la pointe d'un ſcalpel au dedans de la bouche, & je la tiray toute entiere. Elle étoit groſſe comme une noix ; le panſement en fut fort facile, car avec du vin tiéde dans lequel il y avoit un peu de miel roſat dont il rinçoit ſa bouche pluſieurs fois le jour, il guerit.

Fig. LVI. POUR LES CAUTERES.



Définition & distinction du cautere.

LE Cautere se prend en deux maniéres, ou proprement pour tout caustique capable de faire un trou à la peau, soit instrument ou matiére brûlante; ou improprement pour ce trou quand il est fait, soit actuellement ou potentiellement : de sorte que nous donnons le nom de cautere tant à ce qui brûle la peau qu'à la playe causée par cette brûlure, qui est pour lors définie un petit ulcere à la peau fait de choses brûlantes par l'industrie du Chirurgien pour les fins qu'il se propose.

Je ne prétens point entrer dans le détail des maux qui veulent un égout pour être gueris, cette connoissance appartient au Medecin ; & me renfermant dans ce qui est de l'appanage du Chirurgien, je me contenteray de vous faire voir comment il s'y faut prendre pour faire cette operation.

L'on a de tout tems devisé les cauteres en deux especes ; sçavoir en actuels & en potentiels : Les premiers sont des fers chauds & ardens qui cauterisent & brûlent dans l'instant tout ce qu'ils touchent : les autres sont des compositions de médicamens brûlans dont on fait de petites pierres, qui posées sur quelque endroit y font une escarre, qui étant tombée laisse un petit ulcere profond par où il s'écoule des humeurs tant que l'on entretient cet ulcere ouvert.

Division des cauteres en potentiels & en actuels.

Il y a quelques Medecins qui ont voulu que cette distinction fut chimerique, prétendans qu'il n'y a point de cauteres potentiels, & que tout cautere est une chose dont l'action est de brûler. Nous autres Chirurgiens qui ne sommes pas obligez d'en sçavoir tant, nous en avons toûjours fait une distinction ; parce que le potentiel ne brûle pas d'abord comme fait l'actuel, mais quelque tems aprés en se fondant, & on nous permettra de la continuer, parce que cette distinction est tournée en habitude, & que le raisonnement contraire est si philosophique que plusieurs Chirurgiens auroient de la peine à le comprendre.

De ces cauteres actuels, les premiers Chirurgiens en ont fait forger d'une infinité de maniéres, & quoiqu'ils nous en ayent donné un grand nombre, ils nous laissent encore la liberté d'en inventer de nouveaux suivant les occasions : je me contenterai de vous en representer six, qui suffiront pour vous donner une idée de la pratique ancienne.

Six sortes de cauteres actuels.

Le premier A est le cautere Ensel, ainsi appellé parce qu'il a la pointe faite comme celle d'une épée.

Le second B, est le cautere olivaire, on lui a donné ce nom parce qu'il est fait comme une petite olive.

Le troisiéme C, est le cautere à bouton, parce qu'il est fait comme un bouton ; ayant une petite pointe dans son milieu.

Le quatriéme D, est le cautere cultellaire, c'est-à-dire en façon de couteau qui ne coupe que d'un côté.

Le cinquiéme E, eſt un cautere à platine ronde, dont on ſe ſervoit pour corriger la pourriture aprés un membre coupé.

Le ſixiéme F, eſt un grand cautere à platine, de figure octogone, que l'on approchoit tout rouge de l'endroit dont on venoit de couper un cancer pour en deſſecher les humiditez corroſives, & en même tems arrêter le ſang des vaiſſeaux ouverts.

Vous pouvez par ceux-cy juger de tous les autres qui ne different qu'en figure, & qui ne ſont pas moins cruels : je ne voy plus aucun Chirurgien qui les mette en uſage, & ſi je les ay fait graver ici, c'eſt plûtôt pour vous en donner de l'horreur que pour vous conſeiller de vous en ſervir.

Les cauteres potentiels ſont plus d'uſage

Les cauteres potentiels ſont plus en uſage : nous en tirons de grandes utilitez dans les vieilles maladies, aprés avoir employé pluſieurs autres remedes ſans fruit, comme dans les rhumatiſmes, dans les gouttes, dans les fluxions ſur les yeux, & dans toutes celles que l'on appelle ordinairement catharres.

Lieux où on les applique

L'on ſe ſert de ces cauteres en pluſieurs parties du corps, mais celles où on les applique plus ordinairement ſont premierement à la nuque, entre la premiere & la ſeconde vertebre du cou. Secondement à la partie ſuperieure du bras, dans une petite cavité qui ſe forme entre le muſcle deltoïde & le biceps. Troiſiémement à la partie interne du genou, un peu au deſſous de l'attache des flechiſſeurs de la jambe.

Précaution

Avant que d'appliquer un cautere, il faut avoir des pierres dont on connoiſſe la vertu & de l'efficace deſquelles on ſoit sûr, car quand on en achette du tiers & du quart, & qu'on en prend tantôt de l'un & tantôt de l'autre ; on ne peut pas répondre du ſuccés ni de l'effet que feront ces cauſtiques : ils peuvent trop ou trop peu caver, ce qui oblige d'en remettre d'autres. C'eſt encore pis s'ils ſont humides & qu'ils n'ayent pas été conſervez dans un lieu ſec, sûrement ils n'agiront pas ſi bien. Pour n'étre point trompé, il faut que le Chirurgien en faſſe lui-méme, & qu'il les garde pour le beſoin : en voici une compoſition fort facile à faire.

Compoſition d'un cautere.

Dans un demi ſceau d'eau mettre un quart de boiſſeau de cendres de bois de chêne, deux livres de cendres gravelées, une livre de chaux vive & demie livre de

de ſel ; laiſſer tremper le tout pendant trois ou quatre jours, en le remuant tous les jours avec un bâton : le tout étant bien raſſis il faut le couler en ſorte qu'il ne paſſe rien que l'eau bien claire, que l'on mettra dans un chaudron ſur le feu, & que l'on fera boüillir juſqu'à ce que l'eau demeure en pierre de couleur noire, & l'ayant tirée l'on en fait de petites pierres que l'on met dans un vaiſſeau de verre que l'on bouche bien & qu'on garde dans un lieu chaud & ſec.

Il y a des circonſtances à obſerver pour bien appliquer un cautere. L'on commence à faire un petit emplâtre G, rond, de la grandeur d'un écu & troué par par le milieu ; on le couvre d'un onguent fort emplaſtique, afin qu'il s'attache fortement à la peau pour empêcher que l'eſcarre ne ſoit pas plus grande que le trou que l'on fait au milieu de cet emplâtre, qui doit être proportionné à la grandeur du cautere que l'on va poſer. L'on met cet emplâtre ſur l'endroit deſtiné au cautere, prenant garde qu'il ſoit bien placé.

Applicatiõ du cautere potentiel.

Auſſi-tôt que l'emplâtre a été mis à ſa place, l'on ouvre la bouteille aux cauteres pour en prendre une pierre H que l'on tire & que l'on poſe avec cette pincette I : Avant que de la mettre l'on moüille la peau avec une goutte d'eau, afin que la pierre ſe fondant plûtôt, elle faſſe auſſi plûtôt ſon effet. L'on met par deſſus cette petite compreſſe K, quarrée & moüillée pour la même fin, on la couvre de ce plus grand emplâtre L, & enſuite de la compreſſe M ; & par deſſus on met un bandage circulaire avec cette bande N, que l'on ſerre un peu afin d'appuyer ſur la pierre à cautere & empêcher que l'appareil ne change de place.

Quand on connoît la pierre à cautere dont on s'eſt ſervi, l'on eſt certain du tems qu'il faut lever l'appareil, & l'on ne tombe point dans l'inconvenient de l'avoir levée avant qu'elle ait fait ſon eſcarre, & par conſéquent on n'eſt point obligé de revenir deux heures après, ou d'en mettre une autre, comme cela eſt arrivé pluſieurs fois : Il ne faut pas auſſi la laiſſer trop long-tems, car ſi la pierre eſt bonne, à un enfant ou à une femme dont la peau eſt plus délicate que celle des hommes, elle pourroit trop caver, agiſſant plus ou moins ſelon que la peau qu'elle attaque eſt plus ou moins tendre. Si l'on trouve l'eſcarre en bon état, l'on ôte

Inconveniens pour ceux qui ne connoiſſent pas le cautere dont ils ſe ſervẽt

tout cet appareil, & avec la lancette O, l'on fait deux petites incisions en croix dans le corps de l'escarre; l'on met ce petit linge P couvert d'un peu de basilicon ou de beurre frais sur l'escarre, & par dessus on pose la même compresse & le même bandage.

Du tampon dont on remplit le trou du cautere.

L'on continue le même remede jusques à ce que l'escarre soit tombée, & pour lors l'on met dans le trou un gros pois Q ou un tampon rond fait de racine d'iris R. Il y en a qui se contentent d'y mettre une boulette de cire S; mais le pois & la racine d'iris conviennent mieux, parce que s'imbibant des humiditez du cautere, on les retire toûjours plus gros que l'on ne les y a mis, ce qui entretient dans une juste grandeur l'ouverture de l'ulcere qui ne cherche qu'à se retressir & s'emplir.

Du pansement.

L'on met un petit morceau de linge blanc T, troüé à l'endroit du pois, & par dessus une feüille de lierre V, que l'on dit être particulier pour y procurer une suppuration reglée: l'on finit par cette compresse X, & par le même bandage que le jour précedent. Il faut avoir soin de panser les cauteres deux fois le jour, & de se servir de linge blanc de lescive si l'on veut éviter la mauvaise odeur; & si les chairs croissent trop & qu'elles débordent les bords du cautere, il faut les consumer avec la poudre d'alun brûlé.

Choix des endroits où l'on applique les cauteres.

Quand on fait aux grandes personnes de ces cauteres que quelques-uns appellent des fonticules, & les Italiens des fontanelles: on les applique ordinairement aux bras ou aux jambes, afin que l'on puisse se panser soy-même, & l'on fait de petites bandes figurées en forme d'estrier Y Z, qui sont tres-commodes pour les bras & les jambes. Mais quand c'est à des enfans, on les fait à la nuque du cou pour trois raisons: premiérement parce que à ceux qui ont une grosse tête & des fluxions sur les yeux ou sur le visage, le cautere appliqué en un tel endroit peut mieux épuiser les serositez superfluës de ces parties malades pour lesquelles on l'employe. Secondément parce que ce sont les meres ou les gouvernantes qui ont soin de les panser, & que leur bonnet cache la bande qui tourne autour de la tête. Troisiémement parce qu'aux enfans on ne leur met que pour un tems; la maladie passée, on laisse fermer le trou du cautere après avoir suffisamment purgé le sujet: mais quand on a passé quarante ans, il faut le porter tout

le reſte de ſa vie, ſi l'on ne veut pas courir le riſque de tomber dans quelque facheuſe maladie que peut cauſer dans la ſuite cette humeur qui avoit pris ſon cours par le cautére.

FIG. LVII. POUR LES VENTOUSES.



LA ventouſe eſt une maniére de boëte de figure ronde de la groſſeur du poing dont l'entrée eſt plus étroite par le fond. Sa matiere eſt de verre, de corne, ou de cuivre : mais l'on ne ſe ſert à preſent que de celles de verre, parce qu'elles ſont plus propres, & qu'étant tranſparentes l'on voit ce qui ſe paſſe dans la

Figure & matiere de la ventouſe

ventouſe, & que l'on connoît par ce moyen s'il eſt ſorti une quantité de ſang ſuffiſante avant que de la relever.

Reſtriction de l'uſage qu'en faiſoient lés anciens.

L'uſage des ventouſes eſt auſſi ancien que la Chirurgie, puis qu'Hippocrate nous en parle, & nous ordonne de nous en ſervir, & que Galien nous vante les bons effets qu'elles produiſent pour la gueriſon de pluſieurs maladies. L'on ne doute pas que l'application des ventouſes n'ait ſa bonté & ſes utilitez; mais nous ne ſommes pas obligez de nous en ſervir dans toutes les maladies où les apppliquoient nos Anciens, qui ont donné trop d'étenduë à ce qu'Hippocrate & Galien nous en ont laiſſé par écrit : nous ne devons point croire, par exemple, qu'en les appliquant ſur le ſommet de la tête, elles puiſſent relever la luete trop relâchée; qu'étant miſes ſur la region des ureteres elles ayent aſſez de force pour attirer une pierre des reins & la faire tomber dans la veſſie, & une infinité d'autres imaginations ſemblables.

A meſure que l'on a acquis des connoiſſances plus parfaites dans l'Anatomie, l'uſage des ventouſes eſt devenu moins fréquent : on les a ſuprimé daus toutes ces maladies où l'on a reconnu qu'elles n'étoient d'aucune utilité ; & l'on en a conſervé l'uſage dans celles où l'on en reçoit ou du moins où l'on en peut recevoir du ſoulagement, comme dans l'apoplexie, dans la létargie, & dans toutes les fluxions de la tête qui attaquent les yeux & le viſage.

Pays où les ventouſes ſont plus fréquentes.

En Italie & en Allemagne on n'en eſt pas autant deſabusé qu'en France : dans ces païs-là on trouve des étuves humides où l'on va fort ſouvent pour la propreté ; quand ils ſe ſentent trop replets & qu'ils croyent que cela vient par l'abondance du ſang, ils ſe font appliquer de ces petites ventouſes en pluſieurs parties du corps, & par ce moyen ils font ſortir autant de ſang qu'ils jugent à propos pour ſe ſoulager. Cette pratique n'eſt point du gout des François, qui ſont perſuadez qu'en tirant par la ſaignée deux ou trois poilettes de ſang l'on dégage plus puiſſamment que par ces petites ſcarifications qui ne peuvent laiſſer ſortir qu'un ſang ſubtil tiré par force de la ſuperficie du corps.

En voyageant en Italie j'ay été voir leurs étuves : les gens de qualité en ont dans leurs palais pour leur uſa-

ge particulier, & dans les villes il y en a de publiques où chacun va pour ſon argent. Ils ont de petites ventouſes AA, que l'on appelle des cornets, parce qu'elles ſont faites de corne; ils s'en font mettre tel nombre & en telles parties du corps qu'ils le jugent à propos, parce que l'on eſt tout nud dans ces étuves. Pour les appliquer il les mettent dans un baſſin d'eau chaude, & les prenant l'un après l'autre pour les poſer, ils ne font que mettre le bout d'une lampe allumée B, dans le cornet qui étant plein de fumée, & poſé à l'inſtant ſur la partie s'y attache fortement : ils le relevent peu de tems après, & avec une flammette C, ils y font des mouchetures, puis ils le remettent de la même maniere, & ainſi par pluſieurs cornets ils tirent la quantité de ſang qu'ils jugent néceſſaire pour leur ſanté.

Maniere dont on les applique.

J'ay eu auſſi la curioſité de voir celles d'Allemagne. Ce ſont de grandes ſales voutées, où il y a des bancs des deux côtez comme aux claſſes des Colleges : il y a deux poëles, dans l'un les hommes ſe vont deshabiller avant que d'entrer dans l'étuve, & l'autre ſert pour les femmes. Les uns & les autres ſont nuds à un linge près qu'ils ont depuis la ceinture juſqu'au milieu des cuiſſes. A meſure qu'ils entrent ils ſe placent, les hommes d'un côté & les femmes de l'autre : étant aſſis un ſerviteur ſe preſente qui leur met des cornets aux endroits où ils montrent qu'ils en veulent. J'en vis appliquer à preſques toutes les parties du corps; je demanday la raiſon à un qui s'en fit mettre ſur le coude du pied. Il me répondit que c'étoit contre la goute, & & il me dit que depuis qu'ils s'en faiſoit mettre en ce lieu de tems en tems, il n'en étoit point incommodé. Ceux qui ſervent dans ces lieu, ſont tellement habituez à mettre des cornets, qu'ils le font avec une promptitude ſurprenante : ils font les mouchetures avec une flammete qu'ils tiennent d'une main, & des chiquenaudes qu'ils donnent deſſus de l'autre main, ils donnent telle figure qu'ils veulent à ces mouchetures arrangées à côté l'une de l'autre; les unes repreſentent un lacs d'amour, d'autres un cœur, & d'autres les chiffres de leurs maîtreſſes ſelon la volonté de celui qui ſe les fait faire. Enfin ils ſont ſi perſuadez du bon effet de leur étuves, qu'ils ſe priveroient de toutes choſes plû-

Diſpoſition des poëles en Allemagne.

Utilité particuliere.

Adreſſe à faire les mouchetures.

tôt que de s'en paſſer ; & en effet, les femmes qui y vont ont un très-beau teint, parce que la ſueur fait dégorger les impuretez qui gâtent la peau.

Cornets dont on ſe ſert à Bourbon.

Il y a encore une autre eſpéce de cornets DD, dont on ſe ſert à Bourbon, ce ſont de petits bouts de cornes un peu longs & percez par le bout le plus pointus l'on poſe la partie la plus large ſur l'endroit où l'on en doit faire l'application, & par la plus étroite l'on ſuce pour attirer la peau dans la cavité du cornet ; celui qui fait ce ſucement a dans la bouche de petites boules de cire EE, avec leſquelles par le moyen de ſa langue il bouche le trou où il a ſucé, il procéde enſuite à une autre & en met autant qu'il eſt neceſſaire.

Ventouſes ſeches & humides.

Il y a deux ſortes de ventouſes, les unes que l'on appelle ſéches, parce qu'elles ne conſiſtent que dans la ſeule appoſition de la ventouſe ſans rien faire ſortir qui humecte la peau ; les autres que l'on appelle humides ou ſacrifiées à cauſe que l'on fait des ſcarifications pour en tirer du ſang. Le Chirurgien doit en avoir au moins de deux groſſeurs differentes ; de plus petites FF, pour les enfans ou lors qu'il ne veut faire qu'une legere attraction ; & de plus groſſes GG, pour les grandes perſonnes ou lorſqu'il y a neceſſité d'attirer puiſſamment.

Préparatiō du ſujet.

Pour les appliquer il faut mettre le malade dans une ſituation commode, cela depend de l'endroit où cette application ſe doit faire : mais comme l'on n'en met gueres que ſur les épaules, nous ſuppoſons les devoir mettre en cet endroit. Si le malade étoit en état de ſe lever, l'on peut le mettre ſur un ſiege la tête panchée en devant, & appuyée ſur un oreiller mis ſur une table devant lui, s'il étoit en létargie ou en apopléxie, il faudroit le coucher ſur le ventre, & après avoir decouvert les épaules les frotter rudement avec pluſieurs ſerviettes bien chaudes pour échauffer les parties & en tirer plus de ſang, c'eſt pourquoy il faut avoir la précaution de faire faire du feu clair afin de renouveller ſouvent les ſerviettes chaudes.

Applicatiō ordinaire de la ventouſe.

L'on fait tenir une lumiere H, par un ſerviteur, tant pour voir clair à ce que l'on fait, que pour allumer les étoupes II, ou les petites bougies KK, quelques-uns prennent de l'étoupe fine qu'ils mettent dans le creux de la ventouſe pour l'y allumer, puis ils appliquent la ventouſe ſur le lieu prémedité ou deſigné au-

paravant, & elle s'y attache aussi-tôt : ensuite ils en appliquent une autre qu'ils placent à côté de la premiere, & s'étant fait apporter une serviette très-chaude ployée en plusieurs doubles, ils la mettent sur les ventouses, & peu de tems après l'on renouvelle la serviette, ce que l'on continue jusques à ce que l'on croye devoir les relever pour les scarifications.

Au lieu d'étoupes il vaut beaucoup mieux se servir de petites bougies attachées sur un petit rond de carte, elles rendent plus de flammes que l'étoupe, & par consequent la ventouse attire plus fortement, & l'on ne court pas le risque avec ces bougies de brûler le malade, comme peut faire l'étoupe. Il faut remarquer qu'appliquant des ventouses à une fille ou à une femme, il faut les poser plus bas qu'aux hommes, parce que les scarifications laissent de petites cicatrices qui gâtent les épaules & qui chagrineroient les femmes si elles étoient en un lieu où on les pût voir, car les femmes ne se soucient pas d'avoir des défauts pourvû qu'ils soient cachez.

Usage des petites bougies.

La ventouse se releve en appuyant un peu sur la peau avec un doigt pour y faire entrer de l'air : l'on prend alors la lancette L, avec laquelle on fait plusieurs scarifications sur l'endroit où elle a été appliquée, l'on commence par le bas de la rondeur, l'on y fait trois scarifications, l'on continuë en montant où l'on en fait quatre ; ensuite cinq au dessus, puis quatre, & l'on finit par trois, de sorte qu'elles sont toutes entrelassées dans les espaces les unes des autres, de la maniere qu'il est representé par les figures MM, l'on allume des bougies que l'on met sur l'endroit scarifié, & par dessus l'on applique la même ventouse, l'on fait la même chose à la seconde, l'on les couvre avec une serviette très-chaude, & en renouvellant ces linges l'on regarde si elles s'emplissent de sang ; & lorsque l'on croit qu'il y en a assez, l'on fait rapporter un vaisseau pour mettre le sang contenu dans ces ventouses.

Maniere de relever la ventouse & de scarifier.

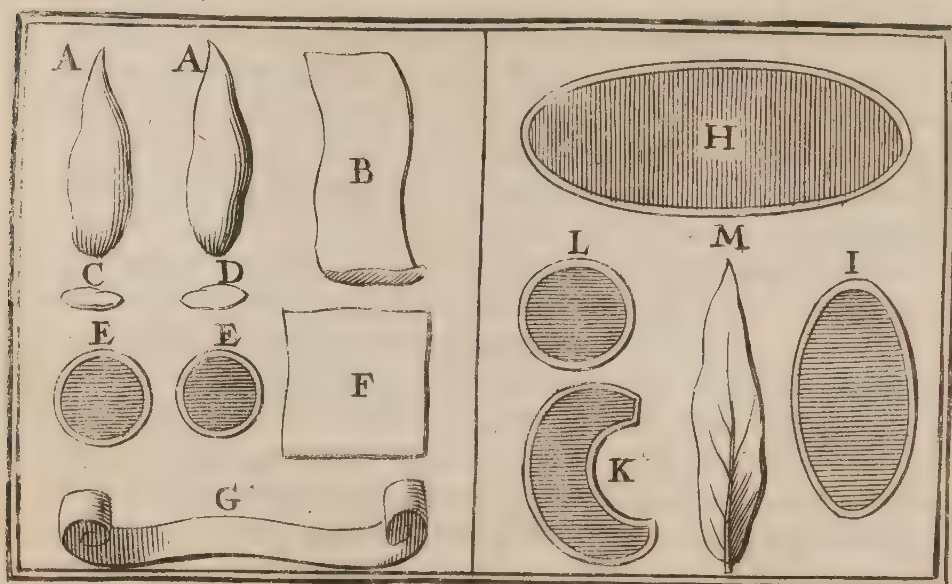
Si le Medecin qui est ordinairement present dans ces maladies qui demandent une prompte évacuation, trouve à propos de les remettre une seconde fois, il faut avoir d'autres bougies, parce que ces premieres ayant trempé dans le sang ne pourroient pas se rallumer : l'on

Maniere d'appliquer les ventouses une seconde fois.

ſe conduit cette ſeconde fois comme la premiere, & l'on reïteroit cette application pour la troiſiéme fois, ſi la neceſſité le demandoit.

Panſement. L'operation finie l'on eſſuye bien tout le ſang, on lave les épaules avec du vin tiéde, & l'on met ces deux emplâtre NN, ſur les deux endroits où l'on a fait les ſcarifications. Ils ſont de ceruſe brûlée, parce qu'il n'eſt plus queſtion que de deſſécher, on les renouvelle quelque jours après, ce que l'on continuë juſques à la parfaite guériſon.

Figure. LVIII. POUR LES SANGSUES ET VESSICATOIRES.



Les ſangſuës ſont de petits vers aquatiques que l'on trouve dans les étangs & dans les riviéres : ces inſectes s'attachent ſouvent aux jambes de ceux qui ſe baignent, & aux pieds des chevaux quand on les va abbreuver; on les appelle ſangſuës, parce qu'ils ſuccent le ſang des animaux auſquels ils s'attachent.

Choix des bonnes & des mauvaiſes ſangſuës. Il y en a de deux ſortes, de bonnes & de venimeuſes : les bonnes ſont celles qui vivent dans les eaux courantes : elles ſont longues & menuës; elles ont la tête petite, le dos vert rayé de jaune, & le ventre un peu rouge : ce ſont de celles-là A A dont il faut ſe ſervir. Les venimeuſes ſe trouvent dans les eaux croupiſſantes des foſſez & des marais; elles ont une groſſe

tête & le dos rayé de bleu ; ce ſont celle-là qu'il faut rebuter.

On applique ſouvent les ſangſuës aux parties qui ne peuvent ſouffrir ni la ſaignée, ni les ſcarifications, comme au viſage, aux lévres, au nez, aux jointures, aux doigts, & à l'anus : on les applique à cette derniére partie pour vuider les hemoroïdes. Les ſangſuës ſuppléent à la ſaignée, parce que leur aiguillon fait l'office de la lancette. Parties auſquelles on les applique.

L'on ne doit point appliquer les ſangſuës nouvellement priſes, on les doit auparavant laiſſer dégorger dans l'eau pendant quelques jours. Quand on voudra s'en ſervir, il faut les retirer de l'eau, & les tenir enfermées dans quelque boëte depuis le ſoir juſqu'au lendemain, ou depuis le matin juſqu'au ſoir, afin de les rendre plus affamées & plus avides à ſuccer. Leur preparation.

Avant que de les appliquer, il faut frotter la partie avec un petit linge mouillé d'eau chaude, afin qu'elles s'attachent plus promptement & plus fortement ; ou bien on la frotte avec un linge trempé dans du lait. Il y en a qui veulent qu'avec une épingle on faſſe une ponction à la partie pour en faire ſortir quelque goutte de ſang, mais il vaut mieux frotter l'endroit avec un peu de ſang de pigeon, ou de quelqu'autre animal que l'on aura preparé pour cet effet. Et celle de la partie.

Lorſque que l'on veut appliquer les ſangſuës avec les doigts, comme elles peuvent s'y attacher, ou que ſouvent elles ne veulent point mordre, il faut plûtôt les tenir avec un morceau de linge B, juſques à ce qu'elles ſe ſoient collées à la peau : l'on s'en ſert toûjours de la même maniére, l'on en met une ſeconde, une troiſiéme, & autant qu'il eſt neceſſaire. Lorſque ces ſangſuës ſont ainſi attachées à la partie, elles font ſortir de leur tête un aiguillon qui n'eſt que la pointe de leur trompe qui eſt comme un tuyau diſpoſé de maniére qu'il ſe pliſſe pour s'accourcir, & ſe déploye pour s'allonger, en ſorte que quand la ſangſuë veut tirer le ſang de quelque animal, elle étend ſa trompe, & cherche dans la peau un pore pour l'y introduire & l'y fourer aſſez avant pour trouver le ſang, qui montant dans la cavité de cette trompe entre dans le corps de la ſangſuë. Comment elles agiſſent.

Les ſangſuës ne quittent point qu'elles ne ſoient ſaou-

Amputatiõ de leur queue.

les ; si elles quittoient trop tôt, l'on en appliqueroit d'autres sur les mêmes ouvertures. Lors qu'elles sont pleines & que l'on ne veut pas qu'elles se détachent, on leur coupe la queuë avec des ciseaux, d'où l'on voit distiler tout le sang qui les emplissoit, de maniere qu'elles vuident par la queuë le sang qu'elles reçoivent par leur trompe comme par une pompe aspirante, & ainsi une seule tire plus de sang que six autres ausquelles on n'aura pas fait cette amputation. Quand on croit avoir suffisamment tiré de sang, il ne faut point arracher les sangsuës, de crainte qu'elles ne laissent leurs aiguillons: il faut pour leur faire lâcher prise, leur mettre un peu de salpêtre, ou de sel sur le dos elles quittent aussi-tôt.

Moyen de les faire separer.

Il faut ensuite laisser couler un peu de sang, afin qu'il ne reste point de venin ; on lave les piqueures avec de l'eau salée, & si le sang ne s'arrête pas de soi-même, il y faut mettre un peu de charpie rapée C, ou du linge brûlé D. L'on peut appliquer ces emplâtres EE, une petite compresse F, & une bande G, roulée à deux chefs.

Pansement

Du VESSICATOIRE.

LE Vessicatoire est un medicament que l'on fait avec des mouches cantharides, lequel étant appliqué sur la peau, y fait venir des vessies par son acreté, c'est pourquoi on lui a donné le nom de vessicatoire.

Sa composition.

Ce remede se fait avec des mouches cantharides dessechées & mises en poudre, que l'on agite avec du levain & un peu de vinaigre pour en faire une masse. Les Autheurs qui nous y font mêler le vinaigre, nous disent que la fermentation qui doit arriver du mélange du vinaigre avec le sel alkali des cantharides augmente la vertu du vessicatoire. Il y en a d'autres qui prétendent que l'acide du vinaigre doit affoiblir l'action du vessicatoire plûtôt que de l'augmenter, puis qu'il énerve le sel volatil des cantharides d'où dépend toute leur force. Je ne sçay point lesquels ont raison, mais je m'en tiens à l'experience, qui me fait voir qu'en y mettant un peu de vinaigre elles font fort bien l'effet qu'on en attend.

Son usage & son application.

L'on se sert des vessicatoires en plusieurs maladies, où il faut irriter vivement les fibres & tirer avec une grande violence les serositez au dehors, comme dans l'apoplexie, dans l'épilepsie, & dans les migraines : on les applique pour lors derriére le cou, & l'on en fait

un grand emplâtre H que l'on met entre les deux épaules. C'eſt un bon remede contre les morſures des bêtes venimeuſes & contre la goutte : l'on en couvre un morceau de linge I, que l'on met ſur la morſure. Ils ſont auſſi excellens pour les fluxions des oreilles & des yeux: on en fait pour lors un emplâtre K, fait en croiſſant, que l'on applique derriere l'oreille ; & l'on eſt ſoulagé de la douleur des dents quand on en met un petit emplâtre rond L, ſur l'artere temporale.

Le Chirurgien doit rendre ſon veſſicatoire plus ou moins fort, ſuivant la partie & la maladie : il doit mettre moins de mouches cantharides pour une fille ou une femme, parce qu'elles ont la peau plus delicate, principalement quand on les applique à la tempe, ou derriere les oreilles ; mais on en doit mettre davantage pour une vielle perſonne, à cauſe de la dureté de ſa peau. Si l'on applique des veſſicatoires aux épaules contre l'apoplexie & l'épilepſie, ou à la cuiſſe contre la goutte, il faudra en mettre ſuffiſamment pour exciter un plus grand nombre de veſſies, & un plus grand écoulement de la ſeroſité. Ses differences.

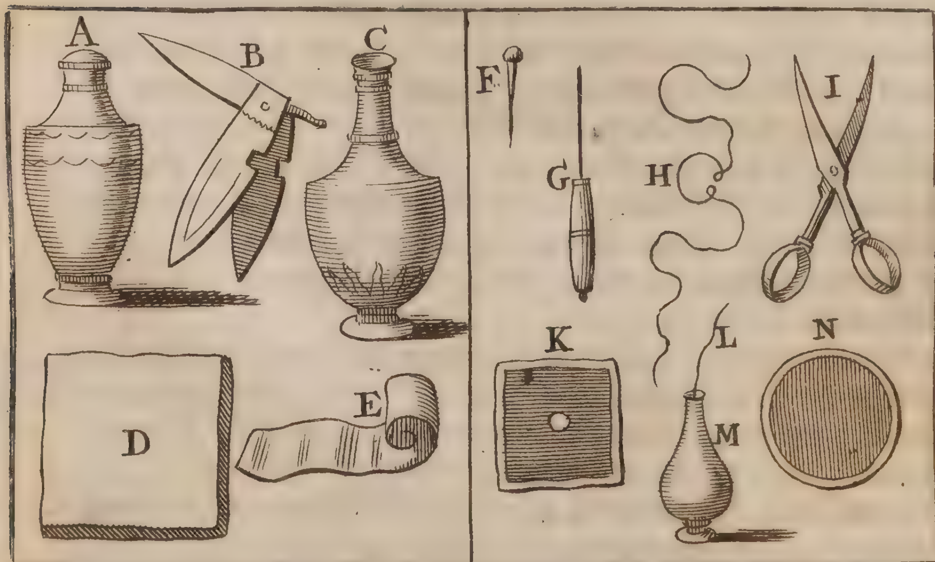
Avant que d'appliquer le veſſicatoire, il faut faire une legere friction à la partie, afin que l'effet s'en faſſe plus viſte ; on le laiſſe ſur la partie quatre ou cinq heures, & quelquefois davantage, ſelon la delicateſſe des perſonnes & la diſpoſition où on les trouve. Lors que l'épiderme eſt élevé en veſſies, la douleur n'eſt plus ſi grande, & ces veſſies ſe trouvant pleines de ſeroſité, il faut les ouvrir pour la laiſſer écouler : on en procure même l'écoulement pendant quelques jours, en mettant deſſus une feüille de poirée M ; & plus on en fait ſortir, plus le malade ſe trouve ſoulagé, & ſe tire plûtôt du danger qui preſſe ; c'eſt la fin que l'on ſe propoſe dans cette operation. Quand elles ont ſuffiſamment coulé pendant deux ou trois jours, on ſe ſert de remedes deſſicatifs pour les guerir. Ecoulemēt des ſeroſitez.

L'on trouve à preſent chez tous les Apoticaires une compoſition d'emplâtre veſſicatoire, qui eſt plus commode que celle dont je viens de vous parler. Quand on ne veut pas exciter tant de veſſies, l'on en étend ſur un petit morceau de linge ou de taffetas, lors qu'on en veut mettre derriére les oreilles & aux tempes ; & c'eſt cet emplâtre qui trompa une fille dont voici l'hiſtoire. Autre ſorte d'emplâtre

Histoire sur ce sujet.

Une Dame de qualité aussi-tôt après être acconchée dit à une de ses femmes de chambre de lui faire un emplâtre de l'onguent de Me Fouquet qu'elle lui avoit donné à serrer, pour se le mettre sur le nombril : deux ou trois heures après cette Dame m'envoya chercher pour me faire voir un gros caillot de sang qu'elle venoit de vuider qu'elle croioit être un faux germe, m'exagerant les obligations qu'elle avoit à cet emplâtre & les bons effets qu'il produisoit à toutes celles qui s'en servoient après leurs couches. Peu d'heures après cette Dame me renvoya chercher fort allarmée d'une grosseur qui lui étoit venuë au nombril, me disant que c'étoient ses boyaux qui étoient sortis : je trouvay que c'étoit une grosse vessie causée par cet emplâtre, qui n'étoit point celui de Madame Fouquet, mais un vessicatoire. Je perçay cette vessie, & comme il ne falloit point procurer d'écoulement de serosité dans cette occasion, parce que l'humeur qui formoit la vessie & tout le mal, s'écoula aussi-tôt de lui-même, je mis un remede dessus pour le dessecher au plûtôt. La femme de chambre avoit de ces deux emplâtres dans son coffre, & elle s'étoit trompée en prenant celui de vessicatoire pour celui de Madame Fouquet, qui avoit sauvé la vie à cette Dame pendant qu'il étoit encore enfermé dans le coffre.

FIG. LIX. POUR L'ECHIMOSE ET LES VERRUES.



Echimo-

ECHimose vient du mot grec *Echimossis*, qui est dérivé de *Ex* qui veut dire dehors, & de *Chimoin* qui signifie ternir & donner une vilaine couleur, parce que cette maladie est un épanchement de sang sous la peau, qui la ternit & la noircit.

Elle est causée par une confusion ou meurtrissure, qui rompant les petites fibres des muscles & les petits vaisseaux capillaires, fait que le sang s'extravase en sortant de ces vaisseaux, & qu'il teint la peau d'une couleur livide & marbrée. La cause de l'échimose.

Il y en a de legeres, comme quand on n'a fait que pincer la peau; ou après une saignée lors que quelque goutte de sang s'est coulée dessous la peau. Il y en a de plus considerables, causées par une chûte ou par quelque coup de pierre ou de bâton, & il y en a de très-grandes, comme j'en ay vû à une personne qui voulant sauter un fossé se fit un effort dans la jambe qui fit ouvrir un vaisseau, & où il se fit un si grand épanchement de sang dans toute cette partie qu'elle en étoit gonflée & qu'elle en devint toute noire. Ses differences.

Les legeres échimoses sont quelquefois avec peu ou point de douleur; elles ne sont point dangereuses, elles gâtent seulement la peau en la tachant d'une marque livide & marbrée. Quand le sang épanché est en petite quantité il se resout insensiblement, mais quand il y en beaucoup il fait un abcés qui ne se termine que par la supuration: s'il y en avoit une très-grande quantité il pourroit causer la gangrene & le spacele, en comprimant trop la partie, & empêcher ainsi la chaleur naturelle d'y reluire. L'on remarque que les contusions & meurtrissures des jambes & des pieds ont plus de peine à se guerir que celles des autres parties, parce que la peau y étant plus épaisse & plus ferme le sang y tient davantage & s'y dissipe plus difficilement. Danger des grandes échimoses.

Les échimoses viennent toujours de causes externes, comme d'un coup reçu, ou d'une chûte que l'on a faite; parce que quelque chose de pesant venant à tomber ou à frapper rudement notre corps, les vaisseaux se trouvant pressez par la force du coup sont contraints de s'approcher & de se serrer les uns contre les autres, & le sang de s'échapper de leurs orifices dans la partie où ces vaisseaux se terminent. Leur causes

L'on guerit les legeres échimoses en mettant dessus Cure.

du vin tiéde, de l'eau de vie, de l'esprit de vin, de l'eau de la Reine d'Hongrie ou du baume blanc de Fioraventi que l'on prend dans ce flacon A. L'on fait passer la lividité qui y reste en ratissant du sceau de la Vierge & le mettant sur la meurtrissure. Aux échimoses des yeux qui arrivent dans les jeux de paumes par un coup de bale receu en cette partie, l'on y met d'abord de l'eau fraiche, qui est un bon repercussif pour empêcher la trop grande enflure ; c'est ce que l'on appelle avoir l'œil poché au beure noir. L'eau fraiche y est bonne le premier jour, mais il faut des resolutifs par la suite : on fait un petit collire avec des eaux de fenoüil & d'enfraise, dans lesquelles on mêle le safran, le camphre & quelques gouttes d'esprit de sel ammoniac.

Remedes pour les plus grandes.

Si la contusion est grande, l'absinthe boüillie dans le vin y est bonne ; ou bien l'on fait infuser dans l'esprit de vin les fleurs de mille pertuis, les noix muscades, les cloux de girofles & l'écorce de grenade dont on frotte la partie. L'on y met encore des cataplasmes faits avec les quatre farines, la bryone, les fleurs de roses, de camomille, de melilot & le stirax liquide; l'on peut encor se servir d'un vin dans lequel on aura fait boüillir toutes les plantes aromatiques qui subtilisent & rarefient l'humeur extravasée.

Observatiõ

Le premier blessé que je pansay à la canonade de Nimegue en l'année 1702. étant à l'armée avec Monseigneur le Duc de Bourgogne, fut un Garde du Corps qui avoit une grosse contusion à l'épaule qui lui avoit causé une grande échimose. Ce fut un boulet de canon qui en passant avoit emporté la piéce du juste-au-corps & de la chemise, & qui avoit tellement meurtri son épaule qu'il ne la sentoit presque pas. Je lui fis des scarifications jusqu'au vif, dans lesquelles je mis de l'eau de vie où j'avois fait fondre du sel ; je continuay à le panser à Cleves où étoit l'hôpital de l'armée, & il guerit.

Quand la contusion est si grande qu'elle menace de gangrene ou de sphacele, il faut ouvrir promptement & faire plusieurs incisions, tant pour ôter la grande tension que pour faire dégorger la partie du sang & de la serosité qui étouffe la chaleur naturelle. Lorsque l'engorgement n'est pas considerable, l'on se contente

de faire des mouchetures avec la lancette B ; ſi elle eſt plus grande, l'on fait des ſcarifications plus profondes ; mais ſi elle étoit des plus grandes l'on en vient aux taillades qu'il faut faire ſentir au malade en les profondant juſqu'au vif. L'on mettra dans ces ouvertures de l'eſprit de vin camphré qui eſt dans cet autre flacon C, & tout ce qui peut animer & vivifier la partie, & par deſſus une compreſſe D, & une bande E, trempées dans le même eſprit de vin. **L'operation qu'on y fait.**

LEs Verrues, que le vulgaire apelle des poreaux, ſont des petites élevations rondes & raboteuſes qui arrivent à la peau, & particuliérement aux mains des jeunes gens. On leur a donné le nom de porreaux, à cauſe qu'elles ſont compoſées de pluſieurs petites pointes ſemblables aux racines de ces vegetaux, ou bien parce qu'elles ont des racines comme eux ; car effectivement elles en ont de répandues ſous la peau qui font qu'elles repouſſent ſouvent aprés les avoir fait tomber. **DES VERRUES.**

Le public veut que ce ſoit la craſſe que l'on ſe laiſſe amaſſer aux mains qui eſt la cauſe des verrues, prétendant qu'il n'en vient point à ceux qui ont les mains propres & qui ſe les lavent tous les jours ; mais les ſçavans en cherchent la cauſe dans les liqueurs nourriciéres devenues trop acres. Ils diſent donc que les verrues ne ſont que des excroiſſances charnues, cauſées par l'extravaſion du ſuc nourricier qui a rongé par ſon acrimonie les vaiſſeaux capillaires de la peau : il y en a de groſſes, de moyennes & de très-petites dont le nombre eſt quelquefois ſi grand qu'on a de la peine à les compter. **Leur cauſe.** **Leur differences.**

Les erreurs populaires ſont infinies ſur le fait de la gueriſon des porreaux ; elles ſont toutes ſi extravagantes qu'elles ne meritent pas d'être raportées, & il y en a même qui croyent que ſi quelqu'un comptoit les porreaux d'un autre, il lui en viendroit un pareil nombre. **Erreur du peuple.**

Il y en a qui prétendent les faire tomber en les frottant ſouvent & rudement ; d'autres y fourrent la pointe d'une épingle F, & mettant ce qui reſte de l'épingle à la flamme de la chandelle, ils les cauteriſent ainſi, & les brulant de cette maniere, ils eſperent les faire tomber. D'autres les cauteriſent avec l'aiguille qu'ils ont fait rougir ; mais ces manieres ne ſont pas ſu- **Leur remede.**

res & peuvent causer de la douleur & de l'inflammation, les trois meilleurs moyens pour les guerir, sont de les lier, de les couper, ou de les consumer.

De la ligature qu'on y fait.

La ligature ne convient qu'à celles qui sont grosses, & qui ont la base étroite, on la fait avec un crin de cheval ou avec de la soye H ; il y en a qui la trempent dans de l'eau arsenicale, afin qu'elle coupe plûtôt, mais cette pratique est dangereuse. Souvent ceux qui ont des verrues ne consultent pas les Chirurgiens, ils se les lient eux-mêmes & se les font tomber par ce moyen.

De leur incision.

Il y en a qui impatiens de se voir de ces verruës se les coupent avec des cizeaux I ; mais c'est de la douleur qu'ils souffrent inutilement si l'on ne se sert pas de quelque remede rongeant pour en manger les racines, car ces maux ne manquent pas de repousser & de revenir plus gros que la premiere fois : il faut donc étant coupez les toucher avec l'huile de tartre par defaillance, ou mettre dessus les poudres d'alun, ou de precipité rouge.

De leur consomption.

La troisiéme maniere est de les consumer avec des remedes capables de les corroder, comme sont l'esprit de vitriol, l'eau forte, l'esprit de sel, ou le beure d'antimoine : mais il ne faut se servir de ces remedes qu'avec beaucoup de précautions, car ils brûleroient & feroient des escarres fort profondes. Il ne faut point abandonner ces remedes aux malades pour en faire l'application eux-mêmes ; & afin de la faire avec sureté, il faut composer un petit emplâtre K, troué dans le milieu de la grandeur de la verruë qu'on veut toucher : l'on prend avec un brin de paille L, de la liqueur dans cette fiolle M dont on touche le porreau ; cet emplâtre qui couvre la circonference du porreau la garantit contre le remede en cas qu'il en vint à tomber quelque goutte en l'appliquant, & empêche qu'il ne s'étende & n'opere au de-là de la verrue. J'en ay vû tomber plusieurs par l'attouchement de l'esprit de sel, je le prefere aux autres quoyqu'il ne soit pas si corrosif ; j'aime mieux en appliquer plusieurs fois que de courir le risque des inconveniens que j'ay veu arriver par l'eau forte.

Les medicamens caustiques y sont preferables.

Quand l'on veut se donner la peine de bien conduire l'usage des remedes caustiques & consumans, cette maniere est preferable aux autres, parce qu'ils en rongent jusques aux racines & qu'ils ne reviennent point, &

d'autant plus que ſi l'on peut s'en ſervir aux verruës qui ſont trop petites pour être liées ou coupées : l'emplâtre N, acheve de les guerir.

De quelques autres petites excroiſſances.

Il vient ſouvent à la ſuperficie du corps de petites excroiſſances dont la baſe eſt étroite, ſemblables à de petites crêtes ou à de petites perles applaties qui croîtroient beaucoup ſi on ne les en empêchoit ; il en naît en toutes les parties de la peau & particulierement aux paupieres. L'operation que l'on y fait ne conſiſte qu'à les couper avec la pointe des ciſeaux, elles ſont ſi petites qu'elles ne jettent point de ſang, & qu'elles ne demandent aucun panſement. Il en eſt venu pluſieurs au Roy dans des tems differens, que M. Felix lui a coupées de cette maniére ; la douleur en eſt ſi legere qu'il ne la ſentoit preſque point, & les endroits où on les avoit coupez ſe gueriſſoient d'eux-mêmes ſans le ſecours de la Chirurgie.

FIG. LX. POUR L'OUVERTURE D'UN CORPS.



NOus avons jusques à present fait toutes les Operations qui se pratiquent sur l'homme vivant, venons à celles qui se font sur l'homme mort : elles sont deux, l'une est l'ouverture d'un corps, & l'autre en est l'embaumement. Quoique ces deux Operations ne soient point accompagnées de cris du malade & que les sujets sur lesquels elles se font ne se plaignent point du Chirurgien, elles doivent néanmoins être faites avec art ; & l'adresse de l'Operateur ne s'y doit pas moins faire voir que dans toutes les autres. Je vais vous les

démontrer avec toute l'exactitude qu'elles demandent, & ce sera par elles que nous finirons ce cours d'Operations. Dexterité que cette operation demande.

Plusieurs raisons obligent d'ouvrir un corps après la mort : par exemple, il y aura beaucoup d'enfans dans une famille dont un viendra à mourir, le pere & la mere le font ouvrir pour tâcher en découvrant la cause de sa mort, de prevenir celle des autres. Raisons qui y engagent.

Une mort prompte & subite qui épouvante une famille ou qui excite la curiosité des Medecins & des Chirurgiens oblige souvent d'ouvrir un corps après la mort, comme il est arrivé à deux personnes mortes à Versailles. Dans la même année un des chefs du gobelet du Roy tomba mort en servant à table Monseigneur le Duc de Bourgogne, & quatre mois après un des valets de pied du Roy tomba aussi mort en se chauffant dans l'antichambre de Sa Majesté. Je les ouvris tous deux en presence des premiers Medecins de la Cour, & par ces ouvertures l'on fut confirmé que c'étoit l'interception de la circulation qui avoit été la cause de ces morts subites. Observatiõ.

L'on trouve une personne morte, assassinée ou noyée, il en faut faire l'ouverture pour dresser un rapport fidele de l'état des parties offensées, & souvent en execution des Arrests & des sentences qui l'ordonnent : si une personne est soupçonnée d'avoir été empoisonnée, l'ouverture du corps rend temoignage de la verité. Le Gouverneur des Pages de la Reine étant mort à saint Germain, la servante peu contente de sa maîtresse alla dire au grand Prevôt qu'elle croyoit que c'étoit elle qui l'avoit empoisonné. Le grand Prevôt se saisit de la veuve, & en avertit le Roy. M. Felix & moi nous eûmes ordre le lendemain de faire l'ouverture du corps, nous ne trouvâmes aucune apparence de poison, la femme fut justifiée & relâchée sur nôtre rapport, & la servante s'enfuit pour éviter le châtiment que meritoit une pareille dénonciation. Histoire.

L'on ouvre presque toutes les personnes de qualité & particuliérement les Princes & les Rois pour embaumer leurs corps avant que de les mettre dans le sepulcre de leurs ancêtres. Mais soit par l'une ou l'autre de ces causes que l'on soit obligé de faire ces ouvertures, il faut que le Chirurgien les fasse avec methode & de la maniere que je vais vous démontrer.

Tems déterminé pour ouvrir un corps.

Le tems de faire une ouverture eſt ordinairement vingt-quatre heures après la mort : les ordonnances le portent ainſi, & l'on ne doit point entreprendre de la faire que les vingt-quatre heures ne ſoient accomplies, quoique l'on eût des ſignes certains qu'il ſeroit veritablement mort, & cela pour éviter les reproches du public qui accuſeroit le Chirurgien de trop de précipitation, & pour contenter ceux à qui l'on entend dire qu'ils chargeront leurs ſucceſſeurs ou heritiers de ne les point enſevelir avant les vingt-quatre heures finies, de crainte qu'on ne les enterre encore vivans, perſuadez que cela eſt arrivé ſouvent, par les contes qu'on leur en a faits.

Preparatifs

Il faut quelque tems avant l'heure priſe, que le Chirurgien envoye par ſes garçons porter les inſtrumens neceſſaires, qui ſont une ſcie, des ſcalpels de pluſieurs grandeurs, des ciſeaux, des élevatoires, des aiguilles, du cordonnet, des éponges, quelques paquets d'étoupes, & enfin tout ce qui eſt marqué ſur la planche LX.

Les garçons arrivez au logis du mort mettront une table au milieu de la chambre aſſez longue pour y poſer le corps ; ils mettront un drap ſur la table, enſuite le corps deſſus à qui ils auront mis une ſerviette ployée en long en trois ou quatre doubles circulairement pour cacher par bienſéance les parties de la géneration, & particuliérement quand c'eſt une femme : on mettra par deſſus, un autre drap qui couvrira tout le corps. Ils mettront ſous la table un grand baſſin pour mettre les entrailles à meſure qu'on les vuidera, & un ſceau plein d'eau pour laver les éponges ; ils demanderont le linge neceſſaire, ils prepareront de la bougie, & attendront ceux qui doivent être preſens à l'ouverture.

Ajuſtement de l'Operateur & des garçons.

La compagnie arrivée, l'Operateur & les garçons qui ſont pour l'aider mettent chacun une ſerviette devant eux afin de ne ſe point gâter. Pour moy qui ay fait ſouvent des anatomies & de ces ouvertures, j'avois des tabliers & des manches de toille faites exprés dont je me ſervois plus commodément que des ſerviettes.

Par où l'on doit commencer.

Le corps découvert, l'Operateur commencera par la tête & finira par la poitrine & le ventre ; cet ordre eſt moins embaraſſant que de commencer par le ventre, car étant obligé de retourner le corps pour voir le cerveau, le ventre étant ouvert toutes les parties qu'il

contient ſortiroient & incommoderoient beaucoup; c'eſt ſuppoſé que l'on veuille examiner ces trois parties, car s'il y avoit une playe au ventre ou à la poitrine qui fut le ſujet de l'ouverture, il faudroit ouvrir cet endroit pour connoître la playe & en faire ſon rapport ſans être obligé pour lors de travailler ſur la tête.

L'Operateur prendra ce ſcapel A, fait en couteau, ou cet autre B, fait en biſtouri dont il fera à la tête une inciſion longitudinale depuis la racine du nez juſques à la nuque du col, & une autre tranſverſale depuis une oreille juſques à l'autre coupant le cuir chevelu & le pericrane, car il faut que le tranchant de l'inſtrument aille juſqu'au crane & appuye ſur ces deux inciſions; faiſant une croix ſur le ſommet de la tête : il levera enſuite ces quatre parties qu'il ſeparera du crane, & qui tombant en enbas laiſſent le crane à découvert. Alors avec la ſcie C, qu'il poſera ſur l'os frontal aſſez prés des ſourcils, il commencera à le ſcier, en faiſant tenir la tête par un ſerviteur pour l'empêcher de vaciller. L'os frontal étant ſcié, il conduira peu à peu la ſcie ſur l'un des temporaux, & enſuite ſur l'autre; leſquels étant ſciez, l'on retourne le corps pour en faire autant à l'os occipital. *Manuel de l'operation*

Toute la circonference du crane étant ſciée, l'on prend cet élevatoire D, dont on fourre un des bouts dans la voye de la ſcie pour faire éclater quelques éminences qui excedent au dedans de l'épaiſſeur du crane & que la ſcie n'aura point entiérement coupées. Si l'on ne peut pas y réüſſir avec l'élevatoire, cet inſtrument E, fait en forme de foret en viendra à bout, parce qu'il a plus de force. Auſſi eſt-il fait exprés à ce deſſein; car en mettant la partie qui eſt plate dans l'ouverture de la ſcie, & en donnant un tour de main à droit & à gauche, l'on fait éclater ce qui tenoit; ce que l'on reconnoit bien-tôt au bruit qu'il fait & qu'on entend lors qu'il ſe caſſe. L'on gliſſe enſuite cet inſtrument F, fait en forme de grande ſpatule emmanchée, entre le crane & la dure-mere, pour en ſéparer tous les filamens qui l'attachent aux endroits des ſutures. *Uſage de l'élevatoire*

Le crane étant levé on le place à côté de la tête pour mettre dedans le morceaux du cerveau à meſure qu'on les coupe, l'on eſſuye la dure-mere qui eſt humectée par le ſang ſorti des vaiſſeaux capillaires rompus, *Separation de la dure-mere.*

on la coupe dans toute sa circonference avec ces ciseaux courbes G, on la releve par ces deux côtez vers le haut de la tête, où elle ne tient plus que par la pointe de la faulx qui est attachée en devant à la pointe de l'apophise de l'os etmoïde appellé *crista galli*, crête de cocq, L'on coupe avec les mêmes cizeaux cette pointe de la dure-mere ; & l'on voit que ce redoublement de la dure-mere, qui sépare le cerveau en partie droite & en partie gauche, ressemble à une faulx, c'est ce qui lui en a fait donner le nom. Toute la dure-mere ainsi levée, on la rejette vers la partie posterieure de la tête, & pour lors l'on découvre la pie-mere, qui envelope le cerveau jusques dans toutes ses circonvolutions.

Ouverture du cerveau & du servelet pour les examiner.

Quand on veut faire une Démonstration exacte du cerveau, on les coupe par parties, pour faire voir les trois differentes substances qui le composent ; mais l'on se contente ici en éloignant la partie droite de la gauche, d'ouvrir avec le manche du scalpel dans la substance calleuse, les deux ventricules superieurs qui sont faits en forme de croissant : l'on coupe ensuite la plus grande partie du cerveau pour découvrir le troisiéme ventricule, puis on leve la voute à trois piliers, soit par devant où il n'y a qu'un pilier à lever, soit par derriere où il en faut lever deux ; & cela selon l'habitude & l'adresse de l'Operateur à faire ces Démonstrations. La voute levée, l'on voit le quatriéme ventricule, l'on découvre par la suite le cervelet, dans lequel on donne un coup du scalpel H, ou de cet autre marqué I, pour en avoir la substance ; & s'il y avoit quelque chose de particulier à dissequer, l'on se serviroit du scalpel K, qui a deux differens tranchans à ses deux extremitez, & de l'érigne L, avec laquelle on tient & l'on éleve les vaisseaux que l'on veut dissequer. L'on ôte enfin tout le cerveau pour voir s'il n'y a point de sang épanché, ou rien de particulier à sa base. Le tout bien examiné l'on remet toute cette substance à sa place, & après l'avoir renfermée dans le crane, on prend l'aiguille M, enfilé du cordonnet N, & l'on coud les quatre coins du cuir chevelu qu'on a relevé, pour en couvrir la calotte du crane & pour contenir le tout dans son lieu ordinaire.

L'Operateur fait par ses garçons retourner le cadavre en le remettant sur le dos ; & luy ayant mis une ser-

viette ſur le viſage pour le cacher aux ſpectateurs, il fait une grande inciſion longitudinale depuis le col juſques ſur les os pubis, & une autre tranſverſale de la partie lombaire gauche juſques à la droite. Par cette inciſion il coupe les tegumens, les muſcles & la poitrine tout enſemble, tout ce qui fait d'abord voir les parties contenuës dans le ventre, dont la premiere eſt l'épiploon, qui nage ſur les boyaux, on examine l'eſtomach qui eſt placé dans l'hypocondre gauche, les inteſtins grêles qui occupent toute la partie ombilicale, le gros qui entourent les grêles de toutes parts, le méſentere qui eſt le lieu commun de tous les boyaux ; le foye qui remplit l'hypocondre droit, & la rate qui trouve ſa place dans le gauche conjointement avec l'eſtomach.

Ouverture du bas ventre.

Si l'on eſt obligé d'ôter ces parties pour examiner les viſceres qu'elles couvrent, il faut avant que de le faire, lier les inteſtins en deux endroits ; l'un proche l'eſtomach, & l'autre proche l'anus, afin que les matiéres qu'ils contiennent ne puiſſent pas ſortir. On les met dans le baſſin qui eſt ſous la table, & l'on imbibe le ſang & les liqueurs épanchées dans cette capacité, avec les éponges OO, qu'on lave à pluſieurs fois dans le ſeau d'eau préparé & deſtiné à cet effet. L'on examine les reins, les gros vaiſſeaux, les parties de la generation & la veſſie ; où s'il y avoit quelque choſe de particulier à voir l'on feroit approcher la bougie P, qui eſt tres-commode dans ces ſortes de Démonſtrations pour en découvrir juſqu'aux moindres particules.

Examen des viſcere de cette region.

Afin de pouvoir penetrer dans la poitrine, il faut ſéparer du ſternum les parties muſculeuſes qui la couvrent, & avec un fort ſcalpel couper les cartilages qui ſont à l'extremité de chaque côté, tant du côté droit que du côté gauche ; puis ſéparant le premier os du ſternum d'avec les deux bouts des clavicules, avec leſquelles il eſt fortement attaché, il faut lever le ſternum tout entier, comme j'ay dit dans mon Anatomie, afin de voir plus commodément les parties contenues.

Ouverture de la poitrine.

Les parties qui ſe preſentent les premiéres ſont les poûmons, que l'on trouve ſouvent alterez en quelque maniére, parce qu'étant les plus delicates de tout le corps, & toujours en action, elles ne peuvent pas ſi bien reſiſter que les autres ; & c'eſt la raiſon pourquoi la plus

Examen des viſceres qu'elle renferme.

grande partie des hommes periſſent par cet endroit. Les poûmons ſont ſeparez par une membrane longitudinale, qui eſt le mediaſtin, auquel eſt attaché une grande poche que l'on appelle le pericarde, qui eſt l'enveloppe du cœur. L'on ouvre ce pericarde, qui tres-ſouvent, quand la vie a été ôtée au ſujet avec violence, contient de l'eau dans laquelle nage le cœur. L'on fait enſuite deux inciſions au cœur, l'une à droit, l'autre à gauche, pour voir s'il n'y a rien dans les ventricules & dans les oreillettes, où l'on trouve ſouvent des corps graiſſeux que l'on nomme des polipes du cœur. L'on imbibe avec les mêmes éponges les ſeroſitez que l'on trouve épanchées dans la poitrine, & aprés avoir fait attention s'il n'y a rien à la plévre, l'on remet toutes ces parties dans leur place. L'on prend ces deux paquets d'étroupes QQ, on les étale, & l'on en met un ſur les parties de la poitrine, & l'autre ſur celles du ventre : l'on remet le ſternum pardeſſus, & raprochant les tégumens l'on fait par un ſerviteur recoudre le corps, qui avec l'aiguille R, enfilée de ce petit ruban S, fait la ſuture du pelletier, tant à l'inciſion longitudinale qu'à la tranſverſale.

Comment on rajuſte les parties.

Je n'entreray point dans le détail des indiſpoſitions qui peuvent ſe trouver à toutes ces parties, cela me meneroit à l'infini ; je vous diray ſeulement que quelque choſe qui s'y rencontre, le Chirurgien doit dés le méme jour dans ſon cabinet le mettre par écrit, parce qu'il y a des circonſtances particuliéres, qui avec le tems, peuvent s'échaper de la memoire.

Comment le Chirurgien doit dreſſer ſon rapport.

Si c'eſt un pere ou une mere qui ait ſouhaité que ſon enfant ſoit ouvert pour tâcher de conſerver les autres par la connoiſſance de ce qui aura fait mourir celui-là, le Chirurgien doit faire une relation de tout ce qu'il aura trouvé & la leur donner, afin qu'elle leur ſerve de guide dans les maladies qui ſurviendront aux autres.

Si c'eſt par ordonnance de juſtice que l'ouverture ait éte faite, il faut que le Chirurgien en faſſe un rapport fidele, qu'il ne charge point trop les accuſez, ni qu'il n'autoriſe pas les criminels.

Les obſervations qu'on doit publier.

Si un corps a été ouvert pour découvrir la cauſe d'un fait particulier, d'une mort ſubite, ou d'une maladie ſurprenante, le Chirurgien doit en faire un memoire pour en faire part au public ; car nous ne devons pas

seulement faire tous nos efforts pour nous rendre habiles dans notre profession, mais nous sommes encore obligez de travailler pour l'instruction des autres.

Aprés les ouvertures des corps des personnes de la premiére qualité, la coutume est de faire une relation claire & succinte des faits qu'on a trouvez, sans s'étendre en des raisonnemens qui souvent sont inutiles. C'est ce qui se pratiqua à l'ouverture du corps de Monsieur le Marquis de Louvoy, mort le 16. Juillet 1691. Cette rélation fut portée au Roy aprés avoir été signée par quatre Medecins presens à l'ouverture; sçavoir Mr. Daquin, Mr. Fagon aujourd'huy premier Medecin, Mr. Du Chesne, & Mr. Seron: & par quatre Chirurgiens; sçavoir Mr. Felix, Mr. Gervais, Mr. Dutertres, & moi qui avois été choisi par la famille pour la faire.

Par qui les Rapports doivent être signez.

Ambroise Paré qui a été premier Chirurgien de plusieurs Rois, nous a fait part dans ses œuvres des relations d'ouvertures des corps des Rois qu'il a servis; elles sont toutes signées des Medecins & des Chirurgiens qui étoient presens, & nous ne voyons point qu'elles le soient d'aucun Apoticaire: & encore aujourd'huy dans toutes les relations d'ouvertures de corps des perpersones de la famille Royale que j'ay faites ou que j'ay vûes faire, tous les Chirurgiens en charge ont signé conjointement avec les Medecins, & jamais les Apotiquaires, quoi que souveut ils ayent été presens à ces ouvertures.

FIG. LXI. POUR L'EMBAUMEMENT.



Usage des embaumemens.

L'Embaumement eſt une operation preſque auſſi ancienne que le monde, elle s'eſt pratiquée de tout tems ; & ſoit par veneration pour les parens, ſoit que ce fût un point de Religion, l'on travailloit à conſerver les morts : l'Arabie & l'Egypte nous en fourniſſent une infinité d'exemples ; mais aujourd'huy l'on n'embaume que les grands & les riches dont les parens veulent bien faire cette dépenſe.

Monſieur Penicher, maître Apoticaire de Paris, nous

a donné un Traité des embaumemens selon les Anciens & les Modernes, dans lequel on voit de sçavantes recherches sur ce sujet. Il raporte les embaumemens de David, d'Alexandre, & de plusieurs autres : c'est pourquoy je vous y renvoye pour satisfaire votre curiosité. Mais il nous donne en habile Apotiquaire, tant de sortes de poudres balsamiques, qu'il jetteroit dans l'embarras du choix qu'on en doit faire, si l'on ne reconnoissoit pas qu'elles sont presque toutes semblables. Au reste il prétend que c'est l'Apotiquaire qui preside dans les embaumemens, que la composition & l'application du baume sont de son fait, & que le Chirurgien n'est là que pour faire les incisions & les bandages qu'il lui prescrit ; mais c'est qui se pratique tous les jours, détruit ce que cet Auteur avance. C'est le Chirurgien qui fait seul les embaumemens, c'est lui qui est chargé de tout ; & après que l'Apoticaire a fait ce qu'on lui a demandé, il ne se mêle plus de rien, à moins qu'il ne veuille comme un des garçons Chirurgiens, donner à l'Operateur les choses necessaires à mesure qu'on les lui demande.

Traité des embaumemens de M. Penicher.

A qui il appartient d'embaumer.

Souvent les Chirurgiens préparent eux-mêmes ce dont ils ont besoin pour les embaumemens, & particuliérement dans les Armées, lors qu'il faut conserver un corps pour le porter dans le tombeau de ses ancêtres ; mais chez les Personnes Royales qui ont un Apoticaire en charge, c'est toujours lui qui prépare tout ce qui est necessaire suivant le memoire que lui en donne le premier Medecin pour la qualité du baume, & suivant la quantité que lui en demande le Chirurgien, qui la mesure à la grandeur du corps qu'il doit embaumer. Il est vray, comme remarque M. Penicher, que l'Apoticaire est payé par le tresorier de l'argenterie, qui fait un état des frais funeraires, & qui le paye pour ce qu'il a fourni, comme les Crieurs pour la tanture, les ciriers pour la cire, les plombiers pour le cercueil & une infinité d'autres ; mais s'il est payé comme marchand, l'argent qu'il reçoit pour ses fournitures ne lui donne aucun droit de presidence au dessus du Chirurgien, ni ne l'autorise pas à lui prescrire comme il fait, les instrumens qu'il doit tenir prêts, les incisions qu'il faut faire & les bandages qu'il doit preparer.

Office de l'Apoticaire.

Il est encore vray que le Medecin n'a rien pour

Droits des garçons Chirurgiēs dās les embaumemēs. sa presence ni le Chirurgien pour ses peines; mais Mr. Penicher se trompe en disant que le Chirurgien n'a pour recompense de son travail que les depouilles & les linges qui ont servi dans l'ouverture du corps & dans l'embaumement : il devroit sçavoir que ces linges sont les droits des garçons Chirurgiens, qu'ils ont soing de ne point laisser perdre; que Mr. Felix les leur a toujours abandonné; que j'en ai usé de même & que tous les Chirurgiens, à moins que ce ne soient des crasseux, n'ôtent point ce droit à leurs garçons.

D'une relatio de l'embaumemēt de Madame la Dauphine. Mr. Penicher cite pour un modele d'embaumement celui qui fut fait à Madame la Dauphine. Il ne faut pas s'étonner si la rélation qu'il en fait n'est pas juste dans plusieurs circonstances, il l'a écrite sur un mémoire que l'Apotiquaire de cette Princesse lui en a donné, lequel croyant que la Pharmacie est tellement au dessus de la Chirurgie, qu'elle ne peut point lui disputer le pas, a tiré par ce memoire tous les avantages qui lui ont paru pouvoir soutenir son opinion. Mais comme c'est moy qui ay fait cet embaumement, personne n'en peut mieux parler : je ne vous en feray point icy l'histoire pour éviter la repetition, parce que la maniére dont je vais vous montrer qu'il faut faire un embaumement parfait, vous instruira de tout ce qui s'est passé dans celui de Madame la Dauphine.

Aprés l'ouverture du corps & la relation faite & signée sur les faits particuliers qui s'y sont trouvez, les Medecins & les Chirurgiens se retirent, laissant au Chirurgien qui doit travailler, le soin & la conduite de l'embaumement; c'est pourquoy tout roulant sur lui il fait apporter dans la chambre du mort tout ce qui lui est necessaire pour l'embaumer, & que l'on sçait consister en trois choses, premiérement en ce qui est du fait du plombier, secondement en ce qui appartient au Chirurgien, troisiémement en ce qui regarde l'Apoticaire.

3. Choses necessaires à l'embaumement.

Le fait du plombier. Le plombier averti vient prendre les ordres du Chirurgien sur la grandeur du cercueil, parce que s'il se contenoit de prendre la mesure sur le corps, il seroit trop petit pour le contenir aprés qu'il seroit embaumé : il lui commande un baril de plomb pour mettre les entrailles & une boëte aussi de plomb faite de deux pieces, pour renfermer le cœur aprés être embaumé ;

lui ordonnant d'apporter le tout dans la chambre du mort à l'heure qu'il lui marque.

Le principal de l'appareil du Chirurgien conſiſte en des bandes, car pour les inſtrumens ce ſont les mêmes dont il s'eſt ſervi pour faire l'ouverture du Corps. Il faut qu'il prepare cinq bandes, deux de la largeur de trois doigts, & de quatre aulnes de long chacune pour bander les bras, deux de quatre doigts de large & ſix aulnes de long pour bander les jambes & les cuiſſes, & une autre plus large & plus longue pour faire les circonvolutions neceſſaires autour du corps. L'appareil du Chirurgien.

Ce que l'Apotiquaire prepare conſiſte en trois choſes : 1. en une poudre de plantes Aromatiques bien pilées dans un mortier; 2. en une autre poudre de gommes & de drogues odorantes ſubtilement pulveriſée; 3. en un liniment pour en frotter tout le corps. L'office de l'Apotiquaire.

Cette premiere poudre qui eſt la plus groſſiere, & qui ſert à remplir les grandes cavitez & à mettre avec les entrailles ſont compoſées de vingt-quatre ou vingt-cinq plantes differentes dont on prendra des unes les feuilles, des autres les racines ou les fleurs, & des autres les écorces ou les ſemences : voici les meilleures & celles que l'on trouve le plus commodement. Les feuilles de laurier, de myrthe, de romarin, de ſauge, de baume, de ruë, d'abſinthe, de marjolaine, d'hyſope, de thym, de ſerpollet, de baſilic ; les racines d'iris, d'angelique, de flambe, de calamus aromaticus ; les fleurs de roſes, de camomille, de melilot, de lavande, les écorces de citrons & d'oranges, les ſemences d'anis, de fenouil, de coriande, de cumin. A toutes ces plantes bien miſes en poudre, il faut ajouter quelques livres de ſel commun & de tant, en ſorte que le tout enſemble faſſe juſques à trente livres de peſanteur. Plātes dont on compoſe les poudres.

De l'autre poudre qui eſt plus fine il en faut dix livres, & elle doit être compoſée de dix ou douze drogues odorantes & capables de conſerver le corps, des ſiecles entiers, ſçavoir de myrre, d'aloës, d'oliban, de benjoin, de ſtyrax calamite, de girofle, de noix muſcade, de canelle, de poivre blanc, de ſouffre, d'alun, de ſel, de ſalpêtre, le tout enfin ſera bien pulveriſé & paſſé par le tamis.

Le liniment ſera compoſé de therebentine, d'huile de laurier, de ſtyrax liquide, & de baume copahu, car Compoſition du liniment.

pour celui du Perou il eſt ſi rare & ſi cher que lui ſeul couteroit plus que tout le reſte de l'embaumement : trois livres de ce liniment ſuffiſent pour faire les embrocations neceſſaires.

Outre ces trois articles l'Apotiquaire fera apporter trois ou quatre pintes d'eſprit de vin, cinq ou ſix gros paquets d'etoupes, du cotton, deux aulnes de toille cirée de la plus large, & un paquet de groſſe fiſſelle. Avec tous ces prepararifs le Chirurgien eſt en état de commencer l'embaumement qu'il execute de la maniére ſuivante.

Ce que le Chirurgien met dans le baril.

Ayant fait approcher de lui le baril de plomb A, il prend quelque poignées de la groſſe poudre qui eſt dans ce grand baſſin B, qu'il met au fond du baril & par deſſus leſquels il étend une partie des entrailles, il remet encor un lit de cette poudre, & enſuite des entrailles & il continue ainſi de lits en lits juſques à ce qu'il ait mis dans le baril toutes les parties qui étoient contenuës dans la tête, la poitrine & le ventre à l'exception du cœur qu'il ſépare & qu'il met dans une porcelaine tremper dans de l'eſprit de vin juſqu'à ce qu'apres avoir achevé d'embaumer le corps, il puiſſe embaumer le cœur en particulier. Il faut obſerver qu'il doit finir par un lit de la poudre, & que s'il y avoit peu à redire que le bareil ne fût plein, il y faudroit mettre par deſſus un paquet d'étoupes pour achever de l'emplir : mais ſi le plombier l'avoit fait trop grand, il lui faudroit faire couper ce qu'il y auroit de trop ſur la hauteur, afin que le couvercle étant ſoudé il ne reſte point de vuide dans le baril.

Embaumement dés trois ventres & 1. de la tête.

Les trois ventres vuidés on les lave avec de l'eſprit de vin qui eſt dans le flaçon C ; avant de les remplir, l'on commence par la tête en empliſſant le crane de poudre & d'étoupes mêlées enſemble : & en y faiſant entrer tout autant qu'elle en peut contenir, l'on remet le crane à ſa place, & avant que de coudre le cuir chevelu par deſſus, l'on met entre l'un & l'autre de la poudre balſamique la plus fine qui eſt dans ce vaſe D. L'on verſe dans la bouche de l'eſprit de vin pour la laver, & on l'emplit de cette poudre avec du cotton : l'on en fait autant dans les narines & dans les oreilles, & enſuite avec le pinceau E, l'on fait une embrocation ſur tout le viſage, la tête & le col de ce liniment F, & après

mettant de la poudre fine sur toutes ces parties, il s'en forme une croute sur toute la superficie. L'on met la tête dans ce linge G fait en forme de coëffe de nuit qui a des cordons HH, qu'on tire pour serrer le col, afin que toute la tête soit ainsi exactement envelopée.

Comment on acheve la tête.

L'on emplit de poudres & d'étoupes la poitrine & le ventre qui pour lors ne sont plus qu'une grande cavité, car levant les entrailles, l'on a ôté le diaphragmes qui les separoit l'une de l'autre; l'on ne doit point icy épargner les poudres, il faut qu'elles dominent, & les étoupes n'y sont employées que pour les soutenir & les lier ensemble; l'on remet le sternum à sa place, & après l'avoir couvert de la poudre fine dont on en fait entrer entre les côtes & les tégumens, l'on fait une suture avec l'aiguille I, enfilée du cordonnet K, depuis le col jusques aux os pubis; & une autre transversale depuis une des parties lombaires jusques à l'autre.

Préparatiõ de la poitrine & de l'abdomen.

L'on fait autour du bras avec ce scapel L, quatre grandes taillades de la longueur d'un demi-pied chacune, & profondes jusques à l'os & autant à l'avant-bras, qu'on lave avec de l'esprit de vin, & que l'on emplit de la poudre odorante; l'on couvre le bras du liniment avec le même pinceau, & l'on le saupoudre du même baume qui s'y attache aisément à cause du liniment: l'on prend la bande M, avec laquelle on commence par la main, qu'on bande par des circonvolutions fort serrées jusqu'à l'épaule où doit finir la bande: pendant que l'Operateur accommode ainsi un bras il fait faire la même chose sur l'autre par un serviteur qui avec la bande N, l'envelope comme il voit faire à l'Operateur.

Embaumement des membres superieurs.

La même manœuvre se fait aux cuisses & aux jambes, excepté que les incisions se font plus longues, plus profondes & en plus grande quantité qu'aux bras; ces parties ainsi tailladées ressemblent aux haut-de-chausses des Suisses. Après avoir été imbibées d'esprit de vin, on les emplit de poudres aromatiques; le liniment posé & les poudres par dessus, l'Operateur applique la bande à une cuisse pendent qu'un serviteur met la bande P, à l'autre. Ces deux bandes commençent aux pieds & finissent aux aynes.

Préparatiõ des inferieurs.

L'on retourne le cadavre pour faire de pareilles incisions au dos à l'endroit des reins, & aux fesses, & si

Préparatiõ des parties posterieu-

res & des anterieur du corps.

le sujet étoit gras l'on en feroit tout autour du ventre, & de la poitrine : les lotions, les embrocations & l'application des poudres se fait avec la bande Q, qui est fort large & tres-longue, en commençant par le bas du ventre, l'on enveloppe si exactement le corps qu'il n'y a pas une seule partie qui ne soit couverte.

Comment on empaquette le corps.

Le corps ainsi emailloté on le pose sur la toille cirée R, dans laquelle on l'enferme tout entier en la coupant de maniére qu'elle puisse l'embrasser de toutes parts sans faire aucun pli, & avec la ficelle S qui doit avoir dix ou douze aulnes de long, on commence à la serrer à l'endroit du col pour former la figure de la tête, afin qu'elle puisse s'accommoder à celle du cercueil, l'on continuë plusieurs tours au tour du corps de demi-pied en demi-pied, de maniére qu'il doit être serré fortement, comme un ballot qu'on voudroit mettre au Messager.

On l'ensevelit ensuite dans un linceul dont on noue avec un cordon les deux bouts aux deux extremitez du corps, ensorte que le linceul ait une poignée à chacune de ces extremitez ; l'on fait approcher le cercueil T de la table où est le corps ; & si c'est une personne du sang Royal, sa Dame d'honneur prend la poignée du linceul qui est du côté de la tête, & sa Dame d'autour celle qui est du côté des pieds, & elles la mettent dans le cercueil comme étant du devoir de leur charge de lui rendre ce dernier service.

Usage des poudres & aromats qui restent.

Si le Chirurgien a des poudres balsamiques, de reste, il les répand dans le cercueil, & il en remplit les vuides avec des paquets de plantes Aromatiques qu'il doit avoir preparé à cet effet, ensuite de quoy le plombier met le dessus du cercueil, qu'il soude tout autour le plus promptement & le plus exactement que faire se peut.

Embaumement du cœur.

Pendant que l'on travaille à souder le cercueil, le Chirurgien embaume le cœur : il le prend dans la pourcelaine où il l'avoit mis, il le lave plusieurs fois avec de l'esprit de vin, il emplit les ventricules de ce viscere avec de la poudre balsamique la plus fine qu'il a gardé exprés, & il l'ensevelit dans un morceau de toile cirée aprés avoir encore mis de cette poudre dans la toile pour enveloper tout le cœur ; il le lie & le serre avec la petite vicelle, donnant à ce petit paquet la fi-

gure d'un cœur, puis le mettant dans cette moitié de boëte de plomb, il le recouvre de cette autre moitié X, & il fait ſouder enſemble ces deux moitiez par le Plombier en ſa preſence dans toute la circonference de la boëte.

Le cercueil étant ſoudé, on le met ſur deux treteaux au milieu de la chambre, & on le couvre d'un drap mortuaire : l'on met deſſus le cercueil la boëte qui renferme le cœur que l'on couvre d'un creſpe, & on les laiſſe là l'un & l'autre juſques à ce qu'on les emporte dans les ſepultures qui leur ſont deſtinées.

Quelques Anciens ont pretendu avoir inventé une maniére d'embaumement préférable aux autres, qui étoit d'ôter generalement toutes les chairs, en ne laiſſant que la peau & les os, & de ſubſtituer à leur place des poudres & drogues aromatiques : mais d'en uſer ainſi ce n'eſt pas préſerver un corps de la pourriture, c'eſt ſeulement conſerver la peau & le ſquelette.

Embaumement de quelques anciens.

Il y a des Modernes qui propoſent des maniéres plus faciles. Il y en a de pluſieurs eſpéces dont Mr. Penicher a rempli ſon livre, c'eſt pourquoi je ne vous les rapporteray pas. Je me contenteray de vous dire que l'hiſtoire de l'embaumement que je viens de vous faire, eſt celuy que j'ay pratiqué ſur Madame la Dauphine, & ſur pluſieurs perſonnes de la premiére qualité, étant celui que je croy le meilleur de tous.

De pluſieurs modernes.

J'ay ouy dire qu'anciennement l'on faiſoit des ſépulchres de plâtre au milieu deſquels on mettoit le corps, que l'on couvroit auſſi de plâtre ; que dans ces ſortes de ſépulchres les corps s'y conſervent long-tems ſans jetter aucune mauvaiſe odeur, parce que le ſalpêtre qui eſt dans le plâtre, reſiſte à la pourriture, & que le plâtre en s'imbibant des ſeroſitez puantes qui ſortent du corps, empêchoit les mauvaiſes exhalaiſons.

Conſervation des corps par le plâtre.

Ce fait pourra faire naître la penſée de le mettre en uſage, & voici comme je croirois qu'il s'y faut prendre : c'eſt de faire faire un cercueil de plomb ou de bois de grandeur proportionnée au corps, & y ayant mis ce corps tout nud, on aura trois ou quatre augées de plâtre paſſées au ſac, qui après avoir été gachées ſeront verſées auſſi-tôt dans le cercueil, de maniere qu'en y ayant mis juſques au bord, le corps ſoit tout enfermé dans le plâtre : par ce moyen l'on peut garder un

Maniére d'en faire.

corps plusieurs jours au logis, & l'on peut le laisser dans les caves où l'on met les morts sans craindre la puanteur. A mon avis l'on ne peut point faire un embaumement plus aisé & à moins de frais.

Par le recit que je viens de vous faire de l'embaumement en general, vous pouvez juger lequel des deux y doit presider ou du Chirurgien ou de l'Apoticaire: c'est le premier qui fait tout ce qu'il y a à faire, & qui travaille immediatement sur le corps humain, & l'autre ne fait que pulveriser des plantes & des gommes. Dans les consultations sur les maladies Chirurgicalles, les Chirurgiens signent les Ordonnances conjointement avec les Medecins, & les Apoticaires ne font que les executer; les rapports & les relations des ouvertures des corps sont signez des Medecins & des Chirurgiens, & jamais des Apoticaires. Le lendemain de la S. Luc de chaque année la Chirurgie & la Pharmacie vont rendre hommage à la Medecine: Messieurs de la Faculté n'y appellent point les Apoticaires. L'on remarque que dans les Etats des Maisons Royales les Medecins sont enregistrez les premiers, & puis les Chirurgiens, ensuite les Apoticaires. Enfin le Roy voulant donner des gratifications aux Officiers de Madame la Duchesse de Bourgogne qui l'avoient été querir au Pont de Beauvoisin, il mit de sa main sur l'état qui lui en fut presenté, pour Monsieur Bourdelot Medecin mille écus, pour moy Chirurgien quinze cent livres, pour Mr. Riqueur Apoticaire mille livres. Et après toutes ces marques de distinction & de preference comment les Apoticaires peuvent-ils pretendre disputer les pas aux Chirurgiens? Permis à eux de se repaître de cette prevention, qui ne fait aucun tort à la Chirurgie, puisqu'ils sont les seuls de ce sentiment.

Presséance du Chirurgien sur l'Apoticaire.

Nous voilà, Messieurs, parvenus à la fin du Cours d'operations que je m'étois proposé de vous faire: j'ay tâché de n'oblier aucune de celles que la Chirurgie est obligée de faire pour la conservation du corps humain. Je l'ay pris dés le moment de sa naissance, en commençant par vous enseigner la maniere de faire la ligature de l'umbilic qui est la premiere operation qu'il est obligé de souffrir aussi-tôt qu'il voit le jour: ensuite parcourant toutes les parties de son corps en vous faisant voir les Operations que chacune d'elles demande,

Conclusion

& finiſſant par l'ouverture de ſon corps & par l'embaumement, vous voyez que je ne l'ay point quitté qu'il n'ait été enfermé dans le tombeau.

F I N.





TABLE ALPHABETIQUE

Des Matiéres.

A

C

D

E

F.

G.

H.

Hémor-

I

M

N

P

Q

R

V

Fin de la Table des Matiéres.

